

Numéro de thèse : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

THÈSE
présentée devant



L'Université de Pau et des Pays de l'Adour

UFR Lettres, Langues, Sciences Humaines et Sport

Laboratoire « SET » (*Société, Environnement, Territoire*) - UMR 5603 - CNRS

École Doctorale des Sciences Sociales et Humanités - ED 481

Pour l'obtention du
Diplôme de Docteur en Géographie

par
Lionel Dupuy

**Géographie et imaginaire géographique dans
les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne :
Le Superbe Orénoque (1898)**

Directeurs de Thèse :

Vincent Berdoulay (Professeur)

Jean-Yves Puyo (Maître de Conférences)

Soutenue le : Lundi 30 Novembre 2009

Devant le jury composé de :

Vincent BERDOULAY	Professeur (UPPA)	Directeur de thèse
Jean-Yves PUYO	Maître de Conférences (UPPA)	Co-directeur de thèse
Marc BROSSEAU	Professeur (Université d'Ottawa)	Rapporteur
Isabelle LEFORT	Professeur (Université de Lyon II)	Rapporteur
Daniel COMPÈRE	Maître de Conférences HDR (Paris III - Sorbonne nouvelle)	
Bernard DUPERREIN	Maître de Conférences (UPPA)	

REMERCIEMENTS

À l'issue de ces trois années de travail, et bien qu'il soit difficile de faire une liste exhaustive de toutes les personnes qui m'ont aidé directement ou indirectement dans cette recherche, je voudrais exprimer mes plus vifs remerciements à Vincent Berdoulay et Jean-Yves Puyo d'avoir accepté la direction de cette thèse. Sans eux cette dernière n'aurait jamais pu voir le jour. Ils m'ont fait confiance, ont toujours été présents à mes côtés et ont bien voulu m'accompagner dans ces nouveaux territoires géographiques, qui, je l'espère, seront suivis de nouvelles études.

Que soit remercié aussi Bernard Duperrein, ami fidèle qui m'accompagne également dans ce cheminement scientifique depuis une dizaine d'années. C'est sous sa direction que j'ai présenté en 1999 mon mémoire pour l'obtention du Certificat International d'Écologie Humaine. Par cette thèse je réponds directement aux appréciations apportées à l'issue de la soutenance de mon travail qui s'intéressait déjà à l'analyse des dimensions de l'espace et du temps dans l'œuvre de Jules Verne.

Ce travail universitaire a été également rendu possible grâce à de nombreuses aides, ponctuelles ou plus régulières, que je voudrais souligner. Je pense notamment à Danièle Laplace-Treytore qui, en me proposant d'intervenir en Master II Recherche « SAT » (*Sociétés, Aménagements, Territoire*), m'a permis de mieux recentrer ma réflexion et de préciser le cœur de ma réflexion géographique. Plus largement, j'adresse un grand merci à tous les chercheurs du laboratoire « SET » (*Société, Environnement, Territoire*) et les membres de l'IRSAM avec lesquels j'ai passé d'agréables moments.

Merci également à Bill Butcher, Volker Dehs et Jean-Michel Margot, spécialistes de Jules Verne, dont l'amitié sincère et les encouragements ont contribué à la finalisation de ce travail. Merci d'avoir relu mes travaux et d'être toujours présents à mes côtés depuis le début de mes recherches. Merci aussi à Masataka Ishibashi, Dominique Lejeune, Julia Mastro, Philippe Pelletier et Laurence Sudret de m'avoir communiqué leurs travaux universitaires (directement ou indirectement liés à Jules Verne), ainsi qu'à Daniel Compère, Matthieu Letourneux et Jean-Marie Seillan pour les précieux conseils qu'ils m'ont apportés durant mes recherches.

Jules Verne n'aurait pas renié, à mon avis, cette technologie nouvelle qu'est Internet. Grâce à ce nouveau moyen de communication, deux sites Internet importants m'ont permis d'avancer dans mes recherches et de communiquer avec de nombreux verniens :

- le Forum Jules Verne du regretté Zvi Har'El (<http://jv.gilead.org.il/forum>)
- le Portail Jules Verne de Frédéric Viron (<http://www.fredericviron.com>)

Également, grâce à l' « Interface Jules Verne » développée par René Paul, il est désormais possible de procéder à des recherches directes dans tous les romans numérisés de l'auteur (<http://www.renepaul.net>). Cet outil merveilleux permet un gain de temps inestimable, notamment lorsque l'on travaille sur un corpus de plus de 60 romans.

Merci également à Philippe Gindre, le premier éditeur à avoir cru en mes travaux (2000). Je suis fier de faire partie de cette petite maison d'édition qui sait donner leur chance à des auteurs inconnus (<http://clef-argent.org>).

Je voudrais remercier également Agnès Marcetteau-Paul, Directrice du Musée Jules Verne de Nantes, et l'équipe du Centre International Jules Verne d'Amiens pour l'ensemble des travaux qu'ils réalisent dans la promotion et la valorisation de l'œuvre de Jules Verne.

Mes derniers remerciements iront à l'ensemble des personnes avec lesquelles j'ai pu travailler ces dernières années : le Centre Départemental de Documentation Pédagogique des Pyrénées-Atlantiques, le Collège Calandreta et le Lycée Saint-John Perse de Pau.

Merci à mes parents de me suivre dans cette passion. Je leur dédie évidemment cette thèse. Enfin, un grand merci à Jules Verne d'avoir écrit ces *Voyages Extraordinaires* sans lesquels je ne serai pas là maintenant à écrire ces remerciements !

Que me pardonnent par avance toutes les personnes que je n'ai pas citées, que j'ai forcément oubliées, mais qui ont contribué également à l'élaboration de ce travail. Merci à elles.

Puisse la lecture de ce travail donner, à toutes et à tous, l'envie de lire, ou relire Jules Verne ! Puisse également aussi ce travail inciter d'autres géographes à relire cette merveilleuse œuvre littéraire !

AVANT-PROPOS

Il y a très exactement 10 ans, le 19 novembre 1999, je soutenais dans cette même université un mémoire pour l'obtention du Certificat International d'Écologie Humaine (CIEH). Ce dernier, intitulé « *Espace et temps dans l'œuvre de Jules Verne : Voyage au centre de la Terre... et dans le temps* », rédigé sous la direction de Bernard Duperrein, était présenté devant lui, Françoise Bianchi, Marc Jarry et Vincent Berdoulay. Le commentaire accompagnant le résultat était le suivant : « *Travail bien construit et original - quelque fois un peu allusif. Des pistes fécondes à poursuivre* ».

J'étais satisfait mais frustré. Car les 60 modestes pages que j'avais écrites n'étaient pas assez complètes à mon goût, notamment pour avoir travaillé sur un thème désormais central en géographie : l'analyse des textes littéraires. Cette frustration est maintenant en partie comblée. Ainsi, et aussi étonnant que cela puisse paraître, la thèse que je présente ici, et réalisée en 3 ans en assumant parallèlement une charge complète d'enseignant dans le Secondaire et des vacances à l'Université, est le fruit de plus de 25 ans de travail, de lectures, d'interrogations diverses sur Jules Verne et son œuvre.

J'ai découvert Jules Verne quand j'avais 7/8 ans. Je vivais alors dans l'Est de la France et occupais une partie de mes loisirs en collectionnant les roches, les minéraux, les fossiles. J'étais fasciné, et je le suis toujours, par ces merveilles de la nature dont l'origine ne cessait de m'interroger. Embarrassée par mes multiples questions, ma mère eut l'idée ingénieuse de me faire lire *Le Voyage au centre de la Terre*. Ce fut pour moi une révélation !

Certes, l'ouvrage que je lisais n'était qu'une version pour enfant, épurée, tronquée. Mais l'ouvrage concentrait l'essentiel, il répondait à mes attentes : lire la terre, et voyager par l'imagination. Depuis, je n'ai cessé de lire et relire Jules Verne, de m'intéresser à sa vie, son œuvre. Également, je n'ai jamais cessé de me poser des questions sur ses *Voyages Extraordinaires*. Pourquoi et comment continuent-ils à me faire rêver alors que je suis adulte ? Est-il pertinent de réduire les romans de Jules Verne à une simple littérature pour enfants ?

Il y a 3 ans, après avoir écrit différents articles et ouvrages sur Jules Verne, grâce à la reconnaissance que j'avais obtenue de mon mémoire du CIEH en le publiant sur Internet, j'ai décidé de revenir à l'Université. Je voulais clore définitivement mon cursus en géographie en soutenant une thèse sur la « *Géographie et l'imaginaire géographique dans les Voyages Extraordinaires de Jules Verne* ». Mon DEA datait de 1998, le CIEH de 1999. Entre temps, et

pour des raisons professionnelles, j'avais repris mes études pour passer une Licence complète de Cultures et Langues Régionales, mention Occitan.

De retour en géographie, et souhaitant m'inscrire à Pau, le choix de mon directeur de thèse fut pour moi une évidence. Qui mieux que Vincent Berdoulay pouvait accepter de me suivre dans un tel projet ? Quant à la co-direction de cette thèse que j'ai toujours souhaitée, c'est tout naturellement que je me suis dirigé vers Jean-Yves Puyo, connaissant notamment ses travaux sur la géographie historique.

Je ne suis pas géographe par hasard. Je suis géographe car j'ai lu Jules Verne dans mon enfance. Ses romans ont développé mon imaginaire, mon goût pour les voyages, pour l'exploration, sous toutes ses formes. Cette thèse est écrite pour rendre hommage à un conteur qui demeure encore très mal connu. J'espère que les pages qui suivent ne seront pas lues uniquement par des universitaires, mais également par tous ces passionnés qui, comme moi, ont voyagé et continuent de voyager grâce à Jules Verne.

SOMMAIRE

Introduction Générale	p 9
Première partie - Jules Verne, de la littérature à la géographie : itinéraire d'un écrivain-géographe	
<i>Chapitre I : De Nantes à Amiens : de la Loire à la gloire</i>	p 17
A) - De Nantes à Paris : itinéraire d'un voyage initiatique (1828-1862)	p 18
B) - D'Hetzel père à Hetzel fils : de la gloire aux doutes (1862-1886)	p 28
C) - De la mort du « père sublime » à la postérité (1886-1905)	p 41
<i>Chapitre II : Jules Verne, la nature, la science et Dieu : l'écologie humaine dans les Voyages Extraordinaires</i>	p 49
A) - Une écologie humaine dans les <i>Voyages Extraordinaires</i>	p 49
B) - Être ou ne pas être, ou comment appréhender la nature	p 60
C) - De Victor Hugo à Jules Verne : la poésie des <i>Voyages Extraordinaires</i>	p 65
Deuxième partie - Le roman, le merveilleux et l'imaginaire géographiques : les <i>Voyages Extraordinaires</i> de Jules Verne	
<i>Chapitre I : La géographie au cœur des Voyages Extraordinaires : Jules Verne ou le roman géographique</i>	p 77
A) - Jules Verne et la Société de Géographie de Paris (1865-1898)	p 79
B) - De Vivien de Saint-Martin à Paganel, des frères Arago à Élisée Reclus	p 84
C) - Jules Verne ou le <i>roman géographique</i>	p 95
<i>Chapitre II : Jules Verne, du merveilleux littéraire au merveilleux géographique</i>	p 106
A) - Le merveilleux en littérature	p 106
B) - Jules Verne, ou le merveilleux en géographie	p 117
Troisième partie - L'imaginaire géographique au cœur des <i>Voyages Extraordinaires</i> : Le <i>Superbe Orénoque</i> (1898)	
<i>Chapitre I : Jules Verne et l'Amérique du Sud : le mythe et l'exotisme au service de l'imaginaire géographique</i>	p 131
A) - Les sources géographique et littéraire d'un <i>Voyage Extraordinaire</i> : Le <i>Superbe Orénoque</i> (1898)	p 131
B) - D'Élisée Reclus à Jules Verne : fusion, confusion et inspiration géographiques	p 141
C) - Jean Chaffanjon : <i>L'Orénoque et le Caura</i> . Aux sources du roman vernien	p 151
<i>Chapitre II : Du mytique Eldorado à la Mission de Santa-Juana : aux sources de l'imaginaire géographique vernien</i>	p 162
A) - Entre Orénoque et Amazone : de l'Eldorado classique à l'Eldorado vernien	p 162
B) - Une emblématique de l'imaginaire géographique vernien : La Mission de Santa-Juana	p 175
C) - La production imaginaire d'un lieu : la Mission de Santa-Juana, un « point suprême » ou la poétique vernienne de l'espace	p 188
Quatrième partie - Les structures récurrentes de l'imaginaire géographique vernien	
<i>Chapitre I : Métaphores, volcans et circularité : une géographie imaginaire de l'espace littéraire vernien</i>	p 201
A) - Ubiquité temporelle et imaginaire géographique : le voyage dans l'espace et dans le temps	p 203
B) - Le merveilleux géographique et l'extraordinaire marin :	

<i>Vingt mille lieues sous les mers</i> (1869-70), une métaphore écologique	p 210
C) - L'homme, le volcan et l'île :	
<i>L'Île Mystérieuse</i> (1874-75) ou l'utopie d'une société idéale	p 215
D) - Le roman géographique et pédagogique :	
<i>Les Enfants du capitaine Grant</i> (1867-68)	p 218
E) - Une géographie de l'étrange et du fantastique :	
des <i>Voyages et aventures du capitaine Hatteras</i> (1866) au <i>Sphinx des glaces</i> (1897)	p 221
Chapitre II : Jules Verne ou l'invention de la langue :	
<i>L'art de communiquer l'extraordinaire géographique</i>	p 227
A) - Quels mots, quelle langue pour dire quelle géographie ?	
Les <i>Voyages Extraordinaires</i> à l'épreuve de Babel	p 227
B) - La babélisation du projet vernien : une « <i>géographie universelle pittoresque</i> »	p 233
C) - Une géographie à la recherche de nouveaux « <i>points suprêmes</i> »	p 239
Conclusion Générale	p 255

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Les travaux de géographes qui ont exploré les textes littéraires sont relativement récents, tout comme les études qui portent sur l’imaginaire géographique¹. S’intéresser à l’imaginaire géographique présent dans des textes littéraires participe de ce « *décloisonnement du savoir géographique* » qu’évoque Marc Brosseau dans son *Essai* intitulé *Des romans-géographes*². Si ce dernier souligne « [...] que la plupart des travaux de géographes sur la littérature ont [...] privilégié le dix-neuvième siècle », de grands auteurs de cette période n’ont pour autant pas été abordés³. Parmi eux, Jules Verne (1828-1905) mérite une attention particulière. Tout au long de sa carrière, l’auteur n’a cessé de répéter qu’il écrivait des « *romans géographiques* ». Toutefois, il est encore difficile aujourd’hui de caractériser ce genre pourtant revendiqué par l’auteur lui-même. Au fond, que savons-nous du *roman géographique* ? Que doit-il à la géographie ? À quel type de géographie fait-il référence ?

Selon Jean-Marie Seillan, en captant l’héritage littéraire d’Alexandre Dumas, le père du *roman historique*, Jules Verne amorcerait véritablement l’entrée en scène du *roman géographique* avec la publication de ses *Voyages Extraordinaires*⁴. C’est ainsi que le *roman géographique* devrait être envisagé sous le prisme de cette œuvre littéraire complexe mais dont l’unité et la cohérence le singularisent déjà à son époque.

La dimension géographique des *Voyages Extraordinaires* est fondamentale ; elle est au cœur du récit vernien. En 1895 le romancier déclare à ce titre : « *Je voudrais, si Dieu me prête vie, achever en quelque sorte ma « géographie universelle pittoresque » en donnant pour emplacement à chacun de mes romans prochains une contrée non encore visitée par mes lecteurs* »⁵. L’ambition géographique et totalisante de l’œuvre de Jules Verne est clairement affichée : elle repose sur la description de ces *ailleurs* qui invitent au voyage, à la découverte, au rêve. Paul Claval souligne l’intérêt de caractériser ces *ailleurs* : « *Ce que révèle l’analyse*

¹ Lévy Bertrand. « Géographie et littérature : une synthèse historique ». In : *Géographie et littérature*. Le Globe. Revue genevoise de géographie, tome 146, 2006. p. 25-52 ; Bédard Mario ; Lahaie Christiane (dir.). Dossier : « Géographie et littérature ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol 52, n° 147. 2008. 572 p. ; Viala Laurent ; Villepontoux Stéphane (dir.). *Imaginaires, Territoires, Sociétés. Contribution à un déploiement transdisciplinaire de la Géographie sociale*. Université Paul-Valéry, Montpellier II, 2007. 432 p.

² Brosseau Marc. *Des romans-géographes*. Paris : L’Harmattan, 1996. p. 17.

³ *Ibid.*, p. 7.

⁴ Seillan Jean-Marie. « Histoire d’une révolution épistémologique au XIX^{ème} siècle : la captation de l’héritage d’Alexandre Dumas par Jules Verne ». In : *Qu’est-ce qu’un événement littéraire au XIX^{ème} siècle ?* (Saminadayar-Perrin Corinne dir.), 2008. p. 200. Voir également l’Annexe 1 : Liste des 62 *Voyages Extraordinaires* et espaces parcourus dans chaque roman.

⁵ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*. Genève : Slatkine, 1998. p. 123.

de la littérature d'une époque, c'est d'abord l'ensemble des ailleurs dont l'imaginaire collectif est ainsi peuplé. Mais s'agit-il seulement de songes sans portée ? Leur irréalisme doit-il les faire négliger par les géographes ? Non, car c'est d'eux que les hommes rêvent, ce sont eux qu'ils essaient d'une manière ou d'une autre de faire passer dans le réel. Le monde est plein d'espaces remodelés selon les modèles de l'Arcadie ou de l'idylle - la plupart de nos parcs et jardins - ou selon les patrons imaginés par l'utopie ou par la science-fiction - nos villes nous le rappellent sans cesse »⁶. En poursuivant ce constat il devient intéressant de comprendre comment Jules Verne construit cet ailleurs qui sert de support à l'élaboration d'une autre géographie, dans le cadre d'une œuvre littéraire qui se propose d'explorer des « Mondes connus et inconnus »⁷.

Sur les 80 romans et autres nouvelles écrits par Jules Verne, 62 romans composent le corpus des *Voyages Extraordinaires*. En quoi précisément les voyages écrits par Jules Verne sortent-ils littéralement de l'ordinaire (pour tendre vers l'extra-ordinaire) ? Comment la sollicitation de l'imaginaire permet-elle de procéder à ce déplacement hors de l'ordinaire géographique ? Quel est également la part de la géographie dans cet imaginaire ? Comment Jules Verne articule-t-il réel et imaginaire dans ses romans géographiques ?

Paradoxalement, alors que la géographie est la pierre angulaire des *Voyages Extraordinaires*, aucune étude géographique approfondie et systématique n'a encore été écrite jusqu'à ce jour. Notre ambition est de combler en partie cette lacune, et d'étudier, en géographe, une œuvre littéraire longtemps considérée comme marginale dans la littérature française. Par l'analyse de la géographie et de l'imaginaire géographique présents dans les *Voyages Extraordinaires*, nous souhaitons montrer que le récit vernien est construit, pensé et structuré par des mythes et des symboles récurrents. Nous pensons également que c'est par ce biais que Jules Verne a participé à l'imaginaire d'une époque où la géographie faisait rêver⁸.

Les contributions de géographes relatives à Jules Verne et son œuvre sont peu nombreuses, notamment par rapport à celles faites en littérature. Les analyses existantes, pour pertinentes qu'elles soient, demeurent souvent ponctuelles et centrées sur un aspect particulier du récit vernien⁹. Si quelques géographes ont évoqué des parallèles à établir entre l'œuvre

⁶ Claval Paul. « La Géographie et les chronotopes ». In : *La Géographie dans tous ses espaces*. Michel Chevalier dir. Paris : CNRS, 1993. p. 120.

⁷ Hetzel Jules. « Avertissement de l'éditeur ». In : *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*. Paris : Hetzel, 1866. p. 2.

⁸ Puyo Jean-Yves. « Que peut apporter la géographie historique en ce début de XXI^{ème} siècle ? ». Avant-propos, in : *Sud-Ouest Européen*, n° 23, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2007.

⁹ Par exemple : Béatrice Giblin. « Jules Verne, la géographie et « L'Île Mystérieuse ». Pour le 150^{ème} anniversaire de sa naissance ». In : *Hérodote*, n° 10, 1978. p. 76-90 ; Tissier Jean-Louis. « L'Île Mystérieuse - Jules Verne - 1874 - hydrographie et orographie. L'île est-elle habitée ? Baptême des baies, caps, golfes,

d'Élisée Reclus et celle de Jules Verne, il convient d'approfondir cette question afin de mieux cerner les rapports entre imaginaire et géographie.

Le travail que nous présentons ici est le premier à procéder à une étude approfondie et systématique de la géographie et de l'imaginaire géographique présents dans les *Voyages Extraordinaires*. Or, étudier ce corpus vernien, c'est réfléchir également à l'histoire de notre discipline, sa constitution, son évolution et la transmission du savoir géographique. Le préalable à ce travail a été la lecture (et bien sûr la relecture) de tous les romans de Jules Verne (les 62 *Voyages Extraordinaires* et autres contes et nouvelles ne faisant pas partie du corpus), et les nombreux autres écrits de l'auteur (pièces de théâtre, ouvrages de vulgarisation scientifique et géographique, etc.). Nous voulons mettre en exergue ici l'une des difficultés premières qui permet d'éclairer, en partie, l'absence d'étude approfondie sur Jules Verne par les géographes : l'ampleur et la complexité du corpus littéraire à étudier.

Par cette thèse, nous souhaitons participer aussi au mouvement qui en géographie consiste à reconsidérer plus largement l'objet littéraire, et investir ce champ d'intérêt récent pour l'imaginaire géographique, afin de comprendre comment ce dernier peut nous aider à transmettre autrement une forme de savoir géographique. Henri Desbois souligne la pertinence de cette perspective : « *On ne pourra pas contester que, pour nous tous qui enseignons cette discipline, notre mission, exprimée aussi simplement qu'il est possible, est de raconter à nos élèves comment est fait le monde. Or, nous savons combien il est important de s'adresser aussi à l'imagination. [...] Ce miracle anodin qui n'est certes pas le but dernier de la géographie, mais sans lequel, probablement, un bon nombre d'entre nous ne seraient pas géographes aujourd'hui, la littérature ne l'accomplit-elle pas en permanence ? [...] S'intéresser en géographe à la littérature, c'est aussi imaginer pouvoir écrire autrement la géographie, quitte à s'écarter un peu des canons de l'écriture académique* »¹⁰.

L'objectif de notre thèse consiste à montrer que dans ses romans, et plus particulièrement dans le cadre du corpus des *Voyages Extraordinaires*, Jules Verne passe systématiquement d'une géographie du réel, scientifique, à une géographie fortement influencée par l'imaginaire, et inversement. Pour expliquer ce passage, nous montrerons que les récits de l'auteur relèvent d'un opérateur que nous définirons comme le *merveilleux géographique* : c'est par lui que Jules Verne a su intéresser autrement au savoir géographique de son époque, et assurer la pérennité de son œuvre - actuellement l'une des plus lues et

rivières... ». In : *Cybergeog*, n° 2, 25 avril 1996. <http://www.cybergeog.eu/index219.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

¹⁰ Desbois Henri. Introduction à : « Territoires littéraires ». In : *Géographie et cultures*, n° 44, 2002. p. 3-4.

traduites dans le monde. Comment et pourquoi Jules Verne fait-il ce passage d'une géographie à l'autre ? Comment enrichit-il ainsi la matière géographique que l'on retrouve dans ses romans ? Nous montrerons tout particulièrement que le *merveilleux géographique* permet au romancier de déplacer son récit de l'*ici-maintenant* vers l'*ailleurs-maintenant* et/ou l'*ailleurs-avant*. Nous espérons ainsi par ce travail contribuer à une meilleure compréhension de ce qu'est le *roman géographique*.

Afin de répondre aux différentes interrogations que nous avons formulées, le plan que nous avons retenu dans cette thèse s'articule autour de quatre grandes parties, chacune organisée autour de deux grands chapitres.

Première partie

Une œuvre littéraire est indissociable de son auteur et du contexte dans lequel ce dernier l'a écrite. C'est la raison pour laquelle nous commencerons ce travail par la présentation du parcours de Jules Verne, de son enfance nantaise à son installation amiénoise, en passant par Paris, où tout s'est cristallisé. En 1862, le jeune romancier y rencontre l'éditeur qui le rendra célèbre : Pierre-Jules Hetzel. De cette rencontre naîtront les *Voyages Extraordinaires* (chapitre 1).

L'éclairage de l'écologie humaine permet d'appréhender la complexité des *Voyages Extraordinaires* où Jules Verne met régulièrement l'homme face à la nature, la science et Dieu. Ce préalable à l'analyse géographique que nous réaliserons par la suite offre au lecteur non spécialiste la possibilité de découvrir les grands thèmes récurrents qui traversent cette vaste œuvre littéraire (chapitre 2).

Deuxième partie

Comme nous l'avons souligné précédemment, la géographie et l'imaginaire géographique sont au cœur du récit vernien. Les *Voyages Extraordinaires* sont à ce titre des *romans géographiques*, appellation que Jules Verne revendiquait lui-même dans ses différents entretiens. Nous aborderons ici les différents cercles d'affinités au sein desquels évoluait le romancier, ainsi que les personnalités qui l'ont directement influencé (chapitre 1).

Dans les *Voyages Extraordinaires*, le passage de la géographie du réel à la géographie imaginaire se fait par l'intermédiaire du *merveilleux géographique*. Ce dernier repose sur la conjugaison du *merveilleux exotique* et du récit *poético-mythique*. Nous définirons plus précisément ce *merveilleux géographique* qui permet à l'auteur de naviguer entre deux

mondes, deux temporalités bien distinctes, et qui participe directement de la dimension extraordinaire de ses voyages (chapitre 2).

Troisième partie

Dans la mesure où il est impossible de faire l'analyse géographique de tous les romans de Jules Verne, nous avons décidé d'analyser un roman en particulier, emblématique de la démarche vernienne : *Le Superbe Orénoque* (1898)¹¹. Dans ce roman, expéditions réelles, mythe et exotisme alimentent l'imaginaire où le voyage vers les sources du fleuve permet de trouver une hypothétique et improbable mission évangélique (chapitre 1).

La Mission de Santa-Juana est une construction imaginaire de Jules Verne, au-delà des sources du fleuve découvertes par Jean Chaffanjon en 1886¹². Dans ce nouvel Eldorado, Jules Verne crée ce que Michel Butor appelle un « *point suprême* »¹³. La poétique vernienne de l'espace, cette production imaginaire d'un espace géographique, retiendra notre attention, car elle illustre efficacement le principe du *merveilleux géographique* (chapitre 2).

Quatrième partie

Afin de prouver que l'analyse approfondie que nous avons réalisée de ce *Voyage Extraordinaire* n'est en rien exclusive des autres romans de Jules Verne, nous montrerons à partir d'autres récits du même corpus que le *merveilleux géographique* est présent dans l'ensemble des *Voyages Extraordinaires*. Ce dernier s'articule très souvent autour de l'emploi de métaphores, la présence de volcans et la symbolique de la circularité que nous étudierons plus précisément (chapitre 1).

Par l'analyse de cette géographie imaginaire de l'espace littéraire vernien nous souhaitons montrer comment l'invention de la langue chez Jules Verne a permis d'écrire une forme de *merveilleux géographique*. Car se pose aujourd'hui la question des supports susceptibles de transmettre autrement le savoir géographique. Le biais de l'imaginaire et le détour par l'analyse géographique des textes littéraires permettent au géographe d'envisager une autre pédagogie et une autre épistémologie de la géographie (chapitre 2).

¹¹ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*. Paris : Hetzel, 1898 ; Paris : Le Serpent à Plumes éd., Collection motifs. 2005. 611 p.

¹² Chaffanjon Arnaud. *L'Orénoque aux deux visages. L'Orénoque et le Caura. Voyages aux Sources de l'Orénoque, par Jean Chaffanjon ; Le Superbe Orénoque, par Jules Verne*. Paris : Denys Pierron, 1978. 573 p.

¹³ Butor Michel. « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne ». In : *Essais sur les modernes*. Paris : Gallimard, 1992 (réédition de l'ouvrage de 1964). p. 60.

PREMIÈRE PARTIE

Jules Verne, de la littérature à la géographie : itinéraire d'un écrivain-géographe

Jules Verne (1828-1905) est actuellement l'auteur le plus traduit dans le monde, peut-être même le plus lu¹⁴. Pourtant l'homme déclare de son vivant : « *Le grand regret de ma vie est que je n'ai jamais compté dans la littérature française* »¹⁵. D'où vient alors cet étrange paradoxe qui semble consacrer une fois de plus la célèbre maxime selon laquelle *nul n'est prophète en son pays* ? Les raisons d'un tel constat sont multiples. L'œuvre de Jules Verne est complexe, son analyse délicate et sa caractérisation incertaine. Nous souhaiterions dans cette première partie montrer comment trois éléments fondamentaux participent activement à cette complexité : d'abord la nature et l'évolution des rapports entre l'auteur et son éditeur (Hetzel père puis Hetzel fils), ensuite la prédominance de la géographie dans le corpus des *Voyages Extraordinaires*, et enfin la place accordée par le romancier à l'imaginaire dans ses récits¹⁶.

L'écrivain est né de sa rencontre avec un célèbre éditeur, Pierre-Jules Hetzel (1814-1886). De leur collaboration vont naître les *Voyages Extraordinaires* (1863-1919). Or, les contrats successifs liant les deux hommes vont enfermer Jules Verne dans le registre d'une littérature dite « pour enfants ». Cette catégorisation réductrice aujourd'hui au regard de la richesse de l'œuvre et de l'ambition de l'auteur, va néanmoins permettre à ce dernier d'exister, à une époque où se côtoient de très grands noms en littérature. Le chapitre 1 de cette première partie se propose ainsi de retracer l'itinéraire de cet écrivain-géographe. L'histoire, la biographie, les rencontres faites par Jules Verne permettent de mieux comprendre comment et pourquoi l'auteur a écrit des *romans géographiques*. Nous définirons ces derniers dans la deuxième partie de cette thèse.

Le triptyque Verne-Hetzel / géographie / imaginaire participe aujourd'hui encore de la difficulté que nous avons à comprendre l'auteur et son œuvre, car il conjugue trois univers

¹⁴ Butcher William. *Jules Verne : The Definitive Biography*. New York : Saint Martin's Press ; Londres : Macmillan, 2006. 400 p. D'après Joëlle Dusseau (*Jules Verne*. Paris : Perrin, 2005. 560 p.), « au nombre d'exemplaires vendus, Jules Verne est le quatrième auteur mondial, le premier français et le champion des auteurs traduits chaque année ». L'auteur souligne également que depuis des décennies, Jules Verne figure toujours en haut du classement. p. 9.

¹⁵ Sherard Robert. « Jules Verne, sa vie et son travail racontés par lui-même, 1894 ». In : Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*. Genève : Slatkine, 1998. p. 83.

¹⁶ Verne Simone. « Puissance de l'imaginaire ». In : *Jules Verne*. Paris : L'Herne, 1974. p. 152-171.

bien distincts. Nous considérons cependant que quatre dimensions fondamentales caractérisent plus particulièrement les *Voyages Extraordinaires* : l'espace, le temps, l'homme et l'imaginaire. La conjugaison de ces quatre dimensions permet à Jules Verne d'interroger l'homme et la terre, à l'image du monumental ouvrage d'Élisée Reclus publié l'année de sa mort (également celle de Jules Verne, 1905) : *L'Homme et la Terre*.

C'est à ce titre qu'il est intéressant d'analyser plus précisément les rapports de l'homme à la nature dans ses *Voyages Extraordinaires*. Comment l'homme habite-t-il l'espace dans l'œuvre de Jules Verne ? Quelle lecture écologique (humaine) pouvons-nous faire des *Voyages Extraordinaires* ? Ces différentes questions, qui sont au cœur du chapitre 2 de cette première partie, sont fondamentales pour la suite de notre développement. Les réponses que nous apporterons à ces interrogations sont un préalable indispensable à la compréhension de l'analyse géographique que nous proposerons du roman *Le Superbe Orénoque*.

Chapitre I : De Nantes à Amiens : de la Loire à la gloire

L'enfance nantaise de Jules Verne, sur les bords de la Loire, a profondément marqué l'inspiration et l'imaginaire du futur auteur des *Voyages Extraordinaires*. L'auteur le reconnaît lui-même, à la fin de sa vie, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* : « *Et d'abord, ai-je toujours eu du goût pour les récits dans lesquels l'imagination se donne libre carrière ? Oui, sans doute, et ma famille a tenu en grand honneur les lettres et les arts - d'où je conclus que l'atavisme entre pour une forte part dans mes instincts. Puis, il y a cette circonstance que je suis né à Nantes, où mon enfance s'est tout entière écoulée. Fils d'un père à demi-parisien et d'une mère tout à fait bretonne, j'ai vécu dans le mouvement maritime d'une grande ville de commerce, point de départ et d'arrivée de nombreux voyages au long cours* »¹⁷.

Au-delà de l'aspect purement historiographique, il convient ainsi de rappeler l'histoire de cet homme de lettres qui a voyagé de Nantes vers Amiens, de la Loire vers la gloire. Cet élément est d'autant plus important que dans le cadre de notre analyse du roman *Le Superbe Orénoque* nous montrerons la symétrie évidente que Jules Verne opère entre le fleuve français et son homologue vénézuélien. Ce retour aux sources, en remontant le cours d'un fleuve et celui d'une vie, permet d'apporter un premier éclairage sur le processus d'écriture et de création où s'expriment déjà les relations complexes entre un homme et son fils.

L'œuvre de Jules Verne est indissociable du contexte dans lequel il l'a été écrite. Pour comprendre les *Voyages Extraordinaires*, les analyser, les caractériser, il est fondamental au préalable de savoir comment et pourquoi Jules Verne est devenu écrivain. Pour décisive qu'elle soit, la rencontre de Jules Verne avec Hetzel est également le résultat d'un long chemin personnel et intellectuel où l'auteur a toujours manifesté son souhait de devenir écrivain. Mais la mort de l'éditeur marquera un tournant majeur dans la vie du romancier. Un tournant qui affectera indirectement l'écriture des *Voyages Extraordinaires*. Il est ainsi possible de dégager trois grandes périodes dans la vie de Jules Verne (et de son œuvre) marquées par deux dates importantes : 1862, la rencontre avec Hetzel et 1886, la mort du « *père sublime* » pour reprendre l'expression de Marcel Moré¹⁸. La présentation de ces

¹⁷ Verne Jules. « Souvenirs d'enfance et de jeunesse ». In : *Jules Verne*. Paris : L'Herne, 1974. p. 58. *Les Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ont été écrits au printemps 1890. Première publication, en anglais : *The Story of my Boyhood*. Boston : The Youth's Companion, 1891.

¹⁸ Moré Marcel. *Le très curieux Jules Verne. Le problème du père dans les Voyages extraordinaires*. Paris : Gallimard, 2005 (réédition de l'ouvrage original de 1959). 270 p.

trois périodes qui s'articulent autour de ces deux grandes dates permet d'éclairer autrement la naissance et l'évolution des *Voyages Extraordinaires*.

A) - De Nantes à Paris : itinéraire d'un voyage initiatique (1828-1862)

L'itinéraire de Jules Verne, de sa naissance à Nantes à son installation parisienne, témoigne des incertitudes et des hésitations qui ont émaillé son parcours avant qu'il rencontre la gloire au début des années 1860. Si l'ambition de Jules Verne a toujours été celle de devenir écrivain, celle du père était tout autre pour son fils. Quand il rencontre Hetzel, Jules Verne se détache enfin de son père biologique pour en reconnaître, symboliquement, un autre : son éditeur. L'analyse de ce rapport complexe au père est fondamentale pour la suite de notre propos, car nous verrons que nombreux sont les *Voyages Extraordinaires* où un personnage recherche un membre disparu de sa famille. Il est nécessaire alors de retracer l'itinéraire du voyage initiatique de Jules Verne, de sa naissance à son installation dans la capitale, là où l'auteur va définitivement forger sa conviction de devenir écrivain.

1 - L'enfance nantaise sur les bords de la Loire

Jules-Gabriel Verne est né à Nantes, sur l'île Feydeau, le 8 février 1828. Son père, Pierre Verne (1799-1871), exerce la charge d'avoué dans la même ville ; sa mère, Sophie Allotte de la Fuÿe (1801-1887), est issue d'une famille aisée qui compte des armateurs et des navigateurs. Catholiques pratiquants, les Verne vont élever leurs cinq enfants (deux frères et trois sœurs) sur les bords de la Loire dans l'unité et le respect des traditions¹⁹.

De sa mère, Jules Verne va hériter, dit-il, de « *l'imagination Allotte ! Il n'y a pas de locomotive Crampton, d'étincelle électrique, qui puisse lutter de vitesse avec elle* »²⁰. Son père, écrivain amateur, cultivant le goût pour les lettres, les sciences et les arts, aidera par la suite son fils dans la relecture de ses premières pièces de théâtre et nouvelles²¹. Cette enfance vécue sur les bords de la Loire et à proximité de l'Océan atlantique va marquer le futur auteur des *Voyages Extraordinaires* : « *Ah ! cette Loire, si l'on ne peut la comparer à l'Hudson, au Mississipi, au Saint Laurent, elle n'en est pas moins un des grands fleuves de la France. Sans doute, ce ne serait qu'une humble rivière en Amérique ! Mais l'Amérique, ce n'est point un*

¹⁹ Dekiss Jean-Paul (dir.). *Jules Verne. Le poète de la science*. Paris : Timée Éditions. Collection *Les 50 plus belles histoires*, 2005. p. 13.

²⁰ *Lettre de Jules Verne à Sophie Verne, 20 juin 1855*. Dumas Olivier. *Jules Verne, op. cit.*, p. 300.

²¹ Dekiss Jean-Paul (dir.). *Jules Verne. Le poète de la science, op. cit.*, p. 13.

état, c'est un continent tout entier ! »²². En 1906, un an après la mort de l'auteur, Anatole le Braz résume ainsi l'inspiration de Jules Verne : « *C'est pour avoir respiré cette atmosphère semi-fluviale, semi-maritime, c'est pour avoir vu s'éployer des voiles de barques et entendu hennir vers le large des sirènes de steamers, qu'il est devenu un conquérant d'espaces* »²³.

De 1833 à 1846, Jules Verne et son frère Paul (né en 1829²⁴) apprennent à lire chez Madame Sambin, institutrice privée²⁵. L'auteur fréquente par la suite l'école Saint-Stanislas, le petit séminaire de Saint-Donatien, et enfin le Lycée Royal où il obtient son baccalauréat de philosophie et de rhétorique (1846)²⁶. Passionné de géographie, bon élève, sans être excellent, Jules Verne obtient durant sa scolarité des accessits en musique vocale, en version latine et en géographie. Il lit avec passion les divers *Robinson* (en particulier le *Robinson Suisse* de Wyss), les romans de Walter Scott, Fenimore Cooper, Victor Hugo, Alexandre Dumas, puis, plus tard, les œuvres d'E.T.A. Hoffmann et d'Edgar Poe. Tous ces auteurs l'influenceront fortement par la suite lorsqu'il commencera l'écriture de ses premiers textes.

2 - L'installation parisienne : les tensions entre le père et le fils

Après son baccalauréat, Jules Verne accepte de faire du droit pour répondre à la demande de son père qui souhaite lui céder son étude. Pourtant, l'auteur envisage de devenir enseignant²⁷. Arrivé à Paris pour suivre des études de droit, il termine l'écriture d'un roman noir « à la manière de *Notre-Dame de Paris* de Hugo »²⁸ : *Un Prêtre en 1839*. Il écrit également des drames romantiques : *Alexandre VI*, *Un drame sous Louis XV*. Son séjour à Paris, encouragé par ses parents, lui permet de s'éloigner de Caroline Tronson, sa cousine, dont il est éperdument amoureux. Jules Verne participe à cette époque aux dîners hebdomadaires organisés par les *Onze-sans-femme*, un groupe d'hommes célibataires, composé d'écrivains et de musiciens²⁹.

À partir de 1848, parallèlement à une vie sentimentale complexe et alors qu'il est toujours installé à Paris, Jules Verne commence à fréquenter quelques salons littéraires et politiques. Son oncle Châteaubourg, peintre, est le mari de la sœur aînée de Chateaubriand.

²² Verne Jules. « Souvenirs d'enfance et de jeunesse », *op. cit.*, p. 59.

²³ Cité par Dumas Olivier. *Jules Verne*. Lyon : La Manufacture, 1988. p. 19.

²⁴ Jules et Paul Verne resteront très liés tout au long de leur vie : Jules Verne parle de Paul comme de son frère bien-aimé. Dekiss Jean-Paul (dir.). *Jules Verne. Le poète de la science*, *op. cit.*, p. 13.

²⁵ L'histoire de cette institutrice a sûrement marqué le jeune romancier : son mari, un capitaine au long cours, qui a embarqué trente ans plus tôt juste après leur mariage, n'est jamais revenu. Est-il mort, a-t-il changé de vie, que lui est-il réellement arrivé ? Madame Sambin est persuadée cependant qu'il reviendra un jour.

²⁶ Vienne Simone. *Jules Verne. Une vie, une époque, une œuvre*. Paris : Balland, 1986. p. 13.

²⁷ Compère Daniel. *Jules Verne. Parcours d'une œuvre*, *op. cit.*, p. 11.

²⁸ *Ibid.*, p. 2.

²⁹ Dusseau Joëlle. *Jules Verne*, *op. cit.*, p. 102.

C'est par cette relation que certaines portes lui sont alors ouvertes. De nombreuses références à Chateaubriand sont d'ailleurs faites dans les *Voyages Extraordinaires*. Nous en avons retenues trois pour illustrer notre propos :

- La première est présente dans un roman posthume de l'auteur intitulé *Joyeuses Misères de Trois Voyageurs en Scandinavie* : « Suivant l'expression de Chateaubriand, la terre me semblait trop petite, puisqu'on en avait fait le tour, et je regrettais qu'il n'y eût que cinq parties du monde »³⁰.

- La seconde est présente dans *Bourses de voyage* : « Ils répétaient avec Chateaubriand que le globe terrestre est trop petit, puisqu'on en a fait le tour, et ils regrettaient que ce monde n'eût que cinq parties et non une douzaine !... »³¹.

- La troisième est présente dans *Les Enfants du capitaine Grant*. Jules Verne nous prévient : « Mais cela n'a pas empêché le plus orgueilleux des gens modestes, mon illustre compatriote Chateaubriand, d'avoir fait cette comparaison inexacte entre les flamants et les flèches ! Ah ! Robert, la comparaison, vois-tu bien, c'est la plus dangereuse figure de rhétorique que je connaisse. Défie-t'en toute la vie, et ne l'emploie qu'à la dernière extrémité »³².

Par l'intermédiaire de Chateaubriand, Jules Verne évoque, dans les deux premières références que nous avons retenues, la désormais « petitesse » du monde dont les cinq continents sont presque tous visités. Pourtant, en 1953, Claude Roy ne déclare-t-il pas avec emphase : « il n'est pas vrai que le monde actuel ait cinq continents. Il en a six : l'Europe, l'Afrique, l'Amérique, l'Asie, l'Australie et Jules Verne... »³³. Par l'intermédiaire de son œuvre, Jules Verne aurait-il accompli, sans le savoir, le souhait de son illustre aîné ? Si la formule est amusante, symbolique, elle a le mérite cependant de montrer comment Jules Verne est déjà reconnu comme un créateur d'espaces. Les *Voyages Extraordinaires* sont un monde à part qu'il convient d'explorer avec les yeux d'un géographe. L'espace terrestre étant maintenant trop petit, n'est-ce pas l'espace littéraire qu'il convient désormais de parcourir ?

La troisième référence invite à ne pas trop abuser de la comparaison. Nous montrerons dans notre travail comment Jules Verne se libère de la pauvreté (et des limites rhétoriques) de la comparaison en recourant plus généralement à la métaphore.

³⁰ Verne Jules. *Joyeuses Misères de Trois Voyageurs en Scandinavie*, 2003. Le texte, qui est tiré du premier chapitre de son récit de voyage en Norvège (1861), n'a été publié récemment qu'à titre posthume.

³¹ Verne Jules. *Bourses de voyage*, 1903.

³² Verne Jules. *Les Enfants du capitaine Grant*, 1867-68. Chapitre XX, Première Partie.

³³ Roy Claude. *Le Commerce des Classiques*. Paris : Gallimard, 1953. p. 258.

En 1848 la Révolution éclate. Jules Verne déclarera beaucoup plus tard avoir distribué à Nantes, lors des élections législatives, des bulletins de vote en faveur du gouvernement provisoire³⁴. Pierre-Jules Hetzel, futur éditeur de Jules Verne, est alors le directeur de cabinet de Lamartine, ministre des Affaires étrangères de ce même gouvernement provisoire. Ce dernier, lors du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851, est arrêté quelques heures, avant de regagner la Belgique d'où il ne reviendra qu'en 1860³⁵.

Durant cette période mouvementée, déjà plus attiré par la littérature et le théâtre, Jules Verne continue cependant ses études de droit, sans réelle conviction. Il rencontre Alexandre Dumas père et déclare qu'il veut devenir rapidement un « *poète couronné* » ou un « *romancier émérite* »³⁶. L'année d'après, il obtient sa Licence de droit. Mais cette discipline l'ennuie : « *Et d'abord, parlons de droit, et de droit romain ! Je ne crois pas que ce soit la première fois dans ma lettre, que tu aies vu dire : que mon examen est ennuyeux ! que je voudrais bien en avoir fini avec ce fatras de textes et lois de Justinien, Ulpian, Gaius et autres ! [...] Mais mon cher papa, est-ce que, si, j'avais même une autre carrière en vue, j'en serais venu jusqu'à ce point pour abandonner mes études ou les retarder ? Est-ce que cela ne serait pas de la folie toute pure ? Évidemment si, et si j'ai parfois quelques idées singulières dans la tête, du moins je ne perds pas complètement la raison ?* »³⁷.

Cette tension entre le père et le fils est fondamentale dans la compréhension de l'écriture des futurs *Voyages Extraordinaires*. Car le poids de la famille et de la tradition obligent Jules Verne à suivre une voie qui ne correspond pourtant pas à ses propres aspirations. Comme nous le verrons plus loin, ces relations complexes entre le père et le fils (et plus tard entre Jules Verne et son propre fils) participeront activement du processus vernien d'écriture et d'inspiration. *Le Superbe Orénoque* est à ce titre la figure emblématique de l'enfant à la recherche de son père, de l'enfant à la recherche d'un équilibre complexe, d'un retour aux sources. Par l'écriture des *Voyages Extraordinaires*, Jules Verne a pu « *tuer le père* » et passer à l'âge adulte. Les *Voyages Extraordinaires* sont aussi fondamentalement initiatiques³⁸.

³⁴ Compère Daniel. « M. Jules Verne, conseiller municipal ». In : *Jules Verne*. Paris : L'Herne, 1974. p. 130.

³⁵ Chesneaux Jean. *Jules Verne. Un regard sur le monde. Nouvelles lectures politiques*. Paris : Bayard, 2001. p. 70.

³⁶ *Lettre de Jules Verne à Pierre Verne, 24 janvier 1849*. Dumas Olivier. *Jules Verne, op. cit.*, p. 268.

³⁷ *Ibid.*, p. 267.

³⁸ Vierende Simon. *Jules Verne et le roman initiatique*. Paris : Sirac, 1973. 779 p.

3 - La littérature ou le droit chemin

En 1850 Jules Verne annonce à ses parents son souhait de ne pas devenir avocat. Attiré par la littérature³⁹ et le théâtre, l'auteur écrit des comédies et des opérettes (*Les Pailles rompues*⁴⁰). Il se lie d'amitié avec Aristide Hignard (son voisin de palier) qui en écrira les musiques. De 1851 à 1855, il occupe le poste de secrétaire particulier du directeur du Théâtre Lyrique, Jules Seveste. Parallèlement, il publie des nouvelles dans le *Musée des Familles* dont *Amérique du Sud, étude historique. Les Premiers Navires de la marine mexicaine*⁴¹ (1851), *La Science en famille. Un voyage en ballon* (1851), *Martin Paz, L'Amérique du Sud, mœurs péruviennes* (1852), *Maître Zacharius ou l'horloger qui avait perdu son âme* (1854), *Un Hivernage dans les glaces* (1855). Si ses premiers écrits sont parfois de mauvaise facture - Jules Verne le reconnaît lui-même⁴² - il est cependant intéressant de souligner à quel point l'histoire et la géographie des pays d'Amérique du Sud constituent déjà une source d'inspiration importante.

Après s'être également lié d'amitié avec Alexandre Dumas fils (dès 1849-1850), début 1851 Jules Verne fréquente Jacques Arago, le frère du célèbre astronome et physicien (François), par l'intermédiaire duquel il rencontre des explorateurs et des scientifiques : « *J'ai aussi une pièce en train avec Jacques Arago. Si cela te plaisait, je désirerais que tu lui écrivisses, sans que je le sache, une lettre de remerciements pour tous les services qu'il me rend* »⁴³. Jacques Arago est géographe, explorateur, mais aveugle depuis 1837⁴⁴. Toujours voyageur, il poursuit son œuvre en écrivant, et publie un *Voyage autour du monde* qui aura du succès. Il meurt en 1855 lors d'un voyage au Brésil : « *Il est possible que les deux premières nouvelles de Verne pour Le Musée des Familles, qui tournent autour de voyages, aient été écrites sous son influence* »⁴⁵.

Il est intéressant de revenir sur ce point, qui peut paraître *a priori* anecdotique dans notre propos. En effet, comment un homme peut-il se figurer le monde, alors qu'il est atteint

³⁹ « *La littérature avant tout, puisque là seulement je puis réussir, puisque mon esprit est invariablement fixé sur ce point ! [...] Quand on est clerc, on est clerc, et pas autre chose* ». *Lettre de Jules Verne à son père, mars 1851, ibid.*, p. 291. Or, dans *Famille Sans Nom* (1889), le personnage de Lionel est probablement inspiré de l'auteur lui-même à cette époque. Dans le roman, le jeune clerc est un poète, un versificateur naïf, plein d'espérance, d'enthousiasme, comme Jules Verne lorsqu'il rédige cette lettre.

⁴⁰ Comédie d'un acte en vers (Théâtre historique).

⁴¹ Si géographiquement le Mexique est situé sur le continent nord-américain, culturellement il se rattache à l'Amérique latine. D'où le titre donné par l'auteur.

⁴² Compère Daniel. *Jules Verne. Parcours d'une œuvre, op. cit.*, p. 13. Certains de ses premiers écrits serviront cependant plus tard de canevas lors de la rédaction de quelques *Voyages Extraordinaires*.

⁴³ *Lettre de Jules Verne à son père, 29 Juin 1851. Dumas Olivier. Jules Verne, ibid.*, p. 302.

⁴⁴ Arago Jacques ; Arago François. *Souvenirs d'un aveugle : voyage autour du monde / par Jacques Arago*. Paris : H. Le Brun, 1868. 412 p.

⁴⁵ Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 98.

de cécité, après avoir passé l'essentiel de sa vie à voyager et à écrire ? Comment se représente-t-on alors la terre lorsque nous n'avons plus les moyens de la voir ? Il est parfaitement légitime de penser que Jacques Arago a dû développer un puissant imaginaire qu'il a puisé dans ses souvenirs et les lectures qui lui étaient alors faites. Jules Verne rencontre ainsi un Arago qui ne peut plus penser et dire le monde autrement que par l'imaginaire, par ses propres représentations et souvenirs. Comment Jacques Arago parlait-il alors de géographie, notamment au futur romancier ? Il y avait forcément, et telle est notre hypothèse, dans les propos tenus par le géographe à Jules Verne, une part non négligeable d'imaginaire, de représentations, de souvenirs.

Jules Verne a écrit une partie de ses romans à l'occasion de différents voyages, mais ces derniers, comme nous le verrons plus loin, n'ont dépassé qu'une seule fois les frontières de l'Europe (élargie). Quand on ambitionne de décrire le monde dans sa globalité, et que l'on passe désormais l'essentiel de son temps enfermé dans son bureau, on reconstruit forcément son propre monde, son propre univers, conjuguant éléments réels et éléments imaginaires, imaginés. Peut-être est-ce ainsi qu'a été activée cette imagination dont l'auteur prétend qu'elle lui vient de sa mère. Nous avons affaire ici à une autre forme de retour aux sources, sur laquelle nous reviendrons plus longuement dans notre analyse du roman *Le Superbe Orénoque*.

La même année, en 1855, la publication dans la revue *Musée des Familles* de la nouvelle *Un Hivernage dans les glaces* participe incontestablement des thèmes qui seront développés par l'auteur dans ses futurs *Voyages Extraordinaires*. Dans cette nouvelle, la recherche d'un homme disparu dans les régions arctiques préfigure *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1864-65) : « Sa lecture montre que déjà un certain nombre de thèmes verniens sont en germe, ainsi la recherche familiale. Ici, un père cherche son fils, une fiancée son fiancé perdu dans les glaces polaires »⁴⁶. Le travail effectué par Jules Verne dans sa recherche documentaire relative au passage du Nord-Ouest est typique de la méthode qu'il utilisera systématiquement pour l'écriture de ses futurs romans, à savoir « l'accumulation de documentation »⁴⁷. Ainsi, « le voyage lui-même est assimilé à une exploration par le préambule du Musée des familles, qui place la nouvelle dans la lignée des récentes expéditions du passage du Nord-Ouest (Mac Lure et Bellot), affirmant que l'auteur l'a écrite « après avoir lu et analysé tous les récits des voyageurs, à la recherche du fameux passage du

⁴⁶ *Ibid.*, p. 107.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 108.

Nord-Ouest »⁴⁸. Jules Verne l'écrit à son père, en 1852 : « *Je travaille beaucoup maintenant, ayant de bonnes collaborations ; je suis fort souvent à la bibliothèque qui m'offre d'inépuisables ressources* »⁴⁹. L'auteur conservera cette méthode de travail jusqu'à la fin de ses jours. Elle contribue à la force et à l'unité d'une œuvre alors en gestation.

Influencé par Victor Hugo et son œuvre, Jules Verne s'éloigne par la suite progressivement « *du style romantique et de la légèreté de l'opérette* »⁵⁰. Il déclare à son père, en 1854 : « *J'étudie encore plus que je ne travaille ; car j'aperçois des systèmes nouveaux, j'aspire avec ardeur au moment où j'aurai quitté ce théâtre Lyrique qui m'assomme ; j'attends la fermeture* »⁵¹. La littérature demeure au centre des préoccupations du jeune romancier, ce qui l'oppose à son père, ce dernier souhaitant toujours le voir évoluer vers une autre carrière : « *Je ne veux point jeter le manche après la poignée ; loin de là ; il est moins question que jamais d'abandonner la littérature ; c'est un art avec lequel je me suis identifié, et que je n'abandonnerai jamais ; [...] Non ! j'en reviens à ceci, j'ai du temps et de l'activité à utiliser ! profitons-en ! Si j'ai du talent littéraire, je le verrai bien, et j'arriverai forcément car jamais je ne cesserai de travailler ces œuvres qui me séduisent d'autant plus qu'elles deviennent sérieuses* »⁵². Un mois plus tard, il revient à nouveau sur le sujet : « *Et j'en reviens toujours à moi, mon cher père. Je n'abandonne point la littérature, mais s'il le faut pendant un an, je la laisserai de côté [...]. Je tiens cependant pour assuré qu'avec le temps, j'arriverai en littérature* »⁵³.

La conviction forte de Jules Verne qu'il va réussir en littérature demeure aujourd'hui encore un mystère. Alors qu'il traverse pourtant une période difficile, quels sont les éléments qui lui permettent d'avoir une telle foi dans son avenir d'écrivain ? Quels sont ces « *systèmes nouveaux* » qu'il prétend apercevoir ? A-t-il déjà l'intuition que les différentes révolutions auxquelles il assiste (politique, scientifique, technique, littéraire) lui permettront plus tard de créer un genre nouveau dont il sera le représentant le plus illustre ? Jules Verne manifeste une conviction qui confine à l'entêtement. Quelques années plus tard, évoquant le roman *Les*

⁴⁸ *Ibid.*, même page. Vincent Berdoulay souligne d'ailleurs à ce titre : « *Un autre aspect de la curiosité géographique qui se traduit en source de créativité est l'adhésion à des mythes sur la nature de l'objet qu'elle étudie. C'est par exemple, tout simplement, le mythe du passage du Nord-Ouest* ». In : *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*. Paris : Éditions du CNRS, 1988. p. 15.

⁴⁹ *Lettre de Jules Verne à son père, 31 mai 1852*. Dumas Olivier. *Jules Verne, op. cit.*, p. 315.

⁵⁰ Compère Daniel. *Jules Verne. Parcours d'une œuvre, op. cit.*, p. 14.

⁵¹ *Lettre de Jules Verne à son père, 19 avril 1854*. Dumas Olivier. *Jules Verne, op. cit.*, p. 350. Cependant, Jules Verne ne cessera par la suite de rendre hommage à Victor Hugo dans l'ensemble de son œuvre.

⁵² *Lettre de Jules Verne à son père, 29 mai 1856, ibid.*, p. 400.

⁵³ *Lettre de Jules Verne à son père, 4 juillet 1856, ibid.*, p. 406-407.

Tribulations d'un Chinois en Chine, Hetzel père écrit à son fils⁵⁴ : « *La lettre ci-jointe de Verne te dira ce qu'il prend et ne prend pas de tes observations - n'y insiste pas davantage. Il en restera toujours quelque trace, et aux épreuves il sera possible d'y revenir un peu. Quand quelque chose doit entrer dans la tête de Verne, c'est tout de suite, il est très sincère dans son travail et profite volontiers de ce qui le frappe du bon côté* »⁵⁵.

4 - Le temps des responsabilités ; les premiers voyages

Jules Verne rencontre Honorine Devianne en 1856 et l'épouse un an plus tard, le 10 Janvier 1857. La jeune femme âgée de 26 ans, est veuve et mère de deux fillettes (âgées de un et trois ans). L'auteur témoigne de ses sentiments : « *Je crois bien que je suis amoureux de la jeune veuve de 26 ans ! Ah ! pourquoi a-t-elle deux enfants ! je n'ai pas de chance ! Je tombe toujours sur des impossibilités d'une espèce ou d'une autre !* »⁵⁶. Cette déclaration est de première importance car elle illustre déjà l'ambiguïté et la complexité du sentiment paternel chez Jules Verne. Nous verrons par la suite à quel point furent conflictuelles les relations entre Jules Verne et son fils biologique, Michel.

La même année, Jules Verne se fait critique d'art en participant au Salon de 1857 pour lequel il rédige huit articles, dans la *Revue des beaux-arts* : « *Sans effort apparent il publia sept études relatives à Salon de 1857 (ainsi qu'une autre, sur un thème connexe), soit un total étonnant de 32.000 mots. Compte-tenu de leur ampleur et surtout de l'unité du thème, nous pouvons légitimement considérer ces études comme formant collectivement un livre. Salon de 1857 représente ainsi le premier grand travail vernien achevé. [...] Le livre fut publié sous forme d'articles dans la Revue des beaux-arts : La tribune des artistes [...]* »⁵⁷. La redécouverte récente de cet étonnant épisode vernien est particulièrement féconde pour l'analyse de certains romans de Jules Verne⁵⁸.

⁵⁴ Ce dernier participe à la relecture des romans de Jules Verne ; depuis 1873, Hetzel fils est le gérant de la Maison Hetzel.

⁵⁵ *Lettre de Hetzel père à Hetzel fils, 8 avril 1879*. Citée notamment par Ishibashi Masataka. *Description de la Terre comme projet éditorial. Voyages extraordinaires de Jules Verne et système de l'éditeur Hetzel*. Thèse de doctorat : Littérature et Civilisation Françaises, Claude Mouchard Dir. Université Paris VII - Vincennes - Saint-Denis, 2007. p. 331.

⁵⁶ *Lettre de Jules Verne à sa mère, 24 mai 1856*. Dumas Olivier. *Jules Verne, op. cit.*, p. 397.

⁵⁷ Butcher William. *Jules Verne. The Definitive Biography, op. cit.*, p. 129-130. La traduction (relue et corrigée par l'auteur que nous remercions particulièrement pour son aide) est relative au passage suivant : « *With no apparent effort he published eight long review articles of the 1857 Salon, an amazing total of 32,000 words. Given their scope and unity of theme, we should undoubtedly consider the articles collectively to be a book. The Salon 1857 thus constitutes Verne's first completed prose endeavor of any length. [...] Verne's book appeared as individual articles in the Revue beaux-arts : Tribune des artistes [...]* ».

⁵⁸ Dupuy Lionel. « Inter et intrasémioticités dans l'œuvre de Jules Verne ». In : *Applied Semiotics*, n° 20, vol. 7, « *Semiotics and Intermediality* », 2008. p. 29-43.

En 1858, Jules Verne est victime d'une (nouvelle) crise de paralysie faciale. Agent de change, marié, parisien, toujours tourné vers la littérature, le théâtre, les arts et la culture, Il termine une « *opérette que Jacques Offenbach, directeur des Bouffes-Parisiens, accepte de monter en février 1858. Monsieur de Chimpanzé est une histoire de singes. La première de Jules Verne. Les singes sont à l'ordre du jour. Les travaux des naturalistes ont été renouvelés par Darwin. Le roman et l'opérette s'en sont emparés* »⁵⁹.

Un an plus tard avec Aristide Hignard il bénéficie d'un aller-retour gratuit en Angleterre et en Écosse : « *Alfred Hignard m'offre ainsi qu'à son frère un passage gratuit d'aller et retour en Écosse. Je me hâte de saisir aux cheveux ce charmant voyage. Nous irons d'abord à Liverpool, puis à Glasgow, puis Édimbourg. Ce sera une pérégrination excessivement agréable, dont le charme égalera le bon marché* »⁶⁰. Les voyages sont importants pour Jules Verne ; ce sera le premier grand voyage pour l'auteur. Dans la même lettre, il poursuit : « *Du reste, je suis en veine de voyage, j'ai profité d'un jour du voyage à Essômes pour donner jusqu'à Reims où j'ai visité de fond en comble l'admirable cathédrale* »⁶¹. Jules Verne est fasciné par ces lieux sacrés qui ne cesseront de l'impressionner. Il utilisera souvent des métaphores architecturales dans ses futurs *Voyages Extraordinaires* pour décrire des formations souterraines et géologiques merveilleuses.

Jules Verne revient enthousiasmé de son séjour en Écosse. Il tire de son voyage un texte intitulé *Voyage (à reculons) en Angleterre et en Écosse*, nouvelle à mi-chemin entre le récit de voyage et la création romanesque⁶². Il utilisera certaines descriptions des sites écossais qu'il a visités lors de l'écriture des *Indes noires* (1877) et du *Rayon Vert* (1882). Parcourir L'Angleterre et l'Écosse (surtout), pays de Walter Scott et Charles Dickens, c'est pour le futur romancier l'occasion de découvrir enfin, par ses propres sens, ces territoires aux paysages magnifiques. Les références à l'Écosse ne cesseront de traverser les *Voyages Extraordinaires*. Car Jules Verne est indirectement écossais, par l'intermédiaire de sa mère. Géographie et histoire personnelle se conjuguent dans ces premiers voyages où l'auteur retourne aux sources, à ses origines.

En 1861, il effectue un second voyage, toujours grâce et avec à Aristide Hignard. Émile Lorois, fils d'un préfet, les accompagne. Ils se rendent en Norvège et en Scandinavie.

⁵⁹ Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 121. Charles Darwin (1809-1882) ne publie cependant *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* que l'année d'après, en 1859. La musique de l'opérette est signée d'Aristide Hignard. L'opérette est cependant un échec, elle est retirée au bout de quinze jours.

⁶⁰ *Lettre de Jules Verne à son père, 15 juillet 1859.* Dumas Olivier. *Jules Verne, op. cit.*, p. 428.

⁶¹ *Ibid.*, même lettre, même page.

⁶² Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 123.

Enchanté également par ce voyage dans les pays nordiques⁶³, Il utilisera 25 ans plus tard les notes rédigées pendant son voyage pour composer *Un Billet de loterie* (1886). Le 3 août de la même année, alors qu'il tente de rentrer à temps de son voyage pour assister à la naissance de son premier et unique enfant, sa femme, accouche seule : c'est ainsi que naît Michel, avec un père absent.

Le temps des véritables responsabilités arrive alors, et Jules Verne doit désormais composer entre la réalité de sa vie de famille et son désir d'évasion. Les *Voyages Extraordinaires* lui permettront cette liberté à laquelle il ne renoncera jamais⁶⁴ : « *Peut-être pour fuir les cris de Michel, Verne entra dans le Cercle de la Presse Scientifique, probablement en automne 1861. Le Cercle, fondé en 1857 par Figuier et deux autres journalistes, promouvait un journalisme scientifique sérieux, ne craignant pas de prendre position contre les institutions, même la très puissante Académie des Sciences [...] C'est sans doute à ce Cercle que Verne rencontra Nadar : caricaturiste, écrivain, fondateur de revues, et photographe de Baudelaire, George Sand, et Rossini* »⁶⁵.

À cette époque, Baudelaire traduit Edgar Poe en français. Jules Verne, qui ne lit aucune langue étrangère, se fascine pour l'univers étrange et morbide du poète américain. Il lui consacre une étude en 1862 : *Edgard Poe et ses œuvres*⁶⁶. Il commence ainsi son texte (chapitre 1) : « *Voici, mes chers lecteurs, un romancier américain de haute réputation ; vous connaissez son nom, beaucoup sans doute, mais peu ses ouvrages. Permettez-moi donc de vous raconter l'homme et son œuvre ; ils occupent tous les deux une place importante dans l'histoire de l'imagination, car Poë a créé un genre à part, ne procédant que de lui-même, et dont il me paraît avoir emporté le secret ; on peut le dire chef de l'École de l'étrange ; il a reculé les limites de l'impossible ; il aura des imitateurs. Ceux-ci tenteront d'aller au-delà, d'exagérer sa manière ; mais plus d'un croira le surpasser, qui ne l'égalera même pas* ».

Jules Verne tentera pourtant d'égaliser le maître en 1897, en proposant une suite au roman inachevé de Poe (*Aventures d'Arthur Gordon Pym*, 1838) : *Le Sphinx des glaces*

⁶³ *Ibid.*, p. 125-126. Les pays visités sont l'Allemagne, la Suède, la Norvège et le Danemark.

⁶⁴ Plus tard, un neveu de Jules Verne déclarera que l'auteur avait trois passions dans sa vie : *La liberté, la musique et la mer*. Marcetteau-Paul Agnès. *Jules Verne, romancier de la mer*, http://www.presence-litterature.cndp.fr/jules_verne/dossiers/romancier.php [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

⁶⁵ Butcher William. *Jules Verne. The Definitive Biography, op. cit.*, p. 145-146. Le texte original est le suivant : « *Perhaps to escape Michel's cries, Verne joined the Circle of the Scientific Press, probably in the fall of 1861. The Circle, founded in 1857 by Figuier and two others journalists, promoted serious scientific journalism, even if this meant criticizing the establishment, including the powerful Academy of Sciences. [...] It was probably at the Circle that Verne met Nadar, caricaturist, writer, founder of reviews, and photographer of Baudelaire, George Sand, and Gioacchino Rossini* ».

⁶⁶ Elle sera publiée en 1864 dans *Le Musée des Familles*. Jules Verne francise le nom en rajoutant un « d » à la fin du prénom.

(1897). Edgar Poe ne cessera jamais d'influencer le romancier dans son écriture : aux *Histoires Extraordinaires* de Poe succèdent les *Voyages Extraordinaires* de Verne. Le temps laisse la place à l'espace, permettant indirectement le passage du *roman historique* au *roman géographique*. Le déclic de l'imaginaire, présent déjà depuis une dizaine d'années, est définitivement amorcé par la lecture des œuvres de Poe. Jules Verne peut construire petit à petit l'univers dans lequel il fera évoluer ses personnages. Seule lui manque cependant la rencontre avec l'éditeur tant attendu. Elle se fait en 1862, grâce à Alexandre Dumas⁶⁷. L'éditeur, Pierre-Jules Hetzel (1814-1886), un deuxième père pour Jules Verne, est célèbre. C'est grâce à cette rencontre que naissent les *Voyages Extraordinaires*, et que Jules Verne accède enfin à la gloire. Mais des doutes s'installeront par la suite dans l'esprit et la vie du romancier français. La médaille a toujours son revers. L'auteur en fera l'amère expérience. Son œuvre, lorsque nous prenons le temps de la lire entre les lignes, en témoigne parfaitement.

B) - D'Hetzel père à Hetzel fils : de la gloire aux doutes (1862-1886)

1 - La rencontre avec Hetzel père : un mariage littéraire

Après de multiples tâtonnements (littéraire, artistique, sentimentaux, professionnel) Jules Verne semble enfin toucher au but : devenir écrivain. Ce dernier présente à Hetzel le manuscrit d'un roman intitulé *Un voyage en l'air*. Séduit par le texte, l'éditeur accepte de le publier, après quelques corrections, et l'ouvrage paraît sous le titre *Cinq semaines en ballon* (sous-titre : *Voyage de découvertes en Afrique par trois anglais* ; 1863). Au préalable, un contrat est signé le 23 octobre 1862. Le roman est un succès en librairie, et Jules Verne peut enfin vivre de sa plume (notamment à partir de 1867)⁶⁸. L'éditeur encourage le jeune romancier à poursuivre ses écrits dans la voie « *du voyage imaginaire en lui apportant une dimension épique où le merveilleux s'appuie sur les découvertes de l'époque* ». Géographie, imaginaire et merveilleux sont clairement exprimés dans cette citation qui résume l'ambition des *Voyages Extraordinaires*.

⁶⁷ Voir : Dehs Volker. « Jules Verne et Émile Perrin ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 163, 2007. p. 45-57 et Butcher William. *Jules Verne. The Definitive Biography*, op. cit., p. 146. Jules Verne aurait rencontré Hetzel par l'intermédiaire de Dumas et du romancier Brichet (Vierne Simone. *Jules Verne. Une vie, une époque, une œuvre*, op. cit., p. 16). Les circonstances dans lesquelles Jules Verne a réellement rencontré Hetzel demeurent cependant sujettes à discussions. Adolphe Brisson écrit pourtant en 1899, lors de son entretien avec l'auteur : « *De Bréhat lui ouvrit la porte de l'éditeur Hetzel* ». In : Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*. Genève : Slatkine, 1998. p. 135.

⁶⁸ Dusseau Joëlle. *Jules Verne*, op. cit., p. 164.

Hetzel, dont l'ambition est de proposer « *une bibliothèque associant l'éducation et la récréation* »⁶⁹, crée en 1864 avec Jean Macé le *Magasin d'Éducation et de Récréation*, dont le projet est de « *constituer un enseignement de famille dans le vrai sens du mot, un enseignement sérieux et attrayant à la fois, qui plaise aux parents et profite aux enfants* »⁷⁰. Les familles vont effectivement lire Jules Verne, adultes et enfants compris. Mais devons-nous pour autant réduire l'œuvre de Jules Verne à ce simple registre ? Non, évidemment. Il faudra cependant un siècle pour comprendre que Jules Verne ne fut pas en son temps (et aujourd'hui encore) qu'un simple écrivain pour enfants. Hetzel offre certes le succès à Jules Verne. Mais la médaille a un revers qui occulte partiellement la véritable richesse des *Voyages Extraordinaires*⁷¹. C'est sous cet angle que notre thèse se propose d'explorer la face cachée de l'œuvre vernienne.

Éditeur de Balzac, Hugo, Sand, Dumas, pour ne citer que ces quatre grands noms, Hetzel, originaire d'Alsace, est un personnage important qui force le respect par son influence et son histoire. C'est un éditeur puissant, mais également un écrivain (son pseudonyme est P.-J. Stahl⁷²) : « *Écrivain, homme politique en dehors de ses fonctions éditoriales, il est le mieux connu des éditeurs du XIX^{ème} siècle et, sans doute, le plus aimé des commentateurs* »⁷³. L'homme est sûr du talent du jeune écrivain qu'il a découvert : « *Je voulais [...] dès les débuts de cet écrivain que vous le fissiez traduire. J'étais sûr de l'avenir de son œuvre* », écrit-il en 1876 à Johann-Jakob Weber, directeur de l'*Illustrirte Zeitung* à Zurich⁷⁴. Jules Verne, en 1894, rappelle alors l'ambition de son premier roman : « *J'ai écrit Cinq semaines en ballon non pas comme une histoire centrée sur une ascension en ballon, mais plutôt sur l'Afrique. J'ai toujours eu une grande passion pour la géographie et les voyages, et je voulais faire une description romanesque de l'Afrique* »⁷⁵.

Le roman (géographique) est d'actualité : l'Afrique révèle certains de ses mystères suite aux expéditions de Richard Burton et John Hanning Speke en 1858 (découverte du Lac

⁶⁹ Compère Daniel. *Jules Verne. Parcours d'une œuvre*. Amiens : Encrage, 1996. p. 15.

⁷⁰ Propos rapportés par Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne. Le rêve du progrès*, op. cit., p. 45.

⁷¹ « *J'étais à Paris, alors, vivant au milieu des musiciens, parmi lesquels j'ai conservé de bons amis, et très peu avec mes confrères des lettres dont je suis à peine connu.* » Verne Jules. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, op. cit., p. 62.

⁷² Joëlle Dusseau, dans sa biographie, décrit l'univers d'Hetzel comme celui d'une galaxie (« *la galaxie Hetzel* » ; p. 172). Beaucoup de personnes influentes de l'époque évoluent autour de l'éditeur. Dans cette « *galaxie républicaine* » (p. 176) Jules Verne côtoie des hommes et des femmes célèbres qui ne manquent pas d'inspirer le jeune romancier.

⁷³ Mollier Jean-Yves. *L'argent et les lettres : histoire du capitalisme d'édition 1880-1920*. Paris : Fayard, 1988. p. 247-248.

⁷⁴ Dusseau Joëlle. *Jules Verne*, op. cit., p. 163.

⁷⁵ Sherard Robert. « Jules Verne, sa vie et son travail racontés par lui-même, 1894 ». In : Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, op. cit., p. 90-91.

Tanganyika), David Livingstone traverse l'Afrique australe d'est en ouest de 1853 à 1856 ; ce dernier repart avec John Stanley à la recherche des sources du Nil en 1858. Nadar, ami de Verne, lance en 1863 une souscription pour faire construire un ballon : le *Géant*, qui s'envole pour la première fois au mois d'octobre de la même année⁷⁶. L'année d'après Jules Verne devient questeur, puis censeur de la *Société d'encouragement pour la locomotion aérienne au moyen d'appareils plus lourds que l'air*, dont le fondateur est Nadar⁷⁷. La passion de Jules Verne pour la géographie et la science de son époque est véritable, elle alimente son œuvre et son imagination.

C'est également durant cette période (1863) qu'il écrit *Paris au XX^{ème} siècle*. Sous couvert d'anticipation, Jules Verne rédige en fait une satire sociale et politique qui dénonce certains grands projets d'urbanisme et d'aménagement parisiens du Second Empire⁷⁸. Le texte est maladroit, incertain, très acide. Il sera refusé par Hetzel : « *Mon cher Verne, je donnerais je ne sais quoi pour n'avoir pas à vous écrire aujourd'hui. Vous avez entrepris une tâche impossible - et pas plus que vos devanciers dans des choses analogues - vous n'êtes parvenu à la mener à bien. C'est à cent pieds au-dessous de Cinq Semaines en ballon. Si vous vous relisiez dans un an vous seriez d'accord avec moi. C'est du petit journal et sur un sujet qui n'est pas heureux. [...] Ai-je raison, mon cher enfant, de vous traiter en fils, cruellement, à force de vouloir ce qui vous est bon ?* »⁷⁹. Hetzel souligne dans ce passage qu'il considère Jules Verne comme son fils (spirituel). Pourtant l'éditeur n'est son aîné que de 14 ans. Mais manifestement les liens qui unissent les deux hommes débordent le strict cadre de l'éditeur et de son écrivain. Or nous avons déjà souligné précédemment l'ambiguïté des relations père-enfant, du sentiment paternel chez Jules Verne. La rencontre avec Hetzel repositionne une fois de plus Jules Verne dans la situation de l'enfant face au père, de l'enfant qui cherche à atteindre le père, à dépasser le maître (comme avec Poe).

Si *Paris au XX^{ème} siècle* témoigne indiscutablement de la méfiance et de l'angoisse de Jules Verne à l'égard des progrès scientifique et technique, il faut cependant relativiser cette angoisse vernienne. Elle est bien plus dirigée à l'encontre de l'homme et de son comportement face à la science et à la technique, qu'à l'encontre des progrès scientifique et technique eux-mêmes. Quant au héros de l'aventure, il s'appelle Michel Dufrénoy : Michel, comme le prénom de son propre fils. Alors que *Paris au XX^{ème} siècle* est un échec, *Cinq*

⁷⁶ Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 164.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 165.

⁷⁸ Il serait d'ailleurs plus juste de parler d'extrapolation. Nous y reviendrons plus longuement.

⁷⁹ *Lettre d'Hetzel père à Jules Verne, fin 1863 ou début 1864*. Cette lettre est citée dans la Préface à : Verne Jules. *Paris au XX^{ème} siècle*. Paris : Hachette, 1994. p. 15-16.

semaines en ballon est un succès : « Jules Verne en fut grisé ; il concevait de vastes entreprises, il aspirait aux triomphes de Balzac et méditait de secouer, jusqu'en ses fondements, la société moderne, par l'audace et la cruauté de ses peintures »⁸⁰.

S'il veut vivre de sa plume, Jules Verne doit accepter la présence et les recommandations de son éditeur. Faut-il en conclure qu'il met alors définitivement de côté son angoisse du progrès ? Non. Un passage de *Cinq semaines en ballon*, sûrement le plus célèbre de la production vernienne, témoigne une fois de plus de l'inquiétude de l'auteur : « - D'ailleurs, dit Kennedy, cela sera peut-être une fort ennuyeuse époque que celle où l'industrie absorbera tout à son profit ! À force d'inventer des machines, les hommes se feront dévorer par elles ! Je me suis toujours figuré que le dernier jour du monde sera celui où quelque immense chaudière chauffée à trois milliards d'atmosphères fera sauter le globe ! - Et j'ajoute, dit Joe, que les Américains n'auront pas été les derniers à travailler à la machine »⁸¹. Les premiers romans de Jules Verne, ancrés dans le géographique et dans le scientifique, laissent encore transparaître le sentiment de l'auteur exprimé avec autant de force dans *Paris au XX^{ème} siècle*. Ce sont ces mêmes romans qui permettent de définir ce qui constituera plus tard la future cosmogonie des *Voyages Extraordinaires*⁸². Les premiers textes du romancier (écrits dans les années 1850) lui ont permis de mûrir un projet pour lequel il n'était pas encore prêt avant de rencontrer Hetzel.

2 - La cosmogonie des *Voyages Extraordinaires*

Il est ainsi intéressant de voir comment les six premiers romans de Jules Verne, alors qu'ils sont *a priori* écrits sans véritable ligne éditoriale, définissent déjà et clairement la future cosmogonie des *Voyages Extraordinaires*, pour reprendre l'expression de Roland Barthes⁸³. Nous les présentons ici dans leur ordre de parution aux éditions Hetzel, certains connaissant une pré-parution en feuilleton dans le *Magasin d'Éducation et de Récréation*, dont le premier numéro date du 20 mars 1864 :

- *Cinq semaines en ballon. Voyage de découvertes en Afrique par trois anglais* (1863),
- *Voyage au centre de la Terre* (1864),
- *De la Terre à la Lune. Trajet direct en 97 heures et 20 minutes* (1865),

⁸⁰ Brisson Adolphe. « Jules Verne, 1899 ». Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905, op. cit.*, p. 136.

⁸¹ Verne Jules. *Cinq semaines en ballon*, 1863. Chapitre XVI.

⁸² Compère Daniel. *Les Voyages extraordinaires de Jules Verne, op. cit.*, p. 18.

⁸³ Barthes Roland. *Mythologies*. Paris : Points Essais, 2001 (réédition de l'ouvrage original de 1957). p. 75.

- *Voyages et aventures du capitaine Hatteras. Les Anglais au pôle nord - Le Désert de glace* (1866),
- *Les Enfants du capitaine Grant. Voyage autour du monde* (1867-68),
- *Vingt mille lieues sous les mers. Tour du monde sous-marin* (1869-70).

Ces six premiers romans permettent de définir avec évidence les deux premières dimensions fondamentales des *Voyages Extraordinaires* : l'espace et le temps, la géographie et l'histoire. Des entrailles de la terre, des fonds sous-marins, aux continents, à l'air et à l'espace, en passant par les pôles et la Lune, l'ambition des *Voyages Extraordinaires* est définie : il s'agit de parcourir l'espace géographique, d'écrire et de décrire la Terre, d'interroger l'homme face à un monde qui évolue.

L'appellation *Voyages Extraordinaires* n'apparaît pour la première fois qu'en 1866 dans l'avertissement d'Hetzel aux *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*. Pourquoi a-t-il fallu un tel laps de temps à l'éditeur pour définir enfin le projet sur lequel repose l'écriture des *Voyages Extraordinaires* ? En fait, lorsque Jules Verne publie *Cinq semaines en ballon*, Hetzel a d'abord une intuition, voire une intime conviction (« *J'étais sûr de l'avenir de son œuvre* »⁸⁴) : Jules Verne est un auteur qui aura du succès. Ensuite, comme toute intuition, il faut laisser du temps au temps. Autrement dit, Hetzel, en éditeur et auteur averti, sait que les racines du succès sont présentes. Enfin, ce n'est qu'après la publication des premiers romans que l'éditeur voit enfin se dessiner l'unité de l'œuvre, l'ambition du projet, la réalité du succès. C'est à ce moment que le contrat se précise encore plus entre les deux hommes : « *Les ouvrages parus et ceux à paraître embrasseront ainsi dans leur ensemble le plan que s'est proposé l'auteur, quand il a donné pour sous-titre à son œuvre celui de Voyages dans les mondes connus et inconnus. Son but est, en effet, de résumer toutes les connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques, amassées par la science moderne, et de refaire, sous la forme attrayante et pittoresque qui lui est propre, l'histoire de l'univers* »⁸⁵.

Daniel Compère rappelle qu'« *au début du XX^{ème} siècle, dans les catalogues de la maison Hetzel qui figurent à la fin de certains ouvrages, les Voyages Extraordinaires sont classés par « séries géographiques ou scientifiques* » : *En Afrique, Les deux Amériques, En Europe, Les mers et les océans, En Asie, Le cycle des Robinsons, Les espaces célestes,*

⁸⁴ Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 163.

⁸⁵ Hetzel Jules. « Avertissement de l'éditeur ». In : *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*. Paris : Hetzel, 1866. p. 2.

Océanie et Australie, Les terre polaires, Les tours du monde »⁸⁶. La dimension géographique des *Voyages Extraordinaires* est explicitement affichée dans cette classification qui distingue le géographique du scientifique.

Jules Verne est édité, reconnu et ses efforts ont finalement payé. Il doit son nouveau statut à Hetzel auquel il écrit, en 1864 : « *Ce que je voudrais devenir avant tout, c'est un écrivain, louable ambition que vous approuverez pleinement* »⁸⁷. Trois ans plus tard il reconnaît le rôle majeur du mentor dans sa nouvelle carrière de romancier : « *votre Verne, celui que vous avez inventé* »⁸⁸. Entre temps, en 1865, un nouveau contrat précise la collaboration entre les deux hommes. L'auteur devra fournir trois volumes par an : « *chaque année trois volumes composés dans le genre de ceux qu'il a primitivement édités [...] et faits pour le même public et de la même étendue* »⁸⁹.

Il faut cependant préciser qu'un volume n'est pas un roman : *Cinq semaines en ballon* représente un volume, *Vingt mille lieues sous les mers*, deux, et *Les Enfants du capitaine Grant*, trois. En 1871, un nouveau contrat réduit le nombre de volumes de trois à deux. Jules Verne signe son dernier contrat en 1875. L'auteur reconnaît : « *mais, après 1875, c'est-à-dire après Michel Strogoff, mes règlements ont changé et me rapportent une part honnête des bénéfices de mes romans* »⁹⁰.

Dès les premiers romans de l'auteur, et avant pour ce qui est des nouvelles, la géographie constitue la pierre angulaire des *Voyages Extraordinaires*. Elle est le ciment d'un édifice que l'auteur va patiemment construire pendant plus de 40 ans. Pour beaucoup, Jules Verne est à la géographie ce qu'Alexandre Dumas a été à l'histoire.

3 - Jules Verne géographe

La géographie, sous toutes ses formes, demeure l'un des centres d'intérêts principaux de Jules Verne : en 1865, il adhère à la Société de Géographie de Paris⁹¹, où il s'excuse de la part de l'imaginaire dans ses romans (« *M. Verne, présent à la séance, s'excuse auprès de la Société du rôle que l'imaginaire joue dans ses ouvrages* »⁹²). En 1866, il travaille, à la demande d'Hetzel, à une *Géographie illustrée de la France et de ses colonies* : « *Je travaille*

⁸⁶ Compère Daniel. *Les Voyages extraordinaires de Jules Verne, op. cit.*, p. 38.

⁸⁷ Compère Daniel. *Jules Verne. Parcours d'une œuvre, op. cit.*, p. 16.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 16.

⁸⁹ *Ibid.*, même page.

⁹⁰ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905, op. cit.*, p. 96.

⁹¹ Paumier Jean-Yves. *Jules Verne, Voyageur Extraordinaire. La géographie des mondes connus et inconnus*. Paris : La Société de Géographie ; Grenoble : Glénat, 2005. p. 38.

⁹² Compte-rendu de la séance du 17 mars 1865 relatif à la présentation de *Cinq semaines en ballon* et *Voyage au centre de la Terre*. *Ibid.*, même page.

comme un forçat, imagine-toi, mon cher père, que je fais un dictionnaire ! Oui, un dictionnaire sérieux !! C'est une Géographie de la France illustrée. Un département par livraison de 10^{ces}. Une affaire en un mot. C'est Théophile Lavallée qui avait commencé l'ouvrage. Il avait fait l'introduction. Mais il est mourant, et j'ai accepté de continuer l'affaire qui ne sera signée que de moi, sauf ladite introduction. Du reste, cela ne m'ennuie pas. Je pense avoir le temps de faire, néanmoins, le 1^{er} volume du Voyage sous les Océans, dont le plan est entièrement terminé, et qui sera réellement merveilleux »⁹³.

Hetzel précise, dans un avis au lecteur, l'ambition de l'ouvrage et justifie le choix de Verne pour reprendre le travail du géographe : « [...] M. Théophile Lavallée a résumé dans l'introduction de cet ouvrage tous les éléments géologiques, historiques, géographiques, administratifs et statistiques de la France. M. Jules Verne, qui s'est fait un renom de géographe dans ses excellents livres de voyage, abandonnant cette fois les domaines d'imagination, où il a si rapidement passé maître, pour celui de la réalité plus stricte, s'est chargé de la description de chaque département »⁹⁴. Hetzel insiste ici aussi sur les dimensions géographiques et imaginaires des *Voyages Extraordinaires* qui font de l'auteur un « maître » dans le genre.

L'ouvrage est terminé en 1868. Il est rentable pour l'auteur (« c'est pour moi une affaire »⁹⁵) et le contrôle d'Hetzel est singulièrement discret : « Hetzel n'écourte point mes départements ; il n'en lit pas une ligne. C'est moi qui me tiens dans la limite imposée par la livraison »⁹⁶. L'attitude d'Hetzel pour les *Voyages Extraordinaires* est tout autre : à certains égards, Hetzel peut apparaître comme un véritable co-auteur⁹⁷. Mais c'est à cette condition aussi que Jules Verne peut exister en tant que romancier et connaître le succès.

Jules Verne continue de voyager durant cette période. Début 1867, avec son frère, il part en croisière sur le *Great Eastern* jusqu'aux États-Unis, où il visite New-York et les chutes du Niagara. Il se servira par la suite de ses notes de voyage pour composer *Une Ville flottante* (1871). Le romancier est fasciné par l'Amérique en général, et les États-Unis en particulier. En 1868, il achète son premier bateau, le *Saint-Michel I*, avec lequel il navigue dans la Manche et la Mer du nord, et remonte la Seine jusqu'à Paris en 1870.

⁹³ Lettre de Jules Verne à son père, 29 janvier 1866. Dumas Olivier. *Jules Verne, op. cit.*, p. 430. Le Voyage sous les Océans deviendra par la suite *Vingt mille lieues sous les mers*. George Sand a incité Jules Verne à écrire ce roman.

⁹⁴ Paumier Jean-Yves. *Jules Verne, Voyageur Extraordinaire. La géographie des mondes connus et inconnus, op. cit.*, p. 40.

⁹⁵ Lettre de Jules Verne à son père, 5 décembre 1867. Dumas Olivier. *Jules Verne, op. cit.*, p. 437.

⁹⁶ *Ibid.*, même lettre, même page.

⁹⁷ Ishibashi Masataka. *Description de la Terre comme projet éditorial. Voyages extraordinaires de Jules Verne et système de l'éditeur Hetzel, op. cit.*, p. 4.

La même année, après avoir terminé sa *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*, il propose à Hetzel de rédiger en huit volumes « Une Histoire des grands voyages et des grands voyageurs [...] qui mettra en lumière ce qu'ont été tous les grands voyageurs, depuis Hannon et Hérodote jusqu'à Livingstone et Stanley »⁹⁸. Cette œuvre, géographique et historique, sera supervisée en partie par Gabriel Marcel⁹⁹ (à partir de 1877), car l'auteur doit fournir deux volumes par an à Hetzel¹⁰⁰. Le premier ouvrage s'arrête à Christophe Colomb. Il est publié en 1870. Les deux derniers ouvrages seront publiés respectivement en 1879 et 1880 : *Les Grands Navigateurs du XVIII^{ème} siècle* et *Les Voyageurs du XIX^{ème} siècle*. Chacun de ces trois ouvrages contient une carte du *Monde connu et inconnu* à la fin des XVII^{ème}, XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. En 1886, une réédition relue et corrigée rassemble l'ensemble des trois ouvrages sous le titre plus général : *Découverte de la Terre*¹⁰¹.

Jules Verne se sert des recherches effectuées dans ses ouvrages pour alimenter certaines parties de ses *Voyages Extraordinaires*. La fascination de l'auteur pour les voyages et les grandes explorations est réelle. Elle s'exprime autant dans ses romans que dans ses essais. Une telle inclination pour la géographie et son histoire permet à l'auteur d'inscrire son œuvre dans un registre nouveau. Hetzel l'a compris. C'est la raison pour laquelle il pousse son auteur à travailler dans ce sens. Mais la ligne n'est pas toujours droite. L'expérience de l'auteur passe aussi par l'expérience de la vie. Les *Voyages Extraordinaires* font souvent écho à la vie mouvementée du romancier.

4 - Succès et inquiétudes : le tournant 1870

Le succès est au rendez-vous, la reconnaissance officielle aussi : Jules Verne devient Chevalier de la Légion d'Honneur en 1870, proposé à Napoléon III par Ferdinand de Lesseps (futur président de la Société de Géographie de Paris de 1881 à 1890) et aidé par un critique influent, Weiss¹⁰². Ce sera l'un des derniers actes du gouvernement de Napoléon III. Jules Verne, qui s'installe à Amiens¹⁰³, est élu à l'Académie des sciences, lettres et arts de ladite

⁹⁸ Lettre de Jules Verne à Hetzel père. Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne. Le rêve du progrès, op. cit.*, p. 54.

⁹⁹ 1843-1909. Géographe, attaché à la Bibliothèque nationale.

¹⁰⁰ Butcher William. *Jules Verne. The Definitive Biography, op. cit.*, p. 255.

¹⁰¹ Paumier Jean-Yves. *Jules Verne, Voyageur Extraordinaire. La géographie des mondes connus et inconnus, op. cit.*, p. 41.

¹⁰² Vierendeim Simone. *Jules Verne. Une vie, une époque, une œuvre, op. cit.*, p. 19. Ce dernier est sollicité par Hetzel, « un de ses vieux amis » : Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 226.

¹⁰³ Cela lui permet d'y rejoindre sa femme et d'être « près de Paris, assez pour en avoir le reflet, sans le bruit insupportable et l'agitation stérile ». Compère Daniel. *Jules Verne. Parcours d'une œuvre, op. cit.*, p. 18.

ville en 1872¹⁰⁴. C'est l'occasion pour lui d'être en sûreté, car il est soucieux de la tournure que prennent les événements liés à la guerre de 1870. Le désordre ne peut que nuire à la littérature : Jules Verne s'en inquiète¹⁰⁵. La France a perdu l'Alsace et la Lorraine, suite au désastre de Sedan. La III^{ème} République s'installe difficilement. Une nouvelle période de doutes touche Jules Verne. Politique et littérature ne font jamais bon ménage en de telles circonstances, *a fortiori* avec un éditeur alsacien au passé si politisé.

Notons qu'il est difficile de préciser les véritables positions politiques de Jules Verne à cette époque¹⁰⁶. C'est un conservateur, un homme qui aime l'ordre. Il l'écrit à Hetzel père, le 22 avril 1871 : « *Il fallait que ce mouvement socialiste eût lieu. Eh bien, il sera vaincu, et si le gouvernement républicain montre dans la répression une énergie terrible - il en a le devoir et le droit - la France républicaine a cinquante ans de paix intérieure* »¹⁰⁷. Mais si sa position sur le socialisme et la Commune de Paris a le mérite d'être claire, une lecture politique plus approfondie de ses romans, comme celle faite par Jean Chesneaux, permet de montrer la complexité et les paradoxes de l'homme et de son œuvre : les personnages créés par Jules Verne sont parfois très éloignés des convictions conservatrices de l'auteur¹⁰⁸.

Si le calme et l'ordre reviennent progressivement avec l'instauration de la III^{ème} République, le désordre et les soucis envahissent de plus en plus l'esprit du romancier : son père meurt le 3 novembre 1871. La même année Hetzel lui refuse *L'Oncle Robinson*, robinsonnade à laquelle il tient singulièrement. Il s'en servira cependant pour écrire *L'Île Mystérieuse* (1874-1875). L'éditeur, qui a quelques problèmes financiers, inquiète Jules Verne qui a peur de ne plus être publié. Michel, son fils, quelques années plus tard, lui cause également des soucis (graves problèmes financiers, comportement rebelle à l'égard du père, scandales personnels). Le romancier s'interroge alors sur sa situation, l'orientation à donner à son œuvre : « *Je commence à être inquiet de ma situation. Que va devenir la littérature dans tout cela. J'ai quatre volumes prêts. Mais à quand une publication possible. [...] De plus Hetzel me doit pas mal d'argent, et cela commence à devenir très inquiétant* »¹⁰⁹.

¹⁰⁴ Il présidera cette société en 1875, 1881 et 1892. Il fera également partie par la suite de la Société industrielle d'Amiens où il passera l'essentiel de son temps pour ses recherches, de la Société d'horticulture de Picardie, du Club Espérantiste d'Amiens, sans oublier la Société de Géographie de Paris.

¹⁰⁵ Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 227.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 228.

¹⁰⁷ Lettre citée par Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 229.

¹⁰⁸ Chesneaux Jean. *Jules Verne. Un regard sur le monde. Nouvelles lectures politiques, op. cit.*, (p. 271 et suivantes) ; Chesneaux Jean. *Jules Verne était-il de gauche ? était-il de droite ?* In : *Jules Verne. Europe*, n° 909-910, 2005. p. 93-106. Voir également : Lacassin Francis. *Jules Verne ou le socialisme clandestin. Introduction à Famille-Sans-Nom de Jules Verne*. Collection 10/18, série *Jules Verne inattendu*, 1978. p. 7-36.

¹⁰⁹ Lettre de Jules Verne à son père, 1871. Dumas Olivier. *Jules Verne, op. cit.*, p. 456.

En 1872 le romancier assiste à Paris à une exécution capitale qui le bouleverse¹¹⁰. La même année les *Voyages Extraordinaires* sont couronnés par l'Académie française, elle qui ne voudra pourtant jamais faire de lui un immortel.

Jules Verne travaille alors sur un ancien roman, *Le Chancellor* (publié en 1875), inspiré du *Radeau de la Méduse* de Géricault, et allégorie de la Commune de Paris : « *Je vous apporterai donc un volume d'un réalisme effrayant. C'est intitulé Les Naufragés du Chancellor. Je crois que le Radeau de la Méduse n'a rien produit d'aussi terrible. Je crois surtout que cela aura l'air vrai, à moins que je ne me trompe* »¹¹¹. Jules Verne est inquiet, a des doutes, s'interroge. Il abandonne son projet pour écrire *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873). Ce sera son plus gros succès en librairie. Suite à la publication du roman, il lit à la Société de Géographie de Paris une intervention intitulée *Les méridiens et le calendrier*, lors de la séance du 4 avril 1873¹¹². Ce roman est central dans la compréhension et l'analyse de l'univers de l'auteur. Le titre de ce dernier explicite avec force, une fois de plus, les deux premières dimensions au cœur des *Voyages Extraordinaires* : l'espace et le temps. De leur conjugaison naissent des paradoxes que l'auteur ne manque pas d'évoquer dans ses récits¹¹³. L'imaginaire fait le reste. La même année, le romancier effectue pour la première fois un petit voyage en ballon (24 minutes précisément) à bord du *Météore* de Godard.

Un an auparavant, en 1872, *Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe* retrace la mesure d'un arc de méridien qui n'est pas sans rappeler les travaux géographiques d'Arago, mais qui souligne surtout l'absurdité des guerres. Les guerres et les conflits passés, les succès du *Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873) et de *L'Île Mystérieuse* (1874-75) redonnent confiance à Jules Verne : son style est là, son talent s'affirme. Son apprentissage du métier d'écrivain aura été long, mais Jules Verne est désormais un auteur, un écrivain, un conteur, un créateur d'univers¹¹⁴. La vie et les rencontres fournissent un terreau fertile à l'auteur qui poursuit l'œuvre de sa vie. L'aisance financière et la reconnaissance vont faire de lui un bourgeois, un auteur confirmé, mais aussi un romancier frustré par une vie bien moins palpitante que celle de ses héros.

¹¹⁰ Vienne Simone. *Jules Verne. Une vie, une époque, une œuvre, op. cit.*, p. 20. Voir également : *Revue Jules Verne*, n° 7, 1999. p. 77-83.

¹¹¹ *Lettre de Jules Verne à Pierre-Jules Hetzel, 15 février 1871*. In : Dumas Olivier ; Gondolo Della Riva Piero ; Dehs Volker. *Correspondance inédite de Jules Verne avec l'éditeur Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, Slatkine, t. I, 1999.. 155.

¹¹² Dupuy Lionel. « Jules Verne, ou la géographie dans tous ses états. Les méridiens et le calendrier (Jules Verne, of de geografie in alle staten. De meridianen en de kalender) ». In : *Jeugdherinneringen en andere teksten van Jules Verne*. 2008. p. 91-99.

¹¹³ Rogério de Freitas Mourão Ronaldo. « Jules Verne et le paradoxe du circumnavigateur ». In : *La Géographie*, n° 1520. 2006. p. 3-16.

¹¹⁴ En 1881, « *le Times appelle Verne « le prince des conteurs* » ». Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 23.

5 - Des adaptations théâtrales au(x) Saint-Michel

En 1874 *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* est adapté au théâtre de la Porte-Saint-Martin¹¹⁵, l'année où le romancier commence également l'écriture du *Courrier du Czar* (futur *Michel Strogoff. De Moscou à Irkoutsk* - publié en 1876) suite aux événements de Russie (prise de Khiva en 1873). Les revenus d'abord tirés du théâtre puis de la publication et l'*Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (1878¹¹⁶) permettent à l'auteur d'acquérir trois bateaux, successivement le *Saint-Michel I*, le *Saint-Michel II* et le *Saint-Michel III* (1868, 1876 et 1878¹¹⁷). Il fera de nombreux voyages en Europe et Méditerranée. Inspiré par ses déplacements, ses problèmes de famille, et reprenant les premières nouvelles qu'il avait écrites avant de connaître Hetzel, Jules Verne publie des romans directement ou indirectement tirés des expériences qu'il a vécues, des pays qu'il a traversés :

- *Les Indes noires* (1877) : aventure qui se déroule dans les charbonnages d'Écosse qu'il a visités,
- *Un capitaine de quinze ans* (1878) : histoire d'un enfant qui doit assumer les responsabilités d'un adulte (un écho direct aux problèmes que lui pose Michel ?),
- *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* (1879) : initialement écrit par André Laurie, ce texte largement modifié par Jules Verne évoque l'antagonisme franco-allemand,
- *Le Rayon vert* (1882) : aventure qui se déroule également en Écosse, à partir des lieux visités par Jules Verne lors de ses voyages,
- *L'Archipel en feu* (1884) : évocation du conflit ayant opposé les Grecs à l'occupant turc dans les années 1827-28. Pour Jules Verne, son roman est surtout « maritime et géographique »¹¹⁸,
- *Mathias Sandorf* (1885) : périple méditerranéen inspiré du *Comte de Monte-Cristo*,
- *Robur le Conquérant* (1886) : mise en scène d'un appareil plus lourd que l'air qui n'est pas sans rappeler le projet de Nadar.

Jules Verne publie également durant cette période des romans se déroulant en dehors de l'Europe et de l'espace méditerranéen : *Michel Strogoff. De Moscou à Irkoutsk* (1876) ; *Hector Servadac. Voyages et aventures à travers le monde solaire* (1877) ; *Les Tribulations d'un Chinois en Chine* (1879) ; *La Maison à vapeur. Voyage à travers l'Inde septentrionale* (1880) ; *La Jangada. Huit cents lieues sur l'Amazone* (1881) ; *L'École des Robinsons* (1882) ; *Kéraban-le-Têtu* (périple autour de la Mer noire ; 1883) ; *L'Étoile du Sud*.

¹¹⁵ En collaboration avec Adolphe d'Ennery, auteur à succès de nombreux mélodrames.

¹¹⁶ Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne l'enchanteur*, op. cit., p. 212-213.

¹¹⁷ Valetoux Philippe. *Jules Verne en mer et contre tous*. Paris : Magellan et Cie, 2005. 175 p.

¹¹⁸ Vienne Simone. *Jules Verne. Une vie, une époque, une œuvre*, op. cit., p. 24.

Le Pays des diamants (texte d'André Laurie à l'origine et dont l'action se déroule en Afrique du Sud ; 1884).

Mais les ventes baissent inexorablement. Le début des années 1880 est sans commune mesure avec les premiers succès de l'auteur. Désormais les tirages (calculés en fonction des ventes des ouvrages précédents) stagnent, au mieux aux alentours des 10 000 exemplaires, au pire aux alentours des 5 000 exemplaires¹¹⁹. Jules Verne est fortement peiné par cette situation. Et cette dernière touche d'abord l'homme en tant qu'auteur. Car cette situation l'interroge une fois de plus sur le statut et l'avenir de la littérature, de sa littérature. Le *système* Hetzel, qui a fait son succès, atteint-il ses limites ? Ce *système* Hetzel mérite d'être présenté plus longuement car il participe directement à la compréhension du processus d'élaboration et d'écriture des *Voyages Extraordinaires*.

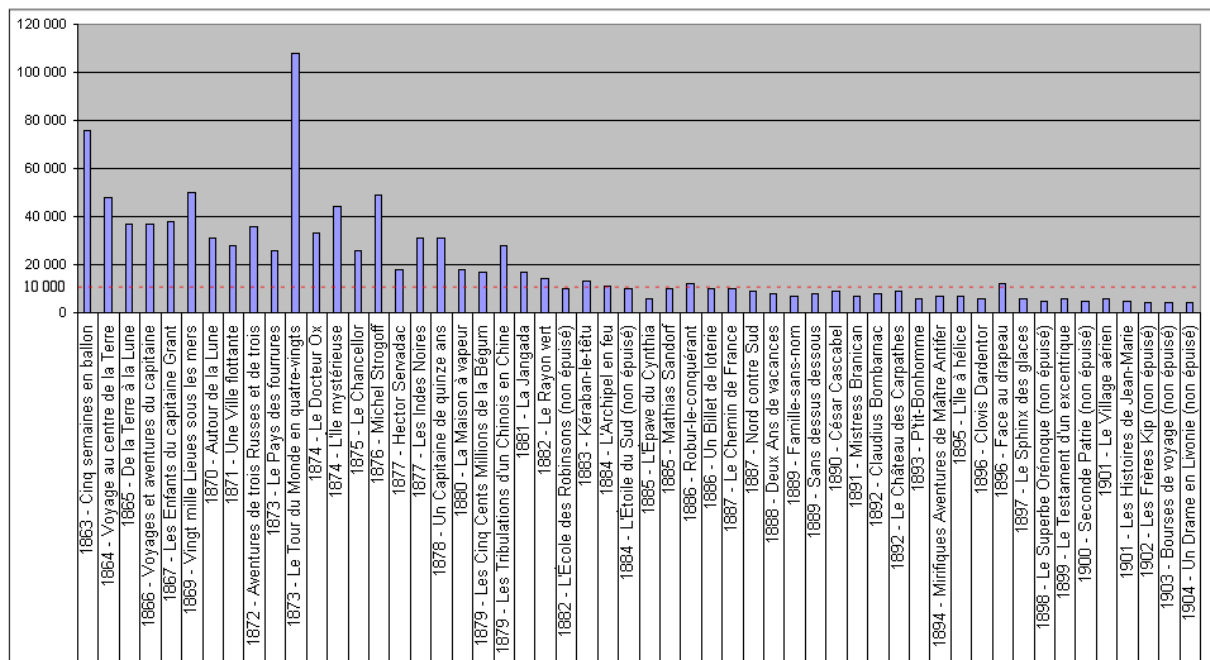
6 - Jules Verne et le système Hetzel : voyage aux sources du succès

De 1863 à 1904, le seul total des tirages effectués de tous les titres parus du vivant de Jules Verne atteint les 1.081.000 exemplaires¹²⁰. Si *La Jangada* (1881) et *Le Rayon vert* (1882) dépassent encore péniblement les 10.000 exemplaires, la même année, *L'École des Robinson* (1882) apparaît comme le premier ouvrage dont le tirage ne sera pas épuisé. Le même phénomène se produit avec *L'Étoile du Sud* (1884). De *Cinq semaines en ballon* (1863) à *La Jangada* (1881), les *Voyages Extraordinaires* qui sont publiés représentent 75% des 1.081.000 exemplaires édités jusqu'en 1904. À partir du début des années 1880, le succès n'est plus au rendez-vous : la collaboration Hetzel / Verne arrive-t-elle alors à ses limites ?¹²¹

¹¹⁹ Document 1 : Tirages de tous les titres parus du vivant de Jules Verne entre 1863 et 1904.

¹²⁰ Liste établie par Charles Noël Martin en 1978 et reprise par Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne. Le rêve du progrès*, *op. cit.*, p. 167. Il s'agit ici uniquement des volumes tirés pour la collection in-18°. Nous ne tenons pas compte des volumes doubles ou triples (Charles Noël Martin indique à ce titre un total de 1,6 millions d'exemplaires).

¹²¹ L'auteur en souffrira énormément à la fin de sa vie. Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 21.



Document 1 : Tirages de tous les titres parus du vivant de Jules Verne entre 1863 et 1904

Pourtant le système est désormais bien installé, pour reprendre l'expression de Masataka Ishibashi : « *Hetzl construit une sorte de système éditorial pour maintenir sous haute pression l'« existence littéraire » de Verne* »¹²². Hetzel institue « un curieux « système » qui consiste à créer l'unité de texte et d'image et où les interventions excessives (que l'on qualifie souvent de censures) de l'éditeur dans la création de son auteur font partie intégrante »¹²³. Ce système permet à Jules Verne d'exister véritablement en tant qu'auteur et à Hetzel de jouer activement son rôle d'éditeur. Mais à partir des années 1880 les ventes stagnent à des niveaux très inférieurs aux grands succès des années 1860 et 1870. La mort en 1886 d'Hetzel (père) mettra fin au système. Par la suite, Hetzel (fils) « *suit méticuleusement la méthode du père et essaye autant que possible de le remplacer sans vraiment y réussir* »¹²⁴. Après 1886, symboliquement parlant, la situation de Jules Verne en tant qu'auteur est celle d'un enfant orphelin une deuxième fois, abandonné par cet autre père qui lui a permis de vivre, d'exister, de réaliser son vœu : devenir écrivain. Dans cette perspective, à la fois symbolique mais aussi bien réelle pour l'auteur, la recherche par Jean(ne) de Kermor de son père aux sources du fleuve Orénoque prend une autre dimension - autobiographique ici.

¹²² Ishibashi Masataka. *Description de la Terre comme projet éditorial. Voyages extraordinaires de Jules Verne et système de l'éditeur Hetzel*, op. cit., p. 39.

¹²³ *Ibid.*, p. 8.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 9.

Quelques jours avant la mort d'Hetzel, le neveu de Jules Verne (le fils de Paul, son frère) tire sur le romancier, *a priori* dans un accès de folie¹²⁵. Jules Verne restera handicapé jusqu'à la fin de ses jours, la balle logée dans son pied ne pouvant être extraite. Cette mobilité réduite handicaperait énormément l'auteur, cet amateur de voyages dont les déplacements alimentent l'inspiration. De plus, peu de temps auparavant il doit vendre le *Saint-Michel III* pour faire face aux dettes de son fils.

Trois éléments majeurs et très rapprochés dans le temps vont bouleverser fondamentalement la vie du romancier. C'est un tournant important dans sa carrière : une nouvelle collaboration commence, toujours avec Hetzel, mais Hetzel fils. Le « père sublime » est mort : Jules Verne a perdu ses deux pères, l'un biologique (1871), l'autre spirituel (1886), et son fils continue de lui causer de sérieux soucis. Sa mère meurt l'année suivante, en 1887. La mort entoure Jules Verne. L'écriture permet à l'auteur d'exorciser cette mort angoissante.

La collaboration Jules Verne / Pierre-Jules Hetzel, envisagée comme un *système*, pour reprendre l'expression de Masataka Ishibashi dans sa thèse (2007), illustre bien les raisons d'un succès qui ne repose pas uniquement sur les talents d'écriture de l'auteur. Jules Verne a existé, et existe aujourd'hui encore en tant qu'écrivain, grâce à cette rencontre, à cette collaboration qui constitue l'apogée de la carrière du romancier. Hetzel découvre Jules Verne aux début des années 1860, lui permet de vivre de son art, d'être reconnu et de parfaire son talent d'écrivain amateur. Vingt ans plus tard, le succès de l'auteur en librairie n'est plus le même. Mais l'homme est enfin reconnu, il peut poursuivre son œuvre géographique et pédagogique et achever ses *Voyages Extraordinaires*.

C) - De la mort du « père sublime » à la postérité (1886-1905)

« Vous me dites que le public ne veut plus lire ! Je crois qu'il lit beaucoup au contraire, mais il lit ces milliers de journaux qui le gavent de romans-feuilletons, et ce doit être une des raisons qui rendent si mauvaise la vente des volumes. Je le regrette bien pour les quelques ouvrages que j'ai encore à faire, et qui, dans ma pensée, compléteront la peinture de la Terre sous la forme du roman. »¹²⁶

¹²⁵ Voir à ce titre le numéro complet consacré à ce passage dans le *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 155, 2005. 60 p.

¹²⁶ *Lettre de Jules Verne à Hetzel fils, 13 octobre 1890*. In : Dumas Olivier ; Gondolo Della Riva Piero ; Dehs Volker. *Correspondance inédite de Jules Verne avec l'éditeur Louis-Jules Hetzel (1886-1914)*, Slatkine, t. I, 2004. p. 125.

1 - La mort du père sublime : Jules Verne orphelin

Trois ans avant la mort d'Hetzel père, Jules Verne, conscient de la baisse des ventes, écrit à son éditeur : « *Vous comprenez ma situation vis-à-vis de notre public. Je n'ai plus de sujets dont l'intérêt soit dans l'extraordinaire, Ballon, Capitaine Nemo, etc. Il me faut donc chercher à intéresser par la combinaison. Or, L'Archipel en feu est un roman combiné, et celui que je fais [Mathias Sandorf] l'est bien plus encore [...]. Évidemment, je me tiendrai toujours et le plus possible dans le géographique et le scientifique, puisque c'est le but de l'œuvre entière ; mais, que ce soit l'instinct du théâtre qui m'y pousse, ou que ce soit pour prendre davantage notre public, je tends à corser le plus possible ce qui me reste à faire de romans et en employant tous les moyens que me fournit mon imagination dans le milieu assez restreint où je suis condamné à me mouvoir* »¹²⁷.

La mort d'Hetzel en 1886 ouvre à Jules Verne la voie à une nouvelle collaboration. Depuis une dizaine d'années déjà Hetzel fils participe à la direction de la maison d'édition de son père¹²⁸. Mais cette nouvelle collaboration ne peut être de la même nature que celle qui a associé aussi longtemps Jules Verne avec Hetzel père. La mort de ce père donne cependant un nouvel espace de liberté au romancier. Jules Verne ne se contente plus maintenant d'une simple trame géographique et/ou scientifique dans l'écriture de ses romans : « *Je me tiendrai toujours et le plus possible dans le géographique et le scientifique, puisque c'est le but de l'œuvre entière* » déclare-t-il à Hetzel père. Mais il précise également : « *Il me faut donc chercher à intéresser par la combinaison [et] je tends à corser le plus possible ce qui me reste à faire de romans et en employant tous les moyens que me fournit mon imagination* ». Comme nous allons le montrer, c'est dans cette nouvelle période d'écriture que l'imaginaire géographique vernien va s'exprimer avec encore plus de force.

Cherchant à renouveler son inspiration, à enrichir le genre qu'il a créé, Jules Verne oriente parfois ses récits vers de nouvelles thématiques, mais toujours en restant dans le géographique et le scientifique. Certains *romans géographiques* - nous les définirons plus loin - s'enrichissent d'une perspective historique : *Le Chemin de France* (1887), *Nord contre Sud* (1887), *Famille-Sans-Nom* (1889), d'une déclinaison sociale : *P'tit Bonhomme* (1893 ; inspiré par les écrits de Dickens), d'une intrigue scientifique : *Face au Drapeau* (1896 ; inspiré par l'histoire d'Eugène Turpin), ou policière : *Les Frères Kip* (1902), *Un drame en Livonie* (1904). La robinsonnade est abordée également dans les *Voyages Extraordinaires* : *Deux ans*

¹²⁷ *Lettre de Jules Verne à Hetzel père, 2 décembre 1883.* In : Dumas Olivier ; Gondolo Della Riva Piero ; Dehs Volker. *Correspondance inédite de Jules Verne avec l'éditeur Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, Slatkine, t. III, 2002. p. 202.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 331.

de vacances (1888), *L'Île à hélice* (1895), *Les Naufragés du Jonathan* (1909 ; posthume). Jules Verne donne des suites, soit à ses propres romans : *Maître du monde* (1904, suite de *Robur-le-Conquérant*), *Sans dessus-dessous* (1889, suite de *De la Terre à la Lune* et de *Autour de Lune*), soit à des romans d'auteurs qu'il a lus et appréciés comme *Seconde Patrie* (1900, suite du *Robinson suisse* de Wyss), *Le Sphinx des glaces* (1897, suite des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* de Poe), sans compter *Mathias Sandorf* (1885, hommage au *Comte de Monte-Cristo*). Les considérations y deviennent plus politiques, sociales, philosophiques, morales¹²⁹.

Mais la trame géographique (et parfois scientifique) est toujours présente dans ses romans ; elle s'enrichit simplement de dimensions et de considérations supplémentaires. Nous verrons également plus loin dans ce travail que c'est aussi à partir de cette période, et plus précisément à partir de *Mathias Sandorf* (1885), que les références directes à Élisée Reclus sont présentes dans les *Voyages Extraordinaires*. 1885-1886 marque un véritable tournant dans l'écriture et l'inspiration des *Voyages Extraordinaires*.

Jules Verne semble avoir épuisé ses riches et premiers sujets d'inspiration. La notoriété est acquise, mais quelle est désormais la pérennité de l'œuvre ? Ne reconnaît-il pas ainsi, par l'intermédiaire de l'un de ses héros : « *Ainsi est-il du cœur de l'homme. Le besoin de faire œuvre qui dure, qui lui survive, est le signe de sa supériorité sur tout ce qui vit ici-bas. C'est ce qui a fondé sa domination, et c'est ce qui la justifie dans le monde entier* »¹³⁰. Dès lors il devient intéressant d'analyser plus finement les romans qu'il a publiés après 1886, afin de montrer à quel point leur écriture et leur construction sont riches, même si le volume des ventes n'est pas à la hauteur des espérances du romancier.

De plus, à partir de 1888, Jules Verne travaille avec son fils. Est-ce la collaboration avec Hetzel fils qui l'encourage, ou bien son fils s'est-il enfin assagi ? Difficile de le savoir. La même année, Jules Verne est élu au conseil municipal d'Amiens sur la liste républicaine du maire sortant¹³¹. En charge des affaires culturelles, il restera élu pendant 4 mandats¹³². Il s'occupe notamment des Beaux-Arts. Homme reconnu, notable respecté, salué dans la rue¹³³, il retrouve ses amis régulièrement dans le cadre des réunions du Cercle de l'union¹³⁴.

¹²⁹ Compère Daniel. *Les Voyages extraordinaires de Jules Verne*, op. cit., p. 21.

¹³⁰ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse*. 1874-75. Chapitre XV, Troisième partie.

¹³¹ Dusseau Joëlle. *Jules Verne*, op. cit., p. 390.

¹³² *Ibid.*, p. 545.

¹³³ Jules Verne le précise dans ses entretiens, ce qui prouve qu'il apprécie particulièrement ce statut d'écrivain reconnu.

¹³⁴ Paumier Jean-Yves. *Jules Verne, Voyageur Extraordinaire. La géographie des mondes connus et inconnus*, op. cit., p. 23.

L'univers du romancier dépasse désormais le cadre strict de l'écriture ; il s'intéresse de plus en plus à la vie locale, autre lieu où il peut s'exprimer, et peut-être « *faire œuvre qui dure* »¹³⁵.

2 - La fin du roman ?

De plus en plus en avance sur son travail (en 1897 il a 10 volumes d'avance sur le contrat, il en a 16 en 1901¹³⁶), Jules Verne rédige plusieurs romans à la fois. Ainsi, en 1894-95, il travaille sur *Le Sphinx des glaces* (1897), *Le Superbe Orénoque* (1898), et *Maître du Monde* (1904). Ce point est fondamental pour notre démonstration : en écrivant *Le Sphinx des glaces*, Jules Verne poursuit et achève l'œuvre d'Edgar Poe. Avec *Le Superbe Orénoque*, il prolonge et achève également l'expédition de Jean Chaffanjon sur laquelle nous reviendrons plus longuement. Enfin, avec *Maître du monde*, il donne une suite et une fin à un de ses anciens romans : *Robur le Conquérant* (1886). L'heure est pour Jules Verne à la continuité, à la poursuite, à l'achèvement d'une œuvre, de son œuvre. Par le retour aux sources qu'il réalise (littérairement, symboliquement et géographiquement), l'auteur accomplit un voyage circulaire caractéristique de la deuxième partie de son œuvre. L'homme regarde maintenant le passé peut-être pour affronter plus sereinement l'avenir.

Jules Verne demeure cependant soucieux quant à l'avenir du livre. Il en témoigne lors de son entretien paru le 13 juillet 1902 dans *The Pittsburgh Gazette*. L'article, qui n'est pas signé, paraît sous le titre : « *Jules Verne Says the Novel Will Soon be Dead.* » Il déclare : « *Je ne pense pas qu'il y aura encore des romans, en tout cas pas sous la forme de volumes, dans cinquante ou cent ans. [...] En fait, ma vue m'empêche d'écrire plus d'une ou deux pages par jour maintenant, si je veux suivre également les nouvelles du monde. Seulement quatre-vingt-quatre volumes sur cent ont été publiés jusqu'à maintenant et ils vont continuer de paraître à six mois d'intervalle, en sorte que, bien évidemment, il est probable que dix ou vingt [sic] d'entre eux seront posthumes* »¹³⁷.

La prémonition légitime de l'auteur (ses romans posthumes) s'accompagne d'une interrogation sur l'avenir du livre qui contraste avec l'enthousiasme de ses débuts. Rappelons cependant que dans le manuscrit refusé par Hetzel père, *Paris au XX^{ème} siècle* (rédigé au tout début des années 1860), Jules Verne y décrit déjà une civilisation où la littérature est phagocytée par la science et l'industrie. Le chapitre IV s'intitule : « *De quelques auteurs du*

¹³⁵ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75). Chapitre XV, Troisième partie.

¹³⁶ Compère Daniel. *Jules Verne. Parcours d'une œuvre*, op. cit., p. 22.

¹³⁷ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, op. cit., p. 178-180.

XIX^{ème} siècle, et de la difficulté de se les procurer »¹³⁸. Le constat est amer. Pour Jules Verne, à Paris, en 1960, la littérature, l'art, la culture ne sont plus que des vieux souvenirs : « *La littérature est morte, mon enfant, répondit l'oncle ; vois ces salles désertes, et ces livres ensevelis dans leur poussière ; on ne lit plus ; je suis ici gardien de ce cimetière, et l'exhumation est interdite* »¹³⁹. Cet éternel retour aux sources que nous observons dans les romans de Jules Verne témoigne-t-il alors d'une réponse possible de l'auteur face à une situation inéluctable ?

Jules Verne a toujours vécu avec l'angoisse de l'homme face au progrès. Hetzel père a su contenir cette angoisse. Selon Masataka Ishibashi, « *le refus de Paris au XX^{ème} siècle bannit deux choses de l'univers romanesque de Verne : l'expression directe de l'angoisse quant au progrès et la France métropolitaine. L'enjeu idéologique de la série est de conjurer cette angoisse tout en décrivant le reste du monde. La terre sert de déversoir à l'angoisse de la science* »¹⁴⁰. La France, au cœur de *Paris au XX^{ème} siècle*, apparaît désormais un peu plus dans les *Voyages Extraordinaires*, après la mort d'Hetzel père. Toujours selon l'auteur, « *les Voyages extraordinaires sont avant tout ceux en dehors de l'ordinaire, de la France. Celle-ci ne se montre furtivement que comme le point de départ ou d'arrivée dans Le Chemin de France, Le Superbe Orénoque, César Cascabel, Mirifiques aventures de maître Antifer, Clovis Dardentor, Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin et Le Secret de Wilhelm Storitz* »¹⁴¹. Or « *ces romans sont tous publiés après la mort de Hetzel. Le Paris décrit dans Les Cinq cents millions de la Béguine (qui est pourtant le remaniement du manuscrit de Grousset¹⁴²) et Robur-le-conquérant (l'Albatros ne fait que survoler la capitale) est exceptionnel. Phileas Fogg et son domestique sautent l'Europe entière après le départ pour se trouver à Suez* »¹⁴³.

3 - L'angoisse du progrès

Dès ses débuts, et à la suite de la réaction d'Hetzel père au manuscrit de *Paris au XX^{ème} siècle*, Jules Verne comprend que la réussite de son œuvre doit passer, dans ses romans, par l'exclusion de la France et de son angoisse du progrès. L'exotisme et la science amusante décrits dans *Cinq semaines en ballon* attirent bien plus le public. Le réalisme et l'angoisse de

¹³⁸ Verne Jules. *Paris au XX^{ème} siècle*, op. cit., p. 57-66.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 65.

¹⁴⁰ Ishibashi Masataka. *Description de la Terre comme projet éditorial. Voyages extraordinaires de Jules Verne et système de l'éditeur Hetzel*, op. cit. Passage tiré du résumé de l'auteur.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 236.

¹⁴² Jean-François Paschal Grousset (1844-1909) est connu également sous les pseudonymes d'André Laurie, Philippe Daryl, ou encore Léopold Virey. Il fut journaliste, homme politique et écrivain français.

¹⁴³ Ishibashi Masataka. *Description de la Terre comme projet éditorial. Voyages extraordinaires de Jules Verne et système de l'éditeur Hetzel*, op. cit., p. 236.

Paris au XX^{ème} siècle, si l'auteur avait continué dans cette voie, l'auraient enfermé encore plus dans un registre où d'autres auteurs s'étaient déjà illustrés, et avec succès¹⁴⁴. Avec Hetzel fils, Jules Verne retrouve un espace de liberté qui lui permet d'évoquer plus régulièrement cette France d'où il écrit.

L'auteur, malgré l'âge, la fatigue, les problèmes de santé, continue de travailler avec passion. Sa blessure à la jambe l'oblige à marcher avec une canne. Cependant, il se déplace toujours autant, au moins pour aller régulièrement à Paris, ou l'été, sur la côte normande. La mort de Dumas fils, en 1895, l'affecte beaucoup¹⁴⁵. L'année d'après, en 1896, Eugène Turpin lui intente un procès l'accusant de l'avoir pris pour modèle dans son roman *Face au Drapeau* (1896). Jules Verne gagne le procès grâce au travail efficace de son avocat, Raymond Poincaré (futur Président de la République française, de 1913 à 1920). En 1897 son frère Paul meurt. Le coup est dur pour le romancier. L'année d'après, en 1898, il quitte la Société de Géographie de Paris, ne pouvant plus assister aux séances. Ce sera également son dernier voyage à Paris, où il assiste à la communion de son petit-fils.

Jules Verne est toujours là pour éponger les dettes de son fils dont les affaires sont désastreuses. Mais l'âge, les problèmes de santé (il est diabétique, sa vue baisse, il devient sourd), et la fatigue obligent le romancier à se retirer progressivement de ses activités extraprofessionnelles. Il ne se représente pas, par exemple, aux élections municipales d'Amiens en 1904.

De nombreux journalistes, anglo-saxons pour la plupart, ayant écho des problèmes de santé de l'auteur, lui rendent visite pour l'interviewer et garder une trace écrite de ses souvenirs. « *De toutes les sciences, la géographie a eu ses préférences* » rapporte E. P. Freyberg en 1902¹⁴⁶. La même année, Jules Verne pense « [...] *que beaucoup de merveilles scientifiques seront vécues dans un proche avenir* »¹⁴⁷. L'auteur précise sur quelles bases repose son imagination : « *Je puis vous assurer, dit Verne, qu'il y a une base scientifique à toutes mes histoires* »¹⁴⁸. Mais la même année, en novembre, l'auteur se plaint que « *les mots s'en vont et les idées ne viennent plus* »¹⁴⁹. Deux ans plus tard, l'auteur revient à la charge : « *Je ne fais que me servir de mon imagination et de mes capacités littéraires pour argumenter*

¹⁴⁴ Balzac et Zola pour ne citer qu'eux.

¹⁴⁵ Vierné Simone. *Jules Verne. Une vie, une époque, une œuvre, op. cit.*, p. 27.

¹⁴⁶ « Une visite chez Jules Verne ». Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905, op. cit.*, p. 183.

¹⁴⁷ « Le « Chums » rend visite à Jules Verne », *ibid.*, p. 188. Jules Verne utilise souvent l'expression *merveilles scientifiques*, notamment en 1905, lors d'un de ses tous derniers entretiens : « Jules Verne aujourd'hui ».

¹⁴⁸ « Le centième livre de Jules Verne », *ibid.*, p. 193.

¹⁴⁹ Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne l'enchanteur, ibid.*, p. 404.

à partir de ce qui est possible sur ce qui peut être possible demain »¹⁵⁰. Il précise également sa méthode de travail : « Eh bien, jusqu'à ces derniers temps, je me levais invariablement à 5 h. Je me fixais trois heures d'écriture avant le petit déjeuner. C'est à ce moment-là que je faisais le plus gros de mon travail, et bien que je le repris plus tard dans la journée quelques heures encore, presque tous mes romans ont en fait été écrits quand la plupart des gens dorment »¹⁵¹.

À la question : « Vous ne croyez pas au socialisme ? » l'auteur répond : « Qui peut dire si ce sera en fin de compte une réussite pour celui qui est dans le besoin ? Si j'étais assez jeune, je serais tenté d'aborder une série de sujets dont disposera le romancier du futur - le milieu des affaires, avec les intrigues complexes des consortiums, les trusts, les coalitions d'intérêts et les gigantesques transactions. [...] Pourtant vous, plus que tout autre, devez croire au progrès ? demandai-je - Le progrès vers quoi ? demanda-t-il en retour. Le progrès est un mot qui peut faire l'objet d'un usage abusif »¹⁵².

Toute l'amertume de Jules Verne se lit dans ces quelques lignes écrites en 1904, un an avant sa mort. L'angoisse, l'inquiétude de ses débuts réapparaît (a-t-elle jamais disparu ?). Ses derniers romans témoignent de ses craintes. La survie d'un œuvre littéraire, dans un monde en mutation, interroge l'auteur. Dans *Les Naufragés du Jonathan* (1909), Jules Verne pose en quelque sorte la question du destin d'une œuvre littéraire après la mort de son auteur¹⁵³. Les questions du socialisme, du communisme, de l'utopie, de l'anarchie y sont notamment traitées.

C'est sur ces doutes et ces incertitudes que meurt Jules Verne, le 24 mars 1905 à Amiens, d'une crise de diabète. Par testament, l'auteur confie à son fils le soin de publier ses derniers manuscrits. Il lègue une œuvre immense, avec 22000 pages d'écriture, des romans posthumes, tous désormais publiés. Plus de cent ans après sa mort, de très nombreux ouvrages lui sont encore consacrés.

Bien qu'il soit un des auteurs les plus lus et les plus traduits au monde, l'Académie française n'en a jamais fait un immortel. Son œuvre, elle, semble bien l'être ! L'inquiétude portée par Jules Verne sur la postérité de ses romans trouve réponse aujourd'hui dans ceux qui la lisent. Pourquoi, aujourd'hui encore, alors que la science et la technique décrites par Jules Verne sont dépassées, ses romans nous font-ils toujours rêver ? En réalité, avant de voir en Jules Verne le simple chantre de la science et de la technique, il ne faut pas oublier que

¹⁵⁰ « Les prophéties du roman - Jules Verne parle du progrès scientifique », *ibid.*, p. 203-204.

¹⁵¹ « Jules Verne chez lui », *ibid.*, p. 218.

¹⁵² « Jules Verne aujourd'hui », *ibid.*, p. 224.

¹⁵³ Compère Daniel. *Les Voyages extraordinaires de Jules Verne, op. cit.*, p. 135.

fondamentalement ce qui fait la force de son œuvre, ce qui lui donne sens, c'est sa dimension géographique et imaginaire.

Certes, Jules Verne n'est pas un géographe professionnel, au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Mais le recours systématique de l'auteur à l'imaginaire a considérablement enrichi la matière géographique et scientifique qu'il a utilisée, souvent de « *seconde main* », pour reprendre l'expression de Jean-Louis Tissier¹⁵⁴. Il faut ainsi accepter l'idée que l'imaginaire géographique est indissociable de la géographie du réel, scientifique, notamment lorsque l'on se situe dans une perspective didactique et pédagogique.

C'est dans cette perspective qu'il est alors possible de « *transmettre des représentations convaincantes des territoires* »¹⁵⁵. Car « *l'écriture géographique n'est donc pas seulement le fait d'universitaires. Elle a d'anciennes racines, car tout texte qui propose des représentations de l'espace comme le faisait naguère Hérodote, est à sa façon géographique. S'intéresser aux écritures géographiques conduit par conséquent à ouvrir largement la palette des textes étudiés pour réfléchir à la façon dont divers écrits illustrent les rapports des mots et des lieux (V. Berdoulay). Parmi ces textes, les récits de voyage présentent à l'évidence un matériau de choix si, au-delà des péripéties du parcours, des incidents qui l'émaillent et distraient le lecteur, ils s'efforcent également de rendre compte des régions traversées. À la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle, ce type d'écrit connaît en France un grand succès. Il coïncide avec l'expansion coloniale et est illustré aussi bien par des romanciers comme Jules Verne que par des revues comme Le Tour du Monde* »¹⁵⁶.

D'une part parce qu'elle est géographique, et d'autre part parce qu'elle recourt systématiquement à l'imaginaire, l'œuvre de Jules Verne est fondamentalement atemporelle et universelle. Cette atemporalité et cette universalité lui permettent de traverser aisément l'espace et le temps, ces deux dimensions fondamentales (géographie et imaginaire) permettant de solliciter l'intérêt de nombreux lecteurs qui peuvent, à partir de la lecture des *Voyages Extraordinaires*, réactiver leur imaginaire géographique. C'est à ce titre aussi que le héros vernien peut interroger la science, la nature et Dieu dans ses *Voyages Extraordinaires*. Par ces différentes interrogations, et la lecture qui peut en être réalisée, il est possible d'enrichir considérablement l'analyse géographique détaillée que nous réaliserons de certains romans dans la troisième et la quatrième partie de cette thèse.

¹⁵⁴ Tissier Jean-Louis. « L'Île Mystérieuse - Jules Verne - 1874 - hydrographie et orographie. L'île est-elle habitée ? Baptême des baies, caps, golfes, rivières... », *op. cit.*

¹⁵⁵ Desbois Henri. « Introduction ». In : *Territoires littéraires, op. cit.*, p. 3.

¹⁵⁶ Velut Sébastien. « Un territoire à écrire. Voyageurs et géographes dans l'Argentine du centenaire ». In : *Savoirs et Littérature. Études réunies par Jean Bessière*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 1999. p. 47.

Chapitre II : Jules Verne, la nature, la science et Dieu : l'écologie humaine dans les *Voyages Extraordinaires*

Le développement de l'écologie humaine ces dernières décennies permet une relecture féconde des *Voyages Extraordinaires*. Initialement, l'écologie (du grec οἶκος, *oïkos*, maison, habitat ; et λόγος, *logos*, science, connaissance) est définie par Ernst Haeckel comme « la science des relations des organismes avec le monde environnant, c'est-à-dire, dans un sens large, la science des conditions d'existence »¹⁵⁷. Appliquée à l'homme, l'écologie (humaine) est alors plus largement envisagée comme l'étude des rapports complexes de l'homme avec son environnement, de l'homme dans son milieu (qu'il soit physique, économique, social et humain). Dans ce chapitre il s'agit de s'intéresser plus particulièrement à la conception des rapports entre l'homme et la nature tels qu'ils apparaissent dans les *Voyages Extraordinaires*. Cet éclairage préalable de l'écologie humaine nous permettra par la suite de procéder plus efficacement à l'analyse géographique que nous souhaitons proposer des romans de Jules Verne, et plus spécifiquement du *Superbe Orénoque*.

A) - Une écologie humaine dans les *Voyages Extraordinaires*

1 - La pertinence d'une approche écologique

Au-delà d'une simple opposition Nature / Culture qui peut apparaître dans les *Voyages Extraordinaires*, il est nécessaire de se pencher sur le regard que porte cet écrivain-géographe sur le monde dans lequel il vit, il évolue, il fait évoluer ses personnages. Ce regard souligne la complexité d'une époque où triomphent la science et la technique, et où les valeurs et les croyances religieuses sont de plus en plus mises à mal par une puissante révolution paradigmatique qui atteint son apogée avec la publication du célèbre ouvrage de Charles Darwin : *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* (1859). Le paradigme évolutionniste qui en découle oriente fortement la pensée écologique qui se dessine.

Entre une lecture darwinienne et une vision créationniste de l'origine du monde et de l'homme, Jules Verne est perturbé par une science qui remet en question ses propres convictions religieuses. Or, cette question est encore d'actualité. Il est alors intéressant de

¹⁵⁷ Haeckel Ernst. *Morphologie générale des organismes*. Berlin : G. Reimer, 1866. 1874 pour la version française. Cité par Pelletier Philippe. « Eléments pour une géographie universaliste ». Chapitre III : *Géographie-écologie, brève histoire d'un couple tumultueux*. Habilitation à diriger des recherches, texte de synthèse. Université Lyon 2, 1999. p. 74-121.

souligner comment Jules Verne témoigne déjà à la fin du XIX^{ème} siècle d'une sensibilité écologique très proche des préoccupations qui sont les nôtres actuellement. Cette thématique récente dans les exégèses verniennes a fait notamment l'objet d'une recherche approfondie par Laurence Sudret dans le cadre de sa thèse de Doctorat en Littérature (2000) : « *Nature et artifice dans les Voyages Extraordinaires de Jules Verne* »¹⁵⁸. Volker Dehs, spécialiste et biographe allemand de l'auteur, avait également contribué une quinzaine d'années plus tôt à l'analyse de la place de la nature dans les *Voyages Extraordinaires* en intitulant l'un de ses articles : « *La nature dans l'œuvre de Jules Verne : un défi* »¹⁵⁹. Quant à nos premiers travaux (1999), ils s'intéressaient également à cette thématique fondamentalement transdisciplinaire que nous avons abordée à l'occasion de la rédaction de notre mémoire pour l'obtention du Certificat International d'Écologie Humaine¹⁶⁰. Au-delà de ces différentes analyses et réflexions, nous souhaitons montrer dans ce chapitre qu'il est également possible de lire une écologie humaine dans les *Voyages Extraordinaires*, et que ce préalable permet d'introduire l'analyse géographique que nous proposerons du roman *Le Superbe Orénoque*.

Pour Laurence Sudret, la nature occupe une place centrale dans l'œuvre de Jules Verne. Ainsi la « [...] *conception vernienne de la nature est, en outre, assez originale et il faut comprendre le mot dans son acception la plus large possible. Le terme représente avant tout le monde matériel qui nous entoure lorsqu'il n'est pas encore abîmé ou souillé par l'empreinte humaine ; c'est le décor privilégié des romans verniens et les facettes en sont aussi variées que les différents continents le permettent. Il s'agit également du monde situé plus loin de nous : le soleil, la lune... c'est-à-dire le système solaire et l'univers ; la cosmographie et l'astronomie sont elles aussi des sciences ayant trait à la nature* »¹⁶¹. Cette définition est cependant exclusive, car ne font partie de la nature que les seuls espaces et lieux vierges d'une présence humaine passée ou présente.

Complétons cette définition par celle qui est donnée dans le *Dictionnaire historique de la langue française*. Pour ce dernier, la nature, « *dans les premiers textes, a le sens de force active qui a établi et maintient l'ordre de l'univers [...]* Par la suite, le mot désigne aussi plus

¹⁵⁸ Sudret Laurence. *Nature et artifice dans les Voyages Extraordinaires de Jules Verne*. Thèse de doctorat : Littérature française, Christian Robin Dir. Université de Nantes, 2000. 337 p. Voir également son article : Sudret Laurence. « Jules Verne, un écologiste avant l'heure ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 158, 2006. p. 25-36.

¹⁵⁹ Dehs Volker. « La nature dans l'œuvre de Jules Verne : un défi ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 73, 1985. p. 25-28.

¹⁶⁰ Dupuy Lionel. *Espace et temps dans l'œuvre de Jules Verne. Voyage au centre de la terre... et dans le temps*. Mémoire du Certificat International d'Écologie Humaine. Bernard Duperrein dir. Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1999. 58 p.

¹⁶¹ Sudret Laurence. *Nature et artifice dans les Voyages Extraordinaires de Jules Verne*, op. cit., p. 10.

largement l'ordre des choses »¹⁶². Dans cette perspective, et comme le souligne un des héros verniens : « *La véritable supériorité de l'homme, ce n'est pas de dominer, de vaincre la nature ; c'est, pour le penseur, de la comprendre, de faire tenir l'univers immense dans le microcosme de son cerveau [...]* »¹⁶³. Et il n'appartient pas à l'homme de bouleverser l'ordre établi : « *Modifier les conditions dans lesquelles se meut la Terre, cela est au-dessus des efforts permis à l'humanité. Il n'appartient pas aux hommes de rien changer à l'ordre établi par le Créateur dans le système de l'Univers* »¹⁶⁴. Nous voyons dans cette dernière citation que pour l'auteur « *l'ordre établi* » présuppose l'existence d'un « *Créateur* » : en d'autres termes, Dieu. Cette vision théologique (et par conséquent téléologique) est bouleversée au XIX^{ème} siècle par les travaux de nombreux naturalistes et biologistes, aux premiers rangs desquels figure bien évidemment Charles Darwin.

2 - La révolution darwinienne : Jules Verne, entre Lamarck et Darwin

La deuxième moitié du XIX^{ème} siècle est une période riche en révolutions scientifiques et épistémologiques. En 1859, Charles Darwin (1809-1882) publie son célèbre ouvrage. En 1866, Ernst Haeckel (1834-1919) crée le mot *écologie*, du grec *oikos* (*habitat, maison*) et *logos* (*discours, science*). À partir des années 1870, avec Paul Vidal de La Blache, la géographie française s'institutionnalise, entre à l'université et se dote d'un paradigme que l'on qualifie de « *possibiliste* »¹⁶⁵. « *Attentive aux influences du milieu sur les sociétés* »¹⁶⁶, les travaux naturalistes de Lamarck et Darwin vont orienter également les fondateurs de l'école française de géographie¹⁶⁷.

Jules Verne est surtout proche dans son œuvre des travaux d'Élisée Reclus. Au début du chapitre III de son Habilitation à Diriger des Recherches (*Géographie-écologie, brève histoire d'un couple tumultueux*¹⁶⁸), Philippe Pelletier reprend une citation de David Livingstone importante à nos yeux pour replacer Jules Verne dans le contexte évolutionniste de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle : « *En outre, la composante fortement environnementaliste de la théorie [néo-lamarckienne] recueillait sans aucun doute de la*

¹⁶² Rey Alain dir. *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert, 2007. p. 2347.

¹⁶³ Verne Jules. *L'Éternel Adam*, *op. cit.*, chapitre II.

¹⁶⁴ Verne Jules. *Sans dessus-dessous* (1889). Chapitre XXI. Il s'agit du tout dernier paragraphe du roman.

¹⁶⁵ Claval Paul. *Histoire de la Géographie*. Paris : P.U.F., Que sais-je ? 1995. p. 81. Voir également : Berdoulay Vincent. *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique op. cit.*, p. 75.

¹⁶⁶ Soubeyran Olivier. « Darwin, les récifs coralliens dans les fondements de la géographie ». In : *Transdisciplines*, n° 4-5, 1998. p. 97-109.

¹⁶⁷ Berdoulay Vincent ; Soubeyran Olivier. « Lamarck, Darwin et Vidal : aux fondements naturalistes de la géographie humaine ». In : *Annales de géographie*, n° 561-562, 1991. p. 617-634.

¹⁶⁸ Pelletier Philippe. « Éléments pour une géographie universaliste », *op. cit.*, même chapitre.

popularité chez les géographes, fascinés de façon récurrente par les relations entre organisme et environnement. Mais la version néo-lamarckienne mettait aussi en avant les classiques notions lamarckiennes du « pouvoir de la vie » et de la « tendance de la nature » qui, dans leur insistance sur la signification évolutionnaire et directe de la conscience, permettait la survie de quelques formes d'arguments idéalistes du dessein »¹⁶⁹.

Jules Verne déclare dans l'un de ses entretiens, en 1899, à propos de son roman *Le Village aérien* et l'éventuelle existence du chaînon manquant (1901) : « J'essaie d'y reconstituer la race intermédiaire entre le plus parfait des singes et le plus imparfait des hommes. [...] Moi, plus fantaisiste, je traite la question d'une façon plus large et, en tous cas, je suis loin d'arriver à la conclusion de Darwin, dont je ne partage pas le moins du monde les idées »¹⁷⁰. Ce qui dérange le plus Jules Verne, croyant, catholique et pratiquant, c'est l'idée que l'homme puisse « descendre du singe » : « - Juste, répondit Max Huber, et il manque toujours un échelon à l'échelle, un type entre l'anthropoïde et l'homme, avec un peu moins d'instinct et un peu plus d'intelligence... Et si ce type fait défaut, c'est sans doute parce qu'il n'a jamais existé... D'ailleurs, lors même qu'il existerait, la question soulevée par la doctrine darwinienne ne serait pas encore résolue, à mon avis du moins [...] Mais on n'en pourra jamais conclure que l'homme soit un singe perfectionné ou le singe un homme en dégénérescence »¹⁷¹.

La science interroge le romancier tout autant que la religion. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, il convoque d'ailleurs la théorie de Darwin pour expliquer la formation des atolls de corail : « Telle est, du moins, la théorie de M. Darwin, qui explique ainsi la formation des atolls - théorie supérieure, selon moi, à celle qui donne pour base aux travaux madréporiques des sommets de montagnes ou de volcans, immergés à quelques pieds au-dessous du niveau de la mer »¹⁷². Mais lorsqu'il évoque la théorie du chaînon manquant, Jules Verne préfère prendre le ton de l'humour. Décrivant un des personnages du roman *Le Rayon vert* (1882), Aristobulus Ursiclos, le romancier écrit : « Un collier de barbe encadrerait ses joues et son menton - ce qui lui donnait une face quelque peu simiesque. S'il avait été un singe, c'eût été un beau singe - peut-être celui qui manque à l'échelle des Darwinistes pour raccorder l'animalité à l'humanité »¹⁷³.

¹⁶⁹ Livingstone David N. « Natural theology and Neo-Lamarckism : the changing context of nineteenth-century geography in the United States and Great Britain ». In : *Annals of the Association of American Geographers*, 74-1, 1984. p. 16-17.

¹⁷⁰ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, op. cit., p. 148.

¹⁷¹ Verne Jules. *Le Village aérien* (1901). Chapitres IX et XIV.

¹⁷² Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre XIX, Première Partie.

¹⁷³ Verne Jules. *Les Indes noires* (1882). Chapitre VII, Première Partie.

Il est difficile de situer Jules Verne dans un courant de pensée défini. C'est un homme de son temps, curieux de tout, mais c'est aussi et surtout un homme qui croit en Dieu. Ses propos, ses écrits peuvent tour à tour rendre hommage à Lamarck, Darwin, Élisée Reclus, Dieu, sans distinction apparente. Le paradoxe de l'homme et de ses récits se résument dans un des passages d'*Édom* : « *« Il est de fait que si Adam (naturellement, en sa qualité d'Anglo-Saxon, il prononçait Edèm) et Ève (il prononçait Iva, bien, entendu) revenaient sur la terre, ils seraient joliment étonnés ! » Ce fut l'origine de la discussion. Fervent darwiniste, partisan convaincu de la sélection naturelle, Moreno demanda d'un ton ironique à Bathurst si celui-ci croyait sérieusement à la légende du Paradis terrestre. Bathurst répondit qu'il croyait du moins en Dieu, et que, l'existence d'Adam et d'Ève étant affirmée par la Bible, il s'interdisait de la discuter. Moreno répartit qu'il croyait en Dieu au moins autant que son contradicteur, mais que le premier homme et la première femme pouvaient fort bien n'être que des mythes, des symboles, et qu'il n'y avait rien d'impie, par conséquent, à supposer que la Bible eût voulu figurer ainsi le souffle de vie introduit par la puissance créatrice dans la première cellule, de laquelle toutes les autres avaient ensuite procédé. Bathurst riposta que l'explication était spécieuse, et que, en ce qui le concernait, il estimait plus flatteur d'être l'œuvre directe de la divinité que d'en descendre par l'intermédiaire de primates plus ou moins simiesques... »*¹⁷⁴.

Que ce passage soit de Verne père ou Verne fils, celui-ci constitue pour autant un témoignage direct inestimable sur le sentiment du romancier face à la science, et à Darwin en particulier. Car, finalement, après Jules Verne, qui mieux que son fils pouvait écrire de telles lignes ? Il est d'ailleurs intéressant de souligner que le personnage *Bathurst* rappelle cette presqu'île du nord du Canada à partir de laquelle les héros du *Pays des fourrures* (1873) effectuent leur voyage sur une lentille de glace qui s'est détachée du continent. Perdus au milieu des mers et des océans, ils vont naviguer ainsi, à la merci des courants marins, jusqu'à ce que l'île, qui fond à mesure qu'elle se dirige vers le sud, se réduise à la taille d'un glaçon : « *Quelques instants après, le glaçon s'échouait sur une grève. Les quelques animaux qui l'occupaient encore prenaient la fuite. Puis les naufragés débarquaient, tombaient à genoux et remerciaient le Ciel de leur miraculeuse délivrance* »¹⁷⁵. Cette allégorie biblique (le Déluge, l'Arche de Noé) ne préfigure-t-elle pas *Édom* ? Reconnaissons que Jules Verne est

¹⁷⁴ Verne Jules. *L'Éternel Adam*, op. cit. Passage que nous avons volontairement repris dans son intégralité car il illustre clairement le cœur de notre discussion.

¹⁷⁵ Verne Jules. *Le Pays des fourrures* (1873). Chapitre XXIII, Seconde Partie.

mal à l'aise avec la théorie de Darwin. Le paradigme évolutionniste interroge directement les convictions religieuses et morales d'un homme croyant et pratiquant.

3 - Les Voyages Extraordinaires à l'épreuve de Dieu

Jules Verne s'intéresse à la science de son époque. Mais il n'en perd pas pour autant ses convictions religieuses. L'homme et la Terre sont au cœur de ses récits, de ses interrogations, de ses centres d'intérêt : « *John Cort était d'un esprit très sérieux et très pratique, qualités habituelles aux hommes de la Nouvelle-Angleterre. Né à Boston, et bien qu'il fût Yankee par son origine, il ne se révélait que par les bons côtés du Yankee. Très curieux des questions de géographie et d'anthropologie, l'étude des races humaines l'intéressait au plus haut degré* »¹⁷⁶. Comment ne pas reconnaître dans cette dernière ligne un portrait présumé de Jules Verne à la toute fin du XIX^{ème} siècle ?

Vincent Berdoulay précise le contexte scientifique et épistémologique de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle : « *Comme les sciences de la nature de l'époque se développaient par spécialisation et compartimentage de la nature, la notion de milieu, malgré les apports de Humboldt, s'élaborait principalement en dehors d'elles, jusqu'à ce que l'évolutionnisme les gagnât. On sait le parti qu'en tira Darwin, en attribuant au milieu le moteur de la sélection naturelle. Haeckel popularisa la démarche instituant le rôle du milieu dans la vie des organismes, pour laquelle il forma le terme d'écologie. Un point de vue global sur la nature était en train de se constituer, prêtant une attention toute particulière aux interdépendances et aux facteurs d'équilibre dans la nature. Comme la notion d'écosystème, outil méthodologique, ne fut élaborée que bien après, ces études gardèrent un caractère purement discursif et relativement spéculatif dont elles ne purent longtemps se dégager. Ce qui dominait était une idée du tout, de connexité, de Zusammenhang que la sensibilité romantique avait d'ailleurs avivée. C'est là que la métaphore organiciste va jouer un grand rôle pour orienter la recherche du discours suppléant aux carences du langage scientifique habituel. Elle aida aussi à mieux tenir compte de la préoccupation évolutionniste croissante* »¹⁷⁷.

Nous avons souligné précédemment l'influence romantique dans les récits verniens ; nous montrerons également à partir de notre analyse du roman *Le Superbe Orénoque* comment Jules Verne utilise la métaphore dans ses textes, et comment cette « *idée de tout* » trouve une de ses expressions les plus abouties dans l'écriture des *Voyages Extraordinaires*.

¹⁷⁶ Verne Jules. *Le Village aérien* (1901). Chapitre IV.

¹⁷⁷ Berdoulay Vincent. *Des mots et des lieux, op. cit.*, p. 76.

Jules Verne reconnaît qu'« *il faut des siècles pour changer la nature d'une race d'hommes* »¹⁷⁸. Le respect est une valeur fondamentale, qui doit toucher tous les êtres de la Création (ici, un ours) : « *Ce n'est pas moi qui t'ai sauvée, mon enfant, c'est cet honnête animal ! Sans lui, tu étais perdue, et si jamais il revient vers nous, on le respectera comme ton sauveur !* »¹⁷⁹. La nature semble souvent incarner la puissance divine pour l'auteur, un Dieu qui dispose des armes les plus convaincantes faces aux voyageurs trop intrépides : « *Monsieur, me répondit-il gravement, il faut respecter ce qui vient directement de Dieu. Le vent est dans sa main, la vapeur est dans la main des hommes !* »¹⁸⁰.

Les pôles font partie des espaces interdits : « *C'est qu'il n'est pas permis de s'aventurer si loin dans ces régions, et m'est avis que le Créateur interdit à ses créatures de grimper au bout des pôles de la terre !* »¹⁸¹. Hatteras, qui s'est aventuré aussi (trop) loin revient sur ses terres, mais atteint d'une folie polaire¹⁸². La découverte a toujours un prix, et qui ose défier Dieu, même avec l'aide de la science et de la technique, finit par payer de sa personne.

Dans les *Voyages Extraordinaires*, la science est toujours impuissante face à la nature, et l'homme toujours subordonné à la puissance divine : « *Décidément, on ne remplace pas les beautés de la nature par les merveilles de l'industrie. Malgré son admiration permanente, Yvernès est forcé d'en convenir. L'empreinte du Créateur, c'est bien ce qui manque à cette île artificielle* »¹⁸³. L'artifice n'est jamais qu'une pâle copie de l'œuvre divine et il ne faut pas tenter l'impossible : « *Le Créateur avait bien fait les choses. Nulle nécessité de porter une main téméraire sur son œuvre* »¹⁸⁴. Jules Verne reconnaît cependant que l'apport de l'homme peut parfois valoriser l'œuvre divine : « *Cette jeune fille, dont la vie s'était écoulée jusqu'alors dans les entrailles du massif terrestre, avait enfin contemplé ce qui constitue presque tout l'univers, tel que l'ont fait le Créateur et l'homme* »¹⁸⁵.

Les métaphores architecturales rendent souvent compte de l'émerveillement vernien face aux beautés de la nature : « *La pente de cette nouvelle galerie était peu sensible, et sa section fort inégale. Parfois une succession d'arceaux se déroulait devant nos pas comme les*

¹⁷⁸ Verne Jules. *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-68). Chapitre VI, Troisième Partie.

¹⁷⁹ Verne Jules. *Le Pays des fourrures* (1873). Chapitre XIX, Seconde Partie.

¹⁸⁰ Verne Jules. *Une ville flottante* (1871). Chapitre XIII.

¹⁸¹ Verne Jules. *Le Sphinx des glaces* (1897). Chapitre VIII, Seconde Partie. Cette citation n'est pas sans rappeler celle de *Vingt mille lieues sous les mers* : « *Je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux regards de l'homme !* ».

¹⁸² Verne Jules. *Voyages et aventures du Capitaine Hatteras* (1866). Chapitre XXVII, Seconde Partie.

¹⁸³ Verne Jules. *L'Île à hélice* (1895). Chapitre V, Première Partie.

¹⁸⁴ Verne Jules. *Sans dessus dessous* (1889). Chapitre X.

¹⁸⁵ Verne Jules. *Les Indes noires* (1877). Chapitre XVII.

contre-nefs d'une cathédrale gothique. [...] Un mille plus loin, notre tête se courbait sous les cintres surbaissés du style roman, et de gros piliers engagés dans le massif pliaient sous la retombée des voûtes »¹⁸⁶. L'homme aussi peut construire des édifices qui méritent l'admiration : « *enfin, tout ce que la nature peut réunir de merveilles pour les yeux, sans que la main de l'homme se trahisse en ses aménagements, telle était la résidence d'été de la riche famille* »¹⁸⁷.

Même lorsque les personnages de Jules Verne évoluent dans une dimension fantastique, ce dernier sait rappeler à l'ordre ceux qui abusent de leurs pouvoirs : « *Sachez aussi que ces diverses métamorphoses s'opéraient par l'intermédiaire des génies. Les bons génies faisaient monter, les mauvais faisaient descendre, et si ces derniers abusaient parfois de leur puissance, le Créateur pouvait les en priver pour un certain temps* »¹⁸⁸. L'équilibre à respecter est double. D'une part l'homme doit respecter son environnement ; d'autre part il ne doit pas abuser de l'avantage que lui donnent les derniers progrès en matière de sciences et techniques. La science doit être un outil, jamais une fin, et cette dernière ne doit en aucun cas servir celui qui veut se venger, celui qui veut dépasser les limites¹⁸⁹.

Roland Barthes résume ainsi l'univers de Jules Verne : « *Verne a construit une sorte de cosmogonie fermée sur elle-même, qui a ses catégories propres, son temps, son espace, sa plénitude, et même son principe existentiel. Ce principe me paraît être le geste continu de l'enfermement. L'imagination du voyage correspond chez Verne à une exploration de la clôture, et l'accord de Verne et de l'enfance ne vient pas d'une mystique banale de l'aventure, mais au contraire d'un bonheur commun du fini [...] : s'enclorre et s'installer, tel est le rêve existentiel de l'enfance et de Verne* »¹⁹⁰.

Indiscutablement, l'idée de nature chez Jules Verne est liée à la croyance en l'existence d'un être suprême, d'un Créateur, de Dieu. Si la folie (douce, mesurée) peut servir de moteur à l'exploration de ces limites, le franchissement de ces dernières constitue un véritable *casus belli* à l'encontre du Créateur (« *de toutes choses* », comme dit Jules Verne dans *Le Pays des fourrures*). Ce Créateur est omniscient, omniprésent, il conjugue l'espace et

¹⁸⁶ Verne Jules. *Voyage au centre de la Terre* (1864). Chapitre XIX.

¹⁸⁷ Verne Jules. *Le Rayon vert* (1882). Chapitre II.

¹⁸⁸ Verne Jules. *Aventures de la famille Raton*. In : *Contes et nouvelles de Jules Verne*. Rennes : Éditions Ouest-France, 2000. Chapitre II. Jules Verne évoque ici la métempyschose, autre manifestation d'une nature facétieuse : « *Quant à Ben-Zouf, la métempyschose une fois admise, il devait avoir été autruche dans une existence antérieure ; il en avait conservé un de ces viscères phénoménaux, aux puissants sucs gastriques, qui digèrent des cailloux comme des blancs de poulet.* » In : *Hector Servadac* (1877). Chapitre III, Première Partie.

¹⁸⁹ Verne Jules. *Face au drapeau* (1896). Chapitre XIX ; *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70), Chapitre XXI, Seconde Partie.

¹⁹⁰ Barthes Roland. *Mythologies, op. cit.*, p. 75.

le temps : « *Mais laisse notre voyage s'accomplir jusqu'aux limites de la mer polaire, laisse l'hiver venir avec ses glaces gigantesques, sa fourrure de neige, ses tempêtes hyperboréennes, ses aurores boréales, ses constellations splendides, sa longue nuit de six mois, et tu comprendras alors combien l'œuvre du Créateur est toujours et partout nouvelle !* »¹⁹¹.

Respecter la nature, c'est respecter Dieu, c'est reconnaître sa place, ses droits et ses devoirs. Si l'homme peut avoir le sentiment d'être maître et possesseur de la nature (comme le souhaitait Descartes), notamment grâce à la science et la technique, il y a cependant certaines limites (géographiques notamment), à ne pas dépasser. Au-delà de ces limites la nature révèle sa toute puissante et l'homme devient l'objet de manifestations qu'il ne peut comprendre et encore moins maîtriser. L'ingénieur Cyrus Smith, un demi-dieu sur sa petite île, car il maîtrise la science et la technique, éprouve les limites de sa connaissance et s'interroge alors sur la présence d'une force au-dessus de lui : « *Seul, Cyrus Smith attendait avec sa patience habituelle, bien que sa raison tenace s'exaspérât de se sentir en face d'un fait absolument inexplicable, et il s'indignait en songeant qu'autour de lui, au-dessus de lui peut-être, s'exerçait une influence à laquelle il ne pouvait donner un nom. Gédéon Spilett partageait absolument son opinion à cet égard, et tous deux s'entretenaient à plusieurs reprises, mais à mi-voix, des circonstances inexplicables qui mettaient en défaut leur perspicacité et leur expérience* »¹⁹².

L'état d'esprit général des *Voyages Extraordinaires* est celui de la conquête, de la découverte, de la construction et de la pérennité. Mais si l'homme peut se sentir supérieur à tout ce qui l'entoure, l'humilité doit demeurer une vertu fondamentale. Maître Zacharius, qui pense avoir « *créé le temps, si Dieu a créé l'éternité* », finit par disparaître, victime de sa propre démesure, de sa folie : « *Maître Zacharius poussa alors un cri qui dut être entendu de l'enfer, lorsque ces mots apparurent : Qui tentera de se faire l'égal de Dieu sera damné pour l'éternité !* »¹⁹³. L'expérience (géographique) de la limite, c'est l'interrogation de la puissance divine, c'est l'expérience de Dieu, seul maître de cette nature (humaine) si complexe. La nature est merveilleuse, généreuse, puissante, mais elle sait rappeler l'homme à ses propres limites. L'équilibre ne doit pas être rompu, car il sera toujours à l'avantage de la nature. L'écologie de l'homme dans cette nature complexe, habitée, ne fait donc pas l'économie d'un Dieu tout puissant. Et ces interrogations ont le mérite de nous renvoyer à nos propres

¹⁹¹ Verne Jules. *Le Pays des fourrures* (1873). Chapitre V, Première Partie.

¹⁹² Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75). Chapitre VI, Seconde Partie.

¹⁹³ Verne Jules. *Maître Zacharius ou l'horloger qui avait perdu son âme* (1854). Chapitre V.

questionnements actuels, accentués par des bouleversements écologiques où l'homme a sa part de responsabilité. C'est pourquoi il est intéressant de souligner comment les *Voyages Extraordinaires*, en leur temps, soulevaient déjà ces multiples interrogations si complexes.

4 - L'écologie humaine dans les *Voyages Extraordinaires*

Si la science, la technique, les dernières révolutions permettent à l'homme de parcourir le monde, d'accéder à des lieux autrefois interdits, impossibles, il n'en demeure pas moins que ce dernier doit agir en respectant certaines règles. Le constat d'un équilibre rompu date déjà du XIX^{ème} siècle. Jules Verne en fait écho systématiquement dans ses romans : « *Il faut en convenir, Messieurs, grâce aux progrès de la science, toute confusion entre l'histoire et la légende tend à devenir de plus en plus impossible. L'une finit par faire justice de l'autre. Celle-ci appartient aux poètes, celle-là appartient aux savants et chacun d'eux possède une clientèle spéciale. Tout en reconnaissant les mérites de la légende, aujourd'hui je suis obligé de la reléguer dans le domaine de l'imagination et d'en revenir aux réalités prouvées par les observations scientifiques* »¹⁹⁴. Ce terrible constat est fait dans *L'Invasion de la mer* (1905), roman où Jules Verne s'inspire d'un projet réel, celui du capitaine Roudaire qui en 1874 propose de créer, au sud de l'Algérie, une mer intérieure qu'un canal relié à la Mer Méditerranée viendrait alimenter. Dans le roman, le projet prend forme en Tunisie. Mais ce dernier ne manque pas de modifier la géographie et l'équilibre économique de la région : les Touareg s'en inquiètent vivement¹⁹⁵. Jules Verne n'est pas forcément convaincu, dans son récit, de la pertinence et des conséquences humaines d'un tel projet. L'utopie saint-simonienne laisse désormais place à la préservation d'un équilibre écologique qui pourrait bientôt être rompu.

Jules Verne considère que l'attitude de l'homme doit changer : les dernières révolutions scientifiques et techniques, si elles lui donnent un sentiment de puissance, ne doivent pas pour autant lui faire oublier qu'il a désormais plus de devoirs envers la nature que de droits. Robur déclare à la fin de son périple : « *Je pars donc, et j'emporte mon secret avec moi. Mais il ne sera pas perdu pour l'humanité. Il lui appartiendra le jour où elle sera assez*

¹⁹⁴ Verne Jules. *L'Invasion de la mer* (1905). Chapitre IV. Ce roman est le dernier dont l'auteur a relu les épreuves en vue de sa publication.

¹⁹⁵ L'imaginaire de l'auteur passe aussi par sa capacité à déplacer les Touaregs en Tunisie, alors qu'ils sont initialement présents dans le sud algérien. Il s'en justifie d'ailleurs dans le chapitre II.

*instruite pour en tirer profit et assez sage pour n'en jamais abuser. Salut, citoyens des États-Unis, salut ! »*¹⁹⁶.

Témoin éclairé de son époque, le romancier ne manque pas au travers de son œuvre de rendre compte de ce monde qui change, de ces différentes sciences (parfois naissantes) qui essaient de l'expliquer. Il ne manque pas de rappeler l'homme à ses responsabilités. À ce titre, la destruction abusive de certaines ressources cynégétiques et halieutiques est souvent dénoncée dans les *Voyages Extraordinaires* : « - Mais à quelle cause attribuez-vous cet abaissement notable dans l'exportation des fourrures ? demanda Mrs. Paulina Barnett. - Au dépeuplement que l'activité, et j'ajoute, l'incurie des chasseurs a provoqué sur les territoires de chasse. On a traqué et tué sans relâche »¹⁹⁷. Le constat est identique 25 ans plus tard : « Mais, que les Américains prennent garde de se livrer à une destruction exagérée !... Peu à peu les baleines deviendront rares sur ces mers du Sud, et il faudra les pourchasser jusqu'au-delà des banquises »¹⁹⁸. La préoccupation écologique et humaine, au sens actuel du terme, est au cœur du récit vernien.

Si l'homme peut commettre des erreurs, la nature semble, pour le romancier, être parfaite : « c'est qu'il n'y a qu'à imiter la nature, car elle ne se trompe jamais »¹⁹⁹. Cependant, il lui arrive parfois de se tromper, du moins dans le regard très subjectif de l'homme du XIX^{ème} siècle : « C'était un homme de trente-cinq ans, et la nature avait fait erreur en lui donnant une physionomie franche, une figure sympathique : il ne valait pas mieux que ses compagnons »²⁰⁰. Si parfois elle semble bizarre, c'est pour une raison bien précise : « Ce qui m'étonne ici, dit-il, ce n'est pas la bizarrerie de la nature ; la nature sait ce qu'elle fait, mais les botanistes ne savent pas toujours ce qu'ils disent. La nature ne s'est pas trompée en donnant à ces arbres ce feuillage spécial, mais les hommes se sont fourvoyés en les appelant des « eucalyptus » »²⁰¹.

Cette nature qui a horreur du vide (« Ces estomacs, à la diète depuis la veille, devaient être d'un vide à horrifier la nature. Quelle brèche au menu du déjeuner ! »²⁰²) avance à son rythme. Comme nous l'avons évoqué précédemment à propos de la formation de atolls, c'est à une réflexion sur les échelles de temps que nous invite Aronnax dans sa réponse à Conseil : « Donc, pour élever ces murailles, me dit-il, il a fallu ?... - Cent quatre-vingt-douze mille ans,

¹⁹⁶ Verne Jules. *Robur-le-Conquérant* (1886). Chapitre XVIII. Nous savons cependant que les propos de la fin du roman relèvent plus des intentions d'Hetzel que des premières idées de Jules Verne.

¹⁹⁷ Verne Jules. *Le Pays des fourrures* (1873). Chapitre II, Première Partie.

¹⁹⁸ Verne Jules. *Le Sphinx des glaces* (1897). Chapitre XI, Première Partie.

¹⁹⁹ Verne Jules. *Robur-le-Conquérant* (1886). Chapitre III.

²⁰⁰ Verne Jules. *Bourses de voyage* (1903). Chapitre VIII.

²⁰¹ Verne Jules. *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-68). Chapitre XV, Seconde Partie.

²⁰² Verne Jules. *Clovis Dardentor* (1896). Chapitre V.

mon brave Conseil, ce qui allonge singulièrement les jours bibliques. D'ailleurs, la formation de la houille, c'est-à-dire la minéralisation des forêts enlisées par les déluges, a exigé un temps beaucoup plus considérable. Mais j'ajouterai que les jours de la Bible ne sont que des époques et non l'intervalle qui s'écoule entre deux levers de soleil, car, d'après la Bible elle-même, le soleil ne date pas du premier jour de la création »²⁰³.

Les héros verniens découvrent ces paysages grâce au Nautilus. Ce dernier fait partie de ces machines « oïkologiques » (*écologique* et *habité*, littéralement et étymologiquement) : ne fonctionnant qu'à l'électricité, le sous-marin ne pollue absolument pas l'environnement dans lequel il se déplace. Le capitaine Nemo vit uniquement avec ce que lui donne la mer, il ne prend que ce dont il a besoin. L'attitude de l'homme est exemplaire, mais elle a une limite : lorsque ce dernier voit un navire de la marine britannique, son passé sombre resurgit rompant le fragile équilibre qu'il avait pourtant su instaurer jusque-là. Son engin écologique devient une puissante arme de guerre qui va détruire de pauvres innocents, dont le seul tort est d'avoir croisé la route du capitaine. La nature est belle ; la nature humaine l'est beaucoup moins. Jules Verne en fait le terrible constat tout au long de son œuvre, nous rappelant cette angoisse du progrès mis dans les mains de l'homme avide de pouvoir. Bernard Duperrein soulignait à juste titre dans la préface de notre essai : « *L'étrave du Nautilus éperonne les steamers épouvantés : il n'est « écologique » qu'en immersion !* »²⁰⁴.

Le regard de l'homme sur la nature apporte un éclairage complémentaire sur l'état d'esprit qui anime l'auteur lorsqu'il écrit ses romans. L'homme est celui qui peut rompre l'équilibre. L'équilibre écologique est fragile. Dans cette perspective se pose une nouvelle question : comment appréhender cette nature où l'homme évolue ? Comment habiter l'espace sans rompre l'équilibre initial ?

B) - Être ou ne pas être, ou comment appréhender la nature

La première nuance à relever - Laurence Sudret l'a soulignée dans ses travaux - est la distinction à opérer entre admiration et contemplation. L'attitude admirative vis-à-vis de la nature consiste à considérer cette dernière comme un simple décor, un support dans lequel évoluent des personnages. Elle ne sert que de faire-valoir²⁰⁵ (son rôle est essentiellement

²⁰³ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre XIX, Première Partie.

²⁰⁴ Duperrein Bernard. Préface à (Dupuy Lionel) *Jules Verne, l'homme et la terre. La mystérieuse géographie des Voyages Extraordinaires*, op. cit.

²⁰⁵ Il en est de même avec les « inventions » de Jules Verne : le Nautilus est le faire-valoir de Nemo, l'Épouvante de Robur, etc.

secondaire), alors que dans la contemplation, on peut dire de l'observateur qu'il se fond en elle. Victor Hugo, dans son recueil de poésies *Les Contemplations* (1856), voit dans la contemplation une porte ouverte vers le bonheur, l'amour, le souvenir. Chateaubriand, dans un conte pour enfants, résume la contemplation à l'aide des trois verbes : regarder, aimer, ressembler. Si l'admiration caractérise surtout Rousseau²⁰⁶, la contemplation se rapporte plus spécifiquement à Hugo et Chateaubriand, deux auteurs que Jules Verne admirait, comme nous l'avons noté précédemment. Jules Verne se rapproche ainsi plus souvent des seconds que du premier : « *Toutes ces merveilles, je les contemplais en silence. [...] Après une heure passée dans la contemplation de ce merveilleux spectacle, nous reprîmes le chemin de la grève pour regagner la grotte, et ce fut sous l'empire des plus étranges pensées que je m'endormis d'un profond sommeil* »²⁰⁷.

Le verbe *contempler* date du XIII^{ème} siècle et provient du latin *contemplari* (*regarder attentivement*). Il dérive de *cum* (particule d'intensité) et de *templum* qui désigne, au sens premier du terme, l'espace sacré que la vue embrasse (l'espace carré délimité dans le ciel et sur la terre où se disent les augures). *Contempler* veut dire, selon l'étymologie, considérer attentivement par la pensée ce qui dans le visible suscite joie et admiration. Celui qui contemple voit ce qu'il contemple comme relevant à la fois de la terre et du ciel, et il le reçoit comme un message des dieux. La contemplation apparaît comme une autre médiation possible entre l'homme et la nature, et entre l'homme et Dieu. Contempler la nature, c'est dialoguer avec elle, c'est communier avec son milieu. Mais si la nature est parfaite (pour Jules Verne), la nature humaine, au contraire, peut se révéler imparfaite, faillible. L'homme est un être de nature qui semble parfois trop éloigné de ses sources²⁰⁸. La solitude exprime les imperfections d'un homme qui pour l'auteur ne peut s'épanouir qu'avec ses semblables.

1 - Une nature humaine imparfaite : l'homme seul ou le dépérissement de l'être

Un exemple illustre la solitude de l'homme. Cette dernière, ici subie et vécue dans une nature sauvage, conduit inexorablement l'homme vers un dépérissement de l'être : l'homme régresse. Cette solitude peut être réelle et/ou psychologique : l'abandon physique d'Ayrton dans *Les Enfants du capitaine Grant* le transforme en un sauvage qui revient à la civilisation lors de sa récupération par la société dans *L'Île Mystérieuse* : « *Mais sans doute le ciel ne le*

²⁰⁶ « *Ce n'est pas ce Yankee qui aurait pu dire ce que Jean-Jacques Rousseau dit de lui-même au début des Confessions : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et qui n'aura point d'imitateurs »* ». Verne Jules. *Le Village aérien* (1901). Chapitre VIII.

²⁰⁷ Verne Jules. *Voyage au centre de la Terre* (1867). Chapitre XXX.

²⁰⁸ La réalité est cependant plus complexe. Voir à ce titre : Morin Edgar. *Le paradigme perdu : la nature humaine*. Paris : Points Seuil, 1979, 246 p.

trouvait pas assez puni, le malheureux, car il sentit peu à peu qu'il devenait un sauvage ! Il sentit peu à peu l'abrutissement le gagner ! »²⁰⁹.

Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, le capitaine Nemo témoigne d'une paranoïa grandissante au fil de son périple sous-marin. Nemo se referme sur lui-même alors qu'il est pourtant entouré par son équipage et par ses hôtes-prisonniers. S'il ne devient pas sauvage à proprement parler (encore que certains de ses actes témoignent d'une réelle atrocité), il ne communique plus, agissant de manière imprévisible, diffusant la peur, à l'image d'un animal rendu à l'état sauvage. Nemo se sert de son fabuleux sous-marin dans une entreprise de vengeance qui révèle finalement la face obscure de son histoire²¹⁰. Ce n'est qu'après un long silence qu'on le retrouve, alors enfermé dans *L'Île Mystérieuse*, où il obtiendra son salut en avouant son histoire, en expiant ses péchés : c'est au contact d'autres hommes que le Capitaine retrouve sa dignité. Il en est de même avec Ayrton, longtemps abandonné et devenant progressivement fou. Deux hommes, deux univers, une même réalité : la force du groupe. Le groupe permet une chose impossible à l'homme seul : la communication. L'homme est un être de communication, qui écrit, parle, qui a besoin de s'exprimer, d'être écouté, de transmettre. Comment communiquer quand on se retrouve seul ? L'expérience du lieu n'est envisageable, dans les romans de Jules Verne, que par l'intermédiaire du groupe.

La folie, récurrente chez de nombreux héros verniens, traduit cette solitude, cet enfermement psychologique qui peut confiner soit à la monomanie (Phileas Fogg), soit à la folie pure et dure (Hatteras), soit la folie douce (Hudelson et Forsyth dans *La chasse au météore*). Cependant, il ne faut pas oublier que c'est précisément cette folie qui permet à de nombreux héros verniens d'arriver au but qu'ils se sont fixés : le pôle nord pour Hatteras, le pôle sud pour Nemo, le centre de la terre pour Lidenbrock, pour ne citer que les plus connus. Cette folie a pour but également, dans l'écriture de Jules Verne, de mettre d'une part l'homme face à ses ambitions les plus démesurées, mais surtout, d'autre part, de le mettre face à la Nature toute puissante : l'homme fou dépasse les limites imposées par l'ordre naturel des choses. Cette folie lui permet d'aller au-delà du raisonnable et de mettre à l'épreuve à la fois ses limites (physiques, psychologiques), et celles de la Nature (autrement dit, dans l'esprit de Jules Verne, Dieu).

C'est par la folie que l'homme peut interroger directement Dieu. Paradoxalement, alors que nous devrions considérer cette disposition comme témoignant d'une déficience mentale, psychologique, il faut reconnaître à ce supplément d'âme, ce petit plus, certes

²⁰⁹ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75). Chapitre XVII, Seconde Partie.

²¹⁰ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre XXI, Seconde Partie (*Une hécatombe*).

dangereux, le moyen donné à l'homme de dépasser les limites données par la nature (humaine). Axel ne déclare-t-il pas : « *Devais-je prendre au sérieux sa résolution d'aller au centre du massif terrestre ? Venais-je d'entendre les spéculations insensées d'un fou ou les déductions scientifiques d'un grand génie ? En tout cela, où s'arrêtait la vérité, où commençait l'erreur ?* »²¹¹. Un peu plus loin, le même narrateur annonce la nouvelle à la servante : « *Est-ce que monsieur est fou ? me dit-elle. - Je fis un signe affirmatif. - Et il vous emmène avec lui ? - Même affirmation. - Où cela ? dit-elle. - J'indiquai du doigt le centre de la terre. - À la cave ? s'écria la vieille servante - Non, dis-je enfin, plus bas !* »²¹². L'apparente naïveté des propos de la servante (« À la cave ? ») témoigne en réalité d'une véritable poétique de l'espace. Bachelard intitule d'ailleurs la première partie de son essai (*La poétique de l'espace*) : *La maison. De la cave au grenier. Le sens de la hutte*.

Le héros fou (ou génial ? où se situe la limite ?) est capable alors de briser l'équilibre installé pour mettre en place un nouvel équilibre. Ne faut-il pas être fou, ou illuminé, pour installer une Mission aux sources de l'Orénoque ? Pourtant, force est de constater à quel point l'installation est prospère.

La communion avec la nature, selon Jules Verne, ne peut se faire que par l'intermédiaire du groupe, de la communauté. La solitude est l'ennemie de l'homme alors que le groupe permet au contraire la survie et l'épanouissement de l'homme. Si le groupe se retrouve dans une nature autrefois sauvage mais rendue merveilleuse par le travail de l'homme, alors les hommes peuvent désormais vivre dans un véritable Jardin d'Éden (ce que nous verrons notamment avec *Le Superbe Orénoque*).

2 - Une Nature parfaite : la perfection révélée à l'homme

La toute puissance de la nature ne cesse d'étonner l'écrivain, *a fortiori* lorsqu'il décrit dans son roman un spectacle qu'il a vu de ses propres yeux : « *Pendant toute la journée, nous errâmes sur les rives du Niagara, irrésistiblement ramenés à cette tour où les mugissements des eaux, l'embrun des vapeurs, le jeu des rayons solaires, l'enivrement et les senteurs de la cataracte vous maintiennent dans une perpétuelle extase* »²¹³.

La nature est multiple et complexe dans les *Voyages Extraordinaires*. Source d'émerveillement, de par sa beauté, son originalité, sa grandeur, sa puissance (« *Lord Glenarvan et lady Helena vivaient heureux à Malcolm-Castle, au milieu de cette nature*

²¹¹ Verne Jules. *Voyage au centre de la Terre* (1864). Chapitre VII.

²¹² *Ibid.*

²¹³ Verne Jules. *Une Ville flottante* (1871). Chapitre XXXVII.

*superbe et sauvage des Highlands*²¹⁴ ; Néanmoins, la disposition de ces courbes basaltiques, qui semblent plutôt indiquer le travail de l'homme que celui de la nature, est bien faite pour émerveiller »²¹⁵), elle agit souvent en mère nourricière et protectrice (« - Oui, notre île est belle et bonne, répondit Pencroff. Je l'aime comme j'aimais ma pauvre mère ! Elle nous a reçus, pauvres et manquant de tout, et que manque-t-il à ces cinq enfants qui lui sont tombés du ciel ? »²¹⁶). Pour autant, elle peut présenter un autre visage, celui de la terreur, du mystère : « Ils sentaient leur impuissance à lutter contre ces cataclysmes de la nature, supérieurs aux forces humaines. Leur salut n'était plus dans leurs mains »²¹⁷. La nature reste toujours toute puissante : « Cette terrible scène du 20 avril, aucun de nous ne pourra jamais l'oublier. Je l'ai écrite sous l'impression d'une émotion violente. Depuis, j'en ai revu le récit. Je l'ai lu à Conseil et au Canadien. Ils l'ont trouvé exact comme fait, mais insuffisant comme effet. Pour peindre de pareils tableaux, il faudrait la plume du plus illustre de nos poètes, l'auteur des Travailleurs de la Mer »²¹⁸. La nature est ordonnée, logique : « La nature est logique en tout ce qu'elle fait »²¹⁹. Elle est également artiste : « Il faut reconnaître que la nature est très artiste. La loi des contrastes, elle la pratique, en grand d'ailleurs, comme tout ce qu'elle fait »²²⁰. Elle est tout simplement merveilleuse : « La nature est magnifique en cet endroit et digne d'être admirée ! »²²¹. Et elle peut enfin révéler Dieu par l'intermédiaire de l'un des protagonistes : « Mes amis, dit Cyrus Smith d'une voix profondément émue, que le dieu de toutes les miséricordes reçoive l'âme du capitaine Nemo, notre sauveur ! »²²².

Plurielle au cœur des *Voyages Extraordinaires*, la nature constitue un personnage à part entière que Jules Verne sait faire vivre, évoluer. La relation de l'homme à la nature, cette terre qui l'accueille, procède d'une écologie alors naissante en cette fin de XIX^{ème} siècle, comme nous l'avons souligné précédemment. Dans cette perspective, il est intéressant de comprendre comment Jules Verne décrit la nature, et comment pour ce faire l'intertextualité permet au romancier d'activer son imaginaire (géographique) mais également celui du lecteur. Car la médiation entre l'homme et la terre, l'homme et la nature, passe aussi et surtout par l'imaginaire.

²¹⁴ Verne Jules. *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-68). Chapitre III, Première Partie.

²¹⁵ Verne Jules. *Le Rayon vert* (1882). Chapitre XVIII.

²¹⁶ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75). Chapitre XII, Seconde Partie.

²¹⁷ Verne Jules. *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-68). Chapitre XXII, Première Partie.

²¹⁸ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre XIX, Seconde Partie.

²¹⁹ Verne Jules. *Voyages et aventures du Capitaine Hatteras* (1866). Chapitre II, Seconde Partie.

²²⁰ Verne Jules. *Le Secret de Wilhelm Storitz* (1910). Chapitre II.

²²¹ Verne Jules. *Aventures et de trois Russes et trois Anglais dans l'Afrique australe* (1872). Chapitre I.

²²² Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75). Chapitre XX, Troisième Partie.

C) - De Victor Hugo à Jules Verne : la poésie des Voyages Extraordinaires

1 - Comment (d)écrire la nature ? : Victor Hugo au secours de Jules Verne

Pour comprendre comment Jules Verne parle de la nature dans ses *Voyages Extraordinaires*, il est nécessaire d'évoquer les Romantiques, dont nous savons que l'un des plus illustres, Victor Hugo (1802-1885), était un maître incontesté pour l'écrivain amiénois²²³. Les nombreuses références de Jules Verne à l'auteur des *Travailleurs de la Mer* (1866), qu'elles soient directes ou indirectes, témoignent d'une sensibilité et d'une approche romantiques qu'il est nécessaire de présenter.

Lorsque Jules Verne parle de la nature, lorsqu'il l'écrit, la décrit, il emprunte souvent au vocabulaire poétique et lyrique²²⁴ : « *Cette belle nuit, très étoilée au zénith, comme toutes les nuits polaires, était propice d'ailleurs à un apaisement de l'esprit. Le vent murmurait à travers les sapins. La mer semblait dormir sur le littoral. Une houle très allongée gonflait à peine sa surface et venait expirer sans bruit à la lisière de l'île. Pas un cri d'oiseau dans l'air, pas un vagissement sur la plaine. Quelques crépitements des souches de sapins s'épanouissant en flammes résineuses, puis, à de certains intervalles, le murmure des voix qui s'envolaient dans l'espace, troublaient seuls, en le faisant paraître sublime, ce silence de la nuit* »²²⁵. Cette poésie (du grand nord canadien ici) s'accompagne cependant souvent chez l'auteur d'une limite rhétorique : « *Aucune description ne saurait rendre la sublime magnificence de cette « gloire », qui rayonnait dans toute sa splendeur au pôle boréal du monde* »²²⁶. Jules Verne exprime le même sentiment dans *Un billet de loterie* (1886) : « *Ici, le Rjukanfos a des aspects étranges, difficiles à reproduire par la description. La peinture même ne les rendrait que d'une façon insuffisante. Il est certaines merveilles naturelles qu'il faut voir pour en comprendre toute la beauté, entre autres cette chute, la plus célèbre de tout le continent européen* »²²⁷. Dans *L'Île à hélice* (1895), l'homme regrette de ne pouvoir rendre hommage à cette nature merveilleuse : « *S'il avait eu ses instruments, il n'aurait pas résisté au désir de répondre par l'exécution d'un chef-d'œuvre lyrique au spectacle de ces chefs-d'œuvre de la nature !* »²²⁸.

²²³ *Ibid.*, ; les références directes et enthousiastes à l'égard de Victor Hugo sont nombreuses dans les *Voyages Extraordinaires*. Evans Arthur B. « Literary intertexts in Jules Verne's *Voyages Extraordinaires* ». In : *Science-Fiction Studies*, XXIII, 1996. p. 171-187.

²²⁴ Bernard d'Espagnat, dans son ouvrage *Un atome de sagesse, propos d'un physicien sur le réel voilé*, reconnaît que la poésie permet parfois de décrire ce que la science est incapable de faire.

²²⁵ Verne Jules. *Le Pays des Fourrures* (1873). Chapitre IV, Deuxième partie.

²²⁶ *Ibid.*, chapitre XVIII. Première partie.

²²⁷ Verne Jules. *Un billet de loterie* (1886). Chapitre VIII.

²²⁸ Verne Jules. *L'Île à hélice* (1895). Chapitre XI, Première Partie.

C'est par ailleurs dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70) que l'emprunt de Jules Verne à Victor Hugo est un des plus exemplaires²²⁹ : « *L'Art est aussi naturel que la Nature. Par Dieu, - fixons encore le sens de ce mot, - nous entendons l'infini vivant* »²³⁰ écrit Victor Hugo dans *William Shakespeare* (1864). Jules Verne reprend et déforme le texte du poète en faisant dire à Nemo quelques années plus tard : « *La mer est tout ! [...] c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes* »²³¹. La relation et l'unité Art / Nature / Mer / Dieu s'expriment au travers de ce lien intertextuel entre Victor Hugo et Jules Verne. Ce dernier ne déclare-t-il pas d'ailleurs régulièrement dans ses romans que le capitaine d'un navire est toujours le « *maître après Dieu* »²³². Mais l'intertextualité dans les romans de Jules Verne ne se limite pas à l'emprunt et à la déformation de quelques vers ou passages célèbres. Jules Verne use régulièrement de cette technique littéraire pour introduire encore plus efficacement dans son récit une dimension imaginaire. L'intertextualité permet à l'auteur de donner du poids à son récit en évoquant par cette technique les grands noms qui l'ont précédé.

2 - Jules Verne entre Virgile et Victor Hugo : l'intertextualité au service de l'imaginaire vernien

Ainsi Jules Verne cite parfois dans ses romans des passages de Victor Hugo²³³. Dans le cas précédent, c'est Jules Verne qui opère la déformation. Mais dans le cas que nous allons évoquer maintenant, il reprend à son compte une déformation opérée initialement par Victor Hugo. Au début de son récit *Le Château des Carpathes* (1892), lorsqu'il évoque Frik, le berger, et son troupeau, Jules Verne nous présente son personnage : « *L'immanum pecus paissait donc sous la conduite dudit Frik, - immanior ipse* ». Quelques kilomètres sous terre, un autre berger, bien plus extraordinaire lui, est décrit avec les mêmes termes (*Voyage au centre de la Terre* ; 1867) : « *Immanis pecoris custos, immanior ipse !* ». Cette citation latine est tirée en fait d'un des chapitres de *Notre-Dame de Paris*²³⁴, celui précisément dans lequel Victor Hugo nous présente son *monstrueux* Quasimodo.

²²⁹ Dehs Volker. « Prélèvement et emploi dans l'œuvre vernienne ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 79, 1986, p. 27-31.

²³⁰ Hugo Victor. *William Shakespeare* (1864). Première partie, Livre II (*Les Génies*).

²³¹ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre X, Première partie.

²³² L'expression est ainsi reprise dans une douzaine de romans, toujours avec les guillemets. Jules Verne l'utilise notamment dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* : « *Puis, c'est la chambre du capitaine, ce « maître après Dieu » !... un bien autre personnage à mon sens que n'importe quel ministre du roi ou lieutenant-général du royaume !* »

²³³ Evans Arthur B. « Literary intertexts in Jules Verne's Voyages Extraordinaires », *op. cit.*

²³⁴ Hugo Victor. *Notre-Dame de Paris* (1831), Livre Quatrième, Chapitre III : *Immanis pecoris custos, immanior ipse*.

Cette citation latine est en fait une adaptation hugolienne d'un célèbre vers de Virgile issu des *Bucoliques*²³⁵ : « *Formosi pecoris custos, formosior ipse* » (gardien d'un beau troupeau, et plus beau lui-même). Voici la déformation hugolienne du vers, que Jules Verne reprend à l'identique dans ses deux romans : « *Immanis pecoris custos, immanior ipse !* ». Soit : « *Gardien d'un troupeau monstre, et plus monstre lui-même.* » Ainsi, dans *Le Château des Carpathes*, « le monstrueux troupeau paissait donc sous la conduite dudit Frik, - plus monstrueux lui-même ». Cet infortuné berger vernien, dont le cousin extraordinaire niche sous terre, est aussi *monstrueux* que le Quasimodo hugolien ! Comme nous pouvons le constater ici, l'émerveillement passe aussi par la description d'une certaine forme de monstruosité qui peut parfois effrayer tout en entraînant le lecteur vers les dimensions mythique et mystique du récit.

Dans le cas présent on notera que le *merveilleux* utilisé par Jules Verne - sur lequel nous reviendrons - apparaît essentiellement *hyperbolique* puisque l'auteur précise sa description de l'immensité du berger souterrain. L'utilisation par Jules Verne de la déformation hugolienne de cette citation latine lui permet de placer son récit dans une double lignée historique, à la fois ancienne et classique (Virgile) et contemporaine (Hugo). Mythe et modernité coexistent alors au sein de la même expression rhétorique qui procède, de ce fait, d'un *merveilleux géographique* (que nous définirons dans la deuxième partie de cette thèse) :

- L'espace (*l'ailleurs*) est ici l'espace mythique et symbolique des univers de Virgile et de Hugo : celui de Virgile, par l'intermédiaire de l'*extraordinaire géographique* développé dans le *Voyage au centre de la Terre*, et celui de Hugo par l'intermédiaire de *l'ailleurs géographique* développé dans *Le Château des Carpathes*.
- Le temps (*l'avant*) correspond à l'époque de Virgile (le mythe ; le récit *poético-mythique*) et celle de Hugo (la modernité ; rappelons cependant que le roman se déroule à la fin du Moyen-Âge, ce qui ouvre une autre fenêtre temporelle, toujours dans *l'avant*). Dans les deux romans nous avons affaire à un voyage dans l'espace et dans le temps²³⁶. Mais le roman de Hugo est un *roman historique*, alors que le roman de Jules Verne est un *roman géographique*. Par l'intertextualité, Jules Verne joue sur les deux variables chronotopiques : *l'avant* et *l'ailleurs*.
- L'homme (*l'autre* ; l'altérité) correspond aux références faites à Virgile et son berger, et à Victor Hugo et son Quasimodo : les deux bergers de Jules Verne sont d'*autres* bergers

²³⁵ Virgile. *Les Bucoliques* (-42 à -39 av. J.C.). V, 44.

²³⁶ Dupuy Lionel. « Un voyage au centre de la terre dans le Château des Carpathes ? ». In : *Australian Journal of French Studies*. Jules Verne in the twenty-first century. Monash University, 2005. p. 318-329.

virgilien et hugolien. Quasimodo garde Notre-Dame de Paris (ainsi que ses monstres) et le berger du centre de la terre est aussi le cousin du berger des carpathes.

- L'imaginaire (*au-delà de*) correspond aussi à cette intertextualité que Jules Verne développe sur trois époques différentes : l'imaginaire classique et antique de Virgile, l'imaginaire médiéval du roman hugolien et l'imaginaire moderne des romans verniens. Jules Verne va *au-delà*, dans l'espace et le temps, de Virgile et de Victor Hugo. L'auteur convoque ces deux auteurs pour mieux créer son propre monde, recomposer son propre espace (géo-littéraire) à mi-chemin entre mythe et modernité.

Cette lecture mythocritique et mythanalytique des *Voyages Extraordinaires*, fondamentalement phénoménologique comme le souligne Simone Vierende dans son article²³⁷, permet d'aborder autrement le rapport au temps et à l'espace présent dans les romans de Jules Verne. L'homme et la nature cohabitent dans un monde complexe que les héros de Jules Verne ne cessent de contempler, d'admirer, de décrire. Or, comme nous l'avons évoqué, la conception hugolienne de la nature permet d'explicitier les rapports homme / nature dans les *Voyages Extraordinaires* : « [...] la nature émerveille parce qu'elle est belle ; elle est bienfaisante car elle est la mère-protectrice de l'homme. Pourtant, elle est indifférente parfois à l'homme et sa souffrance et elle est même inquiétante à cause du mystère qu'elle renferme. Enfin, elle est le lieu qui peut révéler Dieu à qui sait regarder et est en même temps le lieu de l'interdit, car elle recèle des réalités secrètes qui donnent le vertige »²³⁸.

Qu'elle soit physique ou humaine, mythique ou moderne, vécue, perçue et/ou représentée, la géographie sert systématiquement de matrice à l'écriture des *Voyages Extraordinaires*. Dans cette perspective large, l'une des difficultés majeures rencontrées par l'auteur est celle de la capacité à trouver les mots justes, les expressions les plus efficaces pour transmettre l'émerveillement, l'enchantement vécu par le héros.

3 - La géographie au cœur de l'émerveillement : quels mots pour le dire ?

Comme nous l'avons montré précédemment, la géographie (parfois physique) peut participer de l'émerveillement vernien : « *Il semble, en outre, que l'esprit le plus curieux, le plus sentimental, le plus artiste, le plus romantique, trouverait à satisfaire ses aspirations dans ce coin de terre, - un vrai microcosme, dans lequel l'Europe et l'Asie se donnent rendez-*

²³⁷ Vierende Simone. « Mythocritique et mythanalyse ». In : *IRIS*, n° 13, 1993. p. 43-56.

²³⁸ Sudret Laurence. *Une apologie de la nature*. Conférence faite à l'Université de Picardie Jules Verne (2008). p. 12.

vous »²³⁹. Les fonds sous-marins offrent aussi à l'observateur un spectacle qui ne peut que le surprendre (la mer étant une œuvre de Dieu pour Jules Verne) : « *Je ne saurais peindre l'effet des rayons voltaïques sur ces grands blocs capricieusement découpés, dont chaque angle, chaque arête, chaque facette, jetait une lueur différente, suivant la nature des veines qui couraient dans la glace. Mine éblouissante de gemmes, et particulièrement de saphirs qui croisaient leurs jets bleus avec le jet vert des émeraudes. [...] Et, s'il faut tout dire, je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux regards de l'homme !* »²⁴⁰. Jules Verne révèle ici une géographie des espaces interdits où les héros explorent la magnificence de ces *ailleurs* inaccessibles au commun des mortels.

Dans *Vingt mille lieues sous les mers* le capitaine Nemo, aussi mystérieux que son Nautilus²⁴¹, conduit ses hôtes-prisonniers vers des destinations pour le moins exotiques et inattendues (l'Atlantide, le pôle sud). Le narrateur, le professeur Aronnax, est à court de mots pour exprimer ce qu'il voit, arrivant pour la première fois de sa vie dans des lieux magiques, littéralement *extraordinaires* (qui sortent de l'ordinaire). D'autres exemples aussi frappants de cette impossibilité à dire les choses²⁴² se retrouvent à plusieurs reprises dans le roman : « *Quel spectacle ! Quelle plume le pourrait décrire ! [...] Quel indescriptible spectacle ! [...] Quel spectacle ! Comment le rendre ?* »²⁴³. Cette incapacité à pouvoir rendre compte d'un tel spectacle (naturel) renvoie à une double problématique :

- D'une part, quel est l'intérêt pour l'auteur, un écrivain dont les textes doivent être lisibles, d'essayer de décrire, de parler, de peindre l'indescriptible ? Autrement dit, quel est l'intérêt de s'aventurer dans des territoires, à la fois littéraires et géographiques, qui sont fondamentalement caractérisés par l'absence de mots suffisamment forts et évidents pour les dire ? La réponse à cette double interrogation est simple : il s'agit de faire rêver le lecteur, d'activer son imaginaire, d'ancrer dans son esprit une géographie merveilleuse.

- D'autre part, quels ressorts, littéraires et géographiques, utiliser alors pour parler de ces espaces hors de l'ordinaire ? C'est à ce niveau que les figures de rhétorique interviennent, pour permettre à l'auteur de peindre l'extraordinaire²⁴⁴. La métaphore, bien plus puissante que la comparaison, permet ce genre d'exercice. Marc Brosseau, dans son ouvrage *Des romans-*

²³⁹ Verne Jules. *Kéraban-le-Têtu* (1883). Chapitre XIII, Première partie.

²⁴⁰ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre XV, Seconde Partie.

²⁴¹ Dupuy Lionel. *Inter et intrasémiotité dans l'œuvre de Jules Verne, op. cit.*

²⁴² Falgon Elisabeth. *L'ici et l'ailleurs. Les mots pour le dire*. Hegoa, n° 18, 1995. 160 p.

²⁴³ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Respectivement : chapitre XIV, Première partie ; chapitre XXIV, Première partie et chapitre IX, Seconde partie

²⁴⁴ Debarbieux Bernard. « Le lieu, le territoire, et trois figures de rhétorique ». In : *L'Espace géographique*, n° 2, 1995. p. 98 : « *Et, contre toute attente, nous entrerons en matière par le biais de la rhétorique qui, loin d'être un artifice stylistique, nous paraît une clef de compréhension de la structuration symbolique du territoire* ».

géographes, apporte une précision intéressante : « *D'autres recherches recourent certains aspects de la pensée de Bachelard, parmi bien d'autres, par l'analyse de la métaphore dans le discours géographique. [...] La question de la métaphore déborde du cadre de l'imagination poétique. Elle est d'un intérêt épistémologique de premier plan. Les recherches sur la métaphore organiciste menées par Vincent Berdoulay, rejoignent certaines de ces préoccupations en ce qu'il y décèle une source importante de créativité pour la pensée géographique* »²⁴⁵. La création géographique, telle que Jules Verne l'a effectuée dans ses romans, passe surtout par la rhétorique. C'est à ce niveau précis que l'auteur peut laisser libre cours à tout son imaginaire, et décrire à sa manière, avec ses mots, ses figures de style, cet autre monde que lui-même à créé.

Si la tâche est difficile, le constat est ancien. Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)²⁴⁶, le célèbre écrivain et botaniste français, déclarait déjà (1773) : « *L'art de rendre la nature est si nouveau, que les termes n'en sont pas inventés* »²⁴⁷. Appréhender la nature est un art complexe. Dans son œuvre, Jules Verne se rapproche nettement de Victor Hugo. La métaphore est une figure de rhétorique utile pour Jules Verne, quitte parfois à l'emprunter à un (autre) géographe : « *L'immensité se développait devant eux, la vaste plaine verdoyante, cette « mer silencieuse des herbes », suivant la poétique métaphore d'Élisée Reclus* »²⁴⁸. Mais Jules Verne est capable d'écrire de telles métaphores, notamment lorsqu'il évoque les Chutes du Niagara visitées en 1867 : « *Les jeunes époux occupaient le milieu de la table, disposée en fer à cheval, comme le sont ces chutes du Niagara, qui, à cent cinquante lieues dans le sud-ouest, précipitaient leurs étourdissantes cataractes. Et c'étaient bien des cataractes, qui allaient s'engouffrer dans l'abîme de ces estomacs franco-canadiens !* »²⁴⁹. La nature demeure un ensemble complexe, polymorphe (comme le corpus des *Voyages Extraordinaires*) qui témoigne d'une polysémie dont la rhétorique peine à rendre compte. Deux attitudes permettent cependant d'appréhender cet objet complexe : l'admiration et la

²⁴⁵ Brosseau Marc. *Des romans-géographes, op. cit.*, p. 83.

²⁴⁶ Laurence Sudret, dans sa conférence faite à l'Université de Picardie Jules Verne (2008), écrit également : « *Il est par conséquent clair que la vision vernienne de la nature n'est en rien une vision rousseauiste, bien au contraire. Elle peut se rapprocher en revanche de la vision donnée par Bernardin de Saint-Pierre dans son Paul et Virginie. La présentation qui est faite, en effet, de l'île Saint-Maurice (à l'époque appelée l'île de France) rappelle le jardin d'Éden. La nature y est conservée à l'état originel et les deux héros y connaissent des moments de bonheur intense* ». Nous verrons par la suite que cette référence au jardin d'Éden n'est pas sans rappeler la description faite par Jules Verne concernant la Mission de Santa-Juana à la fin du *Superbe Orénoque*.

²⁴⁷ (de) Saint-Pierre Jacques-Henri-Bernardin. *Voyage à l'Île-de-France*. Paris : Méquignon-Marvis, 1818. p. 96.

²⁴⁸ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque* (1898). Chapitre VIII, Première Partie. Voir également : Lefort Isabelle ; Pelletier Philippe. *Grandeurs et mesures de l'écoumène*. Paris : Anthropos, 2006. p. 130.

²⁴⁹ Verne Jules. *Famille-Sans-Nom* (1889). Chapitre XII, Première Partie.

contemplation. Le regard de l'homme sur la nature met en question la place que ce dernier occupe sur terre.

Il existe incontestablement une écologie humaine dans les *Voyages Extraordinaires*²⁵⁰. Celle-ci est au cœur des romans verniens. Si la géographie est la pierre angulaire de ces voyages dans les mondes connus et inconnus, l'écologie en est le supplément d'âme. Cette réflexion que Jules Verne développe sur les conditions d'existence de l'homme sur terre explique en partie la pérennité d'une œuvre souvent réduite au seul registre « *littérature de jeunesse* ». Jules Verne parle (déjà) des rapports et des (dés)équilibres complexes entre l'homme et la nature, ces rapports modifiés par des révolutions scientifiques et techniques qui tendent à transformer la perception et l'usage d'un espace d'abord domestiqué en un espace désormais soumis et contraint (l'est-il pour autant ?). Tel est l'état d'esprit général de la fin du XIX^{ème} siècle. Mais Jules Verne porte un autre regard, plus humble, plus désabusé, plus responsable : ses voyages sont extraordinaires aussi car ils savent sortir de l'ordre établi pour mieux mettre en valeur les points de rupture, les déséquilibres, les désordres du monde dans lequel il vit. À l'évidence, cette lecture est d'actualité.

²⁵⁰ Comme nous l'avons figuré dans le Document 2 : L'Homme et la Nature dans les *Voyages Extraordinaires* : l'équilibre complexe.

L'écologie humaine dans les Voyages Extraordinaires	Les relations Homme / Nature	Le Voyage dans l'espace et dans le temps	La progression vers l'extraordinaire	L'ici et l'ailleurs : les mots pour le dire	=> PROGRESSION VERS LA COMPLEXITÉ =>
L'écologie humaine : les droits et les devoirs de l'Homme - L'équilibre complexe	L'Homme maître et possesseur de la Nature	L'Homme Le voyage dans l'espace	Jules Verne, Nantes, Paris, Amiens, la France, le centre, le départ	L'ici, maintenant, le père, le centre, l'ordinaire Les Voyages Extraordinaires :	
		La Nature « complice »	Les 5 autres continents, l'inconnu, la mer, la mère.	Les mondes connus et inconnus	
	L'Homme perdu : l'entre-deux-mondes	La Nature « sauvage »	La Nature sauvage, la science interrogée, l'homme perdu	Le retour aux sources La circularité	
	La Nature toute puissante, l'Homme-objet	Dieu	Dieu, les pôles, la métaphysique, la Providence au secours de l'homme	La métaphore Les « points suprêmes »	
		La mort Le voyage dans le temps	La mort, l'autre monde, les volcans	L'ailleurs, avant, la mère, la périphérie, l'extraordinaire	

Document 2 : L'Homme et la Nature dans les *Voyages Extraordinaires* : l'équilibre complexe

Conclusion de la première partie

Les premiers pas de Jules Verne vers la carrière d'écrivain ont été mouvementés et sinueux. Le parcours de l'auteur est atypique, mais il éclaire bien sur l'obstination d'un homme qui a toujours voulu vivre de sa plume. De son enfance nantaise à son installation amiénoise, en passant par Paris, du droit à la littérature, de la bourse au théâtre, Jules Verne a su évoluer dans des univers très différents, avant de réussir dans la carrière d'écrivain. La rencontre avec Hetzel fut décisive.

La géographie est au cœur des *Voyages Extraordinaires*, l'auteur lui-même le revendique. L'imaginaire géographique participe également de l'élaboration de ces romans à l'interface entre deux mondes : littérature et géographie. La richesse de l'œuvre vernienne réside dans ce croisement fécond qui permet d'interroger les rapports de l'homme à la nature, à l'espace géographique. Dans ses différents entretiens, Jules Verne déclare également écrire des *romans géographiques*. Pour autant, que savons-nous véritablement de ces *romans géographiques* ? Que doivent exactement ces romans à la géographie ?

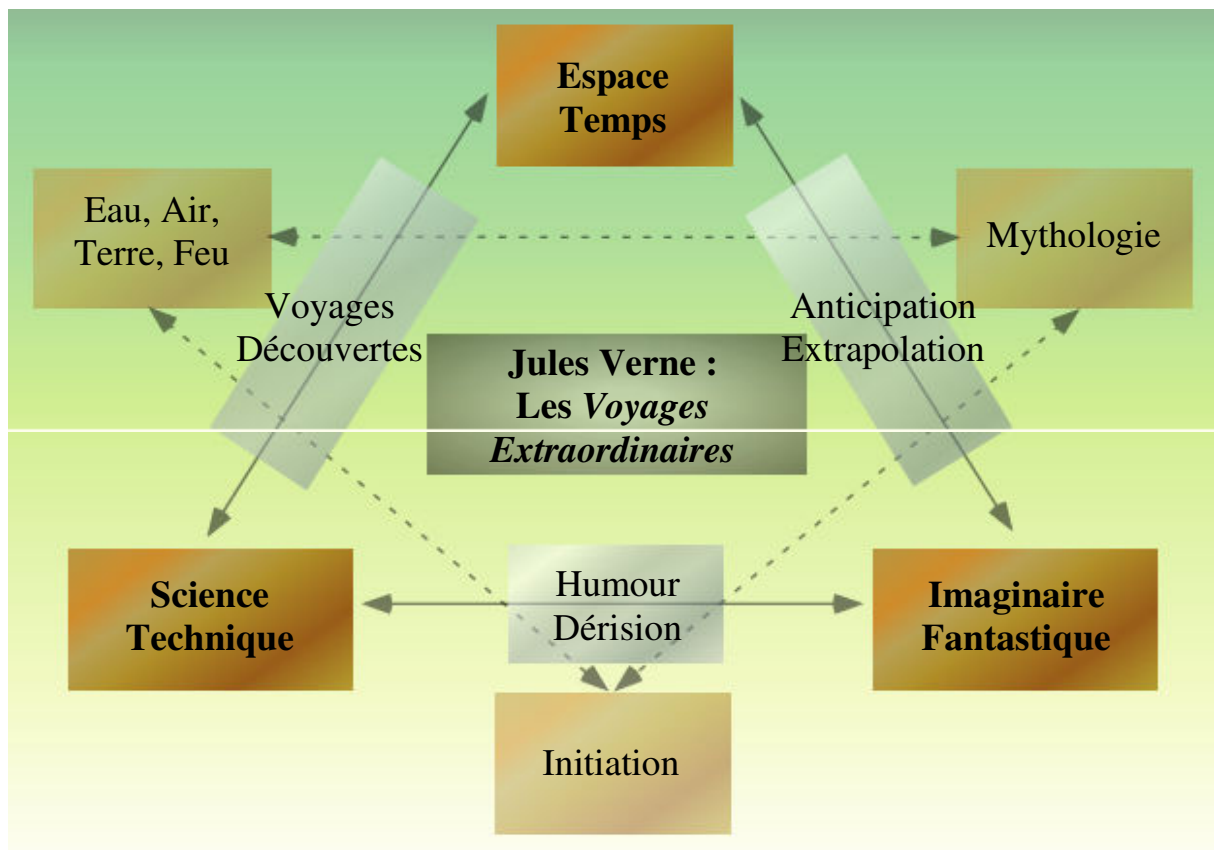
Avant de développer notre analyse, nous aimerions procéder à une analogie - avec toutes les précautions épistémologiques que cette dernière requiert - qui permet d'illustrer comment s'articulent les emprunts réalisés par Jules Verne. L'univers romanesque des récits de Jules Verne rappelle le concept de « *marginal sécant* » défini par Michel Crozier. Ce dernier est l'« *acteur qui est partie prenante dans plusieurs systèmes d'action en relation les uns avec les autres et qui peut, de ce fait, jouer un rôle indispensable d'intermédiaire et d'interprète entre des logiques d'action différentes, voire contradictoires* »²⁵¹.

Ne pourrions-nous pas dire de l'auteur du corpus des *Voyages Extraordinaires* qu'il est cet « *acteur* » qui « *est partie prenante dans plusieurs systèmes d'action en relation les uns avec les autres* » ? « *Les systèmes d'actions* » sont ici les domaines dans lesquels Jules Verne puise son inspiration : littérature, mythologie, géographie, histoire, sciences, etc. ; ces domaines sont également « *en relation les uns avec les autres* », et le romancier, par ses écrits, son œuvre, joue « *un rôle indispensable d'intermédiaire et d'interprète entre des logiques d'action différentes, voire contradictoires* ».

L'œuvre de Jules Verne a joué, et joue encore, un rôle fondamental dans sa capacité à transmettre, à vulgariser la science et la technique de son époque. Jules Verne a su faire ce lien difficile entre la science et le public, entre le passé et l'avenir de l'humanité, entre

²⁵¹ Crozier Michel ; Friedberg Erhard. *L'acteur et le système*. Paris : Seuil, 1977. p. 86.

l'histoire et la géographie, entre le mythe et la réalité. Jules Verne apparaît ainsi « *marginal* » car il se situe à la marge de nombreux univers, mais il demeure « *sécant* » par sa capacité à mettre en relation des univers parfois très éloignés²⁵². Et si l'on se rappelle que la réflexion de Jules Verne porte essentiellement sur la place de l'homme sur Terre, ses droits et ses devoirs, il n'est donc pas illégitime d'avoir envisagé les *Voyages Extraordinaires* sous l'angle de l'écologie humaine et de la transdisciplinarité.



Document 3 : Jules Verne, un marginal sécant de la Littérature française

²⁵² Document 3 : Jules Verne, un marginal sécant de la Littérature française.

DEUXIÈME PARTIE

Le roman, le merveilleux et l'imaginaire géographiques : les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne

Les *Voyages Extraordinaires* offrent au lecteur un corpus littéraire *a priori* complexe, vaste, polymorphe. Pourtant, il suffit de revenir aux différents entretiens que l'auteur a accordés durant sa vie pour réaliser à quel point la géographie et l'imaginaire sont au cœur du récit vernien. Raison pour laquelle il est considéré par Michel Tournier comme le plus grand des écrivains-géographes²⁵³. L'auteur a créé un genre qui fait la force de son œuvre : le *roman géographique*. Cet aspect fondamental pour notre propos mérite d'être exploré, nous y reviendrons dans le chapitre 1 de cette nouvelle partie.

Dans ses romans, Jules Verne passe systématiquement d'une géographie du réel, scientifique, à une géographie beaucoup plus imaginaire. Nous souhaitons, dans cette nouvelle partie, revenir sur cet autre point fondamental de l'œuvre vernienne, en insistant sur la façon dont l'auteur passe d'une géographie à l'autre. Car se pose désormais deux questions centrales : comment l'auteur intègre-t-il la géographie à l'imaginaire géographique dans ses écrits ? Comment Jules Verne navigue-t-il entre littérature et géographie ?

Nous allons montrer que Jules Verne décline dans le registre géographique le principe du *merveilleux*, tel qu'il est défini en littérature. C'est ainsi qu'il peut rendre ses voyages littéralement extraordinaires. Le principe du *merveilleux*, tel que nous l'entendons ici, permet à Jules Verne de faire ce lien et ce passage si complexes entre la littérature et la géographie, entre le temps et l'espace. Nous aborderons ce deuxième point fondamental de notre travail dans le chapitre 2 de cette deuxième partie où nous montrerons notamment que l'écriture des *romans géographiques* participe de la réappropriation par l'auteur d'un type de récit ancien : le récit *poético-mythique* auquel l'auteur associe le *merveilleux exotique*.

Grâce au *merveilleux géographique*, Jules Verne peut écrire des *romans géographiques*. L'homme, l'espace, le temps et l'imaginaire sont les quatre éléments, les quatre dimensions du récit vernien. La géographie et l'imaginaire géographique des romans de Jules Verne contribuent (aujourd'hui encore) à la construction et à l'histoire d'une discipline qui s'institutionnalise dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Jules Verne, parce

²⁵³ Nous empruntons ici l'expression à Michel Tournier qui l'emploie dans sa préface à *La Jangada* (1881) : *Jules Verne ou le génie de la géographie*. L'auteur y écrit : « Le plus grand écrivain géographe de notre littérature est à coup sûr Jules Verne ». p. 9.

qu'il est à la marge de cette institutionnalisation, va donner ses lettres de noblesses à un genre qui fait cruellement défaut aujourd'hui.

Le romancier reconnaît avoir « [...] *essayé d'atteindre un idéal de style* »²⁵⁴. Cette remarque doit nous inviter à revisiter son œuvre, et plus spécifiquement maintenant avec une approche géographique. Cette démarche relativement récente permet au géographe de travailler sur des territoires jusque-là ignorés ou oubliés, comme ceux parcourus par les héros verniens²⁵⁵. Le géographe se doit aussi d'investir les champs de l'imaginaire et de la littérature s'il veut transmettre autrement le savoir géographique.

²⁵⁴ Sherard Robert. « Jules Verne, sa vie et son travail racontés par lui-même, 1894 ». In : Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905, op. cit.*, p. 92.

²⁵⁵ Lévy Bertrand. « Géographie et littérature : une synthèse historique ». In : *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, tome 146, 2006. p. 25-52.

Chapitre I : La géographie au cœur des *Voyages Extraordinaires* : Jules Verne ou le *roman géographique*

L'un des objectifs de cette thèse est de souligner le caractère fondamentalement géographique des romans de Jules Verne. Comme nous l'avons montré, Hetzel, dans son avertissement aux *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, rappelle explicitement les dimensions géographique, imaginaire, didactique et pédagogique des *Voyages Extraordinaires*. Cette matière géographique, l'auteur va la puiser aussi dans les bulletins de la Société de Géographie de Paris, dont il sera membre pendant plus de trente ans, sans compter la lecture de nombreux ouvrages, au premier rang desquels figure la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Élisée Reclus. Cette matière géographique, pierre angulaire des *Voyages Extraordinaires*, permet à l'auteur d'écrire ce qu'il appelle lui-même des *romans géographiques*.

Pour Jean-Marie Seillan, le glissement du *roman historique* vers le *roman géographique* relève d'un passage des fictions romanesques fondées sur l'*ici-avant* aux fictions romanesques fondées sur l'*ailleurs-maintenant*²⁵⁶. Ainsi, « la concurrence faite au *roman historique* par le *roman géographique* témoigne de la rupture épistémologique autour de laquelle le XIX^{ème} siècle tout entier a pivoté »²⁵⁷. L'inversion chronotopique analysée par Jean-Marie Seillan dans son article commencerait donc avec la publication des *Voyages Extraordinaires* qui mettent en scène l'*ailleurs-maintenant* par opposition à l'*ici-avant* du *roman historique*²⁵⁸.

Ainsi Jules Verne passe systématiquement dans les *Voyages Extraordinaires* d'une géographie scientifique à une géographie plus imaginaire, voire fantastique. D'où naît l'interrogation suivante : comment Jules Verne passe-t-il alors d'une géographie à l'autre ? Comment construit-il cette géographie imaginaire ?

L'article de Jean-Marie Seillan, seul à poser véritablement le problème du *roman géographique* en ces termes, met en évidence une inversion fondamentale qui permet de saisir comment et pourquoi Jules Verne sollicite et développe l'imaginaire géographique dans chacun de ses romans : « [...] le *roman historique* et le *roman géographique* reposent sur des

²⁵⁶ Seillan Jean-Marie. *Histoire d'une révolution épistémologique au XIX^{ème} siècle : la captation de l'héritage d'Alexandre Dumas par Jules Verne*, op. cit., p. 216-217.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 199.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 201-202.

*chronotopes inversés*²⁵⁹ [...] *Le roman historique et le roman géographique s'en distinguent en ce que leur chronotope propre résulte de la variation d'un seul des deux paramètres. Le premier fait jouer la variable temporelle et répond à la formule ici-autrefois ; il suppose un recul chronologique et n'a pas coutume de délocaliser l'action. Le second explore les ressources de la variable spatiale et obéit au couple diagonalement opposé de l'ailleurs et du maintenant ; il propose des histoires contemporaines se déroulant dans des lieux lointains* »²⁶⁰.

Ce basculement constitue une évolution épistémologique majeure dans l'histoire de la littérature mais aussi dans l'histoire de la géographie. Sur ce point l'œuvre de Jules Verne participe activement de l'histoire d'une discipline qui s'institutionnalise en France à partir de 1870. C'est ainsi que « *Le début du XX^{ème} siècle voit disparaître trois grandes figures, presque contemporaines, qui ont diffusé en parallèle une certaine culture géographique : le géographe Élisée Reclus (1830-1905), célèbre pour sa Nouvelle Géographie universelle et qui achève alors la publication de son autre somme, L'Homme et la Terre ; Jules Verne (1828-1905), écrivain, vulgarisateur, éveilleur de curiosité géographique à travers sa série des Voyages Extraordinaires ; Émile Levasseur (1823-1911), professeur au Collège de France, démographe, historien, économiste, rénovateur de la géographie scolaire des années 1870 et inventeur de la géographie économique. Ce sont, dans leur variété, des symboles éclatants de l'engouement polymorphe pour la géographie qui a marqué le dernier tiers du XIX^{ème} siècle* »²⁶¹.

Profondément géographique, l'œuvre de Jules Verne s'inscrit dans une période où l'intérêt pour la géographie ne fait que croître. La transition entre le Second Empire et la III^{ème} République marque les écrits verniens : on voit une évolution dans les thèmes retenus par le romancier, où aux thèmes géographique et scientifique s'ajoutent des considérations plus morales, politiques, philosophiques et sociales. Enregistrant avec une dizaine d'années de décalage ces différentes mutations liées à l'instauration de la III^{ème} République (défaite de Sedan, perte de l'Alsace-Lorraine, expansion coloniale, nationalisme), l'œuvre de Jules Verne

²⁵⁹ L'auteur fait référence ici au concept élaboré par Mikhaïl Bakhtine : « *Nous appellerons chronotope, ce qui se traduit, littéralement, par « temps-espace » : la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature.* » In : « *Formes du temps et du chronotope dans le roman* », Esthétique et théorie du roman, traduction de Daria Olivier. Paris : Gallimard, coll. « Tel », 1978. p. 237. Voir également : Claval Paul. *La Géographie et les chronotopes*, op. cit.

²⁶⁰ Seillan Jean-Marie. *Histoire d'une révolution épistémologique au XIX^{ème} siècle : la captation de l'héritage d'Alexandre Dumas par Jules Verne*, op. cit., p. 201-202.

²⁶¹ Robic Marie-Claire, Mendibil Didier, Gosme Cyril, Orain Olivier et Tissier Jean-Louis. *Couvrir le monde. Un grand XX^{ème} siècle de géographie française*, ADPF (Ministère des Affaires étrangères), 2006. p. 10.

demeure le témoin privilégié d'une géographie en profonde mutation. Nous verrons plus loin dans cette partie que la césure apparaît plus spécifiquement dans les années 1880.

A) - Jules Verne et la Société de Géographie de Paris (1865-1898)

1 - Jules Verne et la géographie du Second Empire

Les Voyages Extraordinaires apparaissent à un moment très précis de l'histoire de la géographie, et notamment de celle de la Société de Géographie de Paris. Pour Dominique Lejeune, « *Mil huit cent soixante-quatre, c'est le début de la présidence du marquis Chasseloup-Laubat, qui instaure avec l'employé Maunoir une véritable dyarchie, mais aussi la mort de Jomard et l'entrée « en géographie » de l'auteur des Voyages Extraordinaires, dans le cadre d'une décennie où se manifeste en France une profonde transformation capitaliste, technique, scientifique et intellectuelle. Une décennie qui voit à la Société de Géographie se manifester une véritable « génération de 1828 », date de la naissance de Jules Verne, d'Élisée Reclus et de William Martin, trio auquel on peut sans difficulté ajouter Charles Maunoir, né en 1830* »²⁶². En 1866, à l'occasion d'un discours, Chasseloup-Laubat « *remercie tous ceux des géographes « qui ont pour mission de vulgariser, de populariser, ces connaissances qui, sous leur plume, et leur burin, ont toujours tant d'attrait* » »²⁶³. Le clin d'œil à Jules Verne est évident : il permet de légitimer la place de Jules Verne au sein de cette société savante en reconnaissant l'utilité de son œuvre dans la transmission du savoir géographique.

Lorsque l'auteur entre à la Société de Géographie de Paris, en 1865, la France vit toujours sous le régime du Second Empire. À partir de 1870-71, avec l'instauration de la III^{ème} République, la formation d'une véritable école française de géographie débute sous l'impulsion du géographe Paul Vidal de La Blache (1845-1918) : « *Aussi, loin de représenter un vide, la disparition des grandes figures de la géographie comme Reclus, Verne et Levasseur, est envisagée dans ce monde savant comme une page qui se tourne, comme une ponctuation menant à un nouveau régime intellectuel : une phase proprement scientifique, celle d'une géographie de professeurs d'université et d'étudiants réguliers, qui fait pièce à la posture grand public, d'ordre critique et prophétique pour l'un, de fonction divertissante et fictionnelle pour le second, et qui dépasse la posture programmatique et quelque peu*

²⁶² Lejeune Dominique. *Les Sociétés de Géographie en France, dans le mouvement social et intellectuel du XIX^{ème} siècle*. Thèse de doctorat d'État : Lettres et Sciences humaines (Histoire), Philippe Vigier Dir. Université Paris X - Nanterre, 1987. p. 669. Élisée Reclus est né en 1830, pas en 1828.

²⁶³ *Ibid.*, p. 432.

encyclopédique de l'académicien polyvalent »²⁶⁴. Certes, l'œuvre de Jules Verne est encyclopédique, mais parce qu'elle emprunte également à la pensée d'Élisée Reclus elle s'inscrit dans une modernité digne d'être soulignée.

Jules Verne, qui va rester plus de 30 ans membre de la Société de Géographie de Paris (de 1865 à 1898), sera assidu aux séances de celle-ci, offrant à l'occasion « [...] *la primeur de la lecture d'un chapitre d'un volume à paraître* »²⁶⁵. Les bulletins de la Société de Géographie de Paris vont lui fournir une source d'inspiration inépuisable. Il en témoigne à la fin de sa vie : « *Je lis aussi entièrement les bulletins des Sociétés scientifiques et en particulier ceux de la Société de Géographie, car vous remarquerez que la géographie est à la fois ma passion et mon sujet d'étude* »²⁶⁶. Il déclare par exemple à son éditeur ne s'être « [...] *servi que des textes des Bulletins de la Société de Géographie* » pour écrire *Mirifiques aventures de Maître Antifer*²⁶⁷ (1894). Pour *Le Superbe Orénoque* (1898), l'auteur s'inspirera essentiellement des travaux de Jean Chaffanjon et d'Élisée Reclus, membres de la célèbre Société, comme nous le verrons plus loin.

Il existe une double relation qui unit Jules Verne à la Société de Géographie de Paris. D'une part, elle permet à l'écrivain de témoigner de son intérêt pour la géographie au sein d'une société renommée et légitime en matière d'exploration géographique ; d'autre part, la Société de Géographie trouve en Jules Verne un véritable promoteur de la géographie auprès d'un lectorat attentif aux dernières découvertes géographiques et scientifiques. Des écrivains comme Jules Verne ne peuvent que contribuer à l'essor d'une telle Société. Cette dernière, en échange, ne peut que légitimer et encourager une œuvre littéraire (et géographique) entreprise à un moment où l'intérêt pour la géographie est grandissant.

N'oublions pas également que Jules Verne, dans les années 1880-1890, écrit en plein « *rêve colonial* »²⁶⁸ pour reprendre l'expression de Dominique Lejeune : « *En 1860, seuls la Grande-Bretagne et les Pays-Bas disposent de véritables empires coloniaux. En une génération, la France et dans une moindre mesure le Portugal, la Belgique et l'Espagne se dotent alors de colonies plus ou moins étendues* »²⁶⁹. Cet aspect est fondamental pour notre

²⁶⁴ Robic Marie-Claire, Mendibil Didier, Gosme Cyril, Orain Olivier et Tissier Jean-Louis. *Couvrir le monde. Un grand XX^{ème} siècle de géographie française*, op. cit., p. 25.

²⁶⁵ Lejeune Dominique. *Les Sociétés de Géographie en France, dans le mouvement social et intellectuel du XIX^{ème} siècle*, op. cit., p. 421.

²⁶⁶ Sherard Robert. « Jules Verne, sa vie et son travail racontés par lui-même, 1894 ». Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, op. cit., p. 92.

²⁶⁷ Lejeune Dominique. *Les Sociétés de Géographie en France, dans le mouvement social et intellectuel du XIX^{ème} siècle*, op. cit., p. 425.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 18.

²⁶⁹ Claval Paul. *Histoire de la Géographie*, op. cit., p. 60-61.

propos, car il permet de comprendre l'état d'esprit d'un auteur fervent défenseur de la République.

Mais à l'enthousiasme de l'écrivain-géographe débutant succède (ou resurgit ?) à la fin du siècle l'angoisse du progrès. Comme le résume Jean Chesneau à la fin de son ouvrage, « *le regard vernien sur le monde n'a rien de figé, de stagnant. Il a suivi le mouvement même des affaires du temps pendant le dernier tiers du XIX^{ème} siècle, il a évolué aussi avec la personnalité de l'écrivain. Les espoirs et l'optimisme du saint-simonisme tardif, si vivant encore sous le Second Empire et qui étaient au cœur du projet hetzélien, ont laissé place, à partir des années 1880-1890, aux dures réalités de l'expansionnisme notamment américain et de l'impérialisme [...]* »²⁷⁰.

L'évolution du contexte historique et géopolitique, associée à l'évolution du regard de Jules Verne sur le monde, permet d'appréhender autrement l'écriture et l'objectif des *Voyages Extraordinaires*. La géographie, qui est au cœur des romans verniens, n'est pas cette géographie universitaire qu'impulse Vidal de La Blache à partir des années 1870. Pour autant, la césure est-elle aussi nette ? Faut-il aujourd'hui considérer la géographie des *Voyages Extraordinaires* comme obsolète et dénuée d'intérêt ? Élisée Reclus, dont la modernité à certains égards interroge toujours les géographes actuels, a influencé Jules Verne dans l'écriture de ses romans, surtout dans la deuxième partie de son œuvre. Cette influence de l'œuvre et de la pensée du géographe sur le romancier mérite d'être analysée, car elle permet de souligner comment les romans de Jules Verne témoignent directement, avec un léger décalage évident, de la transition, de la mutation profonde qui s'opère lors du passage de la géographie du Second Empire à celle de la III^{ème} République. L'hypothèse que nous souhaitons développer ici est que la modernité reconnue aujourd'hui des écrits d'Élisée Reclus participe directement de la modernité des écrits de Jules Verne, ce dernier ayant écrit aussi et avant tout en s'inspirant du géographe français.

2 - D'Élisée Reclus à Jules Verne : aux origines de la géographie dans les *Voyages Extraordinaires*

Élisée Reclus (1830-1905), géographe, anarchiste, libertaire, est le contemporain de Jules Verne. Il est intéressant de voir comment les deux hommes ont un parcours de vie relativement similaire. Jules Verne, comme nous l'avons vu, étudie le droit à Paris pour satisfaire à la demande paternelle ; Élisée Reclus étudie la théologie pour répondre à

²⁷⁰ Chesneau Jean. *Jules Verne. Un regard sur le monde. Nouvelles lectures politiques, op. cit.*, p. 275.

l'injonction de son père, pasteur protestant. Alors que Jules Verne se dirige finalement vers la littérature, Élisée Reclus se rend à Berlin pour suivre les cours de Karl Ritter.

Élisée Reclus, après un long exil aux États-Unis suite au coup d'État de 1851, rejoint la France et commence l'écriture, dès le début des années 1860, de ses ouvrages en géographie, période durant laquelle il est admis à la Société de Géographie de Paris (en 1858, soit 7 ans avant Jules Verne). Durant cette même période, Jules Verne devient célèbre avec la parution en 1863 de *Cinq semaines en ballon*, suivie de *Voyage au centre de la terre* (1864). Alors qu'Élisée Reclus entame la rédaction de sa monumentale *Nouvelle Géographie Universelle* (1875-1894), Jules Verne poursuit l'écriture de ses *Voyages Extraordinaires* (1863-1905). C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, comme nous allons le voir, les références directes à Élisée Reclus n'apparaissent qu'à partir de 1885, avec *Mathias Sandorf*. Sait-on qu'originellement le dernier mot prononcé par le capitaine Nemo était « *Indépendance !* ». Mais Hetzel père décide de le censurer pour le remplacer par « *Dieu et patrie !* » (*L'Île Mystérieuse* ; 1874-75). « *Indépendance !* »²⁷¹ : ce dernier caractérise bien la pensée géographique et libertaire d'Élisée Reclus. Ce dernier aura également un temps le même éditeur que Jules Verne et publiera chez Hetzel *Histoire d'un ruisseau* et *Histoire d'une montagne*²⁷².

Jean-Louis Tissier considère que la source essentielle des *Voyages Extraordinaire* « a été la géographie traditionnelle descriptive »²⁷³. Il ajoute quelques lignes plus loin que « [...] par l'importance de la nomenclature, la prédominance des faits d'ordre naturel, Jules Verne a « couronné » la vieille géographie et les nouveaux géographes, ses contemporains (Vidal et ses élèves) paraissent l'ignorer. Absent des programmes scolaires littéraires et de la géographie officielle, Jules Verne prend sa revanche le jour des Prix. Ses volumes récompensent souvent les meilleurs élèves »²⁷⁴. Le géographe insiste dans son article sur l'importance de l'œuvre d'Élisée Reclus dans les sources utilisées par Jules Verne, tout comme le fait Robert Ferras en 1989, dans son article *Jules Verne, géographe, aussi*²⁷⁵. Il y a un parallélisme intéressant à relever entre les deux productions : la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Élisée Reclus et les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne²⁷⁶. L'influence

²⁷¹ Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne l'enchanteur*, op. cit., p. 194.

²⁷² Ces deux textes sont publiés dans la *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation*, respectivement en 1869 et 1880.

²⁷³ Tissier Jean-Louis. « L'Île Mystérieuse - Jules Verne - 1874 - hydrographie et orographie. L'île est-elle habitée ? Baptême des baies, caps, golfes, rivières... », op. cit.

²⁷⁴ *Ibid.*,

²⁷⁵ Ferras Robert. « Jules Verne, géographe, aussi ». In : *Les Géographies Universelles et le monde de leur temps*. Collection RECLUS Modes d'Emploi, 1989. p. 61-66.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 62.

d'Élisée Reclus et de sa géographie sur l'œuvre du romancier est notable. Cependant, peu de géographes se sont penchés sur cette intéressante parenté. Or, elle permet d'éclairer autrement la postérité de l'œuvre vernienne. Les accents reclusiens de certains *Voyages Extraordinaires*, comme par exemple dans *Le Superbe Orénoque*, participent aussi de la pérennité et de la redécouverte d'une œuvre trop longtemps méconnue et réduite à un simple registre de littérature pour enfants. La dimension géographique des *Voyages Extraordinaires* est beaucoup plus complexe et subtile qu'il y paraît.

Béatrice Giblin reconnaît ainsi qu' « *un aspect de son œuvre [celle de Jules Verne] n'a pas encore fait vraiment l'objet de recherches, et c'est d'autant plus étonnant que celui-ci est loin d'être secondaire : il s'agit de la géographie. [...] Jules Verne connaît et utilise les travaux géographiques d'Élisée Reclus [...] »*²⁷⁷. Ainsi « *La géographie dans les romans de Jules Verne est loin d'être seulement un catalogue descriptif des contrées parcourues par les héros : souvent l'action se noue autour d'une théorie, d'une hypothèse géographique dont il s'agit de vérifier le bien-fondé ou le caractère erroné »*²⁷⁸. Nous verrons avec l'analyse du roman *Le Superbe Orénoque* qu'effectivement les voyages réalisés par les héros verniens ne se limitent pas uniquement à une description des lieux traversés. Ces derniers sont habités, ils donnent du sens, parfois symbolique, à un territoire. Ils cherchent souvent une réponse à une question géographique importante, comme par exemple, l'emplacement exact des sources d'un fleuve.

L'ambition des *Voyages Extraordinaires* est également chez Jules Verne celle d'écrire sa « *géographie universelle pittoresque* », à l'image de celles de Conrad Malte-Brun et d'Élisée Reclus²⁷⁹. Mais si sa *géographie universelle* est effectivement moins scientifique car plus littéraire et romancée, elle demeure d'autant plus pertinente par la place que l'auteur accorde à l'imaginaire dans ses récits. C'est cette liberté, plus familière au romancier qu'au géographe, qui fait la force et la différence fondamentales de l'écrivain avec les productions géographiques de ses contemporains. Car Jules Verne est un écrivain-géographe : l'espace géographique sert de support à l'écriture et à l'imagination. De ce point de vue il accompagne le souhait d'Élisée Reclus, qui, protestant contre l'intention d'augmenter le prix de l'abonnement du Bulletin de la Société de Géographie de Paris, déclare qu'il est du « *but de la Société de répandre le goût de la géographie »*²⁸⁰.

²⁷⁷ Béatrice Giblin. « Jules Verne, la géographie et « L'Île Mystérieuse ». Pour le 150^{ème} anniversaire de sa naissance ». In : *Hérodote*, n° 10, 1978. p. 76-90.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 79.

²⁷⁹ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905, op. cit.*, p. 123.

²⁸⁰ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1^{er} semestre 1866. p. 69.

Jules Verne, de par son projet éditorial, son époque, participerait plus d'une géographie dite « traditionnelle » que d'une géographie plus « universitaire » qui se développe autour de Vidal de La Blache. Pour autant, faut-il véritablement enfermer Jules Verne dans cette catégorie ? L'œuvre de Jules Verne, qui rappelle à bien des égards celle d'Élisée Reclus, ne mérite-t-elle pas une autre considération ? Comme le souligne Robert Ferras dans son article à propos de Jules Verne : « *Membre de la Société de Géographie de Paris, il ne laisse pas œuvre de géographie au sens universitaire, mais fait beaucoup plus pour la géographie. Répondant peut-être en quelque écho lointain à l'appel de Malte-Brun en son livre premier de la Géographie Universelle, répondre « aux vœux des personnes qui se plaignent de manquer absolument d'un ouvrage dans lequel on puisse apprendre la géographie sans courir le risque d'être à jamais dégoûté de cette étude »* »²⁸¹. Rendons-nous à cette évidence : un siècle après, l'œuvre de Jules Verne est toujours capable de déclencher des vocations de géographes, voyageurs, explorateurs.

B) - De Vivien de Saint-Martin à Paganel, des frères Arago à Élisée Reclus

Louis Vivien de Saint-Martin (1802-1897²⁸²), ancien secrétaire général de la Société de Géographie de Paris (1845-1850), publie entre 1863 et 1876, et suite aux dernières parutions verniennes, cinq comptes-rendus majeurs dans la revue *L'Année Géographique*, dont il est le fondateur. Ces témoignages sont d'autant plus importants pour l'auteur et l'éditeur qu'ils constituent tous une sérieuse caution, à la fois scientifique et géographique, au projet retenu par Verne et Hetzel dans le cadre de l'édition des *Voyages Extraordinaires*²⁸³.

1 - De Vivien de Saint-Martin à Paganel : De la Société de Géographie de Paris aux *Voyages Extraordinaires*

Relatant *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, Vivien de Saint-Martin souligne que Jules Verne excelle dans ce « [...] genre où se sont illustrés les auteurs de *Robinson et de Gulliver*, sans parler de la multitude fastidieuse de ce qu'on nomme les *Voyages imaginaires* [...] ; la géographie et les phénomènes de la nature polaire y sont décrits de

²⁸¹ Ferras Robert. « Jules Verne, géographe, aussi », *op. cit.*, p. 61.

²⁸² « *Autodidacte, Vivien de Saint-Martin était passionné par trois aspects de la géographie : la géographie historique, l'enseignement de la géographie et la vulgarisation de cette discipline. Il avait débuté comme cartographe et comme compilateur d'ouvrages de géographie pour l'enseignement [...]* ». Margot Jean-Michel. Postface à : Dupuy Lionel. *Jules Verne, l'homme et la terre. La mystérieuse géographie des Voyages Extraordinaires*, *op. cit.*, p. 165.

²⁸³ Embs J.-M. « Une caution scientifique aux débuts de Jules Verne : Louis Vivien de Saint-Martin ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 142, 2002. p. 53-55.

main de maître »²⁸⁴. Cet éloge du roman de Jules Verne est apprécié par Hetzel qui décide de le reprendre à quelques mots près dans le *Magasin d'éducation et de récréation* : « Nous empruntons à l'Annuaire géographique, de M. Vivien de Saint-Martin, la page suivante sur les travaux géographiques de M. Jules Verne, publiés tant dans le Magasin que dans la Bibliothèque d'éducation et de récréation. Nous sommes heureux, à tous égards, de voir un savant aussi éminent que M. Vivien de Saint-Martin, le géographe le plus autorisé de ce temps-ci, rendre cette éclatante justice à notre collaborateur »²⁸⁵.

Il est important de remarquer comment le géographe reconnaît dans les romans de Jules Verne un genre « où se sont illustrés les auteurs de *Robinson* et de *Gulliver*, sans parler de la multitude fastidieuse de ce qu'on nomme les *Voyages imaginaires* ». Le merveilleux, l'imaginaire et le géographique sont évoqués dans la description de ce genre où Jules Verne s'est créé « une place à part ». Et le géographe de conclure : « la géographie et les phénomènes de la nature polaire y sont décrits de main de maître ». L'enthousiasme du géographe ne pouvait qu'encourager le jeune romancier à poursuivre dans cette voie nouvelle.

Dans son deuxième compte-rendu qui concerne la publication de *Voyage au centre de la Terre*, Vivien de Saint-Martin émet un désir : celui que Jules Verne écrive « [...] l'histoire même de notre globe avant l'apparition de l'homme, ce couronnement sublime de la création, et nous dépeindre les étonnements, les terreurs, les adorations de l'Être nouveau en présence du spectacle qui pour la première fois frappe ses regards, c'est là un sujet digne, je le crois, du sérieux talent de Monsieur Verne »²⁸⁶.

Ce souhait, c'est Élisée Reclus qui va le réaliser véritablement. Dans l'introduction de son célèbre ouvrage *L'Homme et la Terre* (1905), où figure en exergue cette magnifique maxime, « *L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même* », l'auteur explique : « Il y a quelques années, après avoir écrit les dernières lignes d'un long ouvrage, la Nouvelle Géographie universelle, j'exprimais le vœu de pouvoir un jour étudier l'Homme dans la succession des âges comme je l'avais observé dans les diverses contrées du globe et d'établir les conclusions sociologiques auxquelles j'avais été conduit. [...] Ce livre est celui que je présente actuellement au lecteur »²⁸⁷.

²⁸⁴ Margot Jean-Michel. *Jules Verne en son temps - vu par ses contemporains francophones (1863-1905)*, op. cit., p. 19. *L'Année géographique*, 1863, Paris : Hachette, 1864. p. 133.

²⁸⁵ *Ibid.* Il s'agit du *Magasin d'éducation et de récréation*, 2^{ème} année, premier semestre, 3^{ème} volume, 1865-1866, p. 266.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 20. *L'Année géographique*, 1864, Paris : Hachette, 1865. p. 408. L'auteur fait référence ici à la première version du roman, celle où ne figurent pas encore les chapitres relatifs à la découverte de Boucher de Perthes.

²⁸⁷ Reclus Élisée. *L'Homme et la Terre*. Paris : Librairie Universelle, 1905. 3545 p. (6 volumes).

Néanmoins, nous le montrerons par la suite avec l'analyse du roman *Le Superbe Orénoque*, il est intéressant de voir comment Jules Verne va à son tour et à sa manière évoquer le premier homme dans ses différents *Voyages Extraordinaires*. L'un des exemples les plus représentatifs est celui de *L'Île Mystérieuse*²⁸⁸. Nous reviendrons plus longuement sur l'analyse de ce roman dans la quatrième partie de cette thèse.

Également, le souhait de Vivien de Saint-Martin de voir Jules Verne évoquer le premier homme dans un prochain ouvrage est-il lié à sa lecture du *Voyage au centre de la terre* ? En effet, ce voyage dans les entrailles de la Terre est aussi un voyage dans le temps²⁸⁹. En 1867, Jules Verne rajoute des chapitres dans l'édition illustrée pour rendre compte de la découverte récente de Boucher de Perthes²⁹⁰ : « *L'authenticité d'un fossile humain de l'époque quaternaire semblait donc incontestablement démontrée et admise* »²⁹¹.

La référence au premier homme (fossile) est faite dans un des tous premiers romans de l'auteur. Mais si elle ne répond que très indirectement à la demande faite par Vivien de Saint-Martin, elle permet surtout à l'auteur d'introduire la préhistoire dans un récit qui tente de coller alors autant que possible à l'actualité. En réalité, cette référence au premier homme (Adam), Jules Verne l'a faite plus précisément dans le tout premier chapitre de sa *Découverte de la Terre - Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (1870). Malheureusement ce chapitre ne sera pas publié du vivant de l'auteur et il n'est réapparu que très récemment²⁹². Cet Adam, nous le retrouvons dans une nouvelle intitulée *Édom* - qui paraît sous le titre *L'Éternel Adam* - en 1910²⁹³. La paternité du texte pose cependant problème : est-il de Verne père ou de Verne fils²⁹⁴ ? Véritable testament littéraire, réflexion sur l'origine du monde, son évolution, sa fin, sur l'éternel retour aux sources, sur l'avenir de l'écriture et de la littérature, *Édom* fait écho à de nombreux romans de Jules Verne, dont *Paris au XX^{ème} siècle* et *Voyage au centre de la Terre*. L'auteur y écrit : « *Édom, c'était la déformation d'Edèm, lui-même déformation d'Adam, lequel Adam n'était peut-être que la déformation de quelque autre mot*

²⁸⁸ Dupuy Lionel. *En relisant Jules Verne, un autre regard sur les Voyages Extraordinaires*, op. cit., p. 129-152.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 19-46.

²⁹⁰ Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne l'enchanteur*, op. cit., p. 99.

²⁹¹ Verne Jules. *Voyage au centre de la Terre*, 1867. Chapitre XXXVIII. La première publication du roman date de 1864. Voir également à ce titre : Chelebourg Christian. « Jules Verne, la science et l'espace. Travail de la rêverie ». In : *Archives des Lettres Modernes*, n° 4, 2005. p. 18-19.

²⁹² Dumas Olivier. « Adam et Édom. Textes de Verne aux parallèles inconnus ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, vol. 36, n° 142, 2002. p. 56-58.

²⁹³ *L'Éternel Adam*. In : *Hier et demain*. Paris : Hetzel, 1910.

²⁹⁴ Dehs Volker. « Introduction ». In : *Contes et nouvelles de Jules Verne*. Rennes : Éditions Ouest-France, 2000. p. 17.

plus ancien. *Édom, Edèm, Adam, c'est le perpétuel symbole du premier homme, et c'est aussi une explication de son arrivée sur la terre* »²⁹⁵.

Vivien de Saint-Martin, mort en 1897, qui n'a pu lire ces lignes, continue régulièrement de rendre compte dans *L'Année géographique* des derniers romans de Jules Verne, de manière toujours aussi élogieuse. À l'occasion de la publication pré-originale du roman *Les Enfants du capitaine Grant*, il publie son troisième compte-rendu : « *Nous rangerions volontiers sinon dans la classe des ouvrages d'enseignement géographique proprement dits, au moins parmi les livres les mieux faits pour en donner le goût et en préparer la sérieuse étude, les voyages fictifs dans la composition desquels Monsieur Jules Verne a conquis une spécialité si éminente* »²⁹⁶. Vivien de Saint-Martin souligne à plusieurs reprises dans son nouvel article l'aspect didactique des romans verniens, leur forte dimension géographique et les qualités d'imagination des récits de fiction. Un peu plus loin il rajoute : « *On a publié depuis vingt-cinq ans des voyages arrangés dont l'idée première est au fond la même que ceux de Monsieur Verne et qui ont un très grand débit grâce aux noms qu'on y a rattachés, Eyriès, Dumont d'Urville et d'autres : nous affirmons sans crainte qu'aucune de ces publications ne peut être mise en parallèle avec celles de Monsieur Verne* ». L'enthousiasme du géographe est toujours intact et il renforce notre hypothèse selon laquelle les *Voyages Extraordinaires* participent aussi de l'histoire de la géographie : ces derniers ont su établir un lien direct et efficace entre la géographie et le public.

L'année suivante, en 1868, Vivien de Saint-Martin publie son quatrième compte-rendu, un article dans lequel il évoque le même roman, mais dans sa version publiée en volumes²⁹⁷. Il rend également hommage à Théophile Lavallée mort l'année précédente et en remplacement duquel Jules Verne poursuit l'écriture de la *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*. Le compte-rendu de Vivien de Saint-Martin du roman de Jules Verne reprend, en termes différents, les propos tenus l'année auparavant. Remarquons au passage que ce roman de Jules Verne bénéficie de deux comptes-rendus du géographe. Pourquoi ce traitement de faveur ? Nous y reviendrons.

Le cinquième et dernier compte-rendu du géographe est publié à l'occasion du couronnement des *Voyages Extraordinaires* par l'Académie française en 1872. L'année précédente, toujours dans *L'Année géographique*, Vivien de Saint-Martin ne manque pas de saluer la parution de *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-1870) : « *Je ne crains pas*

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 372.

²⁹⁶ Margot Jean-Michel. *Jules Verne en son temps - vu par ses contemporains francophones (1863-1905)*, op. cit., p. 28-29. *L'Année géographique*, 1866. Paris : Hachette, 1867. p. 511.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 29. *L'Année géographique*, 1867. Paris : Hachette, 1868. p. 507.

*d'inscrire ici, au milieu des ouvrages rigoureusement scientifiques, cette nouvelle production de notre prestigieux Jules Verne, qui sait renfermer, dans les cadres créés par sa puissante imagination, tant de faits et de notions empruntés à ce que les études contemporaines ont de plus curieux et de mieux établi »²⁹⁸. Le compte-rendu, relatif au couronnement des *Voyages Extraordinaires* par l'Académie française, rappelle que *L'Année géographique* n'a jamais manqué de rendre hommage à Jules Verne dans ses différents livraisons : « *L'Académie française s'est tenue dans la même voie en décernant cette année un de ses prix à Monsieur Jules Verne pour l'ensemble des livres de vulgarisation, où le savant écrivain a su renfermer d'une manière si heureuse dans le cadre ingénieux d'une suite de voyages fictifs, une instruction au fond très solide et très sérieuse sous le charme dont l'imagination l'enveloppe. Il est peu de volumes de L'Année géographique où nous-mêmes nous n'ayons rendu un chaleureux et légitime hommage aux heureuses conceptions de Monsieur Verne »²⁹⁹.**

Ces cinq premiers comptes-rendus élogieux de Vivien de Saint-Martin permettent de montrer que, dès ses toutes premières publications, Jules Verne est considéré comme un écrivain-géographe habile à instruire et divertir. Vivien de Saint-Martin montre dans ses articles combien la géographie présente dans les romans de Jules Verne témoigne d'une parfaite connaissance des dernières découvertes scientifiques et de leurs conséquences sur l'évolution du monde. Cette reconnaissance de l'œuvre de Jules Verne par les membres (les plus éminents) de la Société de Géographie de Paris ne contribue-t-elle pas activement à considérer les *Voyages Extraordinaires* comme des *romans géographiques* ?

Après les élogieux comptes-rendus de Vivien de Saint-Martin, il faudra attendre un siècle pour retrouver chez des géographes des hommages similaires. D'autres articles relatifs à la sortie des romans de Jules Verne paraîtront encore du vivant de l'auteur, mais aucun ne sera écrit, semble-t-il, par un géographe. Par la suite, c'est Charles Maunoir³⁰⁰, géographe (il sera notamment le secrétaire de la Société de Géographie de Paris de 1867 à 1897), qui reprend la tête de *L'Année Géographique*. Jules Verne et Charles Maunoir se connaissent : ce dernier va introduire le romancier dans la commission centrale de la Société de Géographie en 1867. Autre élément de reconnaissance pour l'écrivain. Jules Verne y restera jusqu'en 1871, alors que son installation à Amiens ne lui permet plus d'assurer une présence régulière aux séances. Jules Verne évoque indirectement Charles Maunoir dans *Le Superbe Orénoque* (1898) : « *En face, sur l'autre rive, se dressait la masse sombre d'un haut pic. Ce ne pouvait*

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 34. *L'Année géographique*, 1870-1871. Paris : Hachette, 1872. p. 432.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 35. *L'Année géographique*, 1872. Paris : Hachette, 1873. p. 429.

³⁰⁰ Maunoir et Hetzel sont voisins : Le premier habite au 14 rue Jacob à Paris alors que le second habite au 18 de la même rue. Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 223.

être que le pic Maunoir, ainsi appelé par le voyageur français en l'honneur du secrétaire général de la Société de Géographie de Paris »³⁰¹. Il est intéressant de montrer ici comment les toponymes participent aussi activement de la symbolique de l'espace géographique où évoluent les héros verniens.

Concernant la question que nous avons soulevée plus haut : pourquoi le roman *Les Enfants du capitaine Grant* bénéficie-t-il de deux comptes-rendus aussi élogieux ? Ne serait-ce pas tout simplement parce que l'un des personnages principaux du roman n'est autre qu'un croisement savant entre Vivien de Saint-Martin, Élisée Reclus et les frères Arago ? Car le personnage de Paganel, dans le roman, est décrit ainsi par le narrateur : « *Jacques-Eliacin-François-Marie Paganel, secrétaire de la Société de Géographie de Paris, [...], qui, après avoir passé vingt ans de sa vie à faire de la géographie de cabinet, a voulu entrer dans la science militante, et se dirige vers l'Inde pour y relier entre eux les travaux des grands voyageurs* »³⁰². Interrogé sur sa mission, il répond : « *Oui, un utile et curieux voyage à tenter, et dont le programme a été rédigé par mon savant ami et collègue M. Vivien de Saint-Martin* »³⁰³. Pourtant cet infortuné Paganel ne se dirige pas vers les Indes, comme il le pense³⁰⁴ : « *Mais que vont dire M. de Quatrefages, le président de la commission centrale ! et M. d'Avezac ! et M. Cortambert ! et M. Vivien de Saint-Martin ! Comment me représenter aux séances de la Société !* »³⁰⁵. La référence à Vivien de Saint-Martin est directe et élogieuse à l'égard du géographe, ancien Secrétaire de la Société de Géographie de Paris de 1845 à 1850 : « *mon savant ami et collègue M. Vivien de Saint-Martin* ».

Il est intéressant de souligner ici le procédé qui conjugue habilement le fictif avec le réel (Paganel ami de Vivien de Saint-Martin), comment Jules Verne arrive à introduire une continuité logique et cohérente entre un roman, un voyage fictif et une société savante bien réelle. Pour le lecteur, la confusion est introduite dès la lecture de ces lignes, et l'on finit par croire en l'existence de Paganel. Telle est la force de l'écriture vernienne : donner à l'imaginaire, au fictif, l'épaisseur du réel.

Dominique Lejeune rapproche également Paganel des frères Reclus, comme nous l'avons évoqué précédemment : « *Jules Verne, membre de la Société de géographie de Paris - seulement ! - caricature ainsi les géographes, en utilisant plusieurs portraits réels pris sur le*

³⁰¹ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, 1898. Chapitre XXI (*Le campement du Pic Maunoir*).

³⁰² Verne Jules. *Les Enfants du capitaine Grant*. Chapitre VI (*Le passager de la cabine numéro six*). Première partie.

³⁰³ *Ibid.*

³⁰⁴ Dupuy Lionel. *Drôle de Jules Verne ! Humour, ironie et dérision dans l'œuvre de Jules Verne*. Dole : La Clef d'Argent, 2008. p. 9.

³⁰⁵ *Ibid.* Chapitre VII (« *D'où vient et où va Jacques Paganel* »). Ironie du sort, quand le roman sort en 1867-68 aux éditions Hetzel, Jules Verne fait justement partie de cette commission centrale.

vif ; Paganel symbolise le passage paradoxal et incongru de la géographie en chambre à l'exploration, science « militante ». Jacques certainement et Éliacin peut-être sont des saluts amicaux adressés à Élisée, Jean, Jacques Reclus ; le personnage, qui a de surcroît l'âge approximatif de Reclus et de Maunoir, le véritable secrétaire, est, en tout cas, psychologiquement et politiquement le géographe anarchiste »³⁰⁶. Reprenant les travaux et les conclusions de Jean Chesneaux, Paganel est pour lui « le porte-parole du saint-simonien et quarante-huitard Jules Verne : la « clef » du personnage, si clef il y a, n'est ni d'Avezac ni de Quatrefages, mais Élisée Reclus, l'ami et le géographe préféré de Jules Verne, souvent cité dans ses Voyages Extraordinaires »³⁰⁷.

Nous laissons la responsabilité à Dominique Lejeune d'affirmer que Jules Verne et Élisée Reclus étaient amis. L'auteur s'inspire en fait de Jean Chesneaux qui n'a jamais pu prouver son affirmation³⁰⁸. Aucune preuve concrète n'existe pour le moment concernant une telle amitié entre les deux hommes. Il serait normal cependant qu'ils se soient rencontrés lors d'une séance de la Société de Géographie de Paris dont ils étaient membres tous les deux, à la même époque³⁰⁹. L'hypothèse formulée est la même concernant une éventuelle rencontre entre le romancier et Vivien de Saint-Martin. Que Jules Verne, en revanche, admire Élisée Reclus, cela ne fait aucun doute, puisque l'auteur le déclare lui-même à la fin de sa vie : « J'ai toutes les œuvres d'Élisée Reclus - j'ai une grande admiration pour Élisée Reclus - et tout Arago »³¹⁰. Quatre ans plus tard, Adolphe Brisson écrit à propos du romancier amiénois : « Son plan arrêté, il se documente, il se procure tous les livres relatifs au coin de terre où le drame va s'engager, il se pénètre de la Géographie d'Élisée Reclus. C'est la phase pénible de la gestation. Le reste n'est plus qu'un jeu... »³¹¹. La citation de Jules Verne est essentielle pour nos propos, car l'auteur associe clairement dans la même phrase Élisée Reclus et Arago, déclarant disposer de toutes leurs œuvres³¹². Arago et Reclus ont bien marqué Jules Verne, mais à deux époques bien différentes, comme nous allons le montrer par la suite.

³⁰⁶ Lejeune Dominique. *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^{ème} siècle*. Paris : Albin Michel, 1993. p. 119.

³⁰⁷ *Ibid.*, même page.

³⁰⁸ Chesneaux Jean. *Jules Verne. Un regard sur le monde. Nouvelles lectures politiques*, op. cit.

³⁰⁹ Dupuy Lionel. « De Jules Verne à Elisée Reclus. Aux origines de la géographie dans les Voyages Extraordinaires ». In : *La Géographie - Acta Geographica*, 2006. p. 63-74.

³¹⁰ Sherard Robert. « Jules Verne, sa vie et son travail racontés par lui-même, 1894 ». Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, op. cit., p. 92.

³¹¹ Brisson Adolphe. « Jules Verne », op. cit. Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*. Page 137. L'entretien a été réalisé en 1898, en fin d'année.

³¹² À ce titre, Volker Dehs, biographe également de Jules Verne, nous apporte une précision : « Jules Verne n'avait pas la Nouvelle Géographie Universelle de Reclus dans sa bibliothèque personnelle, mais avait l'habitude de consulter la collection (incomplète) dans la Bibliothèque de la Société Industrielle d'Amiens. Sa

Si l'on ne doit pas négliger la référence faite aux frères Reclus, nous voyons aussi en Paganel un clin d'œil fait aux frères Arago, dont nous savons qu'ils se fréquentaient³¹³. Dominique Lejeune le reconnaît d'ailleurs dans sa thèse d'État. L'auteur écrit dans son texte : « De plus, J.-P. Faivre³¹⁴ a remarqué que deux des prénoms de Paganel étaient un hommage aux frères Arago, amis vénérés de Jules Verne, tous deux morts aveugles, alors que Paganel est nyctalope »³¹⁵.

En effet, Paganel dit se prénommer *Jacques-Eliacin-François-Marie*. Or Jacques Arago, géographe, n'est-il pas le frère de François Arago, le célèbre astronome et physicien ? Jacques est aveugle, il vit dans le noir. Or Paganel a cette faculté de bien voir la nuit, dans le noir : « Quant à ses yeux, ils se dissimulaient derrière d'énormes lunettes rondes et son regard semblait avoir cette indécision particulière aux nyctalopes »³¹⁶ ; « Paganel se disait nyctalope, Paganel y voyait la nuit »³¹⁷. Rappelons que Jacques Arago meurt en 1855 lors d'un voyage au Brésil (Paganel part en fait pour l'Amérique du Sud, au Chili plus précisément) et que l'un de ses succès s'intitule *Voyage autour du monde*. Or le sous-titre du roman de Jules Verne n'est-il pas justement *Voyage autour du monde* ?

Tous ces éléments nous permettent de penser, en bonne logique, que Jules Verne s'est aussi inspiré des frères Arago lorsqu'il a composé le personnage original de Paganel. Les frères Reclus, les frères Arago et Vivien de Saint-Martin semblent être incarnés littéralement et symboliquement dans ce personnage qui va faire le tour du monde, en accompagnant les enfants du capitaine Grant. Ce roman est d'autant plus important qu'il illustre la volonté du géographe de transmettre des connaissances, un savoir géographique aux enfants. Cette dimension pédagogique du voyage, la relation entre le maître et l'élève, soulignent l'ambition des *Voyages Extraordinaires* : transmettre autrement une certaine forme de connaissance du monde.

Le roman et l'imaginaire apparaissent comme des supports singulièrement adaptés à cette ambition pédagogique. Jules Verne joue astucieusement sur la confusion dans ses récits,

demande de compléter ladite collection fut rejetée par le conseil d'administration dans les années 1890 pour des raisons financières. »

³¹³ Jules Verne cite notamment trois géographes à la suite dans *Sans dessus dessous* (1889) : « Les terres arctiques proprement dites comprennent, d'après Malte-Brun, Reclus, Saint-Martin et les plus autorisés géographes [...] ».

³¹⁴ Faivre Jean-Paul. « L'Australie et Les Enfants du capitaine Grant ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 13, 1970. p. 101-102.

³¹⁵ Lejeune Dominique. *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^{ème} siècle*, op. cit., p. 417-418 ; chapitre V : *Des géographies de cabinet et l'expansion coloniale - 1864 - fin des années 1880*.

³¹⁶ Verne Jules. *Les Enfants du capitaine Grant*. Chapitre VI (« Le passager de la cabine numéro six »). Première partie.

³¹⁷ *Ibid.*, Chapitre XXVI (*L'Atlantique*). Première partie.

conjuguant subtilement réel et imaginaire. Car le personnage de Paganel, pour romanesque et fictif qu'il soit, donne pourtant l'impression d'exister réellement.

2 - Des frères Arago à Élisée Reclus : le tournant des années 1880

Élisée Reclus a incontestablement influencé Jules Verne dans ses romans. Mais ainsi que nous l'avons montré dans un précédent article, que nous développerons ici, c'est uniquement dans la deuxième partie de son œuvre que les références au géographe sont véritablement directes³¹⁸. Notre hypothèse est que la première partie de l'œuvre de Jules Verne, celle qui est surtout géographique et scientifique³¹⁹ (jusqu'à la mort d'Hetzel père en 1886, pour simplifier), s'inspire notamment des voyages et des travaux des frères Arago³²⁰. La deuxième partie de l'œuvre de Jules Verne, beaucoup plus portée sur les considérations morales, politiques, philosophiques, tout en restant ancrée dans le géographique et le scientifique, s'enrichit également des travaux d'Élisée Reclus (et de ses frères)³²¹. Or, la *Nouvelle Géographie Universelle* est publiée de 1875 à 1894. C'est dans cette deuxième période vernienne que la place de l'homme sur terre interroge encore plus l'auteur des *Voyages Extraordinaires*. Nous souhaitons faire remarquer que ce glissement (des frères Arago vers Élisée Reclus) souligne aussi et indirectement le passage du Second Empire vers la III^{ème} République : le tournant des années 1880 est à ce titre révélateur de l'évolution du regard que Jules Verne porte sur le monde³²².

Jean-Louis Tissier dans son analyse de *L'Île Mystérieuse* aboutit au même constat : « *Les relations de Jules Verne avec son contemporain Élisée Reclus (1830-1905) ont été irrégulières et indirectes ; la première série des Voyages Extraordinaires (1863-1878), celle qui présente la veine géographique la plus riche et la plus contenue, est antérieure à la publication de la Nouvelle Géographie Universelle de Reclus. Curieusement, la seconde série, plus politique et sociale, fait assez fidèlement écho aux idées libertaires d'Élisée*

³¹⁸ Dupuy Lionel. *De Jules Verne à Élisée Reclus. Aux origines de la géographie dans les Voyages Extraordinaires*, op. cit.

³¹⁹ Tissier Jean-Louis. « L'Île mystérieuse - Jules Verne - 1874 - Hydrographie et orographie. L'île est-elle habitée ? Baptême des baies, caps, golfes, rivières... », op. cit.

³²⁰ Le Lay Colette. « François Arago, héros de Jules Verne ? ». In : *Jules Verne, les Machines et la Science*. Actes du colloque international - 12 octobre 2005 - École Centrale de Nantes, 2005. p. 159-167.

³²¹ Précisons cependant qu'Élisée Reclus a également écrit dans une veine analogue à celle d'Arago avant la publication de sa N.G.U. Il s'agit simplement ici de mettre en relief cette transition dans les approches et les influences géographiques.

³²² Chesneaux Jean. *Jules Verne. Un regard sur le monde. Nouvelles lectures politiques*, op. cit., p. 277.

Reclus »³²³. Cependant nous étendons, comme nous l'avons précisé auparavant, la première série des *Voyages Extraordinaires* jusqu'à la mort d'Hetzel père (1886).

Un tableau synthétique et comparatif des références à Élisée Reclus et aux frères Arago dans les *Voyages Extraordinaires* permet de montrer que ces références directes³²⁴ procèdent toutes d'un découpage pratiquement parfait en deux parties de l'œuvre de Jules Verne : avant 1885-86, et les différents problèmes rencontrés par le romancier, il n'existe aucune référence directe à Élisée Reclus. À l'inverse, elles sont très nombreuses concernant les frères Arago. Après 1885-86, les références aux frères Arago n'apparaissent plus que dans un roman : *Clovis Dardentor* (1896). Par contre les références à Élisée Reclus deviennent systématiques. Certes, un tel tableau comparatif n'a pas valeur de preuve absolue, mais il contribue à montrer que les influences et l'inspiration de Jules Verne s'inscrivent bien dans deux périodes différentes³²⁵. Jules Verne s'est inspiré des travaux géographiques et scientifiques des frères Arago et des textes géographiques, politiques, sociaux et moraux d'Élisée Reclus. En somme, nous obtenons 29 références directes pour Élisée Reclus et 36 pour les frères Arago³²⁶.

Nous savons à quel point ces références directes dans les *Voyages Extraordinaires* permettent d'éclairer les influences et les sources du romancier dans les différentes périodes de son écriture³²⁷. Philippe Burgaud apporte une précision importante sur les sources de Jules Verne : « Autre source possible d'inspiration, les œuvres de F. Arago. Charles-Noël Martin, dans sa thèse, avance l'hypothèse que Jules Verne les connaissait bien et qu'il s'est inspiré de certaines aventures arrivées à ce savant au cours de sa vie. L'œuvre, complète (?), figurait dans la bibliothèque sous forme de 17 volumes »³²⁸.

³²³ Tissier Jean-Louis. « L'Île mystérieuse - Jules Verne - 1874 - Hydrographie et orographie. L'île est-elle habitée ? Baptême des baies, caps, golfes, rivières... », *op. cit.*

³²⁴ La recherche a été réalisée grâce à l'*Interface Jules Verne* développée par René Paul (<http://www.RenePaul.net>). Elle a été effectuée sur tous les *Voyages Extraordinaires* publiés du temps de Jules Verne. Les romans posthumes n'ont pas été pris en compte car certains ont été remaniés par le fils, Michel Verne.

³²⁵ Document 4 : Occurrence des références directes faites à Élisée Reclus et aux frères Arago dans les *Voyages Extraordinaires*.

³²⁶ Quand le professeur Aronnax, le narrateur de *Vingt mille lieues sous les mers* (qui n'est autre que Jules Verne puisque ce dernier a servi justement de modèle à son propre personnage ; cf. document 18) décrit la bibliothèque du capitaine Nemo, ce sont les bien les membres, passés ou présents, de la Société de Géographie de Paris qu'il découvre ainsi : « Je vis là tout le Humboldt, tout l'Arago, les travaux de Foucault, d'Henry Sainte-Claire Deville, de Chasles, de Milne-Edwards, de Quatrefages, de Tyndall, de Faraday, de Berthelot, de l'abbé Secchi, de Petermann, du commandant Maury, d'Agassiz etc. les mémoires de l'Académie des sciences, les bulletins des diverses sociétés de géographie [...] ». Quelques lignes plus loin apparaît une date qui permet de situer la construction du Nautilus : 1865, l'année où Jules Verne devient justement membre de la Société de Géographie de Paris.

³²⁷ Compère Daniel. « Le jeu avec les références scientifiques dans les romans de Jules Verne ». In : *De la science en littérature à la science-fiction*. Paris : Éditions du CTHS, 1996. p. 137-145.

³²⁸ Burgaud Philippe. *La bibliothèque scientifique de Jules Verne*, *ibid.*, p. 129-135.

Qu'elle soit inspirée des frères Arago et/ou des travaux d'Élisée Reclus, qu'elle fasse écho directement ou indirectement aux bouleversements politiques qui s'opèrent en France, l'œuvre de Jules Verne conserve toujours dans son écriture une puissante trame géographique. Ce fil directeur est l'armature des *Voyages Extraordinaire*, la clef de voûte de cet édifice imposant qui n'est pas sans rappeler les *Géographies universelles* dont l'auteur s'est inspiré. Parce qu'il est romancier et géographe « amateur », Jules Verne est l'auteur de *romans géographiques*, et son œuvre participe directement à l'évolution et à la transformation de la géographie. Cette lecture de l'histoire de la géographie par le biais de l'analyse d'une œuvre littéraire ouvre la perspective d'un autre éclairage sur la réflexion épistémologique que nous pouvons porter sur notre discipline.

Références directes aux frères Arago dans les <i>Voyages Extraordinaires</i>		
Titre du roman	Année	Nombre de références
<i>De la Terre à la Lune</i>	1865	2
<i>Voyages et aventures du capitaine Hatteras</i>	1866	2
<i>Les Enfants du capitaine Grant</i>	1867-68	1
<i>Vingt mille lieues sous les mers</i>	1869-70	3
<i>Autour de la Lune</i>	1870	1
<i>Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe</i>	1872	7
<i>Le Pays des fourrures</i>	1873	2
<i>Hector Servadac</i>	1877	11
<i>Le Rayon vert</i>	1882	2
<i>Clovis Dardentor</i>	1896	5
	Total	36

Références directes à Élisée Reclus dans les <i>Voyages Extraordinaires</i>		
Titre du roman	Année	Nombre de références
<i>Mathias Sandorf</i>	1885	1
<i>Sans dessus dessous</i>	1889	1
<i>Le Château des Carpathes</i>	1892	4
<i>Claudius Bombarnac</i>	1892	1
<i>L'Île à hélice</i>	1895	3
<i>Le Sphinx des glaces</i>	1897	1
<i>Le Superbe Orénoque</i>	1898	8
<i>Le Testament d'un excentrique</i>	1899	6
<i>Bourses de voyage</i>	1903	4
	Total	29

Document 4 : Occurrence des références directes faites à Élisée Reclus et aux frères Arago dans les *Voyages Extraordinaires*

C) - Jules Verne ou le roman géographique

Il est possible de mesurer la popularité et l'influence d'un auteur sur une discipline au nombre de vocations que la lecture de ses romans a pu susciter : « *l'importance de la contribution que Jules Verne apporta à la connaissance et au goût de la géographie pourrait également être apprécié selon les vocations qu'il a suscitées. On en connaît certaines, avouées ou proclamées par les intéressés eux-mêmes, tel notamment, le commandant Charcot, mais combien se sont épanouies, peut-être inconsciemment, grâce au germe enfoui dans l'âme des adolescents par ces beaux volumes dont les illustrations collaboraient à l'enchantement du texte ?* »³²⁹. Dans ce domaine, Jules Verne fait figure de proue. Aujourd'hui, de nombreux géographes, universitaires ou non-professionnels, reconnaissent être venus en partie à la géographie grâce à leurs lectures d'enfance, au premier rang desquelles figurent les *Voyages Extraordinaires*.

1 - Comment je suis devenu géographe ?

Jean-Louis Tissier reconnaît que « [...] *des générations d'enfants et d'adolescents ont découvert le monde à travers ces voyages, que la lecture de ce véritable Livre des merveilles a éveillé des vocations de géographe et que les illustrations, de Riou notamment, ont nourri un imaginaire géographique* »³³⁰. L'auteur souligne le rôle incitatif de l'imaginaire dans les *Voyages Extraordinaires*, en plus de leur dimension géographique : c'est par l'imaginaire que l'on peut susciter l'attrait pour une discipline, la transmettre, la faire évoluer. Dans ce dispositif particulier, les *Voyages Extraordinaires* constituent alors la clef de voûte qui permet de lier une discipline à son public.

D'autres géographes actuels reconnaissent l'influence de Jules Verne dans leur parcours universitaire. Roger Brunet déclare : « [...] *je dévorais les Jules Verne, Fenimore Cooper, Mayne Reid, Burroughs et autres grands découvreurs ou inventeurs de mondes* »³³¹. Il souligne à quel point Jules Verne a été un créateur, un faiseur de monde. Or, il est impossible de créer des mondes (d'un point de vue romanesque bien sûr) sans faire appel à l'imaginaire, à la fois celui de l'auteur, et aussi celui du lecteur. Cette capacité à solliciter

³²⁹ Taussat Robert. « Contribution de Jules Verne au savoir et à la pensée géographiques ». In : *Actes du cent quatrième congrès national des sociétés savantes*, Bordeaux, 17-21 avril 1979. p. 67.

³³⁰ Tissier Jean-Louis. « L'Île mystérieuse - Jules Verne - 1874 - Hydrographie et orographie. L'île est-elle habitée ? Baptême des baies, caps, golfes, rivières... », *op. cit.* Initialement, *Le Livre des Merveilles* est le récit du périple de Marco Polo en Asie entre 1271 et 1295.

³³¹ Brunet Roger. « Raisons et saisons de géographe ». In : *Géocarrefour*, Vol. 78/1, 2003. p. 13-18. <http://geocarrefour.revues.org/index42.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

l'imaginaire (géographique et scientifique) fait la force des *Voyages Extraordinaires*. C'est par l'imaginaire que l'auteur suscite l'intérêt du lecteur, active ses représentations et ancre ses romans dans les souvenirs du lecteur.

Yves Lacoste, en 2005, à l'occasion de la célébration du centenaire de la mort d'Élisée Reclus (mort en 1905 comme Jules Verne), évoque son attachement à l'œuvre de Jules Verne, et plus particulièrement à *L'Île Mystérieuse* : « On célèbre aussi cette année le centième anniversaire de la mort de Jules Verne dont la série des romans éminemment géographiques doivent beaucoup aux ouvrages d'Élisée Reclus (ils eurent un temps le même éditeur : Hetzel) »³³².

L'écrivain-géographe le plus célèbre d'aujourd'hui qui reconnaît l'influence de Jules Verne sur son œuvre est Julien Gracq. Dans des entretiens inédits parus en 2000³³³, il déclare : « Il y a eu pour moi, Poe, quand j'avais douze ans - Stendhal, quand j'en avais quinze - Wagner, quand j'en avais dix-huit - Breton, quand j'en avais vingt-deux. Mes seuls véritables intercesseurs et éveilleurs. Et auparavant, pinçant une à une toutes ces cordes du bec grêle de son épinette avant qu'elles ne résonnent sous le marteau du piano forte, il y a eu Jules Verne. Je le vénère, un peu filialement. Je supporte mal qu'on me dise du mal de lui. Ses défauts, son bâclage m'attendrissent. Je le vois toujours comme un bloc que le temps patine sans l'effriter. C'est mon primitif à moi. Et nul ne me donnera jamais honte de répéter que *Les Aventures du capitaine Hatteras* sont un chef d'œuvre »³³⁴.

L'auteur rappelle les raisons de son parcours de géographe : « Il y a des origines lointaines à ce goût pour la géographie. Il y a certainement la lecture de Jules Verne qui a été une passion d'enfance. C'était pour moi une espèce de *Livre des Merveilles*. Les données morphologiques, bien sûr, n'y sont pas très solides, mais on y trouve des remarques encore presque valables sur les types de temps, les glaces polaires, ou même les formations végétales »³³⁵. Nous reviendrons un peu plus loin dans ce travail sur ce « *Livre des Merveilles* » évoqué par Julien Gracq, car cette référence directe au récit de Marco Polo permet d'évoquer le passage de l'ici vers l'ailleurs, du maintenant vers l'avant.

Sous quel angle finalement, en géographe, faut-il alors aborder l'œuvre de Jules Verne ? Le choix auquel nous avons procédé dans cette thèse est celui du genre, le *roman géographique*, associé à l'analyse de l'imaginaire géographique. L'auteur, qui affirmait écrire

³³² Lacoste Yves. « Hérodote et Reclus ». In : *Hérodote*, n° 117, 2005.
http://www.herodote.org/article.php3?id_article=159 [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

³³³ « Entretien inédit. Julien Gracq ». In : *Revue Jules Verne*, n° 10, 2001. 112 p.

³³⁴ *Ibid.*, p. 21-22.

³³⁵ *Ibid.*, p. 56.

des *romans géographiques*, a légué une œuvre considérable. Le regain d'intérêt pour les études verniennes est récent, comme celui que portent les géographes à l'objet littéraire. Partant de ce principe, et compte-tenu de la complexité des *Voyages Extraordinaires*, il n'est pas étonnant que peu de géographes se soient penchés longuement sur son œuvre. Or, l'angle des genres permet d'aborder autrement ce corpus vernien, en mettant notamment l'accent sur sa dimension géographique et imaginaire.

2 - Les *Voyages Extraordinaires* ou l'invention d'un genre : le roman géographique

a) - L'invention d'un genre : le roman géographique

Dans sa thèse soutenue à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour en 1998 et intitulée « *Le genre régional. Écriture et transmission du savoir géographique* », Danièle Laplace-Treyture insiste sur la problématique posée par la question des genres en géographie : « *Comment aborder la question du genre ? Comment atteindre ce dernier et en saisir la dynamique ? Mieux vaut sans doute s'intéresser [...] à la pratique des genres, à leur mise en œuvre, plutôt que de chercher une hypothétique essence du genre sans relation avec la pratique à laquelle il est associé. Il s'agit de se donner les moyens théoriques et méthodologiques d'observer des « genres en actes » [...] »*³³⁶. Notre ambition dans ce travail est similaire. Il ne s'agit pas ici de définir le *roman géographique*, mais de montrer comment Jules Verne, en écrivant ses romans développe un genre qui se construit parallèlement à la parution des *Voyages Extraordinaires*.

Marc Brosseau, dans son *Essai* intitulé *Des romans-géographes* souligne que « [...] l'angle des genres fournit un éclairage particulièrement fécond pour l'histoire des temps longs comme en témoigne le livre récent de Berdoulay. [...] Ce point de vue permet d'envisager, en outre, les rapports qu'entretient une discipline avec le grand public. La baisse de popularité de la géographie, qu'elle a connue à une époque récente, provient peut-être de son abandon de genres jadis bien colonisés (le récit de voyage, par exemple), comme le suggère Chevalier. [...] Dans cette optique, il est difficile de trouver un « genre » offrant autant de liberté, jouissant d'une aussi grande capacité d'intégration, que le roman »³³⁷. Pour cette raison, le *roman géographique* vernien mérite une attention particulière.

³³⁶ Laplace-Treyture Danièle. *Le genre régional. Écriture et transmission du savoir géographique*. Thèse de doctorat : Géographie, Vincent Berdoulay Dir. Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1998. p. 165.

³³⁷ Brosseau Marc. *Des romans-géographes, op. cit.*, p. 102.

À différentes reprises dans notre travail, nous avons été amené à admettre comment Jules Verne, dès la parution de ses *Voyages Extraordinaires*, doit être considéré comme l'inventeur d'un genre nouveau, ou tout au moins celui qui en a renouvelé une forme plus ancienne (le récit *poético-mythique* sur lequel nous allons revenir). Le premier du reste, à revendiquer et vouloir préciser cette réalité (auprès de son lectorat), est l'auteur, notamment dans cette lettre adressée en 1888 à son éditeur : « *Le but poursuivi par l'auteur des Voyages Extraordinaires est de dépeindre le Monde entier sous la forme du roman géographique et scientifique* »³³⁸. Quelques années plus tard, en 1895, à l'occasion d'un entretien avec Marie A. Belloc, il affiche la vocation géographique de ses romans : « *On m'a souvent demandé d'où m'est venue l'idée d'écrire ce qu'on peut appeler, faute d'un meilleur terme, des romans scientifiques. Eh bien, je me suis toujours attaché à l'étude de la géographie, comme d'autres pour l'histoire ou les recherches historiques. Je crois vraiment que c'est ma passion des cartes et des grands explorateurs du monde entier qui m'a amené à rédiger le premier de ma longue série de romans géographiques* »³³⁹.

Cinq ans plus tôt (1890), dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, il revendique déjà ce positionnement littéraire, rappelant à quelles circonstances il doit l'écriture de cette longue « *série de romans géographiques* »³⁴⁰ : « *Cette tâche, c'est de peindre la terre entière, le monde entier, sous la forme du roman, en imaginant des aventures spéciales à chaque pays, en créant des personnages spéciaux aux milieux où ils agissent* »³⁴¹.

Sur cette volonté de « *dépeindre la terre* », Jules Verne y revient très régulièrement dans ses entretiens, notamment avec Robert Sherard en 1894 : « [Au lycée] *Ma matière préférée a toujours été la géographie [...] vous remarquerez que la géographie est à la fois ma passion et mon sujet d'étude. [...] Mon but a été de dépeindre la Terre, et pas seulement la Terre, mais l'univers, car j'ai quelques fois transporté mes lecteurs loin de la Terre dans mes romans* »³⁴².

³³⁸ Lettre de Jules Verne à Louis-Jules Hetzel, 21 octobre 1888. In : Dumas Olivier ; Gondolo Della Riva Piero ; Dehs Volker. *Correspondance inédite de Jules Verne avec l'éditeur Louis-Jules Hetzel (1886-1914)*, Slatkine, t. I, 2004. p. 88. Jules Verne demande ainsi à son éditeur, et dans la même lettre : « *Ne serait-il pas bon de répandre dans notre public ce prospectus tel que je vous l'envoie, sauf modifications que vous jugeriez convenables ?* ».

³³⁹ Marie A. Belloc. « Jules Verne at Home. The Strand Magazine, February, 1895 ». In : Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne. 1873-1905, op. cit.*, p. 101.

³⁴⁰ Verne Jules. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse, op. cit.*, p. 62. À cinq ans d'intervalle, l'auteur remploie donc la même expression « *série de romans géographiques* ».

³⁴¹ *Ibid.*, même page.

³⁴² Sherard Robert. « Jules Verne, sa vie et son travail racontés par lui-même, 1894 ». Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905, op. cit.*, p. 88 et p. 92.

En 1902, à la toute fin de sa vie, l'auteur apporte une précision supplémentaire : « mon objet n'était pas de prophétiser, mais d'apporter aux jeunes des connaissances géographiques en les enrobant d'une manière aussi intéressante que possible »³⁴³. Il confirme sa passion pour la géographie la même année à A. J. Park : « [depuis mon premier roman] j'ai continué régulièrement à produire des histoires romanesques essentiellement basées sur des faits scientifiques. C'est-à-dire tous les domaines de la science, mes principaux objets d'étude étant la géographie et bien sûr la nature humaine, la science la plus importante de toutes »³⁴⁴.

Hetzel a trouvé avec Jules Verne un « Conteur plein d'imagination et de feu [...] il a créé un genre nouveau. [...] Le mérite de M. Jules Verne, c'est d'avoir le premier et en maître, mis le pied sur cette terre nouvelle, c'est d'avoir mérité qu'un illustre savant, parlant des livres que nous publions, en ait pu dire sans flatterie : « Ces romans qui vous amuseront comme les meilleurs d'Alexandre Dumas, vous instruiront comme les livres de François Arago » »³⁴⁵. L'éditeur conseille son auteur, lui faisant profiter de son expérience : « [...] Mon enfant, lui dit-il, croyez-en mon expérience. N'éparpillez pas vos forces. Vous venez, sinon de fonder un genre, tout au moins de renouveler d'une façon piquante, un genre qui paraissait épuisé. Labourez ce sillon que le hasard ou votre génie naturel vous a fait découvrir »³⁴⁶.

Par Thomas Grimm (1875) Jules Verne est considéré comme le « créateur d'un genre nouveau en littérature, l'enseignement géographique par la fiction »³⁴⁷. Vivien de Saint-Martin, comme nous l'avons vu précédemment, évoque ces « Voyages imaginaires » où « Monsieur Verne a su du premier coup s'y créer une place à part et y conquérir son droit d'inventeur, par le cachet tout particulier dont il a frappé ses compositions »³⁴⁸. Certains auteurs de la *Revue de Géographie* attribuent la paternité du genre à Jules Verne (1881) : « Dans un roman géographique, et le genre existe depuis qu'il a été inventé par Jules Verne, tout ce qui peut ressembler à un paradoxe scientifique doit être soigneusement écarté »³⁴⁹.

³⁴³ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, op. cit., p. 179.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 187-188.

³⁴⁵ Hetzel Jules. « Avertissement de l'éditeur ». In : *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, op. cit., p. 2.

³⁴⁶ Brisson Adolphe. « Jules Verne, 1899 ». Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, op. cit., p. 136.

³⁴⁷ Margot Jean-Michel. *Jules Verne en son temps - vu par ses contemporains francophones (1863-1905)*, op. cit., p. 95. Son article s'intitule « Le merveilleux instructif ». Derrière le pseudonyme de Thomas Grimm se cachent en fait Henri Escoffier et quelques-uns de ses collaborateurs qui avaient une chronique quotidienne dans le *Petit Journal*. Henri Escoffier en fut le rédacteur en chef à partir de 1873.

³⁴⁸ Margot Jean-Michel. *Jules Verne en son temps - vu par ses contemporains francophones (1863-1905)*, op. cit., p. 19. *L'Année géographique*, 1863. Paris : Hachette, 1864. p. 133.

³⁴⁹ Gaffarel Paul. « Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes ». In : *Revue de Géographie* (Drapeyron Ludovic dir.), 1881, tome 8, p. 74. L'auteur débute ainsi sa critique : « On nous permettra maintenant quelques critiques. Le volume intitulé : *Le club des toqués, aventures*

En 1894, le Capitaine Danrit souligne à quel point les romans de Jules Verne rendent encore plus « [...] *attrayante l'étude de la géographie* »³⁵⁰. Ce contemporain de Jules Verne, auteur de nombreux romans d'aventures coloniales³⁵¹, apporte une contribution de poids à la dimension géographique et pédagogique des *Voyages Extraordinaires*.

Il est alors possible de renvoyer à son auteur cette analyse que Jules Verne avait faite d'Edgar Poe : « *Poë a créé un genre à part, ne procédant que de lui-même, et dont il me paraît avoir emporté le secret [...]* ».

Géographie et imaginaire sont clairement convoqués et exprimés dans ces différentes citations pour caractériser les *Voyages Extraordinaires*. Mais le *roman géographique* n'est jamais nettement défini car il naît avec la parution des *Voyages Extraordinaires*. C'est ainsi que le *roman géographique* se construit avec le corpus vernien.

Comme le souligne Jean-Marie Seillan « *Sa dénomination [le roman géographique], légitimée pourtant par Jules Verne lui-même, reste mal établie, rarement usitée et son analyse formelle, malgré des travaux récents, paraît moins avancée. Il souffre en effet d'une image médiocre dans la recherche universitaire qui le tient pour subalterne, sinon illégitime du fait, parmi de multiples raisons exposées par Jean-Marc Moura, de la rareté des « grands romanciers » à l'avoir pratiqué [...]* »³⁵². Frédéric Landy, dans un article consacré au roman de Jules Verne *La Maison à vapeur*, reconnaît que « *Ce genre romanesque (Les Cinq sous de Lavarède, Pêcheur d'Islande...) est à la géographie ce que le roman historique est à l'histoire. Curieusement - mais ce n'est là qu'un signe du dédain du grand public pour la géographie au profit de l'histoire - ce terme de « roman géographique » n'est pas encore devenu usuel* »³⁵³.

En analysant les *Voyages Extraordinaires*, sous le triple angle de leurs dimensions géographique, imaginaire et merveilleuse, nous souhaitons contribuer à mieux cerner ce genre nouveau qu'est le *roman géographique*. Comme nous l'avons déjà évoqué auparavant, notre argument est que l'opérateur qui permet le passage du réel à l'imaginaire dans les romans de Jules Verne est le *merveilleux géographique*. Ce procédé est reconnu déjà par les contemporains du romancier.

sous-marines, sublunaires et autres, par M. De La Blanchère, nous paraît être l'erreur d'un homme d'esprit, doublé d'un savant ».

³⁵⁰ Margot Jean-Michel. *Jules Verne en son temps - vu par ses contemporains francophones (1863-1905)*, op. cit., p. 191.

³⁵¹ Letourneux Matthieu. *Capitaine Danrit. Colonel Emile-Cyprien Driant (1855-1916)*.

<http://www.roman-daventures.com/auteurs/france/danrit/danrit.htm> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

³⁵² Seillan Jean-Marie. *Histoire d'une révolution épistémologique au XIX^{ème} siècle : la captation de l'héritage d'Alexandre Dumas par Jules Verne*, op. cit., p. 200.

³⁵³ Landy Frédéric. « L'Inde de Jules Verne : une lecture de *La Maison à vapeur* ». In : *Géographie et Cultures*, n° 15, 1995. p. 47.

b) - Un constat partagé : la géographie et l'imaginaire sont les pierres angulaires des *Voyages Extraordinaires*

Comme le rappelle Joëlle Dusseau, « *en faveur du roman géographique, bien des témoignages* »³⁵⁴ confortent l'hypothèse que nous avons retenue. Les cinq comptes-rendus de Vivien de Saint-Martin vont dans ce sens. D'autres articles considèrent Jules Verne comme le créateur du *roman géographique* : « *il a créé le roman électro-géographique* »³⁵⁵ (1874) ; « *On annonce une série de féeries géographico-dramatiques du même genre [...] Jules Verne débute par le roman géographique* »³⁵⁶ (1875) ; « *Jules Verne, on l'a dit bien souvent, et avec raison, est le créateur du roman scientifique et du roman géographique* »³⁵⁷ (1900).

Par la suite, de nombreux auteurs, et parfois là où on ne les attend pas, reconnaissent également Jules Verne comme le maître du *roman géographique*. Anatole le Braz (1859-1926), saluant la poésie des *Voyages Extraordinaires*, voit en Jules Verne celui qui s'est « *hardiment attaqué aux sciences les plus rébarbatives en apparence, [...], les plus réfractaires à toute littérisation, comme la géographie, l'océanographie, la cosmographie [...]* »³⁵⁸. Léon Tolstoï (1828-1910) qui a lu le romancier, rappelle à quel point Ivan Tourgueniev (1818-1883) a défendu ce dernier³⁵⁹. Antonio Gramsci (1891-1937) classe quant à lui les romans de Jules Verne dans la catégorie « *roman géographique-scientifique* »³⁶⁰.

Au-delà d'une liste fastidieuse que nous pourrions établir³⁶¹, retenons simplement quatre grandes figures de la littérature française : Michel Tournier, Michel Butor, Jean-Yves Tadié et Jean-Marie Gustave Le Clézio. Tous se sont intéressés à un moment ou à un autre à l'œuvre de Jules Verne. Leurs analyses aboutissent toutes à la même conclusion : Jules Verne est le romancier qui a inventé le *roman géographique*.

Michel Tournier, pour qui le « *plus grand écrivain géographe de notre littérature est à coup sûr Jules Verne* »³⁶², considère qu' « *il n'y a pas de lecture plus roborative que celle de Jules Verne, et il est intéressant de rechercher le pourquoi d'une vertu aussi tonique. À première vue, on note son orientation résolument extravertie. On est à l'opposé des subtilités*

³⁵⁴ Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 11.

³⁵⁵ Margot Jean-Michel. *Jules Verne en son temps - vu par ses contemporains francophones (1863-1905), op. cit.*, p. 62. (Olivier Renaud).

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 65 et 67. (Lucien Dubois).

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 211. (Stanislas Rzewuski).

³⁵⁸ Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne. Le rêve du progrès, op. cit.*, p. 148.

³⁵⁹ « Léon Tolstoï lit Jules Verne ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 166, 2008. p. 6.

³⁶⁰ Margot Jean-Michel. *Bibliographie documentaire sur Jules Verne*. Amiens : Centre de documentation Jules Verne, 1989 p. 87.

³⁶¹ En nous basons notamment sur l'ouvrage suivant : Margot Jean-Michel. *Jules Verne en son temps - vu par ses contemporains francophones (1863-1905), op. cit.*

³⁶² Tournier Michel. Préface à *La Jangada* de Jules Verne (1881), *op. cit.*, p. 9.

de Mallarmé et des analyses de Proust. Freud, et sa psychologie des profondeurs, n'a pas davantage de place ici. Seul existe le monde extérieur au sens le plus vaste du mot, et on pourrait définir l'invention essentielle de Verne comme celle du roman géographique par opposition au roman historique d'un Alexandre Dumas »³⁶³. L'auteur du célèbre *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* souligne dans sa citation que Jules Verne est un écrivain-géographe et que le genre qu'il a créé est bien le *roman géographique*. Il l'oppose logiquement au *roman historique* (d'Alexandre Dumas), ce qui conforte l'analyse de Jean-Marie Seillan relative à la révolution épistémologique produite par le passage au XIX^{ème} siècle du *roman historique* au *roman géographique*.

Jules Verne a également bercé l'enfance de Michel Butor : « *Il y a évidemment un auteur qui a été essentiel pour moi, c'est Jules Verne. J'ai été passionné par la lecture de Jules Verne, et il m'a beaucoup promené. C'est ça qu'il voulait faire, c'est un auteur pédagogique. [...] Il a été mon grand professeur de géographie* »³⁶⁴. L'auteur rappelle les liens entre l'œuvre du romancier et celle d'Élisée Reclus : « - *Et Élisée Reclus ? - ça me dit quelque chose aussi. - Vous l'avez lu ? - Non je ne l'ai pas lu, mais je l'ai lu, si vous voulez, par l'intermédiaire de Jules Verne, parce que Jules Verne était lié avec Élisée Reclus et a beaucoup lu, s'est beaucoup servi d'Élisée Reclus* »³⁶⁵. L'écrivain, ancien professeur de littérature à l'Université de Genève, évoque la parenté des œuvres vernienne et reclusienne que nous soulignons précédemment.

Pour Jean-Yves Tadié, avec Jules Verne, « *le roman d'aventure retourne ici à l'une des plus vieilles formes romanesques de l'humanité, celle du roman grec, le récit de voyage imaginaire (construit à partir de récits de voyage réels !)* »³⁶⁶. Pour lui, Jules Verne « *est le Dumas de la géographie* »³⁶⁷. Le constat de Jean-Yves Tadié permet d'introduire directement l'hypothèse que nous développons plus loin dans ce travail, selon laquelle Jules Verne, par le truchement du *merveilleux géographique*, réactive au XIX^{ème} siècle un type de récit ancien : le *récit poético-mythique*.

Cette hypothèse est confortée par Le Clézio pour qui on « *ne peut pas parler de Jules Verne sans parler de l'enfance [...] je comparerais volontiers ce qu'elle est [l'œuvre] pour*

³⁶³ Michel Tournier. *Jules Verne ou le bonheur enfoui*. 1991. <http://jv.gilead.org.il/margot/preface.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

³⁶⁴ Gobenceaux Nathanaël. « Quelques éclaircissements sur la relation de Michel Butor à la géographie », Entretien avec Michel Butor, In : *Cybergeo*, E-Topiques. <http://www.cybergeo.eu/index9952.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009] ; voir également : « Conversations avec Michel Butor et Péter Esterházy ». In : *Revue Jules Verne*, n° 18, 2004. 152 p.

³⁶⁵ Gobenceaux Nathanaël. « Quelques éclaircissements sur la relation de Michel Butor à la géographie », *op. cit.*

³⁶⁶ Tadié Jean-Yves. *Le roman d'aventures*. P.U.F., 1996. p. 70.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 71.

l'enfance d'aujourd'hui, à ce que fut l'Iliade et l'Odyssée pour les jeunes Grecs »³⁶⁸. Le prix Nobel 2008 de Littérature fait ici une comparaison fondamentale pour nos futurs développements, car il établit un lien direct entre *l'Iliade* et *l'Odyssée* et les *Voyages Extraordinaires*. Vincent Berdoulay, dans son ouvrage *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique* rappelle ainsi « *l'existence d'un genre, disparu depuis longtemps dans le monde occidental, à caractère poético-mythique. L'exemple le plus célèbre est fourni par l'Odyssée. Sept siècles environ avant Jésus-Christ, quand le mythe informait la connaissance scientifique, l'œuvre d'Homère relevait d'un genre où le discours géographique prenait une facture poétique. Comme il avait une valeur pédagogique reconnue, ce genre s'est perpétué pour cette raison jusqu'au XVIII^{ème} siècle* »³⁶⁹. La parenté évidente entre ces deux monuments littéraires permet d'introduire directement la dimension du *merveilleux géographique* sur laquelle nous reviendrons.

À l'interface de la littérature et de la géographie, les romans de Jules Verne prennent souvent pour thème littéraire un élément qui participe du registre géographique, ce que Michel Chevalier explique ici : « *Parfois même, ce sont le géographe ou la géographie qui deviennent eux-mêmes un thème littéraire. Le fait est d'ailleurs assez rare, tout au moins depuis Jules Verne [...]* »³⁷⁰. Quelques pages plus loin, l'auteur reconnaît : « *Avouons-le. S'il existe d'innombrables romans historiques, il n'existe pas (ou peu) de véritables romans géographiques. [...] « Alors que le roman historique fonctionne comme médiateur entre un large public et la science historique, il n'y a pas en France de roman géographique, ni même de sensibilité à l'espace dans les romans contemporains », écrit Mme Leberre. » Bien entendu, il faut mettre à part le cas des romans d'aventures et de voyage. Mais leurs auteurs se soucient en général fort peu de géographie* »³⁷¹. Une précision en note de bas de page vient relativiser ces propos : « *L'exception majeure est celle de Jules Verne qui affirmait explicitement que ses romans étaient des « romans géographiques » dont l'objet était de contribuer à la connaissance du monde [...]* »³⁷².

Le seul à s'être véritablement intéressé à cette problématique est Jean-Marie Seillan, auteur que nous avons déjà cité à plusieurs reprises dans notre travail. Ce dernier souligne avec raison que « *La critique, pourtant, a pris acte à bien des reprises de cette substitution de*

³⁶⁸ Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne. Le rêve du progrès*, op. cit., p. 150.

³⁶⁹ Berdoulay Vincent. *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, op. cit., p. 18.

³⁷⁰ Chevalier Michel (dir.). *La littérature dans tous ses espaces*. Mémoires et Documents de Géographie, 1992. p. 10 (chapitre premier, *Dans la postérité de Taine. La géographie facteur d'explication de la littérature*).

³⁷¹ *Ibid.*, même page. La référence est donnée en suivant dans le texte : *Intergéo*, 72 (1983), p. 51 (*Géoforum* 1983. *Éditer et lire la géographie*).

³⁷² *Ibid.*

la géographie à l'Histoire. Dans son étude sur Le Roman d'aventures, Jean-Yves Tadié constate que Verne « a voulu faire, pour la géographie, ce que Dumas a entrepris pour l'Histoire » ; Jean Delabroy évoque la « manœuvre en forme de coup de génie, qui consiste à dérapier de l'histoire à la géographie » ; Louis Marin, dans Utopiques. Jeux d'espaces, définit le récit de voyage, réel ou fictif, comme « un type de récit où l'histoire bascule dans la géographie ». De même, on a souvent observé - singulière symétrie - que Dumas et Verne, mus par la même ambition encyclopédique, ont voulu mettre en fiction, l'un tout le passé de la France, l'autre toutes les parties du monde, le premier, successeur de Walter Scott, affabulant dans les blancs de l'Histoire, l'autre, héritier de Daniel Defoe, dans les blancs des cartes »³⁷³.

Ces contributions plus ou moins récentes, qui ont le mérite de positionner Jules Verne comme un auteur de romans géographiques, permettent à l'auteur de bénéficier de quelques articles dans des revues de géographie. En 1995, la revue *Géographie et Culture* consacre un numéro spécial au romancier, dans le cadre de la célébration du quatre-vingt-dixième anniversaire de sa mort³⁷⁴. L'article le plus proche de nos propos est celui de Dao Humeau qui analyse *Les dimensions géographiques dans l'œuvre de Jules Verne*. Cet article, tiré d'un mémoire de Maîtrise, replace également les *Voyages Extraordinaires* dans l'histoire de la pensée géographique : « Le temps s'est chargé de ses romans et désormais les Voyages Extraordinaires appartiennent au passé, en un sens à l'histoire de la géographie en qualité de document reflétant l'évolution de cette discipline »³⁷⁵. Toujours dans la même revue, Frédéric Landy propose une lecture géographique de *La Maison à vapeur*, roman qui se déroule en Inde³⁷⁶. Pour autant, les analyses qui sont proposées dans ce numéro spécial restent assez éloignées des préoccupations qui sont les nôtres dans cette thèse.

Jules Verne a également été évoqué dans le cadre de comparaisons ou de mises en perspective. Citons par exemple Ludwik Stomma pour qui la géographie mythique présente dans les romans de Gérard de Villiers n'est pas sans présenter quelque analogie avec la classification des peuples contenue dans les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne³⁷⁷. Quant à Michel Roux, il met en évidence les modes de représentation du monde marin (français et

³⁷³ Seillan Jean-Marie. *Histoire d'une révolution épistémologique au XIX^{ème} siècle : la captation de l'héritage d'Alexandre Dumas par Jules Verne*, op. cit., p. 200-201.

³⁷⁴ « Jules Verne et la géographie ». In : *Géographie et Cultures*, n° 15, 1995, 143 p.

³⁷⁵ Humeau Dao. « Les dimensions géographiques dans l'œuvre de Jules Verne ». In : *Géographie et Cultures*, n° 15, 1995, p. 41.

³⁷⁶ Landy Frédéric. *L'Inde de Jules Verne : une lecture de la Maison à vapeur*, *ibid.*, p. 45-67.

³⁷⁷ Stomma Ludwik. « Géographie mythique. Entre Jules Verne et Gérard de Villiers ». In : *Études rurales*, n° 103-104, 1986, p. 235-255.

anglo-saxon) et montre comment ces derniers structurent la lecture qu'il est possible de réaliser des deux romans maritimes : *Vingt mille lieus sous les mers* et *Moby Dick*³⁷⁸.

Dix ans plus tard, en 2005 et à la faveur de la commémoration du centenaire de la mort de l'auteur, on observe un regain d'intérêt portant sur la géographie dans les romans de Jules Verne : Jean-Yves Paumier, en collaboration avec la Société de Géographie de Paris, publie un ouvrage intitulé : *Jules Verne, Voyageur Extraordinaire. La géographie des mondes connus et inconnus*³⁷⁹. Si l'ouvrage est informatif, il n'apporte cependant que peu de précisions sur les thèmes que nous avons retenus dans cette thèse. N'oublions pas nos deux modestes essais qui ont pour ambition de proposer une approche plus géographique et transdisciplinaire de l'œuvre du romancier³⁸⁰. Jean-Michel Margot, dans son ouvrage *Jules Verne en son temps*, rappelle enfin que la toute « première thèse de doctorat sur Jules Verne est allemande et date de 1916. La seconde est américaine, de 1953. Il faudra attendre 1972 et la thèse de Simone Vierre pour que Verne entre dans l'Université française »³⁸¹. Les études universitaires sur le romancier sont relativement récentes, et, comme nous avons essayé de le mettre en évidence, rares sont celles réalisées par des géographes.

Les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne participent d'un genre littéraire que nous pouvons qualifier de *roman géographique*. L'autre élément fondamental des récits verniens, directement associé à la dimension géographique, est l'imaginaire. Pour construire et développer cet imaginaire géographique, Jules Verne utilise un instrument privilégié qui permet de faire lien entre ces deux mondes : le *merveilleux*. Le romancier a réactivé un type de récit ancien, le récit *poético-mythique*, qu'il associe directement au *merveilleux exotique* (que nous allons définir), ce qui lui permet de mettre en place ce que nous appelons le *merveilleux géographique*. Et grâce au *merveilleux géographique*, Jules Verne écrit des *romans géographiques*.

³⁷⁸ Roux Michel. « Moby Dick et Vingt mille lieus sous les mers : les géographies imaginaires au cœur de la complexité ». In : *Les cahiers de géographie du Québec*, vol. 44, n° 121, 2000. p. 65-89.

³⁷⁹ Paumier Jean-Yves. *Jules Verne, Voyageur Extraordinaire. La géographie des mondes connus et inconnus*. Paris : La Société de Géographie ; Grenoble : Glénat, 2005. 226 p.

³⁸⁰ Dupuy Lionel. *En relisant Jules Verne, un autre regard sur les Voyages Extraordinaires, op. cit. ; Jules Verne, l'homme et la terre. La mystérieuse géographie des Voyages Extraordinaires, op. cit.*

³⁸¹ Margot Jean-Michel. *Jules Verne en son temps - vu par ses contemporains francophones (1863-1905), op. cit.*, p. 247. La première thèse est de Hans Bachmann (*Das englische Sprachgut in den Romanen Jules Verne's*) ; la seconde de Stanford L. Luce Jr. (*Jules Verne. Moralistic, writer, scientist*) ; la troisième de Simone Vierre (*Jules Verne et le roman initiatique*).

Chapitre II : Jules Verne, du *merveilleux littéraire* au *merveilleux géographique*

Comme nous l'avons indiqué jusque là, les romans de Jules Verne reposent sur une très forte dimension géographique. Cette dernière est accompagnée d'un puissant imaginaire qui fait la richesse, l'originalité et l'atypicité du corpus vernien. L'objectif de ce nouveau chapitre est de montrer comment Jules Verne passe dans ses romans d'une géographie à l'autre, du réel à l'imaginaire. Le *merveilleux géographique*, que nous allons définir, permet à l'auteur ce passage parfois très subtil : il est ce véhicule qui permet d'atteindre l'extraordinaire, de sortir du réel, du quotidien, de la monotonie du voyage, tel que peut l'accomplir par exemple Phileas Fogg.

Type de récit très ancien, le *merveilleux* est issu de la tradition orale. Il est présent à la fois dans les récits païens et dans les récits religieux. Par le truchement du *merveilleux géographique* il est possible à l'auteur de déplacer son récit de *l'ici* et du *maintenant* vers *l'ailleurs* et *l'avant*. De plus, « *au-delà de l'agrément, de la curiosité, de toutes les émotions que nous donnent les récits, les contes et les légendes, au-delà du besoin de se distraire, d'oublier, de se procurer des sensations agréables et terrifiantes, le but réel du voyage merveilleux est, nous sommes en mesure de le comprendre, l'exploration plus totale de la réalité universelle* »³⁸². Cette conception du *merveilleux* est applicable à l'œuvre de Jules Verne qui explore littéralement la « *réalité universelle* » de son temps au fil de ses *Voyages Extraordinaires*.

A) - *Le merveilleux en littérature*

1 - Origine et définition du *merveilleux*

Étymologiquement, *merveilleux* vient du latin « *mirabilia : choses étonnantes, admirables* »³⁸³. L'adjectif *merveilleux* apparaît dès le XII^{ème} siècle : « *C'est merveille* » signifiait en ancien français « *c'est très surprenant, extraordinaire* »³⁸⁴. La sémantique du substantif *merveilleux* désigne « *ce qui est extraordinaire, ce qui s'éloigne du cours ordinaire*

³⁸² Mabille Pierre. *Le Miroir du merveilleux*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1962. p. 24.

³⁸³ Nothnagle John. *Merveilleux / marvellous*. Dictionnaire International des Termes Littéraires. <http://www.ditl.info/arttest/art2899.php> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

³⁸⁴ Vers 1155. Définition donnée par le *Dictionnaire historique de la langue française*, 2007. p. 2210.

des choses, ce qui paraît miraculeux »³⁸⁵. Dans cette perspective, le qualificatif d'*Extraordinaire(s)* donné par Jules Verne à ses *Voyages* prend alors toute sa force.

Les *Voyages Extraordinaires* sont des voyages qui sortent littéralement du temps et de l'espace ordinaires, conventionnels. Citons cet extrait de *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866) pour illustrer cette application romanesque du *merveilleux* : « *L'atmosphère acquérait une surnaturelle pureté [...] les idées, surexcitées dans leur cerveau, se développaient jusqu'au grandiose : en une heure, ils vivaient la vie d'un jour entier. Au milieu de ces étonnements et de ces merveilles, la chaloupe voguait paisiblement au souffle d'un vent modéré que les grands albatros activaient parfois de leurs vastes ailes* »³⁸⁶. La relativité de l'espace et du temps se manifeste ici par l'irruption du *merveilleux* que Jules Verne introduit dans un territoire alors inconnu de l'homme : le pôle nord. Le *merveilleux* permet ce passage vers un autre monde, une autre temporalité, une autre dialectique de l'espace et du temps. Pour autant, il est nécessaire de préciser que différentes attitudes peuvent être adoptées face au *merveilleux*.

2 - Trois attitudes face au merveilleux

Dans son article sur le *merveilleux*, John Nothnagle présente « *les trois attitudes possibles déterminantes [qui] exposent l'interprétation de l'extraordinaire* »³⁸⁷. Leur présentation est essentielle pour nos propos car ces différences illustrent la richesse du *merveilleux* et les difficultés liées à son interprétation.

La première attitude, « *celle du merveilleux extérieur, est fondamentale car elle présuppose l'existence d'un autre monde qui se juxtapose à celui-ci. [...] La nature de l'autre monde se révèle en mythe qui, comme un rêve, est total et instantané* »³⁸⁸. Différents romans de Jules Verne renvoient à cette première conception, au premier rang desquels figurent *Le Superbe Orénoque* et *Voyage au centre de la Terre*. Quand Axel découvre stupéfié la mer intérieure, il s'exclame : « *C'est merveilleux ! - Non, c'est naturel. [répond le professeur Lidenbrock] - Vous avez beau dire, tout cela me paraît extraordinaire, et c'est à peine si j'en crois mes yeux* »³⁸⁹. Dans cette première attitude, le mythe structure fortement le récit qui repose sur un manichéisme puissant : le bien / le mal, le cosmos / le chaos, le sacré / le

³⁸⁵ *Ibid.*, même page.

³⁸⁶ Verne Jules. *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866). Chapitre XXI (*La mer libre*), Seconde Partie.

³⁸⁷ Nothnagle John. « Les postures du merveilleux ». In : *Merveilleux / marvellous*, *op. cit.*

³⁸⁸ *Ibid.*,

³⁸⁹ Verne Jules. *Voyage au centre de la Terre* (1867). Chapitre XXXIX.

profane, etc³⁹⁰. Dans *Le Superbe Orénoque*, Jules Verne articule aussi son récit sur ce manichéisme, sur l'existence d'un chaos originel que la main de l'homme va transformer. John Nothnagle souligne également que « *pour les débris du merveilleux originel, le genre préféré est le roman d'aventure (romance) [...] »*³⁹¹. Ce merveilleux est étroitement lié au récit *poético-mythique* et participe directement du *roman géographique* tel que nous l'envisageons dans cette thèse.

Pour illustrer la deuxième attitude qui peut être tenue devant le *merveilleux*, l'auteur fait référence à Jules Verne. Dans celle-ci, il s'agit d'inventer un nouveau « *merveilleux sous forme de wish-fulfillment [...] Il s'agit ici d'un merveilleux né du désir d'imaginer des objets ou des projets qui sont autrement irréalisables. Si ces inventions restent dans les limites du possible naturel, elles peuvent se réaliser à la suite des progrès technologiques. Ainsi, certaines choses qui auraient passé pour des merveilles au Moyen âge occidental [...] sont devenues communes au monde moderne. Les merveilles mécaniques de Jules Verne semblent avoir annoncé les réalisations de la technologie actuelle. [...] On doit observer que ce merveilleux, n'ayant pas de source mythique, a souvent une valeur équivoque et peut donner terreur aussi bien que plaisir »*³⁹². Tel est le cas de l'infamale machine décrite dans *Maître du Monde* (1904) et qui porte le nom providentiel d'*Épouvante*, ou encore du célèbre *Nautilus*. Le combat des éléments émerveille aussi le narrateur de *L'Île Mystérieuse* (1874-75) qui ne sait trouver les mots pour dépeindre le spectacle auquel il assiste : « *Quel spectacle que ce combat entre l'eau et le feu ! Quelle plume pourrait décrire cette scène d'une merveilleuse horreur, et quel pinceau la pourrait peindre ? »*³⁹³. Jules Verne tient les mêmes propos dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70) dont *L'Île Mystérieuse* est précisément la suite indirecte. Notons ici un oxymore intéressant (« *merveilleuse horreur* ») qui souligne la violence du combat entre les éléments (« *combat entre l'eau et le feu !* »), ces derniers rappelant également la dimension mythique du voyage.

Dans ce deuxième cas, l'imagination, le rêve d'aujourd'hui n'est que la réalisation de demain³⁹⁴. Or il s'agit d'un *merveilleux* essentiellement *scientifique et instrumental*, tel qu'il est inventorié dans la typologie établie par Tzvetan Todorov et discutée ci-après.

Il existe enfin une troisième attitude que l'on peut adopter face au *merveilleux*. Elle repose sur l'affirmation d'André Breton : « *le merveilleux est toujours beau, n'importe quel*

³⁹⁰ Nothnagle John. « Les postures du merveilleux », *op. cit.*

³⁹¹ *Ibid.*,

³⁹² Littéralement, le souhait que l'on veut réaliser.

³⁹³ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75), Chapitre XIX, Troisième partie.

³⁹⁴ Nothnagle John. « Les postures du merveilleux », *op. cit.*

merveilleux est beau, il n'y a même que le merveilleux qui soit beau »³⁹⁵. Le domaine d'application de ce *merveilleux* est vaste. Il repose sur un onirisme puissant pour lequel l'approche phénoménologique prédomine : « *Il se place devant une faculté mentale capable de produire, devant les faits banals de l'existence, un frisson esthétique sous forme d'images, de souvenir ou de rêve, à la densité de métaphore totale de même que le mythe générateur du merveilleux originel* ». ³⁹⁶ Nous reviendrons plus longuement sur cette troisième attitude dans le cadre de notre analyse du roman *Le Superbe Orénoque*, où l'univers décrit par Jules Verne à la fin de son récit participe activement d'une véritable poétique (voire d'une « *poiétique* ») de l'espace, au sens bachelardien du terme³⁹⁷.

Les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne empruntent les trois voies du *merveilleux* décrites ci-dessus. Et il est intéressant de voir comment les écrits de Jules Verne participent des trois premiers types de récits (sur quatre proposés) qui ne sont pas le *merveilleux pur* tel que le définit Tzvetan Todorov. Nous analyserons et illustrerons ces différents types de récits après avoir précisé ce qu'est le *merveilleux pur*.

3 - Le merveilleux pur selon Tzvetan Todorov

Tzvetan Todorov explique que le *merveilleux pur* met en scène un surnaturel qui ne suppose aucune justification : « *Il existe enfin un « merveilleux pur » qui, de même que l'étrange, n'a pas de limites nettes. [...] Dans le cas du merveilleux, les éléments surnaturels ne provoquent aucune réaction particulière ni chez les personnages, ni chez le lecteur implicite. Ce n'est pas une attitude envers les événements rapportés qui caractérise le merveilleux, mais la nature elle-même de ces événements* »³⁹⁸.

L'œuvre de Jules Verne reste aussi souvent que possible dans le probable, le plausible, le vraisemblable, n'extrapolant dans l'espace et le temps que les données qui sont mises à la disposition de l'auteur à la fin du XIX^{ème} siècle³⁹⁹. Le romancier le précise souvent dans ses entretiens. « *Ce merveilleux pur [qui] n'a pas de limites nettes* »⁴⁰⁰ est à l'inverse du *merveilleux* vernien, qui lui, suppose toujours une délimitation claire, une origine précise, une explication rationnelle. Toute la science et la technique que Jules Verne utilise dans ses

³⁹⁵ Breton André. « Manifeste du surréalisme ». In : *Œuvre complètes* (tome I). Paris : Gallimard, 1988. p. 319.

³⁹⁶ Nothnagle John. « Les postures du merveilleux », *op. cit.*

³⁹⁷ Du grec *poiêsis* = création.

³⁹⁸ Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Éditions du Seuil, 1976. p. 59

³⁹⁹ Exception faite des contes et nouvelles parus dans le recueil *Hier et demain* (Hetzl, 1910). Quand le *merveilleux pur* apparaît dans les romans de Jules Verne, il ne l'est ainsi, et généralement, que de façon très marginale.

⁴⁰⁰ Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, *op. cit.*, p. 59.

romans existent au moment de l'écriture. Elles relèvent même plutôt de la première moitié du XIX^{ème} siècle.

L'exemple du *Château des Carpathes* (1892) est typique de cet état de fait, où le romancier mélange habilement réel et imaginaire, science et fantastique, quotidien et surnaturel, mais où tout est justifié et expliqué à la fin du récit. Jules Verne précise dès les premières lignes de son roman l'ambiguïté d'une science qui n'est pas connue de tous. Ce qui est surnaturel pour ces habitants du village de Werst est tout à fait logique et actuel pour l'auteur amiénois⁴⁰¹ : « *Cette histoire n'est pas fantastique, elle n'est que romanesque. Faut-il en conclure qu'elle ne soit pas vraie, étant donné son invraisemblance ? [...] Si notre récit n'est point vraisemblable aujourd'hui, il peut l'être demain, grâce aux ressources scientifiques qui sont le lot de l'avenir, et personne ne s'aviserait de le mettre au rang des légendes* »⁴⁰². Dans son roman, l'auteur précise que le fantastique d'aujourd'hui n'est que la science de demain. Et dans le cas présent, ce qui semble fantastique et surnaturel pour les habitants du village de Werst n'est autre que la science et la technique d'une époque maîtrisée par un savant (fou, ici) : Orfanik. C'est ainsi que le *merveilleux* décrit et utilisé par Jules Verne n'est pas *pur*, il est imparfait, ou « *excusé* ».

Affinant sa présentation, Tzvetan Todorov explique que *pour « bien cerner le merveilleux pur, il convient d'en écarter plusieurs types de récit, où le surnaturel reçoit encore une certaine justification »*⁴⁰³. Ces types de récits sont au nombre de quatre : *le merveilleux hyperbolique, exotique, instrumental et scientifique*. Ainsi, « *à toutes ces variétés de merveilleux « excusé », justifié, imparfait, s'oppose le merveilleux pur qui ne s'explique d'aucune manière* »⁴⁰⁴. Les récits de Jules Verne appartiennent essentiellement au registre du *merveilleux « excusé »*, et plus spécifiquement aux trois premiers types de récits analysés par Tzvetan Todorov.

⁴⁰¹ Le narrateur explique ainsi : « *il fallait que le village de Werst méritât d'être rangé parmi les plus arriérés du comitat de Klausenburg. Et cela était, on le verra bientôt* ». Verne Jules. *Le Château des Carpathes* (1892). Chapitre I.

⁴⁰² *Ibid.*, même page.

⁴⁰³ Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique, op. cit.*, p. 60. L'auteur déclare également à la fin de son ouvrage : « *Le XIX^{ème} siècle vivait, il est vrai, dans une métaphysique du réel et de l'imaginaire, et la littérature fantastique n'est rien d'autre que la mauvaise conscience de ce XIX^{ème} siècle positiviste* », *ibid.*, p. 176.

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 62.

4 - Typologie du merveilleux « excusé » : hyperbolique, exotique, instrumental et scientifique

Tzvetan Todorov, dans son *Introduction à la littérature fantastique*, distingue dans le cadre de sa typologie relative au merveilleux, quatre types de récits qui ne se rapportent pas au merveilleux pur⁴⁰⁵. Si les trois premiers types de récits exposés peuvent directement se rattacher à l'œuvre de Jules Verne (*hyperbolique, exotique et instrumental*), le dernier (*scientifique*) se rapproche plutôt de l'œuvre de H.G. Wells (1866-1946). Après avoir présenté ces merveilleux « excusés », nous donnerons à chaque fois quelques exemples tirés des *Voyages Extraordinaires* pour illustrer nos propos.

Le premier type de merveilleux « excusé » est le merveilleux hyperbolique. Dans ce premier type, « *Les phénomènes ne sont ici surnaturels que par leurs dimensions, supérieures à celles qui nous sont familières* »⁴⁰⁶. L'exagération et l'amplification renvoient à ce merveilleux hyperbolique que l'on retrouve constamment dans les *Voyages Extraordinaires* : « *Alors le capitaine Nemo grandissait démesurément dans ce milieu étrange. Son type s'accroissait et prenait des proportions surhumaines. Ce n'était plus mon semblable, c'était l'homme des eaux, le génie des mers* »⁴⁰⁷ ; « *Quelques icebergs de médiocre altitude prenaient des dimensions colossales, et affectaient parfois des formes de monstres apocalyptiques* »⁴⁰⁸ ; « *Les essences dominantes étaient précisément ces kauris et ces eucalyptus qui prenaient des dimensions gigantesques* »⁴⁰⁹ ; « *Seuls, les nombres astronomiques auraient pu en donner une approximation, difficilement appréciable d'ailleurs. En effet, il y avait là, enfouis sous la terre, ignorés et improductifs, pour des trillions et des quadrillions de milliards de valeur !* »⁴¹⁰.

Le second type de merveilleux « excusé » est le merveilleux exotique. On « *rapporte ici des événements surnaturels sans les présenter comme tels ; le récepteur implicite de ces contes est censé ne pas connaître les régions où se développent les événements [...]* »⁴¹¹. L'exemple de l'oiseau Roc donné par Tzvetan Todorov (*Les Mille et une nuits*) nous rappelle ce passage des *Enfants du capitaine Grant* où Robert se fait enlever par un condor aux proportions gigantesques⁴¹². Notons d'ailleurs que c'est dans ce merveilleux exotique que la

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 60.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, même page.

⁴⁰⁷ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70), Chapitre XXII, Seconde partie.

⁴⁰⁸ Verne Jules. *Le Pays des fourrures* (1873), Chapitre XII, Seconde partie.

⁴⁰⁹ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75), Chapitre XII, Troisième partie.

⁴¹⁰ Verne Jules. *L'Étoile du Sud* (1884). Chapitre XIX (intitulé : *La grotte merveilleuse*).

⁴¹¹ Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 60.

⁴¹² Il est d'ailleurs intéressant de se demander si Jules Verne ne s'est pas inspiré de ce passage des *Mille et une nuits* pour écrire cet enlèvement (?).

dimension géographique est la plus forte : « *Aux serres du condor un corps inanimé apparaissait suspendu et ballotté, celui de Robert Grant* »⁴¹³ ; « *Un esprit plus imaginatif eût, sans doute, éprouvé de singulières surexcitations lors des premières heures passées sur cette limite de la nouvelle zone, - des visions, des cauchemars, des hallucinations d'hypnobate... Il se sentit comme transporté au milieu du surnaturel...* »⁴¹⁴ ; « [...] *c'était un géant capable de commander à ces monstres. Sa taille dépassait douze pieds. Sa tête grosse comme la tête d'un buffle, disparaissait dans les broussailles d'une chevelure inculte* »⁴¹⁵ ; « [...] *le spectacle n'était pas moins surnaturel de cet élément sillonné par des milliers de poissons de toutes les espèces [...] et cependant quelques-uns de ces habitants de la mer atteignaient à de formidables proportions* »⁴¹⁶.

Le troisième type de merveilleux « excusé » est le merveilleux instrumental. Dans ce troisième type « *apparaissent ici des petits gadgets, des perfectionnements techniques irréalisables à l'époque décrite, mais après tout parfaitement possibles* »⁴¹⁷. L'œuvre de Jules Verne se situe parfois à la marge de ce récit, car lui-même déclare faire « *de la fiction à partir de ce qui est devenu faits ultérieurement* »⁴¹⁸. Toutes les machines présentes dans son œuvre étaient déjà imaginées à son époque, voire réalisées⁴¹⁹. Quelques-unes n'ont simplement pu voir le jour que par la suite. Jules Verne, quant à lui, s'est contenté de les mettre en scène sous forme romanesque, de leur donner vie, de les habiter⁴²⁰, de les rendre extraordinaires, merveilleuses, immenses : « [...] *il avait manifesté sa volonté de rester au milieu de ces merveilles du Nautilus, que des millions n'eussent pas payées* »⁴²¹ ; « [...] *de mes calculs indiscutables il résulte que tout projectile doué d'une vitesse initiale de douze mille yards par seconde, et dirigé vers la Lune, arrivera nécessairement jusqu'à elle. J'ai donc l'honneur de*

⁴¹³ Verne Jules. *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-68), Chapitre XIV, Première partie.

⁴¹⁴ Verne Jules. *Le Sphinx des glaces* (1897), Chapitre XII, Première partie.

⁴¹⁵ Verne Jules. *Voyage au centre de la Terre* (1867). Chapitre XXXIX. Il s'agit justement de l'un des passages qui ne figurent pas dans la version de 1864.

⁴¹⁶ Verne Jules. *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866), Chapitre XXI, Seconde partie.

⁴¹⁷ Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 61.

⁴¹⁸ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, op. cit., p. 178-179.

⁴¹⁹ Voir à ce titre : De la Cotardière Philippe (dir.). *Jules Verne. De la science à l'imaginaire*. Paris : Larousse, 2004. 192 p. et *Jules Verne, les Machines et la Science*. Actes du colloque international - 12 octobre 2005 - Nantes : École Centrale de Nantes, 2005. 332 p.

⁴²⁰ Michel Butor ne déclare-t-il pas à ce titre : « *Tout le monde a lu Jules Verne, et a éprouvé cette prodigieuse puissance de faire rêver qui fut le partage de son génie érudit et naïf. Les mythes que Jules Verne nous exposait, dans son langage précis, nous habitent encore...* ». In : *Jules Verne*. Paris : L'Herne, 1974. p. 346.

⁴²¹ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75), Chapitre XVII, Troisième partie. L'auteur emploie également l'expression « *merveilles du Nautilus* » dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1869), Chapitre XI, Première partie. Or, Masataka Ishibashi rappelle justement à ce titre la volonté de Jules Verne : « *L'auteur demande au dessinateur de « faire les personnages beaucoup plus petits » et de « montrer les salons beaucoup plus en grand » afin de donner « l'idée des merveilles du Nautilus »* ». Ishibashi Masataka. *Description de la Terre comme projet éditorial. Voyages extraordinaires de Jules Verne et système de l'éditeur Hetzel*, op. cit., p. 118.

vous proposer, mes braves collègues, de tenter cette petite expérience ! »⁴²² ; « Étant donné la propension de l'esprit humain vers l'extraordinaire, souvent même vers l'impossible, personne n'en voulut plus douter. Non seulement c'était le même inventeur, mais c'était le même appareil »⁴²³ ; « Telle est cette neuvième merveille du monde, ce chef d'œuvre du génie humain, digne du vingtième siècle, dont deux violons, un alto et un violoncelle sont actuellement les hôtes, et que Standard-Island emporte vers les parages occidentaux de l'Océan Pacifique »⁴²⁴.

Le quatrième type de *merveilleux* « excusé » est le *merveilleux scientifique*. Dans ce cas « [...] le surnaturel est expliqué d'une manière rationnelle mais à partir de lois que la science contemporaine ne reconnaît pas »⁴²⁵. Ce type de récit est l'ancêtre de la science-fiction actuelle⁴²⁶, dont Jules Verne, déjà en son temps ne se réclamait absolument pas. Comparant son œuvre à celle de H. G. Wells, le romancier déclarait : « *Mais je ne vois pas de comparaison possible entre son œuvre et la mienne. Nous ne procédons pas de la même manière. Je trouve que ses romans ne reposent pas sur des bases scientifiques. Non, il n'y a pas de rapport entre son travail et le mien. J'utilise la physique, lui, invente. Je vais sur la lune dans un boulet de canon, lancé par un canon. Là, il n'y a pas d'invention. Il va sur Mars dans un aéronef qu'il construit dans un métal qui abolit les lois de la gravitation. Ça c'est très joli, s'écria Monsieur Verne sur un ton animé, mais montrez-le moi ce métal. Qu'il me le fabrique »⁴²⁷.*

Toute la science et la technique utilisées par Jules Verne dans ses romans existent déjà quand le romancier écrit ses textes : « *Dans mes romans, j'ai toujours fait en sorte d'appuyer mes prétendues inventions sur une base de faits réels, et d'utiliser pour leur mise en œuvre des méthodes et des matériaux qui n'outrepassent pas les limites du savoir-faire et des connaissances techniques contemporaines. Prenez, par exemple, le cas du Nautilus. Celui-ci, tout bien considéré, a un mécanisme de sous-marin qui n'a rien de vraiment extraordinaire, et qui ne dépasse pas non plus les limites des connaissances scientifiques actuelles »⁴²⁸. Simone Vierre, spécialiste de l'auteur, souligne d'ailleurs : « *Pour être juste, il faut dire que,**

⁴²² Verne Jules. *De la Terre à la Lune* (1865), Chapitre II. Douze mille yards représentent environ 11000 mètres.

⁴²³ Verne Jules. *Maître du Monde* (1904), Chapitre VII. Le projet d'un engin à la fois sous-marin, automobile et aérien existait déjà à l'époque de Jules Verne. Alphonse Penaud (1850-1880), que Jules Verne cite au chapitre III de *Robur-le-Conquerant*, avait dessiné les plans d'un aéroplane amphibie à moteur à hydrocarbure (1873).

⁴²⁴ Verne Jules. *L'Île à hélice* (1895), Chapitre V. Première partie. Notons que ce projet est actuellement en cours de réalisation. Jules Verne ne s'est trompé que d'un siècle, mais le projet existait déjà à son époque.

⁴²⁵ Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, op. cit., p. 61.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 62.

⁴²⁷ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, op. cit., p. 199.

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 136.

contrairement à bien des auteurs de l'époque, Jules Verne a bien choisi parmi les multiples inventions du XIX^{ème} siècle celles qui pouvaient avoir un avenir »⁴²⁹. La science et la technique utilisées par Jules Verne dans ses romans reposent donc essentiellement sur un *merveilleux instrumental*. Il n'y a aucun *merveilleux scientifique* dans les *Voyages Extraordinaires*.

Si nous partageons le point de vue de Françoise Bianchi⁴³⁰ qui déclare que Jules Verne est « l'inventeur d'un genre qui ressortit au merveilleux au sens todorovien du terme »⁴³¹, nous souhaitons cependant relativiser ces propos en précisant qu'il participe essentiellement d'un *merveilleux justifié*, « excusé », qui peut être soit *hyperbolique*, *exotique* et/ou *instrumental*.

5 - Jules Verne et le merveilleux : un constat ancien

Dans un article intitulé *Jules Verne ou la science au service du merveilleux*, Dimitri Roboldi déclare à l'adresse de Jules Verne : « Sa seule invention est d'ordre littéraire, elle consiste à faire du merveilleux en utilisant du scientifique. Ses romans nous invitent à voyager dans des mondes plus beaux que nature, supérieurs à la réalité parce que dérivant du rêve. Et c'est justement parce que la science s'efface au profit du merveilleux que les voyages de Jules Verne ne nous déçoivent jamais »⁴³². Ce constat d'un *merveilleux* présent dans les *Voyages Extraordinaires*, nous ne sommes pas le premier à le réaliser. Mais nous sommes cependant le premier à procéder à son étude approfondie, appliquée notamment à l'ensemble du corpus vernien. Déjà à son époque l'auteur reconnaissait écrire des récits *merveilleux*. Il emploie le qualificatif à propos de l'écriture de *Vingt mille lieues sous les mers*⁴³³. L'auteur pense également « [...] que beaucoup de merveilles scientifiques seront vécues dans un proche avenir »⁴³⁴. À propos de ses inventions, Jules Verne rappelle en 1905, peu de temps avant de mourir que « [...] ces coïncidences sont dues en partie au fait qu'en imaginant des

⁴²⁹ Verne Simone. « Lectures de Jules Verne : hier et aujourd'hui ». In : *IRIS*, n° 28, 2005. p. 13-24.

⁴³⁰ Bianchi Françoise. « La littérature : une emblématique de la transdisciplinarité ». In : *Transdisciplines*. Paris : L'Harmattan, 1996. p. 37-47.

⁴³¹ Bianchi Françoise. « Le merveilleux technique de Jules Verne ». In : *Libres*. 2006. p. 176.

⁴³² Roboly Dimitri. « Jules Verne ou la science au service du merveilleux ». In : *Jules Verne, les Machines et la Science*. Actes du colloque international - 12 octobre 2005 - Nantes : École Centrale de Nantes, 2005. p. 168-175.

⁴³³ *Lettre de Jules Verne à son père, 29 janvier 1866*. Dumas Olivier. *Jules Verne, op. cit.*, p. 430 : « Je pense avoir le temps de faire, néanmoins, le 1^{er} volume du Voyage sous les Océans, dont le plan est entièrement terminé, et qui sera réellement merveilleux ».

⁴³⁴ « Le « Chums » rend visite à Jules Verne ». Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905, op. cit.*, p. 188.

merveilles scientifiques, j'ai toujours essayé de rendre les choses aussi simples et vraies que possible »⁴³⁵.

Considéré comme « *le prince du merveilleux en Littérature* »⁴³⁶, Jules Verne est celui par lequel « *les merveilles usées de la féerie y sont remplacées par un merveilleux nouveau, dont les notions récentes de la science font les frais* »⁴³⁷. Ces propos sont tenus en 1872 par Henri Patin, alors secrétaire perpétuel de l'Académie française, à l'occasion du couronnement des *Voyages Extraordinaires* par ladite Académie.

Le *merveilleux* est au cœur des récits verniens. Et nombreuses sont les références qui associent l'auteur au registre du *merveilleux*. Pour Jules Claretie (1875), Jules Verne est « *vraiment un talent original et sympathique. Sa vogue est due aux sentiments les plus durables : le goût du merveilleux, le plaisir de l'étonnement et la soif de l'instruction* »⁴³⁸. La même année, Thomas Grimm intitule son article sur Jules Verne : « *Le merveilleux instructif* ». Pour lui, le romancier est le « *créateur d'un genre nouveau en littérature, l'enseignement géographique par la fiction* »⁴³⁹. Quelques pages plus loin, il explique que « *le merveilleux séduit toujours : quand il repose sur des données scientifiques, il instruit* »⁴⁴⁰.

Toujours la même année, pour Gaston de Saint-Valry, « *le monde de Jules Verne est un univers de merveilleux et de fantastique* »⁴⁴¹. Et l'auteur développe son propos : « *Je tente de me rendre compte des principes générateurs de l'originale et poétique création de M. Jules Verne, et je ne crois pas me tromper en indiquant comme le plus essentiel le contraste de ce besoin de merveilleux, toujours latent dans le cœur humain, avec les excessives prétentions scientifiques et positives du temps actuel. À mon avis, depuis Balzac, notre littérature imaginative n'a rien produit de plus original et de plus attachant* »⁴⁴². Le même auteur, qui consacre un long article au romancier amiénois alors au sommet de sa gloire, écrit que dans « *Vingt mille lieues sous les mers, le conteur nous fait descendre de la réalité dans le merveilleux* »⁴⁴³. À propos du Nautilus il ajoute : « *Ici le merveilleux commence, la fée apparaît ; [...] mais ce merveilleux prend tant de précautions pour ressembler au vrai [...]*

⁴³⁵ « Jules Verne aujourd'hui », *ibid.*, p. 221.

⁴³⁶ « *The prince of the marvellous in literature* ». La citation date de 1873 ; l'auteur est anonyme. Elle est rapportée par Gallagher Edward J. ; Mistichelli Judith A. ; Eerde, John A. van. *Jules Verne : A primary and secondary bibliography*. G.K. Hall & Co. Collection « Masters of science fiction and fantasy », 1980. p. 45

⁴³⁷ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905, op. cit.*, p. 34.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 89.

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 95.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 97.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 97.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 101.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 102. Nous aurions cependant plutôt envie d'inverser la formule : « *le conteur nous fait monter de la réalité vers le merveilleux* ».

Ceci est une merveille d'art »⁴⁴⁴. L'auteur conclut : « *Vous le voyez, en définitive, les fées ne sont pas mortes, l'esprit humain ne détruit un merveilleux que pour en engendrer immédiatement un nouveau* »⁴⁴⁵. L'année suivante Marius Topin explique qu'« *aux merveilles usées de la féerie, il [Jules Verne] a substitué les merveilles réelles de la nature. [...] Le merveilleux nouveau, il l'a trouvé dans les innombrables conquêtes des savants* »⁴⁴⁶. Auteur également d'un long article sur le sujet, il déclare plus loin que Jules Verne « *a merveilleusement décrit les beautés du monde matériel et [qu'] il a élevé à la nature un monument digne d'elle* »⁴⁴⁷.

Quelques années plus tard, en 1883, pour Olympe Audouard « *Jules Verne est à la Terre ce que Flammarion est au Ciel* »⁴⁴⁸. La référence à Camille Flammarion (1842-1925) est élogieuse. Le célèbre astronome français est connu pour ses nombreuses découvertes et sa capacité peu commune à vulgariser la science de son époque. La même année, Jules Hoche tient des propos similaires à ceux de Henri Patin : « *Hâtons-nous de dire, cependant, que si la préoccupation scientifique transparaît dans les livres de Verne, elle n'existe que pour l'auteur. Pour le lecteur, le rôle qu'y joue la science n'est qu'un attrait de plus. Car c'est là un merveilleux nouveau qui repose délicieusement des anciennes ficelles des romans à péripéties. La science confine au merveilleux par les horizons immenses qu'elle ouvre sur l'inconnu, sur les mystères des choses ; elle touche à la fantaisie par les formidables hypothèses qu'elle engendre chez les cerveaux déductifs. C'est ce merveilleux, c'est cette fantaisie qui sont l'élément d'intérêt moderne introduit par Jules Verne dans le roman* »⁴⁴⁹. Par science, il faut bien entendre ici aussi et surtout la géographie.

Enfin, en 1905, année de la mort de Jules Verne, Ernest Blum décrit l'auteur comme « *[...] le merveilleux conteur qui a charmé et instruit des générations d'enfants - et même de grandes personnes* »⁴⁵⁰. Il est celui « *[...] qui a écrit et décrit tant de voyages extraordinaires et merveilleux* »⁴⁵¹.

Tous ces éléments et ces témoignages, contemporains de l'auteur, nous permettent de montrer à quel point les récits de Jules Verne se rattachent au registre du *merveilleux* tel que le définit Tzvetan Todorov. Le postulat que nous avançons est le suivant : si Jules Verne puise abondamment dans le registre du *merveilleux hyperbolique, exotique et instrumental*, il utilise

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 102.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 104.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 111. Ces propos sont une reprise de ceux prononcés en 1872 par Henri Patin.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 116.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 158.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 162.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 238.

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 239.

également un *merveilleux géographique* qu'il construit en associant le récit *poético-mythique* au *merveilleux exotique*. Cette combinaison permet au romancier de faire évoluer ses héros dans l'*ailleurs / maintenant* mais aussi dans l'*ailleurs / avant*. Par ce procédé particulier, il peut déplacer ses récits dans l'espace (*l'ailleurs*) mais aussi dans le temps (*l'avant*). Avec ce *merveilleux géographique*, Jules Verne dispose de deux curseurs chronotopiques qu'il peut faire varier, et qui font de ces *Voyages Extraordinaires* des voyages fondamentalement dans l'espace et dans le temps.

B) - Jules Verne, ou le merveilleux en géographie

1 - Le merveilleux en géographie ou la réappropriation du récit *poético-mythique*

Toutes les merveilles décrites par Jules Verne dans ses romans ne relèvent pas seulement des domaines scientifiques et techniques. Un tiers seulement des *Voyages Extraordinaires* mettent en scène, directement ou indirectement, des merveilles scientifiques et/ou techniques. Car le *merveilleux* chez Jules Verne est avant tout *géographique*. Même lorsque certains romans ne semblent s'articuler qu'autour d'une invention technique extraordinaire (le *Victoria*, le *Nautilus*, l'*Albatros*, l'*Épouvante*, *Standard Island* par exemple), le *merveilleux géographique* est toujours présent. Les merveilles de la science et de la technique évoluent toujours dans un environnement géographique lui aussi nourri de merveilleux. Le *merveilleux géographique* est une constante des *Voyages Extraordinaires*, le *merveilleux technique* une variable sur laquelle l'auteur repose parfois ses récits. Or, le *merveilleux géographique*, comme nous allons le montrer maintenant, procède chez l'auteur de la réappropriation d'un type de récit ancien, le récit *poético-mythique*. C'est par ce procédé que l'auteur peut jouer sur la variation chronotopique que nous évoquions précédemment : le passage de l'*ici-maintenant* vers l'*ailleurs-avant*.

L'hypothèse que nous souhaitons développer ici est que le *merveilleux géographique*, tel que nous l'envisageons dans les romans de Jules Verne, ne serait donc que la réappropriation par l'auteur d'un récit beaucoup plus ancien (*poético-mythique*), auquel il associe le *merveilleux exotique*. L'équation que nous proposons est alors la suivante :

Merveilleux exotique + récit poético-mythique => merveilleux géographique vernien.

Évoquant les analyses relatives au *merveilleux classique* chez Lucain⁴⁵², l'auteur du *Journal des Savants* déclare : « Il faudrait [...] examiner aussi une autre sorte de merveilleux sur laquelle il n'a pas moins compté pour obtenir ces effets extraordinaires [...] C'est ce qu'on pourrait appeler le merveilleux scientifique ou, plus particulièrement, le merveilleux géographique »⁴⁵³. Si l'auteur ne précisait dans son texte sa référence à Lucain, nous aurions pu penser qu'il s'agissait là d'une analyse relative aux *Voyages Extraordinaires*.

L'existence d'un *merveilleux géographique* est ancienne mais son constat est beaucoup plus récent. Il existe un *merveilleux géographique* mais jamais il n'a été défini, étudié et systématisé en tant que tel. On utilise souvent l'expression de *merveilleux géographique* pour décrire l'univers des récits, contes et autres fables de l'Antiquité, au premier rang desquels figurent *l'Iliade* et *l'Odyssée* d'Homère. Conrad Malte-Brun dans son *Traité élémentaire de Géographie*, parle d'ailleurs en ces termes de l'auteur grec et de son œuvre : « C'est sur le théâtre des combats de *l'Iliade* qu'il abandonne le merveilleux géographique, pour la scrupuleuse exactitude de l'historien »⁴⁵⁴. *L'Odyssée* d'Homère participe d'un *merveilleux géographique* structuré ici essentiellement autour du récit *poético-mythique*⁴⁵⁵. Mais nous ne sommes pas le premier à établir un lien direct entre *L'Iliade* et *l'Odyssée* et les *Voyages Extraordinaires*⁴⁵⁶. L'un et l'autre, lointains complices, en appellent à ce *merveilleux géographique* où l'imaginaire géographique s'exprime et se révèle au fil de récits qui mettent en scène l'espace (*l'ailleurs*), le temps (*l'avant*), l'homme (*l'autre*) et l'imaginaire (*au-delà de*).

Le *merveilleux géographique* caractérise de fait certains récits, antiques et/ou modernes. Et cela pour une raison évidente : ces textes, fondamentalement à mi-chemin entre réel et imaginaire, participent activement du *merveilleux* car ils sont impossibles à fixer véritablement en un lieu précis et à un moment donné⁴⁵⁷. Le *merveilleux* permet de mettre en place l'extraordinaire : Jules Verne ne s'y prend pas autrement. Dans le cadre du *merveilleux géographique*, l'adjectif substantivé *merveilleux* évoque deux dimensions fondamentales que nous avons retenues pour caractériser plus spécifiquement les *Voyages Extraordinaires* : le

⁴⁵² Poète romain du I^{er} siècle de notre ère, dont seule une œuvre a été conservée, *La Pharsale*, épopée sur la guerre civile ayant opposé César à Pompée au I^{er} siècle avant J.-C.

⁴⁵³ *Le Journal des savants*, devenu plus tard *Journal des savants*, est le plus ancien périodique littéraire et scientifique d'Europe. Son premier numéro remonte à l'année 1665. Il s'agit ici de celui de Juin 1888, p. 326.

⁴⁵⁴ Malte-Brun Conrad. *Traité élémentaire de Géographie*. Bruxelles : Méline Libraire, 1832. p. 3.

⁴⁵⁵ Berdoulay Vincent. *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, *op. cit.*, p. 18.

⁴⁵⁶ Cf. *supra*. Le Clézio cité par : Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne. Le rêve du progrès*, *op. cit.*, p. 150.

⁴⁵⁷ Que l'on se rappelle ainsi les *incipit* que l'on retrouve au début des contes : *Il était une fois ; il y a longtemps, bien longtemps, loin, très loin par-delà les montagnes*, etc.

temps et l'imaginaire. Le qualificatif *géographique* permet quant à lui d'évoquer les deux autres : l'homme et l'espace.

Cet espace, chez Jules Verne, est essentiellement géographique (au sens littéral du terme) : finalement presque tous ses romans se déroulent sur Terre. Même dans *Hector Servadac* (1877), roman sous-titré *Voyages et aventures à travers le monde solaire*, l'aventure se déroule sur un bout de Terre arraché par une comète. Ce roman n'est d'ailleurs pas sans rappeler la théorie de Buffon pour qui la terre aurait été formée par de la matière solaire arrachée par une comète.

Dans *De la Terre à la Lune* (1865), tout comme dans *Autour de la Lune* (1870), les héros vivent dans un projectile cylindro-conique qui leur permet d'habiter l'espace comme sur Terre. Ces derniers ne manquent pas, alors qu'ils observent la Lune, de faire de la géomorphologie lunaire, autrement dit, pour employer un néologisme, de la « sélénomorphologie ». Même dans l'Espace, la Terre n'est jamais loin dans les *Voyages Extraordinaires*.

Rappelant l'influence de l'Église sur la pérennité de certaines œuvres anciennes, Claude Lecouteux précise que si « [...] *le merveilleux géographique et zoologique est peu touché, c'est sans doute parce que les écrivains chrétiens ne le jugent pas trop pernicieux. Dans la Cité de Dieu (XVI, 8), Saint Augustin ne réfute pas l'existence des peuples du bout du monde, bien au contraire ! Il pose d'ailleurs une question fondamentale : Dieu les a-t-il créés ?* »⁴⁵⁸. L'auteur évoque ici, sans le nommer directement, le lien direct entre le *merveilleux géographique* et le *merveilleux exotique*. Ces « *peuples du bout du monde* » qu'il pare de toutes les couleurs de l'exotisme amplifient l'imaginaire géographique. C'est ainsi que dans le cadre de notre démonstration, le *merveilleux exotique* constitue la deuxième composante du *merveilleux géographique*.

2 - Le merveilleux exotique, une composante du merveilleux géographique

À la lecture de la typologie établie par Tzvetan Todorov, nous pourrions ranger les récits de Jules Verne dans le strict cadre du *merveilleux exotique*. Or, le *merveilleux exotique* n'est qu'une composante du *merveilleux géographique*. En effet, le *merveilleux géographique* renvoie à un double décalage (à une double distanciation), celui dans l'espace, nous l'avons vu précédemment (l'*ailleurs*, le *géographique* : cf. l'incipit « *loin, très loin par-delà les montagnes* ») et celui dans le temps (l'*avant*, le *merveilleux* : cf. l'incipit « *il était une*

⁴⁵⁸ Lecouteux Claude. « Paganisme, christianisme et merveilleux ». In : *Annales*, 1982, volume 37, n° 4. p. 701.

fois... »), alors que le *merveilleux exotique* ne procède qu'à une mise en distance dans l'espace.

Ce *merveilleux géographique*, tel que nous le retrouvons chez Jules Verne, s'articule autour de l'enchantement, de l'« *extraordinarisation* » de l'espace et du temps. On retrouve notamment le *merveilleux hyperbolique* évoqué par Tzvetan Todorov : les arbres y sont plus beaux, plus verts, les eaux plus belles, les terres plus fertiles, les animaux plus grands, la vie plus agréable, etc. Ces traits évoquent les récits bibliques (le Jardin d'Éden), les mythes classiques (l'Eldorado) et autres contes de fées (initiatiques). Que l'on se rappelle d'ailleurs à ce titre l'étymologie latine d'*initiation* : *le (re)commencement, l'admission aux mystères*. Jules Verne fait évoluer ses héros dans des territoires géographiquement et humainement mystérieux.

Alors que le *merveilleux exotique* renvoie uniquement à l'*ailleurs*, à l'au-delà géographique, nous estimons que le *merveilleux géographique* procède d'une double mise en distance, en perspective : elle est à la fois géographique (exotique : l'espace) et temporelle (historique : le temps). L'articulation fondamentale de l'espace et du temps trouve son expression rhétorique la plus aboutie, à nos yeux, dans ce que nous définissons comme le *merveilleux géographique*. Le *merveilleux géographique* se situe forcément hors de l'espace et du temps conventionnels, du quotidien, de l'*ici*, du *maintenant*. Le corollaire direct du *merveilleux géographique* est bien évidemment l'imaginaire géographique. Le *merveilleux géographique* correspond alors à ces territoires oubliés, ces vides, ces blancs dans les vieilles mappemondes, à ces angles morts de la connaissance historique et géographique. Un coin de paradis retrouvé, recréé, un mythe exhumé, un conte réalisé, un territoire habité, fantasmé, désiré, tel est le principe du *merveilleux géographique*, celui d'un autre monde, de l'autre monde, imaginé et imaginaire.

À ce sujet, rappelons l'analyse que Jean-Louis Tissier propose de *L'Île Mystérieuse* : « *Le premier mystère de l'île est d'être un angle mort de la connaissance géographique. [...] Le chapitre II⁴⁵⁹ est une parabole de la démarche géographique. [...] L'île est parcourue, dessinée⁴⁶⁰, ses divers éléments naturels sont baptisés. [...] Ainsi, dans l'espace clos de l'Île,*

⁴⁵⁹ Il s'agit en fait du Chapitre XI de la Première partie découpé ainsi par Jules Verne : *Au sommet du cône - L'intérieur du cratère - La mer tout autour - Nulle terre en vue - Le littoral à vol d'oiseau - Hydrographie et orographie - L'île est-elle habitée ? - Baptême des baies, golfes, caps, rivières, etc. - L'île Lincoln.*

⁴⁶⁰ Jules Verne a dessiné lui-même cette île. Cf. document 6.

l'ingénieur Cyrus Smith représente une figure de géographie plus complète que celle de Jacques Paganel »⁴⁶¹.

Cette île n'est pourtant située sur aucune carte. Elle existe, mais en dehors de l'espace et du temps ordinaires. Elle semble évoluer dans une autre dialectique de l'espace et du temps, dans cette 4^{ème} dimension qui n'est autre que l'imaginaire géographique (de l'auteur et du lecteur). De plus, cette île est merveilleuse, à tous points de vue. La description de Granite-House en offre un aperçu : « *Appuyée sur des espèces de pieds-droits latéraux, ici se surbaissant en cintres, là s'élevant sur des nervures ogivales, se perdant sur des travées obscures dont on entrevoyait les capricieux arceaux dans l'ombre, ornée à profusion de saillies qui formaient comme autant de pendentifs, cette voûte offrait un mélange pittoresque de tout ce que les architectures byzantine, romane et gothique ont produit sous la main de l'homme. Et ici, pourtant, ce n'était que l'œuvre de la nature !* »⁴⁶². La métaphore architecturale utilisée ici par Jules Verne pour décrire la nouvelle habitation des colons préfigure l'interrogation de ces derniers à propos d'une présence étrange sur l'île : « *Nab et lui causaient souvent de ces inexplicables choses, et tous deux, très portés au merveilleux par leur nature même, n'étaient pas éloignés de croire que l'île Lincoln fût subordonnée à quelque puissance surnaturelle* »⁴⁶³.

Jean-Pierre Picot, évoquant Charles-Noël Martin qui critique les invraisemblances scientifiques du *Sphinx des glaces* (1897) dans sa préface au roman, explique qu'avec Jules Verne et ce roman en particulier, il faut regarder de l'autre côté, « *celui de l'imaginaire, qui fonctionne selon ses propres lois de vraisemblance. Quel imaginaire ? L'imaginaire mythique d'abord, l'imaginaire merveilleux - qui en est le prolongement - ensuite* »⁴⁶⁴. Parce qu'il conjugue l'espace, le temps, l'imaginaire et l'homme, Jules Verne re-crée dans ses romans un monde à part, il crée son propre univers, sa propre cosmogonie à une époque où la science et la technique permettent de parcourir les derniers recoins de la Terre.

Dans l'Antiquité, il suffisait de se projeter au-delà de l'espace méditerranéen pour activer son imaginaire géographique. À l'époque où Jules Verne écrit, l'espace méditerranéen alors clos dans l'Antiquité s'est dilaté à la mesure de ce monde dont on peut faire le tour en

⁴⁶¹ Tissier Jean-Louis. « L'Île Mystérieuse - Jules Verne - 1874 - hydrographie et orographie. L'île est-elle habitée ? Baptême des baies, caps, golfes, rivières... », *op. cit.*

⁴⁶² Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75). Chapitre XVIII, Première Partie.

⁴⁶³ *Ibid.*, Chapitre XX, Seconde Partie.

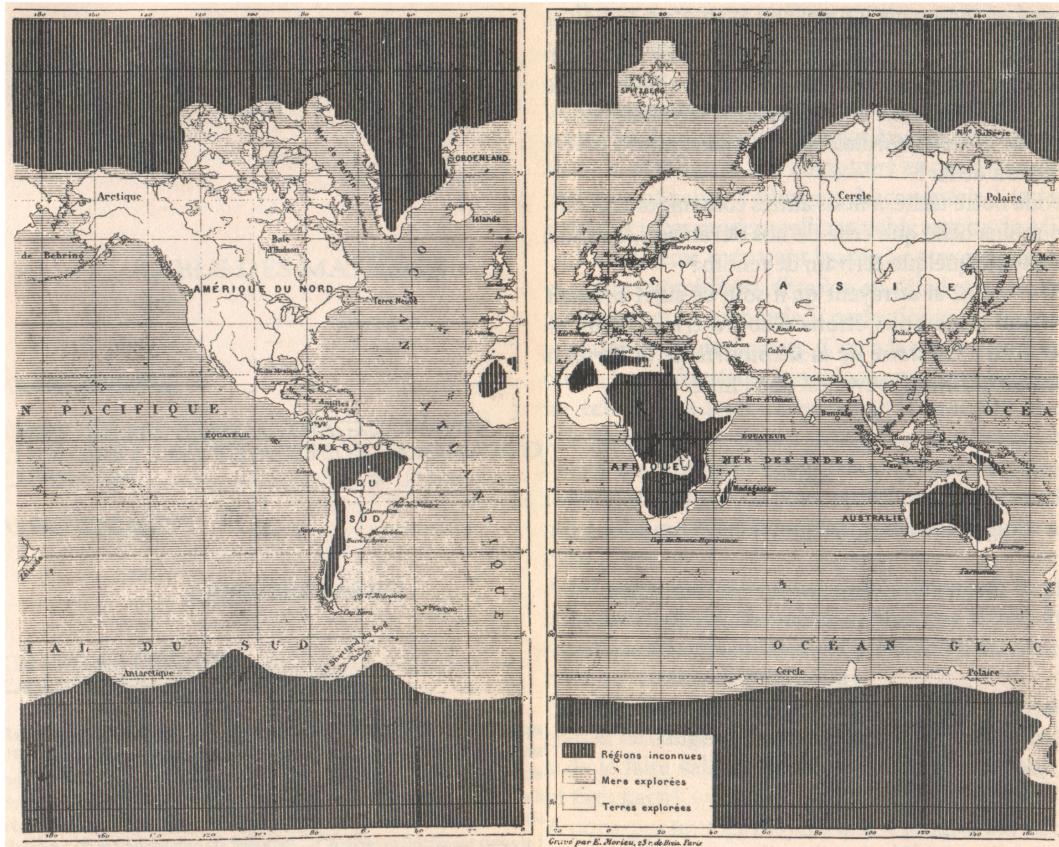
⁴⁶⁴ Picot Jean-Pierre. « Verne, Poe, Schéhérazade, le ménage à trois ? ». In : *Jules Verne. Europe*, n° 909-910, 2005. p. 80-91.

80 jours. Mais il demeure encore des espaces vierges, des espaces non parcourus⁴⁶⁵. C'est lorsqu'il évoque ces espaces inconnus, réels ou imaginaires, que Jules Verne puise dans la veine du *merveilleux géographique*.

Notre analyse se situe dans cette démarche décrite par Marc Brosseau qui « *consiste à cesser de concentrer uniquement les regards sur le contenu géographique du roman, mais d'examiner sa propre façon de « faire » de la géographie, ou du moins, d'écrire l'espace et les lieux des hommes* »⁴⁶⁶. Jules Verne est géographe car il emprunte à la fois à la géographie de son époque, mais aussi, et surtout, parce qu'il crée littéralement de la géographie lorsqu'il écrit. Cette écriture de l'espace, du rapport de l'homme à la terre est au cœur de notre réflexion. Les *Voyages Extraordinaires* sont une production géographique qui mérite une attention particulière.

⁴⁶⁵ Document 5 : Planisphère du Monde connu et inconnu à la fin du XIX^{ème} siècle. Jules Verne, *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (1878).

⁴⁶⁶ Brosseau Marc. *Des romans-géographes, op. cit.*, p. 20.



Document 5 : Planisphère du Monde connu et inconnu à la fin du XIX^{ème} siècle. Jules Verne, *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (1878 ; vol. 3)



Document 6 : *L'Île Mystérieuse* (1874-75), dessinée par Jules Verne

3 - Jules Verne et le *merveilleux géographique*

Le *merveilleux géographique* perdure jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, car il existe encore à cette époque de nombreux territoires inconnus de l'homme (occidental). Jules Verne illustre cette réalité géographique dans son *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* (1878) où il présente un planisphère du *Monde connu et inconnu* à la fin du XIX^{ème} siècle. Apparaissent très clairement les pôles (nord et sud), les côtes de l'Afrique, de l'Australie et de l'Amérique du Sud.

Cette réalité géographique est source de mystères, d'illusions, de fantasmes, de désirs. Jules Verne est là pour en rendre compte. Parce qu'il y a des vides géographiques, des blancs cartographiques (ils sont noirs sur la carte de Jules Verne), des angles morts de la connaissance géographique et historique, le *merveilleux géographique* sert de base à une poésie de l'espace : le *merveilleux géographique* lui permet de le créer, voire de le soigner - à ce titre, nous pouvons le considérer comme un outil, et non comme un fin en soi. Car les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne sont tous, littéralement et éditorialement parlant, des voyages « [...] dans les mondes connus et inconnus : Les livres de Verne, qui croit aux conquêtes de la science et s'emploie à prospecter les marges de l'univers connu, entretiennent avec le fantastique une relation savamment différée. Son « extraordinaire » participe davantage, en fait, d'un merveilleux (souvent géographique) bientôt expliqué, mais qui, le temps d'une attente longue, provoque l'étonnement des explorateurs-lecteurs »⁴⁶⁷.

Cette dimension merveilleuse et géographique des *Voyages Extraordinaires*, Julien Gracq la souligne également, lui pour qui Jules Verne est « une espèce de Livre des merveilles », un « révélateur de mondes ». L'auteur poursuit son analyse en expliquant que Jules Verne annexe « les terres nouvelles à la Littérature »⁴⁶⁸. Les liens entre géographie et littérature sont ici évidents, et le *merveilleux géographique* permet à l'auteur d'établir ce pont direct entre deux univers qui font face. Remarquons cette altérité intéressante : géographie et littérature constituent deux mondes qui révèlent chacun un espace à explorer. Jules Verne explore ces deux mondes, l'interface entre ces deux réalités, par le truchement de l'imaginaire qui sert également de médiateur entre l'auteur, son œuvre et le lecteur.

Il ne faut pas oublier que le XIX^{ème} siècle s'articule autour de deux réalités géographiques bien distinctes, mais complémentaires. D'une part, il demeure encore sur terre des territoires inconnus, vierges (la carte de Jules Verne parle d'elle-même) ; d'autre part, la

⁴⁶⁷ Steinmetz Jean-Luc. *La littérature fantastique*. PUF : Que sais-je ? 1997. P. 82 (chapitre II : *L'extraordinaire de Verne, le spiritualisme de Villiers*).

⁴⁶⁸ « De Jules Verne à Julien Gracq, le « goût de la géographie » ». In : Paumier Jean-Yves. *Jules Verne, Voyageur Extraordinaire. La géographie des mondes connus et inconnus, op. cit.*, Introduction.

géographie française, en tant que discipline universitaire, n'est institutionnalisée qu'à partir de la fin du XIX^{ème} siècle : elle va lui donner un statut académique et une dimension scientifique inédits. À une époque où l'on cherche à tout classer, répertorier et rationaliser, la géographie, en tant que discipline universitaire, va être dotée d'un nouveau paradigme qui aura pour ambition d'expliquer le Monde, de transmettre une connaissance géographique épurée de toute considération extraordinaire, surnaturelle. Le rationalisme scientifique imprègne de plus en plus la démarche géographique. Le *merveilleux* n'a plus sa place alors, car la science finira par tout découvrir, expliquer, répertorier. Or la science va désenchanter le mythe : pour beaucoup, à la fin du XIX^{ème} siècle, le mythe d'aujourd'hui n'est que la science de demain.

Dans ce contexte, Jules Verne, et c'est ce qui fait sa force, va créer une nouvelle cosmogonie, une nouvelle mythologie, à l'interface de deux mondes, de deux réalités, de deux époques⁴⁶⁹. La géographie de Jules Verne est « *hantée* », comme aime à le dire Michel Tournier, car elle sait faire resurgir de vieux démons, de vieux mythes, parfois traumatisants⁴⁷⁰. L'archétype récurrent de ce traumatisme vernien est bien évidemment le volcan, sur lequel nous reviendrons dans la quatrième partie de cette thèse. Il existe une phénoménologie vernienne du volcan⁴⁷¹. Par le volcan, ce passage vers l'autre monde que est rendu possible. Il n'est pas étonnant que *L'Île Mystérieuse* soit d'ailleurs un volcan prêt à entrer en éruption.

Le Voyage au centre de la terre est à ce titre un chef d'œuvre de voyage dans l'espace et le temps⁴⁷². Le *merveilleux géographique* s'exprime avec une force insoupçonnée dans cette aventure littéralement *extra-ordinaire*. À la fin de son *Introduction à la littérature fantastique*, Tzvetan Todorov écrit ces quelques lignes qui pourraient également s'appliquer à l'analyse du roman : « *Le monde physique et le monde spirituel s'interpénètrent ; leurs catégories fondamentales se trouvent modifiées en conséquence. Le temps et l'espace du monde surnaturel, tels qu'ils sont décrits [...] ne sont pas le temps et l'espace de la vie quotidienne. Le temps semble ici suspendu, il se prolonge bien au-delà de ce qu'on croit possible* »⁴⁷³. Du Snaeffels au Stromboli, le volcan apparaît dans ce cas précis comme salvateur. Il le sera également à la fin de *L'Île Mystérieuse*. Le *merveilleux géographique* qui

⁴⁶⁹ Chazal Gérard. *Interfaces. Enquêtes sur les mondes intermédiaires*. Paris : Éditions Champ Vallon, 2002. 275 p.

⁴⁷⁰ Tournier Michel. *Jules Verne ou le bonheur enfoui* (1991), <http://jv.gilead.org.il/margot/preface.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

⁴⁷¹ Dupuy Lionel. *Jules Verne, romancier des volcans*, *op. cit.*

⁴⁷² Nous reviendrons également plus particulièrement sur ce point dans la quatrième partie de cette thèse.

⁴⁷³ Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, *op. cit.*, p. 124.

en découle est un *merveilleux géographique* « excusé » (car expliqué ici par le volcan)⁴⁷⁴. Le volcan peut également recouvrir une dimension très morbide, noire : il y a une fascination de Jules Verne pour la mort. Rappelons-nous d’Hatteras qui devait initialement mourir dans un volcan situé à l’exact pôle nord géographique, ou encore ce volcan en arrière-plan de la nouvelle fantastique *Frritt-Flacc*. Bien d’autres exemples pourraient être cités ici. Dans ces cas très précis, nous avons affaire alors à un *merveilleux géographique noir* (ou *relatif* par opposition à *absolu*), comme dans les romans noirs, gothiques⁴⁷⁵. Nous y reviendrons dans la quatrième partie de cette thèse.

Typologies Du MERVEILLEUX	<i>Pur, Parfait</i>	<i>Le surnaturel ne reçoit aucune explication, une justification</i>		
	« Excusé » Imparfait	Le surnaturel, l’extraordinaire géographique reçoit une explication, une justification dans le roman	<i>Scientifique</i>	=> <i>Science-fiction</i>
			<u>Hyperbolique</u>	<u>Exotique</u> + <u>récit poético-mythique</u> => Merveilleux Géographique
			<u>Instrumental</u>	
<u>Exotique</u>				

Document 7 : Le merveilleux géographique,
ou la combinaison du récit *poético-mythique* et du *merveilleux exotique*

⁴⁷⁴ Document 7 : Le *merveilleux géographique*, ou la combinaison du récit *poético-mythique* et du *merveilleux exotique*.

⁴⁷⁵ Cf. par exemple *Dracula* de Bram Stoker (1897).

Conclusion de la deuxième partie

La géographie est au cœur des *Voyages Extraordinaires* : avec l'imaginaire, elle en est la pierre angulaire, celle qui permet à l'édifice de prendre forme et d'en assurer la stabilité. Jules Verne, membre de la Société de Géographie pendant plus de 30 ans, a écrit des *romans géographiques* où s'articulent deux géographies : l'une du réel, scientifique, l'autre imaginaire, extraordinaire. Cette articulation, ce passage d'une géographie à l'autre, est rendue possible par le truchement du *merveilleux géographique* qui permet aussi à l'auteur d'interroger les rapports de l'homme à la terre, de l'homme à l'espace géographique.

Élisée Reclus et les frères Arago font partie de ces hommes qui ont influencé Jules Verne dans ses écrits, et sûrement aussi nourri son imaginaire. Deux périodes se dégagent ainsi. Aux considérations essentiellement géographiques et scientifiques qui prévalent dans les romans de la première période (1862-1885/86) s'ajoutent désormais des considérations plus morales, politiques, sociales, philosophiques dans la deuxième période (1885/86-1905). Les premiers romans de Jules Verne font surtout écho aux travaux des frères Arago alors que les derniers font référence surtout aux idées et récits d'Élisée Reclus.

Tous les récits de Jules Verne reposent ainsi sur une solide trame géographique et imaginaire où se développent différents thèmes. Le *merveilleux géographique* s'articule dans les *Voyages Extraordinaires* sur la conjugaison de deux types de récits : le récit *poético-mythique* permet le déplacement dans le temps ; le *merveilleux exotique* assure quant à lui le déplacement dans l'espace. Et c'est par le passage de l'*ici-maintenant* vers l'*ailleurs maintenant* et l'*ailleurs-avant* que Jules Verne assure la dimension extraordinaire de ses voyages.

À partir de l'exemple du roman *Le Superbe Orénoque* (1898), que nous allons étudier dans cette nouvelle partie, nous allons éprouver ce procédé du *merveilleux géographique* que l'auteur emploie pour construire un récit littéralement géographique, imaginaire et merveilleux. Le motif de cette aventure est bien plus complexe qu'il y paraît : elle constitue à nos yeux l'exemple type de l'imaginaire géographique vernien dont l'analyse approfondie permet de mieux appréhender l'ensemble du corpus des *Voyages Extraordinaires*. Ce roman illustre à quel point la géographie (du réel et imaginaire) sert également de trame à l'évocation de problématiques complexes qui interrogent directement l'homme sur ses origines, ou encore comment habiter autrement l'espace.

TROISIÈME PARTIE

L'imaginaire géographique au cœur des

Voyages Extraordinaires : Le Superbe Orénoque (1898)

Dans *Le Superbe Orénoque* (1898), deux expéditions sont organisées afin de remonter le cours du fleuve éponyme. La première cherche à en découvrir les véritables sources, alors que la seconde doit permettre à Jean(ne) de Kermor de retrouver son père, disparu une dizaine d'années auparavant au Venezuela. Afin de voyager plus facilement, Jean(ne) se fait passer pour un garçon. Son père, le colonel de Kermor, a établi une idyllique mission évangélique aux sources du fleuve, à proximité du Rio Torrida, un affluent imaginaire de l'Orénoque.

Comme nous l'avons vu dans la partie précédente, le *merveilleux géographique* est l'opérateur qui permet à Jules Verne de passer d'une géographie à l'autre. Dans le cadre du roman *Le Superbe Orénoque*, c'est le symbolique et imaginaire Rio Torrida qui assure le lien entre l'Orénoque, un fleuve réel aux sources découvertes par Jean Chaffanjon en 1886, et l'hypothétique Mission de Santa-Juana, création romanesque d'un lieu imaginaire par Jules Verne.

L'imaginaire géographique vernien se construit ici à partir d'un *merveilleux géographique* qui conjugue mythe et l'exotisme. Le mythe permet au romancier de déplacer son récit dans le temps (en jouant sur la variable chronotopique « *maintenant* » / « *avant* ») ; l'exotisme agit directement sur l'espace, en jouant sur la variable chronotopique « *ici* » / « *ailleurs* ». Nous aborderons ce point dans le chapitre I de cette troisième partie.

Par l'analyse du passage de l'*ici-maintenant* à l'*ailleurs-avant*, il est possible de remonter aux sources de l'imaginaire géographique vernien. Sur ce point, l'étude approfondie du chapitre XI de la seconde partie du roman, intitulé « *La Mission de Santa-Juana* », permet de détailler les étapes et les différents processus de construction d'un lieu imaginaire. La Mission de Santa-Juana apparaît comme un « *point suprême* » des *Voyages Extraordinaires* dont il est possible de révéler toute la richesse par l'analyse de son *topos* et de sa *chôra*. Le « *point suprême* » est un lieu (souvent imaginaire) où les antinomies sont résolues. Quand elles sont toutes résolues, il est possible alors de parler de « *point suprême absolu* »⁴⁷⁶. Et par l'analyse du couple *topos* / *chôra*, nous pouvons dévoiler une géographie cachée où des

⁴⁷⁶ Butor Michel. « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *op. cit.*, p. 40 et 60.

processus souterrains assurent au lieu son inscription dans un territoire plus vaste, lui-même relié au reste du monde - *Voyages Extraordinaires* ou espace du récit.

Par ce processus complexe, le lieu est également habité ; il assure cette relation directe entre l'homme et la terre, entre un espace réel et un espace imaginaire. Littéralement, il s'agit pour nous de décrypter ici le processus vernien de création d'un espace géographique imaginaire (chapitre II).

Chapitre I : Jules Verne et l'Amérique du Sud : le mythe et l'exotisme au service de l'imaginaire géographique

Lorsque Jules Verne entreprend en 1894 l'écriture de son roman *Le Superbe Orénoque*, il s'inspire de deux ouvrages importants : la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Élisée Reclus, et *L'Orénoque et le Caura* de Jean Chaffanjon. Grâce à ces deux ouvrages, l'auteur dispose d'informations géographiques précises et récentes. Mais ces dernières, pour fondamentales qu'elles soient, n'en demeurent pas moins insuffisantes à l'élaboration romanesque d'un récit avant tout imaginaire. L'Amérique du Sud, ce continent qui conjugue mythe et exotisme, constitue un terrain fertile au développement de l'imaginaire géographique. C'est à partir de cet imaginaire géographique que l'auteur va créer *ex-nihilo*, aux sources de l'Orénoque, une hypothétique mission évangélique, reliée au fleuve Orénoque par l'imaginaire Rio Torrida, ce « cordon ombilical » qui permet de mettre en relation deux mondes opposés mais complémentaires : l'un réel, l'autre imaginaire. C'est ainsi que Jules Verne construit l'extraordinaire dans ses voyages, au moyen d'un fil d'Ariane sans lequel le héros vernien (et le lecteur) se perdrait inévitablement dans un espace labyrinthique.

A) - Les sources géographique et littéraire d'un Voyage Extraordinaire : Le Superbe Orénoque (1898)

1 - Jules Verne et l'Amérique du Sud : une fascination ancienne

Sur les 80 romans et autres nouvelles écrits par l'auteur, 8 se déroulent directement ou indirectement en Amérique du Sud. Cependant, cette faible proportion ne reflète pas véritablement le profond intérêt que l'auteur porte aux Amériques⁴⁷⁷. Jules Verne rappelle d'ailleurs sa fascination pour l'Amérique dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* : « Mais Caracas, c'était en Amérique, cette Amérique qui me fascinait déjà »⁴⁷⁸. Rappelons que les premiers écrits du romancier se déroulent déjà en Amérique latine. En 1851, alors qu'il n'a que 23 ans, il publie *Les premiers navires de la marine mexicaine. L'Amérique du*

⁴⁷⁷ Guillaud Lauric. *Jules Verne face au rêve américain. De l'enthousiasme au pessimisme*, op. cit.

⁴⁷⁸ Garavito Julian. « Jules Verne et l'Amérique latine ». In : *Revue Europe*, 1978, vol. 56. n° 595. p. 138.

*Sud. Études historiques*⁴⁷⁹. Un an plus tard, en 1852, l'auteur retourne sur ce continent avec *Martin Paz. L'Amérique du Sud. Mœurs péruviennes*⁴⁸⁰.

Dans ces premiers textes, la géographie décrite par Jules Verne est stéréotypée, imprécise, mais empreinte déjà d'exotisme et d'imaginaire. Julian Garavito, dans son article *Jules Verne et l'Amérique latine*, cite le critique péruvien Estuardo Nuñez (1908) à propos de *Martin Paz* : « les inexactitudes de topographie et de géographie, de climat et d'histoire, de psychologie et de mœurs démontrent que (Jules Verne) a eu, dans ce cas-là, une information insuffisante, d'origine purement visuelle, c'est-à-dire les aquarelles « costumbristas » (disons « typiques ») d'Ignacio Merion, un peintre péruvien, publiées dans le *Musée des Familles* (juillet-août 1852) »⁴⁸¹.

Lorsqu'il aborde le continent sud-américain, deux régions en particulier retiennent l'intérêt du romancier : L'Orénoque et l'Amazone d'une part, la Patagonie et la Terre de Feu d'autre part. Entre ces extrêmes géographiques, toute une partie du territoire sud-américain semble échapper aux coups de plume de l'auteur. Les deux grands fleuves du continent sud-américain représentent des sources d'inspiration fécondes pour l'auteur des *Voyages Extraordinaires*. Sur l'Amazone, Jules Verne écrit *La Jangada - Huit cents lieues sur l'Amazone* (1881). Sur l'Orénoque, il écrit *Le Superbe Orénoque* (1898) que nous allons étudier plus précisément.

2 - Le déroulement d'un fleuve, le déroulement d'une vie : De *La Jangada* (1881) au *Superbe Orénoque* (1898)

La Jangada (1881) et *Le Superbe Orénoque* (1898) sont les deux grands romans de Jules Verne où des fleuves sont au cœur des *Voyages Extraordinaires*⁴⁸². Si dans *La Jangada* les héros descendent le cours de l'Amazone, dans *Le Superbe Orénoque*, ils remontent au contraire celui du fleuve vénézuélien, pour en découvrir les véritables sources hydrographiques. Dans les deux romans, la trame géographique - le déroulement hydrographique du fleuve - sert de support à l'élaboration romanesque d'une histoire où l'on remonte le cours d'une vie (Joam Garral et Jean de Kermor). Ce lien entre géographie, hydrographie et le cours d'une vie, mérite d'être souligné. Nous verrons avec l'analyse

⁴⁷⁹ *Musée des Familles*, juillet 1851. - Avec *Michel Strogoff*, 1876 (nouvelle version du titre : *Un Drame au Mexique*). Cette toute première nouvelle de Jules Verne raconte l'histoire d'une mutinerie.

⁴⁸⁰ *Musée des Familles*, juillet-août 1852. - Avec *Le Chancellor*, 1875. Il s'agit d'une histoire d'amour impossible entre le fils d'un Indien et une Espagnole.

⁴⁸¹ « Lo latinoamericano en otras literaturas ». In : *América Latina en su literatura*, UNESCO, 1972. p. 111. Julian Garavito, *Jules Verne et l'Amérique latine*, op. cit., p. 139.

⁴⁸² Il en existe un troisième et dernier : *Le pilote du Danube* (1908 ; roman posthume écrit vraisemblablement en 1901 et initialement intitulé *Le beau Danube jaune*).

détaillée du roman *Le Superbe Orénoque*, que ce lien entre géographie et histoire permet déjà de mettre en évidence une des premières articulations de l'imaginaire géographique à l'œuvre dans les *Voyages Extraordinaires*⁴⁸³.

Julian Garavito, cité précédemment, nous apporte quelques précisions intéressantes à propos de ces deux romans, et notamment concernant *Le Superbe Orénoque* : « Le Superbe Orénoque est un roman plus intéressant qu'on ne l'a dit [...] et dont la documentation est particulièrement solide. En effet, le voyage s'appuie sur le livre lu par Jeanne de Kermor, celui de Chaffanjon (né le 7 septembre 1854), normalien, professeur d'histoire naturelle au lycée de la Martinique. Après deux missions (1884 et 1886-87) évoquées d'ailleurs dans le roman de Jules Verne, Chaffanjon obtient une médaille d'or en 1888, réalise une troisième expédition en 1889 et publie en 1890 *L'Orénoque et le Caura* »⁴⁸⁴.

En 1874, soit 7 ans avant la publication de *La Jangada*, Jules Verne met déjà en scène l'Amazone à la fin de l'un de ses romans les plus surprenants : *Le Chancellor*. Véritable *Radeau de la Méduse*⁴⁸⁵, avec des accents dignes d'Edgar Poe, 11 naufragés du *Chancellor* vont connaître les mêmes aventures que celles décrites dans le célèbre tableau de Géricault, lui-même inspiré d'une histoire vraie. À la fin du roman de Jules Verne, les naufragés, à bout de force, veulent se noyer. Mais l'eau n'est pas salée ! Car, dans leur périple sans fin, ces derniers se sont en fait dirigés vers l'embouchure de l'Amazone dont la puissance est telle qu'à 80 kilomètres du rivage il est encore possible de boire de l'eau douce⁴⁸⁶. Jules Verne n'a pas manqué d'utiliser dans son récit cette curiosité hydrologique et géographique afin de dénouer un de ses romans les plus noirs.

À l'inverse, à l'extrême sud du continent sud-américain se déploie un territoire qui pour Jules Verne constitue une providentielle source d'inspiration et d'imagination. En effet, trois *Voyages Extraordinaires* ont pour cadre la Patagonie ou la Terre de Feu : *Deux ans de vacances* (1888), *Le Phare du bout du monde* (1905), *Les Naufragés du Jonathan* (1909)⁴⁸⁷. Ce dernier roman, longuement mûri par l'auteur, dont le titre originel était *En Magellanie*, semble avoir été pour Jules Verne une sorte de conclusion à ses *Voyages Extraordinaires*, car

⁴⁸³ Berdoulay Vincent. *Le sujet, le lieu et la médiation de l'imaginaire*. Article non encore publié.

⁴⁸⁴ Garavito Julian, *Jules Verne et l'Amérique latine*, op. cit., p. 144. La publication date en fait de 1889.

⁴⁸⁵ Le tableau de Géricault date de 1818-1819.

⁴⁸⁶ Lézy Emmanuel. *Guyane, Guyanes. Une géographie « sauvage » de l'Orénoque à l'Amazone*, op. cit., p. 31.

⁴⁸⁷ Daniel Compère, à propos du *Phare du bout du monde*, indique : « Ce petit roman d'aventures, écrit sans doute vers 1895, est né du dédoublement du projet des *Naufragés du Jonathan* (1909) ». In : Jules Verne, *Parcours d'une œuvre*, op. cit., p. 111.

il y pose finalement le problème du destin d'une œuvre littéraire après la mort de son auteur⁴⁸⁸.

Le premier grand roman de Jules Verne qui se déroule en partie en Amérique du Sud est aussi l'un des tout premiers : *Les Enfants du capitaine Grant* (1865-1867). Plus long roman écrit par le romancier, ce dernier relate les aventures des enfants du capitaine Grant à la recherche de leur père, dont la seule trace se résume à un mystérieux document retrouvé dans une bouteille jetée à la mer et qui n'indique qu'une partie de la localisation : le 37^{ème} parallèle sud⁴⁸⁹. Il est intéressant de noter que déjà, dans ce tout premier roman, des enfants sont à la recherche d'un père disparu. Le fil directeur est toujours géographique (et imaginaire) : il s'agit ici d'un parallèle (troublant à certains égards). La géographie sert à remonter le temps, comme nous le verrons dans de nombreux autres *Voyages Extraordinaires*.

Les fleuves inspirent singulièrement ce romancier français né sur les bords de la Loire⁴⁹⁰. Pour lui, écrire un roman sur l'Orénoque, c'est revenir sur sa propre histoire, mais plus exotique, plus mythique, plus décalée dans l'espace et dans le temps. Mais le mythe et l'exotisme ne suffisent pas pour asseoir un récit, tel qu'envisagé par l'auteur. Ils en sont la condition nécessaire, mais non suffisante. Jules Verne s'appuie aussi et systématiquement sur la lecture d'ouvrages d'auteurs, d'explorateurs, de géographes qui ont réellement visité les lieux qu'il va décrire. Dans le cadre du *Superbe Orénoque*, trois auteurs principaux ont retenu l'attention du romancier français : Alexandre de Humboldt, Jean Chaffanjon et Élisée Reclus. En se référant à ces trois hommes, et notamment aux deux derniers, Jules Verne parvient à inscrire son propre récit imaginaire dans la continuité d'expéditions qui se sont réellement déroulées et qui ont profondément marqué l'histoire des découvertes, l'histoire de la géographie.

3 - Aux sources littéraire et géographique du Superbe Orénoque

La localisation précise des authentiques sources de l'Orénoque a constitué pendant longtemps un mystère. Des siècles durant le mythe du « *Paradis terrestre* » a perduré, ancrant profondément cette région de l'Amérique du Sud dans l'extraordinaire, le mystère, l'étrange,

⁴⁸⁸ *Ibid.*

⁴⁸⁹ Dupuy Lionel. *Jules Verne, l'homme et la terre. La mystérieuse géographie des Voyages Extraordinaires*, op. cit., p. 57-96.

⁴⁹⁰ Verne Jules. « Souvenirs d'enfance et de jeunesse », op. cit., p. 59.

et surtout, le merveilleux⁴⁹¹. Le premier à rendre compte, à évoquer ce « *Paradis terrestre* » est Christophe Colomb.

a) - Christophe Colomb (1451-1506)

C'est Christophe Colomb, le premier, qui pense voir dans les bouches de l'Orénoque, à l'occasion de son troisième voyage, les sources du « *Paradis terrestre* ». Jules Verne, au début, de son récit, rappelle son illustre inspirateur : « « *L'Orénoque sort du Paradis terrestre* », *cela est dit dans les récits de Christophe Colomb* »⁴⁹². Le navigateur génois est persuadé que l'Orénoque constitue l'un des quatre bras du célèbre fleuve sortant du jardin d'Éden⁴⁹³ : « *Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras. Le nom du premier est Pischon ; c'est celui qui entoure tout le pays de Havila, où se trouve l'or. L'or de ce pays est pur ; on y trouve aussi le bdellium et la pierre d'onyx* »⁴⁹⁴.

La découverte géographique réalisée par Colomb réactive ce mythe biblique que Jules Verne développe directement dans son récit. L'auteur évoque la découverte de Christophe Colomb dans le tome I^{er} de son *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs - Les premiers explorateurs* : « *Ce jour-là, le continent américain fut véritablement découvert par Colomb, quoique à son insu dans cette partie du Venezuela qui se nomme province de Cumana. [...] Quant au pays, il était superbe ; ses fleuves, ses montagnes, ses forêts immenses en faisaient comme une terre de prédilection. Aussi l'Amiral baptisa-t-il cette harmonieuse contrée du nom de Gracia, et, par une longue discussion, il a cherché à prouver que là fut autrefois le berceau du genre humain, ce paradis terrestre qu'Adam et Ève habitèrent si longtemps. Pour expliquer jusqu'à un certain point cette opinion du grand navigateur, il ne faut pas oublier qu'il croyait être sur les rivages de l'Asie. Ce lieu enchanteur fut nommé par lui les Jardins* »⁴⁹⁵.

Nous voyons à la lecture de ces quelques lignes comment est né, ou du moins, quand et comment est réactivé ce mythe du « *Paradis terrestre* » et de l'Eldorado. Le merveilleux géographique qui en résulte repose sur la conjugaison d'un récit *poético-biblique* / *poético-*

⁴⁹¹ Voir notamment : Le Bel Pierre-Mathieu ; Tavares David. « La représentation de l'Amérique du Sud dans l'œuvre de Luis Sepulveda. Des tensions intratextuelles à la réception populaire ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol 52, n° 147. 2008. p. 491 à 493 particulièrement.

⁴⁹² Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, 1898. Chapitre III (*À bord du Simon-Bolívar*). Jules Verne cite ici directement Christophe Colomb. Mais il le fait cependant par l'intermédiaire de la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Élisée Reclus (Tome XVIII).

⁴⁹³ Dardel Éric. *L'homme et la terre*. Paris : Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1990 (réédition de l'ouvrage de 1952). p. 107-108.

⁴⁹⁴ *La Bible. Genèse*, versets 2 : 10-13.

⁴⁹⁵ Verne Jules. *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs - Les premiers explorateurs* (Paris : Hetzel, 1886), Tome I^{er}. Paris : Diderot Éditeur, 1997. p. 222-223.

mythique (ici la Genèse) et de l'évocation d'un *merveilleux exotique* (l'Orénoque et ses sources). L'ancrage mythique, biblique et poétique du récit merveilleux permet à Jules Verne d'asseoir l'imaginaire géographique qu'il va développer par la suite dans son roman. La découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb éclaire directement les sources qui ont inspiré le romancier français pour l'écriture de son hypothétique et improbable Mission de Santa-Juana. Si le récit du *Superbe Orénoque* remonte littéralement un fleuve, une histoire, un mythe, il éclaire également sur la production d'un espace géographique à mi-chemin entre réel et imaginaire.

Poursuivant ce voyage dans le temps, sur les traces de ces hommes qui ont exploré l'Orénoque, nous faisons un bond de trois siècles pour suivre maintenant Alexandre de Humboldt. Fortement impliqué dans la connaissance de ce territoire, personnage important dans l'histoire de la géographie, il est considéré comme un des fondateurs de la géographie moderne.

b) - Alexandre de Humboldt (1769-1859)

300 ans plus tard, c'est Alexandre de Humboldt, accompagné du naturaliste Aimé Bonpland, qui explore de façon plus systématique le fleuve Orénoque⁴⁹⁶. En 1808, il relate son expédition dans *Tableaux de la nature, ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux, sur les cataractes de l'Orénoque, sur la structure et l'action des volcans dans les différentes régions de la terre, etc.* Ce récit constituera plus tard un des chapitres des 30 volumes de son célèbre « *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent* » sous le titre « *Le Superbe Orénoque* ». Jules Verne cite 6 fois l'explorateur dans son récit, souvent par l'intermédiaire d'Élisée Reclus et de sa *Nouvelle Géographie Universelle* (comme pour la référence relative à Christophe Colomb). Et c'est à Alexandre de Humboldt que Jules Verne emprunte le titre de son roman⁴⁹⁷.

Les travaux et la pensée de Humboldt ont profondément marqué l'histoire de la géographie. Jules Verne fait souvent appel à lui pour inscrire ses propres voyages dans une perspective historique et scientifique. Mais ses travaux étant datés de plus d'un demi-siècle lorsque le romancier français écrit, celui-ci n'hésite pas à les compléter par la lecture de travaux plus récents. Les références à Humboldt sont souvent présentes dans les *Voyages*

⁴⁹⁶ Voir à ce titre : White Kenneth. *Les pérégrinations géopoétiques de Humboldt*, http://www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/cahiers/cah2_kw.html [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

⁴⁹⁷ Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 448. Le titre complet est : « *Le Superbe Orénoque (5 avril)* ».

*Extraordinaires*⁴⁹⁸, mais elles ne constituent jamais le matériau de base unique à partir duquel travaille l'auteur. Nous reviendrons sur ce point important un peu plus loin dans ce travail.

c) - Jules Crevaux (1847-1882)

Jules Crevaux fait partie de ces malheureux explorateurs qui ont inspiré Jules Verne dans l'écriture de son roman venezuelien⁴⁹⁹. L'aventure tragique du français émeut le romancier qui le cite 5 fois, en rappelant les circonstances dramatiques de sa mort : « *le docteur Crevaux, tombé sous les coups des Indiens dans les plaines de la Bolivie* » ; « *l'infortuné docteur Crevaux* » ; « *une victime de plus à la nécrologie des découvreurs modernes* »⁵⁰⁰. Les textes de Jules Crevaux, publiés dans la revue *Le Tour du monde*, ont surtout inspiré en partie l'écriture de l'autre roman sud-américain de Jules Verne : *La Jangada*. Concernant *Le Superbe Orénoque*, les références au docteur sont surtout allusives et anecdotiques. Elles ne constituent pas une des sources centrales du roman. L'aventure tragique du docteur Crevaux, lorsque Jules Verne l'évoque, permet d'ajouter une tonalité tragique à une expédition qui se déroule dans des contrées parfois très hostiles à l'homme.

En réalité, les deux grandes sources utilisées par Jules Verne pour écrire son roman - comme nous allons le montrer par la suite - sont la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Élisée Reclus et *L'Orénoque et le Caura* de Jean Chaffanjon. Jules Verne s'est surtout inspiré du récit de l'explorateur français qu'il a par la suite complété avec le tome XVIII de la N.G.U. d'Élisée Reclus. Le romancier souhaite autant que possible coller à l'actualité. On retrouve ce même souci avec *Voyage au centre de la Terre* et la référence, dans la deuxième version du roman, à la découverte de Boucher de Perthes.

d) - Élisée Reclus (1830-1905)

La *Nouvelle Géographie Universelle* d'Élisée Reclus (tome XVIII, *Amérique du Sud, Les régions andines*, 1893) fait partie des deux grandes sources utilisées par Jules Verne. Le géographe français est cité directement 8 fois dans le roman, mais il est évident que les textes de ce dernier ont constitué une base documentaire essentielle pour l'auteur. Notons que *Le Superbe Orénoque* est le *Voyage Extraordinaire* où les références directes à Élisée Reclus sont les plus importantes. Comme nous l'avons montré précédemment, les écrits du

⁴⁹⁸ Une recherche réalisée grâce à l'Interface Jules Verne (<http://www.RenePaul.net>) fait apparaître 40 occurrences dans 15 romans différents.

⁴⁹⁹ Crevaux Jules. *En radeau sur l'Orénoque. Des Andes aux bouches du Grand fleuve (1881-1882)*. Paris : Phébus, 1989 (réédition de l'ouvrage original de 1881). 188 p.

⁵⁰⁰ Respectivement chapitres IV, XI et XV.

géographe, notamment dans la deuxième partie de la production de Jules Verne, ont fortement influencé le romancier. *Le Superbe Orénoque* constitue sur ce point un exemple intéressant sur lequel nous reviendrons un peu plus loin dans cette analyse. Et comme le souligne à juste titre Joëlle Dusseau, « *Si Verne a lu Humboldt, puis le récit de Crevaux - la mort du jeune explorateur de trente-cinq ans a ému l'opinion -, c'est un troisième récit, celui de Chaffanjon, qui sert de déclic* »⁵⁰¹.

La volonté de Jules Verne de rester au plus près de l'actualité, de disposer de sources précises et exactes, l'a conduit directement à calquer véritablement une partie de son *Voyage Extraordinaire* sur le voyage, réel lui, de Jean Chaffanjon. Le tome XVIII de la N.G.U. de Reclus, plus récent que le texte de Jean Chaffanjon, constitue pour Jules Verne un complément indispensable à l'écriture de son propre récit. Mais il ne peut se suffire à lui-même : Élisée Reclus lui-même s'inspire directement des travaux de Humboldt et Chaffanjon pour écrire certaines parties de son volume consacré à l'Amérique du Sud. C'est la raison pour laquelle la source principale et incontournable dans l'écriture du roman de Jules Verne réside dans le récit que fait Jean Chaffanjon de sa découverte des sources (présumées pour l'époque) de l'Orénoque.

e) - Jean Chaffanjon (1854-1913)

La deuxième source utilisée par Jules Verne réside ainsi dans le récit de Jean Chaffanjon⁵⁰². L'explorateur français, qui est remonté jusqu'aux sources de l'Orénoque en 1886, est cité directement 36 fois dans le roman de Jules Verne, sans compter les nombreuses périphrases qui l'évoquent aussi. Cette quantité de références est importante pour un *Voyage Extraordinaire*. Elle est représentative, mais aussi symptomatique dans le cas présent, de la méthode d'écriture du romancier français.

Le Superbe Orénoque est rédigé durant les premiers mois de l'année 1894. Dans une lettre adressée à Louis-Jules Hetzel (Hetzel fils), le 11 août 1894, Jules Verne écrit : « *J'ai terminé l'Orénoque, il y a huit jours, c'est-à-dire qu'il va rester 18 mois dans le tiroir, et je ne le reverrai que quand je devrai vous l'envoyer* »⁵⁰³. Le romancier rédige son roman quelques années à peine après la publication du récit de Jean Chaffanjon (1888 pour la publication dans la revue *Le Tour du Monde* et 1889 pour la publication complète chez

⁵⁰¹ Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 449.

⁵⁰² Chaffanjon Arnaud. *L'Orénoque aux deux visages. L'Orénoque et le Caura. Voyages aux Sources de l'Orénoque, par Jean Chaffanjon ; Le Superbe Orénoque, par Jules Verne*. Paris : Denys Pierron, 1978. 573 p.

⁵⁰³ *Lettre de Jules Verne à Louis-Jules Hetzel, 11 août 1894*. In : Dumas Olivier ; Gondolo Della Riva Piero ; Dehs Volker. *Correspondance inédite de Jules Verne avec l'éditeur Louis-Jules Hetzel (1886-1914)*, Slatkine, t. I, 2004. p. 211.

Hachette), et surtout quelques mois après la parution du tome XVIII de la N.G.U. de Reclus (1893). En 1898, l'année de la parution du roman, l'auteur déclare également à son éditeur : « *Vous pensez bien, mon cher Jules, j'en ai absolument fini avec les enfants qui cherchent leur père, les pères qui cherchent leurs enfants, les femmes qui cherchent leur mari, etc...* L'Orénoque *aura été le dernier du genre* »⁵⁰⁴.

Deux ans plus tard, l'éditeur communique à Jules Verne une lettre écrite par Jean Chaffanjon à destination du romancier amiénois⁵⁰⁵. La réponse de l'écrivain est explicite sur la source principale de son roman :

« Amiens, 14 août 1900

Monsieur,

Hetzel me communique une lettre que vous lui avez adressée pour avoir mon adresse. Si j'avais su où résidait le hardi explorateur que vous êtes, il y a longtemps que je vous aurais complimenté pour votre voyage au Venezuela, dont j'ai dévoré le récit. Cette lecture m'a donné la pensée de puiser dans votre œuvre des éléments d'un volume pour la série des Voyages Extraordinaires, parmi lesquels le vôtre doit être rangé au premier rang. Je suis trop heureux d'avoir eu à citer votre nom, à relever tout ce qu'il y a eu d'admirable et d'audacieux dans votre exploration jusqu'aux sources de l'Orénoque.

Veuillez croire, Monsieur, à l'entière sincérité des félicitations d'un vieux conteur, et permettez-moi de vous serrer cordialement la main.

Jules Verne »

Document 8 : Lettre de Jules Verne à Jean Chaffanjon, 14 août 1900

Outre la reconnaissance de Jules Verne, la découverte effectuée par Jean Chaffanjon sera surtout récompensée par l'attribution en 1888 de la médaille d'or de la Société de Géographie (de Paris). Un an plus tôt, le vendredi 18 novembre 1887, à la salle du grand amphithéâtre de la Sorbonne, Ferdinand de Lesseps, le Président de la Société de Géographie, prononce un discours en l'honneur de l'explorateur : « *Malgré tant de travaux, auxquels il faut ajouter ceux des voyageurs de nationalités diverses, l'immense Amérique du Sud renferme encore plus d'un territoire que n'a pas effleuré l'exploration. Au commencement de cette année, le haut Orénoque sur plusieurs centaines de kilomètres, et la région de ses*

⁵⁰⁴ Lettre de Jules Verne à Louis-Jules Hetzel, 28 juillet 1898. In : Dumas Olivier ; Gondolo Della Riva Piero ; Dehs Volker. *Correspondance inédite de Jules Verne avec l'éditeur Louis-Jules Hetzel (1886-1914)*, Slatkine, t. II, 2004. p. 49.

⁵⁰⁵ Document 8 : Lettre de Jules Verne à Jean Chaffanjon, 14 août 1900.

sources, n'étaient inscrits sur les cartes que d'après des renseignements indigènes. Le premier, M. Chaffanjon, a réussi, à force de ténacité, à atteindre la région où naît ce fleuve colossal. Il va nous exposer les péripéties de sa difficile entreprise et les résultats dont la géographie lui sera redevable »⁵⁰⁶.

Dans son discours Jean Chaffanjon répond aux propos du Président, et précise les motivations qui ont également prévalu à son voyage : « En géographie, une question importante m'intéressait plus particulièrement. Jusqu'alors la partie supérieure du bassin de l'Orénoque était enveloppée d'une série de légendes qui la rendaient inaccessible, non seulement aux voyageurs, mais même aux indiens civilisés. Plusieurs tentatives avaient été faites pour découvrir les sources du fleuve, mais tous ceux qui l'avaient essayé étaient bien vite revenus en racontant des choses si extraordinaires, qu'une sorte de terreur mystérieuse rendaient cette région plus impénétrable et plus mystérieuse encore »⁵⁰⁷. Jean Chaffanjon évoque dans son récit l'aspect mythique de son exploration, en rappelant les « légendes » relatives à « la partie supérieure du bassin de l'Orénoque », ces « choses si extraordinaires, qu'une sorte de terreur mystérieuse rendaient cette région plus impénétrable et plus mystérieuse encore ».

Dans cette présentation, la géographie scientifique, du réel est directement associée à la géographie mythique, mystérieuse de cette partie de l'Orénoque. Or, il est intéressant de rappeler, et tel est l'objet de notre travail, que les romans de Jules Verne participent d'une structuration identique, associant systématiquement deux géographies, l'une scientifique, du réel, l'autre plus fantastique, mythique, imaginaire. Les propos tenus par Jean Chaffanjon ne peuvent qu'alimenter l'imaginaire de Jules Verne qui dans son roman va dépasser les sources décrites par l'explorateur français afin de mettre en place son propre mythe, son propre imaginaire géographique, sa propre cosmogonie.

Suite aux différentes expéditions qu'il a effectuées, Jean Chaffanjon rédige le récit de ses voyages qui paraît sous forme de cinq livraisons dans la revue *Le Tour du Monde* (1888). L'illustration est assurée par Riou d'après les photographies de Jean Chaffanjon⁵⁰⁸. Dans la version vernienne du voyage aux sources de l'Orénoque, les illustrations sont assurées par Roux (à ne pas confondre avec Riou) : ces dernières sont « directement recopiées des dessins

⁵⁰⁶ Chaffanjon Arnaud. *L'Orénoque aux deux visages. L'Orénoque et le Caura. Voyages aux Sources de l'Orénoque*, par Jean Chaffanjon ; *Le Superbe Orénoque*, par Jules Verne, op. cit., p. 10.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 14.

⁵⁰⁸ Chaffanjon Arnaud. *L'Orénoque aux deux visages. L'Orénoque et le Caura. Voyages aux Sources de l'Orénoque*, par Jean Chaffanjon ; *Le Superbe Orénoque*, par Jules Verne, op. cit., p. 23. ; voir également l'Annexe 4 : De Jules Verne à Jean Chaffanjon, de Roux à Riou. Quelques exemples de remplois dans les illustrations.

de Riou dans *Le Tour du monde, comme celui des crocodiles ou la migration de milliers de tortues* »⁵⁰⁹. C'est ainsi que « la carte de l'Orénoque qu'il [Jules Verne] publie est celle dressée par Jean Chaffanjon dans son livre : *Jules Verne y fait ajouter la mission de Santa-Juana* [...]. Quant aux illustrations de Georges Roux, sept sont directement inspirées des dessins que Riou réalisa d'après les photographies de Jean Chaffanjon »⁵¹⁰.

Le mimétisme entre le roman de Jules Verne et le récit d'exploration de Jean Chaffanjon est frappant. Il se développe jusqu'au niveau des illustrations où s'opère une véritable (con)fusion entre les deux récits, où l'aventure purement imaginaire narrée par Jules Verne se confond littéralement avec l'aventure réelle vécue par Jean Chaffanjon, à tel point que nous pouvons parler à certains égards d'un véritable plagiat du romancier sur l'explorateur. L'effet de réel est double : il est à la fois rhétorique et sémiotique. À partir de cette réalité romanesque, déjà fictive, Jules Verne peut développer son propre imaginaire géographique, celui de la Mission de Santa-Juana. Cet imaginaire géographique est élaboré et enrichi à partir de la lecture des ouvrages de Jean Chaffanjon et d'Élisée Reclus dont nous allons montrer maintenant le rôle fondamental dans la structuration et l'écriture du récit vernien.

B) - D'Élisée Reclus à Jules Verne : fusion, confusion et inspiration géographiques

1 - Élisée Reclus et la *Nouvelle Géographie Universelle*

Jules Verne s'est donc principalement servi de deux sources essentielles pour écrire son roman. La première est la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Élisée Reclus, dont le tome XVIII, paru en 1893, est consacré à l'Amérique du Sud. Le chapitre III de ce dernier tome se rapporte plus particulièrement au Venezuela (pages 105 à 212) : les emprunts de Jules Verne à ce chapitre de la N.G.U. sont relativement importants comme nous allons le constater.

Soucieux d'utiliser une documentation récente et précise, fasciné par l'œuvre d'Élisée Reclus, le romancier se plonge dans les textes du géographe français pour asseoir les bases géographiques et historiques de son aventure. Nous avons ainsi procédé à une comparaison systématique des deux textes afin de montrer quels sont les passages du roman de Jules Verne directement empruntés à la N.G.U.⁵¹¹. Il est intéressant de remarquer jusqu'à quel point les

⁵⁰⁹ Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 451. Voir également Gauthier Guy. *Édouard Riou, dessinateur. Entre le Tour du Monde et Jules Verne. 1860-1900*. Paris : L'Harmattan, 2008. 185 p.

⁵¹⁰ Chaffanjon Arnaud. *L'Orénoque aux deux visages. L'Orénoque et le Caura. Voyages aux Sources de l'Orénoque, par Jean Chaffanjon ; Le Superbe Orénoque, par Jules Verne, op. cit.*, p. 37.

⁵¹¹ Voir l'Annexe 3 : Comparaison du récit d'Élisée Reclus avec celui de Jules Verne.

propos d'Élisée Reclus permettent à l'auteur des *Voyages Extraordinaires* de procéder à une multitude de références supplémentaires qui ne sont en fait, pour Jules Verne, que des emprunts indirects. Et c'est donc à juste titre que Jean-Louis Tissier souligne que « *la matière géographique de ses œuvres [celles de Jules Verne] est toujours de seconde main [...]* »⁵¹². Dans le cas présent, « *cette matière géographique de seconde main* » est celle des récits de Jean Chaffanjon et d'Élisée Reclus. Or, en empruntant à Élisée Reclus ses propres références, sans mentionner directement ce dernier, Jules Verne donne l'impression de citer directement tous ces autres auteurs (Colomb, Humboldt par exemple) comme s'ils constituaient sa source principale. En l'occurrence, et par rapport aux références qui concernent Humboldt, la matière géographique que Jules Verne utilise est une matière de troisième main. De plus, par ce complexe et subtil procédé intertextuel, Jules Verne inscrit son récit dans la continuité de ceux des grands explorateurs qui l'ont précédé. Mais en évoquant également des sources, des références qui sont en fait initialement citées par Élisée Reclus, Jules Verne donne l'impression d'avoir convoqué une multitude d'auteurs et de récits antérieurs pour écrire son roman. La réalité est bien plus simple et prosaïque⁵¹³. Ce procédé est d'ailleurs courant au XIX^{ème} siècle. Jean-Yves Puyo le démontre également avec l'exemple de Conrad Malte-Brun, qui recopie à l'identique des passages entiers de Humboldt : « [...] *Malte-Brun s'attachant à reproduire fidèlement les écrits du grand maître allemand. Ainsi, dans les références bibliographiques citées en bas de page, l'auteur se réfère quasi exclusivement à Humboldt* »⁵¹⁴. Le procédé est courant pour l'époque : Jules Verne ne déroge pas à la règle.

2 - Élisée Reclus, intermédiaire entre Jules Verne et Alexandre de Humboldt

a) - L'exemple de la géophagie

Pour illustrer ce procédé, prenons l'exemple de la géophagie évoquée par Jules Verne dans son roman. L'auteur écrit à propos des Otomacos : « *D'après les récits de Humboldt, ces Indiens, qui prétendaient descendre d'aïeux de pierre, étaient d'intrépides joueurs de paume, plus habiles encore que ces Basques, de race européenne, introduits au Venezuela. On les*

⁵¹² Tissier Jean-Louis. « L'Île Mystérieuse - Jules Verne - 1874 - hydrographie et orographie. L'île est-elle habitée ? Baptême des baies, caps, golfes, rivières... », *op. cit.*

⁵¹³ Compère Daniel. « Le jeu avec les références scientifiques dans les romans de Jules Verne ». In : *De la science en littérature à la science-fiction*. Paris : Éditions du CTHS, 1996. p. 137-145. Voir également :
- Dupuy Lionel. « Jules Verne, Le Superbe Orénoque et la géophagie. L'intertextualité au service de l'exotisme géographique ». In : *Revue Jules Verne*, n° 28. 2009. p. 26-31.

- Puyo Jean-Yves. « L'expédition du Mexique, 1862-1867 : apports cartographiques et géographiques ». In : *Le Monde des cartes*, n° 180, 2004. p. 57-70.

⁵¹⁴ *Ibid.*

citait également parmi ces populations géophages, qui, à l'époque de l'année où manque le poisson, se nourrissent de boulettes de glaise, de l'argile pure, à peine torréfiée. C'est, du reste, une habitude qui n'a pas entièrement disparu. Ce vice, - on ne saurait l'appeler autrement - a été contracté dès l'enfance et devient impérieux. Les géophages dévorent la terre comme les Chinois fument l'opium, poussés à cet acte par un besoin irrésistible. M. Chaffanjon a rencontré quelques-uns de ces misérables, qui en étaient arrivés à lécher l'argile de leurs paillotes »⁵¹⁵.

Dans son texte, Jules Verne fait directement référence à Alexandre de Humboldt et à Jean Chaffanjon. Ce dernier (Jean Chaffanjon) écrit dans son récit : « *La géophagie ou l'habitude de manger de la terre est une terrible maladie de cette région. J'avais entendu maintes fois raconter que des peuplades entières préparaient certaines terres, les faisaient sécher, s'en approvisionnaient pour la mauvaise saison et les mangeaient telles quelles ou frites dans la graisse. Mais je n'ai jamais rencontré géophages pareils ; ceux que j'ai vus l'étaient par vice et non pas seulement par habitude. [...] La mauvaise habitude se contracte dans le jeune âge, et beaucoup d'enfants en meurent à cinq ou six ans* »⁵¹⁶.

Mais Jules Verne emprunte également, et surtout, au texte d'Élisée Reclus (qu'il ne cite pas directement cependant) : « *Une autre peuplade bien souvent nommée, grâce aux descriptions de Humboldt, est celle des Otomacos du moyen Orénoque, [...] où ils montraient de grosses pierres, qu'ils disaient être les aïeux de leur race [...]. Les Otomacos étaient des joueurs de balle, plus habiles encore que les Basques [...] Pendant les deux ou trois mois de l'inondation, quand le poisson venait à leur manquer, les Otomacos mangeaient de la terre d'une façon régulière, prenant chaque jour, sous forme de boulettes, environ un demi-kilogramme d'une glaise très fine légèrement torréfiée [...]* »⁵¹⁷. Notons que les propos de Reclus sont bien moins durs que ceux de Chaffanjon : le géographe ne parle pas de « vice », terme que Jules Verne reprend cependant dans son récit.

La comparaison des sources utilisées par Jules Verne permet de montrer qu'en réalité l'auteur s'est d'abord appuyé sur le récit d'Élisée Reclus qu'il a ensuite complété avec celui de Jean Chaffanjon. Jean Chaffanjon est cité directement dans le texte, comme Humboldt⁵¹⁸. Pour autant cette référence à Humboldt est indirecte, elle est faite par un intermédiaire : Élisée Reclus. La lecture du texte d'Élisée Reclus permet de mettre en évidence le véritable « copier-

⁵¹⁵ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., chapitre VI : *D'îles en îles*. p. 129-130.

⁵¹⁶ Chaffanjon Arnaud. *L'Orénoque aux deux visages. L'Orénoque et le Caura. Voyages aux Sources de l'Orénoque*, par Jean Chaffanjon ; *Le Superbe Orénoque*, par Jules Verne, op. cit., p. 152.

⁵¹⁷ Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle*, op. cit., p. 159-160.

⁵¹⁸ Humboldt Alexander (von). *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent : fait en 1799, 1800, 1801, 1803 et 1804*. Tome 2, Paris : Schoell, 1814-1825. 722 p.

coller » auquel a procédé Jules Verne dans son récit : « *Humboldt [...] les grosses pierres [...] les aïeux [...] joueurs de balles [...] plus habiles encore que les Basques [...] l'absence de poisson* » etc. La paraphrase vernienne du texte de Reclus est avérée.

Que Jules Verne ait lu Humboldt, qu'il le cite, qu'il s'en serve, cela ne fait aucun doute. Mais il est surtout intéressant de voir comment l'auteur complète son récit en puisant à des sources plus récentes, les travaux d'Humboldt datant du début du XIX^{ème} siècle. L'intertextualité dans ce passage permet de renvoyer à trois textes différents et bien marqués dans le temps : d'abord celui d'Alexandre de Humboldt, puis celui de Jean Chaffanjon et enfin celui d'Élisée Reclus. Les références à Humboldt et Chaffanjon sont directes, celles à Reclus indirectes. Or, et comme nous l'avons montré, c'est par l'intermédiaire de Reclus que Jules Verne cite Humboldt. Ce voyage dans les textes, aux sources d'un roman, permet d'appréhender autrement l'écriture vernienne, son inspiration et les modalités de sa formalisation rhétorique.

Plus largement, l'évocation de la géophagie par Jules Verne procède également d'une double logique : d'une part il s'agit de rendre compte d'une pratique qui existe réellement, à cette époque et dans ces régions lointaines, tout en disposant d'autre part d'un élément qui renforce incontestablement la dimension exotique et mystérieuse du roman. N'oublions pas enfin que l'œuvre de Jules Verne, qui a pour ambition de décrire la terre, et où les héros vernien dévorent littéralement l'espace, participe également d'une forme symbolique de géophagie.

Jules Verne est très attiré par ces curiosités ethnographiques. Elles donnent une certaine « saveur » à ses aventures, toujours écrites dans une perspective didactique et divertissante. Elles participent activement de la dimension extraordinaire des voyages qu'il nous propose. Dans le cas présent, l'intertextualité permet de renforcer l'exotisme géographique décrit par le romancier tout en inscrivant son récit dans la grande lignée des récits d'exploration. Par ce processus, Jules Verne donne également un effet de réel à un voyage imaginaire. Il crée une boucle temporelle entre deux récits, boucle d'autant plus fermée et parfaite qu'il emprunte à Alexandre de Humboldt le titre de son roman.

Le lecteur non-averti de l'œuvre vernienne ne peut voir que ces références sont réalisées par emprunt. Le récit de Jules Verne est souvent le premier du genre à être lu et apparaît comme reposant sur une documentation sérieuse (ce qui est le cas), mais surtout encyclopédique (ce qui est beaucoup moins évident dans le cas présent). La confusion qui en résulte permet de préparer l'esprit du lecteur à une aventure qui mélange subtilement réel et imaginaire : « *Cette énumération des explorateurs qui ont précédé le personnage vernien est*

caractéristique de la technique romanesque de l'écrivain. Dès Cinq semaines en ballon, le héros Samuel Fergusson allait sur les traces d'illustres prédécesseurs ; ce procédé permettait de nourrir l'illusion réaliste et bien des lecteurs d'aujourd'hui confondent les véritables explorateurs avec ceux nés de l'imagination de J. Verne »⁵¹⁹. L'énumération est un procédé cher à Jules Verne, car ce dernier contribue à donner du poids et de la réalité à son aventure⁵²⁰.

Jules Verne pousse encore plus loin ce procédé. En effet, souvent les héros fictifs de Jules Verne croisent des personnes rencontrées réellement par les auteurs, les explorateurs auxquels le romancier se réfère et qu'il cite directement dans son roman (Reclus et Chaffanjon en l'occurrence). Les héros imaginaires de Jules Verne côtoient ainsi dans leur aventure des personnes réellement rencontrées par Jean Chaffanjon lorsque ce dernier remontait le cours de l'Orénoque. La confusion supplémentaire réalisée par l'aboutissement de ce procédé permet à Jules Verne d'introduire du réel dans un récit purement fictif.

b) - La description du Venezuela

Dans la description physique du Venezuela, Jules Verne écrit : « *On a reconnu, en effet, que le sol vénézuélien est souvent troublé par les poussées volcaniques, bien que ses montagnes n'aient point de cratères en activité. Humboldt a même pu l'appeler « le pays des tremble-terre par excellence »* »⁵²¹. Ce passage est directement tiré de la N.G.U. d'Élisée Reclus : « *On n'a point signalé de volcans actifs dans les montagnes du Venezuela ; [...] De terribles commotions ont fréquemment secoué le sol du Venezuela, signalé depuis Humboldt comme le pays par excellence des tremble-terre* »⁵²².

Un second exemple est encore plus explicite sur ce procédé que Jules Verne affectionne beaucoup : « *Humboldt l'avait reconnu, et, avant lui, l'explorateur Solano s'était assuré qu'une communication existait entre les deux bassins par le rio Negro, puis par le Cassiquiare* »⁵²³. Ce passage est tiré directement de la citation suivante d'Élisée Reclus : « *La reconnaissance par Humboldt du cours bifurqué de l'Orénoque fut un des grands événements de l'histoire géographique ; [...] Le bief de partage de l'Orénoque et du Cassiquiare se*

⁵¹⁹ Davy Jacques. « Notes à Voyage d'Études de Jules Verne ». In : *San Carlos et autres récits inédits*, 1993. Paris : Le Cherche Midi éditeur. p. 279.

⁵²⁰ Verne Jules. *Jules Verne. Une vie, une œuvre, une époque*, op. cit., p. 158.

⁵²¹ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 164.

⁵²² Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle*, op. cit., p. 120.

⁵²³ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 436.

trouve à 280 mètres d'altitude : le premier fleuve ne fournit au second que la troisième partie de l'eau qu'il verse au Rio Negro »⁵²⁴.

Poursuivons l'analyse de ce procédé par un troisième exemple toujours relatif à Humboldt : « Il paraît même que jadis les Indiens Otomaques, cités dans les récits de Humboldt, enduisaient l'ongle de leur index de cette substance, et communiquaient le poison rien que par un serrement de main »⁵²⁵. Le texte original d'Élisée Reclus est le suivant : « [...] les Otomaques, dit-on, en frottaient le dessous de leur ongle, et leur égratignure était mortelle »⁵²⁶. Élisée Reclus cite aussitôt sa source (toujours en note de bas de page) : Humboldt, *Relations historiques ; Tableaux de la Nature*.

Mais il arrive parfois à Jules Verne d'explicitement clairement une de ses références. Tel est le cas de celle faite à Carl Sachs (*Aus den Llanos*) par l'intermédiaire d'Élisée Reclus : « Cela ne justifiait-il pas le fait qui est rapporté par Élisée Reclus d'après Carl Sachs ? On raconte, assure-t-il, qu'un régiment de cavalerie campé près d'une lagune de cette région se nourrit exclusivement de canards sauvages pendant quinze jours, sans qu'il eût été possible de constater une diminution apparente de ces oiseaux dans les canaux environnants »⁵²⁷. Jules Verne s'inspire de la citation suivante : « [...] on raconte qu'un régiment de cavalerie campé près d'une lagune de cette région se nourrit exclusivement de canards sauvages pendant quinze jours, sans qu'on put constater une diminution apparente de ces oiseaux dans les canaux environnants »⁵²⁸. Élisée Reclus précise en note de bas de page la référence à Carl Sachs. Quant à Jules Verne, son « copier-coller » d'Élisée Reclus est ici édifiant.

Il est coutume de dire en économie que la fusion cache souvent l'absorption. En l'occurrence ici, l'absorption par Jules Verne du texte d'Élisée Reclus participe d'une véritable fusion littéraire où les écrits du géographe sont repris mot pour mot dans le récit du romancier. Mais reconnaissons cependant à Jules Verne l'honnêteté de savoir parfois citer comme il se doit ses sources, en employant notamment les guillemets qui permettent d'identifier les emprunts. Nous terminerons par cet exemple qui illustre comment Jules Verne a écrit une partie de ses romans : « Là se dessine ce carrefour dont M. E. Reclus fait avec raison « le véritable centre hydrographique de toute la région comprise entre les Antilles et l'Amazonie » »⁵²⁹. Le passage est tiré de la page 128 de la N.G.U. : « Le carrefour des eaux courantes que constitue la jonction du Guaviare et de l'Orénoque peut être considérée, bien

⁵²⁴ Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle*, op. cit., p. 125-126.

⁵²⁵ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 229.

⁵²⁶ Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle*, op. cit., p. 147.

⁵²⁷ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 124.

⁵²⁸ Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle*, op. cit., p. 149.

⁵²⁹ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 311.

mieux que la bifurcation du Cassiquiare, comme le véritable centre hydrographique de toute la région comprise entre la mer des Antilles et l'Amazonie »⁵³⁰.

Jules Verne a lu certains travaux d'Alexandre de Humboldt, et il lui arrive bien évidemment de s'en servir de source sans passer forcément par Élisée Reclus. Mais nous ne pouvons oublier que dans la majeure partie des cas, les références à Humboldt sont faites par l'intermédiaire du géographe français. D'une part, cela permet à Jules Verne de s'assurer de la solidité des propos écrits par Humboldt (si Élisée Reclus les reprend, c'est qu'il les juge pertinents), d'autre part, cela permet au romancier d'introduire une continuité historique dans son récit et de lui donner un poids, une caution « scientifique » non négligeable en multipliant des références dont le lecteur ignore si elles sont directes ou indirectes. La confusion, la fusion même, permet à Jules Verne de préparer ce terreau fertile où l'imaginaire germe à son aise. La confusion est toujours propice à l'extraordinaire, et Jules Verne s'en sert en connaissance de cause. S'il est souvent difficile de préciser avec exactitude quelle a été exactement la source utilisée par l'auteur, l'exemple du récit de Jean Chaffanjon demeure cependant représentatif de l'inspiration vernienne. L'essentiel du roman vernien repose sur le récit de l'explorateur français. Mais dans cette affaire peut-on encore parler d'inspiration ?

3 - Du « Paradis terrestre » à l'Orénoque : le mythe de l'Eldorado

De la comparaison que nous avons établie entre le texte d'Élisée Reclus et le roman de Jules Verne, il apparaît que le chapitre III du tome XVIII de la N.G.U. a servi de complément au récit de Jean Chaffanjon dans l'écriture du roman vernien⁵³¹. Faire référence à Élisée Reclus c'est apporter une caution solide et légitime à un récit imaginaire où l'action se déroule dans un pays inconnu du romancier. La fraîcheur des informations dont dispose Jules Verne avec la publication en 1893 de ce XVIII^{ème} tome de la N.G.U. lui permet d'asseoir définitivement son récit sur des sources officielles et incontestablement géographiques.

Analysons quelques-unes de ces références, afin de voir comment Jules Verne construit son récit en le reposant sur les textes de ses illustres contemporains. La première référence à Élisée Reclus que nous avons relevée se situe à la page 51 du roman (édition de poche⁵³²), au tout début du chapitre III (*À bord du « Simon Bolivar »*). Elle constitue d'ailleurs l'incipit du chapitre : « *L'Orénoque sort du Paradis terrestre* », *cela est dit dans*

⁵³⁰ Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle, op. cit.*, p. 128. Voir également : « Le Cassiquiare... un fleuve qui relie deux fleuves ! ». In : Bulletin de liaison de la Société de Géographie, n° 1 Hors-série, 2008. 39 p.

⁵³¹ Voir Document 9 : Carte du cours de l'Orénoque, de Jean Chaffanjon (1886-87) à Jules Verne (1893/94-98).

⁵³² Cette édition (Serpent à plumes) reprend la version publiée dans le *Magasin d'éducation et de récréation* et non celle publiée dans le texte définitif de librairie.

les récits de Christophe Colomb »⁵³³. Élisée Reclus écrit quant à lui : « *Colomb n'avait-il pas déjà dit que l'Orénoque sortait du « Paradis Terrestre » ! Ils allaient donc à la recherche de ce lieu merveilleux d'où leurs premiers ancêtres avaient été chassés par l'Archange, et nul insuccès ne les rebutait dans cette poursuite de l'inconnu : pas une légende indienne, pas une hallucination de soldat égaré, pas un mirage de l'horizon lointain qui ne fit apparaître aux yeux avides des chercheurs espagnols l'image de la cité merveilleuse où régnait l'Homme d'Or, le puissant Dorado ! Pendant plus d'un siècle, toutes les expéditions faites à l'est des Andes, dans les bassins de l'Orénoque et de l'Amazone, se laissèrent guider par cette vision magique* »⁵³⁴.

Le premier constat à faire est cette double référence réalisée par Jules Verne. Il cite ici directement Christophe Colomb sans préciser qu'il le fait sous l'autorité d'Élisée Reclus (cf. *supra*). Le lecteur peut naïvement penser que l'auteur a lu (ce qui est peut-être le cas d'ailleurs) le récit de Christophe Colomb. Mais en l'occurrence, la référence est faite par une source intermédiaire, celle d'Élisée Reclus.

Élisée Reclus rapporte ensuite cette légende du « *Paradis terrestre* » sur laquelle nous reviendrons plus tard, car l'imaginaire et hypothétique Mission de Santa-Juana se développe aux sources de l'Orénoque, précisément là où l'on pensait autrefois retrouver cet Éden terrestre. De même, le Père Espérante, qui a fondé cette mission, est véritablement « adoré » (*Dorado*) par les gens qui l'entourent. La création par Jules Verne de cet espace géographique imaginaire et mythique renvoie directement à ces rapports complexes de l'homme à la terre, tels que les analyse notamment Éric Dardel dans son célèbre ouvrage : *L'homme et la terre*⁵³⁵.

On notera au passage comment le géographe français utilise à deux reprises l'adjectif « *merveilleux* » pour qualifier le territoire où s'établit théoriquement cet Eldorado (« *de ce lieu merveilleux* » ; « *la cité merveilleuse* »).

Au début du chapitre III du tome XVIII de la N.G.U., Élisée Reclus développe cette légende en rappelant sa dimension mythique et sa localisation géographique : « *On donne à l'ensemble de cette région accidentée [Les régions montueuses autours desquelles le cours de l'Orénoque décrit un immense demi-cercle] les noms de Párima ou Párimé, en souvenir du lac mythique de la « Grande Eau » ou Párima qu'aurait habité jadis le Dorado ou l'« Homme Doré », dans un palais d'escarboucles, de métaux précieux, que Walter Raleigh et tant d'autres conquérants cherchèrent à découvrir. La sierra que les géographes s'accordent*

⁵³³ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 51.

⁵³⁴ Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle*, op. cit., p. 15.

⁵³⁵ Dardel Éric. *L'homme et la terre*, op. cit. Voir notamment les pages 98 à 108.

à considérer comme l'arête maîtresse de cette région montueuse et dans laquelle naissent l'Orénoque et la source principale du rio Branco, est précisément une de celles que l'on connaît le moins [...] cependant Chaffanjon, ayant remonté l'Orénoque jusqu'à sa source, n'évalue l'altitude des montagnes environnantes qu'à 1200 ou 1400 mètres »⁵³⁶. Élisée Reclus précise en note de bas de page sa source : *Voyage aux sources de l'Orénoque, Tour du Monde, 1888*. Ainsi, par le truchement du texte d'Élisée Reclus, Jules Verne établit une filiation directe entre son roman, la N.G.U. de Reclus, le récit de Chaffanjon, et le troisième voyage de Christophe Colomb.

Jules Verne, dans son récit, reprend donc à son compte tous ces éléments : « Également, paraît-il, il convenait de mettre au rang des pures légendes que le grand fleuve descendît du pays de l'Eldorado, ainsi que semblaient le croire les premiers explorateurs, les Hojeda, les Pinzon, les Cabral, les Magallhâez, les Valdivia, les Sarmiento, et tant d'autres qui s'aventurèrent à travers les régions du Sud-Amérique »⁵³⁷. Remarquons au passage la construction identique de la phrase : quand Reclus écrit « que Walter Raleigh et tant d'autres conquérants cherchèrent à découvrir » Jules Verne écrit « et tant d'autres qui s'aventurèrent à travers les régions du Sud-Amérique ».

4 - Poésie et poétique de l'espace : la métaphore au service de la description

Poursuivant son récit, Jules Verne emprunte régulièrement à Élisée Reclus des éléments de description et d'analyse qui structurent fermement la trame géographique de son roman. Les métaphores architecturales (et poétiques) développées par le géographe français inspirent le romancier qui n'hésite pas à les reprendre parfois à l'identique⁵³⁸ : « [...] finirent par rompre toute cohérence apparente et par masquer l'ancienne direction des arêtes de jonction. [...] la contrée toute entière se relève de manière à former une sorte de bouclier sur lequel se redressent en haut relief de larges voussures s'appuyant dans tous les sens à des contreforts de grandeur inégale. [...] On donne à l'ensemble de cette région accidentée les noms de Párima ou Párima [...] Ô Roraima, montagne rouge, entourée de nuages, mère féconde des ruisseaux ! » chantent dans leurs invocations les indiens Arecuna, campés dans les vallées alentours »⁵³⁹. Jules Verne écrit : « C'est la contrée montagneuse qui commence, celle où le système orographique du Venezuela profile ses plus hauts reliefs. Là

⁵³⁶ Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle*, op. cit., p. 110.

⁵³⁷ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 51-52.

⁵³⁸ « Quant à la métaphore, elle est le procédé par excellence d'émergence de sens nouveaux. En somme, la rhétorique vise à convaincre de la vraisemblance de ce que l'imaginaire, avec la raison, contribue à faire envisager ». In : Berdoulay Vincent. *Le sujet, le lieu et la médiation de l'imaginaire*, op. cit.

⁵³⁹ Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle*, op. cit., p. 110 et 112.

s'arrondissent de larges et énormes voussures. Là s'entrecroisent de capricieuses arêtes de jonction. Là l'ossature des monts prend un aspect imposant et grandiose. Là se développe la sierra Parima, qui engendre l'Orénoque. Là se dresse la « montagne Rouge », entourée de nuages, cette mère féconde des ruisseaux, disent les incantations indiennes, ce Roraima, gigantesque borne milliaire plantée à l'intersection des frontières des trois États »⁵⁴⁰.

Jules Verne utilise ici une figure de rhétorique qui permet d'insister sur le caractère extraordinaire de la région qu'il décrit : l'anaphore de l'adverbe de lieu « là » (répété 5 fois dans ce passage) permet d'insister avec force sur cette région où tout se concentre. Tout se passe à cet endroit très précis, en ce lieu mythique, poétique et merveilleux, quitte à commettre un arbitraire (dont Jules Verne n'a pas conscience, nous y reviendrons plus tard) : celui de positionner le Roraima à proximité de la Sierra Parima⁵⁴¹. Mais dans cette géographie imprécise et incertaine, les distances sont relatives. Le *merveilleux géographique* permet ce genre de compromis entre le réel et l'imaginaire.

Plus loin dans son récit, Jules Verne évoque directement Élisée Reclus : « *L'immensité se développait devant eux, la vaste plaine verdoyante, cette « mer silencieuse des herbes », suivant la poétique métaphore d'Élisée Reclus »*⁵⁴². Le texte original d'Élisée Reclus est le suivant : « *Dans la partie centrale des llanos, [...] le ciel déroule sa coupole immense au-dessus de la mer silencieuse des herbes [...] »*⁵⁴³. La poésie, au service de la géographie, et parfois du mythe, permet autant à Élisée Reclus qu'à Jules Verne d'utiliser ce récit *poético-mythique* qui est à la base, avec le *récit merveilleux exotique* que nous évoquions précédemment, du *merveilleux géographique*. À la lecture de ces quelques lignes, il faut admettre l'influence de la poésie de Reclus sur la prose de Verne. C'est à ce titre que nous considérons que Jules Verne a été fortement inspiré par les récits du géographe français : l'inspiration n'est pas seulement géographique, elle est aussi poétique, rhétorique. L'écriture d'Élisée Reclus a incontestablement su activer l'imaginaire de Jules Verne. C'est en s'inspirant de l'écriture poétique du géographe que le romancier a perfectionné son style, lui donnant ce cachet merveilleux que nous analysons. Si le merveilleux est certes géographique, il est aussi rhétorique. Et la métaphore surtout, fait partie de ces procédés rhétoriques dont Jules Verne use souvent dans ses récits.

⁵⁴⁰ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 471-472.

⁵⁴¹ Manara Bruno. « Le Superbe Orénoque en 80 mondes ». In : *Revue Jules Verne*, vol. 3, n° 6, 1998, p. 25.

⁵⁴² *Ibid.*, p. 170.

⁵⁴³ Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle*, op. cit., p. 121.

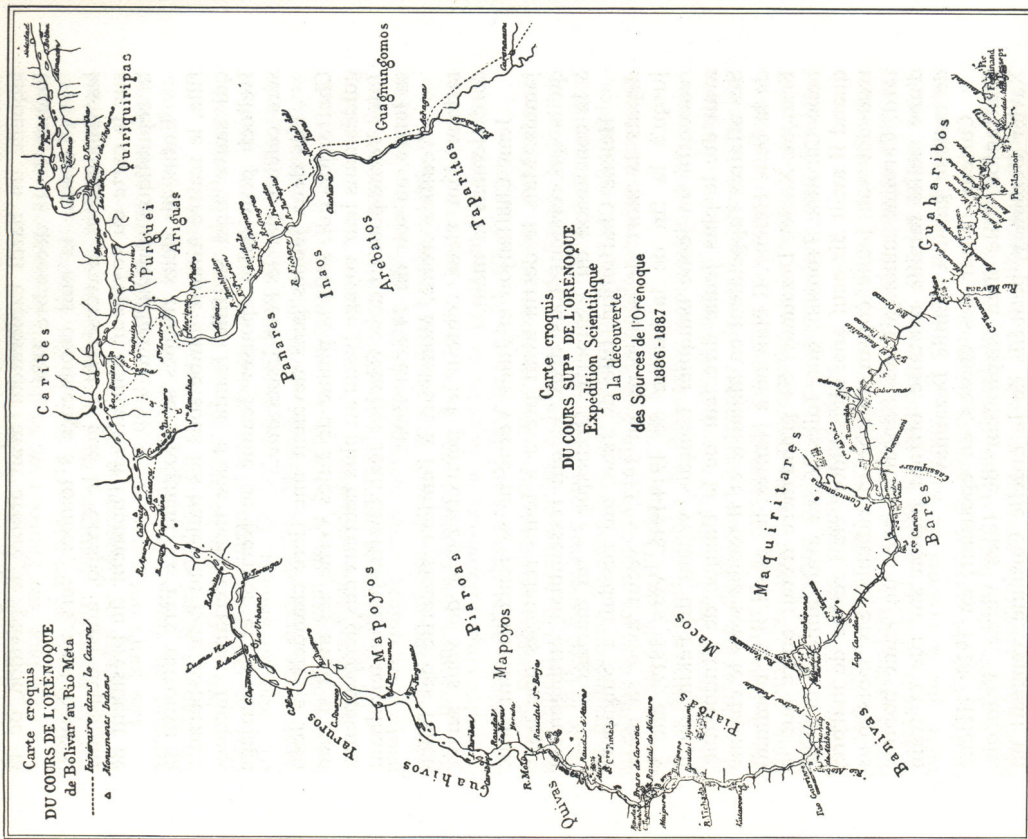
C) - Jean Chaffanjon : *L'Orénoque et le Caura*. Aux sources du roman vernien

La deuxième grande source utilisée par Jules Verne pour écrire *Le Superbe Orénoque* est le récit de Jean Chaffanjon : *L'Orénoque et le Caura* (1889)⁵⁴⁴. Elle constitue d'ailleurs la source principale du roman, ne serait-ce que par tous les emprunts, les paraphrasages que nous avons pu relever en comparant de manière systématique les deux récits⁵⁴⁵. Jean(ne) de Kermor, l'héroïne du roman vernien, possède d'ailleurs l'ouvrage de l'explorateur français : « Il possédait un guide sûr dans le récit des deux voyages exécutés par M. Chaffanjon par ordre du ministre de l'Instruction publique de France. Le premier, en 1884, comprend la partie du cours inférieur de l'Orénoque entre Ciudad-Bolivar et l'embouchure du Caura, ainsi que l'exploration de cet important tributaire. Le second, en 1886-1887, comprend le cours entier du fleuve depuis Ciudad-Bolivar jusqu'à ses sources. Ce récit de l'explorateur français est fait avec une extrême précision, et Jean comptait en tirer grand profit »⁵⁴⁶.

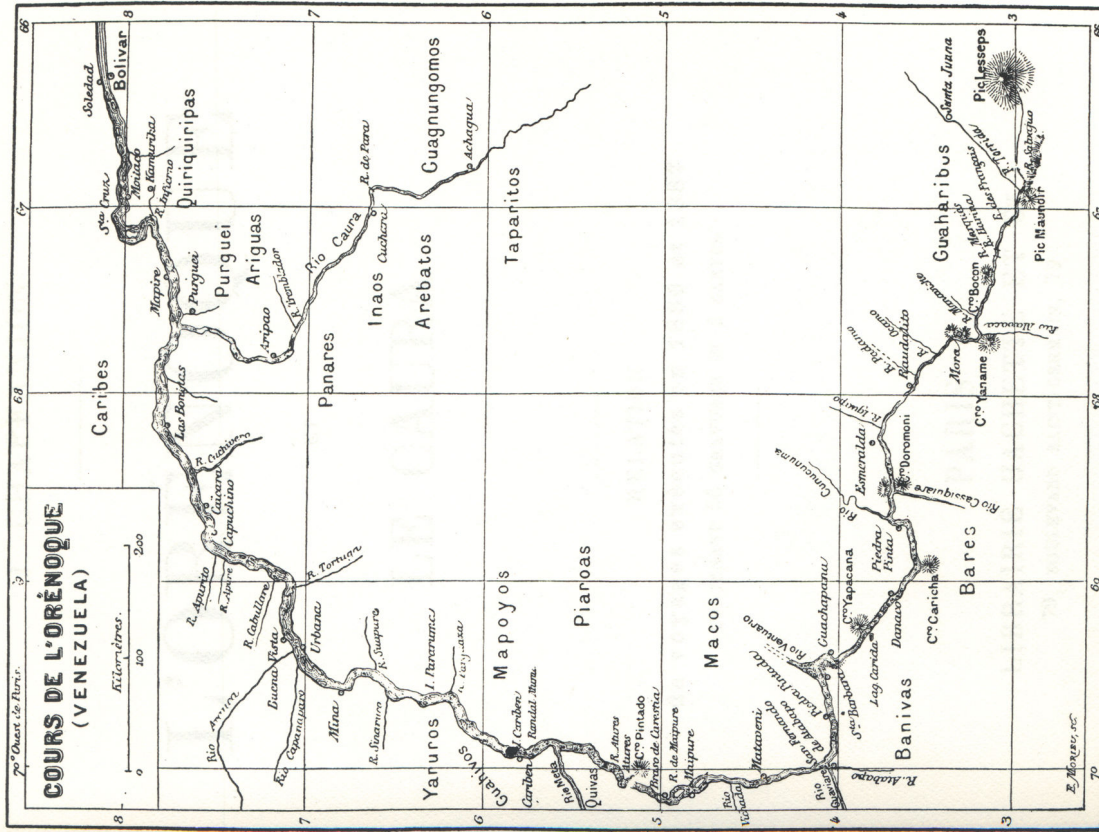
⁵⁴⁴ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura. Relation de voyages exécutés en 1886 et 1887 contenant 56 gravures et 2 cartes*. Paris : Hachette, 1889. 351 p. Cet ouvrage publié par Hachette est la reprise de deux récits parus dans *Le Tour du monde* (volume 56, 2^{ème} semestre), en 1888, avec le double titre : *Voyage à travers les Llanos du Caura par Jean Chaffanjon (1885)* et *Voyage aux sources de l'Orénoque par Jean Chaffanjon (1886-87)*.

⁵⁴⁵ Voir l'Annexe 2 : Comparaison du récit de Jean Chaffanjon avec celui de Jules Verne.

⁵⁴⁶ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 60.



Carte de l'Orénoque, dressée par Jean Chaffanjon et publiée dans « L'Orénoque et le Caura » en 1889.



Carte de l'Orénoque, publiée par Jules Verne dans « Le Superbe Orénoque » en 1898.

Document 9 : Carte du cours de l'Orénoque, de Jean Chaffanjon (1886-87) à Jules Verne (1893/94-98)

1 - L'exploration de Jean Chaffanjon, l'extrapolation de Jules Verne

La comparaison systématique des récits de Chaffanjon et de Verne permet d'appréhender avec encore plus d'acuité la méthode de travail du romancier. Nous avons montré précédemment, avec les références relatives à Humboldt et Reclus, la technique des emprunts. Jules Verne la répète à l'identique avec le récit de Jean Chaffanjon, employant parfois des périphrases pour évoquer l'explorateur : « *le voyageur français* » (citées 9 fois dans le roman, sans compter les 36 références directes). Une autre technique utilisée par Jules Verne, tout en se référant au récit de Jean Chaffanjon, consiste en l'extrapolation (positive ou négative) des informations qu'il peut lire dans ses différentes sources.

Afin de décrire le village de « *Cariben* » de manière plausible, compte-tenu des années qui se sont écoulées entre les deux récits et du constat effectué par Chaffanjon lors de son voyage, Jules Verne n'hésite pas à assombrir le tableau, décrivant un village en ruine, ayant perdu une case depuis le dernier passage de l'explorateur français : « *Autrefois, les passagers eussent trouvé en cet endroit une bourgade, habitée par une population active, douée d'un certain mouvement commercial, et qui ne demandait qu'à prospérer. À présent, la ruine était arrivée, pour les causes que l'on sait, et Cariben ne comptait plus que cinq cases d'Indiens - une de moins qu'à l'époque où M. Chaffanjon y débarquait avec le général Oublion* »⁵⁴⁷. Jean Chaffanjon, dans son récit, constate : « *Caribeu, autrefois très considérable, n'a plus que six cases, habitées par une vingtaine de naturels appartenant à diverses tribus. Le général Oublion achète un fourmilier qu'il m'offre pour l'emporter en France* »⁵⁴⁸.

Il arrive même à Jules Verne de faire définitivement disparaître les traces d'un ancien village évoqué par Chaffanjon : « *Santa Barbara était autrefois un village important, bâti au milieu des rochers en face des bouches du Ventuario sur la rive gauche. Quelques piquets de case à demi-carbonisés, des manguiers et quelques arbres fruitiers sont les seuls vestiges de l'ancien site* »⁵⁴⁹. Jules Verne écrit : « *En amont de ces roches avaient succédé les rapides de San Barbara, que les pirogues franchirent heureusement sans avoir été obligées à aucun transbordement. On n'aperçut point à cet endroit les ruines de l'ancien village, signalées par M. Chaffanjon, et il ne semblait même pas que cette portion de la rive gauche du fleuve eût jamais été habitée par des Indiens sédentaires* »⁵⁵⁰.

Dans les deux cas présents Jules Verne procède à une extrapolation négative : soit en retirant une case au village décrit quelques années plus tôt par Chaffanjon (Caribeu / Cariben),

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p. 53. Jules Verne écrit « *Cariben* » alors que Chaffanjon l'orthographie « *Caribeu* ».

⁵⁴⁸ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura*, op. cit., p. 136.

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p. 188.

⁵⁵⁰ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 367.

soit en précisant que plus aucune trace n'est désormais visible (Santa Barbara pour Jean Chaffanjon, San Barbara pour Jules Verne). Mais généralement Jules Verne procède par ajout, par extrapolation positive. Ce procédé que l'auteur utilise constamment dans son œuvre, lui permet, alors qu'il ne possède pas d'informations chiffrées réactualisées, de prétendre à une description somme toute plausible tout en ayant la possibilité de se détacher progressivement de sa source principale. Cette technique permet d'introduire directement une première forme d'imaginaire tout en reposant son récit sur des bases scientifiques. Ce procédé participe déjà de la construction d'un récit merveilleux tel que nous le détaillerons plus loin. L'extrapolation constitue une première forme de décrochage, par rapport au récit de Jean Chaffanjon, qui permet à Jules Verne de se libérer de sa source principale. Quelques exemples illustrent ce procédé.

À propos d'Almacen, Jean Chaffanjon estime « *la population peu nombreuse, 25 ou 30 habitants environ, [...]* »⁵⁵¹. Jules Verne retient l'estimation supérieure de l'explorateur français (afin de tenir compte de la période qui s'est écoulée entre les deux expéditions) : « [...] *petit village d'une trentaine d'habitants, et tel encore que l'avait vu M. Chaffanjon huit ans auparavant* »⁵⁵². Le romancier procède à l'identique dans la description de Caïcara. Alors que Jean Chaffanjon écrit : « *Caïcara, ville de 500 habitants environ, compte 140 maisons en pierre [...]* »⁵⁵³ Jules Verne rajoute 10 cases : « *Caïcara possède environ cinq cents habitants [...]* *On y compte cent cinquante cases - maisons si l'on veut -, la plupart construites en pierre [...]* »⁵⁵⁴. Pour la description de Cabruta, Jules Verne ne fournit que des valeurs approximatives, mais reste cependant dans les proportions données par Jean Chaffanjon : « *Le village, de 54 feux, possède 380 habitants, [...]* »⁵⁵⁵. Jules Verne écrit que le village est « *composé d'une cinquantaine de paillotes, et si l'on veut bien multiplier ce nombre par huit, on aura à peu près celui de ses habitants* »⁵⁵⁶. Pour la Urbana, village plus important, Jules Verne extrapole ses données directement à partir des estimations apportées par l'explorateur français. Celui-ci écrit que La Urbana : « [...] *se compose de cinquante à soixante habitations bien construites en pierres ou torchis, contenant trois cents âmes, [...]* »⁵⁵⁷. Jules Verne, lui, rajoute plus d'une cinquantaine d'habitants à ce village qui prospère et double notamment le nombre de cases : « *À cette époque, La Urbana possédait une population de trois cent*

⁵⁵¹ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura*, op. cit., p. 80.

⁵⁵² Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 63.

⁵⁵³ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura*, op. cit., p. 101.

⁵⁵⁴ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 95-96.

⁵⁵⁵ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura*, op. cit., p. 127-128.

⁵⁵⁶ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 116.

⁵⁵⁷ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura*, op. cit., p. 157.

*cinquante à quatre cents habitants, répartis en une centaine de cases [...] »*⁵⁵⁸. Enfin, le dernier exemple que nous avons retenu concerne le village de Maipure. Jean Chaffanjon écrit que « *Six cases forment le village de Maipure, habité par une vingtaine de métis ou Indiens civilisés »*⁵⁵⁹ ; Jules Verne arrondit ce chiffre à 10 : « *Maipure [...] ne se compose plus que d'une dizaine de cases »*⁵⁶⁰.

L'extrapolation de Jules Verne repose aussi, comme nous l'avons déjà souligné, sur les propos tenus par Élisée Reclus. Quand celui-ci appuie les écrits de Jean Chaffanjon, Jules Verne n'hésite pas alors à confirmer ses doubles références pour ajouter du crédit aux données du récit. Ainsi, à propos d'Atures, Jean Chaffanjon se livre à la description suivante : « *Atures se compose de sept ou huit carbets avec vingt-cinq habitants, tous d'une paresse distinguée. C'est le dernier point sur l'Orénoque où l'on rencontre des bestiaux. La localité est très saine et n'a pas de moustiques »*⁵⁶¹. Jules Verne s'inspire de Jean Chaffanjon (s'il ne le cite pas directement, il emploie la périphrase : « *l'explorateur français »*) mais il apporte surtout une précision qui permet de comprendre pourquoi et comment il procède dans ses extrapolations : « *À cette époque, Atures était tel encore que l'avait trouvé l'explorateur français cinq ans auparavant, tels qu'il restera sans doute, si l'on s'en tient aux pronostics d'Élisée Reclus relativement à ces villages du moyen Orénoque. [...] Sept ou huit cases, c'était tout Atures, une trentaine d'Indiens, toute sa population »*⁵⁶². La population a seulement progressé de 5 habitants.

Il est intéressant de souligner que dans les deux cas (que l'extrapolation soit positive ou négative), les informations données par Jean Chaffanjon orientent systématiquement le récit vernien. Quand Chaffanjon constate une baisse de la population (Cariben, par exemple), Jules Verne accentue cette baisse ; inversement, quand Chaffanjon constate une augmentation (La Urbana, par exemple), Jules Verne accentue cette augmentation. Enfin, quand Élisée Reclus et Jean Chaffanjon évoquent une stagnation, Jules Verne confirme la stagnation dans son récit (Atures, par exemple).

Cette dépendance relative au récit de Jean Chaffanjon souffre cependant de quelques exceptions. Parmi elles, une est caractéristique de la technique romanesque vernienne : l'invention. Poursuivant leur périple, les héros de Jules Verne évoquent alors le village d'Augustino : « *Ce fut donc avec une escorte d'une demi-douzaine de curiares que la flottille*

⁵⁵⁸ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 156.

⁵⁵⁹ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura*, op. cit., p. 169.

⁵⁶⁰ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 261.

⁵⁶¹ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura*, op. cit., p. 163.

⁵⁶² Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 244.

accosta le village d'Augustino, situé sur la rive droite, et dont M. Chaffanjon ne parle point, pour cette bonne raison qu'il n'existait pas lors de son voyage »⁵⁶³. Et Jules Verne de préciser par la suite l'implantation récente de ce village : « Il paraissait cependant que ce village d'Augustino devait avoir quelques chances de durée, bien que sa construction fût récente. Il occupait une place heureusement choisie dans un coude de l'Orénoque. Sur la grève, et en arrière jusqu'à de moyens cerros verdoyants, les arbres poussaient par centaines. À gauche se massait une forêt de caoutchoucs, dont les gomeros tiraient profit en recueillant cette précieuse gomme »⁵⁶⁴.

On peut remarquer que la description (merveilleuse) de ce village purement fictif préfigure directement celle qui sera faite de l'imaginaire Mission de Santa-Juana où nous retrouvons le même effet rhétorique : « C'était à une cinquantaine de kilomètres dans le nord-est des sources du fleuve et de l'embouchure du rio Torrida que le missionnaire avait choisi l'emplacement de la future bourgade. Choix heureux, s'il en fût, - un sol d'une étonnante fertilité où croissaient les plus utiles essences, arbres et arbrisseaux, [...] des caoutchoucs, [...] »⁵⁶⁵. Dans le cas présent nous avons affaire à un véritable décrochage qui ne repose sur aucune extrapolation. D'un décrochage par extrapolation (Cariben, La Urbana), nous passons à un décrochage par invention (Augustino ; Mission de Santa-Juana). Jules Verne crée ici *ex nihilo* le petit village d'Augustino qui prépare subtilement le lecteur à la suite des événements.

Ces décrochages par extrapolation peuvent recouvrir différentes formes rhétoriques. Le vocabulaire géographique, le champ lexical retenu permet au romancier de faire évoluer une situation, un lieu. Décrivant le village de Danaco, Jules Verne précise : c'était « *alors un village, non un simple rancho, tel que le voyageur français l'a noté dans son récit* »⁵⁶⁶. Cette précision scalaire se répète également à l'identique dans la description de l'imaginaire Mission de Santa-Juana : « *Treize ans avant le début de cette histoire, la région que traversait le rio Torrida ne possédait ni un village, ni un rancho, ni un sitio* »⁵⁶⁷. L'emboîtement scalaire, identifié et maîtrisé par Jules Verne, souligne le développement de l'actuel village de Danaco, autrefois simple rancho. Jules Verne sait habilement ponctuer son récit d'éléments imaginaires afin de prédisposer le lecteur à l'acceptation d'un dénouement purement imaginaire. Le récit du romancier est bien pensé, et l'emplacement de ces lieux imaginaires

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 274.

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 275.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 551.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p. 383.

⁵⁶⁷ *Ibid.*, p. 547.

calculé à l'avance. Jules Verne sait exactement à quel moment et à quel endroit il va introduire - dans une juste proportion - ses éléments imaginaires.

2 - L'exotisation du territoire : aux frontières du merveilleux

La deuxième forme de décrochage que nous pouvons relever, après l'extrapolation, est de celle de l'« exotisation » d'un territoire. Cette mise en exotisme, cette insertion d'éléments exotiques dans un récit classique participe de la production d'un discours qui souligne la capacité de l'auteur à créer un espace géographique merveilleux. Ce deuxième procédé permet à Jules Verne d'introduire une première forme de récit merveilleux, fondé sur le *merveilleux exotique*. Nous retiendrons ici l'exemple du *merveilleux botanique* pour illustrer cette deuxième forme de décrochage.

Les territoires décrits par Jules Verne, s'inspirant des travaux d'Élisée Reclus et de Jean Chaffanjon, sont recouverts d'une végétation luxuriante pour le lecteur européen, peu habitué à pratiquer ces espaces sud-américains. Il est intéressant de voir à quel point Jules Verne se détache de ses sources littéraires en insérant volontairement des éléments biogéographiques qui ne correspondent en rien à la réalité décrite par l'explorateur et le géographe français.

Avant d'arriver à Danaco, le narrateur décrit en ces termes les rives situées après l'île de Luna : « *On avait dépassé l'île de Luna, remonté le fleuve entre les rives bordées d'épaisses palmeraies, n'ayant eu d'autre difficulté que de franchir un petit raudal qu'on appelle « la Traversée du Diable ». Seulement, le diable ne s'était pas mis en travers* »⁵⁶⁸. Or, Jean Chaffanjon décrivant les mêmes rives, ne parle que de « *forêts impénétrables* »⁵⁶⁹. D'ailleurs, deux Indiens qui accompagnent l'explorateur lui affirment que « *personne n'a jamais traversé cette sylve* »⁵⁷⁰. En fait Jules Verne reprend ici les propos de Chaffanjon qui déclare, alors qu'il est en amont de Danaco : « *Nous remarquons que l'Orénoque se fait plus riche en palmiers* »⁵⁷¹. Le romancier adapte son dispositif botanique en modifiant les informations fournies par Chaffanjon. L'extrapolation de Jules Verne demeure toujours plausible, vraisemblable, mais elle repose surtout sur une information ultérieure. Car l'information première et directe donnée par Chaffanjon précise bien que cette portion de l'Orénoque est couverte de « *forêts impénétrables* », ce que Jules Verne reprend en évoquant

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 382.

⁵⁶⁹ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura*, op. cit., p. 196.

⁵⁷⁰ *Ibid.*

⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 201.

« d'épaisses palmeraies ». La technique utilisée par Jules Verne ici se rapproche plus de l'intrapolation géographique : l'auteur raisonne par l'inverse. Si des palmiers sont décrits en amont du fleuve, il est légitime de penser que la végétation décrite alors par Chaffanjon dans l'île de Luna, plus en aval, peut elle aussi être composée de palmiers (ces « forêts impénétrables »). Mais Chaffanjon n'apporte pourtant pas cette précision botanique. Jules Verne s'affranchit alors de l'imprécision de l'explorateur en plaçant volontairement des palmiers en amont de Danaco.

Ce premier décrochage exotique et botanique n'est pas le seul dans le roman vernien. On en retrouve d'autres au fur et à mesure que l'on remonte le cours de l'Orénoque. Jules Verne, à la fin de son aventure, déplace une fois de plus des palmiers (*moriche*, palmier des plaines) là où pourtant ils ne peuvent pas pousser : « Parmi les palmiers on distingue : le *moriche*, le palmier des plaines, le palmier blanc ou de couverture et le *chiquichique*, chacun ayant son environnement propre. Toutefois, comme Jules Verne dit que le « cours de l'Orénoque se déroule à travers les Llanos » et met des savanes et des plaines y compris aux abords de la Sierra Parima, là-bas aussi il fait pousser des palmiers des plaines (*Copernicia tectorum*) ce qui n'est pas juste. En effet, le palmier des plaines ne pousse pas dans l'état Amazonas »⁵⁷². Effectivement, Jules Verne parle bien des palmiers *moriche* pour décrire la végétation qui pousse autour de la Mission de Santa-Juana : « [...] devant le presbytère élevé à la base du cerro, au milieu d'un massif de palmiers *moriches* »⁵⁷³. Et pour achever de montrer l'affection que Jules Verne porte aux palmiers, notamment les *moriches*, il convient de rappeler que l'une des trois embarcations affrétées par les héros pour remonter l'Orénoque s'appelle tout simplement « *La Moriche* ».

Il semblerait que la description que Jean Chaffanjon fait du cours supérieur de l'Orénoque ne semble pas assez merveilleuse et exotique au goût du romancier français. L'explorateur français écrit : « Les montagnes du haut Orénoque sont, ou couvertes de forêts assez clairsemées, ou entièrement dénudées, sauf des anfractuosités possédant quelques arbres rabougris, peu propres à retenir les eaux. Les pluies diluviennes, particulières aux régions tropicales, tombent ici avec une telle violence, qu'elles lavent les rochers et les terres [...] »⁵⁷⁴.

Comme nous pouvons le constater, Jules Verne modifie à sa guise le dispositif botanique pourtant bien décrit, dans cette partie de l'Orénoque, par Jean Chaffanjon. Or, le

⁵⁷² Manara Bruno. « Le Superbe Orénoque en 80 mondes », *op. cit.*, p. 31.

⁵⁷³ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, *op. cit.*, p. 382.

⁵⁷⁴ Chaffanjon Jean. *L'Orénoque et le Caura*, *op. cit.*, p. 210.

palmier est cet élément qui renforce la représentation exotique d'un territoire donné. Et cette « exotisation » particulière, Jules Verne la justifie par la nouveauté, par le caractère récent de son expédition. Voici ce qu'en dit le narrateur : « *Dans la région de l'Orénoque supérieur, si les montagnes ne sont pas boisées jusqu'à leur cime, comme le sont les cerros du cours moyen, les forêts se montrent riches en essences variées et toutes luxuriantes des produits d'un sol vierge. [...] Ces massifs d'arbres - c'est à noter - étaient formés généralement d'essences d'une exploitation facile, même pour les indigènes. Ça et là, des palmiers d'espèces très diverses, sinon nouvelles aux yeux de voyageurs qui avaient remonté le fleuve depuis Ciudad-Bolivar jusqu'au pic Maunoir, des bananiers, des chapparos, des cobigas, des calebassiers, des marinas, dont l'écorce sert à fabriquer les sacs indigènes* »⁵⁷⁵. Un mythe apparaît d'ailleurs ici, celui de la fertilité des sols vierges, mythe que l'on retrouve à propos des sols de la Mission de Santa-Juana : « *Si le sol de cette contrée possédait une si merveilleuse fertilité que devaient accroître les bonnes méthodes de culture, c'est qu'il était vierge encore* »⁵⁷⁶. Nous y reviendrons plus longuement.

Jules Verne se détache progressivement de sa source principale pour créer, à sa guise, une végétation luxuriante, tout à fait improbable sur ces territoires du haut Orénoque. Bruno Manara explique : « *Finalemnt là où Jules Verne rompt sa dépendance de Chaffanjon, c'est dans la dernière partie depuis le chapitre XXIV*⁵⁷⁷, lorsque les explorateurs remontent l'imaginaire Rio Torrida et se dirigent vers la mission idéalisée de Santa-Juana. Dans cette partie du roman, tout le paysage et les événements deviennent complètement irréels : aussi bien la forêt [...] que les alentours de la mission Santa-Juana elle-même où poussent en forme de forêt « des bananiers, des platanes et des caféiers qui s'abritent à l'ombre de grands arbres de fleurs rouges » (c'est à dire les bucares *Erythrina poepigiana*, qui ne croissent certainement pas au sud de l'Orénoque). De la même façon, ni le café ni les bananes (cambures) ne peuvent pousser sous forme sylvestre dans le haut Orénoque puisque les uns et les autres ont été amenés d'Afrique et d'Asie [...] »⁵⁷⁸. À la fin de son article, l'auteur explique : « *Mais à Jules Verne à moins d'avoir une imagination débridée, on ne peut reprocher de ne pas avoir fidèlement décrit un monde tropical qu'il n'avait jamais vu et dont il n'avait fait qu'entrevoir la réalité à travers le maigre journal de Chaffanjon. Cela eut été bien différent s'il s'était documenté par exemple du Voyage dans les régions équinoxiales*

⁵⁷⁵ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 486.

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p. 552.

⁵⁷⁷ Il s'agit en fait du chapitre VII de la Seconde Partie « *Le campement du Pic Maunoir* ».

⁵⁷⁸ Manara Bruno. « *Le Superbe Orénoque en 80 mondes* », op. cit., p. 33.

d'Alexandre de Humboldt (Paris, 1826) »⁵⁷⁹.

Jules Verne a effectivement beaucoup d'imagination, et quand bien même il aurait davantage puisé dans l'ouvrage de Humboldt, il n'aurait pu avoir plus d'informations sur ces sources de l'Orénoque où prospère la Mission de Santa-Juana. L'imaginaire géographique permet ainsi à l'auteur de compenser les lacunes d'une source insuffisante par l'invention romanesque. N'oublions pas que le récit de Jules Verne se veut aussi divertissant : la sécheresse du récit de Jean Chaffanjon mérite bien ces quelques astuces géographico-romanesques.

De la même manière que l'auteur crée un village nouveau le long de l'Orénoque (Augustino), il crée de toutes pièces un type de boisement impossible d'un point de vue pédologique et climatique. Cette nouvelle invention géographique (botanique, exotique ici) permet à Jules Verne de naviguer aux frontières du *merveilleux géographique*, avant d'entrer directement dans l'imaginaire géographique : celui de la Mission de Santa-Juana.

Mais pourquoi Jules Verne choisit-il alors le palmier comme support à l'exotisation progressive du haut Orénoque ? Le palmier est avant tout un symbole (biblique notamment) de prospérité et de fertilité, cette prospérité qui caractérise si bien la Mission de Santa-Juana. Chez les Grecs anciens et les Romains, la palme représentait le symbole de la victoire : elle était décernée aux guerriers victorieux comme aux vainqueurs des épreuves sportives. Le palmier, symbole de vie éternelle, est aussi celui de la justice rendue par la loi. Dans l'imaginaire collectif, l'évocation d'un palmier est toujours accompagnée de la présence d'eau (l'oasis dans le désert, telle la Mission de Santa-Juana). Or la symbolique de l'eau est très forte, notamment dans le cadre d'un roman où une jeune fille recherche les traces de son père disparu, et théoriquement installé aux sources du mythique fleuve Orénoque. Le mythe, la symbolique et la géographie s'articulent ici dans un récit où le retour aux sources permet de mobiliser un puissant imaginaire géographique : le palmier qui signe la présence de l'eau résume la densité de cet imaginaire.

Comme le souligne Daniel Compère, « *Il arrive que Verne prenne des informations dans des ouvrages qui ne sont pas explicitement mentionnés, mais auxquels on devine qu'il se réfère parce que le nom de l'auteur apparaît dans le texte ou dans sa correspondance. Ainsi, dans Voyages et aventures du capitaine Hatteras, le récit de John Ross, Second voyage au passage du nord-ouest, est démarqué dans certains détails puisque le trajet du personnage*

⁵⁷⁹ *Ibid.*, p. 34.

vernien suit celui de l'explorateur »⁵⁸⁰. Nous l'avons montré, Jules Verne reproduit à l'identique ce schéma dans *Le Superbe Orénoque*, en empruntant notamment des informations à Élisée Reclus et Jean Chaffanjon. Et nous allons le voir maintenant, l'inspiration de l'auteur ne se limite pas à des emprunts plus ou moins explicites : le romancier s'inspire également des mythes présents dans la région où se déroule l'action pour stimuler son imaginaire, ses représentations, et créer par le jeu de la rhétorique un univers à part entière.

⁵⁸⁰ Compère Daniel. « Le jeu avec les références scientifiques dans les romans de Jules Verne », *op. cit.*, p. 138-139.

Chapitre II : Du mythique Eldorado à la Mission de Santa-Juana : aux sources de l'imaginaire géographique vernien

La poésie, le mythe et l'exotisme, à la base du *merveilleux géographique*, alimente puissamment l'imaginaire géographique vernien. Le cadre géographique que Jules Verne a retenu, entre l'Eldorado, le Lac Parime et le Mont Roraima, est propice à l'élaboration d'un récit qui articule réel et imaginaire. Dans cette perspective romanesque, la création de la Mission de Santa-Juana constitue une forme d'archétype de construction de l'imaginaire géographique dans les *Voyages Extraordinaires*. Par cette production imaginaire d'un lieu, Jules Verne met en place un véritable « *point suprême* » où s'exprime une poétique de l'espace. Nous souhaitons poursuivre ici l'analyse faite par Michel Butor à l'origine de la redécouverte de Jules Verne et de ses *Voyages Extraordinaires*⁵⁸¹. La complexité du lieu créé peut s'enrichir également de l'analyse du couple *topos / chôra* que nous développerons un peu plus loin dans ce travail. Ce dernier permet de révéler certaines facettes riches d'enseignements sur la capacité de l'imaginaire à établir une véritable médiation entre l'homme et la terre.

A) - *Entre Orénoque et Amazone : de l'Eldorado classique à l'Eldorado vernien*

1 - Le mythe de l'Eldorado, préalable à l'imaginaire géographique vernien

Depuis la fin du XV^{ème} siècle, à partir de la découverte (inattendue et si fertile en interrogations multiples) du Nouveau Monde par Christophe Colomb, nombreuses sont les expéditions qui ont tenté de percer le secret du « *Pays de l'or* »⁵⁸². Un mythe prend naissance, celui de l'Eldorado, avatar d'un territoire magique et merveilleux, qui serait gouverné par un incertain et « *légendaire empereur « doré »* »⁵⁸³. Pierre Jourde explique l'état d'esprit qui préside à l'imaginaire géographique : « *Il est vrai que l'étroitesse de notre espace terrestre nous pousse à l'élargir par l'imaginaire. Il est vrai que le compartimentage, le cloisonnement physique et intellectuel de nos sociétés, leur rationalisation, nous font rêver de terres vierges*

⁵⁸¹ Butor Michel. « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *op. cit.*

⁵⁸² Alès Catherine ; Pouyllau Michel. « La Conquête de l'inutile. Les géographies imaginaires de l'Eldorado ». In : *L'Homme*, n° 122-124, 1992. p. 271.

⁵⁸³ *Ibid.*, même page.

et libres, de royaumes mythiques où agissent les forces anciennes qui ont disparu de nos vies et nous liaient à la terre, à l'eau, aux étoiles »⁵⁸⁴.

L'Eldorado est avant tout un mythe géographique qui repose sur un fantasme, l'exagération et la déformation de récits d'explorateurs doués d'une imagination débordante, avides d'une richesse inestimable, éternelle, à portée de main. La pérennité d'un tel mythe, de ce territoire hors de l'espace et du temps conventionnels, fait écho à l'obstination de l'homme à toujours vouloir renseigner les parties blanches de ses cartes (quitte à les imaginer, les fantasmer). Ces cartes, modifiées au gré des dernières découvertes et révolutions scientifiques⁵⁸⁵, conservent à jamais dans leur élaboration et leur formalisation la trace du mythe, la rémanence d'un *ailleurs* idéal et idéalisé, d'autant plus exotique que le lecteur et le concepteur de la carte sont européens. D'une géographie qui se veut d'abord scientifique, nous passons à une géographie plus imaginaire, fantastique, fantasmée, décrivant des territoires qui exhument du fond des âges une société idéale à jamais perdue.

La dimension initiatique est également forte, corollaire direct d'un voyage qui se fait dans l'espace, pour rejoindre ce lieu mythique, et dans le temps, pour y retrouver cet équilibre précaire entre l'homme et la nature, là où l'homme fait l'espace. Et même si ce territoire est souillé par le pied de l'homme, même s'il n'est plus vierge, s'il n'est plus cette *Terra incognita*, il garde cependant toujours au plus profond de lui la marque du mythe⁵⁸⁶, de l'imaginaire, de l'utopie, de l'uchronie : « *En effet, jusqu'au XIX^{ème} siècle, les cartographes [...] reporteront dans l'espace inexploré entre Orénoque et Amazone un immense lac, le Parime lacus, sur les rives duquel s'élève Manoa, une fabuleuse cité aux parois d'or. Tombant en désuétude au temps des Lumières et surtout à l'époque de l'exploration scientifique, les géographies fantastiques de l'Eldorado réapparaissent dans des œuvres relevant du genre utopique ou du « réalisme magique » ibéro-américain. Ces cartographies fictives qu'elles soient imaginées par Voltaire, Conan Doyle ou Alejo Carpentier, construisent un territoire où s'inversent les signes et où peut s'exprimer la logique d'un rite de passage. Certes, une fois résolue l'énigme de la communication entre le bassin de l'Orénoque et celui de l'Amazone avec la reconnaissance du Cassiquiare, demeurent encore*

⁵⁸⁴ Jourde Pierre. *Géographies imaginaires de quelques inventeurs de mondes au XX^{ème} siècle*. Gracq, Borges, Michaux, Tolkien. Paris : José Corti Édition, 1991. p. 324.

⁵⁸⁵ Thomas Khun. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion, 1983. 284 p. Voir en particulier les p. 98-99.

⁵⁸⁶ Mircea Éliade. *Aspects du mythe*. Paris : Gallimard, « Idées », 1963, p. 174 et suivantes.

[...] *l'inconnue des sources de l'Orénoque et la dernière Terra incognita du bouclier guyanais, l'aire interfluviale du partage des eaux* »⁵⁸⁷.

Jules Verne, amateur de cartes, de plans, fasciné par la géographie, reprendra à son compte ce mythe de l'Eldorado comme support géographique et historique de ses aventures sud-américaines. Et c'est surtout dans son roman *Le Superbe Orénoque* que le mythe de l'Eldorado prend tout son sens, décliné par le romancier autour d'un personnage mythique (le Père Espérante, père de Jean(ne) de Kermor ⇔ *Le dorado*) et d'un lieu mythique et mystique (La Mission Santa Juana ⇔ *Manoa au bord du Lac Parime*). L'emplacement choisi par le romancier de son hypothétique Mission de Santa-Juana permet d'achever un triangle constitué à la base par le Pic Maunoir et le Pic Lesseps (source supposée de l'Orénoque à l'époque de Jules Verne).

Jules Verne ne cite qu'une fois dans son récit, de manière directe, le mythe de l'Eldorado : « *Également, paraît-il, il convenait de mettre au rang des pures légendes que le grand fleuve descendît du pays de l'Eldorado, ainsi que semblaient le croire les premiers explorateurs, les Hojeda, les Pinzon, les Cabral, les Magalhães, les Valdivia, les Sarmiento, et tant d'autres qui s'aventurèrent à travers les régions du Sud-Amérique* »⁵⁸⁸. Il développe un peu plus la réalité du mythe dans *La Jangada* : « *Là était cet empire de l'Eldorado, dont chaque matin, s'il faut en croire les fables du pays, le souverain se faisait couvrir de poudre d'or, tant ce précieux métal, que l'on ramassait à la pelle, abondait sur ces terrains privilégiés. Mais, vérification faite, il a fallu en rabattre, et toute cette prétendue richesse aurifère se réduit à la présence de nombreuses micacées sans valeur, qui avaient trompé les avides regards des chercheurs d'or* »⁵⁸⁹.

Pour autant, nous devons admettre la structure centrale de ce mythe dans la construction du roman. Jules Verne procède souvent de la sorte : « *Comme on peut le constater, le texte vernien recourt à des connaissances antérieures, mais il s'efforce de limiter son invasion par d'autres voix, en leur retirant le plus possible leur autonomie pour les assimiler. Il cherche à effacer leur origine. Là est sans doute l'un des aspects paradoxaux de l'œuvre vernienne : à la fois, elle montre une multitude de propos tenus par diverses voix, et*

⁵⁸⁷ Alès Catherine ; Pouyllau Michel. « La Conquête de l'inutile. Les géographies imaginaires de l'Eldorado », *op. cit.*, même page. Rappelons qu'Arthur Conan Doyle a publié en 1912 un ouvrage intitulé *Le Monde perdu*, qui n'est pas sans rappeler le célèbre *Voyage au centre de la terre* de Jules Verne (1864/67) dont il s'est inspiré.

⁵⁸⁸ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, *op. cit.*, p. 51-52.

⁵⁸⁹ Verne Jules. *La Jangada*, *op. cit.*, p. 287.

*se présente comme une parole unique et unifiée. Le texte vernien trouve dans cette diversité sa richesse, sa force, et son originalité »*⁵⁹⁰.

Depuis Christophe Colomb et jusqu'au début du XIX^{ème} siècle, les cartographes vont figurer sur leurs cartes le mythique Lac Parime, hypothétique source de l'Eldorado. Or, il est intéressant de remarquer qu'Élisée Reclus, dans le tome XVIII de sa Nouvelle Géographie Universelle fait également allusion à ce mythe, dans la représentation d'une carte datant de 1763⁵⁹¹. Ce fait est d'autant plus important que, comme nous l'avons évoqué précédemment, Jules Verne pour écrire son roman, outre l'ouvrage de Jean Chaffanjon, a sans réserve utilisé ce tome de la N.G.U. Sachant les origines littéraires, géographiques et mythique de ses sources, comment ne pas penser que Jules Verne a volontairement situé la fin de son roman volontairement au-delà des sources présumées (en 1763) de l'Orénoque, dans un nouvel Eldorado, à savoir le sien, celui de la Mission de Santa-Juana ? La coïncidence est bien trop troublante pour ne pas être relevée. L'imaginaire de Jules Verne n'ayant pas de limite (géographique), il lui faut désormais créer un nouvel Eldorado. Un Eldorado succède à l'autre et Jules Verne se fait le passeur entre deux mondes, entre deux univers, où se mélangent réalité et imaginaire.

⁵⁹⁰ Compère Daniel. « Le jeu avec les références scientifiques dans les romans de Jules Verne », *op. cit.*, p. 139.

⁵⁹¹ Document 10 : Différentes représentations cartographiques du Lac Parima aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.



De Bry Theodore : « *Antique map of Guiana* »
[London : 1599]



Hondius Henricus : « *Map of South America* »
[Amsterdam : 1635]



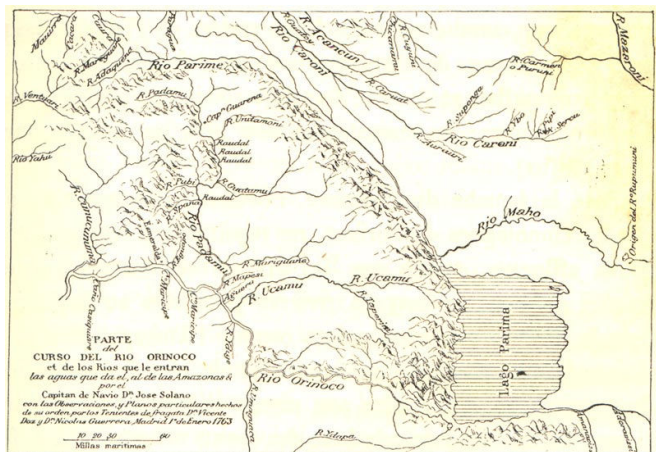
Richard Blome : « *A New Mapp (sic) of America Meridionale* » [London : 1680]



Richard William Seale :
« *Map of South America* » [London : 1744]



Jefferys Thomas : « *Map of South America* »
[London : 1765]



Le Lac mythe de Parima (décrit en 1763).
Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*,
page 127 [Paris : 1893]

**Document 10 : Différentes représentations cartographiques
du Lac Parima du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècles**

2 - Les 3 règles du théâtre classique comme composantes d'un roman géographique

À la fin de son roman, lorsque Jules Verne développe son hypothétique et imaginaire Mission de Santa-Juana, il est intéressant de souligner comment l'auteur adopte également la règle du théâtre classique qui impose une unité de lieu, de temps et d'action⁵⁹² :

- L'unité de lieu correspond à cet espace imaginaire créé par l'auteur et qui s'organise (de manière quasi-concentrique) autour de la Mission Santa Juana.

- L'unité de temps repose sur la durée de l'expédition en elle-même (le temps de remonter le fleuve et d'en découvrir les doubles sources : géographique et paternelle).

- L'unité d'action repose sur la double découverte : celle du fleuve et celle du père. Mais la première expédition va progressivement laisser place à la recherche paternelle, tout en restant ancrée fortement dans le géographique et l'imaginaire. La confusion vient dans le roman de sa structuration en deux parties, de la recherche de deux sources. Il est alors possible de dégager trois grands moments dans l'organisation du roman :

- Il y a d'abord la mise en place d'une première expédition par des géographes (vénézuéliens) qui cherchent les véritables sources de l'Orénoque (dimension géographique). Dans cette remontée de l'Orénoque, le récit de Jules Verne se confond souvent avec celui de Chaffanjon. Ce jeu de pistes brouillées associe la confusion géographique (de l'Orénoque de Chaffanjon à celui de Jules Verne) à la confusion temporelle (les références systématiques au texte de Chaffanjon tendent à donner l'impression que les deux récits ne font plus qu'un). C'est ainsi que la fiction de Jules Verne tend à se confondre avec la réalité de Jean Chaffanjon, comme nous l'avons vu précédemment : les héros verneiens suivent scrupuleusement l'itinéraire emprunté par l'explorateur français quelques années auparavant. Dans la première partie du voyage, Reclus et Chaffanjon sont les sources principales ; dans la seconde partie, à partir de San Fernando de Atabapo, Chaffanjon devient l'unique source de l'auteur.

- Ensuite, Jules Verne organise une deuxième expédition, celle qui aura pour mission de retrouver les traces du père de Jean(ne) de Kermor (dimension initiatique). Cette deuxième expédition, parallèle à l'expédition géographique, se confond pendant toute la première partie du voyage avec celle des trois géographes vénézuéliens dont le trajet lui-même se confond avec celui de Chaffanjon. Pour résumer, l'Orénoque est remonté quatre fois :

- Réellement par Jean Chaffanjon, dont le récit inspire Jules Verne,

⁵⁹² « *Qu'en un jour, qu'en un lieu, un seul fait accompli / Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli* ». Boileau, *l'Art poétique*, Chant III, 1674.

- Imaginairement par les géographes vénézuéliens de Jules Verne,
- Imaginairement par l'expédition de Jean(ne) de Kermor, à la recherche de son père,
- Imaginairement aussi par Jacques Helloch (géographe) et Germain Paterne (botaniste), qui réalisent une mission scientifique dans cette partie de l'Orénoque⁵⁹³.

Mais les expéditions verniennes se séparent à l'approche du but : la découverte des sources. L'expédition des trois géographes vénézuéliens laisse alors place, dans la narration, à l'unique expédition de Jean(ne) de Kermor (accompagnée désormais par Jacques Helloch et Germain Paterne). C'est ainsi qu'au caractère scientifique et géographique de cette première expédition se substitue une dimension beaucoup plus imaginaire et symbolique. Le récit conserve toutefois une très forte trame géographique, mais il s'enrichit de considérations supplémentaires, à l'image d'ailleurs de l'ensemble de la production vernienne dont nous avons montré précédemment qu'elle peut s'appréhender autour de deux grandes périodes (avant et après 1885/86). C'est aussi par ce procédé romanesque que Jules Verne passe d'une géographie du réel, scientifique, à une géographie plus imaginaire, extraordinaire. Il mélange les voyages, les récits, générant cette confusion que nous évoquions auparavant et qui lui permet par la suite de développer tout naturellement sa Mission de Santa-Juana.

Enfin, dans la deuxième partie du roman, où l'imaginaire géographique vernien se met en place, tout s'organise (de manière quasi radio-concentrique) autour de la Mission de Santa Juana, référence directe à l'Eldorado, à proximité des véritables sources géographiques de l'Orénoque, lui-même fleuve mythique avec l'Amazone dans l'histoire de l'Eldorado.

Nous assistons alors à une véritable confusion géographique entre trois ensembles pourtant bien distincts, mais qui se superposent :

- L'espace « imaginaire » créé par Verne (Mission de Santa-Juana = sources de Jean(ne) de Kermor),
- L'espace « mythique », classique de l'Eldorado (Lac Parime = sources du mythe de l'Eldorado),
- L'espace « réel » parcouru par Chaffanjon (Pic Lesseps = sources de l'Orénoque).

⁵⁹³ Voir à ce titre : Compère Daniel. « Seconds rôles, duos et trios dans l'œuvre romanesque de Jules Verne ». In : *Belphégor*, vol. 6, n° 1, 2006. http://etc.dal.ca/belphegor/vol6_no1/articles/06_01_comper_verne_fr.html [site consulté le 1^{er} Septembre 2009]. L'Orénoque est donc remonté quatre fois : une fois avec Chaffanjon, trois fois avec Jules Verne.

Ces trois espaces distincts participent de la création d'un territoire plus vaste qui repose de manière équilibrée entre deux espaces imaginaires fondamentaux (l'imaginaire classique de l'Eldorado et l'imaginaire vernien de la Mission de Santa-Juana) et un entre-deux réel, celui de la géographie scientifique et de la réalité historique décrite par Jean Chaffanjon.

3 - La circularité, un processus vernien de création géographique

La circularité est au cœur des romans verniens, et *Le Superbe Orénoque* n'échappe pas à la règle. La modélisation de ce processus de création géographique permet de souligner à quel point cette forme absolue et parfaite se répète à l'identique à différentes échelles géographiques dans les *Voyages Extraordinaires*. Michel Roux explique que le « [...] *plus important est de reconnaître que ces processus [le fait d'assimiler une idée, une situation, un modèle à un autre] sont liés au plan de la métaphore par l'idée de cercle et de sphère qui sont des formes géométriques fascinantes pour les mathématiciens et les philosophes grecs [...] en raison de leur perfection [...]. Le centre de la sphère est le lieu de convergence de toutes les forces*⁵⁹⁴. *De ce fait une sphère est son propre support, elle n'a pas besoin d'architecture interne pour se maintenir close et cohérente. [...] Elle symbolise à la fois un monde fini et infini dans l'espace, mais éternel dans le temps* »⁵⁹⁵.

Il est intéressant de s'attarder sur cette organisation géographique du roman, notamment au double niveau de ses sources littéraires (Chaffanjon / Reclus) et géographiques (remontée de l'Orénoque, recherche du père). Telles les fractales, elle procède d'une circularité qui se reproduit à l'identique à deux échelles différentes : celle du bassin hydrographique de l'Orénoque et celle des sources de l'Orénoque - conjuguées à la présence de la Mission Santa Juana⁵⁹⁶ :

- D'abord au niveau de l'Orénoque, dans l'intégralité de son développement hydrographique. Le fleuve présente cette caractéristique de dessiner un demi-cercle à l'intérieur du Venezuela⁵⁹⁷. Il coule dans le sens des aiguilles d'une montre (de 6h à 12h) : sa remontée se fait donc dans le sens contraire du déplacement des aiguilles⁵⁹⁸. Les héros de Jules Verne (Jean(ne) de Kermor et les géographes) vont naviguer en remontant en quelque sorte deux fois le temps (ubiquité temporelle) :

⁵⁹⁴ Ce lieu par conséquent résout toutes les antinomies et font de lui un « *point suprême* » (absolu).

⁵⁹⁵ Roux Michel. *Géographie et Complexité. Les espaces de la nostalgie*, op. cit., p. 160.

⁵⁹⁶ Document 11 : L'imaginaire Mission de Santa-Juana (carte tirée du roman).

⁵⁹⁷ Document 12 : La circularité vernienne au cœur d'un *Voyage Extraordinaire : Le Superbe Orénoque* (1898).

⁵⁹⁸ Document 13 : De la circularité à la cosmogonie vernienne : le voyage dans le temps.

- le temps, la filiation de Jean(ne) de Kermor, à la recherche de son père, de son histoire, de son passé,
- le temps des références qui renvoient toutes à l'expédition de Jean Chaffanjon, quelques années auparavant.

Jules Verne joue volontairement sur cette confusion maîtrisée de l'espace et du temps pour développer, dérouler par la suite son propre univers qui traverse de nombreux mythes⁵⁹⁹.

- Ensuite, au niveau des sources de l'Orénoque : deux montagnes se dégagent nettement (le Pic Maunoir et le Pic Lesseps) et au nord d'elles une Mission imaginaire se dessine. Ces trois points forment un triangle à partir duquel nous pouvons dégager une autre circularité : la remontée aux doubles sources ultimes, en partant du Pic Maunoir. Soit on remonte jusqu'au Pic Lesseps (réel), avec toute la symbolique géographique que ces noms représentent. Car le nom du premier vient du secrétaire de la Société de Géographie alors que le second est emprunté au Président de ladite Société, au moment de l'expédition menée par Jean Chaffanjon. Soit on remonte jusqu'à l'imaginaire Mission de Santa Juana, en remontant là-aussi un autre cours d'eau, mais purement imaginaire et romanesque celui-là : le Rio Torrida.

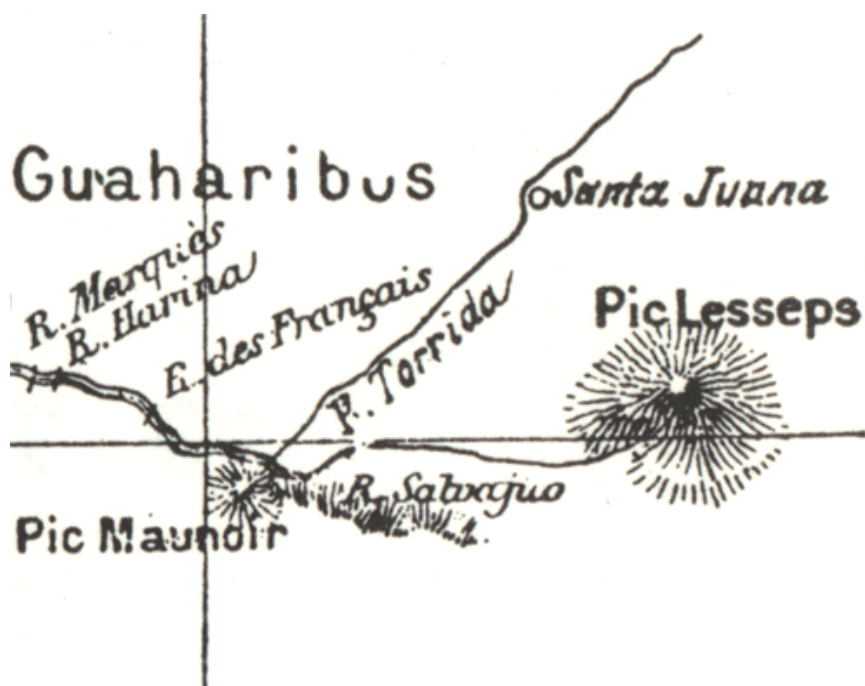
- Enfin, cet emboîtement d'échelles, où se reproduit le phénomène, n'est pas sans rappeler la manière d'écrire de Jules Verne, qui puise son inspiration dans des sources diverses, y revient toujours, avant de s'en détacher pour mieux y revenir à la fin de son récit, achevant la boucle (hydrographique, géographique et littéraire)⁶⁰⁰. Comme nous le verrons plus loin, cette boucle achevée permet à Jules Verne de construire, symboliquement bien sûr, un édifice plus complexe que nous analyserons par l'intermédiaire du mythe de la Tour de Babel.

L'analyse détaillée des premiers paragraphes du chapitre XI de la II^{ème} partie « *La mission de Santa-Juana* » va nous permettre maintenant de comprendre comment Jules Verne construit cet imaginaire géographique. Les voyages deviennent littéralement « extraordinaires » parce qu'ils reposent sur le principe du *merveilleux géographique*. Nous n'avons retenu dans cette présentation que les 15 premiers paragraphes de la première partie de ce chapitre, car ils sont caractéristiques de la production vernienne d'un espace imaginaire. Les paragraphes de la deuxième partie de ce chapitre XI relèvent essentiellement du dialogue

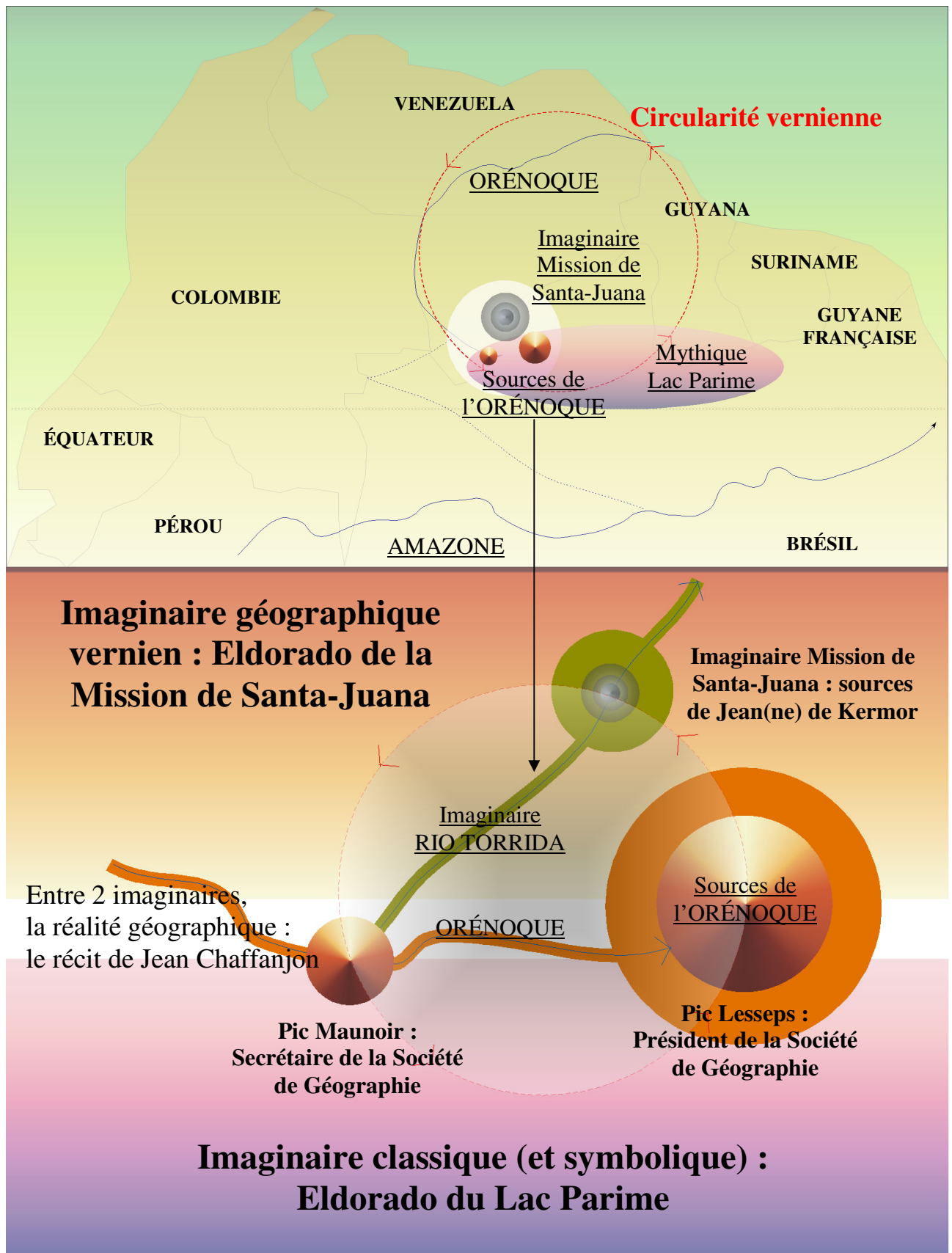
⁵⁹⁹ Document 14 : L'imaginaire vernien traverse les mythes les plus anciens.

⁶⁰⁰ Document 15 : Modélisation de la circularité vernienne. L'éternel retour aux sources : *Le Superbe Orénoque* (1898).

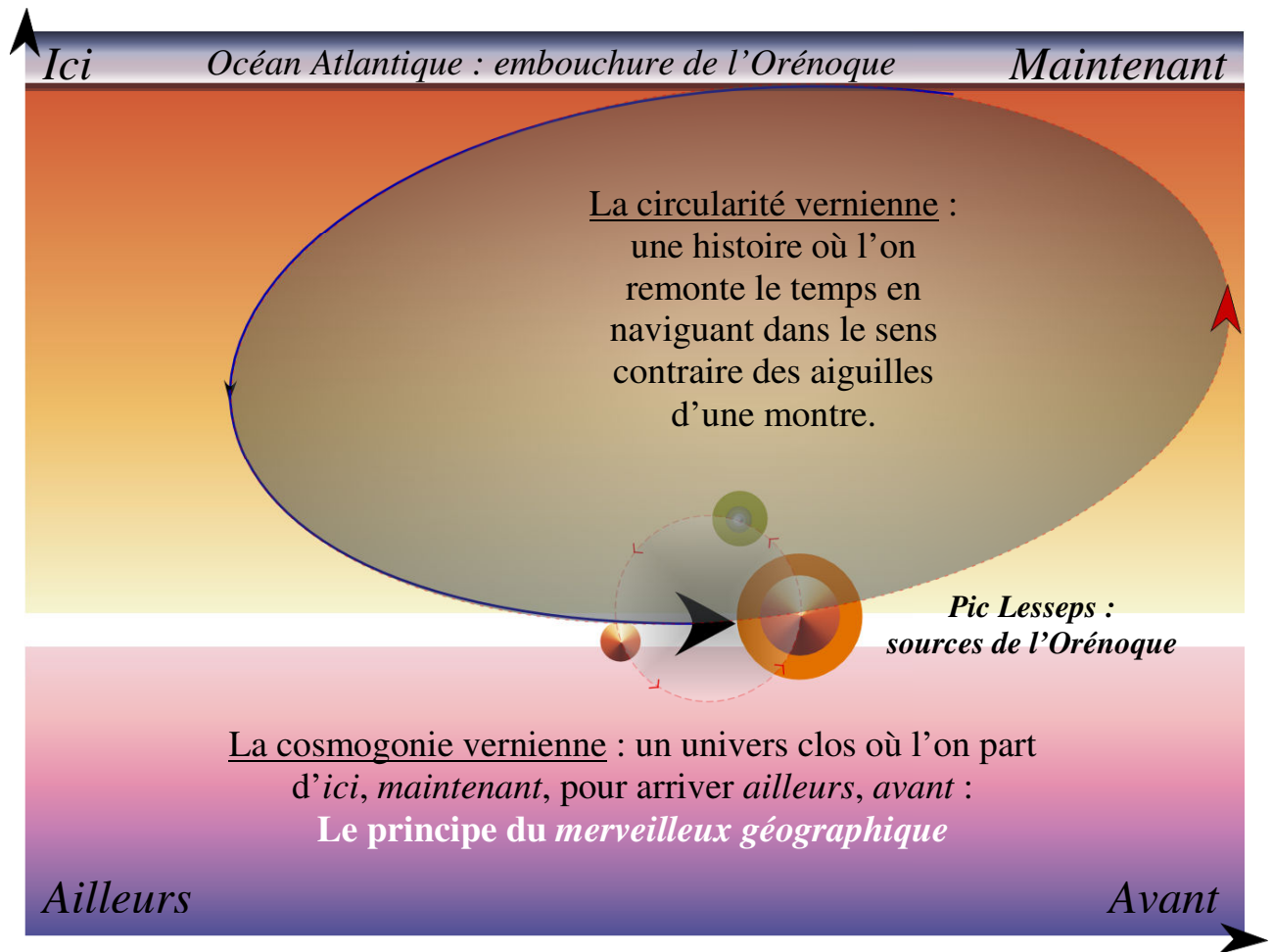
entre le Père Espérance et le petit Indien Gomo. Ils offrent moins d'intérêt pour notre développement.



Document 11 : L'imaginaire Mission de Santa-Juana (carte tirée du roman)



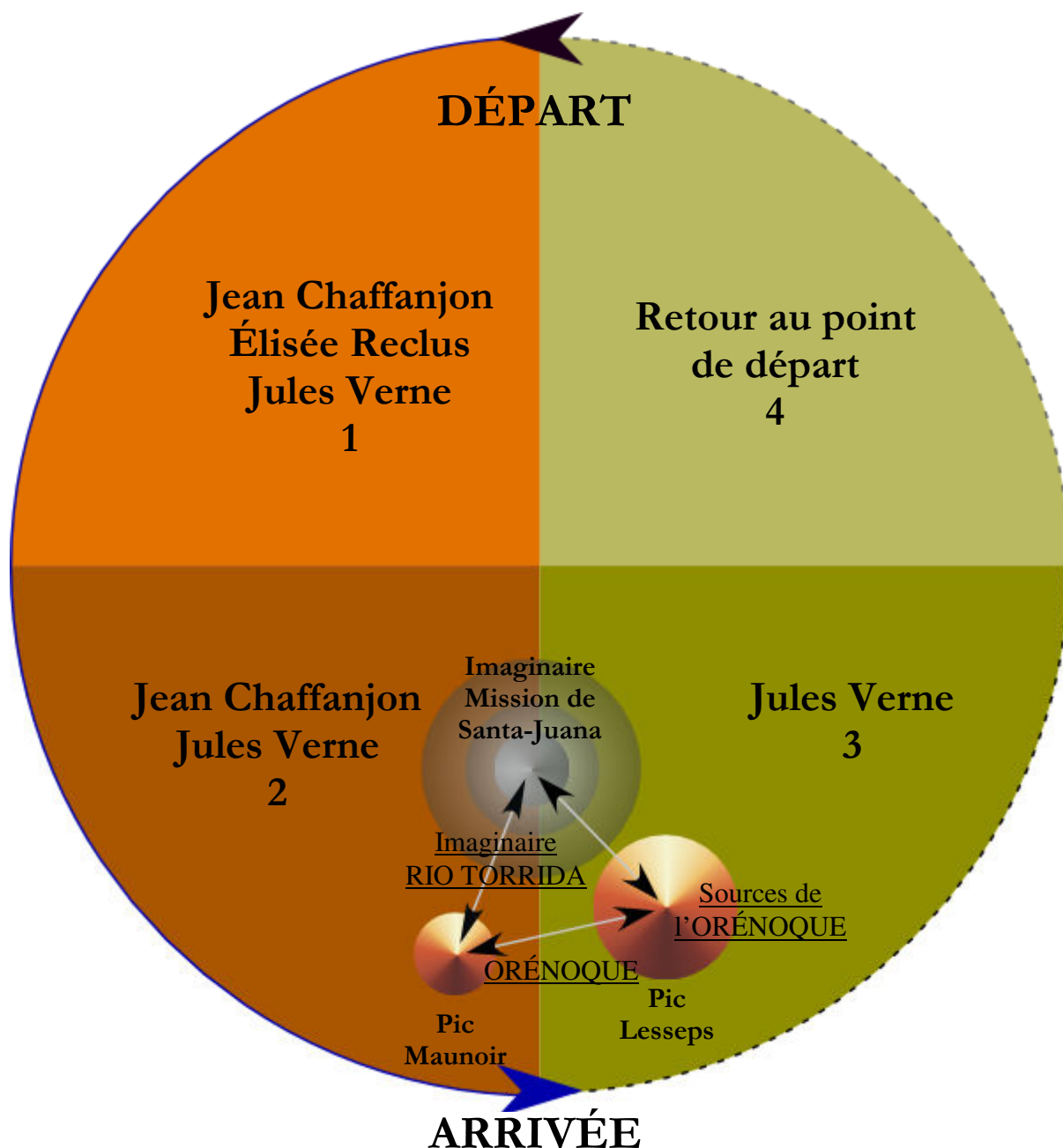
Document 12 : La circularité vernienne au cœur d'un *Voyage Extraordinaire* : *Le Superbe Orénoque* (1898)



Document 13 : De la circularité à la cosmogonie vernienne : le voyage dans le temps

⇄ VOYAGE DANS LE TEMPS : ⇄ GÉOLOGIE LITTÉRAIRE	Imaginaire géographique vernien : Eldorado de la Mission de Santa Juana	VOYAGE DANS L'ESPACE : GÉOGRAPHIE LITTÉRAIRE
	Expédition imaginaire de Jules Verne à la recherche des sources de l'Orénoque	
	Expédition réelle de Jean Chaffanjon à la recherche des sources de l'Orénoque	
	Imaginaire classique sud-américain L'Eldorado / Lac Parime	
	Espace des mythes les plus anciens (Sacré / Profane)	
	Espace géographique / physique (fleuves, reliefs, végétation)	
	Espace kantien : « <i>Formes pures de l'intuition sensible</i> »	

Document 14 : L'imaginaire vernien traverse les mythes les plus anciens



Les sources de Jules Verne :

1 : *L'Orénoque et le Caïra* de Jean Chaffanjon (1889) ; la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Élisée Reclus (1893). Inspiration directe de Jules Verne auprès des deux récits (nombreux emprunts, références, citations, etc.). Géographie du réel, scientifique. Retour aux sources littéraires.

2 : Le récit de Jean Chaffanjon devient l'unique source de Jules Verne. Ce dernier s'en détache progressivement pour mieux préparer le terrain de la découverte, de la création de l'imaginaire Mission de Santa-Juana. Géographie du réel, scientifique, avec insertion d'éléments imaginaires, exotiques, merveilleux.

3 : Le récit de Jean Chaffanjon ne relatant pas ces territoires, Jules Verne crée de toutes pièces une hypothétique et imaginaire Mission de Santa-Juana, où vit le père de Jean(ne) de Kermor. Pur imaginaire géographique vernien. Retour aux sources pour Jean(ne) de Kermor.

4 : Fin de l'aventure, retour au point de départ (l'embouchure de l'Orénoque, puis l'embouchure de la Loire, à Nantes, là où a vécu réellement Jules Verne). Circularité complète et achevée.

Document 15 : Modélisation de la circularité vernienne.
L'éternel retour aux sources : *Le Superbe Orénoque* (1898)

B) - Une emblématique de l'imaginaire géographique vernien : La Mission de Santa-Juana

Il est possible pour le sujet de penser le lieu en termes de *topos* et de *chôra*. Pour Marc Brosseau, le *topos* est « *le lieu observable, décrit, représenté, senti et perçu qui renvoie à un point précis d'un territoire donné* »⁶⁰¹. Le *topos* qui est un « *lieu géographique à la fois durable et changeant* » se double de la *chôra* qui est « *cette manière de plus en plus complexe de l'occuper* »⁶⁰². Augustin Berque précise que cette autre conception du lieu (complémentaire du *topos*) est « *la plus problématique, car elle est essentiellement relationnelle* »⁶⁰³. Jean-Marc Besse, dans le compte-rendu qu'il réalise notamment de l'ouvrage d'Augustin Berque *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*⁶⁰⁴, présente également la distinction entre le *topos* et la *chôra* en résumant : « [...] *il faudrait voir dans le topos d'une chose sa position localisée dans l'espace, et dans sa chôra l'ensemble des relations, écouménales, qu'elle entretient avec le monde naturel et humain auquel elle participe* »⁶⁰⁵. Augustin Berque (toujours cité par Jean-Marc Besse) parle également, toujours à propos de la *chôra*, de « *lieu écouménal* », de « *lieu existentiel* »⁶⁰⁶.

Les 13 premiers paragraphes du chapitre XI de la seconde partie du roman de Jules Verne décrivent et explicitent le site et la situation de la Mission de Santa-Juana : ils relèvent essentiellement du *topos*. Mais les paragraphes suivants (notamment 14 et 15) permettent progressivement à Jules Verne de présenter l'articulation des sujets (les Indiens et le Père Espérante) au lieu (la Mission de Santa-Juana)⁶⁰⁷. Ces derniers relèvent de la *chôra* : nous les analyserons plus dans le paragraphe C de ce chapitre II.

1 - Le récit poético-mythique ou la création géographique : du chaos au cosmos

Jules Verne débute le chapitre XI de la II^{ème} partie « *La mission de Santa-Juana* » ainsi : « *Treize ans avant le début de cette histoire la région que traversait le rio Torrida ne possédait ni un village, ni un rancho, ni un sitio. C'est à peine si les Indiens le parcouraient, lorsque la nécessité les obligeait à faire transhumer leurs troupeaux. À la surface de ces*

⁶⁰¹ Brosseau Marc. « L'espace littéraire en l'absence de description. Un défi pour l'interprétation géographique en littérature ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol 52, n° 147. 2008. p. 424.

⁶⁰² Bédard Mario ; Lahaie Christiane. « Géographie et littérature : entre le topos et la chôra ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol 52, n° 147. 2008. p. 392.

⁶⁰³ Berque Augustin. « 'Lieu 1' ». In : *Espaceetemps.net*. <http://www.espaceetemps.net/document408.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

⁶⁰⁴ Berque Augustin. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin, collection « Mappemonde », 2000. 272 p.

⁶⁰⁵ Besse Jean-Marc. « Penser la réconciliation ». In : *L'Espace géographique*, n° 2, 2001. p. 180-185.

⁶⁰⁶ Berque Augustin. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, op. cit.

⁶⁰⁷ Voir l'Annexe 5 : Le chapitre original de *La Mission de Santa-Juana*.

territoires, rien que de vastes llanos, fertiles mais incultivés, des forêts impénétrables, des esteros marécageux, inondés l'hiver par le trop-plein des coulières avoisinantes. Rien que des fauves, des ophidiens, des singes, des volatiles, - sans oublier les insectes et particulièrement les moustiques, - à représenter la vie animale en ces contrées presque inconnues encore. C'était, à vrai dire, le désert, où ne s'aventuraient jamais ni les marchands ni les exploitants de la République vénézuélienne »⁶⁰⁸.

Dès les premières lignes de ce chapitre, Jules Verne entame une digression narrative. Alors que le récit se déroule en 1893, comme indiqué dès le chapitre I de la première partie du roman, les faits que l'auteur décrit dans ce nouveau chapitre remontent aux années 1880 (bien avant l'expédition de Jean Chaffanjon). Ce déplacement dans le temps s'accompagne d'un déplacement dans l'espace, avec l'évocation de l'imaginaire Rio Torrida⁶⁰⁹, qui sert de fil directeur à l'histoire entre les deux espaces (l'un réel, l'autre imaginé). Le territoire présenté par Jules Verne s'apparente à un véritable désert géographique, un vide cartographique, un territoire à la marge (donc périphérique) que l'auteur se propose de combler en y installant l'hypothétique Mission de Santa-Juana, une véritable oasis dans ce désert vénézuélien (rappelons-nous ici la symbolique du palmier sur laquelle nous allons revenir). Aucun géographe, aucun explorateur n'a auparavant parcouru ce territoire, seulement fréquenté *a priori* par de rares autochtones.

Ces derniers, des Indiens, le parcourent d'ailleurs souvent plus par la force des choses, notamment lors de la transhumance de leurs troupeaux (pure invention vernienne ici aussi). Jules Verne poursuit la description de ce désert en évoquant non seulement son potentiel (des sols fertiles) et son état originel⁶¹⁰, mais aussi son caractère inhospitalier. Ce déplacement du récit dans l'espace et dans le temps permet à l'auteur de présenter un chaos originel dans un contexte historique et géographique bien précis. Jules Verne va utiliser cet angle mort de la connaissance géographique pour y installer son hypothétique et imaginaire Mission de Santa-Juana : la périphérie - ce lieu loin de tout - devient alors le centre du roman et le récit de Jules Verne crée littéralement un espace géographique à partir duquel il va organiser la fin de son roman. Cet acte de création participe d'une véritable « poiésis », au sens étymologique du terme : *faire, créer*. Ici, Jules Verne crée un espace géographique qu'il produit notamment à partir du mythe (celui de l'Eldorado) : nous avons affaire à un récit *poético-mythique*,

⁶⁰⁸ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, *op. cit.*, p. 547.

⁶⁰⁹ Manara Bruno. « Le Superbe Orénoque en 80 mondes », *op. cit.*, p. 25.

⁶¹⁰ L'évocation de « *forêts impénétrables* » est directement associée à l'idée de « forêt vierge », donc une forêt primaire, jamais parcourue par l'homme.

préalable, avec le *merveilleux exotique*, à la construction du *merveilleux géographique*.

Le récit de Jules Verne est ici essentiellement descriptif. Il utilise notamment au début de son texte l'anaphore⁶¹¹ de la conjonction de coordination négative « *ni* » pour insister sur le caractère inhabité du territoire : « *ni un village, ni un rancho, ni un sitio [...] ni les marchands ni les exploitants de la République vénézuélienne.* » Il est d'ailleurs intéressant de rappeler ici l'emboîtement scalaire parfaitement maîtrisé par Jules Verne : nous pouvons à ce titre parler d'anaphore par emboîtement scalaire. Le début de la phrase suivante développe d'ailleurs une emphase⁶¹² qui renforce l'inhospitalité du territoire décrit : « *C'est à peine si* ». Nous sommes ici dans un discours hyperbolique où l'exagération permet d'appuyer le caractère abandonné du territoire décrit (*merveilleux hyperbolique* et *exotique*). L'utilisation de préfixes privatifs (*in / im*) renforce également ce sentiment général d'abandon, de tristesse : « *incultivés* » ; « *impénétrables* » ; « *inconnues* ».

Jules Verne termine ce paragraphe par une métaphore qui résume la situation : « *C'était, à vrai dire, le désert* ». La métaphore du désert permet à l'auteur d'évoquer ce chaos qu'il va transformer en cosmos. Elle est au principe du mythe. Ce chaos n'est pas seulement symbolique, il est aussi géologique et hydrographique : « *En s'élevant de quelques centaines de kilomètres vers le nord et le nord-est, on se fût perdu à la surface d'une extraordinaire région, dont le relief se rattachait peut-être à celui des Andes, avant que les grands lacs se fussent vidés, à travers un incohérent réseau d'artères fluviales, dans les profondeurs de l'Atlantique. Pays tourmenté, où les arêtes se confondent, où les reliefs semblent en désaccord avec les logiques lois de la nature, même dans ses caprices hydrographiques et orographiques, immense aire, génératrice inépuisable de cet Orénoque qu'elle envoie vers le nord, et de ce rio Blanco qu'elle déverse vers le sud, dominée par l'imposant massif du Roraima, dont Im Thurn et Perkin devaient, quelques années plus tard, fouler la cime inviolée jusqu'alors.*

Telle était cette portion du Venezuela, son inutilité, son abandon, lorsqu'un étranger, un missionnaire, entreprit de la transformer »⁶¹³.

Dans ce nouveau paragraphe, Jules Verne apporte des précisions topographiques, il

⁶¹¹ L'anaphore est une figure de rhétorique qui consiste à répéter un même mot au début d'un vers, d'une phrase ou d'une proposition. Cette répétition permet d'insister notamment sur une idée.

⁶¹² L'emphase est une figure de rhétorique qui désigne les procédés qui permettent également de renforcer une image ou une idée (au moyen, par exemple, de l'hyperbole ou encore de la répétition).

⁶¹³ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 548.

poursuit sa description géographique (hydrographique et géomorphologique⁶¹⁴). Il reprend cette théorie géologique développée par Humboldt selon laquelle « *toutes les immenses plaines qui se trouvent entre le haut Orénoque et les Andes de Colombie et d'Équateur, étaient, dans des temps géologiques lointains, un lac immense et les rapides d'Atures et Maipures seraient les restes d'une ancienne barrière montagneuse qui a finalement cédé devant la pression des eaux et a rendu possible la formation des Llanos dans ce qui était autrefois l'Océan* »⁶¹⁵. Jules Verne reste néanmoins flou concernant la situation géographique (« *quelques centaines de kilomètres vers le nord et le nord-est* »). Cette incertitude lui fournit l'occasion d'introduire une rupture dans l'espace où pourra se loger ultérieurement l'imaginaire Mission de Santa-Juana. Le décrochage dans l'espace se fait par la description de cette géographie confuse et imaginée « *où les reliefs semblent en désaccord avec les logiques lois de la nature* ».

Le flou artistique et géographique est assumé par Jules Verne qui renonce à toute localisation précise : « *perdu à la surface d'une extraordinaire région* ». Jules Verne introduit dans le cas présent un autre monde où les logiques de la nature ne sont plus respectées (littéralement, la géologie est elle aussi extraordinaire). La métaphore du désert présentée précédemment est renforcée par l'évocation de la « *cime inviolée* » du Mont Roraima : l'idée de virginité, sur laquelle nous reviendrons, est fondamentale dans le processus vernien de création littéraire et géographique. Or, « *Ici est commis un autre arbitraire géographique comme de transporter le Roraima à la Sierra Parima, ce qui équivaudrait à dire que l'île Margarita est en face de la Guaira. Ceci ne s'explique que par l'imperfection des cartes du passé et par la méconnaissance, quasi-totale jusqu'il y à quelques décennies, d'une grande partie de la Sierra Parima et de toute la zone intermédiaire [...]* »⁶¹⁶.

Outre le mythique Eldorado, Jules Verne convoque dans son récit un autre élément mythique, le Mont Roraima « *dont Im Thurn et Perkin devaient, quelques années plus tard, fouler la cime inviolée jusqu'alors* ». La référence à Im Thurn et Harry Perkins est plus importante que celle qui y paraît, car Jules Verne renforce la dimension mythique de son récit en évoquant l'expédition de 1884 qu'il connaissait parfaitement, ayant rédigé son roman en 1894 : « *Le Mont Roraima a été rendu célèbre en 1912 quand Sir Arthur Conan-Doyle publie son roman de fiction intitulé Le Monde Perdu. Il y décrit l'ascension du Mont Roraima comme*

⁶¹⁴ Jules Verne s'inspire ici directement des pages 110 à 112 du tome XVIII de la N.G.U. d'Élisée Reclus qui lui-même s'inspire directement du voyage de Chaffanjon et des travaux de Humboldt.

⁶¹⁵ Manara Bruno. « Le Superbe Orénoque en 80 mondes », *op. cit.*, p. 24

⁶¹⁶ *Ibid.*, p. 25.

celle d'une montagne où une équipe d'exploration est à la recherche de plantes préhistoriques et de dinosaures censés avoir vécu isolés et être restés les mêmes depuis des millions d'années sur le sommet des montagnes. Conan-Doyle a été inspiré par le botaniste britannique Everard Im Thurn qui, le 18 décembre 1884, avec Harry Perkins, fut le premier à atteindre le sommet du Mont Roraima. Im Thurn et Perkins n'étaient cependant pas les premiers Européens à voir le Mont Roraima, car la première découverte revient à Robert Schomburgk, un explorateur et scientifique allemand qui a exploré la région pour la Royal Geographical Society en 1838. Quand Im Thurn revient en Europe pour donner des conférences relatives à son expédition, Conan-Doyle était présent à l'une d'elles et fut fasciné par le récit qui activa son imagination débordante »⁶¹⁷.

Le territoire décrit par Jules Verne, sous forme poétique, s'inscrit entre le mythique Eldorado au Sud et le mystérieux Mont Roraima au Nord (quitte à devoir déplacer certaines montagnes). Il précise cependant que nous sommes bien au Venezuela (« *portion du Venezuela* »), mais dans une autre dialectique de l'espace et du temps. L'auteur utilise à nouveau l'anaphore (le possessif « *son* ») pour insister sur la désolation de ce territoire à la marge : « *son inutilité, son abandon* ». La transformation du chaos en cosmos est l'œuvre du Père Espérante : « *lorsqu'un étranger, un missionnaire, entreprit de la transformer.* » Michel Roux reconnaît dans ces gestes fondateurs l'efficacité d'un démiurge : « *Chaque individu*

⁶¹⁷ Elms Lindsay. *Mount Roraima : An Island Forgotten by Time*. <http://members.shaw.ca/beyondnootka/articles/roraima.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009] : « *Mount Roraima was made famous in 1912 when Sir Arthur Conan-Doyle wrote his fictional novel entitled The Lost World. It describes the ascent of a Roraima-like mountain by an exploratory party in search of prehistoric plants and dinosaurs that were believed to live isolated and unchanged for millions of years on the mountains summit. Conan-Doyle was inspired by the British botanist Everard Im Thurn who on December 18, 1884 with Harry Perkins, was the first to reach the summit of Mount Roraima. Im Thurn and Perkins were not the first Europeans to see Mount Roraima, that goes to Robert Schomburgk, a German born explorer and scientist who explored the region for Britains's Royal Geographical Society in 1838. When Im Thurn returned to Europe to present lectures on his expedition, Conan-Doyle attended one of his shows and was fascinated by the account, allowing his fervent imagination to wander* ».

Quant à la filiation Jules Verne / Conan Doyle, elle a fait l'objet de nombreuses études, dont notamment :

- Guillaud Lauric. « Du Voyage au centre de la Terre au Monde perdu ». In : *Cahiers du Centre d'Études Verniennes et du Musée Jules Verne*, n° 2. Société des Amis de la Bibliothèque, 1982. p. 1-12.

- « Entre Venezuela, Guyana et Brésil. Le monde perdu de Conan Doyle ». In : *Courrier International* n° 901, 2008. p. 54-56.

- Penaud Maurice « À propos de fossiles vivants ». In : Pierre Citti ; Muriel Détrie (dir.). *Le Champs littéraire*. Paris : Vrin, 1992. p. 56 et 57 : « *La dette de Conan Doyle envers Jules Verne est énorme. Les héros du Monde perdu remontent jusqu'à Manaos l'Amazone de La Jangada, puis un affluent : on retrouve ici la marque du Superbe Orénoque. Par le tunnel de Candide on aborde l'autre monde, monde renversé où les diamants n'ont aucune valeur... Quant au monde perdu lui-même, c'est une projection sublunaire du monde souterrain du Voyage au centre de la terre [...] Mais comment ne pas attirer prioritairement l'attention sur le calque (nous avons pesé le mot) du Village aérien ? Plusieurs pages n'épuiseraient pas l'étude des « ressemblances », et nous n'hésiterons pas à tirer de Jules Verne le personnage de Challenger lui-même (n'a-t-il pas été possible de tirer des Enfants du capitaine Grant celui de Sherlock Homes ?) ».*

*accomplit des gestes civilisateurs, puisqu'il transforme le Chaos en Cosmos »*⁶¹⁸.

La transformation du territoire présenté passe également par sa personnification, un anthropomorphisme que l'auteur développe par l'emploi de métaphores (filées) organicistes : « *réseau d'artères fluviales [...] pays tourmenté [...] ses caprices hydrographiques et orographiques* ». Le discours demeure descriptif. La géographie de cette portion du Venezuela est cet organisme complexe dont les seules métaphores peuvent rendre compte. C'est une occasion de se rappeler que la métaphore est déjà, étymologiquement parlant, un transport⁶¹⁹.

2 - La mission civilisatrice du Père Espérante

*« Les Indiens épars sur ce territoire appartenaient, pour le plus grand nombre, à la tribu des Guaharibos. D'habitude, ils erraient sur les llanos, au sein des forêts profondes, dans le nord de la rive droite du haut Orénoque. C'étaient de misérables sauvages, que la civilisation n'avait pu toucher de son souffle. À peine avaient-ils des paillotes pour se loger, des haillons d'écorce pour se couvrir. Ils vivaient de racines, de bourgeons de palmiers, de fourmis et de poux de bois, ne sachant pas même tirer la cassave de ce manioc qui fait le fond de l'alimentation du Centre-Amérique. Ils semblaient être au dernier degré de l'échelle humaine, petits de taille, chétifs de constitution, grêles de forme, avec l'estomac gonflé des géophages, et, trop souvent, en effet, pendant l'hiver, ils étaient réduits, en guise de nourriture, à manger de la terre. Leurs cheveux un peu rougeâtres tombant sur leurs épaules, leur physionomie où, cependant, un observateur eût soupçonné une certaine intelligence restée à l'état rudimentaire, une coloration de la peau moins foncée que celle des autres Indiens, Quivas, Piaroas, Barés, Mariquitaes, Banivas, tout les reléguait au dernier rang des races les plus inférieures »*⁶²⁰.

La transformation de l'espace géographique que Jules Verne propose dans son récit s'accompagne inévitablement d'une mission civilisatrice qui affecte directement les Indiens autochtones de cette contrée délaissée par l'évolution. Après le registre de la géographie physique, Jules Verne aborde celui de la géographie humaine. Dans ce passage les descriptions sont directement inspirées des observations de Jean Chaffanjon alors qu'il était à proximité des sources de l'Orénoque. Jules Verne extrapole et étend jusqu'à la Mission de Santa-Juana la présence de ces Indiens. Car le passage du chaos au cosmos s'articule aussi

⁶¹⁸ Roux Michel. *Géographie et Complexité. Les espaces de la nostalgie*, op. cit., p. 151.

⁶¹⁹ Rey Alain (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*, 2007. P. 2214.

⁶²⁰ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 548-549.

autour de la transformation (rapide) d'une société primitive, primaire (comme le relief, la végétation, etc.) en société plus civilisée. Si le chaos est géographique, géologique, il est également humain. Ainsi, la dialectique de l'homme et la terre se noue aussi autour de la mise en évidence de ce désordre humain archaïque.

Jules Verne utilise la même rhétorique pour décrire l'état primaire de ces Indiens du haut Orénoque. Indirectement, il induit l'idée selon laquelle l'archaïsme de ces Indiens est lié à leur localisation géographique (loin des centres urbains, donc à la périphérie). Ce déterminisme géographique va s'inverser néanmoins par la suite puisque le Père Espérance va mettre en place une Mission à cette endroit précis du Venezuela. Ces Indiens sont « *de misérables sauvages, que la civilisation n'avait pu toucher de son souffle* ». Le romancier utilise ici une allégorie (voire une personnification) avant de passer à une comparaison beaucoup plus dure pour ces oubliés du monde : « *Ils semblaient être au dernier degré de l'échelle humaine* ». On retrouve d'ailleurs la même citation dans un autre roman de l'auteur : « [...] *en tenant pour des êtres doués d'une âme ces indigènes placés au dernier degré de l'échelle humaine* »⁶²¹.

N'oublions pas cependant que cette présentation ethnographique puise dans l'exotisme de cette contrée lointaine. La vision proposée par Jules Verne est évidemment eurocentrée et témoigne d'une caricature du sauvage typique du XIX^{ème} siècle où la colonisation de nombreux territoires atteint son paroxysme. L'auteur tente de poser un regard d'ethnologue, notamment lorsqu'il écrit qu' « *un observateur eût soupçonné une certaine intelligence restée à l'état rudimentaire* ».

Ces indigènes véhiculent un premier paradoxe, un premier mythe : « *Et ces indigènes passaient cependant pour si redoutables que leurs congénères osaient à peine s'aventurer sur ces territoires, et on les disait si enclins au pillage et au meurtre, que les marchands de San-Fernando ne s'aventuraient jamais au-delà de l'Ocamo et du Mavaca. Ainsi s'était établie la détestable réputation dont jouissaient encore les Guaharibos, il y avait cinq ou six ans, lorsque M. Chaffanjon, dédaignant les terreurs de ses bateliers, n'hésita pas à poursuivre sa navigation jusqu'aux sources du fleuve. Mais, après les avoir enfin rencontrés à la hauteur du pic Maunoir, il fit bonne justice de ces accusations mal fondées contre de pauvres Indiens inoffensifs* »⁶²².

⁶²¹ Verne Jules. *Les Enfants du capitaine Grant*. Chapitre XVI, II^{ème} partie (« Où le major soutient que ce sont des singes »).

⁶²² Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 549-550.

Ce paradoxe permet à Jules Verne de renforcer le mystère, l'imaginaire qui imprègne ces territoires reculés du haut Orénoque. L'auteur évoque également Jean Chaffanjon à qui il emprunte la description de ces Indiens. Cette intertextualité est bien amenée dans le texte car il faut rappeler que le secteur décrit par Jules Verne n'a jamais été parcouru par l'explorateur français. Par extrapolation des informations de l'ouvrage de Jean Chaffanjon, Jules Verne déplace sciemment ces Indiens au nord, vers son imaginaire et improbable Mission de Santa-Juana. Cela lui permet de conserver un lien entre toutes les sources (littéraires, celle de Jean Chaffanjon, et géographiques, celle de l'Orénoque). Le déplacement du récit à une cinquantaine de kilomètres au nord-est des sources du fleuve impose *de facto* le transfert de ces Indiens initialement rencontrés par l'explorateur à proximité du Pic Maunoir. Ce déplacement du récit, dans l'espace et dans le temps, permet à l'auteur de rester dans le registre du plausible, du vraisemblable, tout en créant de l'extraordinaire, par le truchement du *merveilleux géographique*.

Cette intertextualité permet aussi à l'auteur, via l'aventure de Jean Chaffanjon, de nettoyer, « d'hygiéniser » en quelque sorte son espace, en le débarrassant de ses mythes les plus terribles, afin de ne conserver que les plus merveilleux, les plus aptes à la « mise en extraordinaire » de cette région. Cette « hygiénisation » permet à l'auteur de mettre en place sa propre mythologie, sa propre cosmogonie, légèrement en décalage par rapport à la réalité telle qu'elle est connue à son époque. L'imaginaire « extraordinarise » ici la réalité d'un territoire qui n'a jamais été décrit scientifiquement.

3 - Le récit *poético-biblique*, ou la démiurgie vernienne

« Et pourtant, à cette époque déjà, nombre d'entre eux, réunis à la voix du missionnaire espagnol, formaient le premier noyau de la Mission de Santa-Juana. La religion avait pénétré ces âmes, grâce au dévouement de l'apôtre qui leur consacrait sa vie et leur sacrifiait toutes les joies de l'existence.

Le Père Esperante eut la pensée de prendre corps à corps, - on dirait mieux âme à âme, - ces malheureux Guaharibos. C'est dans ce but qu'il vint s'installer au plus profond de ces savanes de la sierra Parima. Là, il résolut de fonder un village qui, le temps aidant, deviendrait une bourgade. Du reste de sa fortune, il ne croyait pouvoir faire un plus généreux emploi qu'à créer cette œuvre de charité, à l'édifier sur de si solides bases qu'elle ne menacerait pas de s'écrouler après lui »⁶²³.

⁶²³ *Ibid.*, p. 550.

L'établissement par le Père Espérante de ce village au milieu de nulle part s'inscrit dans un processus de création géographique que l'on retrouve dans de nombreux *Voyages Extraordinaires*. Ce processus est d'ailleurs spécifique à la démarche vernienne qui crée *ex nihilo* un espace habité, et habitable, qui ne figure sur aucune carte (comme pour le village d'Augustino)⁶²⁴. Pour ce faire, la « poïésis » vernienne repose sur une rhétorique qui se développe autour de métaphores, d'allégories bibliques. Le Père Espérante apparaît comme un véritable Dieu pour ces misérables Indiens, tel un messie venu sur Terre pour sauver l'âme de ces hommes délaissés par la civilisation. Dans cette cosmogonie vernienne, où la création d'un village constitue la première étape de la transformation du chaos en cosmos, le Père Espérante fait office de véritable démiurge. La colonisation du territoire (« *fonder un village* ») s'accompagne d'une mission chrétienne fortement soulignée par le champ lexical employé par l'auteur : « *missionnaire* » ; « *Mission de Santa-Juana* » ; « *religion* » ; « *âme* » ; « *dévouement* » ; « *apôtre* » ; « *sacrifiait* » ; « *Père Espérante* » ; « *âme à âme* » ; « *fonder un village* » ; « *généreux* » ; « *œuvre de charité* ».

L'allégorie biblique est ici évidente et c'est à ce titre que l'on peut parler d'un récit *poético-biblique* où la production vernienne d'un espace géographique se fait par le truchement aussi d'une rhétorique biblique (Jules Verne était catholique pratiquant, faut-il le rappeler). De nouvelles figures de rhétorique renforcent d'ailleurs ce dispositif discursif : « *La religion avait pénétré ces âmes* » (synecdoque) ; « *Le Père Esperante eut la pensée de prendre corps à corps, - on dirait mieux âme à âme, - ces malheureux Guaharibos* » (allégorie enrichie d'une épanorthose d'insistance). La rhétorique est ainsi un outil riche et adapté au processus romanesque de création géographique.

Cette transformation du chaos en cosmos que le romancier développe en utilisant un registre poético-mythique et poético-biblique se prolonge dans le paragraphe suivant : « *Pour tout personnel, en arrivant au milieu de ce désert, le Père Esperante n'avait qu'un jeune compagnon nommé Angelos. Ce novice des missions étrangères, alors âgé de vingt ans, était enflammé comme lui de ce zèle apostolique qui accomplit des prodiges et des miracles. Tous les deux - au prix de quelles difficultés et de quels dangers ! -, sans jamais faiblir, sans jamais reculer, ils avaient créé, développé, organisé cette Mission de Santa-Juana, ils avaient régénéré toute une tribu au double point de vue moral et physique, constitué une population*

⁶²⁴ Fort-Jacques Théo. « Habiter, c'est mettre l'espace en commun ». In : *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Lussault Michel, Paquot Thierry, Younès Chris. (dir.). Paris : La Découverte, collection Armillaire, 2007. p. 251-266.

*qui, à cette heure, se chiffrait par un millier d'habitants, en y comprenant ceux des llanos du voisinage »*⁶²⁵.

L'allégorie biblique est toujours présente dans ce paragraphe : le Père Espérante, en s'établissant dans ces contrées lointaines réalise un véritable miracle. Après avoir transformé le sol, il transforme les Indiens et leur permet de se développer. Cette transformation (« *ils avaient régénéré toute une tribu au double point de vue moral et physique* ») n'est pas sans rappeler la transsubstantiation évoquée dans le Bible. Quant aux Indiens, plus nombreux maintenant (« *se chiffrait par un millier d'habitants* »), l'on pense, symboliquement bien sûr, à la multiplication des pains. Jules Verne rappelle que l'installation s'est faite « *au milieu de ce désert* » où le Père Espérante, tel Jésus, « *accomplit des prodiges et des miracles* ». L'extraordinaire géographique vernien s'accomplit par la volonté d'un homme capable de transformer l'espace et les hommes. La foi chrétienne (« *zèle apostolique* ») réalise des miracles au travers d'un discours désormais possibiliste. Du chaos naît le cosmos, du désordre naît l'ordre. Le Père Espérante, véritable démiurge, au sens platonicien du terme, crée un monde à partir d'une matière préexistante. Le récit *poético-mythique/biblique* est personnifié ici par le Père Espérante. Le préalable à la construction d'un récit *merveilleux géographique* étant alors présent, il revient maintenant à Jules Verne de mettre en place un *merveilleux exotique*. Celui-ci s'exprime tout naturellement à travers la description de l'emplacement du village où s'établit la Mission de Santa-Juana.

4 - Le merveilleux exotique : la Mission de Santa-Juana

« C'était à une cinquantaine de kilomètres dans le nord-est des sources du fleuve et de l'embouchure du rio Torrida que le missionnaire avait choisi l'emplacement de la future bourgade. Choix heureux, s'il en fût, - un sol d'une étonnante fertilité où croissaient les plus utiles essences, arbres et arbrisseaux, entre autres ces marimas dont l'écorce forme une sorte de feutre naturel, des bananiers, des platanes, des cafiers ou caféiers qui se couvrent à l'ombre des grands arbres, de fleurs écarlates, des bucares, des caoutchoucs, des cacaoyers, puis des champs de cannes à sucre et de salsepareille, des plantations de ce tabac d'où l'on tire le cura nigra, pour la consommation locale, et le cura seca, mélangé de salpêtre, pour l'exportation, les tonkas, dont les fèves sont extrêmement recherchées, les sarrapias, dont les gousses servent d'aromates. Un peu de travail, et ces champs défrichés, labourés, ensemencés allaient donner en abondance les racines de manioc, les cannes à sucre, et cet inépuisable

⁶²⁵ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 550-551.

*maïs, qui produit quatre récoltes annuelles avec près de quatre cents grains pour le seul grain dont l'épi a germé »*⁶²⁶.

Dans ce paragraphe, Jules Verne présente de nouveau la situation géographique, mais en se concentrant maintenant plus particulièrement sur la Mission de Santa-Juana. Celle-ci est située « à une cinquantaine de kilomètres dans le nord-est des sources du fleuve et de l'embouchure du rio Torrida ». L'auteur associe ici habilement une donnée réelle (« les sources du fleuves ») à une donnée purement imaginaire (le « rio Torrida »). Ce registre descriptif permet d'inscrire la Mission de Santa-Juana à mi-chemin entre le réel et l'imaginaire, entre deux récits, celui de Chaffanjon et celui de Verne, entre deux sources, celles de l'imaginaire Rio Torrida et celles du réel fleuve Orénoque. Cette inscription, cette localisation de la Mission de Santa-Juana entre deux mondes, deux temporalités bien définies participe de la géographie extraordinaire que Jules Verne développe dans ses romans.

Après avoir évoqué de nombreux mythes, la transformation du chaos en cosmos, après s'être inscrit dans une rhétorique biblique, Jules Verne développe un *merveilleux géographique* qui articule le récit *poético-mythique* (et *biblique*) au *récit merveilleux exotique*.

Le romancier décrit ici un véritable jardin d'Éden (« un sol d'une étonnante fertilité où croissaient les plus utiles essences »), prolongeant son allégorie biblique. Le *merveilleux* (botanique et agronomique) qu'il nous décrit est *exotique* (« où croissaient les plus utiles essences [...] des bananiers, des platanes, des cafiers ou caféiers [...] ») et illustre une biodiversité pourtant impossible dans cette portion du Venezuela⁶²⁷. Procédé familier à l'auteur, la longue énumération des différentes essences présentes autour de la Mission de Santa-Juana doit convaincre le lecteur de cette invraisemblable diversité bio-géographique.

L'éloignement, l'exotisme, la méconnaissance du territoire décrit permettent de justifier l'invraisemblable, l'extraordinaire : « *L'imaginaire du voyage trouve donc sa meilleure expression poétique dans les récits de voyage authentiques grâce à l'exotisme et à la curiosité qui forment un nouveau merveilleux exotique d'origine divine et biblique. Rien d'étonnant alors que certains voyageurs rêvent de pousser leur exploration des divinités de la nature jusqu'à rechercher la nature divine par excellence, le Jardin d'Éden. Parmi tant de merveilles mises à jour par les voyages vers l'inconnu, et après l'inattendue trouvaille d'un nouveau et vaste continent, pourquoi ne pas envisager la découverte du paradis ?* »⁶²⁸.

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 551-552.

⁶²⁷ Manara Bruno. « Le Superbe Orénoque en 80 mondes », *op. cit.*, p. 31 à 34.

⁶²⁸ Requemora Sylvie. « Un merveilleux exotique ? ». In : *Actes du 33^{ème} congrès annuel de la North American Society of Seventeenth-Century French Literature*, Gunter Narr Verlag Éditeur, 2001. p. 253-265.

L'allégorie biblique se poursuit dans ce nouveau paragraphe où Jules Verne évoque une nouvelle fois et indirectement au travers d'une image explicite, la multiplication des pains (ici, elle concerne le maïs) : « *et cet inépuisable maïs, qui produit quatre récoltes annuelles avec près de quatre cents grains pour le seul grain dont l'épi a germé* ». La même référence est utilisée par Jules Verne dans *L'Île Mystérieuse* où à partir d'un grain de blé les colons de l'île Lincoln parviennent à produire du pain : « *Donc, si nous plantons ce grain, à la première récolte, nous récolterons huit cents grains, lesquels en produiront à la seconde six cent quarante milles, à la troisième cinq cent douze millions, à la quatrième plus de quatre cents milliards de grains. Voilà la proportion* »⁶²⁹. La progression évoquée par l'auteur est exponentielle : unité, centaines, milliers, millions, milliards.

Le discours demeure possibiliste : « *Un peu de travail, et ces champs défrichés, labourés, ensemencés allaient donner en abondance* ». La succession des trois verbes utilisés par l'auteur souligne la progression du travail : « *défrichés* », « *labourés* », « *ensemencés* ». Cette valorisation du travail qui passe par l'action de l'homme participe d'un discours possibiliste : le milieu est propice à l'établissement humain, à condition de savoir le mettre en valeur. Or, le milieu ici est fortement lié aux conditions du sol. Le *merveilleux géographique* passe aussi par un *merveilleux pédologique*, exhumant le mythe de la fertilité des sols vierges.

5 - Le merveilleux pédologique : l'extraordinaire fertilité du sol de la Mission de Santa-Juana

« *Si le sol de cette contrée possédait une si merveilleuse fertilité que devaient accroître les bonnes méthodes de culture, c'est qu'il était vierge encore. Rien n'avait épuisé sa puissance végétative. De nombreux ruisselets couraient à sa surface, même en été, et venaient se jeter dans le rio Torrida, lequel, pendant l'hiver, apportait un large tribut d'eaux au lit de l'Orénoque.*

Ce fut sur la rive gauche de ce rio, né des flancs du Roraima, que se disposèrent les premières habitations de la mission. Ce n'étaient point de simples paillotes, mais des cases qui valaient les mieux construites des Banivas ou des Mariquitaires. La Urbana, Caïcara, San-Fernando de Atabapo, auraient pu envier ces solides et confortables habitations »⁶³⁰.

Dans ce paragraphe, qui précise les conditions pédologiques qui prévalent autour de la Mission de Santa-Juana, Jules Verne évoque la « *merveilleuse fertilité* » de ce sol « *vierge encore* » où « *Rien n'avait épuisé sa puissance végétative* ». Le *merveilleux exotique*

⁶²⁹ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse*, chapitre XX, première partie.

⁶³⁰ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 552.

(pédologique ici) est clairement développé ; il met en avant cet ancien mythe de la fertilité des sols vierges. Or, tous les sols vierges ne sont pas fertiles. L'imaginaire géographique vernien introduit également un élément de continuité entre deux mondes : « *De nombreux ruisselets couraient à sa surface, même en été, et venaient se jeter dans le rio Torrida, lequel, pendant l'hiver, apportait un large tribut d'eaux au lit de l'Orénoque* »⁶³¹. Hydrographiquement, l'imaginaire Rio Torrida vient alimenter le réel fleuve Orénoque. Symboliquement il permet de faire communiquer les deux mondes et d'alimenter la réalité de l'un par le mythe et la poésie de l'autre. Si l'on devait procéder à une analogie issue de la géométrie dans l'espace, nous pourrions dire que le Rio Torrida est le vecteur principal (dans l'espace) du *merveilleux géographique*.

Jules Verne évoque à ce sujet le caractère idéal du lieu présenté : « *Ce fut sur la rive gauche de ce rio, né des flancs du Roraima* »⁶³². Comme nous l'avons relevé plus haut, la localisation géographique aussi méridionale du Roraima ne correspond pas à la réalité. L'imaginaire Rio Torrida naît des flancs du mythique Roraima pour aller rejoindre *Le Superbe Orénoque* dont les sources sont censées surgir du légendaire Lac Parime, berceau de l'Eldorado. Géographies du réel, imaginaire et mythique se croisent ici pour faire sortir de terre cette merveilleuse Mission de Santa-Juana.

6 - Le merveilleux chrétien : l'église de la Mission de Santa-Juana

« *Le village s'était établi au pied d'un cerro détaché de la sierra Parima, dont les premières déclivités se prêtaient à une installation salubre et agréable.*

*Au pied d'un talus, sous les ombrages d'un frais morichal, s'élevait l'église de Santa-Juana, de style très simple, dont la pierre fut fournie par les carrières de la sierra. À peine suffisait-elle actuellement au nombre des fidèles qu'attiraient les prédications du Père Esperante et les cérémonies du culte catholique, alors que peu à peu la langue espagnole se substituait à l'idiome des Guaharibos. Et, d'ailleurs, des blancs, d'origine vénézuélienne, - une cinquantaine environ -, étaient venus se fixer dans la Mission, bien accueillis de son chef »*⁶³³.

Après avoir procédé à la description du cadre géographique dans lequel évoluent les principaux personnages de la Mission de Santa-Juana, Jules Verne s'attarde sur l'édifice qui résume cette mission évangélique : l'église. De la situation géographique, l'auteur passe à la

⁶³¹ *Ibid.*, même page.

⁶³² *Ibid.*, même page.

⁶³³ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 552-553.

description du site. Le village est établi au « *pied d'un cerro détaché de la sierra Parima* ». La Mission de Santa-Juana se développe à proximité de la sierra Parima dont Jules Verne expose le cadre impressionnant par l'intermédiaire de l'anaphore de l'adverbe de lieu « là » : « *Là se développe la sierra Parima, qui engendre l'Orénoque. Là se dresse la « montagne Rouge », entourée de nuages, cette mère féconde des ruisseaux, disent les incantations indiennes, ce Roraima, gigantesque borne milliaire plantée à l'intersection des frontières des trois États* »⁶³⁴. Cette Mission de Santa-Juana se situe à mi-chemin entre ciel et terre, elle est littéralement un lieu sacré, comme sont sacrées les sources de l'Orénoque : « *Le lieu sacré assure la communication des mondes et la mise en relation du Ciel et de la Terre. Il est inscrit dans deux univers à la fois, l'un terrestre et visible, l'autre céleste et invisible* »⁶³⁵.

En évoquant ce lieu sacré, Jules Verne l'oppose à l'espace profane qui l'entoure. Le *merveilleux chrétien* qui en résulte renforce incontestablement la dimension extraordinaire du territoire décrit, permettant finalement à ce lieu d'assurer une communication entre plusieurs mondes. La description de Jules Verne, partant de la périphérie pour arriver au centre, assure désormais la focalisation du récit sur ce lieu idéal. Les 13 premiers paragraphes mettent en exergue ce lieu imaginaire qui par les multiples dimensions qu'il recouvre assure ce lien invisible entre l'*ici* et l'*ailleurs*, le *maintenant* et l'*avant*.

C) - La production imaginaire d'un lieu : la Mission de Santa-Juana, un « point suprême » ou la poétique vernienne de l'espace

Terminons notre analyse des premiers paragraphes de ce chapitre par la présentation des deux paragraphes suivants, relatifs au miracle réalisé par la Mission de Santa-Juana. Ces deux paragraphes (14 et 15) décrivent un lieu indissociable des individus qui le composent. Ils expriment clairement ici cette autre réalité du lieu qui relève plus particulièrement de la *chôra*⁶³⁶.

1 - La Mission de Santa-Juana : la création vernienne d'un « point suprême »

« *C'était par l'Orénoque que, d'année en année, arrivait tout ce qu'avait exigé la création de cette bourgade, et l'on comprendra que son renom se fût étendu jusqu'à San-*

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 471-472.

⁶³⁵ Debarbieux Bernard. « Le lieu, le territoire, et trois figures de rhétorique ». In : *L'Espace géographique*, n° 2, 1995. p. 102.

⁶³⁶ Brosseau Marc. « L'espace littéraire en l'absence de description. Un défi pour l'interprétation géographique en littérature », *op. cit.*, p. 432.

Fernando, puis jusqu'à Ciudad-Bolivar et à Caracas. Et pourquoi le Congrès n'aurait-il pas encouragé une œuvre si hautement civilisatrice, qui devait mettre en valeur ces territoires inutilisés, relever intellectuellement des tribus dont la dégénérescence et la misère auraient amené l'anéantissement ?...

Lorsque, du petit clocher, pointant entre les arbres, s'échappaient les battements de la cloche, qui n'eût admiré l'empressement de ces indigènes, vêtus avec décence et respirant la bonne santé ? Hommes, femmes, enfants, vieillards, s'empressaient autour du Père Esperante. Et même, dans la vive expression de leur reconnaissance, ces Indiens se fussent volontiers agenouillés, comme au pied de l'église, devant le presbytère élevé à la base du cerro, au milieu d'un massif de palmiers moriches. Ils étaient heureux, leurs familles prospéraient, ils vivaient dans l'aisance, ils échangeaient fructueusement les produits de leur sol avec les produits manufacturés qui venaient du cours inférieur de l'Orénoque, et leur situation ne cessait de s'améliorer, leur bien-être de s'accroître. Aussi, d'autres llaneros affluaient-ils à la Mission, et d'autres cases s'élevaient-elles. Aussi la bourgade s'agrandissait-elle, en mordant sur la forêt qui l'entourait de son éternelle verdure. Aussi les cultures se développaient sans avoir à craindre que le sol vînt à leur manquer, puisque ces savanes de l'Orénoque sont pour ainsi dire sans limites »⁶³⁷.

La rhétorique utilisée par Jules Verne pour décrire cette bourgade et le développement des Indiens qui y habitent suggèrent une création géographique quasi-divine (« *la création de cette bourgade* ») soulignée par un champ lexical approprié : « *création* » ; « *œuvre si hautement civilisatrice* » ; « *mettre en valeur ces territoires* » ; « *relever intellectuellement des tribus* » ; « *agenouillés* » ; « *église* » ; « *presbytère* » ; etc. Dans cette portion inexplorée du territoire vénézuélien, Jules Verne crée *ex-nihilo* un lieu qui a toutes les caractéristiques du « *point suprême* » décrit par Michel Butor. Or, ce « *point suprême* » est absolu (comme le centre de la terre), car il résout ici toutes les antinomies : Jean de Kermor se révèle être Jeanne de Kermor (une véritable transsubstantiation physique), et elle retrouve son père qu'elle pensait mort. Quant aux sources de l'Orénoque, elles révèlent autant la naissance d'un fleuve que celle d'une bourgade. L'existence de cette bourgade permet aussi la re-naissance de nombreuses tribus vouées à disparaître corps et biens. Le chaos est enfin transformé en cosmos.

Les trois dernières phrases du paragraphe débutent d'ailleurs par l'anaphore de la conjonction « *aussi* » qui permet d'insister sur la prospérité de cette bourgade susceptible de

⁶³⁷ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*, op. cit., p. 553-554.

s'étendre indéfiniment dans ces « savanes de l'Orénoque [qui] sont pour ainsi dire sans limites ». Par cette création imaginaire, Jules Verne compose un véritable « point suprême » où « l'âge d'or »⁶³⁸ n'est pas sans rappeler le puissant mythe de l'Eldorado : « [...] le point suprême devient le lieu où l'œuvre dans son dialogue avec elle-même devient le plus efficace possible, lorsque sa forme permet à toutes ses parties de dialoguer non seulement entre elles mais avec le monde dont elle cherche à rendre compte dans une démarche qui s'efforce d'être totalisante, lorsque les régions et les époques, mais aussi les mythes et les cultures évoqués entrent en résonance. Ainsi faut-il comprendre la notion de point suprême chez Butor non pas comme une réduction finale du multiple à l'unité, mais bien comme le point où la multiplicité en tant que telle devient harmonie plénière et concertante »⁶³⁹.

Dans cette perspective, il est intéressant de remarquer comment la fertilité des sols que Jules Verne évoque introduit (symboliquement bien sûr) le développement extraordinaire de cette petite mission où affluent régulièrement de nombreux Indiens. Les hommes vivent en harmonie, en symbiose avec cette terre fertile : la terre enfante littéralement l'homme et lui permet de s'accomplir.

Dans ce chapitre, Jules Verne met en scène une véritable poétique de l'espace, à savoir la création et la transformation d'un espace géographique. Mais cet espace ne se limite pas au seul territoire habitable ; il est, comme nous l'avons souligné précédemment, un « point suprême ». Aux marges de l'écoumène, l'auteur crée son propre espace, son propre monde. C'est ainsi qu'il revient aux sources pour mieux s'en détacher. Par ce voyage initiatique, l'héroïne peut retrouver son père et le « tuer » symboliquement, alors qu'elle le pensait déjà mort. Littéralement, cette résurrection accomplit un miracle : Jeanne devient une femme et peut désormais épouser Jacques Helloch avec le consentement d'un père qui est également Père (Espérante) : « [...] le Père Esperante donnerait aux nouveaux époux la bénédiction nuptiale, qui serait aussi la bénédiction paternelle »⁶⁴⁰.

Le Superbe Orénoque est ainsi le récit de trois expéditions qui remontent le fleuve éponyme afin d'en déterminer les véritables sources. Si les deux premières expéditions sont géographiques, la troisième apparaît avant tout romanesque. Pourtant elle repose, comme nous l'avons montré, sur une solide trame géographique qui conjugue imaginaire, symbole et mythe. Or, le point de convergence de ces trois expéditions est la Mission de Santa-Juana :

⁶³⁸ *Ibid.*, p. 60.

⁶³⁹ Giraudo Lucien. *Michel Butor. Le dialogue avec les arts*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2006. p. 62

⁶⁴⁰ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque* (1898). Chapitre XIII, Seconde Partie.

celle-ci résout toutes les antinomies (géographiques, symboliques et initiatiques), et c'est pourquoi nous pouvons la considérer comme un « *point suprême* » absolu.

Rappelons d'abord l'expédition des trois géographes vénézuéliens qui ne s'accordent pas sur les véritables sources du fleuve. C'est par le débat qui oppose ces trois protagonistes qu'est amorcé le roman. Les trois géographes décident donc de remonter l'Orénoque pour trancher définitivement le débat :

- Pour Mr Felipe, l'Orénoque descend de l'Atabapo,
- Pour Mr Varinas, l'Orénoque descend du Guaviare,
- Pour Mr Miguel, l'Orénoque descend des sources décrites par Jean Chaffanjon.

Ensuite l'expédition composée de Jean(ne) de Kermor et de son oncle, le sergent Martial, qui partent à la recherche du Colonel de Kermor.

Enfin, l'expédition composée de Germain Paterné (un naturaliste, botaniste) et Jacques Helloch (un géographe, un explorateur « *passionné pour les choses géographiques* »⁶⁴¹), deux hommes « *chargés par le ministre de l'Instruction publique d'une mission scientifique sur l'Orénoque* »⁶⁴². Les deux hommes, l'un botaniste, l'autre géographe, incarnent dans le roman les deux facettes de Jean Chaffanjon.

Remarquons que tous les personnages français de cette histoire sont bretons, comme Jules Verne⁶⁴³. Le début de l'action commence à Nantes et Chantenay, là où vécut l'auteur - à Chantenay se trouve la maison de campagne achetée par le père de Jules Verne où l'enfant passait une partie de ses vacances. Cette confusion entre le roman et la réalité renvoie à la circularité évoquée précédemment. La circularité, qui peut s'exprimer rhétoriquement par la métaphore, permet ce retour aux sources, la création de ce « *point suprême* ». La puissance de l'imaginaire géographique vernien repose sur une véritable préparation du texte, du récit, de l'articulation et de l'enchaînement des paragraphes et des chapitres. L'inscription de l'imaginaire dans le récit n'est que rarement le fruit du hasard : tout est pensé à l'avance. Le « *point suprême* » permet ainsi d'exprimer la puissance de l'imaginaire géographique vernien et la *chôra* d'exprimer cette réalité cachée qui fait pourtant sens et lien dans l'œuvre de Jules Verne.

⁶⁴¹ *Ibid.*, Chapitre VIII, Première Partie.

⁶⁴² Verne Jules. *Le Superbe Orénoque* (1898). Chapitre XII, Première Partie.

⁶⁴³ Dusseau Joëlle. *Jules Verne, op. cit.*, p. 453.

2 - Du *topos* à la *chôra*, de la description à la narration : la puissance de l'imaginaire géographique

Si le terme *chronotope* existe - nous l'avons utilisé - celui de « *chronochore* » n'existe pas. Nous avons osé le néologisme afin d'explorer plus avant cette réalité complexe et parfois masquée du lieu imaginaire. Nous envisageons ici le *chronochore* comme la *chôra* correspondant à un lieu (qui peut être imaginaire) où s'articulent les rapports spatio-temporels qui ne sont pas mis en évidence par le *topos* du lieu considéré. C'est ainsi qu'il devient intéressant de repérer dans ce chapitre l'enchaînement des paragraphes.

Les 13 premiers paragraphes sont essentiellement descriptif (*topos*) :

§ 1) - l'auteur remonte d'abord le temps et l'espace pour inscrire son récit dans une autre dialectique : « *Treize ans avant le début de cette histoire [...]* ».

§ 2) - il précise ensuite la situation géographique : « *En s'élevant de quelques centaines de kilomètres vers le nord et le nord-est [...]* ».

§ 3) - il résume la situation générale dans le troisième paragraphe : « *Telle était cette portion du Venezuela [...]* ».

§ 4) - après la présentation physique, l'auteur évoque l'aspect humain, le peuplement : « *Les indiens épars sur ce territoire [...]* ».

§ 5) - l'auteur rappelle les mythes qui accompagnent la présence de ces Indiens : « *Et ces indigènes passaient cependant pour si redoutables [...]* ». Jules Verne détruit ce mythe encombrant (texte de Jean Chaffanjon à l'appui), résolvant ainsi une première antinomie : « *Ainsi s'était établie la détestable réputation dont jouissaient encore les Guaharibos [...]* ».

§ 6) - Jules Verne souligne le rassemblement de ces Indiens autour du Père Espérante : « *Et pourtant, à cette époque déjà, nombre d'entre eux, réunis à la voix du missionnaire espagnol, formaient le premier noyau de la mission de Santa-Juana* ». Il procède à un zoom historique et géographique qu'il évoque directement en parlant de « *premier noyau* ».

§ 7) - Le romancier concentre désormais ses propos autour du Père Espérante (le cœur de l'histoire, au centre du dispositif) : « *Le Père Espérante eut la pensée de prendre corps à corps* ».

§ 8) - Mais le Père Espérante n'est pas seul à agir, il est accompagné d'un ami fidèle : « *Pour tout personnel, en arrivant au milieu de ce désert, le père Espérante n'avait qu'un jeune compagnon nommé Angelos* ».

§ 9) - Jules Verne précise maintenant le site : « *C'était à une cinquantaine de kilomètres dans le nord-est des sources du fleuve et de l'embouchure du rio Torrida [...]* ».

§ 10) - Les conditions pédologiques sont également précisées, élément essentiel dans ce dispositif humain qui repose sur l'agriculture et l'élevage : « *Si le sol de cette contrée possédait une si merveilleuse fertilité [...]* ».

§ 11) - Jules Verne revient sur la présentation du site : « *Ce fut sur la rive gauche de ce rio, né des flancs du Roraima [...]* ». La dimension imaginaire de ce rio est renforcée par l'évocation du mythique Roraima que l'auteur situe d'ailleurs bien trop au sud de sa localisation réelle.

§ 12) - l'auteur décrit maintenant le village et le site précis sur lequel il se développe : « *Le village s'était établi au pied d'un cerro détaché de la sierra Parima [...]* ».

§ 13) - Le romancier réduit enfin la perspective en décrivant l'église, située au centre du village, lui-même situé au milieu de ce qui était un désert : « *Au pied d'un talus, sous les ombrages d'un frais morichal, s'élevait l'église de Santa-Juana [...]* ».

Les paragraphes suivants, et notamment les paragraphes 14 et 15, relèvent essentiellement de la *chôra*, de l'évocation de la manière dont le lieu est habité et comment ce dernier agit sur les individus :

§ 14) - « *C'était par l'Orénoque que, d'année en année, arrivait tout ce qu'avait exigé la création de cette bourgade [...]* ».

§ 15) - « *Lorsque, du petit clocher, pointant entre les arbres, s'échappaient les battements de la cloche, qui n'eût admiré l'empressement de ces indigènes, vêtus avec décence et respirant la bonne santé ?* »

Si l'on reprend les deux paragraphes que nous avons retenus, on remarquera que Jules Verne commence le paragraphe XIV par la mise en relation de la Mission de Santa-Juana avec le reste du monde par l'intermédiaire de l'Orénoque (sans oublier l'imaginaire Rio Torrida) : « *C'était par l'Orénoque que, d'année en année, arrivait tout ce qu'avait exigé la création de cette bourgade [...]* ». La *chôra* exprime ici toute sa puissance par le truchement d'un fleuve réel (raccordé à la Mission par un affluent imaginaire) qui sert de mise en relation entre deux mondes⁶⁴⁴ : par ce lien hydrographique la « *bourgade* » se développe et participe à la valorisation d'un territoire perdu, abandonné, comme ces misérables indigènes à la réputation si redoutable.

Également, c'est par une métaphore organiciste (filée) que Jules Verne débute le paragraphe XV : « *Lorsque, du petit clocher, pointant entre les arbres, s'échappaient les battements de la cloche, qui n'eût admiré l'empressement de ces indigènes, vêtus avec décence et respirant la bonne santé ?* » Par cette dernière, où « *les battements de la cloche* »

⁶⁴⁴ N'oublions pas que Christophe Colomb pense voir dans les bouches de l'Orénoque les sources du « *Paradis terrestre* ».

(donc les battements du cœur) redonnent vie à ce lieu et à ses habitants, Jules Verne humanise un territoire imaginaire. Ces indigènes, à la dignité retrouvée (« *vêtus avec décence* »), respirent littéralement « *la bonne santé* ». Le lieu créé vit grâce au Père Espérante et aux indigènes régénérés, au double niveau physique et humain.

La *chôra*, ses liens avec l'extérieur sont explicités plus encore dans ce paragraphe : « *Ils étaient heureux, leurs familles prospéraient, ils vivaient dans l'aisance, ils échangeaient fructueusement les produits de leur sol [...]* ». Comme nous l'avons souligné plus haut, l'anaphore de la conjonction « *aussi* » (au début des trois dernières phrases du paragraphe) insiste très clairement sur la vigueur, la croissance, le développement de la Mission de Santa-Juana. En démiurge, Jules Verne, par l'intermédiaire du Père Espérante, insuffle la vie dans cette partie abandonnée du Venezuela. La forêt, par « *son éternelle verdure* », témoigne de cette vitalité retrouvée. Le « *point suprême* » absolu est par essence, chez Jules Verne, atemporel (car rhétorique). À partir du moment où il est créé, il s'ancre définitivement dans le territoire et entre en relation, en résonance avec lui : nous sommes dans ce que nous pouvons définir comme le « *chronochore* » de la mission de Santa-Juana, cette *chôra* correspondant à un lieu imaginaire situé en dehors de l'espace et du temps conventionnels.

Le « *chronochore* » de la Mission de Santa-Juana est illustré par cette puissance de l'imaginaire géographique, indissociable du temps. Nous explorons là cette face cachée de la géographie, du lieu, du territoire imaginaire. Cet impensé géographique (littéralement, cette partie de la géographie des lieux qui n'est pas ou peu pensée, explorée), envisagé ici au travers de la *chôra*, relève du processus. La forme qui en résulte articule alors le *topos* (la Mission, l'église, les maisons, etc) à un territoire purement imaginaire⁶⁴⁵.

La lecture du couple *topos / chôra* de cette extraordinaire Mission de Santa-Juana permet de mettre en évidence chez Jules Verne ce qui fait sens dans les différents lieux qu'il crée. Le *topos* que nous avons analysé (les 13 premiers paragraphes) souligne le déplacement du récit de l'*ailleurs-avant* vers l'*ailleurs-maintenant*. Quant aux paragraphes suivants (14 et 15) ils évoquent surtout la *chôra*, cette Mission de Santa-Juana envisagée dans sa situation actuelle (donc dans l'*ailleurs-maintenant*), typique du *roman géographique* tel que défini dans la deuxième partie de cette thèse.

⁶⁴⁵ Document 16 : Des chronotopes aux chronochores, de la description à la narration.

CHRONOTOPES DESCRIPTION TOPOS	<i>Espace</i>	<i>Ici : France</i>	<i>Ailleurs : Orénoque</i>	<i>La Mission de Santa-Juana Chapitre XI - Seconde Partie</i>
	<i>Temps</i>			
	Maintenant	Ici-Maintenant	<i>Ailleurs- Maintenant (2)</i>	Paragraphes 1 à 13 : progression du récit de 1 => 2
Avant	Ici-Avant	<i>Ailleurs-Avant (1)</i>		
LIEU : LA MISSION DE SANTA-JUANA PASSAGE DU TOPOS À LA CHÔRA				
CHRONOCHORES NARRATION CHÔRA	<i>Espace</i>	<i>Ici : France</i>	<i>Ailleurs : Orénoque</i>	<i>La Mission de Santa-Juana Chapitre XI - Seconde Partie</i>
	<i>Temps</i>			
	Maintenant	Ici-Maintenant	<i>Ailleurs- Maintenant (1)</i>	Paragraphes 14, 15 et suivants : narration du récit de 1
Avant	Ici-Avant	Ailleurs-Avant		

Document 16 : Des chronotopes aux chronochores, de la description à la narration

Conclusion de la troisième partie

Le *Superbe Orénoque* fait ainsi partie de ces *Voyages Extraordinaires* dont l'analyse détaillée permet de mettre en évidence non seulement les étapes de la construction de l'imaginaire géographique vernien, mais aussi les différentes structures sollicitées dans l'élaboration du récit. Le *roman géographique* qui en résulte repose ici sur les mythes liés à l'Eldorado et au Lac Parime ainsi que sur l'exotisme du territoire retenu.

Si l'on modélise l'inspiration vernienne dans ce processus de création romanesque, au niveau de la création de la Mission de Santa-Juana, on peut mettre en évidence comment l'auteur se détache progressivement de ses sources pour déplacer son récit dans l'espace et dans le temps⁶⁴⁶.

Par ce décrochage, il inscrit une partie de son récit dans l'*ailleurs-avant* et l'*ailleurs-maintenant*. Ce décrochage spatio-temporel permet le basculement vers l'extraordinaire, le merveilleux. Dans cette autre dialectique de l'espace et du temps, Jules Verne crée littéralement un nouvel espace géographique à l'intérieur duquel s'organise un lieu emblématique : la Mission de Santa-Juana.

Cette Mission de Santa-Juana vit hors du temps et de l'espace conventionnels. Elle est ce « *point suprême* » qui résout les antinomies : la fille retrouve son père, le sergent Martial son fidèle compagnon, Jacques Helloch l'amour. La découverte des sources de l'Orénoque permet alors de fusionner les trois intrigues initiales du roman, à savoir de donner une même fin aux trois expéditions lancées au début de l'aventure. Les sources de l'Orénoque et la Mission de Santa-Juana forment le couple assurant la convergence et la résolution de toutes les logiques contradictoires (et romanesques) qui prévalent au début du récit.

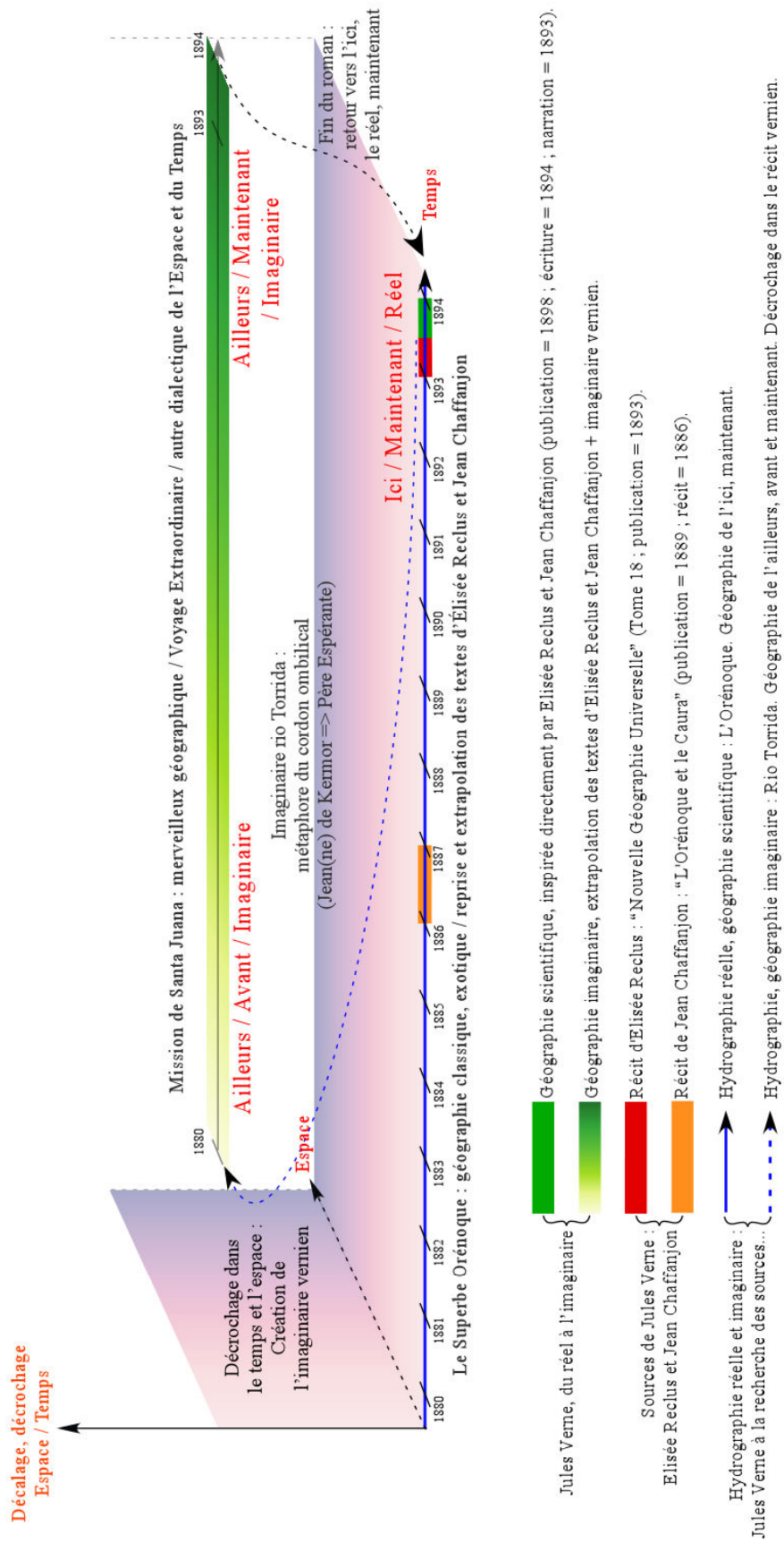
Ainsi inscrite au cœur de cette circularité littéraire et hydrographique, la Mission de Santa-Juana apparaît comme un véritable paradis terrestre, un jardin d'Éden des temps modernes, un Eldorado contemporain, où l'homme vit en harmonie avec la nature. Nous avons délibérément pris le parti ici de l'appréhender au travers du couple *topos / chôra* qui permet, à notre sens, de révéler les aspects cachés de la richesse et de la complexité de ce lieu imaginaire clairement défini. Le roman vernien découvre un jardin entouré de verdure : « [...] *en mordant sur la forêt qui l'entourait de son éternelle verdure* »⁶⁴⁷. Voilà qui contribue à nourrir le *merveilleux géographique*.

⁶⁴⁶ Document 17 : Modélisation de l'inspiration et des décrochages verniens.

⁶⁴⁷ Verne Jules. *Le Superbe Orénoque* (1898). Chapitre XI, Seconde Partie.

Par ce retour aux sources, Jules Verne développe une figure allégorique des rapports idéaux entre l'homme et la nature. L'équilibre y est retrouvé, à l'instar de celui décrit par Nemo dans *Vingt mille lieues sous les mers*. Remarquons d'ailleurs que le retour de l'aventure, depuis la Mission de Santa-Juana jusqu'à Nantes, ne fait l'objet que d'un seul chapitre, le dernier : « *Au revoir* »⁶⁴⁸. L'ellipse réalisée permet à Jules Verne de clore la circularité de son voyage initiatique, rapatriant ses héros en France, dans sa ville natale. L'Orénoque apparaît dans ce roman comme la déclinaison mythique et exotique de la Loire qui a vu naître l'auteur en 1828. Il est impossible de ne pas voir dans ce roman des accents et des inspirations autobiographiques. Le mimétisme est complet : l'inspiration vient de la lecture des travaux de Chaffanjon, de Reclus et de l'auteur lui-même. Le retour aux sources est accompli, la circularité parfaite.

⁶⁴⁸ *Ibid.*, Chapitre XIV, Seconde Partie.



Document 17 : Modélisation de l'inspiration et des décrochages verniens

QUATRIÈME PARTIE

Les structures récurrentes de l'imaginaire géographique vernien

L'imaginaire géographique présent dans les *Voyages Extraordinaires*, aussi complexe qu'il apparaisse, n'en demeure pas moins réductible à quelques grandes structures récurrentes. Des figures de style (la métaphore notamment), des figures géographiques (les volcans) et des figures mythiques et symboliques (la circularité) structurent solidement le récit vernien. Ces différentes structures assurent une mise en relation directe entre l'homme et la terre. La métaphore aide rhétoriquement l'écrivain à dire l'*ailleurs* ; les volcans illustrent clairement le passage du profane au sacré, la porte d'entrée vers un autre monde ; autrement dit, symboliquement parlant, le voyage au centre du récit. La circularité est une emblématique du voyage vernien : elle illustre un monde fini, la perfection, l'éternel retour aux sources.

La métaphore a fait l'objet de nombreuses études géographiques⁶⁴⁹. Le volcan, chez Jules Verne, recouvre une dimension symbolique et mythique qui mérite à son tour une analyse géographique⁶⁵⁰. Quant à la circularité, elle est la forme absolue et parfaite qui est au principe de l'itinéraire des héros. Elle permet également de rendre compte d'une technique littéraire, celle de l'inspiration, du retour aux sources, de ce voyage dans les écrits d'autres auteurs à partir desquels le romancier construit son propre récit.

Ces différentes structures récurrentes dans les *Voyages Extraordinaires* servent de support à l'élaboration de cet imaginaire géographique que l'auteur souhaite faire partager. Elles permettent le voyage dans l'espace et dans le temps, de faire preuve d'ubiquité. Elles fournissent également le décor d'une allégorie de l'homme à travers les temps ; elles donnent enfin au récit une forte vocation pédagogique et lui permettent parfois de basculer dans l'étrange, le fantastique (chapitre I).

Ces différentes structures témoignent de la nécessité d'utiliser d'autres supports pour transmettre le savoir géographique : le récit et l'imaginaire géographique permettent de dire autrement la géographie. L'ambition de Jules Verne de réaliser sa « *géographie universelle pittoresque* » doit nous rappeler qu'il existe d'autres formes de transmission du savoir

⁶⁴⁹ Berdoulay Vincent. « La métaphore organiciste. Contribution à l'étude du langage des géographes ». In : *Annales de Géographie*, vol 91, n° 507, 1982. p. 573-586.

⁶⁵⁰ Déjà amorcée dans : Serres Michel. *Jouvences sur Jules Verne*. Paris : Minuit, 1974. 291 p. ; Dekiss Jean-Paul ; Serres Michel (dir.). *Jules Verne, la science et l'homme contemporain*. Michel Serres. *Conversations avec Jean-Paul Dekiss*. Paris : Le Pommier, 2003. 216 p. ; Dupuy Lionel. *Jules Verne, romancier des volcans*, op. cit.

géographique. Le géographe, chercheur, enseignant, doit s'interroger désormais sur sa pratique disciplinaire, sur les mots qui lui permettent de dire autrement l'*ici* et l'*ailleurs*. Le recours au récit, à l'imaginaire, au genre (le *roman géographique*) permet d'appréhender différemment l'enseignement et l'écriture d'une discipline qui semble avoir perdu un contact direct avec son public. En son temps, Jules Verne a su trouver les mots pour dire cet extraordinaire, pour inviter le lecteur dans sa géographie. Or, la géographie d'aujourd'hui, parce qu'elle ne recourt plus à ce vecteur littéraire, semble être à la recherche de nouveaux « *points suprêmes* ». L'hypothèse que nous développerons ici est celle justement d'un nécessaire retour de la géographie vers la littérature et l'imaginaire (chapitre II).

Chapitre I : Métaphores, volcans et circularité : une géographie imaginaire de l'espace littéraire vernien

L'analyse géographique que nous avons faite du roman *Le Superbe Orénoque* n'est pas séparable de l'ensemble des *Voyages Extraordinaires*. Comme nous allons essayer de le montrer maintenant, le principe du *merveilleux géographique* se développe dans les 61 autres romans qui composent ce vaste et complexe corpus littéraire. Chaque roman repose systématiquement sur une trame géographique de laquelle l'auteur se détache progressivement pour mettre en place une autre géographie, essentiellement imaginaire et, comme nous le verrons plus loin, à la limite parfois du fantastique et de l'étrange⁶⁵¹.

Dans ces différents romans, des structures élémentaires et récurrentes apparaissent très clairement. Nous les avons déjà dégagées dans l'analyse du *Superbe Orénoque*⁶⁵² : la métaphore, le volcan (un « *point suprême* ») et la circularité (sous toutes ses formes) articulent fermement le récit vernien et lui donnent cette dimension imaginaire qui traverse le corpus des *Voyages Extraordinaires*. Ces différentes structures permettent toutes de faire le lien entre deux mondes, entre deux espaces (littéraire, géographique et symbolique).

La métaphore (figure rhétorique), le volcan (figure géographique) et la circularité (figure symbolique, imaginaire) sont ces structures récurrentes des *Voyages Extraordinaires* qui permettent à l'auteur de développer son imaginaire géographique. Le passage d'une géographie à l'autre, du profane vers le sacré, s'opère par le truchement du *merveilleux géographique*. Comme l'a mis en évidence Mircea Éliade, les espaces sacrés sont toujours des espaces clos⁶⁵³. Chez Jules Verne, ils correspondent au centre de la Terre, à une caverne, à une grotte, à un volcan, au cœur d'une île, au Nautilus, aux pôles, etc. Et comme l'a montré Roland Barthes, les héros de Jules Verne explorent souvent ces espaces clos, ces différentes clôtures qui s'offrent à eux⁶⁵⁴. La circularité (réelle et/ou symbolique) qui en découle trouve son expression géographique et littéraire la plus aboutie dans la métaphore et le volcan.

Le projet de Jules Verne, celui de faire sa « *géographie universelle pittoresque* », apparaît ainsi comme un projet totalisant, « babélisant », qui associe une géographie du réel, scientifique, objective, à un ensemble de représentations de l'*ailleurs* qui participent de

⁶⁵¹ E. A. Poe et E.T.A. Hoffmann notamment ont inspiré Jules Verne. Voir : Dehs Volker. « Inspirations du fantastique. Jules Verne et l'œuvre de E. T. A. Hoffmann ». In : *Jules Verne 5*. Revue des Lettres Modernes. Émergences du fantastique. 1987, n° 812-817. p. 163-190.

⁶⁵² Serres Michel. *Jouvenances sur Jules Verne*, op. cit.

⁶⁵³ Éliade Mircea. *Le Sacré et le Profane*. Paris : Gallimard, 1987, 185 p.

⁶⁵⁴ Barthes Roland. *Mythologies*, op. cit., p. 75.

l'imaginaire géographique. Les mondes décrits par Jules Verne sont des mondes où les représentations, les images, les mythes et les symboles enrichissent considérablement des territoires que l'auteur et le lecteur n'ont jamais parcourus. La question qui se pose alors à l'écrivain est celle de l'emploi de la langue : quelle langue pour dire quelle géographie ?

Nous verrons que Jules Verne a su parfois forger des mots, des phrases, des langues artificielles pour emmener le lecteur dans un autre monde, son monde. La place et le rôle qu'aurait dû notamment occuper l'espéranto dans son dernier roman (*Voyage d'études*) nous montrent à quel point l'invention de la langue devait permettre à l'auteur de créer sa propre géographie.

D'autres romans appartenant au corpus des *Voyages Extraordinaires* illustrent ce principe mettant en évidence les multiples ressorts du *merveilleux géographique* à l'œuvre dans le *roman géographique* :

- Comment l'ubiquité temporelle et l'imaginaire géographique structurent-ils les récits du *Voyage au centre de la Terre* (1864-67) et du *Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873) ? Pourquoi la circularité apparaît-elle comme une puissante structure récurrente des *Voyages Extraordinaires*, telle que l'auteur la développe notamment dans *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours* ?

- Comment le *merveilleux géographique* et l'*extraordinaire sous-marin* dans *Vingt mille lieues sous les Mers* (1869-70) invitent-ils à une lecture métaphorique et écologique de ce récit emblématique des *Voyages Extraordinaires* ?

- Comment l'histoire de l'homme et de l'humanité est-elle condensée dans *L'Île Mystérieuse* ? Comment la structure et la présence du volcan permettent-elle la mise en relation entre deux mondes, deux espaces, deux temporalités qui caractérisent l'imaginaire géographique vernien ?

- Comment et pourquoi le *roman géographique* s'exprime-t-il avec autant de force dans *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-68), où la géographie de Paganel est confrontée à la réalité d'un terrain qu'il n'a jamais pratiqué ?

- Comment l'étrange et le fantastique géographiques à l'œuvre dans *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866) et dans *Le Sphinx des glaces* (1897) permettent-ils à Jules Verne d'égaliser - voir de dépasser - enfin le maître, Edgar Allan Poe ?

A) - Ubiquité temporelle et imaginaire géographique : le voyage dans l'espace et dans le temps

1 - Voyage au centre de la Terre (1864/1867)

La toute première étude que nous avons réalisée en 1998-1999 sur un *Voyage Extraordinaire* de Jules Verne portait sur le *Voyage au centre de la Terre*. À l'occasion de la rédaction de notre mémoire pour l'obtention du Certificat International d'Écologie Humaine (CIEH - UPPA), nous nous étions intéressé aux dimensions de l'espace et du temps telles qu'elles sont exploitées par Jules Verne dans ce voyage littéralement extraordinaire⁶⁵⁵. L'imaginaire géographique lui confère une trame où se dessine nettement la construction vernienne de l'*ici* et de l'*ailleurs*, de l'*avant* et du *maintenant*.

Dans ce récit fondamentalement imaginaire, Jules Verne mobilise les quatre variations possibles des deux paramètres qui composent les chronotopes du *roman géographique* et *historique* (*ici/ailleurs - maintenant/avant*) :

- L'*ici-maintenant* correspond au récit du voyage proprement dit, rédigé notamment sous la forme d'un carnet de bord par Axel, le narrateur (année 1863),

- L'*ici-avant* correspond à la description par Axel des différentes strates géologiques qui se succèdent le long du périple des héros vers le centre de la terre (de l'ère primaire à l'ère quaternaire) : par cette description, Jules Verne fait voyager (imaginairement et symboliquement) ses personnages dans le temps ; ils remontent les époques géologiques, mais à rebours, des plus anciennes aux plus récentes. Par la description de cette paléogéographie, les héros du roman font preuve d'une première forme d'ubiquité, temporelle dans le cas présent. Au même endroit, ils se retrouvent ainsi à deux époques différentes, à la fois en 1863, et des millions d'années en arrière, du fait des couches traversées qui renvoient à une autre géographie, à une autre temporalité.

- L'*ailleurs-maintenant* correspond au voyage imaginaire que Jules Verne impose à ses héros lors de leur retour de l'îlot Axel, situé en pleine mer Lidenbrock, plusieurs kilomètres sous terre (juste à la verticale de la ville de Hambourg, point de départ de l'aventure). Car Jules Verne, dans son récit, prétend que ses héros se retrouvent finalement sous le volcan Stromboli alors qu'ils sont revenus en fait sur les côtes de la mer Lidenbrock, sous les monts Grampians (en Écosse). Les personnages sont à la fois *ici-maintenant* (sous les

⁶⁵⁵ Dupuy Lionel. *Espace et temps dans l'œuvre de Jules Verne. Voyage au centre de la terre... et dans le temps*. Université de Pau et des Pays de l'Adour. Bernard Duperréin dir. Mémoire pour l'obtention du Certificat International d'Écologie Humaine, 1999. 58 p.

monts Grampians, sur les bords de la mer Lidenbrock) et *ailleurs-maintenant* (sous le Stromboli, à proximité de la cheminée volcanique qui va leur permettre de revenir à la surface de la terre). Il en découle une deuxième forme d'ubiquité, celle-ci géographique, qui renforce la symbolique de ce voyage mythique et doublement imaginaire. Au même moment, ils se retrouvent ainsi à deux endroits différents (et indirectement, à deux époques différentes, puisque évidemment les strates géologiques décrites sous les monts Grampians ne correspondent en rien à celles décrites sous le Stromboli).

- L'*ailleurs-avant* correspond à la fin de ce voyage imaginaire réalisé par les héros de Jules Verne jusqu'au centre de la Terre, sous le Stromboli (alors qu'il sont théoriquement sous les monts Grampians). C'est à partir de là que Jules Verne lance ses personnages sur les traces d'un homme fossile et à la rencontre d'un homme préhistorique vivant. L'échelle des temps géologiques est remontée jusqu'à son sommet occupé par l'homme, un homme préhistorique que les héros de Jules Verne rencontrent, sans pour autant chercher à communiquer avec lui. Dans ce passage, le romancier fait directement référence à la découverte de Boucher de Perthes en 1863 dans la Somme. Pour en rendre compte, l'auteur n'hésite pas en 1867 à rajouter quelques chapitres à l'édition originale de son *Voyage au centre de la Terre* (1864).

Dans ce roman, deux volcans assurent l'accomplissement du voyage. Le premier est un volcan éteint (le Snaeffels, en Islande), le second en activité (le Stromboli, dans les îles éoliennes). La structure mythique et symbolique du volcan permet à Jules Verne le passage vers cet autre monde (du profane vers le sacré), vers cette autre temporalité. C'est par le volcan que Jules Verne déplace les curseurs chronotopiques : de l'*ici* (la surface de la terre ; le profane) on passe à l'*ailleurs* (le centre de la terre ; le sacré). Le volcan autorise aussi le voyage dans le temps : du *maintenant* (la narration du récit sous forme d'un carnet de bord), on passe à l'*avant* (la paléogéographie que nous évoquions précédemment). Toute une symbolique mythique et géographique s'exprime dans les relations que l'on voit à ces deux volcans. Les héros atterrissent à la fin de leur périple en pleine mer Méditerranée. Mais s'ils n'atteignent pas le centre physique de la terre (leur descente ne dépasse pas les 120 kilomètres), ils atteignent cependant le centre mythique du monde antique. Les limites de la mer Méditerranée correspondant aux limites du monde tel qu'il était pensé durant la période antique, les héros de Jules Verne, par leur voyage retour, se retrouvent symboliquement au centre de la terre - le centre du monde antique - dont l'accès est condamné physiquement par les théories en vigueur à l'époque. L'opposition entre Axel et le professeur Lidenbrock reprennent les deux théories alors en présence ; la symbolique du voyage donnera finalement

raison aux deux protagonistes. Simplement, à la fin du périple, Axel devient l'égal du professeur Lidenbrock, et peut se marier enfin avec Graüben.

La circularité dans ce voyage est double et complète. Réelle, car au point de départ correspond également le point d'arrivée (la ville de Hambourg, en Allemagne). Symbolique, car les héros en remontant l'échelle des temps géologiques bouclent un voyage temporel par ce retour vers les sources de l'homme et de l'animal. La boucle géographique et géologique réalisée est réelle (avec une partie imaginaire, certes entre l'îlot Axel et la base du Stromboli) alors que sa déclinaison temporelle est essentiellement imaginaire et symbolique (le voyage dans le temps).

Axel, le narrateur, emploie également de très nombreux procédés rhétoriques dans ce roman pour décrire les paysages invraisemblables parcourus par les héros : « *En effet, je me trouvais en présence de produits de la terre, mais taillés sur un patron gigantesque. Mon oncle les appela immédiatement de leur nom. « Ce n'est qu'une forêt de champignons », dit-il* »⁶⁵⁶. La célèbre forêt de champignons évoquée par Jules Verne revêt ici des proportions gigantesques. L'auteur utilise ici le principe du *merveilleux hyperbolique* (exagération des éléments narrés) pour décrire des forêts littéralement « extraordinaires ».

Les comparaisons et les métaphores architecturales alimentent également les descriptions verniennes, renvoyant à un champ lexical familier au lecteur du XIX^{ème} siècle : « *Parfois une succession d'arceaux se déroulait devant nos pas comme les contre-nefs d'une cathédrale gothique. Les artistes du Moyen Âge auraient pu étudier là toutes les formes de cette architecture religieuse qui a l'ogive pour générateur. Un mille plus loin, notre tête se courbait sous les cintres surbaissés du style roman, et de gros piliers engagés dans le massif pliaient sous la retombée des voûtes* »⁶⁵⁷. La dimension sacrée de la caverne décrite est ici transparente : l'homme pénètre dans un lieu saint qu'il doit respecter, d'autant plus que cette caverne est directement l'œuvre de la Nature, non de l'homme (à l'inverse d'une cathédrale).

Les trois éléments que nous avons retenus (métaphores, volcans et circularité) commandent l'ensemble de la production vernienne. Ce *Voyage au centre de la Terre* remonte symboliquement les strates de l'écriture vernienne jusqu'aux sources d'une inspiration qui ouvre le passage d'une géographie du réel (la surface de la terre) à une géographie imaginaire, symbolique et mythique (le centre de la terre, le « *point suprême* »). La circularité y est notable : géographiquement (géologiquement ici), par le volcan, littérairement par la métaphore.

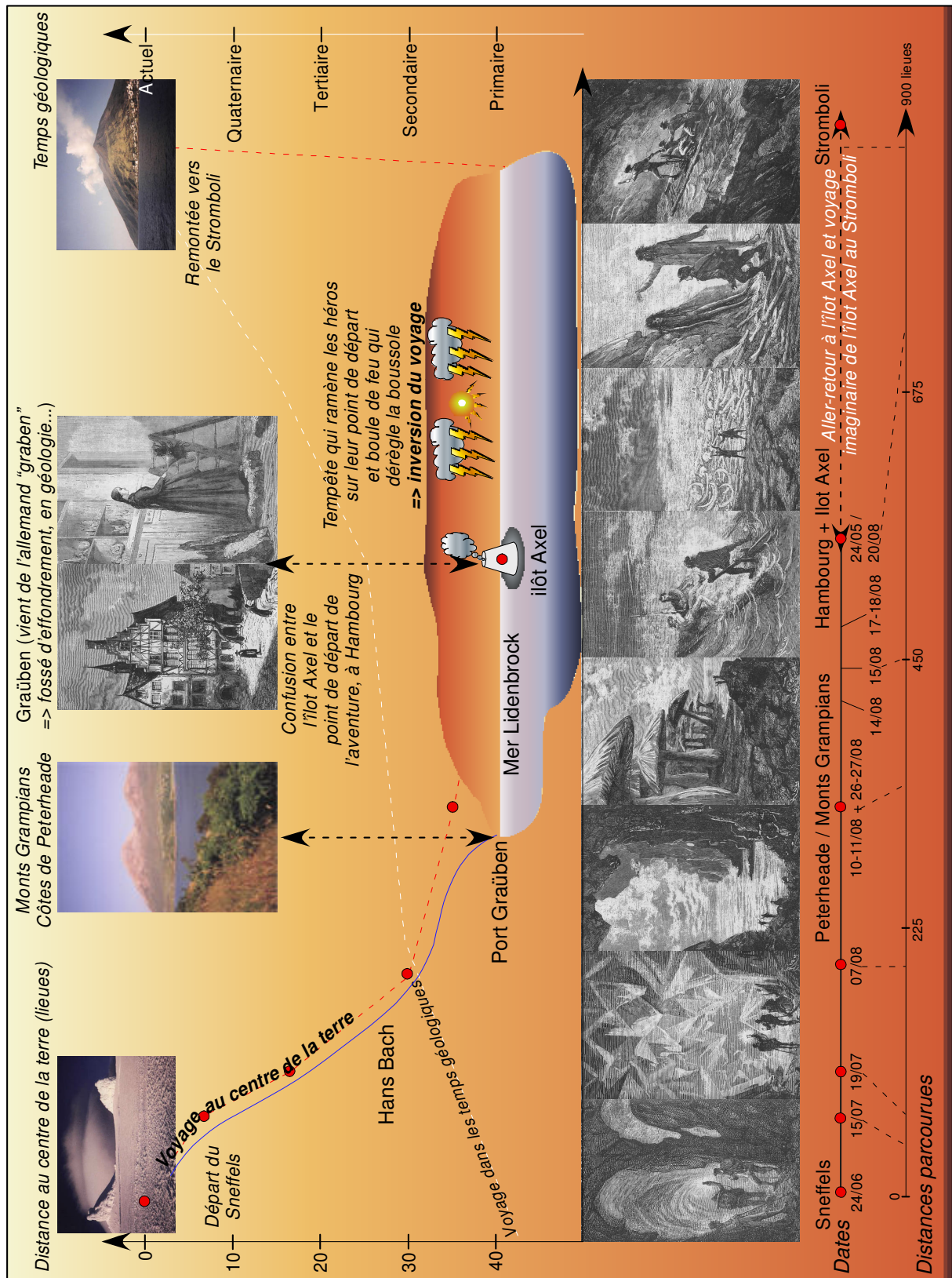
⁶⁵⁶ Verne Jules. *Voyage au centre de la Terre*, 1867. Chapitre XXX.

⁶⁵⁷ *Ibid.*, Chapitre XIX.

Reposant sur un mystérieux manuscrit écrit en caractères runiques et dont le déchiffrement passe par une lecture à rebours (tout comme l'articulation du voyage), ce récit vernien met en évidence l'inversion qui caractérise les *Voyages Extraordinaires* : la recherche du « *point suprême* » est cette quête du Graal que tous les héros verniens souhaitent atteindre⁶⁵⁸. Le voyage dans l'espace se double alors d'un voyage dans le temps qui renforce l'ubiquité des héros présents à la fois *ici* et *ailleurs, maintenant* et *avant*⁶⁵⁹. Et la résolution de toutes les antinomies ne peut se faire que par l'intermédiaire de l'imaginaire géographique.

⁶⁵⁸ Dupuy Lionel. « Ubiquité temporelle et imaginaire géographique. Voyage au centre de la terre », *op. cit.*

⁶⁵⁹ Document 18 : Un *Voyage au centre de la Terre* et dans le temps.



Document 18 : Un Voyage au centre de la Terre et dans le temps

2 - *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873)

Le deuxième exemple que nous avons retenu pour illustrer ce voyage dans l'espace et dans le temps est l'un des plus célèbres romans de Jules Verne. S'inspirant d'un fait divers lu dans un quotidien, l'auteur reprend ici une idée développée par E. A. Poe dans sa nouvelle *La Semaine des trois dimanches*⁶⁶⁰. Reposant sur « *une plaisanterie cosmographique* »⁶⁶¹, le récit de Jules Verne illustre le paradoxe d'un voyage complet autour du monde parcouru d'ouest en est⁶⁶². Les héros gagnent un jour complet (*a priori* sans s'en rendre compte), traversant le 180^{ème} méridien sans que le narrateur en fasse cependant mention.

Dans ce roman, si le déplacement dans l'espace paraît évident, le voyage dans le temps est plus subtil qu'il y paraît. Jules Verne le marque au fil des fuseaux horaires parcourus et par la description des nombreuses colonies britanniques traversées, où le temps semble s'être arrêté : « *Comment ! reprit Phileas Fogg, sans que sa voix trahît la moindre émotion, ces barbares coutumes subsistent encore dans l'Inde, et les Anglais n'ont pu les détruire ?* »⁶⁶³. Et Passepartout de conserver naïvement l'heure de Londres, d'où l'oubli de ces 24 heures gagnées par une révolution complète autour du monde.

Le voyage dans le temps et dans l'espace est explicitement annoncé dans le titre, le seul à préciser les deux dimensions fondamentales du voyage : l'espace parcouru est le *Tour du monde*, le temps nécessaire est *quatre-vingts jours*. Jules Verne revient régulièrement sur cette dimension géographique en ouvrant les titres de ses chapitres par « *dans* » (19/37), « *où* » (15/37), « *qui* » (2/37) ou « *pendant* » (1/37).

Le voyage dans l'espace et dans le temps se devine aussi dans les noms des héros que Jules Verne a scrupuleusement composés. Nous y reviendrons plus longuement dans le chapitre II de cette quatrième partie.

La circularité du voyage est fondamentale, elle est la base même du récit. Cette révolution, complète et parfaite autour de la terre, Jules Verne la met en scène au travers d'une métaphore céleste qui décrit efficacement son personnage principal, Phileas Fogg, et un acteur secondaire de l'aventure, Sir Francis Cromarty. Pour présenter ce dernier, le romancier

⁶⁶⁰ *La Semaine des trois dimanches* a été publiée pour la première fois en 1841 sous le titre *A Succession of Sundays : Three Sundays in a Week (A)*, *Saturday Evening Post*, vol. XXII, whole n° 1061, November 27, 1841, p. 1, cols. 1-3. Elle a été traduite et publiée en français en 1856 par Léon de Wally dans *L'Ami de la Maison*, vol. 1, n° 14. Jules Verne évoque cette nouvelle dans son étude de 1862 : *Edgard Poe et ses œuvres*. Elle sera publiée en 1864 dans *Le Musée des Familles*.

⁶⁶¹ *Ibid.*, *Edgard Poe et ses œuvres*. Chapitre II.

⁶⁶² Dupuy Lionel. *Jules Verne, ou la géographie dans tous ses états. Les méridiens et le calendrier (Jules Verne, of de geografie in alle staten. De meridianen en de kalender)*, *op. cit.* Voir également à ce titre le roman d'Umberto Eco : *L'Île du jour d'avant* (1994).

⁶⁶³ Verne Jules. *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, 1873. Chapitre XII (*Où Phileas Fogg et ses compagnons s'aventurent à travers les forêts de l'Inde et ce qui s'ensuit*).

écrit : « *Il ne voyageait pas, il décrivait une circonférence. C'était un corps grave, parcourant une orbite autour du globe terrestre, suivant les lois de la mécanique rationnelle* »⁶⁶⁴.

Jules Verne procède à l'identique pour présenter son personnage principal : « *Telle était donc la situation respective de ces deux hommes, et au-dessus d'eux Phileas Fogg planait dans sa majestueuse indifférence. Il accomplissait rationnellement son orbite autour du monde, sans s'inquiéter des astéroïdes qui gravitaient autour de lui. Et, cependant, dans le voisinage, il y avait - suivant l'expression des astronomes - un astre troublant qui aurait dû produire certaines perturbations sur le cœur de ce gentleman. Mais non ! le charme de Mrs Aouda n'agissait point, à la grande surprise de Passepartout, et les perturbations, si elles existaient, eussent été plus difficiles à calculer que celles d'Uranus qui ont amené à la découverte de Neptune* »⁶⁶⁵.

Jules Verne utilise volontairement ces métaphores et références astronomiques car le voyage des héros de cette aventure ressemble exactement à l'orbite que décrivent les planètes autour du soleil, ou encore la lune autour de la terre. Jules Verne opère un parallèle saisissant entre ces hommes et l'univers (céleste) dans lequel ils évoluent. L'analyse que nous développons peut même conduire à la question d'un éventuel déterminisme astronomique et mécanique sur les héros verniens : le comportement mécanique de Fogg, sa précision, son exactitude, ne seraient alors que la conséquence de logiques célestes qui le dépassent littéralement. Le pas mécanique et horloger de Phileas Fogg, qui lui permet d'avancer sans perdre de temps, n'est pas sans rappeler ce conte fantastique écrit vingt ans plus tôt, par le romancier : *Maître Zacharius où l'horloger qui avait perdu son âme*.

Phileas Fogg est l'archétype de l'excentrique, au sens littéral du terme. Si l'on revient à l'étymologie de ce qualificatif, on obtient la description de quelque chose ou de quelqu'un « hors du centre ». Or Phileas Fogg voyage bel et bien hors du centre de la terre. Le choix d'un personnage volontairement excentrique est évidemment calculé, car son comportement correspond de fait à sa mission programmée : parcourir le globe, suivre une boucle parfaite autour du « *point suprême* » absolu que constitue le centre de la terre⁶⁶⁶. Phileas Fogg apparaît ici comme un double du professeur Lidenbrock.

L'ubiquité temporelle et géographique s'exprime de la manière la plus évidente lorsque les héros franchissent le 180^{ème} méridien : au moment très précis où ils se retrouvent sur cette ligne imaginaire, les héros sont à la fois *ici* et *ailleurs*, mais surtout *avant* et

⁶⁶⁴ Verne Jules. *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, 1873. Chapitre XI.

⁶⁶⁵ *Ibid.*, Chapitre XVII.

⁶⁶⁶ Voir à ce titre notre essai : Dupuy Lionel. *Itinéraire d'un voyage initiatique. Le tour du monde en 80 jours*. La Clef d'Argent, 2002. 32 p.

maintenant (entre hier et aujourd'hui). À cheval sur le méridien opposé à celui de Greenwich, les héros font alors preuve d'une véritable ubiquité temporelle et géographique, en appui sur une ligne imaginaire qui découpe l'espace en tranches horaires. Le pari de Jules Verne est d'autant plus symbolique et astucieux que le système des fuseaux horaires ne sera proposé qu'en 1876, soit trois ans après la publication du roman. Mais le calcul des méridiens existait déjà lors de l'écriture du roman. Jules Verne ne pouvait passer à côté de cette opportunité de conjuguer aussi habilement l'espace avec le temps.

B) - Le merveilleux géographique et l'extraordinaire marin : Vingt mille lieues sous les mers (1869-70), une métaphore écologique

1 - Du merveilleux géographique...

Nous avons souligné précédemment l'importance du *merveilleux géographique* dans les *Voyages Extraordinaires*. Ce *merveilleux géographique*, Jules Verne le décline également dans sa version marine dans un autre chef d'œuvre : *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Le sous-titre du roman préfigure d'ailleurs le voyage (terrestre) de Fogg : *Tour du monde sous-marin*.

La difficulté première que le romancier rencontre dans son récit est l'incapacité du narrateur à décrire, à dire avec les mots justes ce qu'il voit : « *Quel spectacle ! Quelle plume le pourrait décrire ! Qui saurait peindre les effets de la lumière à travers ces nappes transparentes, et la douceur de ses dégradations successives jusqu'aux couches inférieures et supérieures de l'Océan !* »⁶⁶⁷. Cependant, le point d'exclamation ne saurait satisfaire l'exigence du conteur. Nous y reviendrons plus longuement.

Pour palier cette insuffisance, Jules Verne va utiliser de nouveau la métaphore (terrestre, minérale et géologique). Ainsi pourra-t-il rendre compte de la beauté et de la richesse sous-marines. Le Capitaine Nemo explique : « *Tantôt je mets mes filets à la traîne, et je les retire, prêts à se rompre. Tantôt je vais chasser au milieu de cet élément qui paraît être inaccessible à l'homme, et je force le gibier qui gîte dans mes forêts sous-marines. Mes troupeaux, comme ceux du vieux pasteur de Neptune, paissent sans crainte les immenses prairies de l'Océan. J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses* »⁶⁶⁸.

⁶⁶⁷ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre XIV, Première Partie.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, Chapitre X, Première Partie.

Jules Verne convoque ici la mythologie et Dieu afin de conférer à sa métaphore une puissance d'évocation supplémentaire. Le récit *poético-mythico-biblique* auquel renvoie le récit contribue à la mise en place du *merveilleux géographique* où l'exotisme (géographique) repose sur la dimension marine et maritime de l'aventure. Les métaphores minérale et géologique enrichissent également le récit pour décrire la banquise du pôle sud franchie par le Nautilus : « *D'autres, semblables à d'énormes améthystes, se laissaient pénétrer par la lumière. Celles-ci réverbéraient les rayons du jour sur les mille facettes de leurs cristaux. Celles-là, nuancées des vifs reflets du calcaire, auraient suffi à la construction de toute une ville de marbre* »⁶⁶⁹.

C'est dans ce roman que Jules Verne développe l'une des plus belles métaphores que nous pouvons qualifier d'écologique (au sens littéral du terme : « *habiter* »). Décrivant dans le chapitre XVIII de la première partie une troupe d'argonautes naviguant sur l'océan, Aronnax nous explique qu'« *Il est un charmant animal dont la rencontre, suivant les Anciens, présageait des chances heureuses. Aristote, Athénée, Pline, Oppien, avaient étudié ses goûts et épuisé à son égard toute la poésie des savants de la Grèce et de l'Italie. Ils l'appelèrent Nautilus et Pompeius. Mais la science moderne n'a pas ratifié leur appellation, et ce mollusque est maintenant connu sous le nom d'Argonaute* »⁶⁷⁰. Le récit demeure ici dans le registre poético-mythique. Une page plus loin, poursuivant sa description de l'animal, le professeur Aronnax déclare : « *L'argonaute est libre de quitter sa coquille, dis-je à Conseil, mais il ne la quitte jamais. - Ainsi fait le capitaine Nemo, répondit judicieusement Conseil. C'est pourquoi il eût mieux fait d'appeler son navire l'Argonaute* »⁶⁷¹.

Ce passage constitue à nos yeux la parfaite métaphore écologique, c'est-à-dire la correspondance évidente entre le mode de vie des argonautes (écologie animale) et celui du capitaine Nemo (écologie humaine, où comment l'homme habite l'espace). En effet, on remarque que le capitaine Nemo entretient avec son Nautilus (ici le sous-marin) une relation similaire à celle des argonautes avec leur coquille. Mais s'agit-il ici d'associer le Nautilus à la coquille des argonautes ou bien est-il fait référence à cette carapace qui entoure de mystère l'origine du capitaine Nemo et de son sous-marin ? Ou alors faut-il encore procéder à un autre changement d'échelle et considérer que la coquille en question est la mer tout entière, cette mer/mère que Nemo ne souhaite pas quitter, même à proximité d'une île déserte ? Finalement, nous avons affaire à trois niveaux d'échelles (géographiques) qui amplifient le mystère du

⁶⁶⁹ *Ibid.*, Chapitre XIII, Seconde Partie.

⁶⁷⁰ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers*, op. cit, Chapitre XIV, Première Partie.

⁶⁷¹ *Ibid.*

capitaine Nemo et de son Nautilus. Celui-ci apparaît comme un « *point suprême* » dynamique contrairement à la statique des pôles ou des volcans :

- Il y a d'abord cette carapace (une barrière psychologique) qui ne permet pas de comprendre l'origine et l'énigme du capitaine Nemo. Ce dernier s'enferme dans un mutisme qui le rend de plus en plus sombre (voire schizophrène) avec le temps.

- Ensuite, le Nautilus, deuxième carapace (une coquille⁶⁷², une enveloppe physique supplémentaire) qui protège du monde le capitaine Nemo et lui permet de se déplacer incognito. L'origine du Nautilus est aussi mystérieuse que celle de son concepteur. Le Nautilus est un lieu mouvant (*mobilis in mobile*) qui réunit des hommes aux aspirations éloignées : enfermement et repli sur soi pour le capitaine Nemo, ouverture vers un autre monde pour le professeur Aronnax. La dialectique de la réclusion et de la liberté illustre l'influence directe d'un lieu (le sous-marin) sur les individus. Habiter le Nautilus n'est pas chose facile pour les hôtes-prisonniers que sont le professeur Aronnax, Conseil et Ned Land.

- Enfin, la mer/mère tout entière, qui protège le capitaine Nemo des autres hommes, de la terre. Cette mer protectrice et nourricière (comme l'île dans *L'Île Mystérieuse*) s'apparente à la mère, et dans cette perspective l'eau qui entoure le capitaine Nemo renvoie au liquide amniotique. Ce voyage dans les océans ne serait alors qu'une forme de régression infantile, de retour aux sources. Ces *Vingt mille lieues sous les mers* apparaissent comme un autre voyage dans le temps et l'espace symbolique et mythique. Grâce au Nautilus, le capitaine Nemo est maître de ce lieu vital qui peut relier encore ses hôtes-prisonniers à la terre : il peut rompre ce lien à tout moment, à moins qu'un événement (sur)naturel ne viennent perturber cet équilibre fragile. Et c'est la fin attendue, car au-dessus du capitaine préside toujours la puissance divine : le capitaine d'un bateau, d'un sous-marin n'est-il pas comme le veut la tradition seul « *maître après Dieu* » ?

2 - ... À l'extraordinaire sous-marin

Le *merveilleux géographique* s'exprime avec force dans ce roman où l'on entre dans l'imaginaire géographique dès lors que les héros se retrouvent enfermés à l'intérieur du Nautilus. Dans le *Voyage au centre de la Terre*, le lien entre la surface et le centre de la terre se fait grâce à un volcan éteint. Ici, c'est le Nautilus qui conduit les héros vers un imaginaire géographique essentiellement marin. La circularité dans le roman est manifeste (un *Tour du*

⁶⁷² Moles Abraham ; Rohmer Elisabeth. *Psychologie de l'espace*. Paris : Casterman, 1978. 245 p. (en particulier le chapitre IV : *Une typologie de l'espace propre : les coquilles de l'homme*) ; Bachelard Gaston. *La Poétique de l'espace*. P.U.F., 1957. 214 p. (en particulier le chapitre V : *la coquille*).

monde sous-marin). Les métaphores et autres artifices rhétoriques sur lesquels Jules Verne joue sans compter ouvrent sur cet *ailleurs* dont les volcans gardent les issues.

Le narrateur s'exprime ainsi pour préparer le lecteur à la découverte de l'impossible : « *Au récit que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai être vraisemblable ! Je suis l'historien des choses d'apparence impossible qui sont pourtant réelles, incontestables. Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti ! [...] C'étaient les yeux de crustacés gigantesques, tapis dans leur tanière, des homards géants se redressant comme des halbardiers et remuant leurs pattes avec un cliquetis de ferraille, des crabes titanesques, braqués comme des canons sur leurs affûts, et des poulpes effroyables entrelaçant leurs tentacules comme une broussaille vivante de serpents* »⁶⁷³.

Le récit merveilleux utilisé par Jules Verne est ici hyperbolique. L'exagération des proportions déploie un cadre géographique et un environnement zoologique où tout sort littéralement de l'ordinaire (on entre directement dans l'*extra-ordinaire* marin, le *merveilleux zoologique*). Ce merveilleux a sa part d'exotique, puisqu'il se situe véritablement *ailleurs*. Le mythe et une certaine forme de poésie alimentent le récit vernien pour lui donner son caractère extraordinaire, merveilleux, imaginaire et surtout fantastique dans le cas présent.

Dans le chapitre III de la seconde partie (« *Une perle de dix millions* »), le narrateur découvre une perle gigantesque, qui lui est présentée par le capitaine Nemo : « *En tout cas, comparant cette perle à celles que je connaissais déjà, à celles qui brillaient dans la collection du capitaine, j'estimai sa valeur à dix millions de francs au moins* »⁶⁷⁴. Le récit vernien procède ici encore d'un *merveilleux hyperbolique*.

Le récit *poético-mythique* retrouve sa place lorsque le narrateur décrit avec stupéfaction les vestiges de l'Atlantide : « *Mais le capitaine Nemo vint à moi et m'arrêta d'un geste. Puis, ramassant un morceau de pierre crayeuse, il s'avança vers un roc de basalte noire et traça ce seul mot : ATLANTIDE* »⁶⁷⁵. Or, l'observation est rendue possible par un procédé, une astuce géologico-littéraire, qui ne manque pas d'interroger le lecteur sur la sagacité du romancier. Un volcan sous-marin en éruption permet aux protagonistes d'observer les vestiges de l'Atlantide : un « *point suprême* » permet d'éclairer, d'admirer, de contempler finalement un autre « *point suprême* » ! Et il faut reconnaître à ce volcan une triple utilité, une triple symbolique :

⁶⁷³ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre IX, Seconde Partie.

⁶⁷⁴ *Ibid.*, Chapitre III, Seconde Partie.

⁶⁷⁵ *Ibid.*,

- D'abord, il éclaire un espace naturellement plongé dans l'obscurité la plus profonde (le fond des océans),

- Ensuite, il rappelle dans quelles circonstances l'Atlantide a été détruite : d'après la légende en vogue à l'époque de la rédaction du roman, l'Atlantide aurait été une cité construite sur une île volcanique qui serait entrée en éruption, provoquant la destruction de ladite cité (tout cela préfigure le dénouement de *L'Île Mystérieuse*),

- Enfin, elle renvoie l'homme à son humilité face à la toute puissante nature. L'homme ne peut observer ici que les ruines d'une cité antique, de tout temps considérée comme un chef d'œuvre du génie humain, à l'image du Nautilus, aujourd'hui entre les mains du capitaine Nemo.

On remarquera que ce voyage au fond des mers n'est pas calculé selon l'unité de mesure propre à la navigation maritime. Au détour d'une phrase, nous découvrons qu'en réalité le narrateur compte en lieues métriques (une lieue métrique = 4 kilomètres), et non en lieues marines (une lieue marine = 5,5 kilomètres) comme nous pourrions le penser. Aronnax précise son unité de mesure dans le chapitre VII de la seconde partie : « *Aussi notre vitesse fut-elle de vingt-cinq milles à l'heure, soit douze lieues de quatre kilomètres* »⁶⁷⁶. Quatre chapitres plus loin, il ne fait plus aucun doute sur l'unité de mesure retenue : « *Une heure plus tard, nous étions par treize mille mètres - trois lieues et quart environ - et le fond de l'océan ne se laissait pas pressentir [...] Nous avons atteint une profondeur de seize mille mètres - quatre lieues* »⁶⁷⁷.

Jules Verne, confirmant l'unité de mesure, précise que ces vingt mille lieues parcourues sous les mers représentent 80000 kilomètres terrestres, soit deux fois la circonférence de la terre. Le *Tour du monde sous-marin* est donc deux fois plus long que le tour du monde terrestre réalisé plus tard par Phileas Fogg. Peut-être le romancier a-t-il voulu souligner dans son périple que les océans couvrent les deux-tiers de la planète, ce qui justifierait alors un voyage deux fois plus long ? S'agirait-il sinon d'une erreur du Professeur Aronnax qui, tout spécialiste des océans qu'il soit, n'en demeure pas moins un homme vivant surtout sur terre, recourant aux unités de mesures terrestres qui lui sont plus familières ? La dialectique complexe de l'espace et du temps qui s'exprime ici au sujet de l'unité de mesure retenue témoigne de la nécessité d'avoir un référentiel commun pour décrire l'*ailleurs*. En participant (involontairement) à ce périple extraordinaire, le professeur Aronnax se retrouve dans la même situation que Paganel dans *Les Enfants du capitaine Grant* : il accomplit un

⁶⁷⁶ *Ibid.*, Chapitre VII, Seconde Partie.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, Chapitre XI, Seconde Partie.

tour du monde parfait qu'il n'avait pas envisagé initialement. La circularité du voyage permet d'en faire des hommes accomplis dans leur métier de scientifique et/ou de géographe.

C) - L'homme, le volcan et l'île : L'Île Mystérieuse (1874-75) ou l'utopie d'une société idéale

L'Île Mystérieuse (1874-75) peut être considéré comme une suite et une fin indirecte de *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-1870). Dans cette nouvelle aventure, le mystère de l'île s'articule autour de deux « personnages » importants : l'île (qui est un volcan en activité, un lieu purement imaginaire) et le capitaine Nemo (venu se réfugier au cœur de l'île pour y finir ses jours).

De nouveau, volcan, circularité et métaphores structurent fortement ce récit. Car l'île est un volcan qui dès le début de l'aventure montre des signes d'activités (la première de couverture du roman montre très clairement de la fumée s'échapper de son sommet). Véritable bombe à retardement, les naufragés de l'île Lincoln vont devoir affronter l'extraordinaire.

Le dispositif géologique et pédologique que l'auteur retient dans cette île participe d'une « mise en extraordinaire » de l'espace, d'un *merveilleux géographique* qui ne peut qu'étonner le lecteur averti : « - *Il est assez singulier, fit observer Gédéon Spilett, que cette île, relativement petite, présente un sol aussi varié. Cette diversité d'aspect n'appartient logiquement qu'aux continents d'une certaine étendue. On dirait vraiment que la partie occidentale de l'île Lincoln, si riche et si fertile, est baignée par les eaux chaudes du golfe Mexicain, et que ses rivages du nord et du sud-est s'étendent sur une sorte de mer Arctique* »⁶⁷⁸. Cette description participe directement de la présentation du *topos* de l'île.

Dans ce lieu imaginaire, Jules Verne condense à la fois l'histoire de l'humanité et l'histoire de la Terre. L'homme et la terre évoluent ici dans une autre dialectique de l'espace et du temps : l'île, qui n'est référencée sur aucune carte, semble sortir de l'espace et du temps conventionnels. Nous avons affaire ici à une *utopie*, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire un lieu qui n'existe pas, et à une *uchronie*, une évocation imaginaire dans le temps. L'*ici* et l'*ailleurs* se confondent, comme le *maintenant* et l'*avant*, dans cette île-volcan aux contours étranges (dessinés par Jules Verne lui-même, comme à peu près d'ailleurs toutes les autres cartes parues dans ses romans).

⁶⁷⁸ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75). Chapitre XXI, Première Partie.

D'abord considéré comme éteint, le volcan finit par montrer des signes d'activité qui inquiètent les colons. Sur cette île-volcan, porte d'entrée idéale vers un autre monde, le passage du profane vers le sacré s'opère dès la rencontre avec le capitaine Nemo qui dévoile de nombreux secrets. Alors considéré comme un demi-dieu, le capitaine Nemo vit reclus au cœur de l'île agissant à distance pour aider les colons. Nemo passe ici du statut d'un « *deus in machina* » (à l'intérieur du Nautilus) à un « *deus in craterem* » (Nemo à l'intérieur du Nautilus, lui-même à l'intérieur du cratère). La symbolique du volcan est ici très forte, à l'image de celle que l'on retrouve dans *Voyage au centre de la Terre*. Cette île-volcan fusionne en son cœur les quatre variations chronotopiques possibles :

- *L'ici-maintenant* correspond à la narration du roman : les héros sont sur cette île, désormais *ici*, et *maintenant*, dans leur nouveau quotidien (recréé par l'ingénieur Cyrus Smith).

- *L'ici-avant* correspond à la rencontre avec le capitaine Nemo qui relate son installation au cœur de l'île, pour y terminer ses jours. L'île-volcan est dotée d'une histoire, d'une âme, incarnée par le capitaine Nemo ; ce dernier permet à l'île d'exister, d'être en relation avec le reste du monde et l'œuvre de Jules Verne par le jeu des références intertextuelles. Le capitaine Nemo est littéralement la *chôra* correspondant à cette île. Ce dernier, par sa présence, permet également d'envisager une première forme de retour aux sources (les sources de l'île, les sources du capitaine, l'origine de différents mystères).

- *L'ailleurs-maintenant* correspond toujours à cette île-volcan, mais envisagée depuis les U.S.A., point de départ de l'aventure : les héros fuient la réalité de la guerre de Sécession pour rejoindre une île imaginaire.

- *L'ailleurs-avant* correspond à ce voyage dans l'espace et dans le temps que réalisent les colons en atterrissant sur cette île inconnue qui leur permet de rencontrer le capitaine Nemo alors que la narration, telle qu'elle est présentée, rend impossible ce genre de rencontre. Jules Verne s'en sort astucieusement en ajoutant deux notes de bas de page : la première relative à la rencontre avec Ayrton (présenté dans *Les Enfants du capitaine Grant*), la seconde relative à la rencontre avec Nemo (*Vingt mille lieues sous les mers*). Toutes les deux essaient de justifier les discordances dans les dates car elles ne permettent pas, théoriquement, un tel enchaînement dans les rencontres.

Le capitaine Nemo ne peut avoir en effet un âge aussi avancé dans *L'Île Mystérieuse*⁶⁷⁹, sauf à considérer l'île comme une machine à relativiser le temps. Cette

⁶⁷⁹ Dupuy Lionel. « Inter et intrasémioticités dans l'œuvre de Jules Verne », *op. cit.*

hypothèse est cependant séduisante car elle permet également de rendre compte de l'activité des colons sur l'île. En l'espace de deux années ces derniers vont accomplir un à un tous les gestes réalisés par l'homme depuis l'origine de l'humanité : ils travaillent d'abord l'argile, le métal, le bois, puis l'osier, pour terminer par la raffinerie afin d'élaborer le sucre : « *Après avoir été briquetiers, potiers, fondeurs, forgerons, nous saurons bien être maçons, que diable !* »⁶⁸⁰ ; « [...] un jour Cyrus Smith annonça à ses compagnons qu'ils allaient se transformer en raffineurs »⁶⁸¹. La seule exception qui est faite ici est celle de la dynamite qui ne peut être découverte dans le roman en 1865, puisque sa découverte date de 1866 - ce que signale d'ailleurs Jules Verne⁶⁸².

Disposant maintenant des outils et produits de base, les colons peuvent alors passer à la deuxième étape de la colonisation de leur île, c'est-à-dire l'aménagement et la valorisation de l'espace mis à leur disposition. Comment ne pas reconnaître d'ailleurs ici une des actions du géographe ? Les colons décident d'isoler leur campement pour faire face aux menaces extérieures, puis ils aménagent des enclos pour élever des bêtes, construisent un moulin, confectionnent des vêtements, et établissent même un télégraphe.

Dans cette société reconstituée, l'union fait la force. Accompagnés de Top, le chien de Cyrus Smith, les cinq colons vont apprivoiser un orang-outan (Jup) qui devient presque humain au contact des hommes. Ils ramèneront à la civilisation Ayrton, un traître abandonné sur une île déserte dans *Les Enfants du capitaine Grant*. Le capitaine Nemo résume l'état d'esprit des colons et du roman : « *La solitude, l'isolement sont choses tristes, au-dessus des forces humaines... je meurs d'avoir cru que l'on pouvait vivre seul !...* »⁶⁸³.

Jules Verne condense sur cette île mystérieuse l'utopie d'une société idéale. La force d'un groupe dirigé par un homme de sciences (l'ingénieur Cyrus Smith) n'est pas sans rappeler l'*Utopie* de Thomas More. La personnification de l'île (l'île/il devient elle) permet au romancier de faire évoluer symboliquement un personnage féminin dans cette aventure composée uniquement d'hommes : « *Que c'est beau ! s'écria Harbert. - Oui, notre île est belle est bonne, répondit Pencroff. Je l'aime comme j'aimais ma pauvre mère ! Elle nous a reçus, pauvres et manquant de tout, et que manque-t-il à ces cinq enfants qui lui sont tombés du ciel ? - Rien ! répondit Nab, rien, capitaine !* »⁶⁸⁴.

⁶⁸⁰ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75), *op. cit.*, Chapitre XVI, Première Partie.

⁶⁸¹ *Ibid.*, Chapitre XXII, Première Partie.

⁶⁸² *Ibid.*, Chapitre XXI, Première Partie : « *Mais la dynamite n'était pas encore connue à l'époque où les colons opéraient dans l'île Lincoln* ».

⁶⁸³ Verne Jules. *L'Île Mystérieuse* (1874-75). Chapitre XVII, Troisième Partie, *op. cit.*

⁶⁸⁴ *Ibid.*, Chapitre XII, Seconde Partie.

La circularité dans ce récit s'exprime d'abord au travers des contours imaginaires de l'île, ensuite par le retour aux sources effectué par les héros qui réinventent tous les gestes accomplis depuis l'aube de l'humanité, enfin par la rencontre avec le capitaine Nemo qui dévoile tous les secrets de l'île et de sa propre histoire : Nemo n'est plus un homme sans nom. La circularité est géographique et littéraire car Jules Verne joue sur le lien intertextuel que représente le capitaine Nemo pour mettre en relation deux récits complémentaires : *L'Île Mystérieuse* apparaît ici comme le pendant « terrestre », « physique », du roman « maritime », « liquide » *Vingt mille lieues sous les mers*. Dans cet intertexte, le capitaine Nemo tient le rôle d'intermédiaire, de cordon ombilical (comme l'imaginaire Rio Torrida dans *Le Superbe Orénoque*) entre deux romans, deux mondes qui tendent à se juxtaposer à la fois dans l'espace et dans le temps. Le centre de l'île (volcanique) se prépare à expulser les colons (à accoucher des colons autrement dit) qui ne sont sur cette île imaginaire que pour un temps compté, le temps de la gestation terrestre.

Les réflexions philosophiques alimentent ce récit vernien, et notamment l'une d'entre elles - que nous avons déjà relevée - où le narrateur déclare avec force et conviction : « [...] ainsi est-il du cœur de l'homme. Le besoin de faire œuvre qui dure, qui lui survive, est le signe de sa supériorité sur tout ce qui vit ici-bas. C'est ce qui a fondé sa domination, et c'est ce qui la justifie dans le monde entier »⁶⁸⁵. Michel Butor déclare à propos de ce roman : « Tous les thèmes que nous avons effleurés jusqu'à présent [les quatre éléments, le point suprême, le volcan, le centre de la terre, etc.], se retrouvent, sans exception, dans *L'Île Mystérieuse*, mais amplifiés par de nouvelles perspectives »⁶⁸⁶. Ce roman, comme les autres que nous avons présentés, permet de mieux appréhender l'univers de Jules Verne, ses thèmes récurrents, les structures qu'il utilise pour développer un imaginaire géographique, son imaginaire géographique. *L'Île Mystérieuse* est un lieu imaginaire, un « point suprême » qui tend à résoudre toutes les antinomies, où s'exprime efficacement le couple *topos / chôra*.

D) - Le roman géographique et pédagogique : *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-68)

Nous avons essayé de montrer dans cette thèse comment les *Voyages Extraordinaires* participent du *roman géographique*, comment ils sont toujours fortement structurés par une puissante trame géographique. Dans les récits verniens, la dimension géographique

⁶⁸⁵ *Ibid.*, Chapitre XV, Troisième Partie.

⁶⁸⁶ Butor Michel. *Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne*, op. cit., p. 69.

s'accompagne d'une intention pédagogique incarnée souvent par un personnage bien identifié. On retiendra ici l'exemple de Paganel dans *Les Enfants du capitaine Grant*.

Pour retrouver le capitaine Grant, ses enfants, accompagnés par les époux Glenarvan, vont parcourir systématiquement le 37^{ème} parallèle, dans l'hémisphère sud. En effet, ces derniers ne disposent, pour retrouver les traces du naufrage du *Britannia* à bord duquel avait embarqué le capitaine Grant, que de l'indication de la latitude, la longitude ayant été effacée sur le message trouvé au début de l'aventure.

Le sous-titre de l'aventure exprime une fois de plus cette nouvelle circularité : *Voyage autour du monde*. La circularité est géographique (le 37^{ème} parallèle), pédagogique (Paganel enseigne la géographie aux enfants du capitaine Grant) ; elle est aussi symbolique et mythique par la recherche du père.

Paganel est une véritable encyclopédie, un manuel d'histoire et de géographie qui ne demande qu'à être feuilleté, et qui est sûr de lui : « *Vous parlez comme un livre, Paganel, répondit Glenarvan. - Et j'en suis un, répliqua Paganel. Libre à vous de me feuilleter tant qu'il vous plaira* »⁶⁸⁷. Quelques pages plus loin, Jules Verne force le trait : « *Et bien, Thalcave s'est trompé cette fois, riposta Paganel avec une certaine aigreur. Les Gauchos sont des agriculteurs, des pasteurs, pas une autre chose, et moi-même, je l'ai écrit dans une brochure assez remarquée sur les indigènes des Pampas* »⁶⁸⁸.

L'assurance de Paganel tranche avec le réalisme de Lady Glenarvan : une connaissance encyclopédique et théorique ne peut qu'être mise à mal face à la réalité d'un terrain que le géographe n'a jamais pratiqué. La critique à l'endroit de la géographie de cabinet pratiquée par certains géographes est ici évidente, Paganel déclarant lui-même au début de l'aventure vouloir aller enfin sur le terrain, lui « *qui, après avoir passé vingt ans de sa vie à faire de la géographie de cabinet, a voulu entrer dans la science militante, et se dirige vers l'Inde pour y relier entre eux les travaux des grands voyageurs* »⁶⁸⁹.

La géographie de Paganel est parfois fantaisiste, caricaturale, ce que ne manque pas de dénoncer Lady Glenarvan : « *Cher monsieur Paganel, répondit Lady Helena, voilà encore votre imagination qui vous emporte dans les champs de la fantaisie. Mais je crois que la réalité est bien différente du rêve. Vous ne songez qu'à ces Robinsons imaginaires, soigneusement jetés dans une île bien choisie, et que la nature traite en enfants gâtés ! Vous ne voyez que le beau côté des choses ! [...] L'homme est fait pour la société, non pour*

⁶⁸⁷ Verne Jules. *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-68). Chapitre XVI, Première Partie, *op. cit.*

⁶⁸⁸ *Ibid.*, Chapitre XVII, Première Partie.

⁶⁸⁹ *Ibid.*, Chapitre VI, Première Partie.

l'isolement. La solitude ne peut engendrer que le désespoir. C'est une question de temps »⁶⁹⁰. Ce passage est important car il annonce le récit de *L'Île Mystérieuse* où les colons vont récupérer Ayrton abandonné sur une île déserte depuis *Les Enfants du capitaine Grant*. Deux visions de la robinsonnade s'opposent ici : les propos de la mère contredisent la vision idyllique véhiculée par le secrétaire de la Société de Géographie.

Paganel transmet ses connaissances aux enfants qui l'écoutent avec plaisir : « *Cependant Paganel et Robert, devançant leurs compagnons, suivaient entre les tumuli de petites allées ombreuses. Ils causaient et s'instruisaient l'un l'autre, car le géographe prétendait qu'il gagnait beaucoup à la conversation du jeune Grant* »⁶⁹¹. Le passage évoqué ici rappelle l'approche péripatéticienne où le maître dispensait ses cours à ses élèves en marchant. L'acquisition et la transmission de connaissances passe aussi par l'expérience physique de la géographie, du contact, du déplacement. Jules Verne insiste sur ce point, lui qui ne peut transmettre que par l'écrit et qui semble le regretter. La circularité c'est aussi la transmission du savoir, quitte à devoir passer par la comparaison, moins riche que la métaphore.

Dans ce roman, Jules Verne nous invite à une réplique de l'une des allégories les plus célèbres de notre littérature, celle de la Caverne de Platon. Par l'intermédiaire de Paganel, éminent géographe de cabinet, l'auteur nous montre à quel point notre connaissance du monde est partielle, incomplète, souvent biaisée. Une connaissance encyclopédique ne suffit pas à connaître le monde dans sa réalité objective, si elle n'est accompagnée d'une expérience sur le terrain, de la possibilité de voir de ses propres yeux, d'expérimenter *in situ*, afin de mettre la pensée à l'épreuve du réel. Dans le texte de Platon, l'homme prisonnier au fond d'une caverne ne voit que les ombres des objets projetées sur les murs par les rayons du soleil : telle était la situation de Paganel, qui avant de monter à bord du Duncan ne connaissait du monde que les cartes et les textes divers étudiés dans un bureau parisien.

Cette connaissance-là a des limites que Jules Verne a su mettre en scène dans le cadre de son récit. À la différence de Paganel, le jeune Robert va dès son plus jeune âge expérimenter les réalités géographiques, dans un seul but : retrouver son père. Paganel est resté trop longtemps enchaîné à un savoir purement théorique.

Où se situe finalement la vérité ? À l'image du message traduit en trois langues - une véritable pierre de Rosette - qui amorce le voyage, la connaissance du monde, à la fin du XIX^{ème} siècle, est encore très parcellaire, car de nombreux espaces sont encore inconnus, ou

⁶⁹⁰ *Ibid.*, Chapitre III, Seconde Partie.

⁶⁹¹ *Ibid.*, Chapitre XIII, Seconde Partie.

mal connus. Même le croisement de différentes sources d'informations ne permet pas d'approcher une connaissance globale du monde. Paganel, dans sa démarche, tente de revenir aux sources de la géographie en allant directement sur le terrain, dans la perspective de combler ces blancs, ses lacunes. Cette démarche géographique est également pédagogique, car elle doit impérativement s'accompagner d'une transmission. C'est au jeune Robert que revient finalement le privilège, tout en cherchant son père, d'apprendre le monde, la géographie, les réalités du terrain. La connaissance ne peut exister et évoluer que pour autant qu'elle est transmise. Telle est aussi la réalité des rapports entre le maître et l'élève : c'est la raison pour laquelle les *Voyages Extraordinaires* sont des récits auxquels il faut bien reconnaître des vertus pédagogiques.

E) - Une géographie de l'étrange et du fantastique : des Voyages et aventures du capitaine Hatteras (1866) au Sphinx des glaces (1897)

Le merveilleux géographique présent dans les *Voyages Extraordinaires* côtoie parfois la limite de l'étrange et du fantastique. Deux romans illustrent cet aspect peu exploité du corpus vernien. Ici Jules Verne investit un terrain doublement symbolique : celui des pôles (nord et sud ; des « *points suprêmes* »), mais aussi celui du maître, à savoir E. A. Poe. Dans *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866), le héros vernien découvre un volcan à l'emplacement exact du pôle nord ; 31 ans plus tard, Len Guy, à la recherche de son frère, atteint le pôle sud où trône un majestueux Sphinx de glace aimanté. Par cette découverte, Len Guy achève finalement l'aventure commencée par E. A. Poe dans *Aventures d'Arthur Gordon Pym* (1838). Jules Verne, en investissant les territoires du maître, s'approprie un espace qui lui permet de dépasser, à la fois littérairement et symboliquement, celui à propos duquel il déclarait « *on peut le dire chef de l'École de l'étrange ; il a reculé les limites de l'impossible ; il aura des imitateurs. Ceux-ci tenteront d'aller au-delà, d'exagérer sa manière ; mais plus d'un croira le surpasser, qui ne l'égalera même pas* »⁶⁹².

1 - Voyages et aventures du capitaine Hatteras (1866)

Avant de rencontrer Hetzel, Jules Verne a publié de nombreuses nouvelles. L'une d'elles (« *Un hivernage dans les glaces* ») est publiée en 1855 dans le *Musée des Familles*. Dans ce récit figurent déjà de nombreux éléments que Jules Verne reprendra quelques années

⁶⁹² Verne Jules. *Edgard Poe et ses œuvres*, op. cit.

plus tard pour former une première version de *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*. Cette première version, publiée en 1864 (la même année où Jules Verne publie son étude sur Poe), est composée de deux romans séparés : « *Les Anglais au pôle Nord* » et « *Le Désert de Glace* ». Par la suite, Jules Verne remaniera encore les récits pour donner naissance au roman définitif qui sera réédité en 1866 avec des illustrations de Riou.

Pour Julien Gracq ce roman a une saveur particulière, comme nous l'avons déjà souligné : « *Et nul ne me donnera jamais honte de répéter que Les Aventures du capitaine Hatteras sont un chef d'œuvre* »⁶⁹³. Le célèbre écrivain-géographe résume son goût pour ce récit où se joue le passage, cher à Gracq, d'une géographie à l'autre (du réel vers l'imaginaire). Mais à mesure que les héros s'approchent du pôle nord, l'aventure prend une tonalité étrange, fantastique⁶⁹⁴ : « *Parce que tout cet extraordinaire, ce fantastique, est de nature à décourager nos hommes ; ils sont déjà fort inquiets sur le sort d'une expédition qui se présente ainsi. Or, si on les pousse dans le surnaturel, cela peut produire de fâcheux effets, et au moment critique nous ne pourrions plus compter sur eux. Qu'en dites-vous, commandant ?* »⁶⁹⁵.

Atteindre le « *point suprême* », *a fortiori* quand ce dernier se double d'un volcan, c'est affronter un autre monde, c'est explorer une limite infranchissable pour l'homme. Le pôle nord est le point de rencontre de tous les méridiens, là où symboliquement le temps se fige. Hatteras souhaite se jeter dans ce « *point suprême* » mais n'y parvient pas, sauvé par Altamont et son chien : « *Il cherchait encore le point mathématique où se réunissent tous les méridiens du globe et sur lequel, dans son entêtement sublime, il voulait poser le pied* »⁶⁹⁶.

Les méridiens viennent mourir dans ce volcan qui signe l'emplacement exact du pôle nord. La circularité du voyage réalisé devait initialement prendre fin par la mort du capitaine dont il était prévu, dans une première version du manuscrit, qu'il dût mourir en se jetant dans le volcan. Hetzel renonça à cette fin trop tragique et décida de renvoyer Hatteras chez lui, définitivement affligé d'une « *folie polaire* ». Le capitaine emporte désormais avec lui la folie qui l'a animé durant tout ce voyage. Hatteras est irrésistiblement attiré par le nord, le pôle nord : « *Le docteur observa attentivement une manie si bizarre, et il comprit bientôt le motif de cette obstination singulière ; il devina pourquoi cette promenade s'accomplissait dans une*

⁶⁹³ « Entretien inédit. Julien Gracq ». In : Revue Jules Verne, n° 10, 2001. p. 21-22.

⁶⁹⁴ Schaffner Alain ; Mellier Denis (dir.). *Jules Verne et la veine fantastique*. Otrante n° 18. 2005. Paris : Kimé Éditions, 171 p.

⁶⁹⁵ Verne Jules. *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866). Chapitre IX, Première partie (« *Une nouvelle lettre* »).

⁶⁹⁶ *Ibid.*, Chapitre XXV, Seconde partie (« *Le Mont Hatteras* »).

direction constante, et, pour ainsi dire, sous l'influence d'une force magnétique. Le capitaine John Hatteras marchait invariablement vers le Nord »⁶⁹⁷.

Cet autre monde, étrange, fantastique, surnaturel sert de support à l'évocation d'une beauté hors du commun, du quotidien. Au-delà de certaines latitudes, la nature semble accomplir des prodiges de merveille : « *Quelle beauté, quelle variété, quelle puissance dans la nature ! Comme tout paraissait étrange et prodigieux au sein de ces régions circumpolaires !* »⁶⁹⁸. L'homme ne peut cependant habiter ces régions impénétrables : il ne peut que se battre avec elles. Le seul combat lui permet de mériter ces visions qui confinent à l'onirisme : « *Les commandements d'Hatteras retentissaient toujours au milieu de cette lutte étrange, impossible, surnaturelle, des hommes avec des glaçons* »⁶⁹⁹.

Voyages et aventures du capitaine Hatteras illustre ce glissement vers l'imaginaire, une géographie de l'étrange et du fantastique. Se diriger vers un « *point suprême* » (il tend même à être absolu car il combine ici le pôle nord avec un volcan qui permet de pénétrer au centre de la terre), c'est voyager vers une géographie parallèle, progresser dans un autre monde, c'est explorer une limite géographique, psychologique, mythique, symbolique. Nous avons affaire ici à la mise en pratique d'un modèle géographique qui structure de nombreux *Voyages Extraordinaires* : celui du centre et de la périphérie. Les héros verniens quittent le centre pour explorer une périphérie (un volcan, un pôle, une île imaginaire, le centre de la terre, un parallèle, un méridien, etc.). Cette périphérie est d'ailleurs souvent matérialisée autour d'un « *point suprême* », telle une borne qui indiquerait le passage entre deux mondes, deux espaces, deux temporalités.

Une force centrifuge anime les héros verniens. La force centripète qui les oblige et/ou leur permet de rentrer se réduit souvent à un voyage elliptique. Souvent, seules quelques pages sont consacrées à la description du voyage retour. L'intérêt n'est pas dans le retour, mais dans l'aller. Seule compte la narration du voyage de l'*ici* vers l'*ailleurs*, du *maintenant* vers l'*avant*. Le retour vers l'*ici* permet simplement à l'auteur de ramener ses héros et les lecteurs à la réalité de leur quotidien, souvent monotone et ordinaire. Le retour permet également d'achever la boucle, d'assurer une circularité parfaite au voyage. L'*ailleurs* est toujours surprenant et extraordinaire. Comme ces rêves que nous accomplissons dans nos sommeils profonds et dont les rémanences tardent à s'effacer, les romans de Jules Verne continuent de nous suivre tout au long de la journée. Ils s'inscrivent finement dans notre

⁶⁹⁷ Verne Jules. *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866). Chapitre XXVII, Seconde partie (« *Conclusion* »).

⁶⁹⁸ *Ibid.*, Chapitre XXI, Seconde partie (« *La mer libre* »).

⁶⁹⁹ *Ibid.*, Chapitre XXIII, Première partie (« *L'assaut des glaçons* »).

psyché, notre conscience, et surtout, dans notre inconscient. L'étrange, le fantastique, le surnaturel favorisent sans doute cette prégnance du rêve dans notre imaginaire. L'imaginaire comme médiation entre l'homme et la terre constitue ce cordon ombilical qui permet de nous rattacher encore à cet autre monde, au monde utérin de l'*ailleurs*. Voyager vers l'*ailleurs* c'est retourner aux sources, toutes les sources. Sur ce point, *Le Sphinx des glaces* illustre bien ce type de voyage où l'on retourne aux sources qui sont aussi celles d'un roman inachevé d'Edgar Allan Poe : *Aventures d'Arthur Gordon Pym*.

2 - Le Sphinx des glaces (1897)

Avec *Le Sphinx des glaces*, Jules Verne propose une suite au récit inachevé d'Edgar Allan Poe : *Aventures d'Arthur Gordon Pym*. Prolonger et achever l'œuvre du maître, c'est se mesurer au père pour s'inscrire dans des territoires (géographiques et littéraires) dont le romancier souhaite faire le théâtre de ses *Voyages Extraordinaires*. Remarquons d'ailleurs que cette intrusion dans l'étrange et le fantastique débute très tôt dans la production du romancier, ce dernier ayant déjà publié dès les années 1850 différents textes et récits aux accents proches de Poe et Hoffman (*Un Drame dans les airs*, 1851 ; *Maître Zacharius ou l'horloger qui avait perdu son âme*, 1854 ; *Un Hivernage dans les glaces*, 1855).

Jules Verne débute son récit dédié « À la mémoire d'Edgar Poe. À mes amis d'Amérique » : « Personne n'ajoutera foi, sans doute, à ce récit intitulé Le Sphinx des glaces. N'importe, il est bon, à mon avis, qu'il soit livré au public. Libre à lui d'y croire ou de n'y point croire. - Il serait difficile, pour le début de ces merveilleuses et terribles aventures, d'imaginer un lieu mieux approprié que les îles de la Désolation - nom qui leur fut donné, en 1779, par le capitaine Cook »⁷⁰⁰. Dans ce récit, qui fait écho aux *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (le Sphinx aimanté attire irrésistiblement les héros vers le pôle sud comme le volcan Hatteras vers le pôle nord), la géographie sert de support à l'évocation d'un imaginaire étrange où se mêlent récits d'auteurs, réalités géographiques et interrogations métaphysiques.

Dans son roman, Edgar Allan Poe s'inspire en partie d'une théorie en vogue à l'époque, celle de la terre creuse. De nombreux auteurs ont du reste adopté cette théorie, dont John Cleves Symmes (*Symmes' Theory of concentric Spheres*, 1820 ; *Symzonia, a Voyage of*

⁷⁰⁰ Verne Jules. *Le Sphinx des glaces* (1887). Chapitre I, Première partie (« Les îles Kerguelen »). Le chapitre V de la Première partie s'intitule d'ailleurs « Le roman d'Edgar Poe ». Cinq ans plus tôt, dans *Le Château des Carpathes*, Jules Verne débute également ainsi son récit : « Cette histoire n'est pas fantastique, elle n'est que romanesque. Faut-il en conclure qu'elle ne soit pas vraie, étant donné son invraisemblance ? Ce serait une erreur. Nous sommes d'un temps où tout arrive, - on a presque droit de dire où tout est arrivé ». À la fin de sa vie, Jules Verne investit ainsi de plus en plus l'univers du fantastique et de l'étrange.

Discovery, sous le pseudonyme du Capitaine Adam Seaborn), ou encore Sir Hormisdas-Peath (*Voyage au centre de la terre, Aventures diverses de Clairancy et de ses compagnons dans le Spitzberg, au Pôle Nord et dans des pays inconnus*, 1821 ; traduction française par Collin de Plancy). Cette théorie avance l'idée selon laquelle la terre serait formée, de son noyau jusqu'à sa périphérie, de sphères concentriques, plus ou moins vides, et dont l'accès principal est assuré par de larges ouvertures situées aux pôles. On comprend mieux l'un des buts de l'aventure vécue par Gordon Pym (*Pym* serait d'ailleurs l'anagramme réduit de *Poe* et *Symmes*) mais pourquoi aussi on retrouve autant de volcans dans les romans de Jules Verne : ils seraient des portes d'entrée naturelles vers le centre de la terre, cet autre monde que Jules Verne parcourt à sa manière.

Le roman de Poe se fonde sur une mystification littéraire (un *hoax*, littéralement) qu'il présente comme véridique. Un synonyme de *hoax* est *humbug* (« *blague, sornette, supercherie* »). Jules Verne, dans les années 1860, rédige aussi un *hoax*, intitulé littéralement *Le Humbug*⁷⁰¹. Dans cette mystification littéraire, le romancier met en scène, aux États-Unis, la découverte d'un immense squelette humain permettant à l'auteur du canular une escroquerie gigantesque⁷⁰². La référence aux États-Unis est explicite, de même que celle au *Voyage au centre de la terre*, où les héros pénètrent justement dans cette terre creuse à la faveur de la découverte d'un manuscrit écrit en caractères runiques. Or, dans son roman, Edgar Allan Poe évoque également un mystérieux cryptogramme d'apparence hiéroglyphique⁷⁰³.

Le sphinx aimanté que Jules Verne présente dans son roman résume le pouvoir du mythe dans la construction de l'imaginaire géographique. Le sphinx, référence directe à la mythologie (égyptienne ici, d'où les hiéroglyphes), témoigne d'une quête multiple (géographique, littéraire, mythique, symbolique), d'une question existentielle : qu'y a-t-il après la mort ? Autrement dit dans le roman, qu'y a-t-il au pôle ? La présence d'un sphinx illustre cette interrogation. Comme le souligne Jean-Pierre Picot « *le Sphinx, que ce soit le Sphinx égyptien de Gizeh, ou la sphinge grecque qu'affronte Œdipe, possède traditionnellement une double fonction thanatologique : celle de gardien d'un seuil, celle de porteur d'énigme* »⁷⁰⁴. Partant de ce rappel, la référence de Jules Verne est alors double : elle renvoie d'une part au passage vers un autre monde (l'Antarctique, énigme géographique) tout

⁷⁰¹ La date exacte n'est pas encore précise mais le texte date probablement des années 1863-67, donc sûrement après *Voyage au centre de la terre*.

⁷⁰² *Hier et Demain*, 1910.

⁷⁰³ Jules Verne le rappelle d'ailleurs dans le chapitre V de la Première partie en soulignant que les mots obtenus donnent « *être blanc* » et « *région du sud* ».

⁷⁰⁴ Picot Jean-Pierre. « Verne, Poe, Schéhérazade ». In : *Europe*, n° 909-910, 2005. p. 89.

en interrogeant d'autre part l'homme sur sa nature, son origine mais aussi sa destinée (la mort, énigme philosophique, existentielle). Interroger le sphinx, c'est alors interroger cet autre monde par le biais d'un imaginaire géographique, d'un merveilleux aux frontières de l'étrange, du fantastique, du surnaturel, et du mythe.

En développant ici un *merveilleux géographique* que l'on peut qualifier de « noir », Jules Verne livre un récit qui contraste avec l'essentiel de sa production. Pour autant ce dernier participe toujours d'une « mise en extraordinaire » des voyages. Il interroge la face cachée, obscure, inquiétante d'une géographie imaginaire où Edgar Poe a fait évoluer ses personnages en maître des lieux.

L'imaginaire géographique permet de mieux appréhender les représentations d'un auteur, ces images de l'*ailleurs* qui animent le romancier immergé dans son époque. Les trois acceptions de la définition donnée de l'*imaginaire* dans *Les Mots de la Géographie* renvoient toutes au travail réalisé par Jules Verne : l'imaginaire est « *le domaine de l'imagination, par opposition au monde réel [et] une représentation des lieux inconnus, des lieux lointains, exotiques* »⁷⁰⁵. Michel Roux reconnaît d'ailleurs que ces deux premières acceptions côtoient directement le *merveilleux*⁷⁰⁶. Mais il y a également une troisième acception, toujours donnée dans ce dictionnaire et reprise aussi par Michel Roux, qui mérite d'être rappelée : l'imaginaire (géographique) est aussi « *un agent géographique* » car il « *déclenche des décisions de voyages, et même de migrations : parfois mais rarement, les utopies et les aménagements du territoire* »⁷⁰⁷. Dans cette dernière acception l'on voit ce qui motive aussi certains voyages réalisés par les héros de Jules Verne : l'imaginaire géographique permet d'amorcer, de motiver et parfois de conclure les *Voyages Extraordinaires*.

Pour rendre compte de cet imaginaire géographique, il faut au romancier inventer, renouveler la langue, trouver les mots pour le dire. C'est à ce prix que l'on peut espérer communiquer autrement l'extraordinaire géographique, intéresser au savoir géographique.

⁷⁰⁵ Cité par Roux Michel. *Géographie et Complexité. Les espaces de la nostalgie*, op. cit., p. 32.

⁷⁰⁶ *Ibid.*, même page.

⁷⁰⁷ *Ibid.*, même page.

Chapitre II : Jules Verne ou l'invention de la langue : l'art de communiquer l'extraordinaire géographique

À de multiples reprises les héros verniens expriment leur incapacité à dire ce qu'ils voient. Ces derniers, émerveillés par un spectacle extraordinaire, s'exclament souvent dans de nombreux *Voyages Extraordinaires* : « *Quel spectacle !* »⁷⁰⁸. C'est ainsi que Jules Verne annonce l'impossible. L'exclamation permet de transmettre l'extraordinaire, elle donne du relief à un récit qui engage un dialogue direct entre l'écrivain, le narrateur et le lecteur. Or le point d'exclamation était également appelé à l'époque du romancier « *point d'admiration* »⁷⁰⁹. Étymologiquement, comme nous l'avons dit, *merveilleux* vient du latin « *mirabilia : choses étonnantes, admirables* »⁷¹⁰. L'expression du merveilleux passe aussi par le choix des signes de ponctuation, et elle exige parfois d'inventer, de réinventer la langue. Mais en résulte-t-il alors une « babélisation » du projet vernien où les héros sont à la recherche de ces « *points suprêmes* » que nous avons évoqués ? La littérature et l'imaginaire n'apparaissent-ils pas aujourd'hui comme de nouveaux « *points suprêmes* » susceptibles de transmettre autrement le savoir géographique et d'y intéresser ?

A) - *Quels mots, quelle langue pour dire quelle géographie ? Les Voyages Extraordinaires à l'épreuve de Babel*

Jules Verne est un écrivain-géographe qui s'est intéressé au monde de son époque et aux nombreuses transformations vécues (et/ou souvent subies) par les populations de tous les continents. Dans ses romans, l'auteur recrée son propre univers (sa propre cosmogonie), un monde à part, un monde parallèle (l'*ailleurs*) qui lui permet d'analyser avec plus d'acuité les problèmes, les défis rencontrés dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle : « [...] *l'imagination vernienne est gouvernée par les archétypes inconscients qui traduisent l'angoisse fondamentale de l'homme devant son destin, même si ces archétypes sont incarnés dans des aventures qui paraissent chanter le progrès, l'aventure victorieuse, l'homme maître du monde. Sous le vernis optimiste, très caractéristique de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, et de la littérature didactique, [...] on aperçoit la dimension du Mythe* »⁷¹¹.

⁷⁰⁸ Une recherche effectuée dans l'Interface Jules Verne fait apparaître 9 occurrences dans 7 romans différents.

⁷⁰⁹ Biedermann-Pasques Liselotte. « Approche d'une histoire du point d'exclamation ». In : *Faits de langues*, vol 3, n° 6, 1995. p. 13-22

⁷¹⁰ Nothnagle John. *Merveilleux / marvellous*, op. cit.

⁷¹¹ Vierendeon Simone. « Puissance de l'imaginaire », op. cit., p. 171.

Dans ce monde à part, les langues, les mots employés, les champs lexicaux auxquels recourt l'auteur, sortent parfois de l'ordinaire, de la réalité quotidienne. C'est ainsi que Jules Verne compose les *Voyages Extraordinaires*, en créant ses propres mots, en (ré)inventant la langue française.

Deux exemples typiques de la production vernienne nous permettent d'illustrer ce lien complexe qui unit géographie et écriture : *Vingt mille lieues sous les mers* et *Frritt-Flacc*.

1 - *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-1870)

Dans ce célèbre roman de Jules Verne, le capitaine Nemo et son équipage parlent « *un idiome sonore, harmonieux, flexible, dont les voyelles semblaient soumises à une accentuation très variée* »⁷¹². 35 ans plus tard, dans *Voyage d'études*, Jules Verne écrit à propos de l'espéranto⁷¹³ : « *Il y a d'abord lieu d'observer que l'espéranto est un idiome simple, flexible, harmonieux, se prêtant également à l'élégance [de] la prose et à l'harmonie du vers* »⁷¹⁴.

Voyage d'études est le dernier roman auquel travaillait l'auteur. Il a été publié et profondément remanié par son fils en 1914 sous le titre : *L'Étonnante aventure de la Mission Barsac*. Dans cette nouvelle version, tous les passages relatifs à l'espéranto ont mystérieusement disparu. Presque soixante-dix ans plus tard, en 1981, la ville de Nantes, où Jules Verne est né, fait l'acquisition de nombreux inédits de l'auteur. C'est ainsi qu'est exhumé le manuscrit de *Voyage d'études*, dont la publication aux éditions du Cherche-Midi (1993) permet de montrer à quel point l'espéranto devait occuper une place centrale dans cette ultime production.

Dans les deux aventures, l'auteur évoque un « *idiome* » « *harmonieux* » et « *flexible* ». Si l'espéranto n'existait pas au moment de l'écriture des aventures du capitaine Nemo (il est inventé en 1887 par le Dr Ludwik Zamenhof), pas plus que le volapük inventé (par Johann Martin Schleyer) dix ans plus tard que le roman vernien, il est fort probable cependant que l'auteur a repris à la fin de sa vie une formulation similaire pour évoquer cette nouvelle langue internationale qu'il affectionnait. En effet, les deux phrases sont construites selon le même modèle, et il est donc vraisemblable que l'auteur s'est replongé dans ses écrits antérieurs pour procéder à ce qu'on appellerait aujourd'hui un « *copier-coller* ».

⁷¹² Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre VIII, Première partie « *Mobilis in mobile* ».

⁷¹³ Dupuy Lionel. *Jules Verne espérantiste ! Une langue universelle pour une œuvre atemporelle...* SAT Amikaro éd., 2009. 98 p.

⁷¹⁴ Verne Jules. *San Carlos et autres récits inédits*, 1993. Paris : Le Cherche Midi éditeur, 287 p. *Voyage d'études*, Chapitre III, « *Le chef et ses compagnons* ». Le texte a été écrit dans les années 1903-1904.

Face au mystérieux capitaine Nemo, le narrateur de *Vingt mille lieues sous les mers*, le professeur Aronnax - double romanesque de Jules Verne - décline alors en français, anglais, allemand et en latin son identité et son histoire. Enfermé avec ses amis dans le Nautilus, Aronnax ne sait dans quelle langue se faire comprendre du capitaine Nemo et de son équipage : « *Enfin, poussé à bout je rassemblai tout ce qui me restait de mes premières études, et j'entrepris de narrer nos aventures en latin. [...] Cette dernière tentative définitivement avortée, les deux inconnus échangèrent quelques mots dans leur incompréhensible langage, et se retirèrent, sans même nous avoir adressé un de ces gestes rassurants qui ont cours dans tous les pays du monde* »⁷¹⁵. Jules Verne évoque un retour aux sources linguistiques qui doit permettre au narrateur d'entrer en contact avec cet homme étrange dont la modernité ne cesse de surprendre le lecteur.

Le mystère est cependant levé quelques chapitres plus loin lorsque le capitaine Nemo déclare à Aronnax et à ses amis : « *Messieurs, dit-il d'une voix calme et pénétrante, je parle également le français, l'anglais, l'allemand et le latin. J'aurais donc pu vous répondre dès notre première entrevue, mais je voulais vous connaître d'abord, réfléchir ensuite* »⁷¹⁶.

Le capitaine Nemo, polyglotte, érudit, mystérieux, parle les principales langues de son époque. Mais il pratique également un idiome inconnu qui surprend autant le narrateur que le lecteur. Celui-là rapporte une phrase du capitaine : « *Elle était ainsi conçue : « Nautron respoc lorni virch. » Ce qu'elle signifiait, je ne saurais le dire* ». Dans un manuscrit plus ancien du roman il est possible de lire une variante ainsi écrite : « *Nautron restoll loui virch* »⁷¹⁷.

Quelle signification donner à ces mots ? Est-ce une pure invention linguistique de Jules Verne ? S'est-il servi du latin, du français, d'autres langues pour composer ces mots et organiser la phrase ? Ou s'agit-il tout simplement d'une facétie de l'auteur ? Aujourd'hui encore personne ne sait répondre à cette interrogation.

C'est encore à un personnage secondaire de l'aventure que l'on doit l'une des remarques les plus pertinentes. Conseil, l'assistant du professeur Aronnax, déclare, après les multiples tentatives infructueuses de son maître : « *Voilà le désagrément de ne pas savoir toutes les langues, répondit Conseil, ou le désavantage de ne pas avoir une langue unique !* »⁷¹⁸.

⁷¹⁵ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre VIII, Première partie « *Mobilis in mobile* ».

⁷¹⁶ *Ibid.*, Chapitre X, Première partie « *L'homme des eaux* ».

⁷¹⁷ Butcher Bill (traduction de). *Twenty thousand leagues under the seas* (Verne Jules), Oxford : Oxford University Press, 1998. p. 405-406 (explanatory notes).

⁷¹⁸ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre VIII, Première partie « *Mobilis in mobile* ».

On ne manquera pas de rappeler que le roman est publié en 1869-70, soit 10 ans avant la création du volapük et 18 ans avant l'invention de l'espéranto. L'invention linguistique de Jules Verne préfigure une situation qui ne sera effective que quelques années plus tard, même si des tentatives de langues universelles avaient déjà vu le jour aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

Jules Verne fait d'ailleurs deux allusions comiques (voire caustiques) au volapük dans ses *Voyages Extraordinaires* : « *Le président Barbicane, les administrateurs de la nouvelle Société, leurs collègues du Club, furent littéralement conspués. On les qualifia parfois de façon si... gauloise, que ces qualifications ne sauraient être redites pas même en latin pas même en zolapük (sic). L'Europe surtout s'abandonna à un déchaînement de plaisanteries tel que les Yankees finirent par être scandalisés* »⁷¹⁹ ; « *Tout se fera un jour, tout... ce qui justifiera le vers « Omnia jam fieri quæ posse negabam. » Mon étalage d'érudition latine ne fut guère compris que du major Noltitz, et j'entends M. Caterna dire à sa femme : Ça, c'est du volapük* »⁷²⁰.

Ces deux passages font ouvertement référence au volapük et non à l'espéranto (ce qui aurait été possible vu la date d'écriture des romans), car l'auteur n'estime guère cette autre langue artificielle, trop complexe à apprendre, à l'inverse de l'espéranto pour laquelle il avait commencé l'écriture d'un roman. Pour Jules Verne, l'invention linguistique doit unir les hommes, favoriser les échanges, faciliter la communication.

L'invention linguistique de Jules Verne dans *Vingt mille lieues sous les mers* renforce le mystère d'un personnage, d'un équipage, d'une histoire hors du commun. Amateur de calembours et autres jeux de mots, Jules Verne sait jouer avec la langue : virtuosité et fantaisie linguistiques sont aussi les nécessaires ingrédients du merveilleux⁷²¹. Et l'une des plus belles illustrations de ce jeu linguistique apparaît dans un conte peu connu du grand public : *Frritt-Flacc* (1884). Dans ce conte fantastique et étrange, Jules Verne décrit un médecin que la cupidité met face à sa propre mort⁷²².

⁷¹⁹ Verne Jules. *Sans-Dessus-Dessous* (1889). Chapitre XX, « *Qui termine cette curieuse histoire aussi véridique qu'in vraisemblable* ». Le « *zolapük* » est un jeu de mots réalisé par l'auteur qui mélange ici « *Zola* » (l'homme de lettres) avec « *pük* » (de volapük).

⁷²⁰ Verne Jules. *Claudius Bombarnac* (1892). Chapitre XI.

⁷²¹ Dupuy Lionel. *Drôle de Jules Verne ! Humour, ironie et dérision dans l'œuvre de Jules Verne, op. cit.*

⁷²² Comment ne pas penser ici à la fin du roman d'Oscar Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray* (1890/91, pour la première publication) ou encore William Wilson de Poe ?

2 - *Frritt-Flacc* (1884)

Vingt mille lieues sous les mers n'est pas le seul roman où se manifeste l'habileté du conteur. Voici les premières lignes de *Frritt-Flacc* :

« *Frritt !... c'est le vent qui se déchaîne. Flacc !... c'est la pluie qui tombe à torrents. Cette rafale mugissante courbe les arbres de la côte volsinienne et va se briser contre le flanc des montagnes de Crimma. Le long du littoral, de hautes roches sont incessamment rongées par les lames de cette vaste mer de la Mégalocride.*

Frritt !... Flacc !...

[...]

Comme un phare, d'une portée de cent cinquante kertsés, le Vanglor signale le port de Luktrop aux caboteurs, felzanes, verliches ou balanzes, dont l'étrave scie les eaux de la Mégalocride. »

L'invention linguistique participe ici de l'imaginaire d'un territoire aussi mystérieux qu'insolite. La sonorité de ces mots étranges, si elle surprend, demeure cependant mélodieuse et invite au voyage. Il nous importe peu de savoir quelle réalité se cache derrière ces mots inconnus. Car le résultat est saisissant : dès l'amorce du récit nous sommes transportés dans un autre monde, une autre géographie, une autre langue : l'*ailleurs* géographique repose sur l'*ailleurs* linguistique. Cette liberté de ton, ce non-académisme littéraire et cette volonté manifeste de s'affranchir des codes en vigueur, permettent à Jules Verne de saisir avec plus de précision la réalité du quotidien. L'auteur transpose son récit dans un univers étrange, fantastique, qui renforce le tragique de la situation. Car le médecin, qui renie ici son serment d'Hippocrate, fait route vers sa propre mort. La circularité du voyage est absolue, saisissante dans ce récit digne de Poe ou d'Hoffman. Par son comportement, le médecin précipite sa propre destinée. Mais il ne le sait pas.

Un volcan en arrière-plan domine la scène éclairant de son feu le passage du médecin vers les enfers. Le mythe prend force par le truchement d'une structure récurrente dans l'univers de Jules Verne. Le volcan s'appelle ici le « *Vanglor* » : quelle signification donner à ce nom ? N'est pas Œdipe qui veut. Face au Sphinx, la réponse qu'il donne n'est pas la bonne. Si le mythe éclaire l'homme, il peut également le conduire face à sa propre mort. Le volcan signe cette mort qui plane au-dessus de cet homme cupide. C'est ainsi que les « non » répétés par le docteur aux sollicitations des différentes femmes venues lui demander son aide vont

l'expédier dans les ténèbres de l'enfer, de son propre enfer : la haine de l'autre finit toujours par tuer, *a fortiori* lorsque l'on est médecin⁷²³.

Les mots, la langue (les langues) permettent de parler, de décrire le monde, mais également de l'inventer, de le réinventer, de le créer *ex-nihilo*. Dans ce conte fantastique, le romancier met en scène le thème du double, un double qui rappelle l'évidente parenté entre Aronnax et Jules Verne, le portrait de ce dernier ayant servi à l'illustrateur pour représenter le narrateur du roman⁷²⁴.

L'exemple de l'inscription (avortée) de l'espéranto dans le tout dernier récit de Jules Verne illustre la « babélisation » du projet vernien. Pour avoir péché par orgueil, la dispersion des langues entrave désormais la communication entre les hommes. Ainsi, pour décrire l'*ailleurs*, les seuls mots de la langue française ne suffisent pas à l'auteur pour exprimer la complexité. Il faut alors en inventer d'autres, en composer (nous-même avons procédé à des néologismes dans cette thèse pour décrire les caractéristiques de l'univers vernien). Il faut également convoquer les racines grecques et latines de notre langue pour pouvoir exprimer autrement cet *ailleurs* géographique (rappelons-nous Virgile / Hugo). L'*ailleurs* linguistique permet à Jules Verne de parler, d'écrire, de décrire, de créer son *ailleurs* géographique. La construction du récit vernien est alors indissociable du projet géographique retenu : faire une « *géographie universelle pittoresque* ». Mais ce projet totalisant est aussi typique du mythe de Babel. S'il est ambitieux, il est également impossible à achever. L'exemple de l'espéranto est symbolique à cet égard.



Document 19 : Le thème du double chez Jules Verne :

De l'auteur à son personnage, ou quand Jules Verne se confond avec le Professeur Aronnax

⁷²³ Dupuy Lionel. « Du Voyage au centre de la terre (1867) à Frritt Flacc (1884). Aux origines de la vie... et de la mort ». In : *Revue Jules Verne*, n° 30. 2009 [à paraître].

⁷²⁴ Document 19 : Le thème du double chez Jules Verne : De l'auteur à son personnage, ou quand Jules Verne se confond avec le Professeur Aronnax. © Musée Jules Verne de Nantes pour la photographie.

B) - La babélisation du projet vernien : une « géographie universelle pittoresque »

1 - De la Tour de Babel à la Tour de Jules Verne

Envisagé dans sa globalité et dans sa complexité, le corpus des *Voyages Extraordinaires* nous apparaît finalement comme un projet « babélisant », totalisant. Masataka Ishibashi souligne dans sa thèse que « Voyage au centre de la Terre et De la terre à la lune établissent la base de tous les Voyages extraordinaires qui suivent. Ils convainquent Hetzel (et Verne) que le projet géographique totalisant et pédagogique ne peut pas être autrement que romanesque »⁷²⁵.

Pour décrire l'ambition vernienne, il est possible de la rapprocher de la représentation graphique du puissant mythe de la construction de la Tour de Babel. À chaque étage de la Tour correspond la rédaction, la composition et la publication d'un roman. La Tour de Jules Verne comprend ainsi dans notre analogie 62 étages. Plus l'auteur publie de romans (qui couvrent chacun une partie bien précise d'un territoire, connu et/ou inconnu), plus l'auteur se détache de la Terre. Envisagé allégoriquement, le sujet prend de plus en plus de distance avec son objet d'étude. Les étages de la Tour de Babel rappellent aussi la circularité de chaque *Voyage Extraordinaire*. Celle-ci, comme figure géographique, permet de voyager dans l'espace, mais également dans le temps, de le remonter. Par cette ambition, l'auteur procède finalement à un retour aux sources qui lui permet d'approcher le cœur du savoir géographique. Dans notre analogie, le cœur des *Voyages Extraordinaires* est donc cette colonne vertébrale, cet axe central (un autre « point suprême »), avec laquelle les étages les plus hauts tendent à fusionner : les derniers romans de Jules Verne, parce qu'ils reposent sur des écrits antérieurs (ceux de l'auteur lui-même, mais également ceux des auteurs qui l'ont inspiré) incarnent dans le cadre du projet retenu le savoir géographique absolu, celui qui est le plus distancié entre l'homme et la Terre, entre le sujet et l'objet. Un *Voyage Extraordinaire* ne peut se concevoir tout seul : il faut le replacer dans le cadre du corpus dont Jules Verne a toujours reconnu que l'ambition principale était d'en faire sa « géographie universelle pittoresque »⁷²⁶. Cette réflexion se rapproche de celle faite par Marc Brosseau : « Afin de reconstituer - le mot est sans doute fort - la géographie imaginaire de Bukowski, il faut travailler par accumulation progressive de traces fugitives, par recouplement des œuvres et des genres [...] C'est ainsi en rapport avec l'ensemble que l'on peut comprendre le sens des

⁷²⁵ Ishibashi Masataka. *Description de la Terre comme projet éditorial. Voyages extraordinaires de Jules Verne et système de l'éditeur Hetzel*, op. cit., p. 91.

⁷²⁶ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, op. cit., p. 123.

parties. Mais l'ensemble n'est plus le roman en tant qu'enceinte fermée, [...], mais bien l'œuvre comme ensemble ouvert »⁷²⁷.

Cette colonne vertébrale, commune à tous les étages, donc à tous les romans, c'est l'imaginaire géographique, cette dimension qui traverse l'intégralité des *Voyages Extraordinaires* et des autres romans, contes et nouvelles périphériques à ce corpus préalablement défini. La Tour de Babel est une Tour mythique, imaginaire ; les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne sont réels (dans leur écriture), mais imaginaires dans les récits qu'ils proposent. Le mythe de l'un alimente puissamment la réalité de l'autre pour aboutir à un corpus « babélisé », totalisant, absolu, atemporel et universel. Le voyage au centre de Babel permet de voir l'armature interne de l'édifice⁷²⁸ : il contribue à définir les structures anthropologiques de l'imaginaire géographique vernien⁷²⁹.

Symboliquement, l'inscription de l'imaginaire Mission de Santa-Juana au cœur du demi-cercle défini par le déroulement hydrographique de l'Orénoque permet d'illustrer l'accès à cette colonne vertébrale qu'est l'imaginaire géographique dans les *Voyages Extraordinaires*.

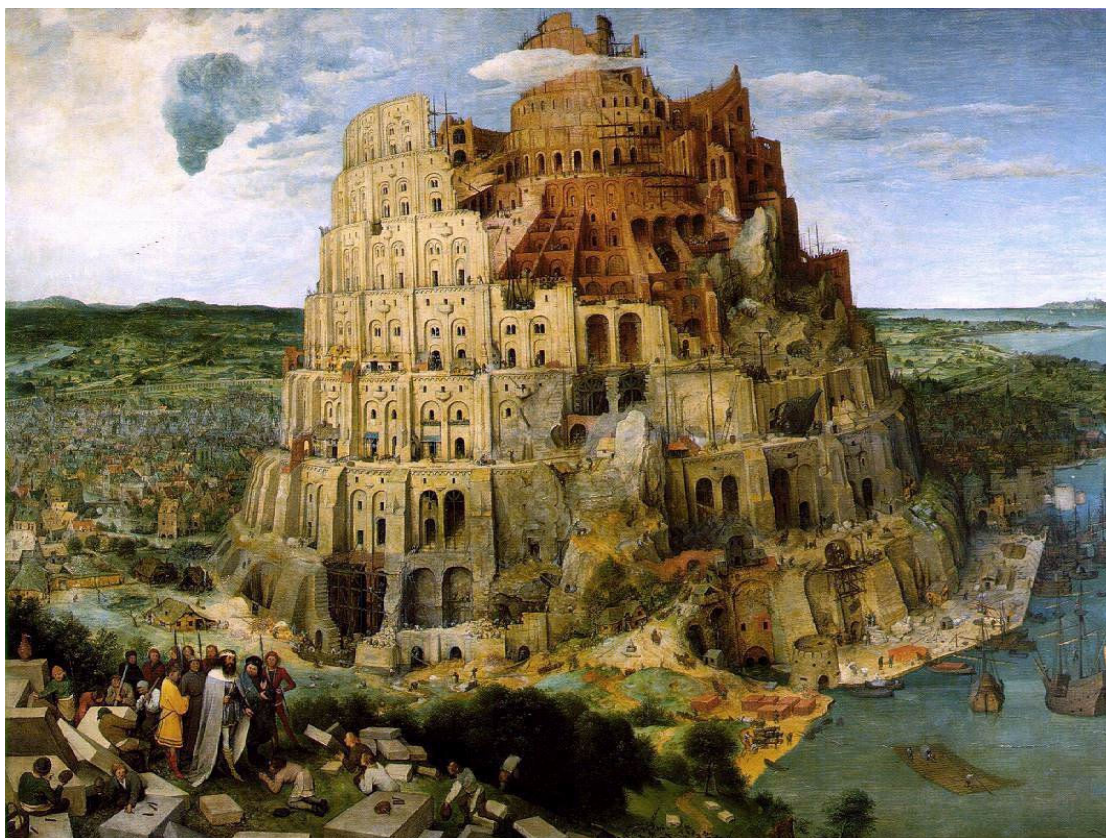
L'espéranto, dans les *Voyages Extraordinaires*, aurait probablement pu permettre à Jules Verne de placer une des toutes dernières pièces à cet édifice géographique (la Tour de Babel n'est pas sans rappeler un volcan prêt à s'écrouler), littéraire (la circularité que nous évoquions précédemment), linguistique (la métaphore permet ce voyage imaginaire) et mythique (le *merveilleux géographique*). Les 62 *Voyages Extraordinaires* représentent une Tour de Babel dont le sommet aurait pu être constitué par un roman évoquant cette langue universelle qu'est l'espéranto : *Voyage d'études*. Jules Verne ne reconnaissait-il pas d'ailleurs avoir « [...] essayé d'atteindre un idéal de style »⁷³⁰ ? Et l'espéranto, comme langue artificielle et universelle, aurait pu aussi résoudre l'antinomie résultant de la multiplication des langues imposée par Dieu suite à l'édification de cette Tour. L'analogie de la Tour de Babel, telle que nous l'envisageons ici, suppose que la stabilité de l'édifice repose sur l'utilisation d'une langue commune. Celle-ci doit résoudre toutes les antinomies et permettre d'envisager symboliquement l'ensemble des *Voyages Extraordinaires* comme le « *point suprême* » absolu que Jules Verne souhaitait créer.

⁷²⁷ Brosseau Marc. « L'espace littéraire en l'absence de description. Un défi pour l'interprétation géographique en littérature », *op. cit.*, p. 427. Il faut noter cependant une différence fondamentale : Bukowski est avare de descriptions dans ses différents textes (*topos*), ce qui n'est absolument pas le cas de Jules Verne.

⁷²⁸ « Voyage au centre de Babel ». In : Centre Culturel Nantes Espéranto, 2005. <http://nantes.esperanto.free.fr/julovern/index.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

⁷²⁹ Document 20 : Pieter Bruegel l'Ancien. *La Tour de Babel*. © Kunsthistorisches Museum de Vienne.

⁷³⁰ Sherard Robert. « Jules Verne, sa vie et son travail racontés par lui-même », *op. cit.*, p. 92.



Document 20 : Pieter Bruegel l'Ancien. *La Tour de Babel* (1563)

2 - L'onomastique vernienne ou la production d'un espace imaginaire

Comme nous l'avons montré précédemment, la géographie présente dans les *Voyages Extraordinaires* relève souvent du mythe, du symbole, de l'extraordinaire, de l'imaginaire, de l'exotisme. Pour rendre compte de cette géographie complexe, Jules Verne n'hésite pas à « bricoler » parfois les outils fournis par la langue pour construire l'appareillage nécessaire à la transmission de ce savoir géographique imaginaire. Calembours, jeux de mots, anecdotes ponctuent régulièrement le récit. L'onomastique des personnes et lieux présentés dans les *Voyages Extraordinaires* apporte un nouvel éclairage sur le récit, ou comment le lexique parvient-il à construire des lieux, des espaces dignes d'être cartographiés dans une géographie imaginaire, une géographie de l'*ailleurs* ?

Quelques exemples, parmi les plus connus, illustrent ce procédé. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, on ne sait rien du capitaine Nemo. Le mystère est renforcé par un nom emprunté au pronom indéfini latin (Nemo = « *personne* »). Quant à son sous-marin, le Nautilus, nous avons montré précédemment à quelles références poétiques et mythiques il

renvoie. Ce dernier est d'ailleurs « *Mobile dans l'élément mobile !* » (*Mobilis in mobile*⁷³¹). Afin de mettre à la mesure du mythe cette redoutable et surprenante production de la modernité (un sous-marin avec de telles dimensions pour l'époque est inconcevable techniquement), Jules Verne puise dans les fonds latins et grecs de la langue française pour mythifier le personnage et son engin. Nemo, ce « *deus in machina* », voyage littéralement dans le mythe par le truchement d'un *merveilleux technique* (le Nautilus) et d'un *merveilleux géographique* (les fonds sous-marins). Le Sphinx peut être de glace chez Jules Verne ; ici il est technique et incarné par un homme inquiétant et imprévisible. Le professeur Aronnax déclare au sujet de Nemo : « *Je le considérais avec un effroi mélangé d'intérêt, et sans doute, ainsi qu'Œdipe considérait le sphinx* »⁷³². L'inquiétude accompagne toujours le voyage vers l'extraordinaire, elle permet d'ancrer ce dernier dans les esprits.

Deux autres grands romans associent la trame géographique du récit à la construction et à l'origine des noms des personnages principaux :

- Dans *Voyage au centre de la Terre*, le narrateur de l'aventure est Axel. C'est autour de lui que gravitent les différents protagonistes indispensables à la réalisation de cette mission improbable. Axel, par son prénom, rappelle l'axe de la terre. Au milieu de cet axe se trouve le centre de la terre. Axel symbolise par son prénom ce « *point suprême* » absolu que les héros projettent d'atteindre. Symboliquement et initiatiquement parlant, le récit révèle progressivement la transformation de ce personnage timoré en jeune homme accompli. Le jeune Axel peut dès lors épouser Graüben qui attend avec impatience son retour : « *Va, mon cher Axel, va, me dit-elle, tu quittes ta fiancée, mais tu trouveras ta femme au retour* »⁷³³.

Nous avons montré dans une étude précédente comment l'îlot Axel, qui se situe en pleine Mer Lidenbrock (dans le voyage souterrain), se localise exactement sous la ville de Hambourg, là où justement Graüben attend Axel. Cette rencontre improbable entre les futurs époux prend curieusement un tour plus scabreux lorsque l'on y associe la symbolique du nom de Graüben : ce dernier vient de la déformation du terme d'origine allemande « *graben* » qui signifie, en géologie « *fossé d'effondrement* ». La représentation graphique de l'îlot Axel met en évidence les jaillissements d'un geyser : sous le fossé d'effondrement symbolisé par

⁷³¹ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre VIII, Première Partie. Jules Verne corrige par la suite son expression par « *Mobilis in mobili* » (et non « *mobile* ») afin de tenir compte d'une remarque faite en 1875 par le grammairien Jules Quicherat : « *Mon cher Hetzel, M. Vernes (sic) se trompe, et vous êtes dans le vrai. Les adjectifs en bilis ne sont pas de ceux qui admettent la double terminaison à l'ablatif. Il n'en ont qu'une : celle en i. Ce n'est pas vous et moi seulement qui le disons : c'est tous ceux qui passent leur vie à faire du latin, et mon frère en premier dont j'ai eu soin à prendre l'avis quant à ce. Tout à vous, J. Quicherat* » (BnF, NAF 16985, f° 206).

⁷³² Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre X, Première Partie.

⁷³³ Verne Jules. *Voyage au centre de la Terre*, 1867. Chapitre VII.

Graüben se loge un geyser en éruption⁷³⁴. La géologie et la vulcanologie s'accompagnent ici d'une évidente symbolique sexuelle. Le « *point suprême* » est finalement atteint à partir de l'îlot Axel où, au retour de ce dernier, le voyage s'inverse⁷³⁵. Quant au professeur Lidenbrock, son nom pourrait venir de la déformation de deux mots allemands : « *Lid* » (« *paupière* ») et « *brocken* » (« *briser* »), ce qui littéralement donne « *briseur de paupières* » (avec permutation de la syllabe « *en* »), donc celui qui fait voir le monde, la vérité, la réalité de ce monde extraordinaire à Axel, autour duquel tout tourne⁷³⁶. Le centre de la terre dans le roman est Axel : s'il est géographique, il est tout autant rhétorique.



Document 21 : L'îlot Axel, un geyser en éruption

- Dans *Le Tour du monde en quatre-vingt jours*, Phileas Fogg, Passepartout, Fix et Aouda sont tous des noms qui éclairent la structuration et la logique du roman. Dans un entretien datant de 1903, Jules Verne reconnaît : « *Oui, je leur attache une certaine importance, dit-il, et quand j'ai trouvé « Fogg », j'étais très content et très fier. Ce fut un grand succès. On a considéré cela comme une véritable trouvaille. Et pourtant Fogg - le mot fog - ne veut rien dire d'autre que brouillard. Mais c'est surtout le « Phileas » qui a donné*

⁷³⁴ Document 21 : L'îlot Axel, un geyser en éruption. L'illustration est tirée du roman.

⁷³⁵ Dupuy Lionel. *Ubiquité temporelle et imaginaire géographique. Voyage au centre de la terre, op. cit.*

⁷³⁶ Compère Daniel. *Un voyage imaginaire de Jules Verne. Voyage au centre de la terre*. Archives des Lettres Modernes, n° 2, 1977. p. 35.

une telle valeur à cette création. Oui, les noms ont une certaine importance. Regardez comment Balzac a merveilleusement baptisé ses personnages »⁷³⁷.

Philéas est un géographe grec du V^{ème} siècle avant J.C. auteur d'un périple méditerranéen (la Méditerranée représentait alors un monde fini pour les grecs). Philéas avait déjà écrit, fait le tour du monde, le tour de son monde. Dans une première version du manuscrit, Fogg s'écrivait « Fog », littéralement « *le brouillard* » en langue anglaise. Si Fogg ne voit rien de ce qui se produit autour de lui (même l'amour que lui porte la princesse Aouda), il voit cependant bien *devant* lui, n'ayant qu'un objectif, faire le tour du monde en un temps donné.

Passerpartout, littéralement celui qui passe partout, est un vrai « *débrouillard* », celui qui débrouille les incidents - ou qui parfois les provoque. C'est grâce à lui que sera sauvée du bûcher la princesse Aouda, dont le nom est tiré d'une région historique du nord de l'Inde appelée « *Aoudh* » (un « *h* » remplace le « *a* » final).

L'inspecteur Fix est une figure allégorique de la mort. Par son nom, il symbolise l'arrêt du temps, c'est-à-dire cette volonté de « fixer » en un lieu précis Phileas Fogg dont il pense que le voyage n'est qu'une fuite en avant (suite au cambriolage d'une banque qu'il aurait réalisé juste avant le départ de Londres). Fogg est accusé de vol ; l'inspecteur le poursuit, profitant de la présence de nombreuses colonies anglaises sur le chemin du prétendu voleur pour recevoir les mandats d'arrêt nécessaires à l'exécution de son devoir. Mais ces derniers arrivent toujours en retard. Le temps joue avec Fogg (et contre Fix), plus que l'espace, contrairement à l'idée première née spontanément du titre du roman.

D'autres personnages des romans de Jules Verne illustrent ce procédé, ces jeux avec la langue française. Dans *Robur-le-Conquérant* (1886), le personnage principal, Robur, est synonyme de « *force* » (littéralement, en latin). Oncle Prudent, dans le même roman, est un clin d'œil au véritable oncle de l'auteur. Dans *Hector Servadac* (1877) le héros du roman éponyme tire la construction de son nom d'un anagramme (*Hector = Torche*⁷³⁸) et d'un palindrome (*Cadavres*, à lire à l'envers), d'où la reconstruction : *Torche Cadavres*. Ce nom prend tout son sens lorsqu'on sait que l'aventure se déroule sur une comète nommée *Gallia* (la France) par le professeur *Palmyrin Rosette*. Le nom de celui-ci renvoie à la célèbre cité syrienne (Palmyre) et à la pierre de Rosette qui a permis à Champollion de déchiffrer les hiéroglyphes.

⁷³⁷ Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905, op. cit.*, p. 200.

⁷³⁸ Un autre anagramme célèbre dans l'œuvre de Jules Verne est le clin d'œil réalisé par l'auteur en créant le personnage de Michel Ardan, anagramme de Nadar, l'aéronaute, photographe et ami du romancier.

Terminons cette parenthèse onomastique par une nouvelle qui donne libre cours à la fantaisie : *Une fantaisie du docteur Ox* (1874). Dans cette nouvelle burlesque, le docteur Ox et son assistant Ygène (OxYgène) réveillent une ville endormie en diffusant de l'oxygène en grande quantité. Le rythme du temps s'accélère : « *Où les andante deviennent des allegro et les allegro des vivace* » (chapitre VII).

C) - Une géographie à la recherche de nouveaux « points suprêmes »

1 - « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne »

Dans son *Essais sur les modernes*, Michel Butor évoque ces différents « points suprêmes » que l'on retrouve dans les *Voyages Extraordinaires*. Le titre de cette section est emprunté directement à l'essai qu'il a publié pour la première fois en 1949. Îles, grottes, comètes, Lune, sous-marin, villes souterraines, pôles, volcans, centre de la terre, sources d'un fleuve, chutes d'eau, etc. constituent autant de « points suprêmes » que l'écrivain-géographe met en scène dans ses romans. Ils sont ce point ultime, sublime, suprême que le héros vernien veut atteindre. Ils évoquent cette géographie extraordinaire, ce monde parallèle, cet univers où l'homme peut commercer avec les dieux : « *Décrire les mondes connus, cela semble fort clair et fort simple dans le positif XIX^{ème} siècle ; si, d'autre part, quelqu'un tient à nous présenter des mondes inconnus, pour la raison lumineuse qu'ils n'existaient pas avant d'être contés, il nous apporte de cette façon un imaginaire théoriquement pur qui peut être plaisant, en tous les cas parfaitement gratuit et réconfortant. Mais quelle est cette manière de mêler les deux domaines, de passer si insensiblement de l'un à l'autre que l'on ne peut plus savoir où se trouve la limite entre l'imaginé et l'appris ? Le rêve accompagne et suit la description la plus positive sans que la moindre faille se produise entre eux deux* »⁷³⁹.

Comme nous l'avons vu précédemment, atteindre le « point suprême » c'est résoudre les antinomies. L'oxymore vernien assure rhétoriquement cette (ré)-solution : « *On le voit : le pôle signifie bien ce point central dont parlait Breton, d'où le jour et la nuit, le ciel et la mer cessent d'apparaître contradictoires* »⁷⁴⁰. La référence à André Breton renvoie à l'idée même

⁷³⁹ Butor Michel. « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *op. cit.*, p. 40.

⁷⁴⁰ *Ibid.*, p. 65. Jules Verne joue très souvent avec les antinomies dans ses romans. Que l'on pense ainsi au combat du feu et de la glace au pôle nord (*Voyages et aventures du capitaine Hatteras*), à la mer intérieure illuminée (*Voyage au centre de la Terre*), la journée gagnée en voyageant vers l'est (*Le Tour du monde en quatre-vingts jours*), les aurores boréales qui dans les nuits glaciales du cercle polaire arctique (*Le Pays des fourrures*), le volcan qui éclaire les vestiges cachés de l'Atlantide (*Vingt mille lieues sous les mers*), etc.

du merveilleux qui traverse aussi bien l'œuvre de Jules Verne que celle du chef de file du surréalisme, à quelques nuances près évidemment⁷⁴¹.

Le travail du géographe est de déchiffrer le monde. On comprend mieux la présence soutenue des cryptogrammes dans les récits verniens. Ils sont révélateurs de la tâche à accomplir. Le travail que nous avons réalisé dans cette thèse ressortit à la même logique : déchiffrer les mondes de Jules Verne, qu'ils soient connus et/ou inconnus. Ce travail sur le récit, le discours, la rhétorique ouvre enfin une problématique d'ordre pédagogique, didactique et épistémologique : comment est-il possible aujourd'hui d'intéresser le public à la géographie, d'enseigner autrement cette discipline qui rebute tant d'élèves, notamment en collège et lycée ?

« *Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le ré-inventer (trop de gens bien intentionnés sont là aujourd'hui pour penser notre environnement...), mais de l'interroger, ou, plus simplement, de le lire ; car ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie* ». Cette citation de Georges Perec résume la situation actuelle⁷⁴². Comment est-il possible aujourd'hui d'interroger autrement l'espace ? La réponse à cette question, au cœur de la recherche géographique, ne peut faire l'économie de l'imaginaire et de l'analyse des textes littéraires. Atteindre le nouveau « *point suprême* », cette quête du Graal, c'est aujourd'hui trouver les moyens de sublimer l'écriture. Sublimer un lieu, un territoire, un espace, c'est révéler ce qu'il ne montre pas, ou ce que l'on ne voit pas (d'où la distinction *topos / chôra*).

Le recours à l'imaginaire permet cette approche longtemps délaissée car exclue du champs scientifique. C'est ainsi que dans les manuels d'histoire du Secondaire il est désormais conseillé de passer par l'imaginaire pour rendre compte de la complexité d'un événement historique : « *Cliquez sur l'imaginaire. L'Histoire ne serait pas complète si elle n'avait investi aussi le champ de l'imaginaire [...] Événement, rythme, imaginaire. Trois entrées qui se répondent. Trois pièces d'un même puzzle à assembler. Trois fenêtres ouvertes sur des mondes à découvrir* »⁷⁴³.

Atteindre un « *point suprême* », c'est être capable, pour l'auteur, de sublimer l'écriture et l'espace. Cette transformation (par le truchement du *merveilleux géographique*) permet d'évoquer l'*ailleurs*, l'*autre*, la face cachée que l'on ne voit jamais : « *À quel degré*

⁷⁴¹ « Merveilleux et surréalisme ». In : *Mélusine*, n° XX, Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme. L'âge de l'homme éd., 2001. 351 p.

⁷⁴² Perec Georges. *Espèces d'espaces*. Paris : Galilée, 2000. 185 p.

⁷⁴³ Gaillard J.-M. *Histoire 1^{ère} S*. Paris : Bréal éd., 2003. Préface de l'auteur.

m'émerveillaient les beautés de ces régions nouvelles, je ne saurais l'exprimer »⁷⁴⁴. À l'époque de Jules Verne, les nombreuses parties blanches sur les mappemondes activaient naturellement l'imaginaire, les représentations de ces mondes inconnus. Aujourd'hui, la technologie permet d'englober d'un seul regard le monde dans son intégralité.

Comment faire rêver de nos jours avec une discipline où les angles morts de la connaissance semblent se réduire à une peau de chagrin ? Se poser la question, c'est faire un constat d'échec. Mais l'échec n'est pas là. L'intérêt des géographes pour l'étude de l'imaginaire montre que de nos jours aussi nous sommes capables de revenir aux fondamentaux de la construction de notre discipline. Rechercher (géographiquement et littérairement) les sources de l'Orénoque, c'est atteindre un « *point suprême* », c'est réfléchir sur les sources d'un fleuve dont le cours n'est pas linéaire : « *Le passage du réel à l'imaginaire se fait insensiblement puisque la nature elle-même rêve et que l'homme finit par réaliser ces rêves mêmes, à moins grande échelle peut-être, avec moins de grandeur, mais plus parfaitement pourtant : il les achève, et il leur donne leur véritable fin. Il accomplit les promesses qui sont inscrites à l'intérieur des choses* »⁷⁴⁵. La littérature et l'imaginaire peuvent être considérés comme de nouveaux « *points suprêmes* » de la Géographie, de nouveaux espaces à étudier, analyser, transmettre.

Dans les analyses que nous avons faites des romans de Jules Verne, nous avons vu que la métaphore apparaît comme un « *point suprême* » de la littérature (dans son expression rhétorique), le volcan comme un « *point suprême* » de la géographie (dans sa dimension symbolique et mythique) et la circularité permet de mieux circonscrire les limites « *suprêmes* » et symboliques qui assurent le passage d'un monde à l'autre (par exemple l'île, entre terre et mer). Jules Verne, par l'imaginaire, l'ubiquité temporelle et géographique, résout dans ses romans de nombreuses antinomies, permettant la fusion de l'*ici* avec l'*ailleurs*. Élisabeth Falgon souligne que « *l'ubiquité est installée sur des racines profondes, qui se nourrissent à des sources paradoxalement opposées, des mythes primitifs aux grands récits modernes, les premiers intégrant l'ici et l'ailleurs dans une même unité, les seconds les dissociant. La réflexion contemporaine tendrait vers la recherche d'une réunification sur des bases scientifiques cette fois-ci, c'est-à-dire en tenant compte des apports de la modernité sur les notions de sujet et d'objet* »⁷⁴⁶.

⁷⁴⁴ Verne Jules. *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-70). Chapitre XIII, Seconde Partie.

⁷⁴⁵ Butor Michel. « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *op. cit.*, p. 41.

⁷⁴⁶ Falgon Élisabeth. « L'ici et l'ailleurs. Les mots pour le dire ». In : Hegoa, n° 18, 1995. p. 27.

Il est également intéressant de préciser la distinction à faire entre trois types de « *points suprêmes* » dans les *Voyages Extraordinaires* :

- Les premiers, que nous avons surtout étudiés, sont fixes, immobiles. Ce sont toujours des lieux qui invitent à l'émerveillement : la Mission de Santa-Juana, le voyage au centre de la terre, le volcan au pôle nord, le Sphinx aimanté au pôle sud, etc. Ces « *points suprêmes* » immobiles ressortissent toujours au *merveilleux géographique*.

- Les seconds sont une variante des premiers. Ce sont des « *points suprêmes* » qui apparaissent immobiles mais qui en réalité se déplacent (sans que l'homme puisse agir). Pensons notamment à cette lentille de glace mouvante dans *Le Pays des fourrures*, à la jangada dans le roman éponyme ou encore à la comète Gallia dans *Hector Servadac*. Le décor défile derrière ou autour de ces points apparemment fixes, comme dans une pièce de théâtre.

- Les troisièmes ressortissent essentiellement au *merveilleux technique*, mais ils évoluent toujours au sein d'un espace, dans un décor qui lui, ressortit toujours au *merveilleux géographique*. Ce sont des « *points suprêmes* » mobiles. Les exemples sont évidemment le Nautilus (mobile dans l'élément mobile), le ballon Victoria dans *Cinq semaines en ballon*, l'Albatros de *Robur-le-Conquérant*, etc.

Ces différents « *points suprêmes* » rythment les voyages dans l'espace et dans le temps. Ils permettent également d'identifier les principales structures anthropologiques de l'imaginaire géographique vernien. Ils évoquent ces *ailleurs* qui font rêver, qui stimulent notre imaginaire, ouvrent sur le rêve. Pour Michel Butor, la modernité commence avec Baudelaire, Dostoïevsky, Mallarmé, et bien sûr Jules Verne. Raison pour laquelle il est intéressant de se repencher sur cet « *âge d'or* » d'une littérature en prise directe avec les réalités de la société, d'une littérature capable de nous transporter *ailleurs*. Aujourd'hui, il manque un support à l'écriture et à la transmission du savoir géographique. La (re)lecture des romans de Jules Verne invite le géographe à considérer la littérature et l'imaginaire comme de nouveaux terrains d'études, susceptibles de nous aider à renouer ce lien brisé entre une discipline et son public.

2 - Les structures anthropologiques de l'imaginaire géographique vernien

La lecture géographique que nous avons proposée du roman *Le Superbe Orénoque* constitue pour nous un exemple type de la construction vernienne de l'imaginaire géographique. Ainsi, et comme nous avons essayé de le montrer dans cette dernière partie, Jules Verne procède à l'identique lorsqu'il écrit ses autres récits. Métaphores, volcans, circularité sont des structures récurrentes de l'imaginaire géographique vernien. Elles

permettent également, par l'analyse que nous en avons faite (à la fois géographique, mais aussi symbolique, mythique et littéraire), de distinguer les étapes de la construction du roman et les modalités de l'imaginaire chez le romancier. Le titre de cette section est tiré de l'ouvrage de Gilbert Durand : *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*⁷⁴⁷. Le développement qui suit est inspiré directement des travaux et de la théorie de l'auteur que nous avons appliqués au corpus des *Voyages Extraordinaires*⁷⁴⁸.

Ces étapes, ces structures, nous avons essayé de les exprimer au travers d'un schéma qui, pour réducteur qu'il paraisse, n'en perd pas pour autant sa valeur pédagogique. Nous considérons qu'il est possible de dégager quelques grandes structures anthropologiques de l'imaginaire géographique vernien⁷⁴⁹. Ces dernières se décomposent en deux grands ensembles : celles qui traversent l'ensemble des *Voyages Extraordinaires*, et celles qui sont directement liées à l'espace géographique retenu par l'auteur.

À l'image de Jules Verne qui a souvent recours à la métaphore pour expliciter une description, nous tentons à notre tour l'exercice pour rendre compte de notre lecture de la construction vernienne d'un *Voyage Extraordinaire*. Dans cette métaphore, l'espace géographique et littéraire (vernien) est composé de différentes strates géologiques qui témoignent du processus de sédimentation à l'œuvre dans la construction d'une forme géographique complexe : les *Voyages Extraordinaires*. À la « géologie », nous associons le processus ; à la « géographie », la forme. La géographie rend compte, par l'analyse de ses formes (réelles et/ou imaginaires, mythiques et/ou symboliques) de ces processus géologiques souterrains qui permettent à l'ensemble de prendre forme, de faire sens, d'exister. Cette métaphore permet également d'illustrer la complexité du fonctionnement du couple *topos / chôra*.

Ce voyage au centre du roman vernien (d'où notre lecture du *Voyage au centre de la Terre*) est riche d'enseignements. Au principe de tout il faut reconnaître l'espace kantien, « *forme pure de l'intuition sensible* ». Au-dessus, l'espace géographique que l'on appréhende directement est un espace d'abord physique, composé de montagnes, de fleuves, de reliefs divers, d'arbres, etc. La strate suivante évoque ces espaces étudiés notamment par Michel Roux, Mircea Éliade, Gilbert Durand⁷⁵⁰. Ce sont des espaces où s'expriment les mythes les

⁷⁴⁷ Durand Gilbert. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod, 1990. 536 p.

⁷⁴⁸ *Ibid.*, voir notamment les pages 225 et suivantes.

⁷⁴⁹ Document 22 : Les structures anthropologiques de l'imaginaire géographique vernien. L'exemple du roman *Le Superbe Orénoque* (1898).

⁷⁵⁰ Roux Michel. *Géographie et Complexité. Les espaces de la nostalgie*, op. cit. ; Éliade Mircea. *Aspects du mythe*, op. cit. ; Éliade Mircea. *Le Sacré et le Profane*, op. cit. ; Durand Gilbert. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit.

plus anciens, articulant une opposition nette entre l'espace sacré et l'espace profane. Les personnages héroïques de Jules Verne évoluent toujours à l'interface de ces deux espaces. Certains, comme Nemo, deviennent d'ailleurs dans de nouvelles aventures de véritables dieux vivants (*L'Île Mystérieuse*) : ils migrent d'une strate vers l'autre, passent d'une strate récente à une strate plus ancienne, ce qui leur permet d'être mythifiés, donc d'être encore plus proches de cette « terre-mère » où ils vont mourir⁷⁵¹. Lidenbrock, Hatteras, Nemo sont des intermédiaires, des passeurs entre ces deux mondes que le commun des mortels ne peut appréhender sans guide. Ils sont des initiés. Ils savent évoluer dans cette dimension mythique. Ils peuvent traverser autrement l'espace et le temps, car ils font preuve d'ubiquité. Ces trois premiers espaces sont communs à tous *les Voyages Extraordinaires*, c'est sur ces trois premières strates que s'édifient les romans de l'auteur. Nous sommes ici dans les strates de l'ère primaire, celles qui théoriquement ne disparaissent jamais.

À partir de ces strates primaires, Jules Verne en développe de nouvelles, selon le territoire et le thème retenus : nous passons à l'ère secondaire. Concernant l'exemple du roman que nous avons étudié, nous avons dégagé quatre strates majeures. La plus ancienne fait remonter à l'imaginaire classique sud-américain, de l'Eldorado, du Lac Parime (et du mont Roraima). Juste au-dessus, et plus proche de l'auteur, se situe l'aventure, l'expédition (réelle) de Jean Chaffanjon à la recherche des sources de l'Orénoque. La strate suivante se confond avec cette dernière : il s'agit de l'expédition (imaginaire) des héros de Jules Verne à la recherche des sources de l'Orénoque, mais dans la perspective romanesque de retrouver le père de Jean(ne) de Kermor. Ces deux strates tendent à se confondre dans le récit de l'auteur. Enfin, Jules Verne ajoute à ces trois dernières une ultime strate qui a retenu notre attention : l'hypothétique et imaginaire Mission de Santa-Juana, expression la plus évidente de l'imaginaire géographique vernien.

Ces quatre dernières strates sont ponctuelles et variables d'un roman à l'autre. En fonction du territoire retenu, Jules Verne relie son récit à d'autres mythes, d'autres représentations de l'espace, d'autres imaginaires géographiques. Et c'est à ce niveau que les références, les sources utilisées par Jules Verne diffèrent. À l'intérieur de ces strates nous aurions également pu évoquer les sources utilisées par Jules Verne : auteurs et personnages importants comme Jacques Arago, Élisée Reclus, Victor Hugo, Edgar Allan Poe, James Fenimore Cooper.

⁷⁵¹ Durand Gilbert. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 260 et suivantes.

Ces sept premières strates constituent le socle des *Voyages Extraordinaires* (ères primaire et secondaire réunies) : ces sont les structures anciennes (les plus profondes) à partir desquelles Jules Verne va modeler son relief, celui qui donne forme et sens au processus, celui que nous essayons de lire.

Cet espace, cette réalité profonde et souterraine du roman, de l'écriture, du récit, de cet espace géo-littéraire est celui que nous avons étudié. Il relie et associe deux structures complexes (les deux ères géologiques). C'est la raison pour laquelle nous parlons de géologie littéraire à propos de ces strates inférieures ; leur compréhension permet d'accéder à une construction du savoir géographique. Ce voyage au centre de l'espace (et au centre de la terre) est un préalable à la lecture et l'analyse de la partie supérieure de l'édifice : la géographie littéraire, autrement dit comment lire les formes de l'espace géo-littéraire qui se dessinent à partir des strates des ères plus récentes (tertiaire et quaternaire).

À partir de ce niveau, six nouvelles strates apparaissent. À travers l'exemple du roman que nous avons étudié, il est possible de dégager ces nouvelles strates qui illustrent toutes ces structures anthropologiques récurrentes de l'imaginaire géographique vernien.

Toujours en suivant notre métaphore, nous observons maintenant les strates de l'ère tertiaire. À la base de ce nouvel édifice - dont nous avons vu qu'il peut s'envisager comme la mythique Tour de Babel - se situe l'imaginaire Rio Torrida, ce lien vital qui met en relation l'espace réel avec l'espace imaginaire vernien (la Mission de Santa-Juana). Il s'agit véritablement d'un cordon ombilical car il relie l'homme à la Terre-Mère, cette matrice qui fait naître et vivre l'homme (autrement dit ici, le romancier)⁷⁵². La strate suivante illustre la métaphore de l'écriture vernienne : celle du volcan, qui permet la relation entre deux mondes (profane ↔ sacré ; régime diurne ↔ régime nocturne⁷⁵³). Dans la dernière strate de ce premier niveau de l'édifice se situe le principe récurrent que nous avons souligné tout au long de ce travail : la circularité, l'éternel retour aux sources. Ces trois premières strates décrivent le processus vernien d'écriture (le *roman géographique*), notamment dans le cadre du *Superbe Orénoque*.

Dans les trois dernières strates, celles qui composent la partie supérieure de l'édifice (l'ère quaternaire), se retrouve l'ambition pédagogique et totalisante du projet littéraire vernien : les 62 *Voyages Extraordinaires* sont envisagés comme une Tour de Babel, un projet global et globalisant, une utopie propre à la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Elles sont dans

⁷⁵² Sanchez-Cardenas Michel. *Voyage au centre de la terre-mère. Jules Verne chez le psychanalyste*. Paris : Albin Michel, 2005. 204 p.

⁷⁵³ Durand Gilbert. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire, op. cit.*, p. 50 et suivantes.

l'ère quaternaire, à la base de laquelle s'ouvre le premier épisode humain. Elles se décomposent ainsi :

- Il y a d'abord la création d'un genre, celui du *roman géographique* qui repose sur le principe du *merveilleux géographique*.

- Ensuite, l'imaginaire géographique qui permet cette médiation complexe entre l'homme et la terre.

- Enfin, il y a cette ambition de Jules Verne, de composer sa « *géographie universelle pittoresque* ». Ce projet ambitieux est littéralement « babélisant ».

Le géographe, par la lecture de ces différentes strates, peut voyager au centre de l'écriture et comprendre cette articulation entre géographie du réel et géographie imaginaire dans les *Voyages Extraordinaires*. Passer d'une géographie à l'autre n'est pas toujours facile et les différentes structures que nous avons dégagées des *Voyages Extraordinaires* permettent à l'auteur de jouer sur cette ligne qui distingue l'ordinaire de l'*extraordinaire*. Les récits et l'imaginaire permettent de franchir ces limites susceptibles de renouveler notre vision de la géographie et de la transmission du savoir géographique. Par ce voyage au centre de l'écriture vernienne il est donc possible de revenir aux sources des *Voyages Extraordinaires* et de mettre en évidence ainsi une circularité qui se manifeste de façon géographique.

<p>Quaternaire Une ambition pédagogique, un projet littéraire global et globalisant : Les 62 <i>Voyages Extraordinaires</i></p>	<p>« Géographie littéraire »</p>	<p><i>La babélisation du projet vernien : (d)écrire la Terre, faire œuvre de géographe, écrire sa « Géographie universelle pittoresque »</i></p>	<p>=> Voyage au centre de l'écriture =></p>	<p><= Progression vers la complexité <=</p>			
<p>Tertiaire Espace de l'écriture vernienne (le roman géographique merveilleux) : <i>Le Superbe Orénoque</i></p>		<p><i>Une médiation possible entre l'Homme et la Terre : l'imaginaire (géographique)</i></p>			<p><i>Un opérateur : le merveilleux géographique Un genre : le roman géographique</i></p>		
		<p><i>Un principe récurrent : la circularité, l'éternel retour aux sources</i></p>			<p><i>Une métaphore de l'écriture : le volcan (centre de la Terre / de l'écriture ↔ surface / espace de l'écriture)</i></p>		
		<p><i>Un cordon ombilical et géographique : l'imaginaire Rio Torrida qui relie la Mission de Santa Juana à l'Orénoque</i></p>					
<p>Espace / interface du roman, de l'écriture, du récit, espace géo-littéraire</p>							
<p>Secondaire Structures anthropologiques variables et ponctuelles de l'imaginaire vernien : <i>Le Superbe Orénoque D'un roman à l'autre</i></p>		<p>« Géologie littéraire »</p>			<p><i>Imaginaire géographique vernien : Eldorado de la Mission de Santa Juana</i></p>	<p><= Voyage dans le Temps et l'Espace <=</p>	
	<p><i>Expédition imaginaire de Jules Verne à la recherche des sources de l'Orénoque et Jean(ne) de Kermor</i></p>		<p><i>Expédition réelle de Jean Chaffanjon à la recherche des sources de l'Orénoque</i></p>				
	<p><i>Imaginaire classique sud-américain L'Eldorado / Lac Parime</i></p>		<p><i>Espace des mythes les plus anciens (Sacré / Profane)</i></p>				
<p>Primaire Structures anthropologiques invariables et transversales de l'imaginaire vernien : Les 62 <i>Voyages Extraordinaires Le corpus vernien</i></p>	<p><i>Espace géographique / physique (fleuves, reliefs, végétation)</i></p>		<p><i>Espace kantien : « Forme pure de l'intuition sensible »</i></p>				

Document 22 : Les structures anthropologiques de l'imaginaire géographique vernien. L'exemple du roman *Le Superbe Orénoque* (1898)

3 - Le nécessaire retour de la géographie vers la littérature et l'imaginaire

En montrant qu'il est possible de procéder à une lecture géographique des *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne, nous avons essayé de souligner la pertinence et l'intérêt de considérer autrement les liens qui unissent la géographie à la littérature, mais également à l'imaginaire. Dans un article publié en 2008, Mario Bédard et Christiane Lahaie soulignent qu'« [...] un nouvel état des lieux s'impose quant aux liens qui unissent la géographie et la

littérature »⁷⁵⁴. Comme le souligne Jean-Louis Tissier, le texte permet l'accès à « *une réalité masquée ou inaccessible* »⁷⁵⁵. C'est ainsi qu'il « *propose des métaphores du territoire* »⁷⁵⁶.

Par la médiation de l'imaginaire, le géographe retrouve l'interrogation première et primaire de l'espace : « *L'imaginaire est non seulement réel, au sens le plus trivial du terme, mais aussi la clé obligée pour parvenir à l'idée de réel : il permet d'affronter un environnement chaotique, souvent hostile, dépourvu de toutes significations a priori. En conséquence, il n'est pas la part affective de la réalité objective ou sa face cachée, mais bien sa construction signifiante* »⁷⁵⁷. L'imaginaire (re)donne au géographe l'opportunité d'interroger autrement l'espace géographique et littéraire. L'espace de la littérature permet de découvrir une autre langue, une autre façon de penser, d'écrire l'espace géographique, de transmettre le savoir géographique et d'intéresser à ce dernier.

Écrire l'espace géographique, c'est produire des lieux. Or, la double conception du lieu (*topos / chôra*) peut être aisément mise à jour par le truchement du récit : « *Le récit est cette « entrée » dans la géographie moderne dont la portée théorique et méthodologique a été trop négligée* »⁷⁵⁸. Ainsi « *Ce qui fait la force du récit, c'est ce pouvoir qu'il confère au sujet d'interpréter son monde, de lui donner sens, quelle que soit l'hétérogénéité des phénomènes concernés* »⁷⁵⁹. Le récit est au cœur de la relation entre le sujet et le lieu : étudier le récit c'est aussi faire œuvre de géographe.

Éric Dardel, dans son ouvrage *L'homme et la terre*, ne dit-il pas que « [...] *la Terre est une écriture à déchiffrer* »⁷⁶⁰ ? La terre est donc à lire. Comme pour les cryptogrammes de Jules Verne, l'exercice requiert du temps, de la réflexion, de la logique, mais il suppose aussi d'oser quitter les sentiers battus et prendre des chemins de traverse pour arriver au but que l'on s'est fixé : dire la terre à l'autre et autrement. Cet exercice d'altérité est complexe. Le récit est un moyen, comme l'imaginaire, de parler à l'autre de ce monde complexe dans lequel nous évoluons.

⁷⁵⁴ Bédard Mario ; Lahaie Christiane. « Géographie et littérature : entre le topos et la chôra », *op. cit.*, p. 393.

⁷⁵⁵ Tissier Jean-Louis. « Géographie et Littérature ». In : *Encyclopédie de Géographie* (Baillly Antoine ; Ferras Robert ; Pumain Denise dir.), 1995. p. 220.

⁷⁵⁶ Matthey Laurent. « Quand la forme témoigne. Réflexions autour du statut du texte littéraire en géographie ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol 52, n° 147. 2008. p. 414.

⁷⁵⁷ Sénécal Gilles. « Aspects de l'imaginaire spatial : identité ou fin des territoires ? ». In : *Annales de géographie*, vol. 101, n° 563, 1992. p. 33.

⁷⁵⁸ Berdoulay Vincent ; Entrikin Nicholas. « Lieu et sujet - Perspectives théoriques ». In : *L'Espace géographique*, n° 2, 1998. p. 119.

⁷⁵⁹ *Ibid.*, Page 118.

⁷⁶⁰ Dardel Éric. *L'homme et la terre*. Paris : Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1990 (réédition de l'ouvrage de 1952). p. 2.

Marc Brosseau rappelle dans son ouvrage « *Des romans géographes* » comment l'imaginaire « *investit de sens les lieux* »⁷⁶¹ que l'on fréquente. Évoquant cette poétique de l'espace chère à Gaston Bachelard, l'auteur souligne dans son *Essai* (sous-titre de l'ouvrage) que trop longtemps les géographes se sont exclusivement focalisés sur les passages descriptifs offerts par les récits. Or l'essentiel n'est pas à ce niveau descriptif. Cette analyse du *topos*, pour intéressante qu'elle soit, demeure limitée et restrictive pour la compréhension des lieux. La *chôra* permet de révéler autrement certaines facettes inattendues des lieux et de leur articulation au monde.

Ces diverses réflexions portent sur les représentations de l'espace et des lieux dans la littérature. Ces représentations participent directement à la construction de notre imaginaire, elles façonnent notre rapport à l'espace, aux territoires, aux lieux. La littérature, *a fortiori* celle que nous avons étudiée, mérite une attention plus soutenue des géographes. Nous partageons évidemment ces mots de conclusion de Marc Brosseau qui estime qu'« *Il y a tout lieu de croire que ces romans [ceux du XIX^{ème} siècle] puissent devenir, eux aussi, autant de sujets singuliers pour une nouvelle interrogation géographique* »⁷⁶².

Transmettre un savoir géographique nécessite ainsi de faire un détour par le roman et l'imaginaire qu'il déploie : « *Le roman ouvre à la manifestation de l'espace et des lieux une « carrière illimitée »* »⁷⁶³. Vincent Berdoulay rappelle que cet imaginaire a perduré dans le récit *poético-mythique* jusqu'au XVIII^{ème} siècle⁷⁶⁴. Nous avons essayé de montrer que par ses *Voyages Extraordinaires* Jules Verne l'a prolongé jusqu'au tout début du XX^{ème} siècle. Pourtant, comme le reconnaît Michel Serres, « *il nous manque un Jules Verne aujourd'hui, un auteur qui serait capable de prendre la main du scientifique à gauche et la main du littéraire à droite* »⁷⁶⁵. L'œuvre de Jules Verne a joué ce rôle fondamental à l'interface de deux mondes, celui de la géographie, de l'exploration, des voyages, des découvertes, et celui de l'élève, du public, du lecteur curieux et avide de lectures capables de le transporter loin.

Notre travail rejoint également certains objectifs énoncés dans le numéro du mois de Décembre 2008 des *Cahiers de Géographie du Québec* (Dossier intitulé : *Géographie et Littérature*) où il s'agit de « [...] mieux cerner le caractère complexe et polymorphe de la dynamique des échanges entre réel, mémoire et imaginaire à l'œuvre dans les représentations

⁷⁶¹ Brosseau Marc. *Des romans-géographes*, op. cit., p. 80.

⁷⁶² *Ibid.*, p. 225.

⁷⁶³ *Ibid.*, p. 219.

⁷⁶⁴ Berdoulay Vincent. *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, op. cit., p. 18.

⁷⁶⁵ « Les territoires de l'espace ». In : *Revue Jules Verne*, n° 16, 2003. p. 127.

littéraires du lieu, et du coup à en circonscrire les enjeux symboliques, territoriaux et identitaires »⁷⁶⁶.

Vincent Berdoulay souligne que longtemps « *le récit a constitué un point aveugle du regard que la pensée géographique jetait sur elle-même* »⁷⁶⁷. Pourtant, le récit « *est une façon de dire la géographie [et ce dernier] a reçu très peu d'attention de la part de ses historiens ou épistémologues* »⁷⁶⁸. Le retour du géographe au récit doit permettre d'interroger autrement les fondements de cette modernité dont l'avatar « *post-modernité* » est censé annoncer sa crise prochaine.

L'expérience que nous menons depuis une dizaine d'années, dans le cadre d'interventions en milieu scolaire autour de projets interdisciplinaires, met en évidence la nécessité d'une pédagogie axée sur l'établissement de ponts entre les disciplines. La géographie est naturellement associée à l'histoire, mais la littérature apparaît comme cette autre sœur longtemps oubliée des études géographiques. L'évidente proximité entre ces deux disciplines doit nous rappeler que l'inter/transdisciplinarité est source d'enseignements féconds, à la fois sur l'acquisition du savoir, sa transmission et sur sa production. Intéresser à la géographie nécessite de passer par la littérature. Les chemins de traverse permettent souvent de mieux accéder à cette autre réalité géographique, de la transmettre plus efficacement, notamment à une période où il est difficile d'intéresser le public à la discipline. L'espace de la littérature imaginaire fournit un terreau fertile au géographe qui souhaite s'ouvrir à de nouveaux territoires d'études. Si l'écriture permet de décrire et analyser l'espace géographique, elle permet également de créer, de produire de nouveaux territoires dignes de la plus grande attention.

Étudier Jules Verne comme nous l'avons fait et comme nous le présentons dans nos activités professionnelles, c'est entrer véritablement dans une « niche » géographique où très peu de géographes se sont risqués. L'intérêt est triple : géographique, littéraire et pédagogique. La médiation de l'imaginaire que nous sollicitons et analysons dans les *Voyages Extraordinaires* permet d'éveiller la curiosité des lecteurs, des élèves, de toutes les personnes attentives à ce qui peut faire sens et lien dans un roman.

Littérature et imaginaire peuvent apparaître comme ces nouveaux « *points suprêmes* » susceptibles d'offrir au géographe à la fois de nouveaux territoires d'études et des supports à une autre forme de transmission du savoir géographique. Le roman, celui du XIX^{ème} siècle en

⁷⁶⁶ Bédard Mario ; Lahaie Christiane. « Géographie et littérature : entre le topos et la chôra », *op. cit.*, p. 393.

⁷⁶⁷ Berdoulay Vincent. « Le retour du refoulé. Les avatars modernes du récit géographique ». In : Lévy Jacques ; Lussault Michel (dir.). *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris : Belin, 2000. p. 112.

⁷⁶⁸ *Ibid.*, p. 112.

général, et ceux de Jules Verne en particulier, constitue ce nouveau territoire géographique et imaginaire que le chercheur peut et doit investir. Relire Jules Verne dans cette perspective permet d'appréhender autrement le monde actuel. Car même dans des romans verniens considérés comme purement « historiques » il est possible de dégager une trame géographique et imaginaire. L'exemple de *Famille-Sans-Nom* (1889) est typique de cette construction vernienne : Jules Verne relie imaginairement et hydrographiquement le fleuve Saint-Laurent aux Chutes du Niagara dans une aventure où l'on remonte également le temps. Ce roman est le seul de l'auteur où le héros principal meurt dans un « *point suprême* » (les cataractes du Niagara). Rappelons que Hatteras devait également mourir dans le volcan situé au pôle nord, mais l'éditeur est intervenu pour modifier une fin trop tragique susceptible de déplaire au jeune lectorat.

Être géographe, c'est lire, dire et écrire la terre. À différentes reprises dans cette thèse nous avons fait référence à d'autres interprétations, à d'autres lectures et écritures possibles de l'espace géographique. Ainsi, lorsque nous avons évoqué Élisée Reclus, et en particulier sa célèbre *Nouvelle Géographie Universelle* ou encore son ouvrage *L'Homme et la Terre*, nous avons souligné cette époque où les géographes « *se sont épanchés dans le lyrisme, l'ode à la nature et aux paysages* »⁷⁶⁹. Cinquante ans plus tard, Gaston Bachelard, dans *Poétique de l'espace*, propose une approche phénoménologique des lieux. Éric Dardel l'accompagne dans un ouvrage lui aussi intitulé *L'homme et la terre* qui ouvre sur une géographie que l'on peut qualifier d'humaniste⁷⁷⁰. Élisée Reclus et Éric Dardel sont désormais reconnus par les géographes comme des auteurs ayant su transmettre autrement le rapport de l'homme à l'espace. La lecture, la relecture de leurs ouvrages doit nous inciter à ce « *plaisir du texte [auquel] les sciences de l'homme ne sont plus habituées* »⁷⁷¹. La démarche est ambitieuse, puisqu'elle vise finalement à changer de paradigme⁷⁷². Éric Dardel, comme le souligne Claude Raffestin, « *croit davantage, pour exprimer les choses, au langage poétique ou à celui du roman qu'à celui du savant trop épuré, trop froid, trop appauvri en quelque sorte* »⁷⁷³. Jules Verne, Élisée Reclus, Éric Dardel, Gaston Bachelard sont quatre auteurs (deux géographes, un philosophe et un romancier) qui ont essayé dans leurs textes de faire œuvre de

⁷⁶⁹ Pelletier Philippe. « Élisée Reclus : Géographe ou écologue ? Anarchiste ou écologiste ? ». In : *Itinéraire*, n° 14-15, 1998. p. 29-39.

⁷⁷⁰ Raffestin Claude. « Pourquoi n'avons-nous pas lu Éric Dardel ? ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol 31, n° 84, 1987. p. 471-481.

⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 472.

⁷⁷² *Ibid.*, p. 473.

⁷⁷³ *Ibid.*, p. 479.

géographe, mais avec une autre approche. Le géographe se doit de les reconsidérer et surtout, de les enseigner.

Il serait donc possible d'aborder et de dire autrement l'espace : en géographe et poète (Reclus), en phénoménologue (Bachelard), en humaniste (Dardel, Perec), en écrivain (Jules Verne, Le Clezio, Gracq). Cette médiation entre l'homme et la terre passe par le truchement du récit et de l'imaginaire. Les *Voyages Extraordinaires*, parce qu'ils conjuguent géographie, imaginaire et récit, apparaissent comme une entrée, certes inattendue, mais possible et féconde dans la compréhension et la transmission du savoir géographique. Le récit imaginaire vernien permet de révéler cette face cachée des relations entre l'homme et la terre. Cette ontologie de la géographie esquissée par Reclus, Dardel et Jules Verne nous montre qu'il est toujours possible de susciter l'intérêt du lecteur. Mais il faut du temps pour s'en rendre compte : les travaux (géographiques) relatifs à Élisée Reclus datent d'une trentaine d'années (tout comme le regain d'intérêt pour les études littéraires verniennes) ; il en est de même de la redécouverte de l'ouvrage d'Éric Dardel paru à une période peu propice à sa reconnaissance dans le milieu universitaire. Certaines œuvres se révèlent avec le temps : notre ambition a été ici de révéler l'œuvre de Jules Verne aux géographes.

Les romans de Jules Verne, ses *Voyages Extraordinaires*, peuvent être considérés comme des « *points suprêmes* » car ils peuvent servir d'ancrage, de point de départ à une analyse géographique. Parce qu'ils conjuguent habilement récit, imaginaire et géographie, ils rendent compte d'un état des lieux de la connaissance géographique à un moment donné (en l'occurrence, la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle), tout en témoignant de l'imaginaire présent à cette époque. Par l'analyse de ces représentations de l'*ailleurs* nous étudions aussi la constitution d'une discipline qui s'institutionnalise en France à partir des années 1870 autour de Vidal de la Blache.

C'est ainsi que l'on peut susciter l'intérêt d'un lecteur, d'un étudiant qui n'a que rarement une bonne connaissance de l'histoire de la discipline enseignée. Les questions que nous entendons souvent : pourquoi apprendre la géographie ? À quoi sert-elle ? doivent nous interroger sur nos propres pratiques professionnelles et ce lien brisé entre une discipline et un public pourtant réceptif à la nouveauté. L'histoire des disciplines, leur épistémologie sont trop rarement abordées auprès des collégiens et des lycéens. Quel support utiliser alors pour aborder ces questions fondamentales, sans entrer pour autant dans des discours trop complexes ?

Nous pensons que Jules Verne permet par ses récits d'« entrer » poétiquement, littérairement, imaginairement en géographie. Considéré comme non-scientifique, le biais du

récit et de l'imaginaire a trop longtemps été négligé. Pourtant l'imaginaire est à la source même des découvertes scientifiques : c'est ce que Claude Raffestin explique à propos de Dardel : « [...] *Dardel a été sur la voie d'une conception renouvelée de la géographie scientifique par le recours à l'imaginaire* »⁷⁷⁴.

Récit et imaginaire sont aux fondements de notre discipline. Il est important de revenir aux sources d'une discipline à un moment où l'on s'interroge sur son évolution, sur la voie que l'on doit prendre pour l'enseigner autrement, mais aussi sur les thèmes de recherche qui doivent orienter les géographes. Le retour aux sources présent dans les *Voyages Extraordinaires* nous invite à centrer notre attention sur les productions littéraires et imaginaires qui accompagnent l'histoire de notre discipline.

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 478.

Conclusion de la quatrième partie

Métaphores, volcans et circularité sont des structures récurrentes à partir desquelles Jules Verne produit un imaginaire géographique. Présentes dans les *Voyages Extraordinaires*, ces structures illustrent les multiples aspects du *merveilleux géographique*. Celui-ci permet à l'auteur le passage d'une géographie du réel à une géographie imaginaire. C'est ainsi que le romancier trouble la convention du voyage ordinaire : ce déplacement du récit hors du commun est au centre du *roman géographique*, tel que nous l'avons défini dans la deuxième partie de cette thèse.

Par ces structures, cette rhétorique et cette dynamique de l'*ici* et de l'*ailleurs*, par l'invention de la langue, Jules Verne arrive à communiquer une forme d'extraordinaire géographique. Or le projet géographique vernien est un projet totalisant (« babélisant »), car il vise finalement à l'exhaustivité. Il évite cependant l'écueil de la multiplication des langues en renouvelant simplement la seule langue française. La langue de Jules Verne, parce qu'elle crée littéralement des « *points suprêmes* », est capable de susciter l'intérêt du lecteur, de lui donner envie de poursuivre l'aventure, de croire à ces mondes extraordinaires, à la limite parfois du fantastique, de l'étrange, du surnaturel. Jules Verne est passé maître dans l'art de dire le *merveilleux géographique* et c'est souvent à la métaphore que revient l'évocation de l'imaginaire et l'expression du sens des lieux (*sens of place*).

La métaphore géologique que nous avons développée souhaite mettre en évidence les structures anthropologiques de l'imaginaire géographique vernien et dévoiler les processus cachés qui font sens, lien à la surface. Cette surface, la seule dont nous disposons pour étudier l'œuvre de Jules Verne, c'est celle du récit. Or l'étude de celui-ci exige la patience du géologue à la recherche des traces. Plus de 100 ans après sa mort, l'œuvre du romancier ne cesse d'interroger le lecteur curieux et attentif, d'autant plus s'il est géographe.

La relecture des romans de Jules Verne ne manquera pas de nous interroger sur notre pratique disciplinaire. Que cherche le géographe ? Comment veut-il transmettre son savoir et intéresser à ce dernier ? Nous avons essayé de le montrer à travers la production vernienne : récit et imaginaire fournissent incontestablement des supports qui permettent au géographe d'envisager autrement ses propres pratiques discursives, de dire autrement la géographie, de transmettre autrement le savoir géographique.

CONCLUSION GÉNÉRALE

La géographie et l'imaginaire géographique sont au cœur des *Voyages Extraordinaires*. Elles en sont les pierres angulaires, celles qui permettent à l'auteur d'écrire des *romans géographiques*. Jules Verne est à ce titre l'inventeur d'un genre qui se développe parallèlement au *roman historique*, notamment dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Dans cette perspective, le *roman géographique* naît alors avec la parution des écrits du romancier tous publiés par la Maison Hetzel dès 1863.

Ces *romans géographiques*, l'auteur les compose en utilisant un opérateur bien particulier : le *merveilleux géographique*. Ce dernier est construit, dans le roman vernien, à partir de la conjugaison de deux récits identifiés : un récit de genre *poético-mythique* et le *merveilleux géographique*. Alors que le premier permet le déplacement du récit dans le temps, le second assure quant à lui son déplacement dans l'espace. Ainsi, et grâce au *merveilleux géographique*, Jules Verne passe systématiquement d'une géographie du réel à une géographie imaginaire, créant la dimension extraordinaire de ses voyages.

Dans les *Voyages Extraordinaires*, l'imaginaire géographique est la dimension structurante qui fait lien entre tous les romans composant ce vaste corpus littéraire. Afin d'éclairer cette perspective relativement récente en géographie, notre attention s'est portée particulièrement sur un roman peu connu de la production vernienne : *Le Superbe Orénoque* (1898). Celui-ci écrit et publié quelques années avant la mort de l'auteur, constitue pour nous l'exemple même du processus vernien d'écriture et de création géographique. Il illustre l'art du romancier lorsqu'il compose ses *Voyages Extraordinaires*. Il apparaît dans l'analyse que nous avons réalisée que Jules Verne agit directement sur les variables chronotopiques en déplaçant son récit de l'*ici-maintenant* vers l'*ailleurs-maintenant* et/ou l'*ailleurs-avant*. Par ce déplacement dans l'espace et dans le temps, il dispose alors des bases nécessaires à l'élaboration d'un voyage imaginaire, merveilleux, extraordinaire.

L'analyse que nous avons réalisée du roman *Le Superbe Orénoque* est transférable à l'ensemble des romans qui composent le corpus des *Voyages Extraordinaires*. Chaque roman participe d'un ensemble plus vaste et complexe que l'on peut appréhender notamment au travers de l'allégorie de la Tour de Babel. Si cette dernière illustre certes la démesure, l'orgueil, nous avons retenu surtout ici sa représentation graphique. Les romans de Jules Verne, envisagés dans leur production, témoignent de cette volonté de se rapprocher d'un savoir géographique absolu, encyclopédique, transmissible à l'autre. Jules Verne déclarait

d'ailleurs vouloir composer sa « *géographie universelle pittoresque* », à l'instar des productions des géographes de son temps. Le romancier a participé à cette ambition géographique en écrivant, sous une forme romanesque (et pédagogique), une autre géographie où l'imaginaire permet d'enrichir le savoir géographique puisé dans les ouvrages de son époque. Partant de ce constat, de cette réalité littéraire et géographique, nous considérons que les romans de Jules Verne s'inscrivent aussi dans l'histoire de la géographie. Ils sont les témoins d'une pensée géographique qui vit un tournant épistémologique majeur à partir des années 1870. Jusqu'à présent, aucune étude géographique approfondie et systématique n'avait été menée sur les *Voyages Extraordinaires*. Nous avons essayé dans cette thèse de souligner la pertinence d'une telle approche et d'enrichir ainsi les contributions de géographes relatives à l'analyse des textes littéraires.

La géographie présente dans les romans de Jules Verne ne relève pas d'une géographie universitaire, telle qu'elle s'édifie en France autour de Vidal de la Blache. La géographie vernienne est essentiellement traditionnelle et elle associe au savoir géographique dispensé dans les publications de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle des perspectives qui relèvent plus du mythe, du symbole, de l'exotisme, de l'imaginaire, de l'extraordinaire. Deux géographies coexistent ainsi dans les *Voyages Extraordinaires*. La puissance de l'œuvre de Jules Verne ne réside pas simplement dans sa dimension géographique, mais dans son association unique - et à un tel degré dans la littérature - avec l'imaginaire.

Les différentes pratiques discursives que nous avons analysées dans les romans de Jules Verne illustrent la persistance de nombreux mythes, d'un imaginaire puissant et de la récurrence de grands thèmes, de structures autour desquelles le romancier construit ses récits. Trois d'entre elles ont retenu notre attention : la métaphore, le volcan et la circularité. La première est littéraire, rhétorique ; la seconde est géographique, mythique ; la troisième est symbolique et également mythique. Or, ces différentes structures sont régulièrement convoquées par le romancier pour assurer le passage d'une géographie à l'autre (et inversement, le retour de l'autre vers l'une). C'est la raison qui nous a conduit à mettre en évidence les principales structures anthropologiques de l'imaginaire géographique vernien mises à l'œuvre dans l'ensemble des *Voyages Extraordinaires*.

Les *Voyages Extraordinaires* sont fondamentalement géographiques, que nous ayons affaire à une géographie du réel, scientifique, ou à une géographie plus imaginaire, voire fantastique. Cette réalité géographique du corpus vernien doit aussi nous interroger sur ces nouveaux territoires que le géographe peut explorer. Jules Verne, dans son œuvre, se propose d'explorer les *Mondes connus et inconnus*. De nos jours, rares sont les parties du globe

terrestre qui n'ont pas encore fait l'objet d'une étude systématique. C'est pourquoi la littérature et l'imaginaire peuvent apparaître au géographe comme ces nouveaux territoires inconnus méritant d'être investis. Et si l'on considère la littérature et l'imaginaire comme ces nouveaux domaines d'exploration pour le géographe, il faut alors ranger les romans de Jules Verne au premier rang de ces récits susceptibles d'être étudiés et d'éclairer autrement nos pratiques pédagogiques. Car il faut reconnaître cette vertu aux *Voyages Extraordinaires* : la capacité, aujourd'hui encore, à faire rêver, à transporter *ailleurs*, dans un autre monde. Autrement formulé, il s'agit de souligner cette capacité du récit vernien à dire autrement la géographie, à transmettre autrement le savoir géographique par le biais du récit et de l'imaginaire.

Nous avons également essayé de montrer comment les récits de Jules Verne s'articulent autour de la présence de « *points suprêmes* » qui ont cette particularité de résoudre de nombreuses antinomies. La question qui se pose actuellement est de savoir si la géographie dispose encore de « *points suprêmes* » susceptibles de rétablir ce lien brisé entre la discipline et son public.

Les succès de *L'Illiade* et de *L'Odyssée* d'Homère, du *Livre des Merveilles* de Marco Polo, des *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne, ou plus proche de nous, du *Seigneur des Anneaux* de Tolkien, de *Harry Potter* de J.K. Rowling, doivent ainsi nous interpeller sur cette autre géographie - imaginaire, fantastique - à l'œuvre dans ces récits qui articulent fondamentalement mythe et modernité. Il est possible d'entrer en géographie par le biais de l'imaginaire et du récit. Nos lectures d'enfance témoignent ainsi du rôle de la littérature et de l'imaginaire dans la formation de nos centres d'intérêts, et plus tard, dans nos orientations universitaires et professionnelles. Ce lien semble avoir été rompu dès lors que la géographie a pris un tour plus quantitativiste, tour au fondement des programmes enseignés dans le Secondaire et qui explique en partie le désintérêt des lycéens pour la discipline. Pourtant, il a toujours existé une relation profonde entre l'homme et la terre que Jules Verne a explorée dans son œuvre, tout comme son contemporain Élisée Reclus, ou plus tard, Éric Dardel.

Notre analyse géographique des romans de Jules Verne se situe dans cette optique qui consiste à comprendre comment et pourquoi l'imaginaire assure cette médiation entre l'homme et la terre. Le corpus des *Voyages Extraordinaires* illustre cette géographicit   o   l'auteur explore, en romancier et g  ographe, les dimensions d'un savoir g  ographique o   s'exprime autrement la relation du sujet au lieu, du sujet    la terre. Le mythe, le symbole, l'imaginaire participent du savoir g  ographique et la richesse du lieu peut alors se manifester

à partir du couple *topos / chôra* tel que nous l'avons utilisé à propos de la Mission de Santa-Juana.

Relire Jules Verne, en géographe, c'est revenir à des sources qui ont été trop longtemps considérées comme marginales. La littérature en général, et le roman en particulier, permettent de transmettre une autre forme d'expérience des lieux. Comme l'écrit Marc Brosseau, « *les romans, comme des sujets métaphoriques, produisent de l'intérieur une géographie différente de celle des géographes* »⁷⁷⁵.

Ce voyage au centre de l'écriture vernienne nous a ouvert à cette géographie alternative et souterraine qui fait sens et prend forme à la surface (du texte). Le *roman géographique* est un genre qui offre de nombreuses libertés. Actuellement des romanciers comme Julien Gracq, Le Clézio ou encore Jean Echenoz (qui déclare explicitement écrire des *romans géographiques*⁷⁷⁶) insistent sur la dimension géographique de leur œuvre. Nous avons affaire à de nouveaux territoires méritant d'être explorés qui pourraient donner de nouvelles lettres de noblesse à la géographie.

Plus largement, la question soulevée dans cette thèse, au-delà de l'évidence d'un nécessaire retour de la géographie vers la littérature et l'imaginaire, est le besoin impératif d'approches transdisciplinaires, à l'image de celle que nous avons tentée en abordant l'écologie humaine dans les *Voyages Extraordinaires*. Appréhender en géographe un corpus aussi vaste et complexe que celui des romans de Jules Verne exige le recours aux disciplines connexes à la géographie : l'histoire, pour replacer l'auteur et l'œuvre dans un contexte bien particulier, l'anthropologie, qui saisit autrement la réalité des rapports de l'homme à l'espace, l'épistémologie, qui assure cette réflexion constante sur la connaissance et la distance que nous entretenons avec notre propre discipline, et notre objet d'étude, la littérature enfin qui nous a évidemment accompagné tout au long de notre réflexion scientifique.

Ces regards croisés sont enrichissants, à partir du moment où l'on ne perd pas de vue l'objectif central du propos : quelle lecture géographique peut-on faire des *Voyages Extraordinaires* ? Comment se manifestent les rapports de l'homme à l'espace dans les romans de Jules Verne ? Seule, la géographie ne peut répondre intégralement à la question posée. C'est la raison pour laquelle nous avons volontairement convoqué dans cette thèse d'autres approches, afin d'enrichir notre réflexion, de décroiser le savoir géographique⁷⁷⁷.

⁷⁷⁵ Marc Brosseau. « Géographie et géopoétique ». In : *Cafés Géographiques*. http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=664 [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

⁷⁷⁶ Jérusalem Christine. *Jean Echenoz : géographies du vide*. Saint-Etienne : Presses Universitaires de Saint-Etienne, 2005. p. 13.

⁷⁷⁷ Brosseau Marc. *Des romans-géographes, op. cit.*, p. 17.

Tel est le principe même de la transdisciplinarité : celui de dépasser les disciplines, de voir ce qui fait sens, lien entre elles. Rendons-nous à cette évidence que les *Voyages Extraordinaires* se prêtent particulièrement à ce genre de lecture qui fait de l'espace et du temps l'argument nodal de ces récits que nous invitons à lire comme une Odyssée des temps modernes.

L'espace n'appartient pas au géographe. Mais ce dernier, de par sa formation, est le mieux placé pour aborder les questions d'espace et de production des territoires (parfois imaginaires) dans la littérature, et plus spécifiquement dans le roman. Il est le plus à même de convoquer efficacement ces autres disciplines qui de près ou de loin concourent à la compréhension des rapports complexes qui s'établissent entre l'homme et la terre. Lorsque le chercheur lance des ponts entre les disciplines, elles y gagnent toutes en fécondité : ce qui faisait débat il y a encore quelques décennies, devient maintenant un réflexe attendu dans la recherche universitaire. Sur ce point bien sûr, nous n'avons pas innové. Par ce travail nous avons voulu montrer le bénéfice que la lecture de Jules Verne par un géographe apporte à sa discipline. Et nous avons gardé constant le souci d'inscrire notre démarche dans une réflexion plus large sur la complexité⁷⁷⁸.

L'œuvre de Jules Verne est en effet le révélateur de cette complexité naissante dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Elle est une œuvre fondamentalement géographique qui mérite l'attention des géographes. L'éternel retour aux sources que l'on retrouve dans les *Voyages Extraordinaires* illustre l'inquiétude de l'homme face à une science et une technique capables de rompre à tout moment des équilibres (écologiques) déjà fragiles. À l'évidence les questions, les doutes, les interrogations multiples qui ponctuent le récit vernien font partie de notre actualité. Relire Jules Verne, ce n'est pas simplement faire œuvre de géographe, se pencher sur l'histoire de notre discipline : c'est aussi, et avant tout, s'interroger sur son avenir.

⁷⁷⁸ Roux Michel. *Géographie et Complexité. Les espaces de la nostalgie, op. cit.*, p. 65.

Bibliographie

I - Jules Verne, sa vie, son œuvre

Auteur anonyme. « Jules Verne membre de la Société de Géographie ». In : *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, vol 8, 1864. p. 508-510.

Avrane Patrick. *Jules Verne*. Paris : Stock, 1997. 230 p.

Boia Lucian. *Jules Verne. Les Paradoxes d'un mythe*. Paris : Les Belles Lettres, 2005. 301 p.

Bozzetto Roger. « Jules Verne et son amour de la géographie ». In : *Cafés géographiques*, 2005. http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=584 [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Breyer John ; Butcher William. « Nothing new under the earth : the geology of Verne's Journey to the centre of the earth ». In : *Earth Sciences History*, vol. 22, n° 1, 2003. p. 36-54.

Butcher William. *Verne's Journey to the Center of the Self : Space and Time in the « Voyages extraordinaires »*. New York : Saint Martin's Press ; Londres : Macmillan, 1990. 206 p.

Butcher William. *Jules Verne : The Definitive Biography*. New-York : Thunder's Mouth Press, 2006. 400 p.

Chelebourg Christian. *L'Œil et le ventre : une poétique du sujet*. Paris : Bibliothèque des Lettres Modernes, 1999. 268 p.

Chelebourg Christian. *Jules Verne, la science et l'espace. Travail de la rêverie*. Paris : Archives des Lettres Modernes, n° 4, 2005. 142 p.

Chesneaux Jean. *Jules Verne. Un regard sur le monde. Nouvelles lectures politiques*. Paris : Bayard, 2001. 297 p.

Chesneaux Jean. « Jules Verne était-il de gauche ? était-il de droite ? ». In : *Jules Verne. Europe*, n° 909-910, 2005. p. 93-106.

Compère Daniel. *Un voyage imaginaire de Jules Verne. Voyage au centre de la terre*. Paris : Archives des Lettres Modernes, n° 2, 1977. 79 p.

Compère Daniel. *Approche de l'île chez Jules Verne*. Paris : Lettres modernes - Minard, 1977. 171 p.

Compère Daniel. *Jules Verne. Parcours d'une œuvre*. Amiens : Encrage, 1996. 127 p.

Compère Daniel. *Les Voyages extraordinaires de Jules Verne*. Paris : Pocket classique, 2005. 256 p.

Compère Daniel ; Margot Jean-Michel. *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*. Genève : Slatkine, 1998. 275 p.

Compère Daniel ; Huftier Arnaud (dir.). *Les Contemporains de Jules Verne. Aux frontières de la légitimation littéraire*. Valenciennes : Presses Universitaires de Valenciennes, 2007. 270 p.

« Conversation avec Michel Serres ». In : *Revue Jules Verne*, n° 13-14, 2002. 173 p.

« Conversations avec Michel Butor et Péter Esterházy ». In : *Revue Jules Verne*, n° 18, 2004. 152 p.

« Cousins de Jules Verne ». In : *Le Rocamboles*, n° 32, 2006. 176 p.

Darlet Mathieu. « Les Romans de Jules Verne révèlent les trois degrés des rites initiatiques ». In : *Nostra*, n° 307, 1978, p. 18-21.

« Dans le sillage de Jules Verne ». In : *Le Rocamboles*, n° 30, 2005. 176 p.

De Grandmaison Henri. *Jules Verne. De Nantes à Amiens*. Nantes : Éditions C.M.D., 1999. 96 p.

Dehs Volker. « Prélèvement et remploi dans l'œuvre vernienne ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 79, 1986. p. 27-31.

Dehs Volker. *Guide bibliographique à travers la critique vernienne (1872-2001)*. Wetzlar : Phantastische Bibliothek, 2002. 438 p.

Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne. Le rêve du progrès*. Paris : Gallimard, 1996. 176 p.

Dekiss Jean-Paul. *Jules Verne l'enchanteur*. Paris : Éditions du Félin, 2002. 459 p.

Dekiss Jean-Paul ; Serres Michel (dir.). *Jules Verne, la science et l'homme contemporain. Michel Serres. Conversations avec Jean-Paul Dekiss*. Paris : Le Pommier, 2003. 216 p.

Dekiss Jean-Paul (dir.). *Jules Verne. Le poète de la science*. Boulogne Billancourt : Timée Editions. Collection « Les 50 plus belle histoires », 2005. 140 p.

Delabroy Jean. *Jules Verne et l'imaginaire, ses représentations principales dans la période de formation de l'œuvre romanesque (1851-1875)*. Thèse de Doctorat d'État : Lettres, Roger Fayolle dir. Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III, 1980. 1154 p.

De la Cotardière Philippe. *Jules Verne. De la science à l'imaginaire*. Paris : Larousse, 2004. 192 p.

Dumas Olivier. *Jules Verne*. Lyon : La Manufacture, 1988. 519 p.

Dumas Olivier ; Dehs Volker. « La Géographie et la mort de Lavallée ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne (Nouvelle série)*, vol 31, n° 123, 1997. p. 16-20.

Dumas Olivier. « Adam et Edom. Textes de Verne aux parallèles inconnus ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, vol. 36, n° 142, 2002. p. 56-58.

Dumas Olivier ; Gondolo Della Riva Piero ; Dehs Volker. *Correspondance inédite de Jules Verne avec l'éditeur Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*, Genève : Slatkine, t. I, 2000 ; t. II, 2001 ; t. III, 2002.

Dumas Olivier ; Gondolo Della Riva Piero ; Dehs Volker. *Correspondance inédite de Jules et Michel Verne avec l'éditeur Louis-Jules Hetzel (1886-1914)*, Genève : Slatkine, t. I, 2004 ; t. II, 2006.

Dupuy Lionel. *Espace et temps dans l'œuvre de Jules Verne. Voyage au centre de la terre... et dans le temps*. Mémoire du Certificat International d'Écologie Humaine. Bernard Duperréin dir. Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1999. 58 p.

Dupuy Lionel. *Espace et temps dans l'œuvre de Jules Verne. Voyage au centre de la terre... et dans le temps*. Dole : La Clef d'Argent, 2000. 46 p.

Dupuy Lionel. *Itinéraire d'un voyage initiatique. Le tour du monde en 80 jours*. Dole : La Clef d'Argent, 2002. 32 p.

Dupuy Lionel et al. « Quand la science est un roman ». In : *Québec Science*, mai 2005. p. 60-63.

Dupuy Lionel. « Ubiquité temporelle et imaginaire géographique. Voyage au centre de la terre ». In : *IRIS / Cahiers du GERF*, Université de Grenoble III, n° 28, septembre 2005. p. 115-128.

Dupuy Lionel. « Grenzeloze tijd en fictieve geografie. Jules Verne reis naar het middelpunt der aarde ». In : *De Gids*, n° 6, juin 2005. p. 511-517.

Dupuy Lionel. « Un voyage au centre de la terre dans le Château des Carpathes ? ». In : *Australian Journal of French Studies*. Jules Verne in the twenty-first century. Monash University, 2005. p. 318-329.

Dupuy Lionel. « Jules Verne, romancier des volcans ». In : *Éruption Objectif Volcans*, 2005. p. 10-18.

Dupuy Lionel. *En relisant Jules Verne, un autre regard sur les Voyages Extraordinaires*. Dole : La Clef d'Argent, 2005. 176 p.

Dupuy Lionel. *Jules Verne, l'homme et la terre. La mystérieuse géographie des Voyages Extraordinaires*. Dole : La Clef d'Argent, 2006, 176 p.

Dupuy Lionel. « De Jules Verne à Elisée Reclus. Aux origines de la géographie dans les Voyages Extraordinaires ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 157, 1^{er} trimestre 2006. p. 25-28.

Dupuy Lionel. « De Jules Verne à Elisée Reclus. Aux origines de la géographie dans les Voyages Extraordinaires ». In : *La Géographie - Acta Géographica*, juin 2006. p. 63-74.

Dupuy Lionel ; Bataille Xavier. « La chimie extraordinaire de Jules Verne ». In : *L'Actualité chimique*, janvier 2007. p. 30-36.

Dupuy Lionel ; Bataille Xavier. « Die phantastische Chemie des Jules Verne ». In : *Nachrichten aus der Chemie*, n° 55, avril 2007. p. 397-400.

Dupuy Lionel. « Inter et intrasémioticit  dans l'œuvre de Jules Verne ». In : *Plastir - Revue Transdisciplinaire de Plasticité Humaine*, Avril 2007, n° 6. 7 p.

Dupuy Lionel. « Ubiquité temporelle et imaginaire géographique. Voyage au centre de la terre... et dans le temps ». In : *Plastir - Revue Transdisciplinaire de Plasticité Humaine*, Septembre 2007, n° 8. 20 p.

Dupuy Lionel. « Ubiquité temporelle et imaginaire géographique. Voyage au centre de la terre... et dans le temps ». In : *Revue Jules Verne*, n° 26, 2007. p. 118-143.

Dupuy Lionel. « Inter et intras mioticit  dans l'œuvre de Jules Verne ». In : *Applied Semiotics*, n° 20, vol. 7, "Semiotics and Intermediality", 2008. p. 29-43.

Dupuy Lionel. « Entre Orénoque et Amazone : aux sources du mythe Eldorado. Un cadre géographique propice à l'imaginaire classique... et vernien ». In : *Plastir - Revue Transdisciplinaire de Plasticité Humaine*, Mars 2008, n° 10. 25 p.

Dupuy Lionel. *Drôle de Jules Verne ! Humour, ironie et dérision dans l'œuvre de Jules Verne*. Dole : La Clef d'Argent, 2008. 50 p.

Dupuy Lionel. « Jules Verne ou le merveilleux géographique. Le Superbe Orénoque (1898) ». In : *Plastir - Revue Transdisciplinaire de Plasticité Humaine*, Septembre 2008, n° 12. 21 p.

Dupuy Lionel. « Jules Verne, ou la géographie dans tous ses  tats. Les méridiens et le calendrier (Jules Verne, of de geografie in alle staten. De meridianen en de kalender) ». In : *Jeugdherinneringen en andere teksten van Jules Verne*. 2008. p. 91-99.

Dupuy Lionel. *Jules Verne espérantiste ! Une langue universelle pour une œuvre atemporelle...* Paris : SAT Amikaro, avril 2009. 98 p.

Dupuy Lionel. « Jules Verne, Le Superbe Orénoque et la géophagie. L'intertextualité au service de l'exotisme géographique ». In : *Revue Jules Verne*, n° 28. 2009. p. 26-31.

Dupuy Lionel. « Jules Verne, le Québec et le Canada. Variations sur la géographie et l'écologie humaine dans trois romans canadiens de Jules Verne ». In : *Revue Jules Verne*, n° 29. 2009. p. 33-41.

Dupuy Lionel. « Jules Verne o la maravilla geográfica : El soberbio Orinoco (1898) ». In : *Mundo Verne*, n° 11, 2009 [  paraître].

Dupuy Lionel. « Comment je suis devenu géographe ? Jules Verne, ou le roman géographique ». In : *Festschrift*. Genève : Slatkine, 2009 [  paraître].

Dupuy Lionel. « Du Voyage au centre de la terre (1867)   Fritt Flacc (1884). Aux origines de la vie... et de la mort ». In : *Revue Jules Verne*, n° 30. 2009 [  paraître].

Dusseau Joëlle. *Jules Verne*. Paris : Perrin, 2005. 560 p.

Embs Jean-Marie. « Une caution scientifique aux débuts de Jules Verne : Louis Vivien de Saint-Martin ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 142, 2002. p. 53-55.

« Entretien inédit. Julien Gracq ». In : *Revue Jules Verne*, n° 10, 2001. 112 p.

Evans Arthur B. « Literary intertexts in Jules Verne's Voyages Extraordinaires ». In : *Science-Fiction Studies*, XXIII, 1996. p. 171-187.

Fabre Michel. *Le problème et l'épreuve. Formation et modernité chez Jules Verne*. Paris : L'Harmattan, 2003. 235 p.

Ferras Robert. « Jules Verne, géographe, aussi ». In : *Les Géographies Universelles et le monde de leur temps*. Collection RECLUS Modes d'Emploi, 1989. p. 61-66.

Gauthier Guy. *Édouard Riou, dessinateur. Entre le Tour du Monde et Jules Verne. 1860-1900*. Paris : L'Harmattan, 2008. 185 p.

Garavito Julian. « Jules Verne et l'Amérique latine ». In : *Revue Europe*, novembre-décembre 1978, vol. 56, n° 595. p. 138-145.

Gramsci Antonio. *Jules Verne et le roman géographique-scientifique*. Traduction française faite par Marc Soriano, 1955. <http://www.marxists.org/francais/gramsci/intell/intell3.htm> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Gramsci Antonio. « Divers types de romans populaires. Jules Verne et le roman géographique-scientifique ». In : *Œuvres choisies*. Paris : Éditions sociales, 1959. p. 476-480.

Gramsci Antonio. « Jules Verne et le roman géographique-scientifique ». In : *Gramsci dans le texte* par François Ricci. Paris : Éditions sociales, 1977. p. 654-656.

Gehu Edmond-P. « La géographie polaire dans l'œuvre de Jules Verne : Aventures du Capitaine Hatteras ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne (première série)*, vol 2, n° 9, 1937. p. 181-198.

Gehu Edmond-P. « La géographie polaire dans l'œuvre de Jules Verne : le Pays des Fourrures ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne (première série)*, vol 3, n° 10, 1938. p. 31-44.

Gehu Edmond-P. « La géographie polaire dans l'œuvre de Jules Verne : Le Sphinx des Glaces ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne (première série)*, vol 3, n° 11, 1938. p. 176-184.

Giblin Béatrice. « Élisée Reclus, géographie, anarchisme ». In : *Hérodote*, n° 2, 1976. p. 30-49.

Giblin Béatrice. « Jules Verne, la géographie et « L'Île Mystérieuse » ». In : *Hérodote*, n° 10, 1978. p. 76-90.

Guillaud Lauric. « Du Voyage au centre de la Terre au Monde perdu ». In : *Cahiers du Centre d'Études Verniennes et du Musée Jules Verne*, n° 2, 1982. p. 1-12.

Guillaud Lauric. *Jules Verne face au rêve américain*. Paris : Houdiard Michel, 2005. 87 p.

Ishibashi Masataka. *Description de la Terre comme projet éditorial. Voyages extraordinaires de Jules Verne et système de l'éditeur Hetzel*. Thèse de doctorat : Littérature et Civilisation Françaises, Claude Mouchard Dir. université Paris VII - Vincennes - Saint-Denis, 2007. 368 p.

Jacquart Danielle (dir.) *De la science en littérature à la science-fiction*. Paris : Éditions du CTHS, 1996. 198 p.

« Jules Verne ». In : *Europe*, n° 112-113, 1955. 250 p.

« Jules Verne ». In : *Europe*, n° 595-596, 1978. 255 p.

« Jules Verne ». In : *Europe*, n° 909-910, 2005. 378 p.

« Jules Verne. Émergences du fantastique ». In : *La Revue des Lettres Modernes*, n° 5, 1987, 210 p.

« Jules Verne. Humour, ironie, fantaisie ». In : *La Revue des Lettres Modernes*, n° 8, 2003, 232 p.

« Jules Verne et la géographie ». In : *Géographie et Cultures*, n° 15, 1995, 143 p.

« Jules Verne. Cent ans après ». In : *Actes du Colloque de Cerisy*. Terre de Brume, 2005. 492 p.

« Jules Verne entre Science et Mythe ». In : *IRIS / Cahiers du GERF*, n° 28, 2005. 260 p.

« Jules Verne et les pôles ». In : *Revue Jules Verne*, n° 17, 2005. 123 p.

Jules Verne. Le roman de la mer. Paris : Seuil ; Paris : Musée national de la Marine, 2005. 213 p.

Jules Verne. Voyageur extraordinaire. La géographie des mondes connus et inconnus. Grenoble : Glénat ; Paris : La Société de Géographie, 2005. 226 p.

« Jules Verne. Le monde celtique et la mer ». In : *Institut Culturel de Bretagne ; Cahiers de l'Institut*, n° 9. 2007. 100 p.

« Jules Verne, les Machines et la Science ». In : *Actes du colloque international*. Nantes : École Centrale de Nantes, 2005. 332 p.

Krauth Bernhard. « Les erreurs géographiques chez Jules Verne. Exemples tirés de sa description des îles Nouvelle Amsterdam et Saint-Paul ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne (Nouvelle série)*, vol 22, n° 87, 1988. p. 25-26.

Lacassin Francis. *Jules Verne ou le socialisme clandestin. Introduction à Famille-Sans-Nom de Jules Verne*. Collection 10/18, série Jules Verne inattendu, 1978. 320 p.

Lagarde Lucie. « Jules Verne dans le mouvement de la géographie ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne (Nouvelle série)*, vol 15, n° 60, 1981. p. 154-157.

« Léon Tolstoï lit Jules Verne ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 166, Juin 2008. p. 5-11.

Les Romans de la terre. Jules Verne. Paris : Omnibus, 2001. 1026 p.

Les Romans de l'air. Jules Verne. Paris : Omnibus, 2001. 1130 p.

Les Romans de l'eau. Jules Verne. Paris : Omnibus, 2001. 1344 p.

Les Romans du feu. Jules Verne. Paris : Omnibus, 2002. 932 p.

Les Romans des cinq continents. Amérique - Océanie. Paris : Omnibus, 2005. 978 p.

Les Romans des cinq continents. Europe - Afrique - Asie. Paris : Omnibus, 2004. 1076 p.

Les territoires de l'espace. In : *Revue Jules Verne*, n° 16, 2003. 152 p.

Leutrat Paul. *Tombeau de Jules Verne. Le Tour du Monde en 64 ouvrages.* Paris : Les éditions de l'œil du sphinx, 2001. 203 p.

Marcetteau-Paul Agnès. *Jules Verne, romancier de la mer.* http://www.presence-litterature.cndp.fr/jules_verne/dossiers/romancier.php [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Margot Jean-Michel. *Jules Verne en son temps - vu par ses contemporains francophones (1863-1905).* Amiens : Encrage, 2004. 254 p.

Mastro Julia. *Jules Verne's textual mapping : plotting geography.* Ph.D. (Philosophy). Department of Romance Languages and Literatures (French), Chapel Hill, 2008. 303 p.

Moré Marcel. *Le très curieux Jules Verne.* Paris : Gallimard, 2005 (réédition de l'ouvrage original de 1959). 270 p.

Palmeiro Piñeiro José L. ; Pazos Otón Miguel. « Geografía, literatura y divulgación científica : los viajes extraordinarios de Jules Verne ». In : *Territorios, paisajes y lugares : trabajos recientes de pensamiento geográfico.* Valerià Paül i Carril ; Joan Tort i Donada [editores], 2007. p. 299-311.

Paumier Jean-Yves. *Jules Verne, Voyageur Extraordinaire. La géographie des mondes connus et inconnus.* Paris : La Société de Géographie ; Grenoble : Glénat, 2005. 226 p.

Petel Claude. « La cartographie des « Voyages Extraordinaires » ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne (Nouvelle série)*, vol 31, n° 123, 1997. p. 42-44.

Picot Jean-Pierre. « Émergences du merveilleux dans le paysage vernien ». In : *Revue Jules Verne*, vol. 2, n° 3, 1997. p. 42-53.

Pourvoyeur Robert (trad.) « Léon Tolstoï lit Jules Verne ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne (Nouvelle série)*, n° 166, 2008. p. 5-11.

Racault Jean-Michel. « Centre et périphérie. Quête du secret et stratégie narrative dans quelques romans d'aventures du XIX^{ème} siècle (Poe, Verne, Conrad) ». In : *Revue de Littérature comparée*, vol. 74, n° 1, 2000. p. 75-96.

Raymond François ; Compère Daniel. *Le développement des études sur Jules Verne*. Paris : Archives des Lettres Modernes, n° 1, 1976. 93 p.

Rogério de Freitas Mouraõ Ronaldo. « Jules Verne et le paradoxe du circumnavigateur ». In : *La Géographie*, n° 1520. 2006. p. 3-16.

Sadaune Samuel. *Les 60 Voyages Extraordinaires de Jules Verne*. Rennes : Éditions Ouest-France, 2004. 143 p.

Sanchez-Cardenas Michel. « Voyage au centre de la mère ». In : *Réalités Pédiatriques*, n° 76, 2002. p. 40-42.

Sanchez-Cardenas Michel. *Voyage au centre de la terre-mère. Jules Verne chez le psychanalyste*. Paris : Albin Michel, 2005. 204 p.

Schaffner Alain ; Mellier Denis (dir.). *Jules Verne et la veine fantastique*. Otrante n° 18, Kimé Éditions, 2005. 171 p.

Seillan Jean-Marie. « Histoire d'une révolution épistémologique au XIX^{ème} siècle : la captation de l'héritage d'Alexandre Dumas par Jules Verne ». In : *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^{ème} siècle ?* (Saminadayar-Perrin Corinne dir.), collection « Le XIX^{ème} en représentation(s) », 2008. p. 199-218

Serres Michel. *Jouvences sur Jules Verne*. Paris : Minuit, 1974. 291 p.

Soriano Marc. *Jules Verne (le cas Verne)*. Paris : Julliard, 1978. 412 p.

Stomma Ludwik. « Géographie mythique. Entre Jules Verne et Gérard de Villiers ». In : *Études rurales*, n° 103-104. p. 235-255.

Sudret Laurence. *Nature et artifice dans les Voyages extraordinaires de Jules Verne*. Thèse de Doctorat : Littérature française, Christian Robin Dir. Université de Nantes, 2000. 337 p.

Sudret Laurence. « Jules Verne, un écologiste avant l'heure ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 158, 2006. p. 25-36.

Tadié Jean-Yves. *Regarde de tous tes yeux, regarde !* Paris : Gallimard, 2005. 272 p.

Tarrieu Alexandre. « La Géographie de la France dans Le Journal des Voyages. Une étude comparative ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 166, Juin 2008. p. 57-60.

Taussat Robert. « Contribution de Jules Verne au savoir et à la pensée géographiques ». In : *Actes du cent quatrième congrès national des sociétés savantes*, Bordeaux, 17-21 avril 1979. p. 57-67.

Tissier Jean-Louis. « L'Île mystérieuse - Jules Verne - 1874 - Hydrographie et orographie. L'île est-elle habitée ? Baptême des baies, caps, golfes, rivières... ». In : *Cybergeo*, n° 2, 25 avril 1996. <http://www.cybergeo.eu/index219.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Tournier Michel. *Jules Verne ou le bonheur enfoui. Préface à Le Mariage de Mr Anselme des Tilleuls. Souvenirs d'un élève de huitième*. Paris : Éditions de l'Olifant, 1991. Version électronique : <http://jv.gilead.org.il/margot/preface.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Tournier Michel. *Le miroir des idées*. Paris : Gallimard, 1996. 196 p.

Tournier Michel. *Jules Verne ou le génie de la Géographie. Préface. La Jangada. Huit cents lieues sur l'Amazonie*. Paris : Le Serpent à plumes, 2005. p. 9-22.

Touttain Pierre-André (dir.). *Jules Verne*. Paris : Cahiers de l'Herne, 1974. 368 p.

Valetoux Philippe. *Jules Verne en mer et contre tous*. Paris : Magellan et Cie, 2005. 175 p.

Verne Jules. « Souvenirs d'enfance et de jeunesse ». In : *Jules Verne*, Paris : L'Herne, 1974. p. 57-62.

Vierne Simone. *Jules Verne et le roman initiatique*. Paris : Sirac, 1973. 779 p.

Vierne Simone. « Puissance de l'imaginaire ». In : *Jules Verne*. Paris : L'Herne, 1974. p. 152-171.

Vierne Simone. *Jules Verne. Une vie, une œuvre, une époque*. Paris : Balland, 1986. 447 p.

Vierne Simone. *Jules Verne. Mythe et modernité*. Paris : P.U.F., 1989. 173 p.

« Voir du feu. Contribution à l'étude du regard chez Jules Verne ». In : *La Revue des Lettres Modernes*, n° 7, 1994. 178 p.

« Voyageur ou sédentaire ? » In : *Revue Jules Verne*, n° 4, 1997. 133 p.

Weissenberg Eric. *Jules Verne. Un univers fabuleux*. Lausanne : Éditions Favre, 2004. 320 p.

II - Le Superbe Orénoque

Chaffanjon Arnaud. *L'Orénoque aux deux visages. L'Orénoque et le Caura* [réédition de l'ouvrage original de 1889]. *Voyages aux Sources de l'Orénoque, par Jean Chaffanjon ; Le Superbe Orénoque, par Jules Verne*. Paris : Denys Pierron, 1978. 573 p.

Crevaux Jules. *En radeau sur l'Orénoque. Des Andes aux bouches du Grand fleuve (1881-1882)*. Paris : Phébus, 1989 (réédition de l'ouvrage original de 1881). 188 p.

Dumas Olivier. « À propos de Verne et Chaffanjon ». In : *Bulletin de la Société Jules Verne*. Paris, vol. 32, n° 125, 1998. p. 10-14.

Martin Charles-Noël. *Introduction*. In : *Jules Verne, Face au Drapeau ; Le Superbe Orénoque*. Paris : Rencontres, 1971. p. 10-23.

« L'Énigmatique Orénoque ». In : *Revue Jules Verne*, vol. 3, n° 6, 1998. 115 p.

Verne Jules. *The Mighty Orinoco (first english edition)*. Middeltown : Wesleyan University Press, 2002. 424 p.

Verne Jules. *Le Superbe Orénoque*. Paris : Le Serpent à Plumes éd., Collection motifs. 2005. 611 p.

Vierne Simone. « Le Superbe Orénoque et le fleuve des Amazones ou la rêverie des sources ». In : *Le voyage sur le fleuve*. Jean Marigny (Ed.). Université des langues et lettres ; ELLUG, 1986. p. 89-101.

III - Littérature, histoire, anthropologie, philosophie

Astic Guy. *Le Fantastique*. Paris : Flammarion, 1999. 94 p.

Bachelard Gaston. *La Poétique de l'espace*. Paris : P.U.F., 1957. 214 p.

Bachelard Gaston. *La Terre et les rêveries du repos*. Paris : Corti, 2004. 376 p.

Bachelard Gaston. *La Terre et les rêveries de la volonté*. Paris : Corti, 2007. 381 p.

Barthes Roland. *Mythologies*. Paris : Points Essais, 2001 (réédition de l'ouvrage original de 1957). 233 p.

Bianchi Françoise. « La littérature : une emblématique de la transdisciplinarité ». In : *Transdisciplines*. Paris : L'Harmattan, 1996. p 37-47.

Bianchi Françoise. « Le merveilleux technique de Jules Verne ». In : *Libres*, nov. 2006. p. 173-178.

Butor Michel. *Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne. Essais sur les modernes*. Paris : Gallimard, 1992 (réédition de l'ouvrage de 1964). 376 p.

Chazal Gérard. *Interfaces. Enquêtes sur les mondes intermédiaires*. Seyssel : Éditions Champ Vallon, 2002. 275 p.

Collomb Gérard. « Sur la Guyane de Louis Bousenard : ethnographie et littérature populaire ». In : *Le Rocambole. Revue des littératures populaires*, n° 16, 2001. p. 121-131.

Crozier Michel ; Friedberg Erhard. *L'acteur et le système*. Paris : Seuil, 1977. 448 p.

- Darwin Charles. *L'Origine des espèces*. Paris : Flammarion, 1992 (réédition de l'ouvrage original de 1859). 593 p.
- De Béchillon Denys (dir.). *Les défis de la complexité. Vers un nouveau paradigme de la connaissance ?* Paris : L'Harmattan, 1994. 211 p.
- Durand Gilbert. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod, 1990. 536 p.
- Éliade Mircea. *Aspects du mythe*. Paris : Gallimard, 1963, 256 p.
- Éliade Mircea. *Le Sacré et le Profane*. Paris : Gallimard, 1987, 185 p.
- Ferry Luc. *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*. Paris : Grasset, 1992. 275 p.
- Flahault François. *Le crépuscule de Prométhée. Contribution à une histoire de la démesure humaine*. Paris : Mille et une nuits, 2008. 290 p.
- Gilson Étienne. *D'Aristote à Darwin et retour. Essai sur quelques constantes en biophilosophie*. Paris : J. Vrin, 1971. 254 p.
- Hamon Philippe. *Du Descriptif*. Paris : Hachette Supérieur, 1993. 247 p.
- « Imaginaire, Raison, Rationalité ». In : *Transdisciplines*, n° 1-2, 1996. 242 p.
- Kuhn Thomas. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion, 1983. 284 p.
- « L'Héritage darwinien ». In : *Transdisciplines*, n° 4-5, 1998. 204 p.
- Manguel Alberto ; Guadalupi Gianni. *Dictionnaire des lieux imaginaires*. Paris : Actes Sud, 2001. 665 p.
- Marigny Jean. *Les Mondes perdus de Clark Ashton Smith*. Dole : La Clef d'Argent, 2007. 43 p.
- « Merveilleux et surréalisme ». In : *Mélusine* n° XX, Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme, 2001. 351 p.
- Morin Edgar. *Le paradigme perdu : la nature humaine*. Paris : Points Seuil, 1979, 246 p.
- Morin Edgar. *Introduction à la pensée complexe*. Paris : Points Seuil, 2005, 158 p.
- Morin Edgar. *La Méthode*. Paris : Seuil, 2008, 6 volumes. 2462 p.
- Nothnagle John. « Merveilleux / marvellous ». In : *Dictionnaire International des Termes Littéraires*. <http://www.ditl.info/arttest/art2899.php> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].
- Rey Alain dir. *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert, 2007. 4304 p. (3 vol.).

Segalen Victor. *Essai sur l'exotisme*. Paris : Livre de Poche, 1999. 165 p.

Steinmetz Jean-Luc. *Que sais-je ? La littérature fantastique*. Paris : P.U.F., 1997. 127 p.

Scheel Charles Walter. *Réalisme magique et réalisme merveilleux. Des théories aux poétiques*. Paris : L'Harmattan, 2005. 258 p.

Schmidt Joël. *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*. Paris : Larousse, 1992. 319 p.

Tadié Jean-Yves. *Le roman d'aventures*. Paris : P.U.F., 1996. 219 p.

Todorov Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Éditions du Seuil, 1976. 188 p.

Vion-Dury Juliette. « Littérature et Espaces ». In : *Actes du XXX^{ème} Congrès de la Société Française de Littérature Générale et Comparée - SFLGC - Limoges, 20-22 septembre 2001*. Presses Universitaires de Limoges, 2003. 668 p.

Westphal Bertrand. *La Géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris : Minuit, 2007. 304 p.

Westphal Bertrand. « Pour une approche géocritique des textes ». In : *Vox Poetica*. <http://www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/gcr.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

IV - Géographie

Alès Catherine ; Michel Pouyllau. « La Conquête de l'inutile. Les géographies imaginaires de l'Eldorado ». In : *L'Homme*, n° 122-124, 1992. p. 271-308.

Allemand Sylvain (dir.). *Comment je suis devenu géographe*. Paris : Le cavalier bleu, 2007. 223 p.

Bailly Antoine. « L'imaginaire spatial, plaidoyer pour une géographie des représentations ». In : *Espaces Temps*, n° 40-41, 1989. p. 53-58.

Bassin Mark. « Studying ourselves : history and philosophy of geography ». In : *Progress in Human Geography*, vol 24, 2000. p. 475-487.

Bédard Mario ; Lahaie Christiane (dir.). Dossier : « Géographie et littérature ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol 52, n° 147. 2008. 572 p.

Bédard Mario. « Plaidoyer de l'imaginaire pour une géographie humaniste ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol 31, n° 82, 1987. p. 23-38.

Berdoulay Vincent. « La métaphore organiciste. Contribution à l'étude du langage des géographes ». In : *Annales de Géographie*, vol 91, n° 507, 1982. p. 573-586.

Berdoulay Vincent. « Les idéologies comme phénomènes géographiques ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 29, n° 77, 1985. p. 205-216.

Berdoulay Vincent. « Géographie : lieux de discours ». In : *Cahier de Géographie du Québec*, n° 32, 1987. p. 245-252.

Berdoulay Vincent. *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, Paris : Éditions du CNRS, 1988. 108 p.

Berdoulay Vincent. « Idées aristotéliennes et effet-discours dans la géographie d'origine méditerranéenne ». In : *Annales de géographie*, n° 542, 1988. p. 404-418.

Berdoulay Vincent ; Soubeyran Olivier. « Lamarck, Darwin et Vidal : aux fondements naturalistes de la géographie humaine ». In : *Annales de Géographie*, n° 561-562, 1991. p. 617-634.

Berdoulay Vincent. *La Formation de l'école française de géographie, 1870-1914*. Paris : C.T.H.S., 1995. 245 p.

Berdoulay Vincent ; Entrikin Nicholas. « Lieu et sujet - Perspectives théoriques ». In : *L'Espace géographique*, n° 2, 1998. p. 111-121.

Berdoulay Vincent ; Turco Angelo. « Mythe et géographie : des relations à repenser ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 45, n° 126, 2001. 530 p.

Berdoulay Vincent ; Olivier Soubeyran (dir.). *Milieu, colonisation et développement durable. Perspectives géographiques sur l'aménagement*. Paris : La Découverte, 2002. 268 p.

Berdoulay Vincent. « L'histoire de la pensée géographique : enjeux cosmopolitiques ». In : *Infogeo*, n° 18/19, 2006. p. 21-36.

Berque Augustin. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin, collection « Mappemonde », 2000. 272 p.

Besson Françoise. « Henry Russell, inspirateur de Jules Verne ». In : *Pyrénées*, n° 210, 2002. p. 117-137.

Bouvet Rachel ; El Omari Basma (dir.). *L'espace en toutes lettres*. Québec : Nota Bene, 2003. 307 p.

Bozzetto Roger. « Jules Verne et son amour de la géographie ». In : *Café géographie*, 2005. http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=584 [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Broc Numa. « L'établissement de la géographie en France : diffusion, institution, projets (1870-1890) ». In : *Annales de géographie*, 1974. p. 545-568.

Broc Numa. *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^{ème} siècle*. Paris : Éditions du C.T.H.S., 1999. 392 p.

Brousseau Marc. « Geography's literature ». In : *Progress in Human Geography*, vol 18, n° 3. 1994. p. 333-353.

Brousseau Marc. *Des romans-géographes*. Paris : L'Harmattan, 1996, 246 p.

Brousseau Marc ; Cambron Micheline. « Entre géographie et littérature : frontières et perspectives dialogiques ». In : *Recherches sociographiques*, vol 44, n° 3, 2003. p. 525-547.

Brunet Roger. *Les Phénomènes de discontinuité en géographie*. Paris : Éditions du C.N.R.S., 1967. 117 p.

Brunet Roger. « Raisons et saisons de géographe ». In : *Géocarrefour*, vol. 78/1, 2003. p. 13-18. <http://geocarrefour.revues.org/index42.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Brunet Roger ; Ferras Robert ; Théry Hervé (dir.). *Les mots de la géographie : dictionnaire critique*. Montpellier : Reclus, 1993. 518 p.

Chevalier Michel. « Géographie et paragéographie ». In : *L'Espace géographique*, n° 1, 1989. p. 5-17.

Chevalier Michel (dir.). *La littérature dans tous ses espaces*. Mémoires et Documents de Géographie, Paris : C.N.R.S., 1992. 141 p.

Chevalier Michel. « Géographie et Littérature ». In : *La Géographie - Acta Geographica*, n° 1500 bis, 2001. 260 p.

Claval Paul. « La Géographie et les chronotopes ». In : *La Géographie dans tous ses espaces*. Michel Chevalier dir. 1993. p. 103-121.

Claval Paul. *Histoire de la Géographie*. Paris : P.U.F., Que sais-je ? 1995. 127 p.

Claval Paul. « Mythe et connaissance scientifique dans l'histoire de la pensée Géographique ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, n° 45, 2001. p. 349-368.

Claval Paul. *Épistémologie de la géographie*. Paris : Armand Colin, 2007. 302 p.

Collectif. *Elisée Reclus. Écrire la terre en libertaire*. Orthez : Le temps perdu, 2005. 294 p.

Collectif. *Sociétés et Représentations. Le Siècle du voyage*. ISOR / Credhess, n° 21. 2006. 361 p.

Dardel Éric. *L'homme et la terre*. Paris : Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1990 (réédition de l'ouvrage de 1952). 199 p.

Debarbieux Bernard. « Imagination et imaginaire géographiques ». In : *Encyclopédie de Géographie* (Bailly Antoine ; Ferras Robert ; Pumain Denise dir.), 1992. p. 875-888.

Debarbieux Bernard. « Le lieu, le territoire, et trois figures de rhétorique ». In : *L'Espace géographique*, n° 2, 1995. p. 97-112.

Debarbieux Bernard. « Le lieu, fragment et symbole du territoire ». In : *Espaces et sociétés*, n° 82-83, 1996. p. 13-36.

Debarbieux Bernard. « Les problématiques de l'image et de la représentation en géographie ». In : *Les concepts de la géographie humaine*. Paris : Armand Colin, 1998. p. 199-211.

Di Méo Guy. *L'Homme, la Société, l'Espace*. Paris : Anthropos, 1991. 319 p.

Di Méo Guy. « De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe ». In : *L'Espace géographique*, n° 4, 1991. p. 359-373.

Di Méo Guy. *Géographie sociale et territoires*. Paris : Nathan, 1998. 320 p.

Dollfus Olivier. *L'Espace géographique*. Paris : P.U.F., 1970. 126 p.

Duperrein Bernard. « Pédagogie et Écologie humaine ». In : *actes de L'International Congress of Ecology (INTECOL)*, Toulouse, 1999. 7 p.

« Entre Venezuela, Guyana et Brésil. Le monde perdu de Conan Doyle ». In : *Courrier International* n° 901, 2008. p. 54-56.

Entrikin Nicholas. « Lieu 2 ». In : *EspacesTemps.net*, <http://espacestems.net/document411.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Falgon Elisabeth. *L'ici et l'ailleurs. Les mots pour le dire*. Hegoa, n° 18, 1995. 160 p.

Ferras Robert. « Jules Verne, géographe, aussi ». In : *Les Géographies Universelles et le monde de leur temps*. Collection RECLUS Modes d'Emploi, 1989. p. 61-73.

Fort-Jacques Théo. « Habiter, c'est mettre l'espace en commun ». In : *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Lussault Michel, Paquot Thierry, Younès Chris. (dir.). Paris : La Découverte, collection Armillaire, 2007. p. 251-266.

Gallois Lucien. « État de nos connaissances sur l'Amérique du Sud ». In : *Annales de Géographie*, vol. 2, n° 5, 1892. p. 65-91.

Gallois Lucien. « État de nos connaissances sur l'Amérique du Sud ». In : *Annales de Géographie*, vol. 2, n° 7, 1893. p. 365-390.

Gay Jean-Christophe. *L'Étendue, les Lieux, et l'Espace géographique. Pour une approche du discontinu*. Thèse de doctorat : Géographie et Aménagement, Ferrier Jean-Paul Dir. Université d'Aix-Marseille II, 1992. 490 p.

Gay Jean-Christophe. « L'espace discontinu de Marcel Proust ». In : *Géographie et Cultures*, vol 6. 1993. p. 35-50.

« Géographie et littérature ». In : *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, tome 146, 2006. 160 p.

« Géographie et géopoétique ». In : *Cafés Géographiques*. http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=664 [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Gobenceaux Nathanaël. « Quelques éclaircissements sur la relation de Michel Butor à la géographie. Entretien avec Michel Butor ». In : *Cybergeog, E-Topiques*, 2007. <http://www.cybergeog.eu/index9952.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Gonet-Boisson Gérard. *Agents géographiques et société libertaire*. Mémoire de DEA : Géographie, Berdoulay Vincent Dir. Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2000. 65 p.

Gumuchian Hervé. « Les représentations en géographie : définitions, méthodes et outils ». In : *Représenter l'espace*. André Yves, Bailly Antoine, Ferras Robert, Guérin Jean-Paul et Gumuchian Hervé (dir.). L'imaginaire spatial à l'école. Paris : Anthropos, 1989. p. 29-43.

Jacquard Albert. *De l'angoisse à l'espoir. Leçons d'écologie humaine*. Paris : Calmann-Lévy, 2004. 119 p.

Jourde Pierre. *Géographies imaginaires de quelques inventeurs de mondes au XX^{ème} siècle. Gracq, Borges, Michaux, Tolkien*. Paris : José Corti Édition, 1991. 343 p.

Keller-Leuzinger Franz. « L'Amazone et le Madeira ». In : *Le Tour du Monde*, 2^{ème} semestre 1874. p. 369-416.

Lacoste Yves. « À bas Vidal... Viva Vidal ». In : *Hérodote*, n° 16, 1979. p. 68-81.

Lacoste Yves. « Hérodote et Reclus ». In : *Hérodote*, n° 117, 2005. http://www.herodote.org/article.php3?id_article=159 [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Landy Frédéric. « L'Inde de Jules Verne : une lecture de la Maison à vapeur ». In : *Géographie et Cultures*, n° 15, 1995. p. 45-67

Laplace-Treyture Danièle. *Le genre régional. Écriture et transmission du savoir géographique*. Thèse de doctorat : Géographie, Vincent Berdoulay Dir. Université de Pau et des Pays de l'Adour, 1998. 446 p.

Laplace-Treyture Danièle. « La pertinencia de la noción de género para una historia mundial del pensamiento geográfico ». In : *Unidad y diversidad del pensamiento geográfico en el mundo*. Berdoulay Vincent et Mendoza Vargas Hector (dir.). Mexico : INEGI/UNAM, 2003. p. 47-56.

Lefort Isabelle ; Pelletier Philippe. *Grandeurs et mesures de l'écoumène*. Paris : Anthropos, 2006. 229 p.

Lejeune Dominique. *Les Sociétés de Géographie en France, dans le mouvement social et intellectuel du XIX^{ème} siècle*. Thèse de doctorat d'État : Lettres et Sciences humaines (Histoire), Philippe Vigier Dir. Université Paris X - Nanterre, 1987. 837 p.

Lejeune Dominique. *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^{ème} siècle*. Paris : Albin Michel, 1993. 236 p.

« Le Cassiquiare... un fleuve qui relie deux fleuves ! ». In : *Bulletin de liaison des membres de la Société de Géographie*, n° 1 Hors-série, Mars 2008. 39 p.

Lefébure Antoine (dir.). *L'Amazonie disparue. Indiens et explorateurs 1825-1930*. Paris : La Découverte, 2005. 221 p.

- Lévy Jacques ; Lussault Michel (dir.). *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris : Belin, 2000. 351 p.
- Lévy Bertrand ; Raffestin Claude. *Voyage en ville d'Europe. Géographies et Littérature*. Genève : Metropolis, 2004. 318 p.
- Lézy Emmanuel. *Guyane, Guyanes. Une géographie « sauvage » de l'Orénoque à l'Amazonie*. Paris : Belin, Collection « Mappemonde », 2000. 348 p.
- Maffesoli Michel ; Freund Julien ; Bozonnet Jean-Paul ; Samivel ; Bellotto Bruno. *Espaces et imaginaire*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1979. 106 p.
- Moles Abraham ; Rohmer Elisabeth. *Psychologie de l'espace*. Paris : Casterman, 1978. 245 p.
- Péguy Charles-Pierre. *L'Horizontal et le Vertical. Le Géographe entre le passé et le devenir de la planète*. Montpellier : G.I.P. Reclus, 1996. 176 p.
- Pelletier Philippe. « Élisée Reclus : Géographe ou écologue ? Anarchiste ou écologiste ? ». In : *Itinéraire*, n° 14-15, 1998. p. 29-39.
- Pelletier Philippe. *Éléments pour une géographie universaliste*. Habilitation à diriger des recherches, texte de synthèse. Université Lyon 2, 1999. 270 p.
- Perec George. *Espèces d'espaces*. Paris : Galilée, 2000 (réédition de l'ouvrage original de 1974). 185 p.
- Puyo Jean-Yves. « L'expédition du Mexique, 1862-1867 : apports cartographiques et géographiques ». In : *Le Monde des cartes*, n° 180, 2004. p. 57-70.
- Puyo Jean-Yves. « Que peut apporter la géographie historique en ce début de XXI^{ème} siècle ? ». Avant-propos. In : *Sud-Ouest Européen*, n° 23, *Géographie historique, pour un autre regard*, Presses Universitaires du Mirail. 2007.
- Raffestin Claude. « L'imagination géographique ». In : *Géotopiques*, n° 1, 1983. p. 25-43.
- Raffestin Claude. « Pourquoi n'avons-nous pas lu Éric Dardel ? ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol 31, n° 84, 1987. p. 471-481.
- Raffestin Claude. « Théories du réel et géographicité ». In : *Espace Temps*, n° 40-41, 1989. p. 26-31.
- Raffestin Claude. « Géographie et écologie humaine ». In : *Encyclopédie de géographie*, Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain éd., vol. 1, chap. 2, 1993. p. 21-34.
- Reclus Élisée. *Nouvelle Géographie Universelle*. Paris : Hachette, 1876-1894. (20 volumes).
- Reclus Élisée. *L'Homme et la Terre*. Paris : Librairie Universelle, 1905. 3545 p. (6 volumes).
- Rhein Catherine. « La géographie, discipline scolaire et/ou science sociale ? (1860-1920) ». In : *Revue française de sociologie*, XXIII, 1982. p. 223-251.

Rhein Catherine. « L'écologie humaine, discipline-chimère ». In : *Sociétés Contemporaines*, n° 49-50, 2003. p. 167-190.

Robic Marie-Claire. « La diffusion de la géographie dans l'enseignement français (fin XIX^{ème} - début XX^{ème} siècle) : force du mouvement et variété des projets ». In : *Paedagogica historica*, n° 40, vol 3. 2004. p. 294-314.

Robic Marie-Claire, Mendibil Didier, Gosme Cyril, Orain Olivier et Tissier Jean-Louis. *Couvrir le monde. Un grand XX^{ème} siècle de géographie française*. Paris : ADPF (Ministère des Affaires étrangères), 2006. 215 p.

Roux Michel. « Sahara : Géographie de l'Imaginaire ». In : *Mappemonde*, n° 2, 1991. p. 8-11.

Roux Michel. *Le Désert de sable - Le Sahara dans l'imaginaire des Français, 1900-1994*. Paris : L'Harmattan, 1996. 204 p.

Roux Michel. *L'imaginaire marin des Français - Mythe et Géographie de la mer*. Paris : L'Harmattan, 1997. 219 p.

Roux Michel. *Géographie et Complexité. Les espaces de la nostalgie*. Paris : L'Harmattan, 1999. 335 p.

Roux Michel. « Moby Dick et Vingt mille lieues sous les mers : les géographies imaginaires au cœur de la complexité ». In : *Les cahiers de géographie du Québec*, vol. 44, n° 121, 2000. p. 65-89.

Sauter Gilles. « La géographie comme idéologie ? ». In : *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 29, n° 77, 1985. p. 193-203.

Sénécal Gilles. « Aspects de l'imaginaire spatial : identité ou fin des territoires ? ». In : *Annales de géographie*, vol. 101, n° 563, 1992. p. 28-42.

Seillan Jean-Marie. *Aux sources du roman colonial - L'Afrique à la fin du XIX^{ème} siècle*. Paris : Karthala, 2006. 504 p.

Singaravélou Pierre (dir.). *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation XIX^{ème} - XX^{ème} siècle*. Paris : Belin, 2008. 287 p.

Staszak Jean François. *Géographies de Gauguin*. Paris : Bréal, 2003. 255 p.

Stock Mathis. « L'habiter comme pratique des lieux géographiques ». In : *EspacesTemps.net, Textuel*. <http://espacestemps.net/document1138.html> [site consulté le 1^{er} Septembre 2009].

Taussat Robert. « Contribution de Jules Verne au savoir et à la pensée géographique ». In : *Études géographiques sur l'Aquitaine*. Actes du 104^{ème} congrès national des sociétés savantes, Bordeaux, 1979. CTHS, 1980. p. 57-67.

« Territoires littéraires ». In : *Géographie et Cultures*, n° 44. 2003. 142 p.

Thompson Ian B. « Jules Verne, la géographie et l'Ecosse au dix-neuvième siècle ». In : *La Géographie - Acta Geographica*, n° 1511, 2003. p. 48-71.

Tissier Jean-Louis. « Géographie et Littérature ». In : *Encyclopédie de Géographie* (Bailly Antoine ; Ferras Robert ; Pumain Denise dir.), 1992. p. 235-255.

Tissier Jean-Louis. « Géographie et littérature, présentation ». In : *Bulletin de l'Association des Géographes français*, vol 84, n° 3, 2007. p. 243-248.

Viala Laurent ; Villepontoux Stéphane (dir.). *Imaginaires, Territoires, Sociétés. Contribution à un déploiement transdisciplinaire de la Géographie sociale*. Université Paul-Valéry, Montpellier II, 2007. 432 p.

Annexe 1 :

Liste des 62 Voyages Extraordinaires et espaces parcourus dans chaque roman

Édition (Hetzl)	Les 62 Voyages Extraordinaires	Espaces parcourus
1863	<i>Cinq semaines en ballon</i>	Afrique équatoriale, subtropicale
1864	<i>Voyage au centre de la Terre</i>	Europe (souterraine)
1865	<i>De la Terre à la Lune</i>	USA, Espace
1866	<i>Voyages et aventures du capitaine Hatteras</i>	Pôle nord, régions arctiques
1867	<i>Les Enfants du capitaine Grant</i>	37° parallèle sud : Chili, Argentine, Australie, Nouvelle-Zélande
1870	<i>Autour de la Lune</i>	USA, Espace
1870	<i>Vingt mille lieues sous les mers</i>	Océans et mers du globe, pôle sud
1871	<i>Une Ville flottante</i>	Royaume-Uni, USA, Atlantique
1872	<i>Aventures de trois Russes et de trois Anglais</i>	Sud de l'Afrique
1873	<i>Le Pays des fourrures</i>	Canada, régions arctiques
1873	<i>Le Tour du monde en quatre-vingts jours</i>	Monde, Europe, Asie, Amérique du Nord
1874	<i>L'Île mystérieuse</i>	USA, île inconnue du Pacifique
1875	<i>Le Chancellor</i>	Bermudes, embouchure de l'Amazone, une île inconnue de l'Atlantique
1876	<i>Michel Strogoff</i>	Asie, Europe, Russie
1877	<i>Hector Servadac</i>	Bassin méditerranéen, système solaire
1877	<i>Les Indes noires</i>	Écosse (souterraine)
1878	<i>Un Capitaine de quinze ans</i>	Angola, Nouvelle Zélande, USA, Océan Atlantique et Pacifique
1879	<i>Les Cinq cents millions de la Béguine</i>	USA (Orégon), villes imaginaires
1879	<i>Les Tribulations d'un Chinois en Chine</i>	Chine
1880	<i>La Maison à vapeur</i>	Inde
1881	<i>La Jangada</i>	Brésil, Amazonie, Amazone
1882	<i>Le Rayon vert</i>	Écosse
1882	<i>L'École des Robinsons</i>	USA, une île du Pacifique
1883	<i>Kéraban le têtue</i>	Turquie, Mer noire, Crimée, Bosphore
1884	<i>L'Archipel en feu</i>	Grèce, Méditerranée, Cyclades
1884	<i>L'Étoile du Sud</i>	Sud de l'Afrique
1885	<i>Mathias Sandorf</i>	Empire austro-hongrois, Méditerranée, ville imaginaire
1886	<i>Robur le conquérant</i>	Tour du monde complet
1886	<i>Un Billet de loterie</i>	Norvège
1887	<i>Le Chemin de France</i>	Allemagne, France
1887	<i>Nord contre Sud</i>	USA, Floride
1888	<i>Deux Ans de vacances</i>	Nouvelle Zélande, Chili
1889	<i>Sans dessus dessous</i>	USA, Kilimandjaro, pôle nord
1889	<i>Famille sans nom</i>	Canada, Québec, Niagara
1890	<i>César Cascabel</i>	USA, Canada, Russie, Sibérie

Édition (Hetzel)	<i>Les 62 Voyages Extraordinaires</i>	Espaces parcourus
1891	<i>Mistress Branican</i>	Australie, Océanie, Pacifique, Californie
1892	<i>Le Château des Carpathes</i>	Roumanie, Carpathes
1892	<i>Claudius Bombarnac</i>	Caucase, Asie centrale, Chine
1893	<i>P'tit Bonhomme</i>	Irlande
1894	<i>Mirifiques Aventures de Maître Antifer</i>	Mascate, Tunis, Dakar, Spitzberg, Écosse, Saint-Malo
1895	<i>L'Île à hélice</i>	Californie, Nouvelle Zélande, îles du Pacifique
1896	<i>Face au drapeau</i>	Bermudes, USA
1896	<i>Clovis Dardentor</i>	Méditerranée, Baléares, Algérie
1897	<i>Le Sphinx des glaces</i>	Pôle sud, régions arctiques
1898	<i>Le Superbe Orénoque</i>	Orénoque, Venezuela
1899	<i>Le Testament d'un excentrique</i>	USA
1900	<i>Seconde patrie</i>	île de l'océan indien
1901	<i>Le Village aérien</i>	Gabon, Congo
1901	<i>Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin</i>	Le Havre, Nouvelle Zélande, Pacifique, Sibérie
1902	<i>Les Frères Kip</i>	Nouvelle Zélande, Tasmanie
1903	<i>Bourses de voyage</i>	Antilles
1904	<i>Maître du Monde</i>	USA
1904	<i>Un Drame en Livonie</i>	Pays Baltes
1905	<i>L'Invasion de la mer</i>	Tunisie
1906	<i>Le Phare du bout du monde</i>	Argentine, Cap Horn
1906	<i>Le Volcan d'or</i>	Canada
1907	<i>L'Agence Thompson et compagnie</i>	Açores, Madère, Canaries, Cap Vert
1908	<i>La Chasse au météore</i>	USA, Groenland
1908	<i>Le Pilote du Danube</i>	Pays du Danube
1909	<i>Les Naufragés du Jonathan</i>	Terre de Feu, détroit de Magellan
1910	<i>Le Secret de Wilhelm Storitz</i>	Hongrie, Danube
1919	<i>L'Étonnante aventure de la Mission Barsac</i>	Afrique Centrale

Annexe 2 : Comparaison du récit de Jean Chaffanjon avec celui de Jules Verne

Récit de Jean Chaffanjon

L'Orénoque et le Caura (1889)

Jean Chaffanjon part de Saint-Nazaire en direction des Antilles, puis La Guayra, port de Caracas (Venezuela). Durant son périple, il embarque sur le « *Bolivar* » :

« *Le navire ralentit sa marche et nous sommes en face de la Guayra.* » (page 56) ;

« *La Guayra sert de port à la capitale du Venezuela, Caracas [...].* » (page 57) ;

« *En face du quai de débarquement se trouve la gare du chemin de fer. La Guayra est à la tête de deux lignes, dont la première va à Caracas ;* » (page 57).

« *En amont et en aval, le fleuve s'étend à perte de vue, mais il se resserre en face de la ville : ce qui explique l'ancien nom d'Angostura.* » (page 72).

« *Ciudad Bolivar, une des villes les plus commerçantes et influentes de la République, située au centre de l'état de Guyana, riche par ses mines d'or, livre un débouché aux produits européens pour l'intérieur du Venezuela, une partie de la Colombie et même du haut Brésil.* » (page 72).

« *Sur la rive droite s'élèvent les rochers d'Orocopiche [...]. Ces rochers sont des sommets de montagnes peu élevées, dont la base est recouverte par des dépôts récents, sable et argile, qui forment d'immenses plaines au milieu desquelles apparaissent des collines isolées, ne se rattachant à aucun chaînon. Des cerros et les mesas de Soledad*

Récit de Jules Verne

Le Superbe Orénoque (1898)

Les héros de Jules Verne suivent le même itinéraire... :

« [...] ils avaient été s'embarquer, à Saint-Nazaire, sur le *Pereire*, paquebot de la Compagnie transatlantique, à destination des Antilles. De là, un autre navire les avait transportés à La Guayra, le véritable port de Caracas. Puis, en quelques heures, le chemin de fer les avait conduits à la capitale du Venezuela. » (page 47) ;

« Dès six heures du matin, le 12 août, le *Simon-Bolivar*, - on ne saurait s'étonner de ce nom - était prêt à partir. » (pages 52-53).

« [...] en un endroit où la largeur du fleuve est réduite à moins de quatre cents toises. De là, ce nom d'« *Étroit* », *Angostura*, qui lui fut alors donné pour s'effacer enfin devant celui de *Ciudad-Bolivar*. » (page 25).

« Par la *Soledad*, où doit aboutir le chemin de fer, *Ciudad-Bolivar* ne tardera pas à se relier avec Caracas, la capitale vénézuélienne. Ses exportations en peaux de bœuf et de cerf, en café, en coton, en indigo, en cacao, en tabac y gagneront une extension nouvelle, si accrues qu'elles soient déjà par l'exploitation des gisements de quartz aurifère, découverts en 1840 dans la vallée du *Yuruauri*. » (page 26).

« Dans la matinée, le *Simon-Bolivar* passa en vue de l'île d'Orocopiche, dont les cultures approvisionnent largement le chef-lieu de la province. En cet endroit, le lit de l'Orénoque se réduit à neuf cents mètres, pour retrouver en amont une largeur au moins triple. De la plateforme supérieure, Jean aperçut

sur la rive gauche resserrent le fleuve ; le courant est plus rapide dans cet étroit passage, qui mesure 900 mètres environ. » (page 75).

« Nous arrivons bientôt à Almacén, hameau sur la rive droite ; la population peu nombreuse, 25 ou 30 habitants environ, se dissémine en sept cases. » (page 80).

« C'est ici que fut enterré le malheureux Burban, compagnon du docteur Crevaux. Il me fut impossible de trouver sa tombe, les habitants ne purent me désigner l'endroit où reposait mon malheureux compatriote. » (page 88).

A propos de Moitaco : « Village fort coquet bâti sur un rocher qui s'avance dans le fleuve ; de chaque côté se trouvent deux baies profondes et très sûres, où viennent relâcher les bateaux. Soixante cases le composent, sa population est de 235 habitants. Moitaco eut de l'importance quand les missionnaires espagnols en avaient fait le centre de leurs opérations. » (page 88).

« Caïcara, ville de 500 habitants environ, compte 140 maisons en pierre, dont quelques-unes possèdent une terrasse ; la plupart sont couvertes en feuilles de palmier, d'autres en tuiles de Soledad. Chaque mois,

distinctement la plaine environnante, bossuée de quelques cerros isolés. » (page 61).

« Vers la rive gauche, le fleuve présentait de nombreuses anses aux berges très boisées, surtout au-delà d'Almacén, petit village d'une trentaine d'habitants, et tel encore que l'avait vu M. Chaffanjon, huit ans auparavant. » (page 63).

C'est dans ce village que M. Chaffanjon chercha vainement la tombe de l'un des compagnons du docteur Crevaux, François Burban, tombe restée introuvable en ce modeste cimetière de Moitaco. » (page 65) ;

« [...] ces territoires du Sud-Amérique leur ont déjà coûté plus d'une victime... le docteur Crevaux, tombé sous les coups des Indiens dans les plaines de la Bolivie ; son compagnon, François Burban, dont on ne retrouve plus même la tombe dans le cimetière de Moitaco !... Il est vrai, M. Chaffanjon a pu parvenir jusqu'aux sources de l'Orénoque... » (page 80).

« C'est dans l'une des deux baies, à gauche et à droite du village de Moitaco, que le steamboat avait relâché pendant la nuit. Dès qu'il fut sorti de cette baie, le coquet assemblage de maisonnettes, autrefois centre important des missions espagnoles, disparut derrière un coude de la rive. » (page 65).

« Caïcara possède environ cinq cents habitants et reçoit fréquemment des voyageurs, ceux que leurs affaires appellent à parcourir le cours supérieur de l'Orénoque. [...] On y compte cent

deux courriers emportent les dépêches à Bolivar et à Caracas. Les industriels Caïcaraïse se livrent à l'élevage des bestiaux, à l'agriculture et font un commerce d'échanges avec les Indiens qui viennent à époques fixes apporter les produits de l'intérieur [...] On raconte que des Espagnols, surpris par les sauvages, y auraient été massacrés, même mangés, et leurs têtes accrochées aux branches des arbres voisins. » (page 101).

« Le velorio diffère suivant les âges. Pour un enfant, les parents invitent proches, camarades et connaissances. La veillée prend un aspect de réjouissance, on veut s'y surpasser les uns les autres. Si les parents sont pauvres, les amis et les voisins se chargent des frais en apportant eau-de-vie, café et sucre. [...] Puis un musicien pince de la guitare, loue les beautés et les gentillesse du petit amour ; et la mère ouvre le bal avec le père ou l'un des invités. Des cris pour demander du café ou de l'aguardiente interrompent par instant danses et cantilènes. Au matin, les chanteurs n'en peuvent plus et, les bras enlacés autour des cous, ils dégoissent encore. Enfin, tout le monde se retire, plus ou moins inconscient. » (pages 101-102).

« Après deux heures de navigation, nous arrivons à Cabruta, au pied d'une chaîne granitique, sur la rive droite, à l'est et en face de Caïcara. Le village, de 54 feux, possède 380 habitants, qui se livrent tous à l'élevage des bestiaux et appartiennent à la race désignée sous le nom de llaneros, ou hommes de la plaine. Descendants de métis, ils ont tous le teint blanc. Très peu de mulâtres se trouvent mélangés à cette population courageuse et active. » (pages 127-128).

cinquante cases - maisons si l'on veut -, la plupart construites en pierres, avec une toiture en feuilles de palmier, quelques-unes coiffées d'un toit de tuiles dont le rouge éclate au milieu des verdure. La bourgade est dominée par un monticule, haut de cinquante mètres. Au sommet se montre un couvent de missionnaires, abandonné depuis l'expédition de Miranda et la guerre de l'Indépendance, et que souillèrent jadis des pratiques de cannibalisme, - d'où cette réputation trop justifiée que méritaient les anciens Caraïbes. » (pages 95-96).

« Du reste, les vieilles coutumes indiennes sont encore en usage à Caïcara, même celles qui mêlent le christianisme aux plus invraisemblables cérémonies religieuses. Telles celle du velorio, de la veillée des morts, à laquelle put assister l'explorateur français. Là, au milieu des nombreux invités, qui n'épargnent ni le café, ni le tabac, ni surtout l'eau-de-vie, l'aguardiente, en présence du cadavre du mari ou de l'enfant, l'épouse ou la mère ouvre le bal, et les danses ne prennent fin qu'avec les forces des danseurs, épuisés par l'ivresse. Cela est plus chorégraphique que funèbre. » (page 97).

« Sur la rive gauche, un amas de cases devint visible vers onze heures du matin, au pied de collines granitiques. C'était le village de Cabruta, composé d'une cinquantaine de paillotes, et si l'on veut bien multiplier ce nombre par huit, on aura à peu près celui de ses habitants. Là les métis ont remplacé les Indiens Guamos, actuellement dispersés, des indigènes dont la peau est plus blanche que celle des mulâtres. » (page 116).

« A quelques kilomètres de Cabruta, sur la rive droite, s'élève l'ancienne mission de Capuchino, dont il ne subsiste que quelques huttes. [...] En face et à l'ouest de Capuchino, l'Apurito, bras de l'Apure, verse ses eaux dans l'Orénoque. [...], forme un immense delta, dont les deux branches latérales sont au nord l'Apurito et au sud l'Arauca. » (pages 128-129).

« L'île Verija de Mone, en partie formée par des roches et par des argiles bleues, très dures par places, s'est couverte de forêts impénétrables. » (page 129).

« [...] des roches semblables à des blocs erratiques sont disposées le long de la rive droite. » (page 129).

« Nous rencontrons au plus fort du courant la Piedra del Zamuro, roche dont les pointes, submergées en partie, sont très dangereuses. A quelques centaines de mètres, l'île del Zamuro a les parties sud et ouest rongées ; [...] À chaque instant, on voit quelque arbre entraîné. » (page 129).

« Les tortues podocnemis Dumerilianus fréquentent tout l'Orénoque, mais ici leur nombre est énorme. La nature semble avoir disposé cet endroit à leur intention. Depuis l'embouchure du Cabullare les rives ont changé complètement d'aspect. [...]. Dès février, les tortues par milliers se mettent en observation sur le bord, parcourent les plages comme pour rechercher un endroit propice. [...] Les naturels m'avaient raconté des choses extraordinaires ; mais, ne voulant relater que des faits exacts, je prends mes dispositions pour étudier ces animaux bizarres. » (pages 130-131).

« À peine revenu de notre expédition

« Voici Capuchino, une ancienne mission abandonnée depuis longtemps. [...] En face de Capuchino s'ouvre la bouche de l'Apurito, un bras de l'Apure. Le delta de ce puissant tributaire se montra deux heures plus tard. » (pages 117-118).

« Alors qu'elle passait devant l'île Verija de Mono, hérissée de massifs à peu près impénétrables, plusieurs coups de fusils retentirent à bord du Maripare. » (page 120).

« Dès la tombée de la nuit, les deux falcas vinrent s'amarrer à l'île Pajalal, la rive droite du fleuve étant encombrée de roches erratiques, sur lesquelles M. Chaffanjon [...] » (page 121).

« [...] mais il fallait veiller aux troncs en dérive et se garder de leurs chocs. Ces arbres étaient détachés de l'île Zamuro, laquelle commençait déjà à s'en aller par morceaux depuis quelques années. » (page 125).

« Certes, les tortues fréquentent d'autres plages de l'Orénoque, mais nulle part en aussi grand nombre qu'à la surface des bancs de sable depuis le rio Cabullare jusqu'au village de la Urbana. Ainsi que le raconta l'Indien, très au courant des mœurs de la gent chélonienne, très habile à cette chasse ou à cette pêche, - les deux mots se valent, - c'est dès le mois de février qu'on voit apparaître les tortues, il ne serait peut-être pas suffisant de dire par centaines de mille. Il va de soi que cet Indien, ignorant les classifications de l'histoire naturelle, ne pouvait indiquer à quelle espèce appartiennent ces tortues, si incroyablement multipliées sur les battures de l'Orénoque. » (page 139).

« Il se contentait de les pourchasser, de

nocturne, j'assiste à la récolte des œufs et à la préparation de l'huile. Les naturels, réunis en groupes, ouvrent dans la plage une tranchée qui a de 70 à 80 centimètres de profondeur. [...]. les œufs, formant lit sur 15 ou 20 centimètres d'épaisseur et 70 centimètres environ de profondeur, sont recueillis et entassés dans un canot solidement fixé par quatre piquets. Sur deux traverses on place, pour l'emplier, une sorte de corbeille à mailles assez larges. Un homme, ayant à chaque main des petits bois appointés, frappe sur les œufs, qui se vident aussitôt ; un aide verse de l'eau qui entraîne le jaune. Le canot ainsi rempli, on laisse reposer la masse pendant une heure environ. La graisse ou manteca qui surnage est enlevée avec un écumoire et mise dans un grand chaudron, qu'on met à chauffer. Elle reste blanche assez longtemps, mais, après évaporation, elle s'est tout à fait clarifiée. [...]. Cette huile préparée avec des œufs bien frais est comestible ; nous la trouvions même excellente pour préparer nos poissons et autres aliments. » (pages 131-132).

« Caribeu, autrefois très considérable, n'a plus que six cases, habitées par une vingtaine de naturels appartenant à diverses tribus. Le général Oublion achète un fourmilier qu'il m'offre pour l'emporter en France. » (page 136).

« La géophagie ou l'habitude de manger de la terre est une terrible maladie de cette région. J'avais entendu maintes fois raconter que des peuplades entières préparaient certaines terres, les faisaient sécher, s'en approvisionnaient pour la mauvaise saison et les mangeaient telles quelles ou frites dans la graisse. Mais je n'ai jamais rencontré géophages pareils ; ceux que j'ai vus

concert avec les Guahibos, Otomacos et autres, auxquels se joignaient les métis des llanos voisins, de recueillir les œufs à l'époque de la ponte, et d'en extraire l'huile par des procédés très simples - aussi simples que lorsqu'il s'agit du fruit des oliviers. Pour récipient, tout bonnement un canot qui est tiré sur la plage ; en travers du canot, des corbeilles dans lesquelles sont déposés les œufs ; un bâtonnet qui sert à les briser, tandis que leur contenu, délayé d'eau, tombe au fond du canot. Une heure après, l'huile remonte à la surface ; on la chauffe afin d'en évaporer l'eau, et elle devient claire. L'opération est terminée. « Et cette huile est, paraît-il, excellente dit Jean, qui s'en rapportait là-dessus à l'opinion de son guide favori. » (pages 139-140).

« Autrefois, les passagers eussent trouvé en cet endroit une bourgade, habitée par une population active, douée d'un certain mouvement commercial, et qui ne demandait qu'à prospérer. A présent, la ruine était arrivée, pour les causes que l'on sait, et Cariben ne comptait plus que cinq cases d'Indiens - une de moins qu'à l'époque où M. Chaffanjon y débarquait avec le général Oublion. » (page 203).

« On les citait également parmi ces populations géophages, qui, à l'époque de l'année où manque le poisson, se nourrissaient de boulettes de glaise, de l'argile pure, à peine torréfiée. C'est, du reste, une habitude qui n'a pas entièrement disparu. Ce vice - on ne saurait l'appeler autrement - a été contracté dès l'enfance et devient

l'étaient par vice et non pas seulement par habitude. [...] La mauvaise habitude se contracte dans le jeune âge, et beaucoup d'enfants en meurent à cinq ou six ans. » (page 152).

« [...] nous débarquions à la Urbana. Ce village, le dernier qu'on rencontre sur l'Orénoque moyen, au pied du cerro Urbana, se compose de cinquante à soixante habitations bien construites en pierres ou torchis, contenant trois cents âmes, blancs, nègres, mulâtres et métis divers, qui font les échanges avec les Indiens de l'intérieur. Pendant trois mois, la population récolte la sarrapia et les œufs de tortue. Le reste du temps se passe en une douce oisiveté. Néanmoins tous les habitants sont à leur aise, quelques bananiers autour de la paillote et deux ou trois vaches contribuent à l'alimentation ; la chasse et la pêche fournissent amplement le reste. » (page 157).

« Des sauvages particulièrement féroces se sont établis depuis quelques années au confluent du Meta et de l'Orénoque ; ce sont les Quivas. » (page 161).

« Atures se compose de sept ou huit carbets avec vingt-cinq habitants, tous d'une paresse distinguée. C'est le dernier point sur l'Orénoque où l'on rencontre des bestiaux. La localité est très saine et n'a pas de moustiques ; » (page 163).

impérieux. Les géophages dévorent la terre comme les Chinois fument l'opium, poussés à cet acte par un besoin irrésistible. M. Chaffanjon a rencontré quelques-uns de ces misérables, qui en étaient arrivés à lécher l'argile de leurs paillotes. » (pages 129-130).

« À cette époque, La Urbana possédait une population de trois cent cinquante à quatre cents habitants, répartis en une centaine de cases, pour la plupart de race mulâtre, métis d'Espagnols et d'Indiens. Ils ne sont point cultivateurs, et quelques-uns seulement s'occupent de l'élevage des bestiaux. À part la récolte de la sarrapia et des œufs de tortue dont le temps est très limité, ils ne font rien que pêcher ou chasser et, en somme, montrent un penchant naturel pour l'oisiveté. Ils vivent à l'aise, d'ailleurs, et les habitations, disséminées entre les bananiers de la rive, offrent l'aspect d'un bien-être rare en ces lointaines régions. » (page 156).

« Il s'agit des Quivas, reprit-il, une tribu dont la férocité n'est que trop connue des voyageurs qui naviguent jusqu'à San Fernando. » (page 210).

« A cette époque, Atures était tel encore que l'avait trouvé l'explorateur français cinq ans auparavant, tels qu'il restera sans doute, si l'on s'en tient aux pronostics d'Elisée Reclus relativement à ces villages du moyen Orénoque. [...] Sept ou huit cases, c'était tout Atures, une trentaine d'Indiens, toute sa population. Là encore, si les indigènes s'occupent à l'élevage des bestiaux, on chercherait vainement en amont du fleuve des Llaneros qui se livrent à ce travail. On n'y voit plus que des passages de bêtes à cornes, lorsque l'époque est venue de « transhumer » les troupeaux d'un territoire à un autre. » (pages 244-245).

« Six cases forment le village de Maipure, habité par une vingtaine de métis ou Indiens civilisés. » (page 169).

« Les Piaroas admettent la métempsycose. Ainsi le tapir est leur aïeul. Dans son corps émigre l'âme du mourant. Aussi ne le chasseront-ils jamais, ni ne mangeront de sa chair, pas plus que du jaguar, dont ils ont grande frayeur. » (pages 175-176).

« Deux rayols se présentent, petits, pas trop difficiles à franchir, et cependant assez dangereux, notamment celui d'Aji formé par de nombreux rochers. Celui de Castillito doit son nom à une île dont les puissantes assises ont quelque apparence de fortifications. » (pages 177-178).

« À 3 kilomètres de la confluence, l'Atabapo marie son onde claire aux eaux boueuses du Guaviare. Nous entrâmes le 12 octobre à San Fernando de Atabapo, sorte de presque-île formée par l'Orénoque, le Guaviare et l'Atabapo. Cette position sur les trois grandes rivières lui valut sous la domination espagnole, au siècle dernier, une grande importance, et lui en vaudra une non moins considérable dans l'avenir. [...] San Fernando est en relation avec toute la partie N. et E. du bassin dont les tributaires sont navigables presque toute l'année.

« Les Indiens maipure, qui ont donné leur nom à ce village, formaient une ancienne tribu, alors réduite à quelques familles, dont le métissage a profondément modifié le type. Le village, situé au pied d'âpres falaises granitiques d'un grand caractère, ne se compose plus que d'une dizaine de cases. » (page 261).

« [...] C'est, paraît-il un animal sacré aux yeux de ces indigènes enclins à toutes les superstitions, et, comme tels, portés par nature à admettre les transformations de la métempsycose. Non seulement ils croient aux esprits, mais ils regardent le tapir comme un de leurs aïeux, le plus vénérable et le plus vénéré des ancêtres piaroas. C'est dans le corps d'un tapir que va se loger l'âme de l'Indien quand il meurt. Or, un tapir de moins, c'est un logement de moins pour ces âmes, qui risqueraient indéfiniment d'errer à travers l'espace, faute de domicile. » (page 288).

« Grâce à la brise, les embarcations, après avoir contourné les roches de Nericawa, purent, non sans certaines difficultés, et au prix de grands efforts, franchir le petit raudal d'Aji [...] Après s'être tirés des dangers du raudal d'Aji, les marinières ne furent pas moins heureux au passage du raudal de Castillito [...] » (pages 295-296).

« San-Fernando de Atabapo occupe la rive occidentale de ladite presque-île bordée en même temps par la rive droite de l'Atabapo. Ce tributaire tombe-t-il directement dans l'Orénoque, ou même n'est-il qu'un bras du Guaviare?... [...]. La petite bourgade, que fonda Solano en 1757, est située à une altitude de deux cent trente-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. Si jamais bourgade a le juste espoir d'acquérir une grande importance dans l'avenir, c'est bien San-Fernando. En effet, cinq voies navigables se ramifient autour de ce point géographique : l'Atabapo mène au

Plusieurs grandes voies de communication se ramifient sur ce territoire, que la civilisation prendra pour point de départ quand elle envahira ces riches régions. Par le Guaviare, non seulement la partie O. du bassin, mais encore la Colombie sont reliées à San Fernando. [...] L'Atabapo est appelé aussi Rio Negro, comme toutes les rivières à eaux noires, ou paraissant noires. » (page 178).

« Le Baniva ressemble à tous les Indiens : peau rouge cuivrée, cheveux noirs, lisses et plats, yeux légèrement obliques, pommettes saillantes, mâchoires fortes sans prognathisme, canines généralement très développées ; [...] Corps trapu, épaules larges, membres bien faits, grêles mais vigoureux, et pieds très petits. De toutes les races de la région, celle-ci semble le mieux constituée [...] Aussi sont-ils d'excellents marins. Travailleurs et intelligents, ils sont pourtant méfiants au suprême degré, [...]. Le Baniva fabrique des hamacs ou des chinchonos [...]. La tribu ne cultive que pour ses besoins, chasse et pêche de préférence à toute occupation, fait la cueillette du caoutchouc qui a lieu de novembre à mars. Les gens s'engagent volontiers comme marins au service des marchands qui se rendent à Ciudad Bolivar. » (pages 180-181).

« Sur la rive gauche, le Ventuario se jette dans l'Orénoque par sept bouches principales, formant un estuaire considérable où se mêlent deux rivières. Ce delta appartient autant à l'Orénoque qu'au Ventuario, attendu que ses eaux entrent par les bouches orientales et se mêlent au Ventuario à travers les nombreuses îles. Aux bouches occidentales le courant du Ventuario se montre le plus régulier. Son flot plus

Brésil, en passant par Gavita, à travers les bassins du rio Negro et de l'Amazone ; le haut Orénoque conduit vers les régions orientales du Venezuela, et le moyen Orénoque aux régions septentrionales ; l'Yrinida dessert les contrées du Sud-Ouest ; le Guaviare coule à la surface des territoires de la Colombie. Cependant, bien que San-Fernando rayonne comme une étoile sur cette province hispano-américaine, il ne semble pas qu'elle ait encore profité de son rayonnement - en ce qui la concerne du moins. » (pages 311-312).

« Les Banivas méritent d'être remarqués entre toutes les races autochtones du Venezuela. Leur constitution physique les place au-dessus de leurs congénères - corps robuste, membres solidement attachés, physionomie qui dénote l'intelligence, sans aucune dépression de la face, sang généreux qui coule sous leur peau rougeâtre, ardeur de leurs yeux présentant une légère obliquité. Au point de vue moral, ils l'emportent aussi sur les autres indigènes, étant industriels, soit qu'ils exercent le métier de bateliers, soit qu'ils confectionnent des hamacs ou des estrillas employées au halage des embarcations. La bonté et l'honnêteté de ces Indiens les recommandent aux voyageurs qui ont besoin de leurs services. Ils sont pêcheurs, ils sont chasseurs, ils s'entendent à la culture et à la récolte du caoutchouc. » (pages 313-314).

« C'est un des plus considérables de l'Orénoque. Il lui verse une énorme masse d'eau par sept bouches disposées en delta, à travers une des courbes les plus prononcées de tout son système hydrographique - un coude en angle aigu, qui mord profondément sa coulrière. Le Ventuari descend du nord-est au sud-ouest, alimenté par les inépuisables réservoirs des Andes guyanaises, et il arrose les territoires ordinairement

abondant égale celui de l'Orénoque ; le lit, quoique moins large, a plus de profondeur. Le cours principal de l'Orénoque s'engage, en face du delta, dans un labyrinthe de rochers et d'îles. » (page 187).

04 novembre : *« Au milieu pointent des rochers semblables à des obélisques. C'est Piedra Pintada, dont la base est couverte de signes hiéroglyphiques, visibles seulement pendant les saisons très sèches. On dit ces caractères plus curieux et nombreux que ceux de San Fernando. » (page 187) ;*

« 23 novembre. - À 8 kilomètres de Piedra Chiritari, la rive gauche s'encombre à Piedra Pintada de trois grandes roches, sur lesquelles les Indiens ont gravé des figurines. » (page 202).

« [...] il aperçut une fourmi énorme connue sous le nom de fourmi veinte y cuatro. Elle a l'abdomen armé d'un dard analogue à celui d'une guêpe ; les morsures, très douloureuses, donnent la fièvre pendant vingt-quatre heures, d'où son nom. » (page 187).

« San Barbara était autrefois un village important, bâti au milieu des rochers en face des bouches du Ventuario sur la rive gauche. Quelques piquets de case à demi-carbonisés,

habités par les Indiens Macos et les Indiens Mariquitares. Son apport est donc plus volumineux que celui des affluents de gauche, qui se promènent lentement à travers la plate savane. » (page 365).

04 octobre : *« [...] la Moriche et la Gallinetta relâchèrent au pied des étranges rocs de la Piedra Pintada. C'est la « Pierre Peinte » dont Germain Paterno essaya vainement de déchiffrer les inscriptions, en partie recouvertes par les eaux. En effet, les crues de la saison pluvieuse maintenaient au-dessus de l'étiage normal le niveau du fleuve. Du reste, on rencontre une autre Piedra Pintada au-delà de l'embouchure du Cassiquiare, avec les mêmes signes hiéroglyphiques, - signature authentique de ces races indiennes que le temps a respectée. » (pages 361-362) ;*

Date inconnue... : *« [...] Valdez et Parchal vinrent prendre le poste de nuit à la Piedra pintada. Il ne faut pas confondre cette Pierre Peinte et celle que les voyageurs avaient déjà rencontrée en amont de San Fernando. Si elle est ainsi dénommée, c'est que les roches de la rive gauche portent également l'empreinte de figurines et autres signes hiéroglyphiques. Grâce à la baisse des eaux déjà prononcée, ces signes étaient apparents à la base des roches [...] » (pages 431-432).*

« - En outre, ajouta Parchal, on est exposé aux fourmis, dont les piqûres vous donnent des heures de fièvre. - Ne sont-ce pas celles qu'on appelle veinte y cuatro ? demanda Jean, très renseignée par la lecture assidue de son guide. » (page 363).

« En amont de ces roches avaient succédé les rapides de San Barbara, que les pirogues franchirent heureusement sans avoir été obligées à aucun

des manguiers et quelques arbres fruitiers sont les seuls vestiges de l'ancien site. » (page 188).

« [...] je traverse une plaine couverte de monticules cylindro-coniques, haut de 1 m. 50 à 2 mètres sur un diamètre de 0 m. 50 à 1 mètre. Les termites, dits dans le pays comejen ou poux de bois, ont envahi la plaine et les carbets ; les habitants ont fui l'invasion. [...] Rien ne résiste à leurs dévastations. » (page 189).

« Nous atterrissons à l'île Luna et nous campons sur la plage. En face se dresse le cerro que nous avons aperçu depuis le caño Nube, où il se présentait sous l'aspect d'un vaste sarcophage. Ici, sa forme est différente. Le Yapacana mesure environ quatre kilomètres de long sur 1200 à 1500 mètres de large, et sa hauteur ne dépasse pas 1250 mètres. Comme toute montagne du bas Orénoque, elle n'a pas de contreforts, et la partie inférieure s'élève à pic et semble inaccessible. Les plaines qui l'entourent sont couvertes de forêts impénétrables, et pour franchir les trois kilomètres qui nous en séparent, nous devrions employer plus d'une journée. Les deux Indiens nous affirment que personne n'a jamais traversé cette sylve. 14 novembre. - A midi, après avoir passé une sorte de raudal, appelé Traversée du Diable, nous abordons à Piedra Danaco, [...] » (pages 195-196).

« Manoel est un indien Barré ; sa femme, métisse de Gérale et de nègre, a le teint assez coloré, le type indien très prononcé, mais les cheveux crépus. » (page 196).

transbordement. On n'aperçut point à cet endroit les ruines de l'ancien village, signalées par M. Chaffanjon, et il ne semblait même pas que cette portion de la rive gauche du fleuve eût jamais été habitée par des Indiens sédentaires. » (page 367).

« Cela tient à ce que la savane environnante est infestée de termites, dont les nids mesurent jusqu'à deux mètres de hauteur. Devant cet envahissement des « poux de bois » il n'y a qu'un parti à prendre, leur céder la place, et c'est ce que les Indiens avaient fait. « Telle est, observa Germain Paterne, la puissance des infiniments petits. Rien ne résiste aux bestioles, lorsque leur nombre se chiffre par myriades. » (page 368).

« Déjà, depuis quarante-huit heures, se dessinait à l'horizon de l'est la cime d'une montagne que les deux patrons Valdez et Parchal disaient être le cerro Yapacana. [...] Ce cerro, les pirogues eurent atteint, dans la soirée du 11 octobre, l'endroit d'où il se montre sous ses véritables dimensions - long de quatre kilomètres, large d'un kilomètre et demi, haut d'environ douze cents mètres. [...] On avait dépassé l'île Luna, remonté le fleuve entre les rives bordées d'épaisses palmeraies, n'ayant eu d'autre difficulté que de franchir un petit raudal qu'on appelle « la Traversée du Diable ». [...] Le cerro de Yapacana occupe la plaine qui se développe sur la droite de l'Orénoque. Ainsi que l'indique M. Chaffanjon, il se présente sous la forme d'un énorme sarcophage. » (pages 381-382).

« C'était un métis nommé Manuel Assomption. Cet homme vivait là avec sa femme, également une métisse, et plusieurs enfants - au total, une intéressante famille. » (page 382).

« Ce brave homme récrimine contre les tracasseries du gouverneur de San Fernando, qui exige à chaque instant de nouvelles redevances. [...] Il a été obligé d'abandonner son sitio de Guachapana, pour échapper aux escouades armées [...]. » (page 196).

« Le gomero explore minutieusement la forêt et trace des sentiers qui mènent aux troncs qu'il se propose d'exploiter. Il nettoie soigneusement et racle légèrement le tronc sur une hauteur de 1 m. 80 à 2 mètres. [...] Le matin de bonne heure, le gomero pique le caoutchouc avec une hachette dont le tranchant a un centimètre de largeur. Suivant la grosseur du sujet, il fait, sans entamer la zone génératrice, sur une même ligne circulaire, de quatre à douze incisions équidistantes. Cent troncs constituent une estrada ; [...] L'écoulement se fait pendant huit heures environ, [...] Il y a une trentaine d'années, les indiens ne prenaient pas garde au caoutchouc, ignoraient la manière de l'extraire. Un français, nommé Truchon, qui habitait le Para, vint dans le haut Orénoque, où il trouva du caoutchouc. Il s'établit à la Esmeralda, puis à San Fernando, enseigna à ses voisins la manière d'exploiter cette richesse. Depuis, les noms de Truchon et de Français ont gagné la sympathie des populations du haut Orénoque. » (pages 198-199).

« Danaco était alors un village, non un simple rancho, tel que le voyageur français l'a noté dans son récit. En effet, grâce à l'intelligente activité de Manuel Assomption, cet établissement avait grandi en quelques années, et sa prospérité tendait toujours à s'accroître. Une heureuse idée qu'avait eue ce métis de quitter son sitio de Guachapana, plus rapproché de San-Fernando, où l'atteignaient trop aisément les tracassantes réquisitions du gouverneur. Ici, à Danaco, il était à peu près libre d'exercer son commerce, et cette liberté produisait d'excellents résultats. » (page 383).

« En réalité, ces champs sont plutôt des forêts, où l'on a marqué préalablement les arbres, ainsi que cela se fait à l'époque des coupes. [...] En premier lieu, chaque gomero, ayant une centaine d'arbres sur l'«estrade» qui lui était réservée, alla fendre leur écorce avec une petite hachette très affilée. « Est-ce que le nombre des incisions est limité ?... demanda Germain Paterne. - Limité entre quatre et douze, selon la grosseur de l'arbre, répondit M. Manuel, et il convient qu'elles soient faites avec une extrême précision, de manière à ne pas entamer l'écorce plus profondément qu'il ne faut. [...] « Et quelle est la durée de l'écoulement ?... demanda Germain Paterne. - De six à sept heures », répondit M. Manuel. [...] - Et avant l'arrivée de notre compatriote Truchon, demanda Jacques Helloch, les Indiens, n'est-il pas vrai, n'entendaient rien à cette besogne ?... - Rien, ou presque rien, répondit le commissaire. Ils ne soupçonnaient même pas la valeur de ce produit. Aussi personne ne pouvait-il prévoir l'importance commerciale et industrielle qu'il prendrait dans l'avenir. C'est le Français Truchon qui, après s'être installé à San-Fernando d'abord, à la Esmeralda ensuite, révéla aux Indiens les procédés de cette exploitation, la plus considérable peut-être de cette partie de

l'Amérique. » (pages 405-409).

« Pendant le dîner, Manoel raconta que le cerro Yapacana, qu'on voyait en face, est habité par des génies, qu'on voit courir des flammes sur les pentes escarpées et que tous les ans, pendant la saison sèche, de février à mars, s'allume un grand incendie, qui gagne peu à peu le sommet. » (page 199).

« En traversant la forêt [...], j'ai secoué des branches et quantité de fourmis imperceptibles, appelées chipitas, [...]. Les Indiens la redoutent autant que la bachao noire, dite vingt-quatre. » (page 200).

« Sensiblement le fleuve se resserre, sa largeur moyenne n'est plus que de 350 à 400 mètres. L'île Guanami, [...]. » (page 201).

« 24 novembre. - La jonction du Cunucunuma a de 180 à 200 mètres. » (page 203).

« Pendant que le déjeuner se prépare, deux de nos hommes entrent dans la forêt et en rapportent une vingtaine de gros lombrics, ayant en diamètre 2 centimètres sur 30 à 35 centimètres de long. Ces vers sont aussitôt coupés en morceaux longs de 5 à 6 centimètres, lavés et jetés dans une petite marmite, avec un peu de sel et quelques herbes. » (page 210).

« [...] nous arrivons au Cassiquiari. Son embouchure, creusée au milieu des

« Déjà, depuis quarante-huit heures, se dessinait à l'horizon de l'est la cime d'une montagne que les deux patrons Valdez et Parchal disaient être le cerro Yapacana. Ils ajoutaient même que cette montagne était hantée, que les esprits, chaque année, en février et mars, allument sur sa pointe un grand feu dont le reflet s'étend sur toute la contrée en s'élevant jusqu'au ciel. » (page 381).

« - Ne sont-ce pas celles qu'on appelle veinte y cuatro ? demanda Jean, très renseigné par la lecture assidue de son guide. - Précisément, répondit Valdez, sans compter les chipitas, des petites bêtes qu'on distingue à peine, qui vous dévorent de la tête aux pieds, [...]. » (page 363).

« La nuit s'écoula sans accidents, bien que la largeur du fleuve, qui n'était que de trois cent cinquante mètres, fût parfois très réduite par le chapelet des îles, surtout à l'embouchure du rio Guanami, un affluent de la rive droite. » (page 426).

« Il suit de toutes ces complications que, si le cours du Cunucunuma ne fut pas exploré, [...]. Quant à son embouchure, elle ne mesure pas moins de deux cents mètres de largeur. » (page 435).

« Au surplus, ces Indiens n'étaient pas difficiles, et, ce soir-là, l'un d'eux ayant remporté quelques douzaines de ces gros vers de terre, des lombrics longs d'un pied, ils les coupèrent en morceaux, les firent bouillir avec des herbes, et s'en régalerent consciencieusement. » (page 429).

« Décidément le Cassiquiare valait la peine d'être visité par un explorateur,

berges de la rive gauche, [...] ; sa largeur n'a pas 40 mètres. » (page 212).

« À huit heures du soir, après une pénible navigation, nous arrivons à la Esmeralda. Aucun canot dans le port, tout est silencieux, les habitations semblent abandonnées et même en ruine. 2 décembre. - A la pointe du jour, je visite les cases, au nombre de cinq et disposées à l'indienne. [...]. Le hameau est admirablement situé, au milieu d'une plaine entourée de collines formant cirque et dominé par le Duido, haut de 3000 mètres. Il y règne une agréable température ; les pâturages sont excellents ; la terre pourrait donner de riches produits, mais les moustiques ont tellement augmenté depuis quelques années, que les habitants ont vidé le pays. On voit encore les restes de l'ancien établissement espagnol, les murs d'une église et une croix plantée au sommet d'une butte. » (page 215).

« [...] à huit heures, nous rencontrons l'île Yano, la dernière de l'Orénoque ; » (page 221).

« Vers quatre heures du soir, nous atteignons l'embouchure du Padamo, aux eaux noires et cristallines. [...] La largeur moyenne du Padamo inférieur varie entre 100 et 120 mètres. Au-dessus de la jonction, l'Orénoque n'a plus qu'une largeur de 80 à 90 mètres. » (page 221).

« Ici l'Orénoque se réduit encore ; 50 mètres à peine séparent les deux rives. »

bien que sa largeur, en cet endroit, ne dépasse guère une quarantaine de mètres. Néanmoins, les pirogues continuèrent leur marche en amont. En cette partie du fleuve, la rive droite est très accidentée. » (page 436).

« On ne trouverait guère de plus agréable situation dans les savanes contiguës à l'Orénoque, des pâturages mieux appropriés à l'élevage du bétail, un meilleur climat, qui ne connaît pas les excès de la température tropicale. Et, pourtant, la Esmeralda est en un triste état d'abandon et de déchéance. A peine reste-t-il, de l'ancien village fondé par les colons espagnols, les ruines d'une petite église et cinq à six paillotes, qui ne sont occupées que temporairement aux époques de chasse et de pêche. [...] Et qui en a chassé les Indiens ?... Ce sont ces légions de moustiques, qui rendent l'endroit inhabitable, ces myriades d'insectes, dont les flammes du Duido seraient impuissantes à détruire la race maudite. » (page 446).

« Les détours du fleuve, [...] ne permirent pas de dépasser ce jour-là l'île Yano, - la dernière que les pirogues dussent rencontrer en amont. » (page 449).

« Le Padamo fournit à l'Orénoque un apport considérable d'eaux claires et profondes à travers une embouchure supérieure en largeur à celle du fleuve lui-même. » (page 454).

« En amont du rio Ocamo, la largeur du fleuve se réduisait à une cinquantaine de

(page 222).

« 12 décembre. - L'Orénoque s'engage entre des barranques élevées. Sa largeur par endroits n'est plus que de 15 à 20 mètres. [...] Le raudal des Guaharibos, situé au pied d'une chaîne que je désignerai sous le nom de Sierra Guahariba, [...] » (pages 227-228).

« Sur la rive gauche apparaît un piton élevé de 1460 mètres, l'avancée d'une chaîne qui se dirige vers S.-E. Ce pic ne portant encore aucune appellation, je le baptise « Maunoir », nom de notre sympathique secrétaire général de la Société française de géographie. Une série de faibles collines au N.-E. semblent venir s'y rattacher, mais s'arrêtent à plus de 200 mètres sur l'autre rive. » (page 231).

« De ce point, j'envoie par delà les mers mes vœux à ma chère patrie, et, pour perpétuer le passage de l'un des ses enfants aux sources de l'Orénoque, je donne au pic de la source le nom d'un Français illustre, Ferdinand de Lesseps. » (page 235).

« De l'autre côté d'un premier monticule, au pied d'un rocher, campe une bande de Guaharibos, quatorze en tout. Complètement nus, comme ceux que j'avais déjà rencontrés, ils ont le teint plus clair que les autres Indiens. Des cheveux longs et sales, un peu rougeâtres, leur tombent sur les épaules ; les membres grêles font un contraste bizarre avec le ventre démesuré.

mètres. » (page 454).

« Et cela est si certain que M. Chaffanjon, en cet endroit même, dut abandonner son embarcation et achever sur une curiare l'itinéraire qui devait aboutir aux sources de l'Orénoque. De grand matin, on repartit. La largeur du fleuve ne se mesurait plus que par quinze à vingt mètres. Les falcas remontèrent encore des rapides, au pied de la sierra Guahariba, [...] » (page 468).

« En face, sur l'autre rive, se dressait la masse sombre d'un haut pic. Ce ne pouvait être que le pic Maunoir, ainsi appelé par le voyageur français en l'honneur du secrétaire général de la Société de Géographie de Paris. » (page 469).

« Le pic Maunoir domine la savane de la rive gauche d'une hauteur de quinze cents mètres. La chaîne qui vient s'appuyer à son énorme masse, et dont il semble être l'inébranlable contrefort, prolonge ses ramifications à perte de vue vers le sud-est. A quatre-vingts kilomètres de là environ, pointe le pic Ferdinand-de-Lesseps, ainsi dénommé sur la carte de M. Chaffanjon. » (page 471).

« Les Indiens, épars sur ce territoire, appartenaient, pour le plus grand nombre, à la tribu des Guaharibos. D'habitude, ils erraient sur les llanos, au sein des forêts profondes, dans le nord de la rive droite du haut Orénoque. C'étaient de misérables sauvages, que la civilisation n'avait pu toucher de son souffle. A peine avaient-ils des paillotes pour se loger, des haillons d'écorce pour

Quelques hommes ont la barbe très clairsemée ; les femmes, hideuses à voir, montrent des seins à peine développés, mais avec des bouts énormes. Quelques enfants se traînent à terre : on dirait de petits oranges-outangs. Quelques-uns grignotent des fruits ou des bourgeons de palmier. [...] Il n'y a donc rien à redouter de ces prétendus anthropophages, et je continue de remonter le fil de l'eau. » (page 234).

« Ces solitudes, qu'aucun Européen n'avait encore visitées, voient pour la première fois, le 18 décembre 1886, flotter le drapeau français [...]. » (pages 234-235).

« Au-dessus, l'Orénoque se reforme en un lit très étroit, coule entre deux murailles tantôt argileuses, tantôt rocheuses [...] » (page 234).

« Un premier cours d'eau assez important se jette sur la rive droite, je l'inscris sous le nom de caño Crespo, en l'honneur du Président de la République vénézuélienne [...] » (page 233).

se couvrir. Ils vivaient de racines, de bourgeons de palmiers, de fourmis et de poux de bois, ne sachant pas même tirer la cassave de ce manioc, qui fait le fond de l'alimentation du Centre-Amérique. Ils semblaient être au dernier degré de l'échelle humaine, petits de taille, chétifs de constitution, grêles de forme, avec l'estomac gonflé des géophages, et, trop souvent, en effet, pendant l'hiver, ils étaient réduits, en guise de nourriture, à manger de la terre. Leurs cheveux un peu rougeâtres tombant sur leurs épaules, leur physionomie où, cependant, un observateur eût soupçonné une certaine intelligence restée à l'état rudimentaire, une coloration de la peau moins foncée que celle des autres Indiens, Quivas, Piaroas, Barés, Mariquitaes, Banivas, tout les reléguait au dernier rang des races les plus inférieures. » (pages 548-549).

« Là s'épanchaient les premières eaux de la sierra Parima, à travers cette gorge au fond de laquelle un hardi explorateur avait arboré le pavillon de la France, le 18 décembre 1886. » (page 570).

« L'Orénoque, très encaissé à sa naissance, ne mesurait alors que quelques mètres de largeur entre des berges escarpées, mélangées d'argile et de roches. Sur cette première partie de son parcours, à l'époque des grandes pluies, une pirogue aurait eu plusieurs raudals à franchir, et elle n'y eût réussi qu'au prix de retards considérables. Lorsque la nuit commença à tomber, vers huit heures, les Guaharibos traversèrent à gué le Crespo - ainsi dénommé sur la carte du voyageur français en l'honneur du Président de la République vénézuélienne. » (page 571).

Annexe 3 : Comparaison du récit d'Élisée Reclus avec celui de Jules Verne

Récit d'Élisée Reclus

Nouvelle Géographie Universelle

« Colomb n'avait-il pas déjà dit que l'Orénoque sortait du « Paradis Terrestre » ! Ils allaient donc à la recherche de ce lieu merveilleux d'où les premiers ancêtres avaient été chassés par l'Archange, et nul insuccès ne les rebutait dans cette poursuite de l'inconnu : pas une légende indienne, pas une hallucination de soldat égaré, pas un mirage de l'horizon lointain qui ne fit apparaître aux yeux avides des chercheurs espagnols l'image de la cité merveilleuse où régnait l'Homme d'Or, le puissant Dorado ! » (page 15)

« Cet État hispano-américain n'a, pour ainsi dire, qu'un nom de hasard, dû peut-être, comme l'appellation même double du continent, au voyage d'Amerigo Vespucci. En 1499, lorsque Hojeda, en compagnie du Florentin, pénétra pour la première fois dans la mer intérieure ou « lagune » de Coquibacão, dite aujourd'hui de Maracaibo, il remarqua sur la rive orientale un groupe d'une vingtaine de cabanes construites sur un échafaudage de pieux entourés de pirogues et communiquant entre elles par des ponts-levis tremblants. La petite cité lacustre, se mirant dans l'eau tranquille du lac, apparut aux voyageurs comme une modeste Venise, comme une « Venezuela », et l'on peut présumer que l'italien Vespucci n'en fut pas le moins frappé. [...] Avant la proclamation de l'Indépendance, la capitainerie générale de Caracas était déjà désignée par l'appellation de Venezuela, dont le sens politique, actuellement bien défini, correspond à l'espace enfermé par les frontières de la Colombie, du Brésil et de la Guyane anglaise. Ces limites n'ayant point été fixées officiellement dans leur entier, il était impossible d'évaluer, même par approximation, la superficie probable du Venezuela, puisque de vastes territoires étaient réclamés par l'une et l'autre des puissances limitrophes. » (pages 105-106)

Récit de Jules Verne

Le Superbe Orénoque

« « L'Orénoque sort du Paradis terrestre », cela est dit dans les récits de Christophe Colomb [...] Également, paraît-il, il convenait de mettre au rang des pures légendes que le grand fleuve descendît du pays de l'Eldorado, ainsi que semblaient le croire les premiers explorateurs, les Hojeda, les Pinzon, les Cabral, les Magallhâez, les Valdivia, les Sarmiento, et tant d'autres qui s'aventurèrent à travers les régions du Sud-Amérique. » (pages 51-52)

« Sur cette carte, à grands points, se développait l'aire de neuf cent soixante-douze mille kilomètres superficiels de l'État hispano-américain du Venezuela. Combien l'avaient modifié les événements politiques depuis le jour (1499) où Hojeda, le compagnon du Florentin Amerigo Vespucci, débarquant sur le littoral du golfe de Maracaïbo, découvrait une bourgade bâtie sur pilotis au milieu des lagunes, et à laquelle il donnait le nom de Venezuela, ou « Petite Venise » ! Après la guerre de l'Indépendance, dont Simon Bolivar fut le héros, après la fondation de la capitainerie générale de Caracas, après cette séparation opérée en 1839 entre la Colombie et le Venezuela, - séparation qui fit de ce dernier une République indépendante, - la carte le représentait tel que l'établit le Statut fondamental. » (page 13)

« *Superficie et population probables du Venezuela en 1892 : 972 000 kilomètres carrés. 2 200 000 habitants. 2,3 hab par kilomètre carré* » (page 108)

« *Les régions montueuses autour desquelles le cours de l'Orénoque décrit un immense demi-cercle se rattachèrent certainement au système des Andes à une époque antérieure ; mais, les eaux des grands lacs s'étant épanchées dans l'Atlantique par le courant fluvial, le déblai des roches intermédiaires se fit graduellement, et d'une part les travaux d'érosion, d'autre part le dépôt des terres alluviales, finirent par rompre toute cohésion apparente et par masquer l'ancienne direction des arêtes de jonction. D'ailleurs ces monts orientaux du Venezuela ne constituent aucune chaîne bien définie : la contrée tout entière se relève de manière à former une sorte de bouclier sur lequel se redressent en haut relief de larges voussures s'appuyant dans tous les sens à des contreforts de grandeur inégale, [...] On donne à l'ensemble de cette région accidentée les noms de Párima ou Párima [...] Une montagne fameuse fait partie de ces massifs, le cerro Duida (2474 mètres), pyramide boisée que l'on aperçoit d'une énorme distance en voguant sur le fleuve, et qui domine la diramation des eaux entre l'Orénoque et le Cassiquiare : on l'a désignée sous le nom de « volcan », parce qu'on y voit souvent des « flammes » légères danser au-dessus des forêts ; mais les description des indigènes semble indiquer que ces flammes seraient des feux follets. [...] Les autres cimes [...] n'atteignent pas ou dépassent à peine un millier de mètres, à l'exception toutefois de la borne angulaire qui se dresse entre les bassins de l'Orénoque, de l'Amazone et de l'Essequibo, le mont Roraima, un des grands sommets de la région guyanaise (2286 mètres). » (pages 110-112)*

« *En s'élevant de quelques centaines de kilomètres vers le nord et le nord-est, on se fût perdu à la surface d'une extraordinaire région, dont le relief se rattachait peut-être à celui des Andes, avant que les grands lacs se fussent vidés, à travers un incohérent réseau d'artères fluviales, dans les profondeurs de l'Atlantique. Pays tourmenté, où les arêtes se confondent, où les reliefs semblent en désaccord avec les logiques lois de la nature, même dans ses caprices hydrographiques et orographiques, immense aire, génératrice inépuisable de cet Orénoque qu'elle envoie vers le nord, et de ce rio Blanco qu'elle déverse vers le sud, dominée par l'imposant massif du Roraima, dont Im Thurn et Perkin devaient, quelques années plus tard, fouler la cime inviolée jusqu'alors. Telle était cette portion du Venezuela, son inutilité, son abandon, lorsqu'un étranger, un missionnaire, entreprit de la transformer. » (page 548)*

« *Dans tous les cas, l'Orénoque trace un immense demi-cercle à la surface du territoire entre les troisième et huitième parallèles au nord de l'Équateur, et dont la courbe s'étend au delà du soixante-dizième degré de longitude à l'ouest du méridien de Paris. » (page 52)*

« *C'est la contrée montagneuse qui commence, celle où le système orographique du Venezuela profile ses plus hauts reliefs. Là s'arrondissent de larges et énormes voussures. Là s'entrecroisent de capricieuses arêtes de jonction. Là l'ossature des monts prend un aspect imposant et grandiose. Là se développe la sierra Parima, qui engendre l'Orénoque. » (page 471-472)*

« *En ce moment, sur la rive droite, l'espace était illuminé par un magnifique vacillement*

de lueurs à la cime boisée de cette pyramide du Duido, haute de deux mille quatre cent soixante-quatorze mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce n'était point une éruption volcanique, mais des flammes, souples et falotes, qui dansaient sur les flancs du Cerro, tandis que les chauves-souris pêcheuses, éblouies par ces fulgurations éclatantes, tourbillonnaient au-dessus des falcas endormies près de la berge. » ; « Aussi longtemps que les Barés seront les Barés, l'apparition de ces énormes feux follets au sommet du Duido devra être considérée dans le pays comme un funeste présage, avant-coureur de catastrophes. » (pages 444-445)

« « Ô Roraima, montagne rouge, entourée de nuages, mère féconde des ruisseaux ! » chantent dans leurs invocations les indiens Arecuna, campés dans les vallées alentours. » (page 112)

« Quelques-unes des vallées, étroites, coupées de brusques ressauts, sont d'un accès difficile, tandis qu'ailleurs on ne peut gravir les pitons par une succession de terrasses comparables aux degrés d'un escalier gigantesque. » (page 114)

« On n'a point signalé de volcans actifs dans les montagnes du Venezuela ; [...] De terribles commotions ont fréquemment secoué le sol du Venezuela, signalé depuis Humboldt comme le pays par excellence des tremble-terre. L'une des plus connues, celle de 1812, ensevelit plus de douze mille personnes sous les ruines de Carácas. Mais que d'autres trépidations avaient déjà causé de grands désastres ! En 1550, la mer, s'élevant de six mètres, avait rasé la ville de Cumaná et sa forteresse ; en 1766, la même ville avait été renversée à nouveau et le sol avait continué de frémir pendant quinze

« Là se dresse la « montagne Rouge », entourée de nuages, cette mère féconde des ruisseaux, disent les incantations indiennes, ce Roraima, gigantesque borne milliaire plantée à l'intersection des frontières des trois États. » (page 472)

« Ce raudal est une sorte de couloir, creusé entre les montagnes escarpées de la rive, d'une longueur de dix kilomètres. Les eaux, irritées par le resserrement du défilé où leur pente les engage, deviennent torrentueuses. D'ailleurs, la nature ne leur a pas assuré un libre passage. Le lit du fleuve, « en escalier », dit Humboldt, est barré de corniches qui transforment le rapide en cataractes. » (page 238)

« [...] fin de parer aux dangers des tremblements de terre, - tel celui de 1812, où périrent douze mille personnes. » (page 47)

« On a reconnu, en effet, que le sol vénézuélien est souvent troublé par les poussées volcaniques, bien que ses montagnes n'aient point de cratères en activité. Humboldt a même pu l'appeler « le pays des tremble-terre par excellence ». Et cette appellation n'était-elle pas justifiée par la destruction de la ville de Cumana au XVI^{ème} siècle, qui fut renversée de nouveau cent cinquante ans après, et dont les

mois. » (pages 119-120)

« Les llanos du Venezuela, qui se développent en un croissant régulier entre l'ossature des monts et le cours de l'Orénoque et que limite à l'est le delta du grand fleuve, occupent une étendue d'un demi-million de kilomètres carrés. Cet immense espace n'offre point un aspect uniforme. Les plaines ne sont pas toutes d'anciens fonds marins nivelés par les eaux. En maints endroits, de légers renflements du sol, des bancos, ou même des mesas, buttes et terrasses à plate-forme régulière et à pans brusquement coupés, [...] » (page 121)

« Dans la partie centrale des llanos, [...] le ciel déroule sa coupole immense au-dessus de la mer silencieuse des herbes [...] » (page 121)

« Un des premiers parmi ces aventuriers qui s'avançaient au loin dans l'intérieur à la recherche des trésors fut ce même Diego de Ordaz, le compagnon de Cortez, qui avait déjà visité le cratère du Popocatepetl dans l'espoir d'y trouver le métal fluide. En 1531, il remonta l'Orénoque jusqu'au confluent du Meta, c'est-à-dire dans les grandes plaines qui occupent le revers des Andes vers le bassin de l'Amazone. » (pages 15-16)

« L'Orénoque, compris en entier dans le territoire vénézolan, mais appartenant en partie à la région colombienne par ses

environs « tremblèrent » pendant quinze mois ? Est-ce qu'une autre ville du territoire des Andes, Mediva, n'a pas été cruellement éprouvée par ces terribles commotions ? En 1812, douze mille habitants ne furent-ils pas écrasés sous les ruines de Caracas ? Ces désastres, qui ont fait des milliers de victimes, sont donc toujours à redouter pour ces provinces hispano-américaines, et il était vrai que, depuis quelque temps, on sentait le sol frémir dans la contrée orientale du moyen Orénoque. » (page 164)

« On n'estime pas à moins de cinq cent mille kilomètres carrés l'étendue des llanos vénézuéliens. Ce sont des plaines presque plates. A peine, en de certains endroits, le sol s'accidente-t-il de ces renflements appelés bancos dans le pays, ou de ces buttes à pans brusques, à terrasses régulières, appelées mesas. Les llanos ne se relèvent que vers la base des montagnes, dont le voisinage se fait déjà sentir. D'autres, les bajos, sont limitrophes des cours d'eau. C'est à travers ces immenses aires, tantôt verdoyantes à la saison des pluies, tantôt jaunes et presque décolorées pendant les mois de sécheresse, que se déroule en demi-cercle le cours de l'Orénoque. » (page 57)

« L'immensité se développait devant eux, la vaste plaine verdoyante, cette « mer silencieuse des herbes », suivant la poétique métaphore d'Elisée Reclus. » (page 170)

« Et peut-être, même, eurent-ils la pensée de protester publiquement contre le dire d'Élisée Reclus qui, dans le dix-huitième volume de sa Nouvelle Géographie universelle, n'attribue à l'Orénoque que le neuvième rang parmi les fleuves de la terre, après l'Amazone, le Congo, le Parana-Uruguay, le Niger, le Yang-tse-kiang, le Brahmapoutre, le Mississipi et le Saint-Laurent. Ne pouvaient-ils faire valoir que, d'après Diego Ordaz, un explorateur du XVI^{ème} siècle, les Indiens le nommaient Paragua, c'est-à-dire Grande-Eau ?... Cependant, malgré un argument de cette

affluents de l'ouest, eut autrefois parmi ses nombreuses appellations indiennes celle de Paragua, mot analogue à Paraguay et signifiant aussi « Grande Eau ». Orinucu, mot tamanaque, rapporté en 1531 par Diego de Ordaz, le premier explorateur, a probablement le même sens. C'est en effet un des fleuves les plus abondants de la Terre et dans l'Amérique méridionale il occupe le troisième rang : il vient après l'Amazone et le Paraná. Dans le continent du nord, le Mississipi et le Saint-Laurent roulent aussi des masses liquides égales ou supérieures, mais l'insuffisance des mesures ne permet pas encore de préciser dans quelles proportions l'Orénoque est dépassé : son rang probable parmi les fleuves de la Terre serait le huitième ou le neuvième, après les Amazones, le Congo, le Paraná-Uruguay, le Niger, le Yang-tse-kiang, le Brahmapoutra, le Mississipi, avec le Saint-Laurent. » (page 124)

« Le premier explorateur, Diaz de la Fuente, remonta le fleuve en 1760 jusqu'aux rapides désignés sous le nom de Raudal de los Guaharibos, d'après les Indiens qui vivent dans le voisinage » (page 125)

« Quatre années après, Bobadilla entreprit le même voyage, mais n'arriva pas même jusqu'aux cataractes. En 1840, Robert Schomburgk, l'explorateur des Guyanes, [...]. En 1886, Chaffanjon réussit enfin à franchir les rapides des Guaharibos, [...] il atteignit sinon la source même, du moins le ruisseau qui deviendra l'Orénoque. » (page 125)

« La reconnaissance par Humboldt du cours bifurqué de l'Orénoque fut un des grands événements de l'histoire géographique ; [...] Le bief de partage de l'Orénoque et du Cassiquiare se trouve à 280 mètres d'altitude : le premier fleuve ne fournit au second que la troisième partie de l'eau qu'il verse au Rio Negro. » (pages 125-126)

« Le carrefour des eaux courantes que constitue la jonction du Guaviare et de

force, ils ne donnèrent pas libre cours à leurs protestations, et peut-être firent-ils bien, tant l'œuvre du géographe français s'appuie sur des bases sérieuses. » (page 52)

« Il fallut tout le dévouement des équipages, toute l'habileté des patrons pour franchir le raudal de Guaharibos, - point qu'atteignit en 1760 Diaz de la Fuente, le premier explorateur de l'Orénoque. » (page 467)

« Malgré les assertions de hardis explorateurs qui remontèrent l'Orénoque presque jusqu'à sa source, Diaz de la Fuente en 1760, Bobadilla en 1764, Robert Schomburgk en 1840, malgré la reconnaissance opérée par le Français Chaffanjon, l'audacieux voyageur qui déploya le pavillon de la France sur les pentes de la Parima [...] » (page 15)

« Humboldt l'avait reconnu, et, avant lui, l'explorateur Solano s'était assuré qu'une communication existait entre les deux bassins par le rio Negro, puis par le Cassiquiare. » (page 436)

« Là se dessine ce carrefour dont M. E. Reclus fait avec raison « le véritable centre

l'Orénoque peut être considérée, bien mieux que la bifurcation du Cassiquiare, comme le véritable centre hydrographique de toute la région comprise entre la mer des Antilles et l'Amazonie. » (page 128)

« L'eau du Guaviare est argileuse et d'un blanc jaunâtre [...] » (page 128)

« C'est là un phénomène qu'on a observé en maintes contrées, ailleurs qu'à Thèbes et sur l'Orénoque : l'air froid contenu dans les fissures de la roche s'échappe en se dilatant et fait vibrer les paillettes du mica. » (page 129)

« Au confluent, le fleuve colombien apporte à l'Orénoque une masse liquide évaluée à 4500 mètres par seconde. » (page 129)

*« C'est jusque-là, à 420 kilomètres de l'Océan, que remonte le flot de la marée, mais sans renverser le courant, qui en cet endroit coule en moyenne à 7 ou 8 mètres au-dessus de l'Atlantique ; les fortes marées pénètrent dans le fleuve jusqu'à la tête du delta. [...] La crue du fleuve à Ciudad-Bolívar varie de 12 à 15 mètres suivant les années, [...] L'Orénoque commence régulièrement à monter le 15 avril de chaque année et continue jusqu'au mois d'août, époque à laquelle les eaux sont en décrue ; en novembre, une faible remontée se produit : c'est la *crescencia de los muertos*, « la crue des morts », [...] » (page 132)*

« La zone équatoriale embrasse le Venezuela en son entier : c'est dire que, dans les parties de la contrée peu élevées au-dessus du niveau de la mer et se trouvant dans les conditions normales pour le jeu régulier des courants de l'air, la température moyenne est partout relativement haute, de 25 à 29 degrés centigrades : là passe l'équateur thermique du Nouveau Monde. [...] Compris en entier dans la zone tropicale du Nord, le

hydrographique de toute la région comprise entre les Antilles et l'Amazonie. » » (page 311)

« On ne s'étonnera donc pas si le défenseur du Guaviare, sa lorgnette aux yeux, promenait ses regards ardents sur ce large estuaire par lequel se déversaient les eaux argileuses et jaunâtres de son fleuve favori. » (pages 300-301)

« [...] ces roches contiennent en grand nombre des paillettes de mica et, sous les rayons solaires, lorsque l'air dilaté s'échappe des fissures de ces roches, il fait vibrer ces paillettes. » (page 201)

« - Oui, et l'un des plus importants, puisqu'il lui verse quatre mille cinq cents mètres cubes d'eau par seconde. » (page 206)

« Ciudad-Bolívar étant située à quatre cent vingt kilomètres des bouches de l'Orénoque, si le flot s'y fait encore sentir, du moins ne renverse-t-il pas le courant normal. Ce flot ne peut donc profiter aux embarcations qui naviguent vers l'amont. Toutefois, il s'y produit des crues considérables qui, à la capitale même, peuvent dépasser douze à quinze mètres. Mais, d'une façon générale, l'Orénoque croît régulièrement jusqu'à la mi-août et conserve son niveau jusqu'à la fin de septembre. Puis la baisse se continue jusqu'en novembre, avec légère recrudescence à cette époque, et ne prend fin qu'en avril. » (pages 54-55)

« Le Venezuela appartient entièrement à la zone équatoriale. La moyenne de la température y est donc comprise entre vingt-cinq et trente degrés centigrades. Mais elle est variable, ainsi que cela se produit dans les pays de montagnes. C'est entre les Andes du littoral et celles de l'ouest que la chaleur acquiert le plus d'intensité, c'est-à-dire à la surface de ces territoires où s'arrondit le lit de

Venezuela appartient par cela même au domaine des « vents généraux », c'est-à-dire des alizés du nord-est et de l'est, plus connus sous le nom de « brises » dans le voisinage du littoral ; » (pages 141-143)

« [...] les Otomaques, dit-on, en frottaient le dessous de leur ongle, et leur égratignure était mortelle. » (page 147)*

** Humboldt, Relations historiques ; Tableaux de la Nature.*

« [...] on raconte qu'un régiment de cavalerie campé près d'une lagune de cette région se nourrit exclusivement de canards sauvages pendant quinze jours, sans qu'on put constater une diminution apparente de ces oiseaux dans les canaux environnants. » (page 149)

« [...] on les voit, obéissant à une attraction mystérieuse, se former en processions, par dizaines et même par centaines de milliers [...] » (page 150)

« Le récit dramatique de Humboldt sur la capture de gymnètes au moyen de chevaux que l'on pousserait dans l'eau et que foudroieraient les anguilles jusqu'à épuisement de forces, doit se rapporter à une aventure tout exceptionnelle. Même à l'époque où l'on comptait les chevaux par millions dans les llanos, ils avaient trop de prix pour qu'on les sacrifiât ainsi. » (page 152)

« Une autre peuplade bien souvent nommée, grâce aux descriptions de Humboldt, est celle des Otomacos du moyen Orénoque, [...] où ils montraient de grosses pierres, qu'ils disaient être les aïeux de leur race

l'Orénoque, et auxquels ne parviennent jamais les brises marines. Même les vents généraux, les alizés du nord et de l'est, arrêtés par l'écran orographique des côtes, ne peuvent apporter un adoucissement aux rigueurs de ce climat. » (pages 58-59)

« Il paraît même que jadis les Indiens Otomaques, cités dans les récits de Humboldt, enduisaient l'ongle de leur index de cette substance, et communiquaient le poison rien que par un serrement de main. » (page 229)

« Cela ne justifiait-il pas le fait qui est rapporté par Élisée Reclus d'après Carl Sachs ? On raconte, assure-t-il, qu'un régiment de cavalerie campé près d'une lagune de cette région se nourrit exclusivement de canards sauvages pendant quinze jours, sans qu'il eût été possible de constater une diminution apparente de ces oiseaux dans les canaux environnants. » (page 124)

« Ce sont réellement des myriades de ces animaux que rassemble une sorte « d'attraction mystérieuse », a dit E. Reclus - mascaret vivant, lent et irrésistible, qui renversait tout comme une inondation ou une avalanche. » (page 142)

« Que faut-il penser du récit de Humboldt, rapportant que, de son temps, des troupes de chevaux étaient lancées au milieu de ces monstres aquatiques et livrées à leurs secousses, afin de faciliter cette pêche ? L'opinion d'Élisée Reclus est que, même à l'époque où d'innombrables chevaux parcouraient les llanos, ils avaient encore trop de valeur pour qu'on les sacrifiât d'une façon aussi barbare, et il doit avoir raison. » (page 443)

« Là et avant eux, sans doute, habitaient les Otomacos, actuellement dispersés dans les contrées de l'ouest. D'après les récits de Humboldt, ces Indiens, qui prétendaient descendre d'aïeux de

[...]. *Les Otomacos étaient des joueurs de balle, plus habiles encore que les Basques [...] Pendant les deux ou trois mois de l'inondation, quand le poisson venait à leur manquer, les Otomacos mangeaient de la terre d'une façon régulière, prenant chaque jour, sous forme de boulettes, environ un demi-kilogramme d'une glaise très fine légèrement torréfiée [...] »* (pages 159-160)

« *Les voyageurs qui parcourent ces contrées de l'Orénoque moyen ne parlent plus des Caberres ni d'autres peuplades énumérées par Gumilla dans la première moitié du dix-huitième siècle : elles ont disparu comme les Indiens Atures l'avaient déjà fait du temps de Humboldt ; »* (page 160)

« *La force armée permanente du Venezuela s'élevait en 1891 à 5760 hommes [...] Une autre fiction, qu'aucun autre pays n'a poussée aussi loin, est celle de l'état-major, comprenant 7032 généraux en 1889. Lors du recensement de l'Etat de Carabo en 1873, près d'un septième de la population mâle au-dessus de vingt et un an se composait d'officiers supérieurs ; »* (pages 211-212)

pierre, étaient d'intrépides joueurs de paume, plus habiles encore que ces Basques, de race européenne, introduits au Venezuela. On les citait également parmi ces populations géophages, qui, à l'époque de l'année où manque le poisson, se nourrissaient de boulettes de glaise, de l'argile pure, à peine torréfiée. » (pages 129-130)

« *À cette époque, Atures était tel encore que l'avait trouvé l'explorateur français cinq ans auparavant, tel qu'il restera sans doute, si l'on s'en tient aux pronostics d'Elisée Reclus, relativement à ces villages du moyen Orénoque. »* (page 244)

« *Pourquoi ne pas mettre à la disposition des explorateurs une compagnie de l'armée permanente qui compte six mille soldats et dont l'état-major a possédé jusqu'à sept mille généraux, sans parler des officiers supérieurs, ainsi que l'établit Élisée Reclus, toujours si parfaitement documenté sur ces curiosités ethnographiques. »* (page 27)

**Annexe 4 : De Jules Verne à Jean Chaffanjon, de Roux à Riou.
Quelques exemples de remplois dans les illustrations**

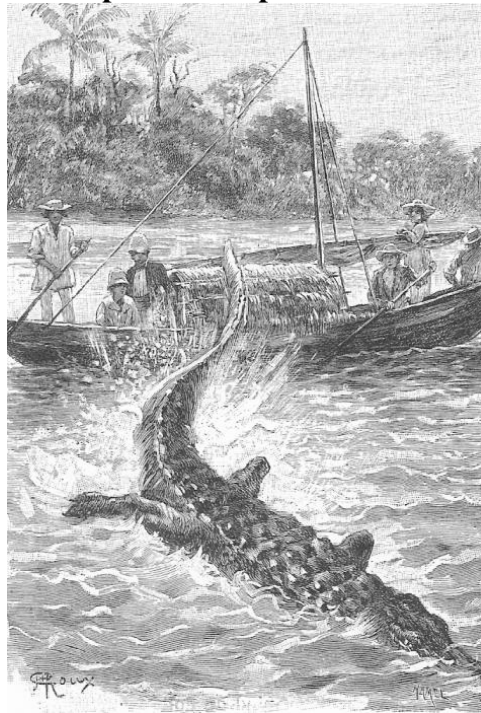


Illustration de Roux pour *Le Superbe Orénoque* (Jules Verne), 1898

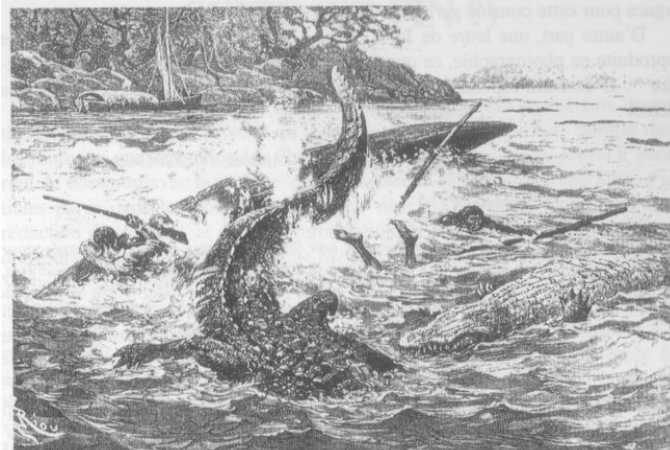
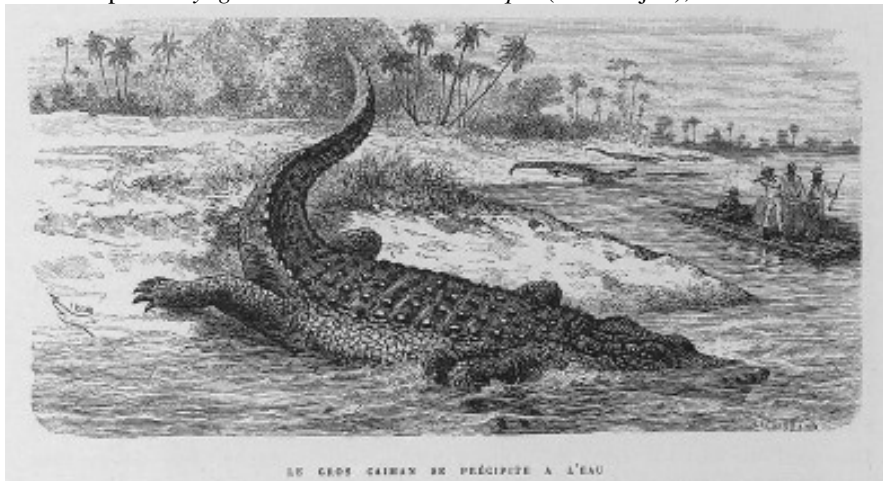


Illustration de Riou

Illustration de Riou pour *Voyage aux sources de l'Orénoque* (Chaffanjon), in : *Le Tour du Monde*, 1888



LE CROCODILE SAISIT LE PRÉCIPITÉ À L'EAU

Illustration de Riou pour *Voyages dans l'Amérique du Sud* (Dr Crevaux), 1883



Illustration de Roux pour *Le Superbe Orénoque* (Jules Verne), 1898

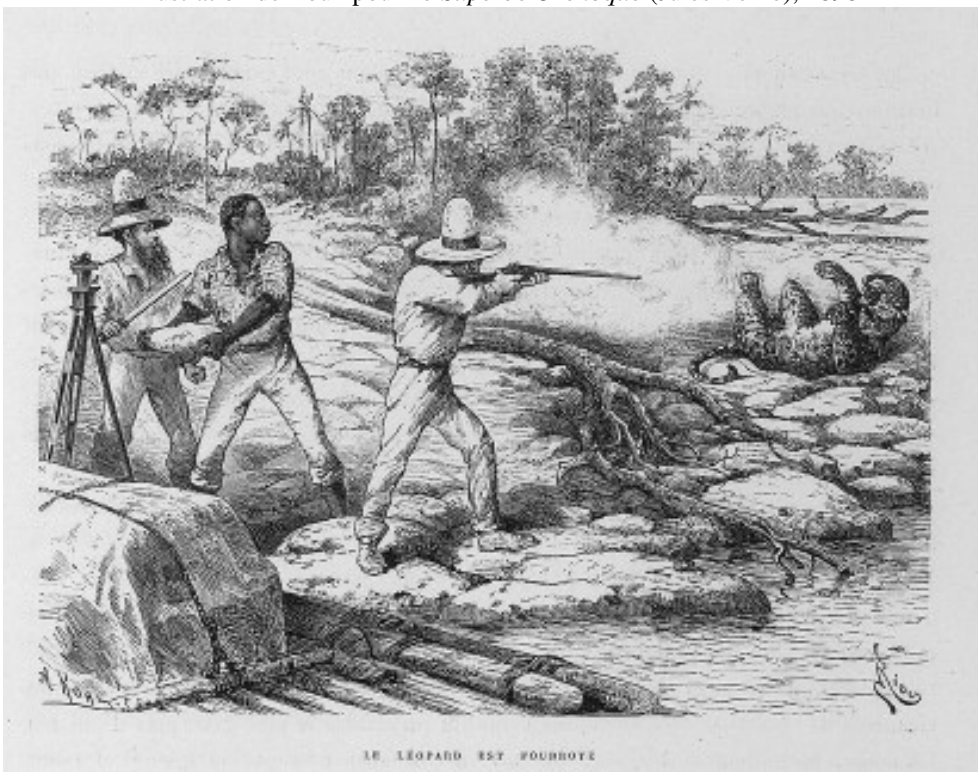


Illustration de Riou pour *Voyages dans l'Amérique du Sud* (Dr Crevaux), 1883



Illustration de Roux pour *Le Superbe Orénoque* (Jules Verne), 1898

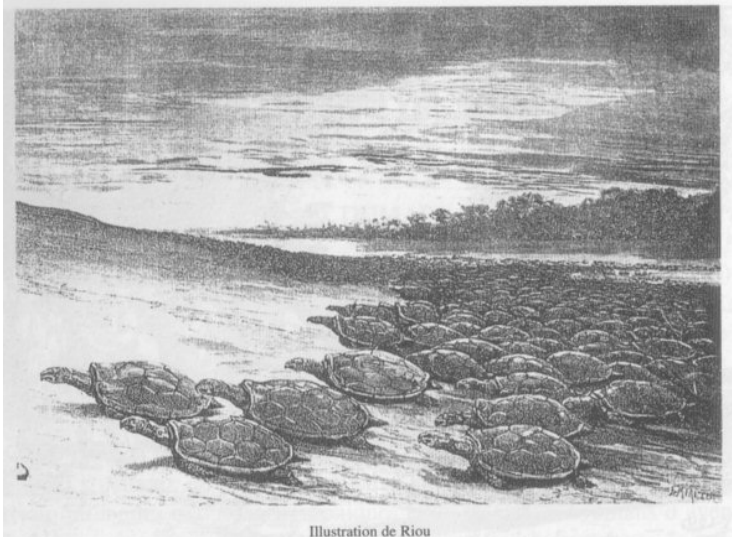
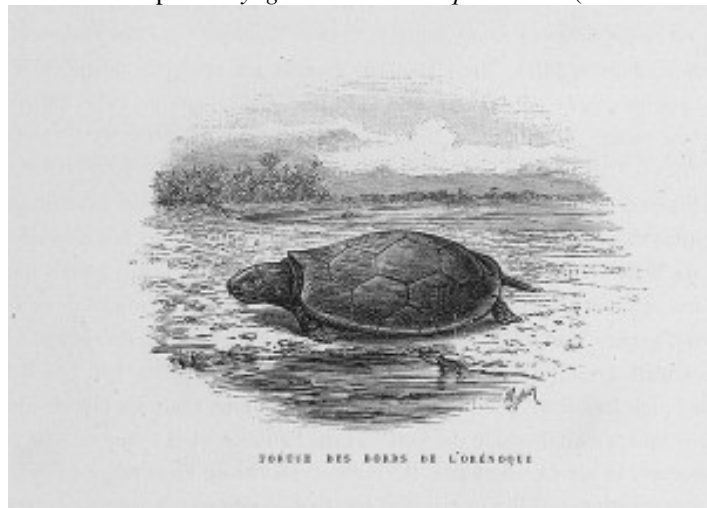


Illustration de Riou

Illustration de Riou pour *Voyages dans l'Amérique du Sud* (Dr Crevaux), 1883



TORRE DES BORDS DE L'ORÉNOQUE

Illustration de Riou pour *Voyages dans l'Amérique du Sud* (Dr Crevaux), 1883



Illustration de Roux pour *Le Superbe Orénoque* (Jules Verne), 1898

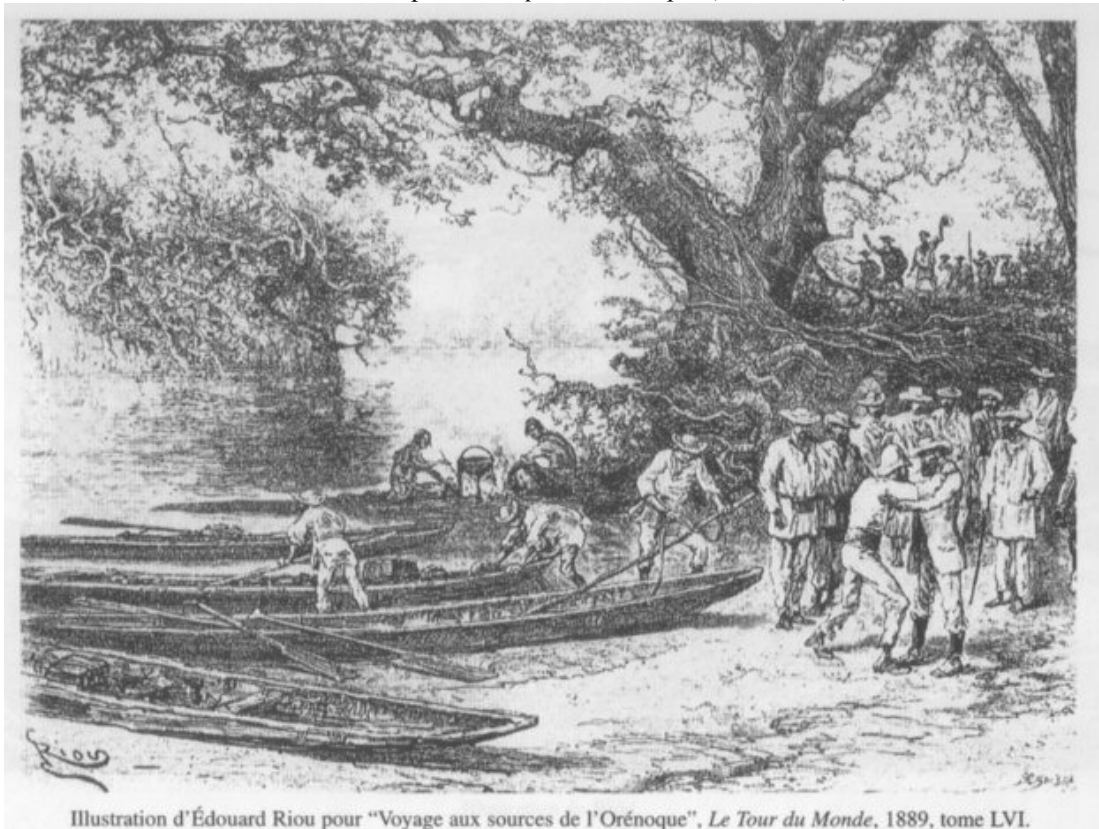


Illustration d'Édouard Riou pour "Voyage aux sources de l'Orénoque", *Le Tour du Monde*, 1889, tome LVI.

Illustration de Riou pour *Voyage aux sources de l'Orénoque* (Chaffanjon), in : *Le Tour du Monde*, 1888

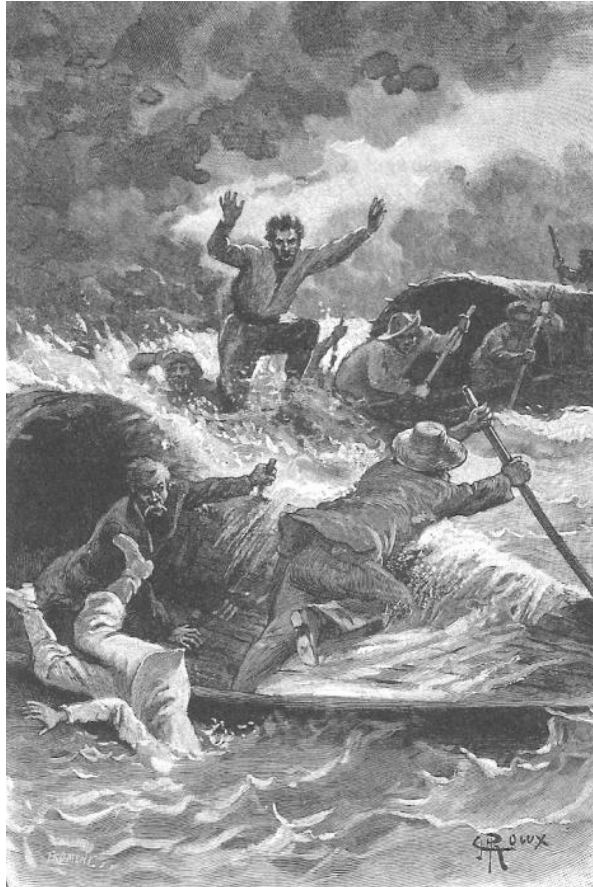


Illustration de Roux pour *Le Superbe Orénoque* (Jules Verne), 1898



MON PEDRO KALFINGÉ

Illustration de Riou pour *Voyages dans l'Amérique du Sud* (Dr Crevaux), 1883



Illustration de Roux pour *Le Superbe Orénoque* (Jules Verne), 1898



Illustration de Riou pour *Voyages dans l'Amérique du Sud* (Dr Crevaux), 1883

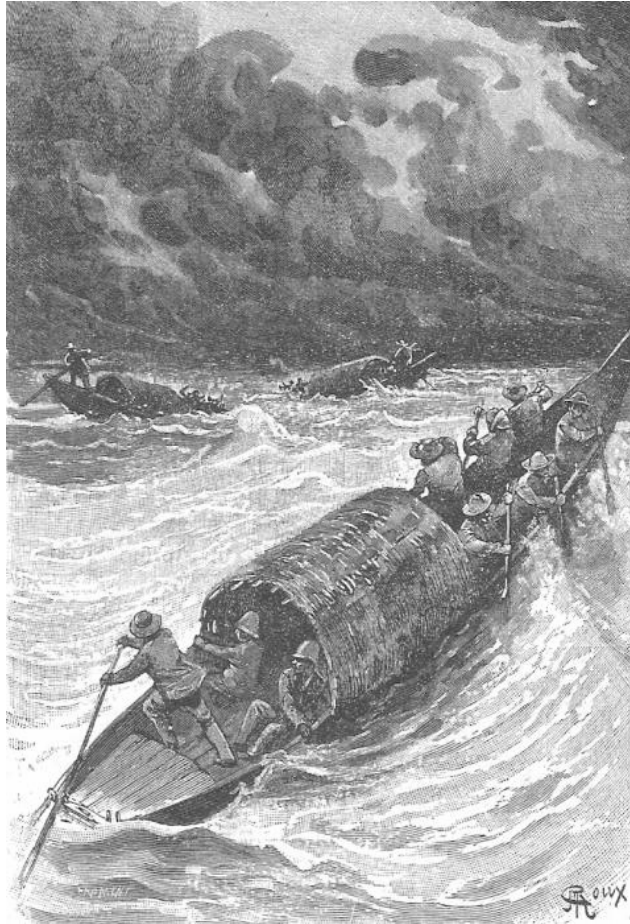


Illustration de Roux pour *Le Superbe Orénoque* (Jules Verne), 1898



Illustration de Riou pour *Voyages dans l'Amérique du Sud* (Dr Crevaux), 1883

Annexe 5 : Le chapitre original de La Mission de Santa-Juana.
(© Bibliothèque Municipale de Nantes)

133

XI

La Mission de Santa-Juana.

Il y a quinze ans, le territoire qui traversait le rio Torrida, ~~ne fut offert en agencement ni un abri ni possédait ni centre les salades de la saison pluvieuse, ni une poultaie ni un rancho ni un village.~~ il avait peu de ressources. A peine les Indiens errants le parcourent-ils, lorsque la nécessité les obligeait à faire transhumer leurs troupeaux. On ne voyait là que de vastes llanos, fertiles mais non cultivés, des forêts impénétrables, des esteros marécageux, qui l'hiver remplissaient de trop plein des couleuvres mordantes. Rien que des fauves, des ophidiens, des singes, des volatiles, ~~peu~~ ^{peu} représentatifs la vie animale. C'était, à vrai dire, le désert, ~~sans village sans rancho,~~ où ne s'aventuraient jamais les marchands et les exploitants de la République vénézolienne.

A quelques centaines de kilomètres dans vers le nord et le nord est, on se fut perdu dans une extraordinaire contrée, dont les montagnes se rattachaient peut être au système des Andes, avant que les grands lacs se fussent vidés par un gigantesque réseau d'arbres fluviatiles dans les profondeurs de l'Atlantique. Région tourmentée s'il en fut, où les arêtes ~~se confondaient~~, où les reliefs tombaient en désaccord avec les lois ^{logiques} de la nature, même dans ses caprices topographiques et orographiques, immense aire ~~à la surface~~ et de laquelle se terminaient brusquement ~~à l'horizon~~ les hautes montagnes, la géométrie inépuisable de l'est Orisque qu'elle enserrait vers le nord, et ^{de} le rio Orisque qu'elle devorait vers le sud, dominée par le l'imposant massif ^{du} Peruvia, dont l'un Urum et Peruvia devaient



M. Berlin
122 lig.

la direction de la bande, lorsque l'écume lui fut
offerte de ramener le fleuve sur la rive la droite
jusqu'à l'embouchure de San Fernando pour Santa
Juana

En somme, la mission était organisée, une
soutenue par les Espagnols, mais pour l'Espagne. Non pas que le Père Espinosa
n'ait eu la pensée de jamais faire autre de contacts, au
doyen de son territoire ~~de l'Espagne~~ et au long route pour
suffire à ses besoins. Mais il ne fallait pas qui d'un part
le monastère, l'Espagne, l'Amérique, il ne fallait pas que
des bandes de malandans puissent assiéger la troupe. Ainsi avait-il voulu lui assurer ~~les~~ le
soutien ~~de~~ ~~la~~ ~~mission~~ ~~et~~ ~~avait~~ ~~il~~ ~~agi~~ ~~en~~ ~~militaire~~. D'ailleurs, un
le ~~de~~ ~~la~~ ~~mission~~ ~~et~~ ~~avait~~ ~~il~~ ~~agi~~ ~~en~~ ~~militaire~~. D'ailleurs, un
qui ~~de~~ ~~la~~ ~~mission~~ ~~et~~ ~~avait~~ ~~il~~ ~~agi~~ ~~en~~ ~~militaire~~. D'ailleurs, un
ministère sans établir autre chose qu'un sédat, et s'il a le
devoir de servir en vie, n'a-t-il pas aussi le devoir,
en la défendant, de défendre les fidèles, qui se sont saignés
autour de lui ~~sur~~ ~~le~~ ~~drogum~~ ~~chérien~~ ?

Il ne s'agit point, plus haut que des esclaves
qui faisaient la prospérité de Santa Juana. Mais ce n'
était pas son unique richesse. Aux champs produits
confirmaient de vastes champs, où ~~produisaient~~ des troupeaux
de bœufs, de vaches, ~~qui~~ ~~le~~ ~~travail~~ ~~d'une~~ ~~commerce~~
bonne qui doit l'administration être menée par les
insignes boyages de la savane. C'était là une
importante branche ~~de~~ ~~la~~ ~~mission~~, comme,
l'ailleurs, dans toute la République Vénézuélienne.

Et non seulement ~~ce~~ ~~travail~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~mission~~, comme,
une des richesses ~~de~~ ~~la~~ ~~mission~~, comme,
des quatre-vingts, mais les Santa-Juana élevait
surtout il existait ailleurs tout de milliers dans les plaines llanos.
de Venezuela. Ils servaient au transport ~~attelés~~
un certain nombre de charrettes ~~et~~ ~~ils~~ ~~servaient~~ ~~et~~
de ~~montures~~ à un certain nombre de ces quatre-vingts
lesquels, comme tous les llaneros, s'élevaient promptement
d'excellents cavaliers. Des réserves armées pouvaient donc
se faire autour de la ~~mission~~ ~~et~~ ~~prévenir~~ ~~les~~ ~~attaques~~ ~~agressions~~.
~~des~~ ~~pillages~~ ~~d'ennemis~~ ~~indigènes~~.

Le Père ~~Espinoza~~ était bien ~~l'homme~~ ~~qui~~
est que l'arrivant de pour ~~diriger~~ ~~les~~ ~~travaux~~, et ainsi le



- les quivas sont la bas, dans la terra, du cote du fleuve.

- les quivas ! venia le pere Augelo.
- Et leur chef ? demanda le Pere ~~Quivato~~ ^{Quivato}, leur chef, ce
pogot crada ~~le~~ ^{est} Alfanz --

- Il les a repris, et y a trois jours, et avant ~~les~~ hier
soir, ils se sont amparez d'une troupe de voyageurs
qui se quidaient vers Santa Juana.

- Des voyageurs qui venaient a la mission ?...

- Oui, mon pere et des voyageurs francais !

- Français ! ~~est~~ ^{rejeta} le missionnaire.

Et sa figure palee legement. ~~Et~~ Des Français
~~venant qui de~~ ~~partaient~~ ~~se~~ ~~trouvaient~~ dans les
environs de Santa Juana !

Il prit le jeune Indien par la main,
et l'attira par de lui, et le regardant :

" Dis bien tout ce qui te s'en ! " fit-il.

Comme repute :

" Il y a trois jours, ~~je~~ ~~me~~ ~~trouva~~ ~~is~~ ~~la~~ ~~case~~ ~~que~~ ~~mon~~ ~~pere~~
et avec mon habitant ~~pro~~ ~~de~~ ~~Oro~~ ~~que~~, ~~et~~ ~~l'~~ ~~abandon~~ ~~ner~~
~~mais~~ ~~un~~ ~~homme~~ ~~et~~ ~~son~~ ~~nom~~ ~~demanda~~ ~~si~~ ~~il~~ ~~pourrait~~ ~~rencontrer~~

si les bandes des quivas, et si nous voulions ~~aller~~ le
conduire. Oublier avec lui qui avait de beaux robes
village de San Salvador ~~un~~ ~~qui~~ ~~avait~~ ~~trai~~ ~~une~~ ~~mere~~ !..

Mon pere refusa, et alors, d'un coup de revolver, il fut
vici a son tour !..

- Une ! ~~venia~~ ~~le~~ ~~pere~~ ~~Augelo~~

- Oui... par un homme qui s'est Alfanz

- Alfanz ! rejeta le ~~pe~~ missionnaire. Et ~~venia~~ ~~d'~~ ~~un~~
~~quel~~ ~~venait~~ ~~il~~ ?..

- De San Fernando.

- Et comment avait il remonte jusqu' au rio Torrida ?

- Comme l'athier, sous le nom de Marquez, a bord de l'
une des deux pirogues qui ~~amenaient~~ ^{amenain} ces voyageurs.
~~depuis~~ ~~San~~ ~~Fernando~~.

- Et ces voyageurs sont des Français ? ~~rejeta~~ ^{rejeta} le Pere
~~Quivato~~ ~~Capitaine~~.

- Oui... des Français. Kante d'ore dans le fleuve, ils
n'ont pu marquer plus loin. Ils ont laisse les pirogues
a l'embouche de ~~rio~~ ~~et~~... d'un d'ore, le chef, et

- Et quels sont les deux autres voyageurs ?
- D'abord un jeune homme, qui m'a ~~remis~~ remis la lettre de
Clémentine... et qui m'a dit tout...

Un vieil homme se pencha sur la figure de
Gouss.

" Le jeune homme, dit-il, se nomme Jean d'Yambour.

A ce nom, le missionnaire ne put cacher
un vieil étonnement de surprise.

" Jean d'Yambour ? ^{répéta} dit-il. Tu es bien sûr de ce
nom ?

- Oui... Jean d'Yambour.

- ~~C'est encore une famille que j'ai connue en France,~~
~~la tua en Bretagne~~ Non, ce jeune homme est venu
venir avec M. M. ~~Hilary~~ et Patrice ?

- Non, non pas, et comme me l'a raconté ~~Jean d'Yambour~~ mon ami Jean,
ils se sont rencontrés en route à la Urbana, et ils ont
continué de voyager ensemble.

- Et que venait faire ce jeune homme ?

- Il ~~est~~ ^{est} à la recherche
de son père.

- Son père ?

- Oui... le colonel d'Yambour.

- Le colonel d'Yambour !... dit le Père ~~Hilary~~ étonné.

Et qui l'a dit dans ce moment au vieil
missionnaire sur son visage un air de
surprise.

" ~~J'ai vu comme le colonel d'Yambour, dit-il, quand
je la vis en France et quand j'ai vu sa fille unique,
et toute petite, elle a fait dans le mariage, qui a
fait le vieil à sa mère.~~

Le missionnaire ~~dit~~ si étonné qu'il fut,
et se mit à lui d'habitudes, avait abandonné la
main du jeune Indien, il s'éleva, il alla et
vint dans la table, ~~la paralyse~~ en proie à une
agitation extraordinaire.

Puis, après quelques efforts, le colonel se refit
en lui, et reprit ses questions :

" Pourquoi demanda-t-il à Gouss, pourquoi ce jeune
Jean d'Yambour venait-il à Santa Teresa ?

- ~~Pour~~ Dans l'espoir d'y ~~trouver~~ de nouvelles nouvelles
qui lui permettraient de retrouver son père...

TABLE DES DOCUMENTS

Document 1 :

Tirages de tous les titres parus du vivant de Jules Verne entre 1863 et 1904 p 40

Document 2 :

L'Homme et la Nature dans les Voyages Extraordinaires : l'équilibre complexe p 72

Document 3 :

Jules Verne, un marginal sécant de la Littérature française p 74

Document 4 :

*Occurrence des références directes faites à Élisée Reclus
et aux frères Arago dans les Voyages Extraordinaires* p 94

Document 5 :

*Planisphère du Monde connu et inconnu à la fin du XIX^{ème} siècle.
Jules Verne, Histoire des grands voyages et des grands voyageurs (1878)* p 123

Document 6 :

L'Île Mystérieuse (1874-75), dessinée par Jules Verne p 123

Document 7 :

*Le merveilleux géographique, ou la combinaison
du récit poético-mythique et du merveilleux exotique* p 126

Document 8 :

Lettre de Jules Verne à Jean Chaffanjon, 14 août 1900 p 139

Document 9 :

*Carte du cours de l'Orénoque, de Jean Chaffanjon (1886-87)
à Jules Verne (1893/94-98)* p 152

Document 10 :

*Différentes représentations cartographiques
du Lac Parima du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècles* p 166

Document 11 :

L'imaginaire Mission de Santa-Juana (carte tirée du roman) p 171

Document 12 :

*La circularité vernienne au cœur d'un Voyage Extraordinaire :
Le Superbe Orénoque (1898)* p 172

<u>Document 13 :</u>	
<i>De la circularité à la cosmogonie vernienne : le voyage dans le temps</i>	p 173
<u>Document 14 :</u>	
<i>L'imaginaire vernien traverse les mythes les plus anciens</i>	p 173
<u>Document 15 :</u>	
<i>Modélisation de la circularité vernienne.</i>	
<i>L'éternel retour aux sources : Le Superbe Orénoque (1898)</i>	p 174
<u>Document 16 :</u>	
<i>Des chronotopes aux chronochores, de la description à la narration</i>	p 195
<u>Document 17 :</u>	
<i>Modélisation de l'inspiration et des décrochages verniens</i>	p 198
<u>Document 18 :</u>	
<i>Un Voyage au centre de la Terre et dans le temps.</i>	P 207
<u>Document 19 :</u>	
<i>Le thème du double chez Jules Verne :</i>	
<i>De l'auteur à son personnage, ou quand Jules Verne se confond avec le Professeur Aronnax</i>	p 232
<u>Document 20 :</u>	
<i>Pieter Bruegel l'Ancien. La Tour de Babel (1563)</i>	p 235
<u>Document 21 :</u>	
<i>L'îlot Axel, un geysir en éruption</i>	p 237
<u>Document 22 :</u>	
<i>Les structures anthropologiques de l'imaginaire géographique vernien.</i>	
<i>L'exemple du roman Le Superbe Orénoque (1898)</i>	p 247

TABLE DES ANNEXES

Annexe 1 :

Liste des 62 Voyages Extraordinaires et espaces parcourus dans chaque roman p 280

Annexe 2 :

Comparaison du récit de Jean Chaffanjon avec celui de Jules Verne p 282

Annexe 3 :

Comparaison du récit d'Élisée Reclus avec celui de Jules Verne p 297

Annexe 4 :

De Jules Verne à Jean Chaffanjon, de Roux à Riou.

Quelques exemples de remplois dans les illustrations p 305

Annexe 5 :

Le chapitre original de La Mission de Santa-Juana p 312

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	p 3
Avant-propos	p 5
Sommaire	p 7
Introduction Générale	p 9
Première partie : Jules Verne, de la littérature à la géographie : itinéraire d'un écrivain-géographe	
<i>Chapitre I : De Nantes à Amiens : de la Loire à la gloire</i>	p 17
A) - De Nantes à Paris : itinéraire d'un voyage initiatique (1828-1862)	p 18
1 - <i>L'enfance nantaise sur les bords de la Loire</i>	p 18
2 - <i>L'installation parisienne : les tensions entre le père et le fils</i>	p 19
3 - <i>La littérature ou le droit chemin</i>	p 22
4 - <i>Le temps des responsabilités ; les premiers voyages</i>	p 25
B) - D'Hetzel père à Hetzel fils : de la gloire aux doutes (1862-1886)	p 28
1 - <i>La rencontre avec Hetzel père : un mariage littéraire</i>	p 28
2 - <i>La cosmogonie des Voyages Extraordinaires</i>	p 31
3 - <i>Jules Verne géographe</i>	p 33
4 - <i>Succès et inquiétudes : le tournant 1870</i>	p 35
5 - <i>Des adaptations théâtrales au(x) Saint-Michel</i>	p 38
6 - <i>Jules Verne et le système Hetzel : voyage aux sources du succès</i>	p 39
C) - De la mort du « père sublime » à la postérité (1886-1905)	p 41
1 - <i>La mort du père sublime : Jules Verne orphelin</i>	p 42
2 - <i>La fin du roman ?</i>	p 44
3 - <i>L'angoisse du progrès</i>	p 45
<i>Chapitre II : Jules Verne, la nature, la science et Dieu : l'écologie humaine dans les Voyages Extraordinaires</i>	p 49
A) - Une écologie humaine dans les <i>Voyages Extraordinaires</i>	p 49
1 - <i>La pertinence d'une approche écologique</i>	p 49
2 - <i>La révolution darwinienne : Jules Verne, entre Lamarck et Darwin</i>	p 51
3 - <i>Les Voyages Extraordinaires à l'épreuve de Dieu</i>	p 54
4 - <i>L'écologie humaine dans les Voyages Extraordinaires</i>	p 58
B) - Être ou ne pas être, ou comment appréhender la nature	p 60
1 - <i>Une nature humaine imparfaite : l'homme seul ou le dépérissement de l'être</i>	p 61
2 - <i>Une Nature parfaite : la perfection révélée à l'homme</i>	p 63
C) - De Victor Hugo à Jules Verne : la poésie des <i>Voyages Extraordinaires</i>	p 65
1 - <i>Comment (d)écrire la nature ? : Victor Hugo au secours de Jules Verne</i>	p 65
2 - <i>Jules Verne entre Virgile et Victor Hugo : l'intertextualité au service de l'imaginaire vernien</i>	p 66
3 - <i>La géographie au cœur de l'émerveillement : quels mots pour le dire ?</i>	p 68

Deuxième partie :

Le roman, le merveilleux et l'imaginaire géographiques : les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne

Chapitre I : La géographie au cœur des <i>Voyages Extraordinaires</i> : <i>Jules Verne ou le roman géographique</i>	p 77
A) - Jules Verne et la Société de Géographie de Paris (1865-1898)	p 79
1 - <i>Jules Verne et la géographie du Second Empire</i>	p 79
2 - <i>D'Élisée Reclus à Jules Verne : aux origines de la géographie dans les <i>Voyages Extraordinaires</i></i>	p 81
B) - De Vivien de Saint-Martin à Paganel, des frères Arago à Élisée Reclus	p 84
1 - <i>De Vivien de Saint-Martin à Paganel : De la Société de Géographie de Paris aux <i>Voyages Extraordinaires</i></i>	p 84
2 - <i>Des frères Arago à Élisée Reclus : le tournant des années 1880</i>	p 92
C) - Jules Verne ou le roman géographique	p 95
1 - <i>Comment je suis devenu géographe ?</i>	p 95
2 - <i>Les <i>Voyages Extraordinaires</i> ou l'invention d'un genre : le roman géographique</i>	p 97
a) - <i>L'invention d'un genre : le roman géographique</i>	p 97
b) - <i>Un constat partagé : la géographie et l'imaginaire sont les pierres angulaires des <i>Voyages Extraordinaires</i></i>	p 101
Chapitre II : <i>Jules Verne, du merveilleux littéraire au merveilleux géographique</i>	p 106
A) - Le merveilleux en littérature	p 106
1 - <i>Origine et définition du merveilleux</i>	p 106
2 - <i>Trois attitudes face au merveilleux</i>	p 107
3 - <i>Le merveilleux pur selon Tzvetan Todorov</i>	p 109
4 - <i>Typologie du merveilleux « excusé » : hyperbolique, exotique, instrumental et scientifique</i>	p 111
5 - <i>Jules Verne et le merveilleux : un constat ancien</i>	p 114
B) - Jules Verne, ou le merveilleux en géographie	p 117
1 - <i>Le merveilleux en géographie ou la réappropriation du récit poético-mythique</i>	p 117
2 - <i>Le merveilleux exotique, une composante du merveilleux géographique</i>	p 119
3 - <i>Jules Verne et le merveilleux géographique</i>	p 124

Troisième partie :

L'imaginaire géographique au cœur des *Voyages Extraordinaires* : *Le Superbe Orénoque* (1898)

Chapitre I : Jules Verne et l'Amérique du Sud : <i>le mythe et l'exotisme au service de l'imaginaire géographique</i>	p 131
A) - Les sources géographique et littéraire d'un <i>Voyage Extraordinaire</i> : <i>Le Superbe Orénoque</i> (1898)	p 131

1 - Jules Verne et l'Amérique du Sud : une fascination ancienne	p 131
2 - Le déroulement d'un fleuve, le déroulement d'une vie : <i>De La Jangada (1881) au Superbe Orénoque (1898)</i>	p 132
3 - Aux sources littéraire et géographique du Superbe Orénoque	p 134
a) - Christophe Colomb (1451-1506)	p 135
b) - Alexandre de Humboldt (1769-1859)	p 136
c) - Jules Crevaux (1847-1882)	p 137
d) - Élisée Reclus (1830-1905)	p 137
e) - Jean Chaffanjon (1854-1913)	p 138
 B) - D'Élisée Reclus à Jules Verne : fusion, confusion et inspiration géographiques	p 141
1 - Élisée Reclus et la Nouvelle Géographie Universelle	p 141
2 - Élisée Reclus, intermédiaire entre Jules Verne et Alexandre de Humboldt	p 142
a) - L'exemple de la géophagie	p 142
b) - La description du Venezuela	p 145
3 - Du « Paradis terrestre » à l'Orénoque : le mythe de l'Eldorado	p 147
4 - Poésie et poétique de l'espace : la métaphore au service de la description	p 149
 C) - Jean Chaffanjon : <i>L'Orénoque et le Caura</i> . Aux sources du roman vernien	p 151
1 - L'exploration de Jean Chaffanjon, l'extrapolation de Jules Verne	p 153
2 - L'exotisation du territoire : aux frontières du merveilleux	p 157
 Chapitre II : Du mythique Eldorado à la Mission de Santa-Juana : aux sources de l'imaginaire géographique vernien	 p 162
 A) - Entre Orénoque et Amazone : de l'Eldorado classique à l'Eldorado vernien	p 162
1 - Le mythe de l'Eldorado, préalable à l'imaginaire géographique vernien	p 162
2 - Les 3 règles du théâtre classique comme composantes d'un roman géographique	p 167
3 - La circularité, un processus vernien de création géographique	p 169
 B) - Une emblématique de l'imaginaire géographique vernien : La Mission de Santa-Juana	p 175
1 - Le récit poético-mythique ou la création géographique : du chaos au cosmos	p 175
2 - La mission civilisatrice du Père Espérante	p 180
3 - Le récit poético-biblique, ou la démiurgie vernienne	p 182
4 - Le merveilleux exotique : la Mission de Santa-Juana	p 184
5 - Le merveilleux pédologique : l'extraordinaire fertilité du sol de la Mission de Santa-Juana	p 186
6 - Le merveilleux chrétien : l'église de la Mission de Santa-Juana	p 187
 C) - La production imaginaire d'un lieu : la Mission de Santa-Juana, un « point suprême » ou la poétique vernienne de l'espace	p 188
1 - La Mission de Santa-Juana : la création vernienne d'un « point suprême »	p 188
2 - Du topos à la chôra, de la description à la narration : la puissance de l'imaginaire géographique	p 192

Quatrième partie : Les structures récurrentes de l'imaginaire géographique vernien

Chapitre I : Métaphores, volcans et circularité : une géographie imaginaire de l'espace littéraire vernien **p 201**

- A) - Ubiquité temporelle et imaginaire géographique :
le voyage dans l'espace et dans le temps p 203
 1 - *Voyage au centre de la Terre* (1864/1867) p 203
 2 - *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873) p 208
- B) - *Le merveilleux géographique* et l'extraordinaire marin :
Vingt mille lieues sous les mers (1869-70), une métaphore écologique p 210
 1 - *Du merveilleux géographique...* p 210
 2 - ... *À l'extraordinaire sous-marin* p 212
- C) - L'homme, le volcan et l'île :
L'Île Mystérieuse (1874-75) ou l'utopie d'une société idéale p 215
- D) - Le roman géographique et pédagogique :
Les Enfants du capitaine Grant (1867-68) p 218
- E) - Une géographie de l'étrange et du fantastique :
des *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866) au *Sphinx des glaces* (1897) p 221
 1 - *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866) p 221
 2 - *Le Sphinx des glaces* (1897) p 224

Chapitre II : Jules Verne ou l'invention de la langue : l'art de communiquer l'extraordinaire géographique **p 227**

- A) - Quels mots, quelle langue pour quelle géographie ?
Les *Voyages Extraordinaires* à l'épreuve de Babel p 227
 1 - *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-1870) p 228
 2 - *Frritt-Flacc* (1884) p 231
- B) - La babélisation du projet vernien : une « *géographie universelle pittoresque* » p 233
 1 - *De la Tour de Babel à la Tour de Jules Verne* p 233
 2 - *L'onomastique vernienne ou la production d'un espace imaginaire* p 235
- C) - Une géographie à la recherche de nouveaux « *points suprêmes* » p 239
 1 - « *Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne* » p 239
 2 - *Les structures anthropologiques de l'imaginaire géographique vernien* p 242
 3 - *Le nécessaire retour de la géographie vers la littérature et l'imaginaire* p 247

Conclusion Générale **p 255**

Bibliographie	p 261
Table des Documents	p 325
Table des Annexes	p 327
Table des Matières	p 328
Résumé - Mots-clefs	p 332

RÉSUMÉ - MOTS-CLEFS

Résumé :

Les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne (1828-1905) sont des romans géographiques, appellation que l'auteur revendiquait déjà à son époque. Se développant parallèlement aux romans historiques, dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, les romans géographiques s'articulent autour du passage entre une géographie du réel et une géographie imaginaire. La transition est assurée par un opérateur que nous définissons comme le merveilleux géographique. Ce dernier associe un récit de genre poético-mythique au merveilleux exotique, tel qu'il est défini dans la typologie établie par Tzvetan Todorov.

Appliquée au roman *Le Superbe Orénoque* (1898), cette lecture géographique des *Voyages Extraordinaires* permet de dégager quelques structures anthropologiques récurrentes de l'imaginaire géographique vernien. Métaphores, volcans et circularité structurent ainsi l'espace littéraire vernien, dont l'analyse détaillée permet de montrer comment le romancier a su communiquer et utiliser une forme d'extraordinaire géographique.

Ces réflexions, à la croisée de la littérature et de la géographie, nous conduisent à repenser autrement les modalités de transmission du savoir géographique, à une époque où la géographie, en tant que discipline universitaire, éprouve une certaine difficulté à susciter l'intérêt du public. Il apparaît ainsi de plus en plus nécessaire à la géographie de revenir vers la littérature et l'imaginaire, des territoires capables de produire une autre géographie.

Mots-clefs : Géographie ; imaginaire géographique ; roman géographique ; merveilleux géographique ; Jules Verne ; Voyages Extrarordinaires ; Le Superbe Orénoque.

SUMMARY - KEYWORDS

Summary :

The *Extraordinary Journeys* of Jules Verne (1828-1905) are geographical novels, the category into which the author himself placed them. In parallel with the development of historical novels, in the second half of the 19th century, these geographical novels associated a geography of the real and an imaginary geography. The transition was carried out by an instrument that we can define as the "geographical marvellous". This one associates a "poetical and mythical account" to the "exotic marvellous", as defined by Tzvetan Todorov's typology.

Applied to the novel *The Mighty Orinoco* (1898), this geographical reading of the *Extraordinary Journeys* makes it possible to identify some recurring anthropological structures of the Verne's geographical imaginary. Metaphors, volcanoes and circularity structure the Vernian literary space, of which a detailed analysis allows to show how the novelist was able to transmit and use a form of a geographical extraordinary.

By these reflections, at the intersection of the literature and the geography, we can reconsider the methods of transmission of the geographical knowledge, at a time when geography as an academic discipline has difficulty to capture the interest of the public. So, it appears more and more necessary for the geography to come back to the literature and the imaginary, domains able to produce another geography.

Keywords : Geography ; geographical imaginary ; geographical novel ; geographical marvellous ; Jules Verne ; Extraordinary Journeys ; The Mighty Orinoco.